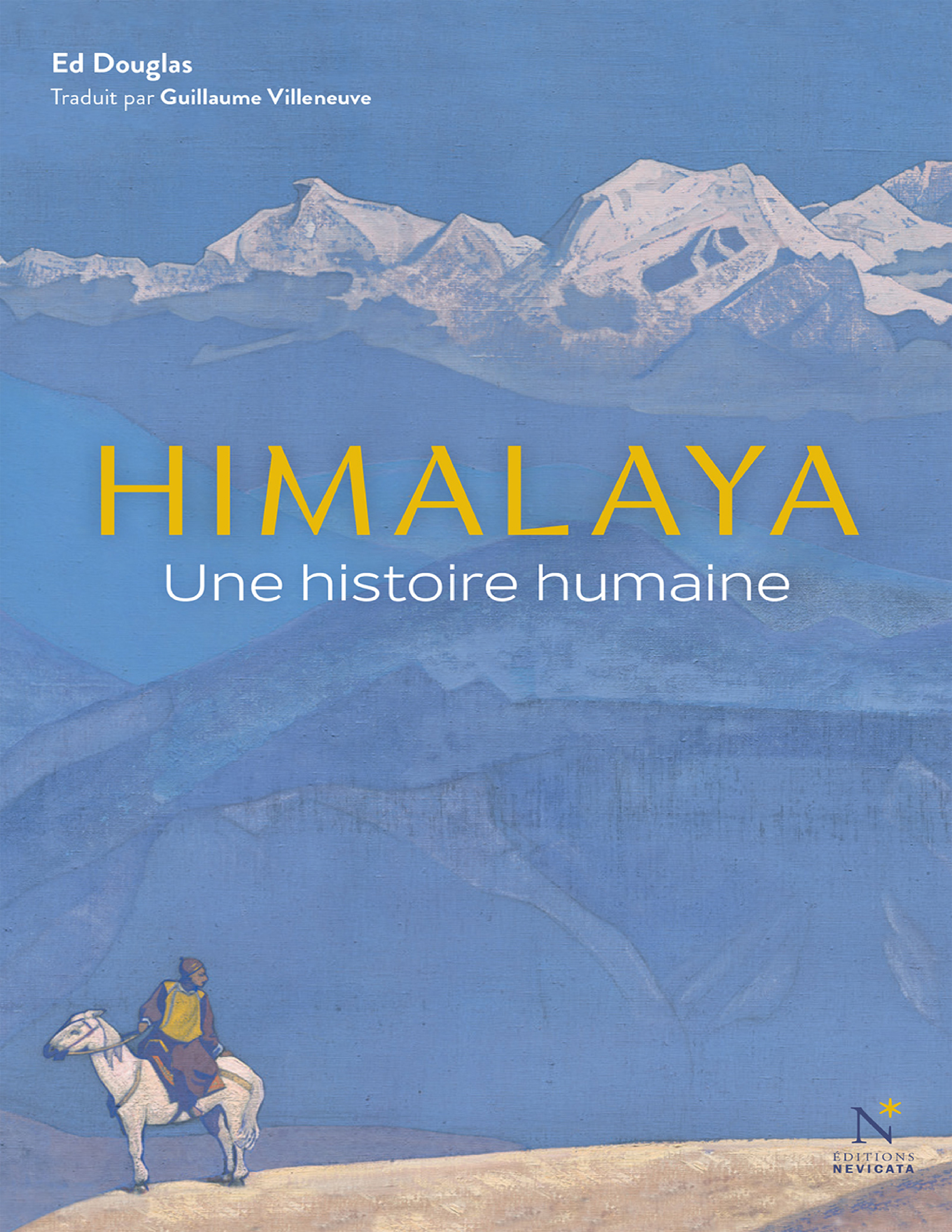
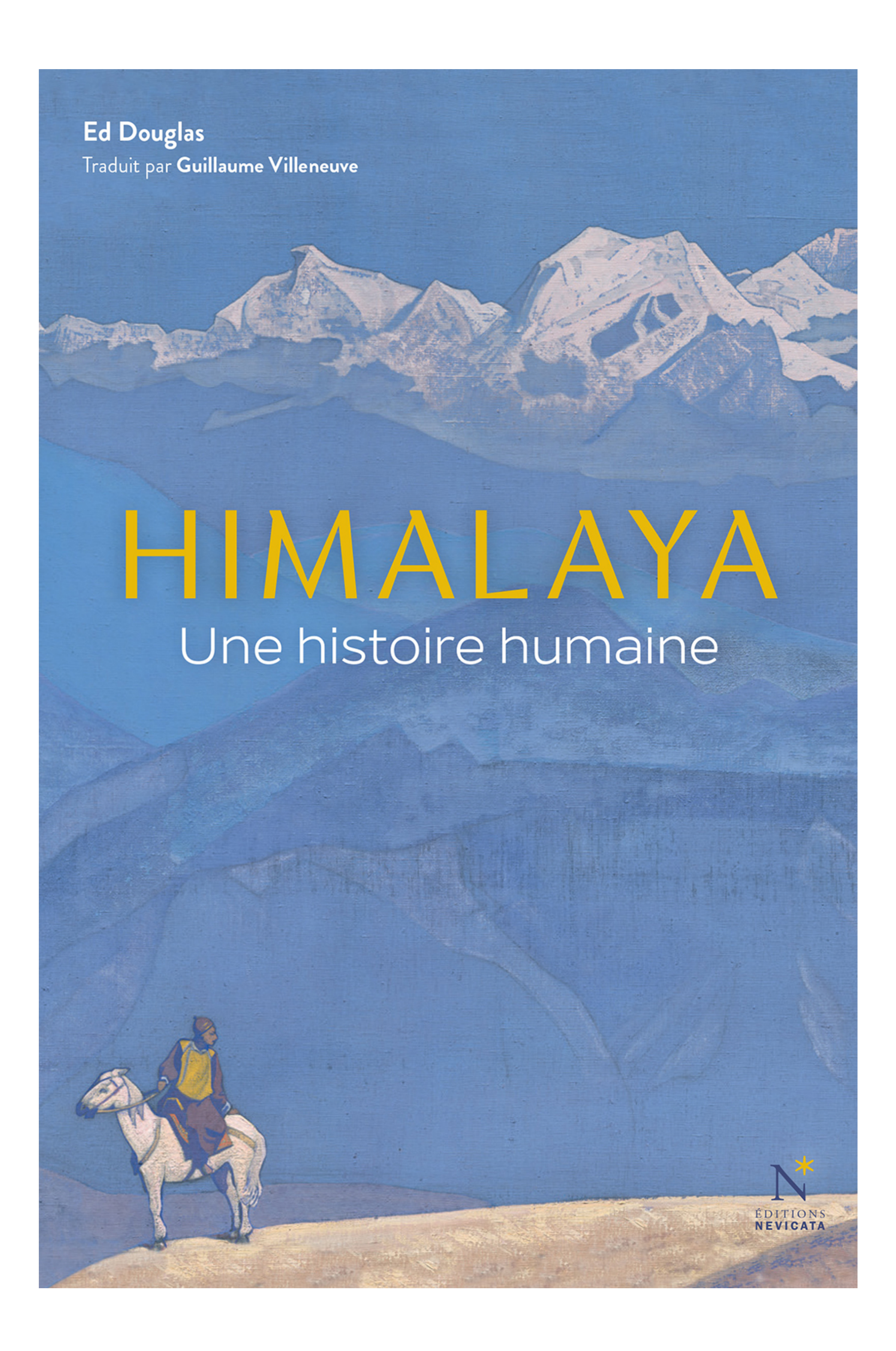

Ed Douglas
Traduit par Guillaume Villeneuve
HIMALAYA
Une histoire humaine
N*
ÉDITIONS
NEVICATA


Ed Douglas
Traduit par Guillaume Villeneuve
HIMALAYA
Une histoire humaine
ÉDITIONS
NEVICATA

Ed Douglas

HIMALAYA

Une histoire humaine

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Guillaume Villeneuve

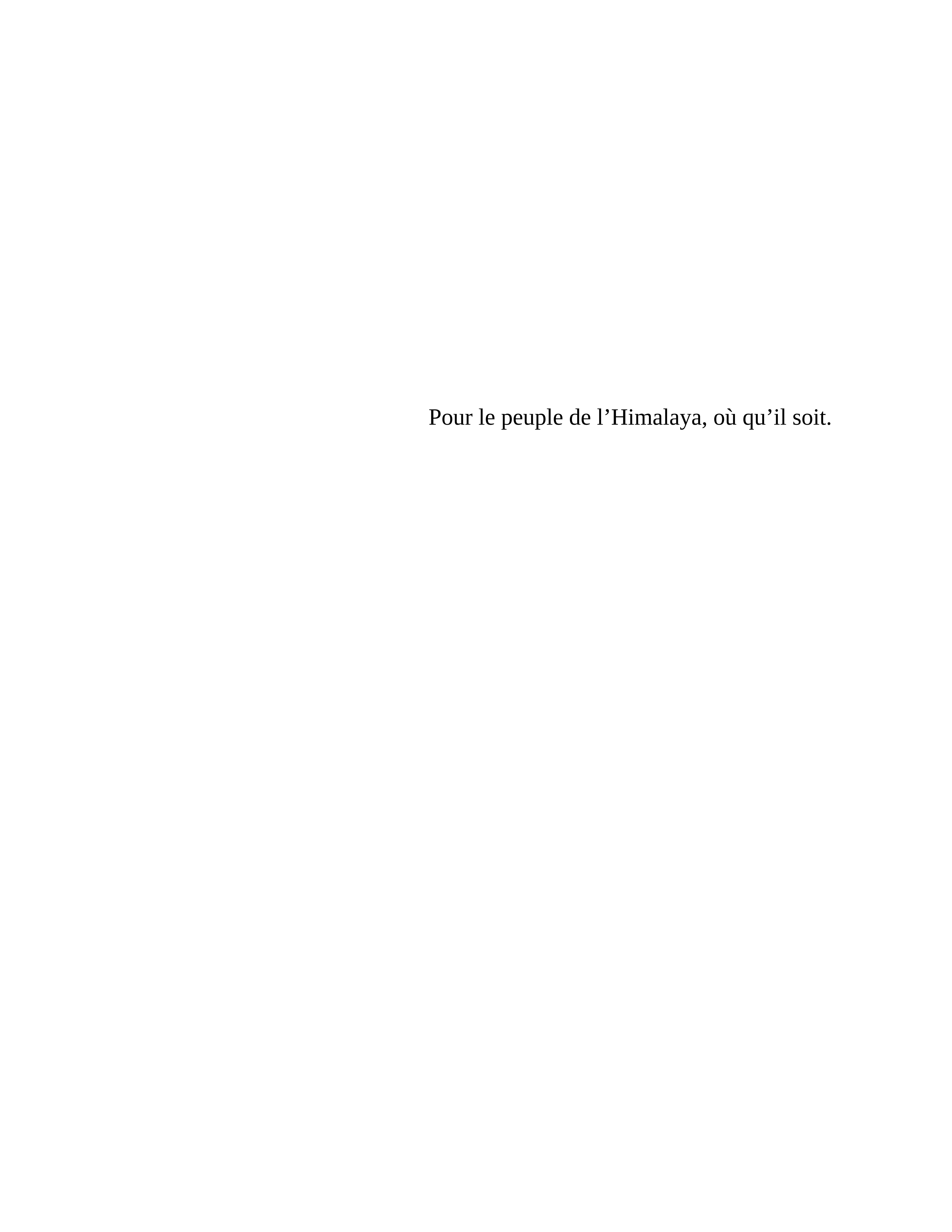


« La naissance, la maladie, l’âge et la mort coulent sans cesse vers l’aval, fleuve sans gué ni pont… T’es-tu préparé un bateau ? »

Dampa Sangye (mort en 1117)

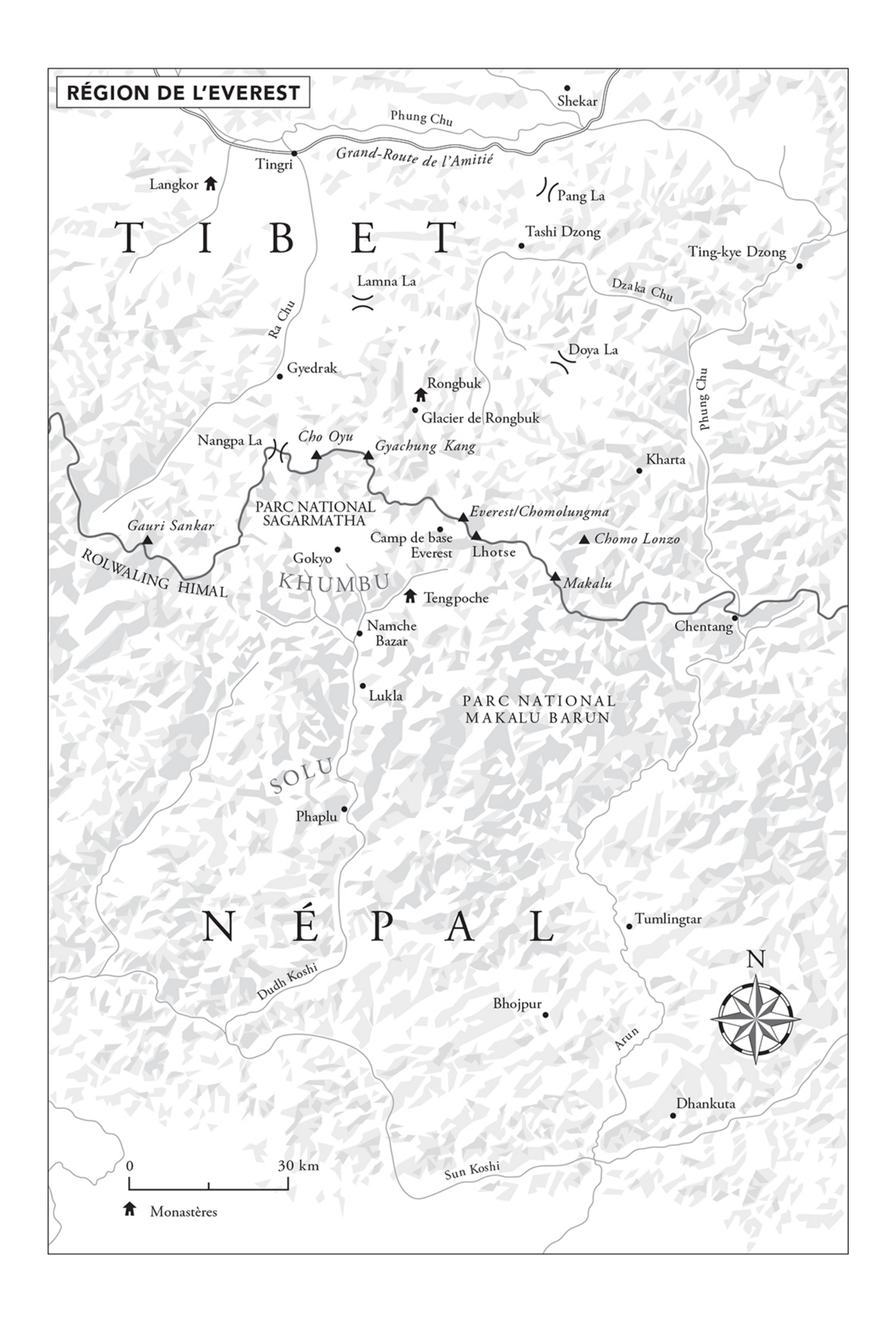
« C’est une terre d’on-dit et de rumeur :
Si tu creuses et regardes, tu ne trouveras rien
qu’on-dit et rumeur
entassés sous chaque demeure,
c’est donc une terre d’on-dit et de rumeur
un pays juché sur on-dit et rumeur,
un pays qui a grandi sur l’on-dit et la rumeur… »

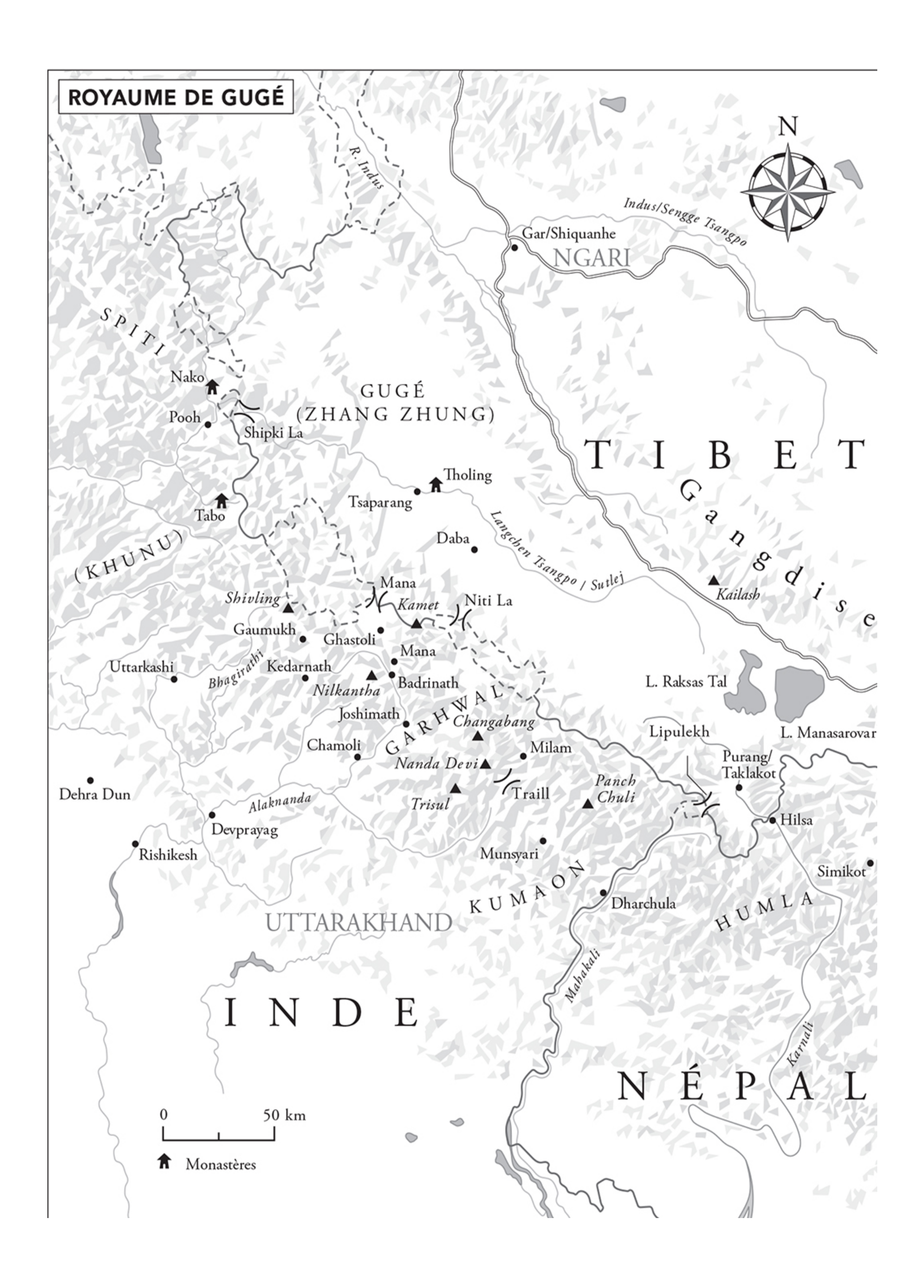
Bhupi Sherchan (1935-1989)



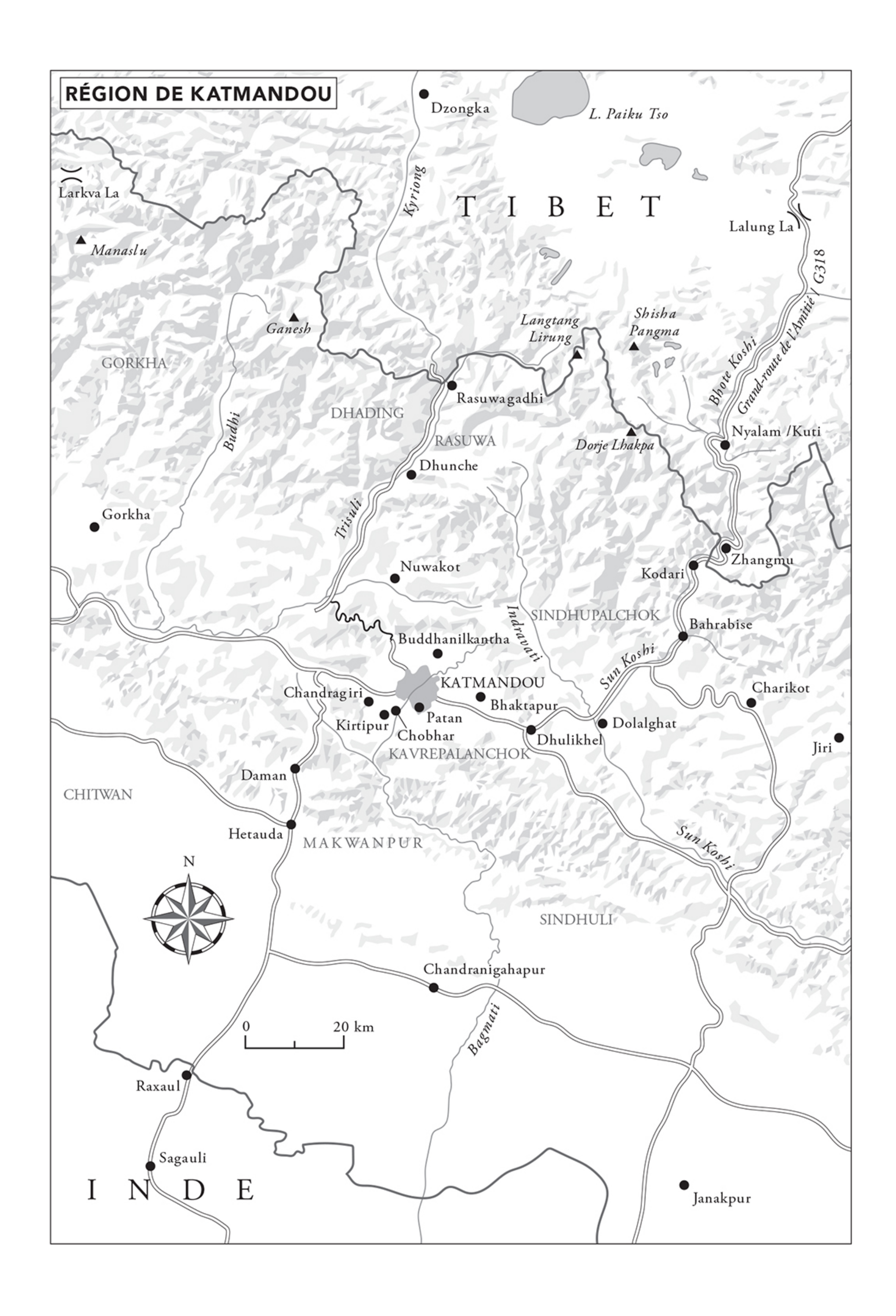
Pour le peuple de l’Himalaya, où qu’il soit.


HIMALAYA
0
300 km
Monastères
Dunhuang
GANSU
Kashgar
Pamir
XINJIANG
Khotan
Kun Lun
Hindou Kouch
Gilgit
Karakoram
K2
Chilas
Skardu
DEOSAI
Nanga Parbat
AKSAI CHIN
Abbottabad
Murree
Islamabad
Lamayuru
Indus
Leh
Shrinagar
JAMMU & CACHEMIRE
L. Pangong
PLATEAU DU TIBET
CHINE
Golmud
L.Qinghai/ Kokonor
Xining
Kumbum
Takster
QINGHAI
Amdo
Jyekundu/ Gyegu
SICHUAN
Kham
Chamdo
PAKISTAN
Gar/Shiquanhe
CHANGTANG
HIMACHAL PRADESH
Lahore
Sutlej
Shimla
Gangotri
Kamet
Kailash
L.Manasarovar
GANGDISE
Nagchu
L.Nam Tso
Nyenchen Tanglha
Tsang
Reting
Ralung
Ganden
Lhassa
Nedong
Namche Barwa
Kangding
Litang
Dehra Dun
Badrinath
Rishikesh
Nanda Devi
UTTARAKHAND
Almora
Simikot
Dhaulagiri
Everest Chomolungma
Manaslu
Cho Oyu
Saga
Lhatse
Shigatse
Sakya
Gyantse
Samye
NÉPAL
Annapurna
Shisha Pangma
Delhi
N
Nepalganj
Pokhara
Gorkha
Kangchenjunga
SIKKIM
Thimphou
Bumthang
ARUNACHAL PRADESH
Walong
Shangri-La
UTTAR PRADESH
Lumbini
Tansen
Katmandou
Makalu
Gangtok
Punakha
Tawang
Nagchu
Darjeeling
Paro
Trashigang
BHOUTAN
Janakpour
Ilam
Kalimpong
Lucknow
Gorakhpur
BIHAR
Biratnagar
Hajo
ASSAM
Guwahati
Brahmapoutre
Varanasi
Patna
Gange
Bodh Gaya
Rangpur
BANGLADESH
INDE
BIRMANIE
BENGALE OCC.
Calcutta

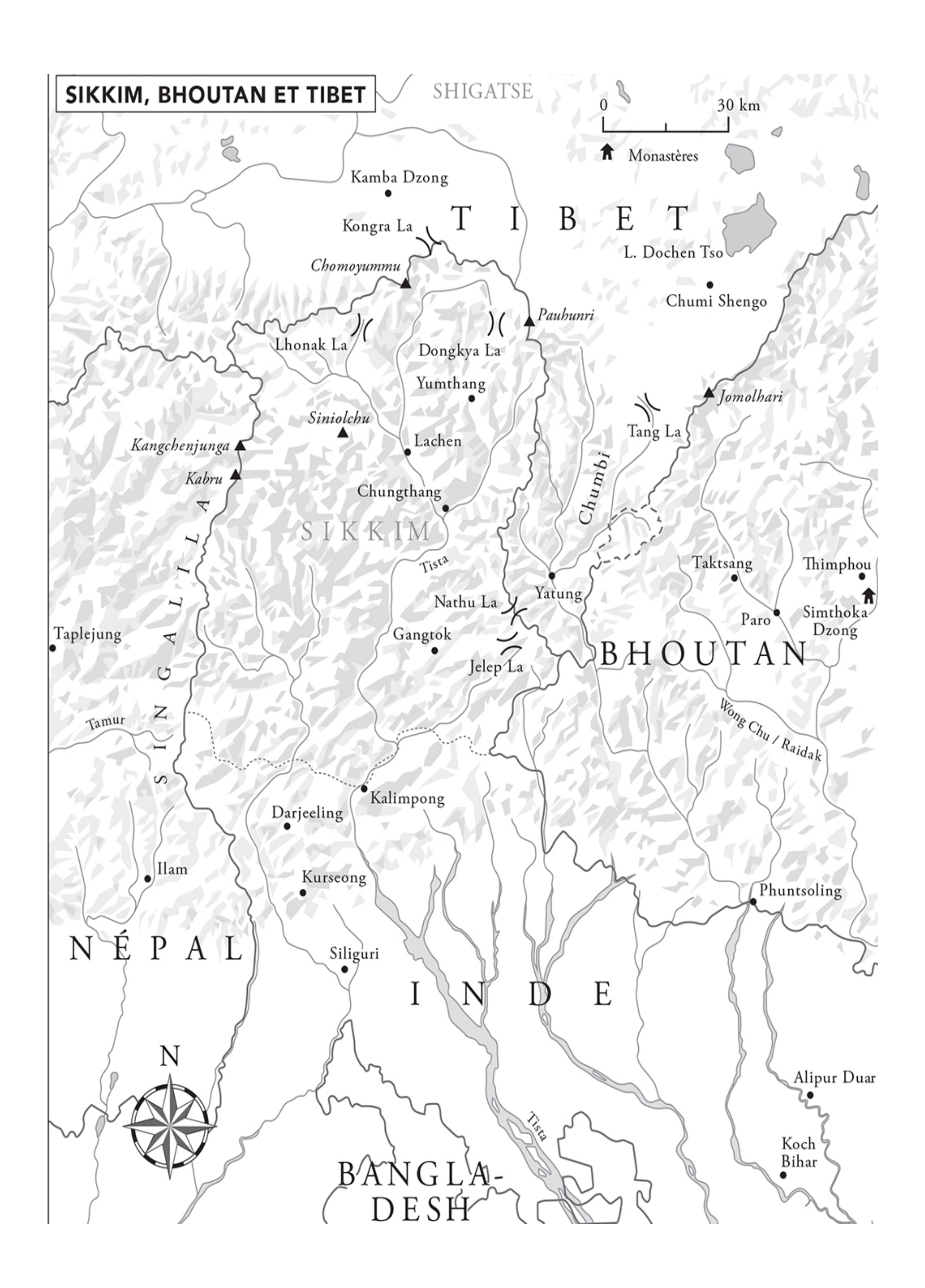

RÉGION DE L'EVEREST
Shekar
Phung Chu
Tingri
Grand-Route de l'Amitié
Langkor
Pang La
TIBET
Tashi Dzong
Ting-kye Dzong
Lamna La
Dzaka Chu
Ra Chu
Doya La
Gyedrak
Rongbuk
Phung Chu
Glacier de Rongbuk
Nangpa La
Cho Oyu
Gyachung Kang
Kharta
PARC NATIONAL
SAGARMATHA
Everest/Chomolungma
Gauri Sankar
Camp de base
Everest
Chomo Lonzo
Lhotse
Gokyo
ROLWALING HIMAL
KHUMBU
Makalu
Tengpoche
Namche
Bazar
Chentang
Lukla
PARC NATIONAL
MAKALU BARUN
SOLU
Phaplu
NÉPAL
Tumlingtar
N
Dudh Koshi
Bhojpur
Arun
Dhankuta
0
30 km
Sun Koshi
Monastères

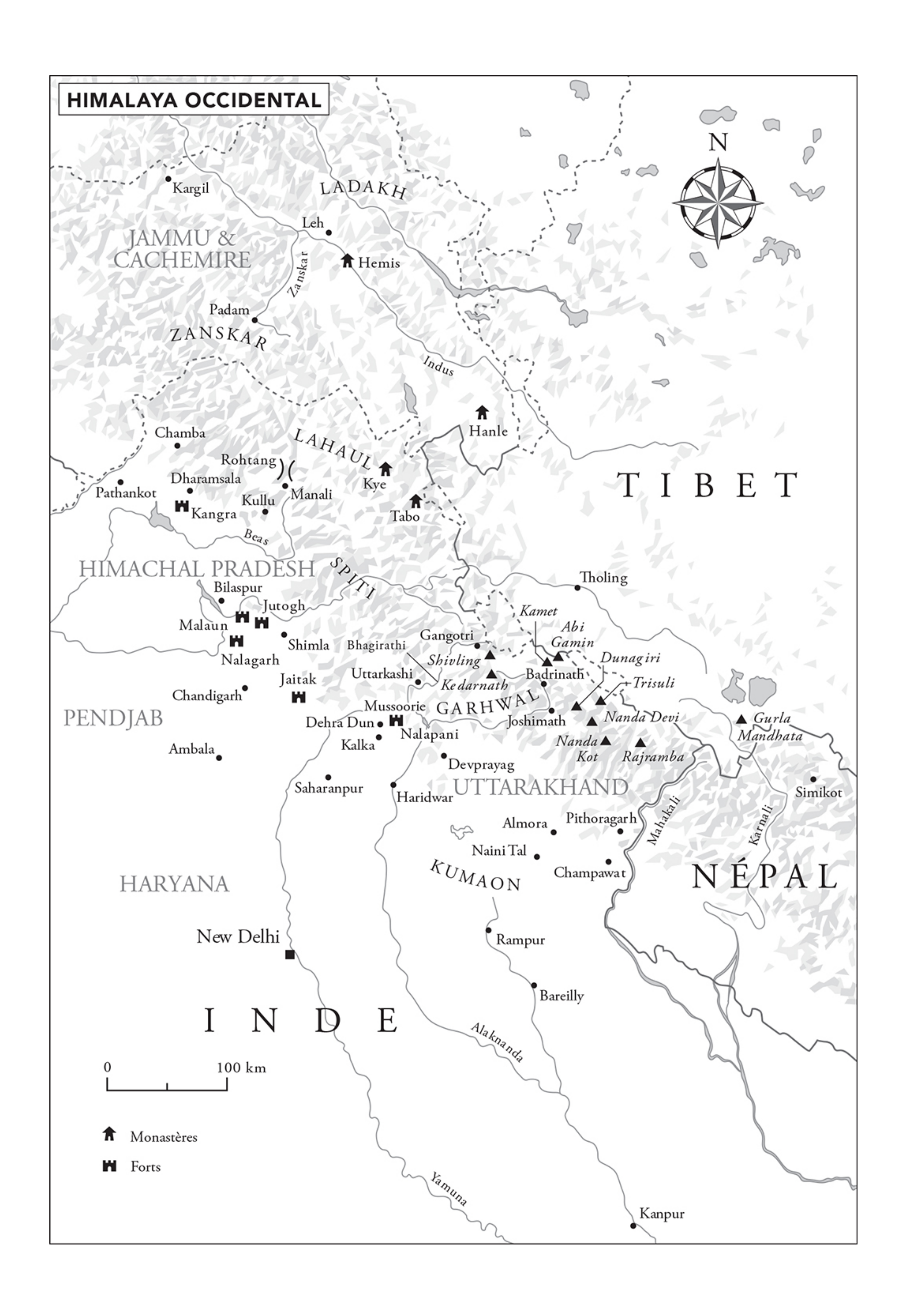


ROYAUME DE GUGÉ
N
R. Indus
Indus/Sengge Tsangpo
Gar/Shiquanhe
NGARI
SPITI
Nako
GUGÉ
(ZHANG ZHUNG)
Pooh
Shipki La
TIBET
Tholing
Tsaparang
Tabo
Gangdise
Langchen Tsangpo / Sutlej
Daba
(KHUNU)
Mana
Kailash
Shivling
Kamet
Niti La
Gaumukh
Ghastoli
Mana
Uttarkashi
Bhagirathi
Kedarnath
Badrinath
L. Raksas Tal
Nilkantha
GARHWAL
Joshimath
Changabang
Lipulekh
L. Manasarovar
Chamoli
Milam
Purang/
Taklakot
Nanda Devi
Dehra Dun
Traill
Panch
Chuli
Trisul
Alaknanda
Hilsa
Devprayag
Rishikesh
Munsyari
Simikot
KUMAON
Dharchula
HUMLA
UTTARAKHAND
INDE
Mahakali
Karnali
NÉPAL
0
50 km
Monastères



RÉGION DE KATMANDOU
Dzongka
L. Paiku Tso
TIBET
Larkva La
Manaslu
Kyriong
Lalung La
G318
Grand-route de l'Amitié
Bhote Koshi
Ganesh
Langtang Lirung
Shisha Pangma
GORKHA
Rasuwagadhi
DHADING
RASUWA
Budhi
Nyalam /Kuti
Dorje Lhakpa
Dhunche
Trisuli
Gorkha
Zhangmu
Kodari
Nuwakot
Indravati
SINDHUPALCHOK
Bahrabise
Buddhanilkantha
Sun Koshi
KATMANDOU
Charikot
Chandragiri
Bhaktapur
Kirtipur
Patan
Dolalghat
Chobhar
Dhulikhel
Jiri
KAVREPALANCHOK
Daman
CHITWAN
Hetauda
MAKWANPUR
Sun Koshi
N
SINDHULI
Chandranigahapur
0
20 km
Bagmati
Raxaul
Sagauli
INDE
Janakpur


SIKKIM, BHOUTAN ET TIBET
SHIGATSE
0
30 km
Monastères
Kamba Dzong
TIBET
Kongra La
L. Dochen Tso
Chomoyummu
Chumi Shengo
Pauhunri
Lhonak La
Dongkya La
Yumthang
Jomolhari
Siniolchu
Tang La
Lachen
Kangchenjunga
Kabru
Chumbi
Chungthang
SIKKIM
Tista
Taktsang
Thimphou
Yatung
Nathu La
Paro
Simthoka Dzong
Taplejung
Gangtok
BHOUTAN
Jelep La
SINGALILA
Wong Chu / Raidak
Tamur
Kalimpong
Darjeeling
Ilam
Kurseong
Phuntsoling
NÉPAL
Siliguri
INDE
N
Alipur Duar
Tista
Koch Bihar
BANGLA-DESH


HIMALAYA OCCIDENTAL
N
Kargil
LADAKH
Leh
JAMMU &
CACHEMIRE
Zanskar
Hemis
Padam
ZANSKAR
Indus
Hanle
Chamba
LAHAUL
Rohtang
Dharamsala
Kye
Pathankot
Manali
Kullu
Kangra
Tabo
TIBET
Beas
HIMACHAL PRADESH
SPITI
Bilaspur
Tholing
Jutogh
Kamet
Malaun
Abi
Gamin
Shimla
Bhagirathi
Gangotri
Nalagarh
Shivling
Dunagiri
Jaitak
Uttarkashi
Badrinath
Kedarnath
Trisuli
Chandigarh
GARHWAL
Mussoorie
PENDJAB
Joshimath
Nanda Devi
Gurla
Mandhata
Dehra Dun
Nalapani
Kalka
Nanda
Kot
Rajramba
Ambala
Devprayag
Saharanpur
UTTARAKHAND
Simikot
Haridwar
Almora
Pithoragarh
Mahakali
Karnali
Naini Tal
Champawat
KUMAON
NÉPAL
HARYANA
Rampur
New Delhi
Bareilly
INDE
Alaknanda
0
100 km
Monastères
Forts
Yamuna
Kanpur

1

Les pèlerins

> *La Terre interrogea Vishnou : « Pourquoi viens-tu sous forme de montagnes et pas sous ta forme véritable ? » Vishnou répondit : « Le plaisir qui existe dans les montagnes est plus grand que celui des êtres animés car elles ne ressentent ni chaleur, ni froid, ni douleur, ni colère, ni crainte, ni plaisir. Nous autres, les trois dieux, résiderons sur terre en montagnes pour le profit de l' humanité. »*

À la fin de l'été 1995, je m'envolai pour l'Inde pour une première ascension dans l'Himalaya. La mousson sévissait encore et à l'époque, il y a un quart de siècle, certains quartiers de Delhi s'inondaient plus facilement ; nombre de rues basses disparaissaient sous l'eau brune. Il pleuvait encore quand nous remontâmes vers le nord en autocar pour faire halte à Rishikeh, au bord du Gange en crue. Les Beatles y avaient étudié la méditation transcendantale avec le yogi Maharishi Mahesh, incitant ainsi des millions de jeunes Occidentaux à embrasser les pratiques spirituelles orientales. « Après ma première expérience de LSD, se rappelait George Harrison, j'étais hanté par 'les yogis de l'Himalaya'. C'est l'une des raisons qui m'ont poussé à aller en Inde. Ravi Shankar et le sitar étaient des prétextes ; c'était certes une raison importante, mais je recherchais une connexion spirituelle. » Ce n'est que bien plus tard que j'ai compris qu'à mon tour j'avais été drossé sur ces montagnes par la dernière vague du même raz-de-marée culturel, perché dans ma chambre de banlieue des années 1980, à

écouter de vieux disques de Bob Dylan et lire les histoires de mes héros alpinistes dans un Himalaya mythique et reculé.

Le lendemain, nous atteignîmes les montagnes, à moitié submergées par un déluge. Les routes étaient torrentielles ; la brume s'accrochait aux parois rocheuses surplombant l'autocar. De lourdes nuées drapaient les sommets. Environ à un kilomètre et demi du village de Gangotri, alors situé en Uttar Pradesh, l'autocar s'immobilisa brutalement. D'énormes blocs de granit, dessertis par la pluie, avaient dégringolé de la falaise. Il faudrait des explosifs et des bulldozers pour dégager la route. Pour l'heure, c'était le terminus. Impatients de poursuivre notre route et de nous mettre à l'abri, nous scrutions la pente instable, en nous demandant où se produirait la prochaine avalanche. Un certain nombre d'hommes maigres et pressants entouraient l'autocar, souriant de toutes leurs dents, vêtus de shorts et chemisettes de coton, avec pour toute protection sous la pluie un film plastique qu'ils serraient sur les épaules. Nous convînmes d'un prix et nos affaires partirent vers le village sur leur dos. Nous suivions, blottis sous des parapluies. J'avais l'impression d'avoir trouvé une porte marquée « aventure » et de l'avoir poussée.

L'échelle de l'Himalaya désoriente : elle n'est pas seulement musculeuse mais gonflée aux stéroïdes. Lors de cette première expédition, l'intensité des montagnes écrasait, oppressait même. Tout était plus grand que dans mes expériences précédentes : les cimes elles-mêmes, les rivières, les chutes de pierres, les avalanches, les glaciers, les légendes ou les mythes. Depuis les plaines indiennes, le massif évoquait une muraille blanche, un château de rêves impossibles, un rempart séparant le sud et le centre de l'Asie, la Chine de l'Inde. Leurs intérêts rivaux pour les montagnes se sont le plus souvent affrontés aux dépens de ceux qui y vivent, et la Chine occupe aujourd'hui le Tibet. En 1962, les deux États les plus peuplés du monde se sont même fait la guerre dans l'Himalaya.

Rares sont les lieux, ici-bas, où la géographie inspire à ce point l'imagination humaine. On connaît de plus longues chaînes montagneuses : les Andes sont les plus longues à 7 000 kilomètres. Il n'en est pas de plus haute. L'Himalaya lui-même s'inscrit dans une vaste région d'altitude qui décrit un croissant sur 4 000 kilomètres, depuis le Kirghizistan à l'ouest jusqu'au Myanmar à l'est, en incluant les chaînes du Pamir, de l'Hindou Kouch et du Karakoram. Quelque quatre cents montagnes sur terre

dépassent les 7000 mètres et toutes se situent là, dont les quatorze magiques atteignant 8000 mètres.

La chaîne de l'Himalaya proprement dite occupe les deux tiers orientaux de cette région, un domaine de 600 000 km² entre l'Indus à l'ouest et le Brahmapoutre à l'est, à la latitude du Moyen-Orient, de l'Afrique du Nord, du Texas et du Nord du Mexique. Deux grandes montagnes l'arriment à chaque bout, le Nanga Parbat au Pakistan et le Namche Barwa, où le grand fleuve du Tibet, le Yarlung Tsangpo, s'incurve brutalement vers le sud pour devenir le Brahmapoutre indien. La région comprend une partie du haut plateau du Tibet, le plus vaste et haut plateau du monde, grand comme cinq fois la France, à une altitude moyenne de 4 500 mètres : le toit du monde.

La diversité du massif est extraordinaire. Sa partie occidentale, dont les régions indiennes du Ladakh et de Zanskar, est semi-désertique, sèche et froide pendant la plus grande partie de l'année. De l'autre côté, à l'est, avec la ligne de crête du Brahmapoutre, on trouve certaines des zones les plus humides de la planète, où les précipitations annuelles dépassent dix mètres. Ces contrastes ne sont nulle part plus manifestes que dans le relief vertical. Chaque kilomètre gravi implique une chute de la température moyenne supérieure à 6 degrés. À cet égard, l'altitude imite la latitude, ce qui veut dire qu'une ascension de quelques kilomètres équivaut à un voyage latitudinal de plusieurs milliers de kilomètres, depuis les tropiques jusqu'aux calottes polaires. Le volume de glace renfermé par les glaciers de l'Himalaya et du Karakoram, dont la fonte s'accélère avec le réchauffement climatique, a incité certains géographes à qualifier la région de troisième Pôle.

L'altitude, le climat et l'échelle ne sont qu'un début. Comme la lumière diffractée par un cristal, la stéréométrie complexe des montagnes a d'immenses retombées sur leur diversité naturelle et leurs peuplements humains. Bien des gens qui ne connaissent pas l'Himalaya y voient un désert naturel alors qu'il nourrit une population de quelque 50 millions de personnes, aussi diverses que les paysages qu'elles habitent, le lieu où convergent trois des grandes religions mondiales, l'hindouisme, l'islam et le bouddhisme. L'histoire humaine de chaque vallée himalayenne est étroitement liée à sa géographie. Les pentes exposées au soleil ou abritées des vents sont plus hospitalières que leurs voisines qui ne le sont pas. On aperçoit d'emblée la différence entre une gorge ombragée et un terrain plat, ensoleillé, abrité sous une crête. La simple échelle de ce paysage exerce une

influence inhabituelle sur l'activité, et en dernière analyse, la physiologie humaines. Jusque très récemment, on ne pouvait s'y déplacer qu'à pied ou à dos d'animal. Il est étrange de saluer le jour depuis un village sur une crête des collines médianes de l'Himalaya et de considérer, par-delà la vallée, le village le plus proche en sachant qu'il faudra presque toute la journée pour l'atteindre, plonger jusqu'à la rivière en contrebas à des centaines de mètres à l'ombre du matin, puis crapahuter sur la pente opposée dans la chaleur de l'après-midi.

Comme partout ailleurs, l'eau qui donne et reprend la vie est la première préoccupation, mais dans l'Himalaya, elle est aussi architecte, qui sculpte les montagnes, d'abord par des glaciers puis des torrents furieux de pluie et de neige fondue qui les éventrent et les emportent. L'alpinisme est pénible et inutile, un luxe bizarre. Les montagnes sont le domaine des dieux, pas des hommes. Les rivières appartiennent aux uns et aux autres ; leur importance et leur prix sont bien plus grands pour qui vit dans les montagnes que pour le visiteur.

Nous étions parvenus dans la région de Garhwal, dans l'Himalaya indien, pour faire l'ascension du Shivling, une dent fendue de blanc et d'or qui transperce le bleu profond des hautes altitudes au-dessus du glacier de Gangotri : ravissant et austère. Chez bien des alpinistes, pas seulement pour moi, c'est le type de cime qui suscite un désir vraiment physique. Sa première ascension ayant eu lieu dans les années 1970, certains des meilleurs grimpeurs au monde ont ouvert de nouvelles voies sur les faces et arêtes les plus raides du Shivling. Quand on les matérialise toutes sur une photo, ces lignes évoquent une soie arachnéenne plaquée sur le tissu de la montagne. Chaque mince filament renferme des récits de souffrance et d'endurance, d'imagination et de courage, l'étoffe des légendes. Nombre des montagnes voisines sur le glacier de Gangotri recèlent aussi ces lignes d'ascension et des histoires analogues, propagées par des livres et des films qui amènent à leur tour davantage de grimpeurs dans la vallée : des pèlerins, à leur manière.

Pourtant, quel que soit le sens du Gangotri pour les alpinistes, son caractère sacré repose sur autre chose pour des centaines de millions d'Indiens. Le mufle évidé du glacier, qui recule rapidement désormais, a pour nom Gaumukh, « la gueule de la vache », d'où sourd un courant laiteux, la source du Gange. La forme imposante du Shivling se situe au centre d'une géographie sacrée d'abord exposée dans l'épopée sanskrite du

Mahabharata, au cœur de la culture hindoue, et dont les origines remontent à près de trois mille ans. Au commencement de son voyage vers le golfe du Bengale, le fleuve s'appelle Bhagirathi. Selon le *Mahabharata*, le personnage mythique qui lui donna son nom, Bhagiratha, pria mille ans pour susciter ses eaux afin d'expier les péchés de soixante mille parents qui avaient péri, maudits par un grand sage qu'ils avaient calomnié. Pourtant Ganga, la déesse du fleuve, demeurait aux cieux, au centre de l'univers, « le point immobile du monde en rotation », refusant de partir. Le grand Shiva seul était en mesure de l'y décider, aussi Bhagiratha suivit-il l'ordre de l'alter ego de Shiva, Brahma : prier encore une année en ne se sustentant que d'air pur. Alors seulement Ganga fut arrachée aux cieux, précipitée sur terre sur le *jata*, le tapis fait des mèches tressées de Shiva, pour apporter l'eau salvatrice aux plaines indiennes.

L'histoire du *Mahabharata* est racontée à cinq frères, les Pandavas, qui sont en fait en pèlerinage. Comme nous, c'était des étrangers, des explorateurs spirituels dans une région indienne d'outre-monde, le Devbhumi, le pays des dieux, loin de la frénésie politique de la vie de cour. Les textes fondateurs de l'hindouisme, les Védas, sont en réalité plus anciens de plusieurs siècles et leurs allusions géographiques – à l'Himalaya ou ailleurs – sont rares. De fait, leur source culturelle se situe plus à l'ouest, entre le fleuve Indus et son affluent la Sutlej. Mais à l'époque du *Mahabharata*, épopée de rois héroïques, l'hindouisme et son berceau indo-aryen étaient solidement enracinés autour du Gange. Dans l'épopée, le paysage extrême de l'Himalaya, source du fleuve, est intégré au récit de la culture hindoue, constituée ou croissante.

Le mot *Himalaya*, qui signifie « demeure des neiges » en sanskrit, revient régulièrement dans le poème, bien qu'on y trouve d'autres noms désignant la montagne : *Shivalaya*, « demeure de Shiva », *Himachal* ou « montagnes de neige » et *Himavant*, la « montagne-roi » qui était le père de Ganga. En Inde, le mot renvoie à toute la chaîne, mais au Népal, où l'on dit *Himal*, le mot désigne un groupe discret de montagnes au sein de la chaîne. La prononciation d'*Himalaya* a aussi été fluctuante. En Europe, en Amérique du Nord, on accentue la troisième syllabe, mais le sanskrit insiste sur la deuxième. Toutes les langues issues du sanskrit – hindi, ourdou, népalais – prononcent le mot un peu différemment.

Dans les années 1920, cette question épineuse perturbait un fonctionnaire colonial aux Indes, Geoffrey Corbett. Depuis la fenêtre de son

bureau, dans la ville d'altitude de Shimla, il apercevait l'Himalaya quand il cessait de lire ses rapports officiels sur le commerce et l'industrie indienne. Il goûtait l'alpinisme depuis l'adolescence et consacrait ses congés à explorer les montagnes. Déjà membre du célèbre Alpine Club, le premier club de grimpeurs fondé en 1857, il songeait à fonder un Club himalayen ; l'idée n'était pas neuve, mais Corbett avait l'entregent nécessaire et en devint le premier secrétaire honoraire. Mais comment prononcer « Himalaya » ? Comme il présidait des réunions de fonctionnaires du pays tout entier, il interrompit une discussion pour prendre leur avis. Il obtint une réponse différente en fonction de leur milieu linguistique, hindi, ourdou ou bengali. Il consulta le spécialiste linguistique du quartier général. Selon ce dernier, les Tibétains comme les Indiens parlant hindi et ourdou allongeaient le premier « a », en particulier les seconds. Les autres syllabes fluctuaient. Au Népal, on parlait d' « Himal ». En hindi, cela ressemblait à « Himalay ». Pour la population musulmane indienne, il s'agissait d'« Himaliya », prononciation jugée erronée puisque les mahométans n'étaient pas autochtones. Le spécialiste suggérait d'accentuer le premier « a » pour guider les anglophones : « Himálaya ». Corbett sollicita en outre un ami, Brijial Nehru (cousin du premier Premier ministre indien d'après l'indépendance). Ils conclurent que les différentes voyelles (i, a, a, a) avaient successivement la valeur qu'elles ont dans le « him » anglais, le « father » anglais et, pour les deux dernières, dans l'article français « le ». Il présenta ses recherches dans un article publié dans l'*Himalayan Journal* en 1929. Quant à l'usage anglais moderne de doter la montagne d'un pluriel, il m'est désagréable, même si l'anglais a tendance à mettre un « s » aux mots hindis déjà pluriels, ainsi de « pyjamas » ou « chapatis ». Dût-ce être jugé pédant, le présent ouvrage s'en tiendra à l'Himalaya.

Le *Mahabharata* et l'autre grande épopée sanskrite, le *Ramayana*, sont ensemble tenus pour l'*Itihasa*, c'est-à-dire « l'histoire » en sanskrit. Bien des érudits ont scruté le brouillard du mythe pour tenter d'en extraire des faits. En effet, si le *Mahabharata* n'est pas une véritable histoire, il n'est pas une *anti*-histoire. Pour les cinq frères Pandava, rois des plaines, comme pour le fonctionnaire colonial Sir Geoffrey Corbett, l'Himalaya jouait deux rôles contrastés : un lieu de retraite spirituelle et de séparation du monde, mais aussi un lieu de rencontre où se croisaient et commerçaient des cultures radicalement différentes, via un réseau antique de sentiers de haute montagne. Les compilateurs de l'épopée, réunis sous la figure

mythologique de Vyasa, l’Homère de l’Antiquité indienne, possédaient, outre une connaissance considérable de la géographie de cette partie de l’Himalaya, celle de ses différentes populations. Pourtant, il y a encore deux mille ans, l’Himalaya incarnait une nature indomptée par l’homme : des forêts sombres et des rivières déchaînées, le domaine des bêtes sauvages, des tigres et des ours. C’était aussi le domaine des « hommes sauvages », qui ne labouraient pas comme les nations civilisées.

Dans sa monumentale *Himalayan Gazetteer*, Edwin Atkinson, fonctionnaire irlandais sous la reine Victoria, a raconté comment les migrants hindous s’établissant dans ces montagnes « raffinaient les manières et les rites de la rude population indigène ». Cette démarche civilisatrice des montagnards s’inscrivait à merveille dans un récit qui attribuait les mêmes vertus à l’impérialisme britannique, alors même qu’à ses marches les aventuriers impériaux étaient attirés par les forêts et les solitudes neigeuses. Rudyard Kipling a filé ce thème dans un poème de 1898, *L’Explorateur* :

« Quelque chose est caché. Va le trouver. Va derrière les cimes – Quelque chose est caché derrière. De perdu qui t’attend. Vas-y ! »

Les montagnes ont toujours excité l’imagination des habitants des basses terres : remplies de démons ou bien sublimes et aventureuses. La demeure des neiges proposait un vaste écran vierge où projeter les rêveries de tous les nouveaux venus : rois exilés, impérialistes étrangers, chercheurs spirituels, explorateurs imbus d’eux-mêmes, archéologues, missionnaires, espions, cartographes, artistes, hippies… et alpinistes. L’Himalaya est enveloppé dans leurs histoires comme par les nuées de la mousson : des histoires de connaissances secrètes et de nouveaux horizons, sur un endroit au bout de tout, un endroit d’au-delà. Ces mythes n’ont presque jamais perçu la complexité et la richesse des cultures qui s’y sont développées durant des millénaires, aussi variées que les montagnes qui les ont modelées. Les étrangers cupides les ont ignorées ou s’en sont emparés. Cette tension entre mythe et réalité continue de déchirer l’Himalaya aujourd’hui. Ce livre aspire notamment à montrer comment ces histoires furent écrites puis récrites.

*

Au matin, la pluie avait cessé. La brume sourdait de la terre comme de la fumée. Ganga tonitruait dans son étroite vallée, masse d'eau bouillonnante, empâtée d'alluvions, dont le rugissement était souligné par le grondement, plus solide et inquiétant, d'énormes rocs emportés par la force de l'eau. Le bruit puissant rappelait que la montagne s'érode à peine plus lentement qu'elle ne s'érige dans le ciel. Nous considérons instinctivement que les montagnes sont éternelles, mais ce n'est pas le cas. Elles se désagrègent et se reconstituent comme le reste de la nature, comme nous-mêmes.

Quelques-uns d'entre nous décidèrent de reprendre les parapluies et d'aller visiter le petit temple au centre du village pour recevoir la bénédiction du prêtre. Penché hors du sanctuaire embaumant l'encens, il nous fit une marque sur le front, juste entre les yeux, appelée *tilaka*. Le temple était calme et les foules confinées par les périls de la mousson. En temps normal, le village de Gangotri est bondé de pèlerins, surtout dans les deux mois précédant la saison des pluies en juillet. Il s'inscrit dans un circuit de quatre sites de pèlerinage, le Chhota Char Dham, et se visite en deuxième lieu. Les autres sites sont Yamunotri, source de la rivière Yamuna ; Kedarnath, dont le temple est dédié à Shiva ; Badrinath, le plus sacré, où le temple de Vishnou se dresse sur la berge de l'Alaknanda, qui rejoint plus loin la Bhagirathi pour devenir le Gange. Selon le *Mahabharata*, c'est à Badrinath que le dieu Krishna resta debout sur une jambe, les bras levés, durant un siècle, « à vivre d'air pur ».

Pour qui veut imaginer l'endroit où un demi-dieu comme Bhagiratha pourrait requérir le secours de Shiva, notre camp de base sous le Shivling (« le lingam de Shiva », « symbole phallique » de sa force créatrice divine) ferait un bon candidat. L'endroit s'appelle Tapovan, « la forêt de l'austérité », bien que les seuls arbres fussent rabougris dans l'air rare à 4 400 mètres. Tapovan, issu du *Mahabharata*, désigne un lieu de pratique spirituelle. Chaque été, quelques yogis font le chemin pour méditer sous la montagne. Si plusieurs endroits portent le même nom, celui-ci est célèbre, grâce à la montagne qui le domine – l'une des plus belles du monde – et à la source du Gange non loin en contrebas. Quand nous dressâmes nos tentes, dans l'intention de rester quelques semaines, trois yogis étaient encore là, à vivre comme Bhagiratha d'air frais plus une poignée de riz, à dormir dans un abri de pierre brute.

La nuit, la toile de nos tentes gelait, la montagne se faisait spectrale au clair de lune. Le jour, le visage enduit de crème, nous plissions les yeux

contre le soleil féroce d'altitude. Un sadhou, un ascétique, restait assis dans la chaleur de son éclat, jambes croisées sur un morceau de granit plan, dominé par la montagne, nu à l'exception d'un petit pagne, efflanqué, coiffé de mèches tressées et empilées comme Shiva, les yeux fermés en contemplation. Lui et moi étions tous deux des dévots. Tous deux nous endurions l'inconfort physique, cherchions tous deux quelque chose, bien qu'il fût évident que le sadhou connaissait mieux sa voie métaphysique que moi la mienne. Je n'avais aucune idée, en aiguisant mes crampons et empaquetant mon sac, que je commençais une longue ascension vers une meilleure compréhension de ces montagnes.

Où finissait la mythologie et où commençait la réalité ? Comment et où les histoires d'alpinisme de ma jeunesse s'intègrent-elles dans l'ample histoire de l'Himalaya ? Les grimpeurs passent davantage de temps à faire le siège des fonctionnaires du gouvernement, dans l'Himalaya, que partout ailleurs. Mais comment ces gouvernements ont-ils vu le jour ? Comment l'étrange puzzle de nations constituant l'Himalaya s'est-il mis en place ? Pourquoi la chaîne n'appartient-elle pas tout entière à l'Inde ou à la Chine ? Au néophyte que j'étais, il semblait que si les livres de géographes occidentaux abondaient sur la région prise dans son ensemble, les historiens, en général, la considéraient par entités politiques. Cette approche ignorait la perception qu'a l'Himalaya de lui-même, sa culture et son expérience partagées, cohérences souvent négligées par les exposés occidentaux. Pourquoi les relations d'ascension de l'Everest étaient-elles bien plus nombreuses que les histoires des peuples vivant dans son ombre ? C'était comme apprécier l'Écosse d'après ses parcours de golfs. *Quid* de l'art, de la philosophie, de la politique et des intrigues de l'Himalaya ? Mon étroite perspective personnelle se brisait en mille points de vue. Je voulais concilier ce qui m'avait poussé à venir dans l'Himalaya avec ce que j'y trouvais. J'y revenais sans cesse, pas seulement comme alpiniste, mais aussi comme journaliste et auteur, toujours débordant de questions. Mais à chaque fois que j'avais l'impression d'approcher du sommet, la récompense qui semblait à ma portée s'éloignait à nouveau. À chaque fois que je changeais de point de vue, de nouveaux horizons s'ouvraient, de nouveaux sommets m'appelaient. C'était souvent une expérience inconfortable, pas seulement physiquement. Les cicatrices du colonialisme se sont propagées loin dans les montagnes, même dans les régions censément restées indépendantes. Et je finis par réaliser avec acuité que l'ascension des

montagnes est un plaisir égoïste en regard des épreuves physiques et psychologiques qui font le quotidien de bien des habitants.

Les yogis et chercheurs spirituels que nous croisions en chemin semblaient faire partie d'une Inde éternelle, mystique et d'outre-monde, échappant aux contraintes ordinaires de l'histoire. Mais tout comme moi qui avais été attiré par les récits d'aventure, mes propres textes sacrés ou l'exemple de mes héros, ascètes et ermites obéissaient à une inspiration ; les esprits d'autres personnes les avaient obligés à venir eux aussi. Tapovan est célèbre pour son lien avec le saint hindouiste Sri Swami Tapovanam (« Sri » est un titre honorifique et « Swami » signifie gourou ou maître, *stricto sensu* « celui qui est à lui-même »). Né Chippukutty Nair en 1889 dans une famille aristocratique du Kérala, en Inde méridionale, il avait contrarié le désir de son père (qui souhaitait qu'il fît une belle carrière politique) et quitté l'école où l'ouverture spirituelle limitée et la perspective d'une carrière aride et toute tracée le brimaient. Après la mort de son père, encore âgé d'une vingtaine d'années, il resta au Kérala en menant carrière de poète et d'homme de lettres jusqu'à ce que son frère ait fini ses études. Il quitta alors la maison familiale à jamais, pour réaliser son rêve, vivre la vie la plus simple possible dans la région de l'Himalaya, louée par les livres qu'il étudiait.

Il passait l'hiver à Rishikesh et l'été dans les hautes montagnes, peu rassuré par les ours dans les forêts mais enthousiasmé par le paysage. Tapovan, au-dessus de la limite des arbres, hantée la nuit par les léopards des neiges, était l'un de ses sites de méditation préférés. « J'avais le cœur émerveillé et ravi en observant les cimes rocheuses et vermeilles qu'on appelle Sivalinga et Bhageerathi Parvat dressées sur chaque rive, les longues chaînes de montagnes neigeuses de part et d'autre, éblouissantes d'éclat argenté. » L'intense ravissement que lui procurait le monde naturel brille dans ses écrits. Les gens accouraient pour l'écouter et plusieurs mécènes lui proposèrent de lui bâtir des monastères, mais il préférait la forêt et quitta le monde aussi simplement qu'il y avait vécu, bien différent du gourou des Beatles, Maharishi Mahesh Yogi, qui mourut millionnaire reclus aux Pays-Bas, en donnant ses entretiens par vidéo, car il redoutait trop les microbes pour rencontrer les journalistes en personne.

Le Swami Tapovanam ressentait un autre lien puissant avec cette partie sacrée de l'Himalaya. À l'est de Gangotri et de ses sites préférés de méditation, de l'autre côté du Shivling, on trouve la vallée de l'Alaknanda

et le temple de Badrinath, le plus important des quatre jalons du Chhota Char Dham. D'après le *Mahabharata*, c'est à partir de Badrinath que les Pandavas ont commencé leur ultime et fatale expédition, la *Swargarohini*, l'ascension vers le ciel. Pour le Swami Tapovanam, s'asseoir dans ce temple hindou était une manière de revenir chez soi. L'archiprêtre en est traditionnellement un Kéralais, de sorte qu'ils pouvaient s'entretenir dans leur langue maternelle, le malayalam, médium jadis utilisé par le jeune poète. La tradition du prêtre kéralais est liée à la légende de fondation du temple. Badrinath avait accueilli un temple bouddhiste dans les temps anciens, mais la légende rapporte que le philosophe et sage kéralais, Adi Shankara, qui vivait au VIIIe siècle, proclama que le lieu était favorable à l'hindouisme après avoir trouvé une pierre noire appelée *shaligram* – un coquillage fossilisé représentant Vishnou – dans la rivière Alaknanda.

À l'époque, l'hindouisme était à l'ascendant et le bouddhisme en reflux. Les détails de la vie de Shankara sont controversés. Il existe plus d'une douzaine d'hagiographies. On n'est même pas sûr de l'endroit où il vécut. Comme le Swami Tapovanam, très fier de partager la même langue et la même culture et d'y puiser son inspiration spirituelle, Shankara était un *sannyasi*, un ascète qui vivait simplement dans les différents lieux de pouvoir indiens et s'inscrivait dans le courant hindouiste de l'Advaita Vedanta. Ce qui le différenciait philosophiquement du bouddhisme était sa conception fondamentale de l'âme. Pour le bouddhisme, celle-ci est une illusion. Pour Shankara, elle était réelle. Pour les mortels ordinaires contemplant le cosmos depuis le toit du monde, l'idée que leur soi intime survivra à la mort physique paraît plus réconfortante que la dissipation d'un mirage.

La vie d'Adi Shankara montre que l'Himalaya fut un espace contesté dès le premier millénaire, comme il le serait mille ans plus tard avec l'expansion de l'Empire britannique. Shankara vécut après la chute de la dynastie des Gupta en 543 de notre ère, âge d'or de l'Inde, époque d'immense développement intellectuel et culturel, comme de tolérance religieuse. Dès lors, l'Inde s'était morcelée en plus petits royaumes ; des traditions rivales revendiquèrent les lieux spirituels d'importance, tel Badrinath. L'irruption de l'islam dans le sous-continent au cours du XIIe siècle n'avait fait qu'augmenter ces antagonismes. Nombre des hagiographies de Shankara furent écrites au XVIe siècle en plein essor de l'influence musulmane. De nouveaux intérêts politiques et religieux

balayèrent les pouvoirs en place comme des plaques tectoniques et obligèrent les populations à chercher d'autres refuges, souvent montagnards, en s'adossant à la plus haute muraille terrestre. Certains de ces réfugiés fondèrent de nouvelles dynasties ; d'autres se fossilisèrent, en préservant des pans de cultures quasi oubliées, ailleurs disparues. Les montagnes pouvaient être un refuge ou un piège, parfois les deux.

Jusqu'à la guerre frontalière sino-indienne de 1962, rares étaient les routes carrossables d'altitude, ce qui signifie que les pèlerins devaient péniblement crapahuter jusqu'à des 4 000 mètres au-dessus du niveau de la mer. L'obligation d'engager des porteurs rendait le voyage onéreux, impossible à beaucoup. Les femmes qui le pouvaient se faisaient porter dans un panier à dos d'homme ou plus élégamment en litière par quatre porteurs. Les pèlerins devaient payer d'avance et l'on racontait des histoires atroces de femmes précipitées dans la rivière, une fois hors de vue du village, par des porteurs cupides, désireux de profiter au mieux de la brève saison des voyages. La piètre hygiène et l'abondance des pèlerins provoquaient chaque année des douzaines de morts par dysenterie. Plus bas, dans la forêt, sévissait la malaria. Le pays dominant ces villes de pèlerinage, plus frais et plus propre, demeurait pour l'essentiel le repaire des *sannyasis* et des yogis prêts à affronter la dureté des nuits froides et le manque d'oxygène, à vivre du lait des chèvres paissant sur l'alpage. Après cette guerre, l'Inde a massivement investi dans le réseau routier himalayen, modifiant la région à jamais et ouvrant le Chhota Char Dham au tourisme de masse. Des centaines de milliers d'hindous le visitent chaque année et le gouvernement prévoit d'améliorer encore les infrastructures pour en faire venir davantage. Gangotri et les autres sites s'inscrivent désormais dans une reformulation de l'hindouisme indien et la mise en exergue d'un nationalisme culturel.

Envisager les montagnes comme des lieux de perfection dans un monde imparfait est une figure aussi convenue que prégnante en Inde, comme elle l'était pour un alpiniste occidental comme moi, à la tête farcie d'idées romantiques sur le monde sauvage. À l'ère de Kali, l'époque moderne du bruit et de l'agitation, les Indiens de la classe moyenne voient de plus en plus dans les montagnes des échappatoires aux mesquins compromis du quotidien, des endroits où vivre plus simplement. Le livre des *Puranas*, encyclopédie tentaculaire et cosmique écrite pour l'essentiel dans les premiers siècles du premier millénaire, a beaucoup à nous apprendre sur la

géographie sacrée de cette source spirituelle. Selon les *Puranas*, ces vallées abritent des esprits, les *gandharva*, bons ou mauvais, à moitié animaux ou oiseaux, qui enchantent les dieux par leurs chants, aussi bien que les esprits de la nature, les *yaksha*, protecteurs fantasques, parfois lubriques, des arbres et de la richesse de la terre, ainsi que leurs cousins, les *rakshasa*, mangeurs de chair humaine crue, nés de l'haleine de Brahma. Ces montagnes sont la région de Swarga, le paradis, le domaine des justes. « Là il n'y a ni tristesse, ni lassitude, ni anxiété, ni faim, ni appréhension ; les habitants ignorent toute infirmité ou douleur et vivent dans une béatitude continue de dix à douze mille ans. » Au centre de ce paysage cosmique se trouve, dit-on, le mont Meru, en forme de graine de lotus, tel un cône arrondi et renversé, sommé par la ville de Brahma, dont les pétales abritent la demeure des dieux et qui projette de sa base de nombreuses montagnes, comme les filaments d'un lotus. On assimile souvent ce mont Meru au mont Kailash, juché sur le plateau tibétain, en équilibre entre l'Himalaya au sud et la chaîne du Kun Lun au nord. Si le mythe de Shangri-La – royaume caché et paradisiaque situé dans l'Himalaya – fut concocté par un romancier anglais, il tire son origine de ce type de textes.

Dans ma longue randonnée pour comprendre l'Himalaya, fût-ce imparfaitement, cette mythologie a souvent été une pierre d'achoppement. Comment la relier au monde himalayen tel qu'il m'apparaissait, fait de problèmes économiques, d'autarcie, de complexité culturelle ? La plupart des gens se préoccupaient de survivre et d'assurer un meilleur avenir à leurs enfants, pas de la sublimité des paysages ni des perspectives transcendantes. Et pourtant, c'était ces caractéristiques-là qui faisaient son attrait pour les touristes dans mon genre. Il ne manquait pas de voix autochtones, mais celles-ci étaient souvent étouffées, reléguées par celles des étrangers qui tenaient pour plus urgentes et importantes leurs idées sur l'Himalaya. La population des montagnes est même allée jusqu'à adopter ces interprétations sur sa patrie pour les resservir aux gens qui les avaient concoctées. Il en existe une illustration élégante, associant religion, commerce et colonialisme, qui vient combler le fossé séparant le cosmique du quotidien.

On trouve dans les *Puranas* un autre ouvrage intitulé *Manasakhanda*, souvent cité dans les descriptions de la région du Kailash, notamment parce qu'il recèle plus d'informations utiles sur les sites de pèlerinage dans cette partie de la chaîne que tout autre texte, mais aussi pour son charme

intrinsèque. Il se concentre surtout sur la zone située au sud du mont Kailash et sur les eaux sacrées du lac Manasarovar voisin. Une anecdote nous raconte le voyage de l'ascète Dattatreya qui, ayant renoncé au monde et vivant dans la montagne, se rend à Kashi, la ville de lumière, plus connue en Europe sous le nom de Varanasi. Il s'y entretient avec Dhanvantari, prince de la ville. Ces hommes sont aussi des dieux : l'ascète est une incarnation de Vishnou tandis que le prince est le dieu de l'*ayurveda*, c'est-à-dire la santé. Tous deux s'entretiennent des sites de pèlerinage, ou *tirtha*, et l'ascète décrit longuement les merveilles qu'il a vues à Himachal. « Qui pense à Himachal, même s'il ne les contemple pas, est plus grand que qui accomplit tous les rites à Kashi, dit-il. Cent ères des dieux ne permettraient pas de te décrire toutes les gloires d'Himachal… Comme la rosée est séchée par les premiers rayons du soleil, ainsi en va-t-il des péchés de l'homme à la vue de la sainte Himachal. »

C'est un beau texte, abondamment cité non seulement par les livres de voyage modernes mais par les ouvrages plus érudits. L'origine en est pourtant étonnante. Les familiers de la version de la Bible dite du roi Jacques auront pu en saisir l'écho dans ces mots, qui ne sont pas une traduction du *Manasakhanda*, mais un résumé du milieu du XIXe siècle, dû à un fonctionnaire colonial anglais, John Strachey, qui passa les débuts de sa carrière comme chargé de district aux confins de l'Inde et du Tibet. Enquêtant sur les finances des centres de pèlerinages de son périmètre, le Kumaon, il avait fait la connaissance d'un érudit, ou *pandit*, du nom de Rudrapatta Pant, qui lui avait montré le texte du *Manasakhanda*, utilisé par les pèlerins comme une sorte de guide de voyage spirituel. Strachey en avait traduit des passages vers l'anglais. Nombre de fonctionnaires coloniaux relevaient leur ordinaire bureaucratique avec des occupations plus séduisantes : pour Strachey, c'était la littérature. Ainsi, quand il adressa ses notes sur la valeur économique des pèlerinages aux fins de publication dans l'*Himalayan Gazetteer* d'Edwin Atkinson, il y joignit sa version du *Manasakhanda*, d'après la traduction de Pant, mais révisée conformément à sa propre tradition littéraire et religieuse, celle de l'Église d'Angleterre.

Voilà pour ce qui est de la traduction. *Quid* du texte original ? Sous l'imagerie exaltante, on repère des indices intéressants touchant ses origines. Il ne renferme par exemple aucune mention de Gangotru et Gaumukh parmi les sites les plus sacrés de la région, mais renvoie à des lieux étroitement associés à Shiva. Ensuite il relie la déesse Ganga, non à

Shiva comme le *Mahabharata*, mais à Vishnou. Ces omissions comme ces modifications sont caractéristiques d'un texte vishnouïte, inscrit dans une tradition hindoue qui voit en Vishnou son seigneur suprême : c'est un point de vue inhabituel dans l'Himalaya, lequel est ordinairement shivaïte. On note aussi que les sites de pèlerinage recommandés par le *Manasakhanda* se situent tous dans le Kumaon et aucun dans le Garhwal voisin. Comment expliquer ces partis pris ?

Depuis la période médiévale, c'était la dynastie des Chand qui avait régné sur le Kumaon. Au XVIIe siècle, elle mena une série de guerres intenses contre le royaume voisin de Garhwal. Certains des plus beaux temples dans la capitale d'Almora furent construits pour célébrer les victoires du Kumaon. Au milieu du XVIIIe siècle, à peu près au moment où l'on peut situer la rédaction du *Manasakhanda* d'après Strachey et Atkinson, le Kumaon comme le Garhwal avaient été conquis par les Rohilla, groupe de Pachtounes musulmans arrivés d'Afghanistan au service des empereurs moghols et installés au nord de l'Inde. À son tour, cette région fut absorbée par un nouvel État agressif, le Gorkha (le Népal d'aujourd'hui) puis, une vingtaine d'années plus tard, par l'East India Company (Compagnie anglaise des Indes orientales ou EIC) quand les Britanniques attaquèrent le Népal. Si ces derniers rendirent la partie occidentale du Garhwal au fils du dernier roi, Sudarsha Khan, ils fondirent la partie orientale dans le Kumaon qu'ils administrèrent directement, et ce jusqu'en 1947. Le système d'imposition était au nombre des principales différences entre le Kumaon et la principauté de Garhwal. Les revenus de celle-ci allaient à Sudarshan Khan. Au Kumaon, ils allaient aux Anglais. Ils devaient donc se féliciter, à tout le moins, que le *Manasakhanda*, le texte auquel se reportaient les pèlerins pour la conduite spirituelle, oriente exclusivement ses lecteurs, par un heureux hasard, vers les sites du Kumaon où leurs aumônes finiraient dans les coffres britanniques, tout en renforçant la tradition vishnouïte de la région. En d'autres termes, les *pandits* d'Almora souhaitant rétablir leur mainmise religieuse après l'occupation musulmane et la tyrannie du Gorkha, n'auraient pu disposer d'un document plus utile qui, s'il convenait aux intérêts des nouveaux occupants, les laissait vaquer à leurs affaires sacrées. Et c'est ainsi qu'un texte qui semble n'être à première vue que l'expression de l'appel éternel et immuable du haut Himalaya, s'avère un document très politique dans un monde qui passe, aux affiliations toujours changeantes. Sa prose n'en est pas moins

belle, ni moins vraie pour les millions qui ont vu l'aube sur l'Himalaya, mais l'épisode illustre comment cette partie du monde a été simplifiée et interprétée dans l'intérêt d'étrangers.

*

Le quasi-paradoxe qui fait des montagnes éternelles une ligne de faille politique n'a rien perdu de son actualité aujourd'hui. Les communautés himalayennes, confrontées aux stratégies rivales de Delhi ou Beijing, luttent toujours pour préserver leur identité. Peu après notre expédition sur le Shivling, ce coin de l'Inde est devenu son vingt-septième État, un amalgame des anciens royaumes himalayens de Garhwal et Kumaon qui s'est détaché du vaste État de l'Uttar Pradesh. Les autochtones préféraient qu'on l'appelle « Uttarakhand », puisque ce terme désigne la région dans les *Puranas* ; le gouvernement nationaliste hindou du BJP à Delhi voulait imposer « Uttaranchal », variante nationaliste *safranée*[1] d'allure moins séparatiste. On s'est finalement rallié à « Uttarakhand » en 2007, trois ans après que le BJP eut perdu le pouvoir.

Les tensions connues au Garhwal et au Kumaon n'ont cessé de parcourir l'Himalaya dans le passé comme dans le présent. À l'autre extrémité du Népal, une campagne récurrente visant à créer un nouvel État du nom de Gorkhaland, autour de la station d'altitude de Darjeeling au Bengale occidental, a suscité des flambées régulières de violence, notamment en 2017. Du Cachemire à l'ouest à l'Arunachal Pradesh à l'est et au Tibet au nord, les besoins des autochtones sont souvent diamétralement opposés aux intérêts stratégiques de régions plus riches et éloignées. Les centres du pouvoir qui voulaient jadis l'or ou le musc himalayens veulent aujourd'hui l'hydroélectricité ou la sécurité frontalière. De nos jours, on préfère défendre ces intérêts en brandissant l'identité culturelle – souvent exprimée par la religion ou la langue – ou en émettant des protestations plutôt qu'avec de fortes armées.

L'avenir politique de l'Himalaya, complexe et incertain, réside dans son passé hétérogène, fait de tant de voix, de tant de traditions qui cherchent à se faire entendre. Et cette histoire riche et fragmentée résulte de son extraordinaire géographie régionale. Impossible de comprendre l'une sans l'autre. Les environnements extrêmes suscitent d'inhabituelles stratégies de survie et nulle part ailleurs, peut-être, la relation entre géographie et culture

n’est-elle aussi évidente que sur les plus hautes montagnes du monde. Pour le montagnard que je suis, l’ingéniosité et la résilience que j’ai vues parmi les populations locales pour affronter les épreuves du quotidien rendent risible ce que font là-bas la plupart d’entre nous. Il faut garder à l’esprit l’échelle et les défis des plus hautes montagnes de ce monde si l’on veut bien comprendre leur incroyable histoire humaine. Mais comment ? Et par où commencer ?

---

1 Du nom de la couleur emblématique du BJP, parti nationaliste hindou. (NdT)

2

Les origines

Depuis Tapovan, où les ascètes s'efforcent de toucher l'esprit de Brahma, on peut tourner le dos au Shivling et regarder vers le nord, par-delà le glacier de Gangotri, vers une ligne vertigineuse de cimes, la chaîne des Bhagirathi, découpée sur le ciel indigo. La plus impressionnante est la vaste face sud du Bhagirathi III, haute d'environ deux kilomètres, somptueuse falaise verticale de granit couronnée d'une friable argile schisteuse et noire. Au cours de notre expédition de 1995, le Bhagirathi III me semblait être un fragment d'échiquier colossal, noir sur blanc. Le contraste entre le granit, bien plus clair que ceux que j'avais vus ailleurs, et l'argile schisteuse au-dessus m'intriguait. Les granites de l'Himalaya sont inhabituellement pâles et appelés leucogranites, du grec *leukos*, « blanc ». Leur géochimie est peu courante : tourmaline, grenat rouge, beaucoup de mica blanc et moins de noir. Je l'ignorais alors, mais j'avais en face de moi un aperçu d'un processus continu, la construction et la déconstruction, vieilles de millions d'années, des plus grandes montagnes de la terre.

Quelques années avant mon ascension du Shivling, un géologue du nom de Mike Searle, devenu un expert mondial de la formation de l'Himalaya, arriva à Tapovan dans l'espoir d'ouvrir une nouvelle voie sur la montagne, pas seulement pour le plaisir, mais parce que cela lui paraissait la façon la plus efficace de recueillir des échantillons de granit à différentes altitudes. Searle essayait de répondre à une question évidente qui s'avérait étonnamment complexe : quand les montagnes de l'Himalaya avaient-elles

atteint leurs altitudes actuelles de 7 à 8 000 mètres ? En recueillant des échantillons, en étudiant les éléments sertis dans les minéraux à l'intérieur du granit, Searle et ses collègues pourraient esquisser une chronologie plausible de la fonte du granit, et à quelle profondeur de la croûte terrestre, puis situer son refroidissement à mesure qu'il était rejeté et érodé en surface.

La voie choisie par Searle et son compagnon de cordée, Tony Rex, était parfaite pour recueillir des échantillons, mais terriblement dangereuse car exposée aux avalanches dévalant la paroi nord-ouest de la montagne. Le deuxième jour, le temps s'altéra et ils se retrouvèrent aux prises avec une violente tempête. Cette nuit-là, ils n'avaient même pas d'endroit où s'asseoir et ils restèrent là, capuches hermétiquement serrées, fouettés par le vent et les embruns, dans l'attente de l'aube. Au milieu de la nuit, ils entendirent un craquement sonore au-dessus d'eux, comme une explosion, suivi presque aussitôt d'une énorme chute de rochers. Il n'était plus du tout question de gagner le sommet. Il leur fallait désormais descendre en rappel à la quasi-verticale sur un kilomètre et demi jusqu'au glacier plat en contrebas, et recueillir des échantillons de granit en chemin. (Pour des raisons évidentes, ce travail doit toujours se faire en descendant.) Peu à peu, leurs sacs à dos se remplirent de lourds cailloux et quand ils s'arrêtèrent pour faire du thé, ils se dirent qu'il serait beaucoup plus simple de fourrer tous les échantillons dans un seul sac puis de le lâcher au bas de la paroi. Quel accident pouvait-il se produire ? Ils regardèrent le sac prendre de la vitesse jusqu'à ce qu'il heurte un rocher dépassant de la paroi neigeuse : il éclata en faisant pleuvoir une averse d'échantillons, chacun dans son sachet plastique annoté. Ils passèrent les trois heures suivantes, dans la descente, à ramasser autant d'échantillons que possible.

Revenus au laboratoire, Searle et ses collègues mesurèrent la chute de radioactivité de deux isotopes différents d'uranium, technique de datation pratiquée depuis les années 1980 seulement. Elle révéla que le granit recueilli près du sommet s'était cristallisé, à partir du magma fondu, 23 millions d'années plus tôt. Les tests montrèrent aussi que les échantillons avaient été rejetés rapidement à la surface, dès leur solidification il y a environ 14 millions d'années, époque où cette « exhumation » s'était considérablement ralentie. L'érosion s'accéléra alors, au début des glaciations du quaternaire il y a quelque deux millions et demi d'années, et il en résulta le paysage que j'observais au-delà du glacier de

Gangotri. L'argile schisteuse dans laquelle ce granit fondu avait fait irruption était sédimentaire et beaucoup plus ancienne ; elle datait de l'ère paléozoïque, de − 500 millions d'années environ. Au point de rencontre du granit et de l'argile, des pans de la roche originale, la roche « environnante », s'étaient trouvés expulsés par le granit liquide, puis avaient gelé sur place lors de son refroidissement. Searle et son équipe ont utilisé leurs résultats pour ébaucher un modèle d'orogenèse de l'Himalaya qui atteignit son apogée entre − 23 et − 20 millions d'années. Leur tâche suivante a consisté à prélever des échantillons de granit sur d'autres sites pour vérifier la validité du modèle dans toute la chaîne himalayenne.

J'avais lu les aventures de Searle et nous avions des amis communs. L'un d'eux me raconta comment il avait rempli un baril d'échantillons au bout d'une vallée éloignée du Karakoram, au nord de l'extrémité occidentale de la chaîne, puis engagé un porteur pour les rapporter au début de la route, après plusieurs jours de pérégrinations pénibles sur un glacier jonché d'éboulis. Le porteur se demandait, on le comprend, pourquoi vouloir des roches prélevées à l'extrémité la plus éloignée du glacier alors qu'on en trouvait quantité d'excellents plus près de chez lui. Il vida donc le baril qui lui avait été remis pour le remplir à l'arrivée. Searle, m'apprit mon ami, reçut la nouvelle avec philosophie.

Il m'avait raconté cette histoire alors que nous campions dans les montagnes du Gangdise, à 100 kilomètres environ au nord de la chaîne principale de l'Himalaya, sur le haut plateau tibétain. Plus tard au cours de ce même voyage, mon ami aperçut Mike Searle qui revenait tout juste d'une autre expédition scientifique. Nous l'interrogeâmes sur le paysage du Gangdise, si différent du chaos encombré de l'Himalaya : d'énormes pics séparés les uns des autres, tels des galions voguant sur le vaste plateau brun tibétain. Durant une demi-heure, l'expert expliqua clairement et simplement les origines de l'Himalaya, comment il s'était formé et le contrecoup provoqué sur la côte méridionale de l'Asie d'alors, quand le haut plateau où nous avions séjourné dominait la mer de Téthys, alors en contraction, qui séparait à l'ère mésozoïque les supercontinents de Gondwana et Laurasie. L'échelle chronologique m'était inconcevable, inimaginable, et pourtant Mike Searle semblait voir en esprit la surface terrestre se plisser et se nouer sur des millions d'années. L'histoire paraissait aussi légendaire que les mythes hindouistes de la création du monde.

Notre compréhension de la formation des montagnes est étonnamment récente. Bien longtemps après les avoir cartographiées, nous connaissions mieux la géologie lunaire que leur genèse. Quand Mike Searle faisait ses études dans les années 1970, on venait juste de se rallier à la théorie de la tectonique des plaques, des masses terrestres en déplacement à la surface de la planète. La théorie d'origine, celle de la dérive des continents, avait été proposée par le météorologue et géophysicien allemand Alfred Wegener en 1912. Jusqu'alors, les géologues considéraient que les caractéristiques géologiques principales de la terre n'avaient pas évolué depuis le refroidissement de sa surface en fusion. Les premières tentatives d'ascension de l'Everest fournirent quelques indices. Alexander Heron réalisa la première carte géologique de la montagne après la reconnaissance de 1921. Les géologues Noel Odell – en 1924 – et Lawrence Wager – en 1933 – recueillirent du calcaire sédimentaire non loin du sommet. À l'évidence, le sommet de l'Everest était jadis situé au fond de l'océan. Mais savoir comment ce fond avait pu se retrouver à 9 kilomètres au-dessus de la surface de la mer n'allait pas de soi avant la théorie de la tectonique des plaques. À considérer l'aspect des roches sommitales de l'Everest, tous trois supposaient qu'elles avaient été rejetées vers le haut, sans pouvoir prouver ce mécanisme.

Après la mort de Wegener, irradié sur la calotte polaire du Groenland en 1931, sa théorie fut promue par divers géologues, dont l'Anglais Arthur Holmes qui énonça qu'une contraction dans les profondeurs de la planète pouvait mouvoir les continents à sa surface. Mais la plupart des géologues la contestaient, parfois violemment : on vit s'affronter les « dériveurs » et les « fixistes ». Après la Seconde Guerre mondiale, des arguments scientifiques commencèrent à étayer le modèle de Wegener selon lequel des continents entiers se scindaient et se heurtaient. On découvrit des chaînes montagneuses dans les abysses marins où le magma, après avoir affleuré par des failles du plancher océanique, s'était cristallisé. On utilisa les magnétomètres destinés à détecter les sous-marins pour cartographier les fonds marins : les roches basaltiques y ont enregistré la polarité terrestre au moment de leur formation. Les relevés firent apparaître cette variation en zébrures noires et blanches, en fonction des inversions périodiques du champ magnétique terrestre, du nord au sud et vice-versa. On avait une preuve indiscutable que le plancher océanique s'écartait. Les continents étaient vraiment en mouvement. L'idée de Wegener était vérifiée en

principe, sinon dans tous ses détails. Ainsi, on peut repérer sur une carte la dérive septentrionale de l'Inde d'après la succession de volcans allant de l'île de La Réunion, à l'est de Madagascar dans l'océan Indien, via l'archipel des Chagos et les Maldives jusqu'aux Ghats occidentaux, à l'est de Mumbai. L'anomalie d'un « point chaud », en profondeur dans le manteau terrestre, à l'endroit de La Réunion actuelle, a créé tous ces volcans qui se sont refroidis tour à tour en dérivant vers le nord.

Il n'y a pas de fossiles ou de créatures marines ayant moins de 50 millions d'années dans l'Himalaya. Il en résulte que la collision de l'Inde avec l'Asie qui créa la chaîne se produisit vers cette époque. L'Himalaya est donc « jeune » comparé à ses proches voisins. Les roches métamorphiques de l'Hindou Kouch, par exemple, sont trois fois plus anciennes, ce qui renvoie à une orogenèse bien antérieure. Étant la chaîne la plus jeune et la plus haute du monde, l'Himalaya constituait le champ d'étude idéal pour observer la tectonique des plaques continentales. En calibrant les bandes d'anomalie magnétique enregistrées dans l'océan Indien, les géologues ont reconstitué la manière dont l'Inde s'est détachée de l'Antarctique dans les derniers 120 millions d'années pour dériver vers le nord après la scission de l'énorme supercontinent de Gondwana dans l'hémisphère sud.

Durant des dizaines de millions d'années, la mer de Téthys s'est rétrécie et a presque failli disparaître. Le golfe Persique demeure un minuscule vestige de cet antique océan, un vieux voisin de la bien plus récente mer Rouge, laquelle s'élargit d'un centimètre chaque année. Lorsque Inde et Asie se rejoignirent à une latitude voisine de l'équateur, le plancher marin de Téthys fut soulevé vers le ciel. L'érosion en a fait disparaître l'essentiel depuis longtemps ; il n'en reste que des fragments brisés dans l'Himalaya. Mais à Oman, en Arabie orientale, où la Téthys n'est pas encore refermée, ces formations d'ophiolites restent intactes. C'est là que Mike Searle a commencé sa carrière de chercheur, comme s'il remontait le temps vers l'aube des montagnes auxquelles il a consacré sa vie.

Après la collision initiale, l'Inde poursuivit sa trajectoire vers le nord, en pliant la surface comme le capot d'une voiture géologique accidentée. La plaque indienne plongea sous l'Asie. L'activité volcanique du littoral asiatique antérieur s'arrêta à mesure que la froide plaque indienne se glissait dessous. Et ce mouvement se poursuit, à raison de 55 millimètres par an, avec un imperceptible mouvement de rotation dans le sens contraire aux

aiguilles d’une montre. 800 kilomètres de la plaque indienne ont déjà disparu sous l’Asie. Sous le Tibet, la croûte terrestre a doublé d’épaisseur jusqu’à atteindre 70 ou 80 kilomètres en étant projetée en l’air, d’où a résulté un plateau désert d’une altitude moyenne de 5000 mètres. La lithosphère indienne – la croûte terrestre plus la partie supérieure du manteau – s’étend sous le plateau tibétain, au nord de l’Everest, sur plus de 300 kilomètres.

Le plateau est beaucoup plus sec que le côté sud des montagnes. L’Himalaya est dit-on « la demeure des neiges », mais on en trouve fort peu au nord de la chaîne. Ce n’est pas par hasard que la plupart de la population himalayenne vit au sud, dans les collines moyennes plus humides. La préfecture de Nagari, au Tibet occidental, reçoit moins de 7 cm de précipitations par an ; l’Arunachal Pradesh, sur les pentes méridionales de l’Himalaya oriental, est le deuxième État le plus humide de l’Inde, avec une moyenne annuelle de trois mètres de pluie. De ce fait, le taux d’érosion est réduit au Tibet où la couche rocheuse supérieure demeure intacte, d’où la difficulté d’en étudier les formations sous-jacentes. Dans le Karakoram au nord-ouest, au contraire, un niveau d’érosion bien plus élevé a exposé les structures des paysages les plus impressionnants du monde. Le plateau tibétain lui-même est rejeté vers l’est, vers le sud-est chinois, ce qui crée des vallées d’effondrement entre les montagnes.

Le point de rencontre des plaques tectoniques s’appelle la ligne de suture. Autour du monastère de Lamayuru, vieux de mille ans, au Ladakh, région occidentale peu peuplée entre Cachemire et Tibet, on repère aisément la suture de l’Inde et de l’Asie à la surface rocheuse. Pour les connaisseurs amateurs, ce genre de formation fait partie des plus grandes merveilles de la chaîne. L’intensité des plissements exposés dans l’Himalaya témoigne de l’échelle planétaire des forces en jeu : la plupart des montagnes s’aplatissent depuis les hublots de la station spatiale internationale à quelque 400 kilomètres d’altitude, mais pas l’Himalaya. Ses montagnes forment un vaste croissant, une sorte de grande banane, entre les plaines indiennes, quasi au niveau de la mer, et le gigantesque haut plateau du Tibet, montagnes ridées par l’attrition constante d’innombrables glaciers et rivières, qui les rongent et les emportent.

La ligne de suture himalayenne s’étend à l’est sur quelque 2 400 kilomètres, depuis l’endroit où l’Indus tourne vers le sud, autour du Nanga Parbat – neuvième plus haut sommet du monde, à 400 kilomètres au nord-

est d’Islamabad – jusqu’à celui où le Brahmapoutre, appelé le Yarlung Tsangpo au Tibet, tourne vers le sud, autour du Namcha Barwa, au plein est de Lhassa, la capitale du Tibet. Ces points ou nœuds sont qualifiés de syntaxes. Si sur la longueur de l’Himalaya la collision entre Inde et Asie est frontale et du sud au nord, aux syntaxes la pression s’exerce dans tous les sens. De ce fait, le massif du Nanga Parbat se relève plus vite que tout autre sur terre ; la présence d’un si grand nombre de sources chaudes dans la région témoigne de la rapidité avec laquelle se soulève la chaude croûte inférieure. Les roches à cet endroit sont les plus jeunes de la chaîne, formées en profondeur puis rejetées à toute vitesse en surface pour finir aux altitudes les plus hautes. Les géologues travaillant sur le Nanga Parbat ont trouvé des migmatites, une sorte de gneiss partiellement fondu qui s’est formé il y a seulement un million d’années à des profondeurs d’entre 10 et 20 kilomètres. Ces roches se retrouvent à présent jusqu’à 8 000 mètres d’altitude. Il en résulte qu’elles ont été exhumées de 11 à 13 millimètres par an, soit le rythme le plus rapide jamais observé sur terre. Au Namcha Barwa, l’ancrage oriental de la chaîne, l’histoire est analogue, bien que la cartographie géologique soit plus problématique. La topographie y est extrême : des gorges profondes pleines d’une jungle épaisse. Les données recueillies le long de la célèbre gorge du Yarlung Tsangpo, si reculée qu’elle ne fut complètement explorée qu’au XXe siècle, indiquent que l’orogenèse ne serait qu’un peu plus lente qu’au Nanga Parbat.

Le granit que j’apercevais depuis Tapovan racontait un autre versant de l’histoire, tout aussi stupéfiant. À mesure que la plaque indienne plongeait sous l’Asie et fondait, une partie de son cœur fondu a été repoussée vers le sud, dans l’interstice entre les plaques, appelé le canal moyen-crustal, sous le poids immense de la croûte qui la dominait, tel un éléphant juché sur un tube de dentifrice. Par endroits, ce granit ductile a pu donner des formations colossales, telles celle visible sur le Bhagirathi. La face sud-ouest de l’Everest est la limite supérieure de ce canal moyen-crustal. La partie inférieure est constituée de rochers de gneiss et de granit ayant fondu il y a à peine 14 millions d’années, comprimés sous une roche sédimentaire vingt fois plus ancienne, dont l’essentiel est désormais érodé. Là où le granit ductile a rencontré le calcaire, la roche environnante s’est métamorphosée en marbre, caractéristique appelée la « bande jaune » sur l’Everest.

Les roches sédimentaires au sommet de l’Everest sont des couches d’argilite calcaire. Les caractéristiques célèbres de la montagne qui ont tant

fasciné les expéditions britanniques des années 1920 et 1930, en particulier sur le deuxième ressaut, sont les escarpements calcaires dépassant de l'argile schisteuse en dessous. En 1964, le géologue suisse Augusto Gansser a publié sa *Geology of the Himalayas,* qui contenait l'image d'une tige de crinoïde, ou lys de mer fossilisé, prélevé par les premiers alpinistes suisses ayant atteint le sommet en 1956. Gansser avait parcouru toute la longueur de l'Himalaya indien deux décennies auparavant, dans le cadre de l'expédition scientifique du Suisse Arnold Heim : tous deux ont forgé l'expression *Main Central Thrust (*« faille bordière principale ») pour désigner le cœur de roche métamorphique affleurant au sud, sur la longueur de l'arc himalayen. Gansser franchit en outre la frontière du Népal au Tibet – sans autorisation – et fit le tour du Kailash, vêtu en pèlerin, tout en notant la géologie. Avant son départ, un moine lui remit un sachet de pilules qui le guériraient de toutes les maladies auxquelles il serait exposé. C'est à elles, aimait plaisanter Gansser, qu'il devait sa longévité. Il est mort en 2012 à l'âge de 101 ans.

Son image du lys de mer fossilisé prouva que le sommet de l'Everest était le vestige d'un antique plancher marin, ce qui rend d'autant plus extraordinaire le fait d'y parvenir. Lawrence Wager, qui avait lui aussi recueilli des rochers lors d'une brave tentative de conquête du sommet en 1933, se trouvait à la tête du département de géologie d'Oxford dans les années 1950. Il estima que ses échantillons dataient de la fin du carbonifère, il y a quelque 300 millions d'années. On les situe désormais plus précisément dans l'ordovicien, soit antérieurs à − 440 millions d'années.

Si la nuit des temps est quasi inconcevable pour l'esprit humain, les âges des rochers de l'Everest, si contrastés, comme les processus qui les ont fait advenir, abolissent l'éternité dont nous parons instinctivement la montagne. En vérité, l'Himalaya se fait et se défait constamment. Mike Searle et son équipe ont découvert que les rochers, tout là-haut sur le pic du Masherbrum dans le Karakoram, avaient été formés à des profondeurs d'environ 35 kilomètres, ce qui signifie que tout ce qui surplombait ces rochers a été érodé : fracturé, fendu, énucléé, frotté, écrasé et emporté vers l'aval et la mer. Un quart des sédiments rocheux emporté dans les océans de la planète vient de l'Himalaya. Ils se déversent dans le golfe du Bengale au rythme d'un milliard de tonnes l'an pour se déposer sur les fonds marins et constituer ce qu'on appelle un éventail sous-marin. L'éventail du Bengale, le plus grand de ce type, s'étend sur 3 000 kilomètres vers le sud de l'océan

Indien, sur une largeur de 1 400 kilomètres. Au large de Calcutta, il atteint une épaisseur de 18 kilomètres. Sous une telle pression, les roches du fond se métamorphosent et c'est ainsi que la gravité et le temps actionnent le processus de fabrication de la terre.

*

Pour les hommes confrontés à l'Himalaya, le plus grand de ses impacts est climatique. Mettez-vous sur la cime d'une haute montagne de la chaîne et, par temps dégagé, vous verrez au nord le brun aride du plateau tibétain. Puis, après avoir pivoté de 90° dans chaque direction, vous observerez une séquence apparemment infinie de lignes de crête, dont chacune marque le contour d'une nouvelle rivière qui l'a sculptée. D'un côté un désert, de l'autre certains des endroits les plus humides de la planète. Le contraste est saisissant, l'explication bien davantage. À mesure que le plateau se soulevait dans l'atmosphère, l'air susceptible de tempérer l'action du soleil se raréfiait. Du coup, le plateau se réchauffe plus que les terres situées au niveau de la mer ; il fonctionne comme une immense assiette chaude qui expédie par convection l'air qui le surplombe dans la troposphère supérieure. À son tour, celle-ci attire un vent chaud et humide venant de l'océan Indien, la mousson sud-asiatique. En atteignant l'Himalaya, cet air s'élève, se refroidit et se défait de son humidité. C'est l'attrition de toutes ces chutes d'eau, sous forme de pluie et de neige, sur la face sud des montagnes, faute de pouvoir traverser leur barrière vers le nord, qui a créé des paysages si radicalement différents.

Il arrive que la mousson soit inopérante : on a la preuve d'un effondrement démographique au début du XVIIe siècle autour de la forteresse de Tsaparang au Tibet occidental, à cause d'une faiblesse de la mousson qui assécha des champs naguère fertiles. On en comprend encore mal les raisons, mais les moussons ont également faibli dans les années 1980, phénomène auquel les savants ont relié le refroidissement du plateau tibétain. On ne s'explique pas totalement l'impact de l'air chaud fusant du plateau sur le courant-jet et sur le climat mondial. Les données sur la région manquaient jusqu'ici, mais les chercheurs chinois ont récemment installé des capteurs jusque dans les coins les plus reculés du plateau pour mesurer la chaleur réfractée par tous les types de surfaces. On espère que davantage et de meilleures données amélioreront les modèles climatiques de la

mousson et du même coup les bulletins météo, ce qui permettra de sauver des vies.

Au-delà de la mousson, qui affecte intimement les centaines de millions de gens placés sous son influence, le surgissement du Tibet a sans doute impacté l'ensemble du climat mondial. On ne situe pas précisément le début des moussons, mais on sait qu'elles se renforcèrent nettement il y a 7 millions d'années, à nouveau en lien avec le surgissement du plateau tibétain. Les paléoclimatologues Maureen Raymo et William Ruddiman, de même que l'océanographe Philip Froelich, ont associé cette augmentation de la pluviométrie à celle de la météorisation chimique qui se produit quand le dioxyde de carbone dissous dans la pluie réagit avec les minéraux de la roche qui l'emprisonne. Selon leur théorie, ce processus s'est accru au cours des périodes d'orogenèse puisqu'elles précipitent davantage de matières d'érosion dans les rivières. Plus s'élevait le plateau, plus la pluie tombait, en augmentant le coefficient d'érosion et en accélérant la météorisation chimique. Avec l'emprisonnement du dioxyde de carbone, la planète se serait refroidie, d'où le début des ères glaciaires du Pléistocène qui ont tant influé sur l'histoire humaine. C'est une théorie contestée, mais il existe des preuves dérangeantes pour l'étayer. Les climatologues se servent d'un substitut pour mesurer la température passée, le rapport de deux isotopes d'oxygène dans le calcaire marin. Plus est grand le rapport, plus la planète était froide. Or on constate une corrélation étroite entre la survenue de ce refroidissement planétaire et l'essor de l'Himalaya. Et le plateau tibétain continue d'impacter les systèmes météorologiques terrestres ; Xiangde Xu, de l'Académie chinoise des Sciences météorologiques, a constaté que le plateau tibétain, outre son effet sur la pluviométrie chinoise, réchauffe les hivers canadiens s'il connaît de plus fortes chutes de neige.

La combinaison de la pluviométrie et de l'altitude explique l'immense système hydrographique de l'Himalaya. Ce ne sont pas les montagnes qui y décident de l'activité humaine, mais bien les fleuves et rivières. Les trois grands fleuves de l'est asiatique – la Salouen, le Mékong et le plus long des trois, le Yangzi-Jiang – prennent tous naissance à l'extrémité orientale du plateau tibétain. Rien d'étonnant à ce qu'on y ait tant admiré les constructeurs de ponts. Certaines des plus grandes rivières sont antérieures au surgissement de la chaîne, dont les fleuves Indus et Yarlung Tsangpo-Brahmapoutre. D'autres sont nées avec les montagnes, comme le Gange et les grands systèmes hydrographiques du Népal. Elles ont profondément

érodé les montagnes, parfois leur axe même. La tête de l'Arun népalais a fendu l'est du Makalu, le cinquième plus haut sommet du monde, jusqu'à 10 kilomètres exactement du Yarlung Tsangpo. Avec la poursuite de ce processus, l'Arun « captera » le Yarlung Tsangpo et les sources de ce grand fleuve finiront par traverser le Népal.

C'est la conjonction de l'altitude et du climat qui rend l'Himalaya si extrême et aussi divers. Au plus étroit, la distance entre les plaines (ou *terai*) au sud des montagnes et le plateau tibétain est de quelque 150 kilomètres. Cette distance permet de gagner 8 kilomètres d'altitude ! Et rappelons-nous que chaque kilomètre gagné dans ce sens provoque une chute de température supérieure à 6 °C et que l'altitude opère comme la latitude : sur la distance la plus courte, on passe à travers un large éventail d'écosystèmes, forêts subtropicales de feuillus des contreforts de Siwalik, forêts mixtes tempérées de chênes et de rhododendrons dans les collines intermédiaires, et plus haut, sapins et pins. On a trouvé au Bhoutan des genévriers à plus de 4 700 mètres, mais pour l'essentiel les arbres se raréfient bien avant. Le pâturage peut se pratiquer à plus de 5 000 mètres, au-delà de la limite des arbres. Après quoi l'écosystème est proche de celui de l'Arctique.

L'altitude décuple également la biodiversité himalayenne, notamment dans la partie orientale de la chaîne où la mousson est si forte : à l'est du Népal, au Sikkim, au Bhoutan et dans l'État indien d'Arunachal Pradesh. Le Sikkim, à peine plus grand que le Delaware états-unien ou le comté anglais de Cumbria, recense 650 espèces d'orchidées. Le Népal possède à peu près autant de papillons, environ autant que tout les États-Unis qui font soixante fois sa taille. Aux altitudes supérieures, on trouve des moutons bleus, des porte-musc, des pandas roux, des loups et des léopards des neiges. Dans les collines intermédiaires, j'ai vu des léopards, des ours de l'Himalaya et des langurs gris au visage noir serti de fourrure blanche. Dans les piémonts subtropicaux du sud, on trouve des tigres, des rhinocéros d'Asie et des éléphants sauvages. Les rivières sont hantées de dauphins et de gavials. Il y a aussi des serpents venimeux, des vipères et des cobras, autre menace pesant sur la vie, symbolisée par un élément culturel majeur, les *nagas*, les esprits-serpents, sur les deux versants et aux deux extrémités des montagnes. Si la chasse et la cueillette ont occupé maints groupes ethniques de la chaîne durant des millénaires, aujourd'hui encore les Rautes restent des chasseurs-cueilleurs. Forêts et versants montagneux ne sont pas

qu’un garde-manger ou un entrepôt de matériaux de construction ; ils sont une grotte aux trésors, s’agissant des plantes médicinales. L’un des commerces les plus fameux de l’Himalaya est celui du *yartsa gunbu*, « le ver d’hiver, l’herbe d’été » en tibétain, une chenille infectée par un champignon qui croît comme une plante et qui vaut son pesant d’or sur le marché chinois.

Les périls naturels engendrés par un surgissement aussi rapide sont imprévisibles : crues, tremblements de terre et glissements de terrain auxquels s’ajoutent des dangers moins évidents, comme le siphonnage quasi instantané et catastrophique de lacs glaciaires. L’exemple le plus célèbre concerne un lac de 10 km^2, près du Machhapuchhre dans l’Annapurna, qui s’effondra au milieu du XVIe siècle en envoyant une muraille d’eau et 5 km3 de débris dans la vallée de Pokhara. Ces phénomènes d’explosion des lacs glaciaires inquiètent beaucoup aujourd’hui, à mesure que le réchauffement provoque la fonte des glaciers. Les glissements de terrain peuvent causer des inondations, eux aussi, comme cela se produisit en 1841 notamment : un éperon montagneux se détacha à l’ouest du Nanga Parbat, tomba dans l’Indus et créa un barrage. Un lac se constitua rapidement. Le roi de Gilgit, Karim Khan, envoya au fil du courant des messages écrits sur de l’écorce de bouleau pour prévenir de l’imminence du raz-de-marée. Quand le barrage se rompit, en juin, une immense muraille d’eau balaya l’Indus, détruisant des centaines de villages, tuant des milliers de gens et leurs animaux. Une armée sikh campant près du fleuve, en périphérie d’Attock dans le nord du Pendjab, fut submergée : cinq cents hommes périrent dans l’instant. Un survivant, un *zamindar* ou commandant, fait ce commentaire : « Comme une femme armée d’une serviette humide balaie une légion de fourmis, le fleuve effaça l’armée du rajah. » À Attock, les eaux s’élevèrent à quatorze mètres au-dessus du niveau normal des crues d’été. S’il fut exceptionnel par son ampleur, le désastre de 1841 n’avait rien d’unique : Henry Strachey, frère aîné de John, avait entendu parler d’un événement comparable en 1835. Des crues de même origine restent meurtrières tout au long de la chaîne.

De même, les tremblements de terre n’ont cessé de perturber l’histoire de l’Himalaya. Le *Mahabharata* et des textes bouddhiques postérieurs en font mention. On sait qu’une secousse majeure ébranla la vallée de Katmandou au Népal en 1255. Malgré tout, en dépit d’une importante littérature d’annales historiques, on manque de données à ce sujet. On sait qu’il y a eu

une série de secousses au XVI[e] siècle, dont l'une au Kumaon en 1505, mais les registres systématiques ne furent ouverts qu'à la période coloniale britannique. L'un des récits les plus importants, par les détails et la sagacité, date de 1897 quand Richard Dixon Oldham, du Relevé géologique de l'Inde, assista à une secousse de magnitude 8,7 dans l'Assam. Une faille située sur le flanc nord du plateau de Shillong se déplaça d'au moins seize mètres et la partie nord du plateau se souleva aussitôt d'onze mètres. On déplora peu de pertes humaines, étonnamment, mais des maisons furent détruites sur une surface grande comme trois fois l'Angleterre.

Pour les géologues, les montagnes sont des environnements à haute énergie ; de fait, l'immense diversité physique et naturelle de l'Himalaya se reflète dans un peuplement humain à haute énergie. Les variations de climat et d'environnement étant très liées au terrain, elles ont inspiré une grande spécificité des habitudes culturelles. Si la mousson est l'élément climatique décisif, le climat local, fût-ce du flanc d'une vallée à l'autre, peut être incroyablement différent : une pente orientée au sud peut jouir d'un mois de croissance végétale supplémentaire. Les autochtones comprennent fort bien le concept français de *terroir*[*]. Cette diversité se reflète dans le langage : le Népal, par exemple, dénombre plus de 70 langues et dialectes distincts. Pourtant, les gens ont toujours bougé dans l'Himalaya. Les marchands ont échangé le sel tibétain contre le grain indien durant des millénaires à travers les montagnes et ce commerce n'a été perturbé qu'avec la construction récente des routes. La transhumance estivale est l'une des pratiques qui perdurent. Mais la croissance démographique et l'urbanisation modifient la géographie humaine régionale, comme la vie politique, plus vite que jamais. Quant au changement climatique c'est ici, peut-être, que son impact est le plus grand. Mais on va voir que les adaptations initiées par les habitants pour profiter de cet environnement extrême concernent jusqu'à leur code génétique, pas seulement les racines de leur culture : elles ont créé une ligne de suture humaine quasi unique dans l'histoire de l'humanité.

---

* En français dans le texte.

3

Les premiers explorateurs

À la périphérie de la ville chinoise de Shenzhen, juste au nord de Hong Kong, on trouve une ancienne usine de chaussures haute de sept étages qui accueille désormais l’une des industries emblématiques du XXIe siècle, un laboratoire de génétique. Le BGI, qui signifiait à l’origine Beijings Genomics Institute[3], s’est installé là après s’être brouillé avec ses promoteurs de l’Académie chinoise des Sciences et son départ de la capitale en 2007. Avoir un pied dans le monde académique et l’autre dans les affaires, être à la fois public et privé, était trop étrange pour le conservatisme de Beijing. Mais cette firme, qui emploie 4 000 personnes, est désormais la première force dans le monde du séquençage génétique, après avoir absorbé ses rivaux états-uniens. Ces huit niveaux sont bondés de machines de séquençage d’ADN et de traitement des quantités colossales de données recueillies. Outre les humains, dont le premier séquençage complet d’un Asiatique, le BGI a séquencé toutes sortes de choses : des souches de riz, le concombre, le pois chiche, le panda géant, le dromadaire d’Arabie, le yak et quarante types de ver à soie, ceci pour protéger l’industrie de la soie, capitale en Chine. Il a aussi séquencé l’ADN des Tibétains.

Le peuple autochtone du plateau tibétain présente un intérêt considérable pour le généticien et le biologiste de l’évolution du fait de son adaptation unique aux défis physiologiques que pose la vie à des altitudes supérieures à 4000 mètres, en ne disposant que de la moitié de l’oxygène disponible au niveau de la mer. Quelques rares peuplements, autour du monde, ont

génétiquement relevé ce défi : on en trouve deux sur les hauts plateaux éthiopiens. Mais aucune population ne l’a fait comme les Tibétains et tels autres groupes ethniques partageant leur hérédité, comme les Sherpas du Népal. Ceux d’entre nous qui sont nés à des altitudes « normales », une fois confrontés à la nécessité de survivre avec deux fois moins d’air, connaissent une cascade de réactions physiologiques, à commencer par un rythme cardiaque et respiratoire accéléré. Leur sang finit par s’épaissir avec un excès d’hémoglobine dans les globules rouges. Les chercheurs débattent pour savoir s’il faut voir là une acclimatation ou un effet secondaire délétère. Le surcroît d’hémoglobine favorise les infarctus ; à long terme, il peut provoquer une maladie cardiaque chronique. Les Tibétains, eux, parviennent à vivre parfaitement en altitude avec un taux d’hémoglobine parfois plus bas que celui des populations des basses terres. Leurs rythmes respiratoire et cardiaque sont également semblables.

La génétique moderne et la cartographie du génome humain nous ont au moins permis de commencer à analyser les interactions et adaptations complexes qui les rendent si performants en altitude, depuis le fonctionnement des veines musculaires jusqu’aux modifications des voies respiratoires supérieures qui favorisent leur respiration dans l’air pauvre et sec d’altitude. Les chercheurs de l’Université du Queensland en Australie et de l’Université de médecine de Wenzhou ont découvert neuf différences génétiques distinctes entre les Tibétains et les habitants des basses terres, dont des gènes relatifs au niveau d’hémoglobine comme au système immunitaire.

Le problème le plus critique est celui de la reproduction. Vous ne pouvez transmettre vos gènes que si vos enfants survivent. Il m’est arrivé de voir un nouveau-né dans les bras de sa mère sous une tente en poils de yak, à plus de 4500 mètres au milieu du plateau tibétain. Expérience intimidante ! Il n’y avait pas d’hôpital à moins de 80 kilomètres et pas davantage de sage-femme. La mère du nourrisson s’en était remise à sa propre mère pour la naissance, mais sa solide santé résultait aussi de la sélection naturelle. Les Tibétaines sont dotées de grosses artères utérines pour garantir un apport d’oxygène suffisant au fœtus en gestation. Quant à leurs bébés, si leur poids à la naissance est égal à celui des enfants des basses terres, ils peuvent extraire davantage d’oxygène de l’air. Au contraire, le poids à la naissance des bébés des basses terres nés en altitude diminue de cent grammes avec chaque millier de mètres d’altitude supplémentaire. Les mères tibétaines

recèlent en outre une caractéristique génétique leur permettant de produire davantage d’acide folique, une vitamine B essentielle, durant la gestation.

Ces découvertes approfondissent également notre compréhension de l’histoire. L’aptitude d’un groupe de gens plutôt qu’un autre à s’épanouir en haute altitude est l’un des principes directeurs de l’histoire himalayenne. En parcourant les vallées du flanc sud de la chaîne pour gagner la haute montagne, on perçoit une mutation ethnique flagrante depuis les populations des basses terres méridionales du sous-continent et de l’Asie du Sud-Est jusqu’à celles du haut plateau tibétain, au-delà d’un seuil invisible se situant autour des 3500 mètres. Au nord de cette ligne de suture génétique se trouvent des gens habituellement désignés sous le terme imprécis de Bhotias, peuple de Bod ou Bhot, le nom tibétain du Tibet. (L’étymologie en est incertaine ; pour certains, « Tibet » est une déformation turque de *tu phod*, terme venu du nord-est du Tibet pour signifier le haut Tibet.) Au sud de cette ligne et à l’est sur les basses terres de Chine vivent des populations dépourvues des adaptations génétiques nécessaires à une vie prospère en altitude. Pourtant, cette différentiation ne correspond pas aux frontières interétatiques modernes, lesquelles courent en général sur la crête des montagnes. Cette incohérence ethnique a suscité des tensions politiques dans les derniers siècles. Après la Seconde Guerre mondiale, la Chine nouvellement communiste a rapidement revendiqué les régions himalayennes peuplées de populations tibétaines que gouvernaient l’Inde et le Népal.

On ne s’en étonnera pas, étant donné le contexte politique actuel qui fait du Tibet un territoire si contesté, rechercher les origines du peuple tibétain est hasardeux ; il est difficile d’imaginer un terrain de recherche plus instable. En 2010, la très estimable revue *Science* publiait une communication prétendant avoir découvert chez le peuple tibétain l’exemple d’évolution humaine la plus rapide jamais observée. La presse diffusa ensuite ces résultats tout autour du monde. Les auteurs de l’article, Xin Yi et Jian Wang, travaillaient tous deux à l’Institut de génomique de Pékin. Ils affirmaient que les différences génétiques spécifiques opposant les Tibétains et les Hans chinois ne remontaient qu’à 3 000 ans. Jusqu’ici, le changement génétique le plus récent connu avait été la tolérance au lactose chez les Européens du nord, il y a quelque 7500 ans. Pour qui promouvait la thèse voyant dans le Tibet une province faisant partie intégrante de la mère patrie chinoise, l’article étayait une conclusion évidente : le peuple tibétain

était un rameau du peuple Han qui s'en était récemment éloigné, dans la période historique. Aux yeux des archéologues, cette conclusion était presque un non-sens. Mark Aldenderfer, spécialiste de la préhistoire du Tibet à l'Université de Californie, la Merced, déclara au *New York Times* que la chronologie proposée « était tout à fait impossible, compte tenu de ce que l'on savait au plan historique, archéologique ou linguistique ». Si le tableau archéologique du plateau tibétain est beaucoup moins complet que celui du versant sud de la chaîne, on disposait assurément d'assez de preuves pour contester frontalement l'idée qu'un peuplement continu y était aussi récent que le prétendaient les savants du BGI.

L'altitude mise à part, un facteur clé du peuplement du Tibet fut le climat. Il y a environ 50000 ans, le plateau tibétain était sec et froid : la végétation devait en être rare et les montagnes abondamment englacées. Puis le climat s'améliora, grâce à une augmentation de la pluviométrie et de la température. Les herbages fertiles favorisèrent l'expansion tant des espèces que du nombre d'ongulés originaires du plateau : yak sauvage, antilope tibétaine ou *chiru*, âne sauvage ou *khyang* et divers moutons sauvages. Cette période plus chaude et humide concerna aussi le nord du plateau, jusqu'aux déserts de Taklamakan et de Gobi, ce qui facilita les migrations à partir du nord. Nous le confirment des outils de pierre, trouvés à 3 100 mètres d'altitude dans le bassin de Tsaidam, importante corniche à l'angle nord-est du plateau, qu'on a datés d'avant − 30000 ans. Plus près de la chaîne himalayenne, à 80 kilomètres au nord de Lhassa se trouve Chusang, site paléolithique tardif mis au jour en 1995. À 4 200 mètres, une série de dix-neuf empreintes de mains et pieds a été conservée dans le travertin, roche sédimentaire qui se forme à partir de dépôts minéraux autour des sources chaudes. Toutes ces empreintes datent de l'époque où le travertin n'était encore qu'une boue de calcite malléable : il pourrait s'agir d'un cliché familial car certaines empreintes sont assez petites pour être enfantines. Si bien des gens s'arrogent la dignité d'explorateurs, on a vraiment le sentiment que ce groupe-là méritait ce titre. Il affrontait toutes les difficultés des premiers explorateurs d'Europe et d'Asie – le froid, l'air raréfié et le vent brutal – mais sans disposer de leur technologie ni de leur savoir scientifique.

On peut dater assez précisément le quartz dans ces dépôts de travertin et situer ces empreintes autour de − 20 000 ans. En d'autres endroits du plateau tibétain, on a trouvé des outils de pierre dont on pense qu'ils

seraient encore plus anciens que les empreintes de Chusang, même si l'on ne peut les dater. À l'évidence, ce que les données archéologiques, vieilles d'au moins 20000 ans, nous apprennent de l'ancien Tibet ne s'accorde pas avec la théorie des généticiens supputant une divergence bien plus récente de la population chinoise. Pourrait-il s'agir de groupes différents de population ? Peut-être que le climat plus chaud et plus humide dont jouissaient ces premiers colons se rafraîchit et se dessécha à l'approche du dernier « âge glaciaire » (plus précisément le « dernier maximum glaciaire »), il y a 20 000 ans. Il est possible que les habitants du plateau, quels qu'ils soient, aient migré ou soient morts pour être remplacés par de nouveaux venus de Chine, à mesure que le plateau se réchauffait il y a une dizaine de milliers d'années.

Ces derniers temps, ce tableau fragmentaire s'est considérablement complété : de nouvelles recherches génétiques, plus solides, ont comblé plusieurs lacunes, étayées par de nouvelles découvertes archéologiques, notamment sur le site le plus ancien à cette date, au bord de la Salouen, dans le sud-est du Tibet. On y a daté des outils de pierre et des restes d'animaux entre − 31 et − 38 000 ans. Si ces récents travaux renforcent l'hypothèse d'une présence tibétaine sur le plateau depuis des dizaines de milliers d'années, ils correspondent en outre aux nouvelles preuves génétiques d'une présence permanente, malgré la détérioration du climat dans la dernière période glaciaire. De ces preuves découlent quelques implications déroutantes pour l'ensemble de l'espèce humaine.

En 2014, le BGI a publié de nouveaux résultats sur les séquences génétiques des Tibétains précédemment examinées, mais pour les comparer cette fois aux mêmes séquences sur un large spectre d'hommes modernes et archaïques. Les trouvailles sont étonnantes : une séquence naguère identifiée comme nettement différente de celles des populations des basses terres ne s'est retrouvée que dans un seul autre exemple, celui de l'espèce humaine archaïque dite de Denisova. Il y a peu, nous n'avions qu'une phalange du petit doigt d'un de ces hominidés, localisée dans une grotte des montagnes de l'Altaï en Sibérie. On l'attribue à une fille vivant il y a 41000 ans quand différentes sous-espèces existaient en parallèle. Le séquençage de son génome nous a appris que les Dénisoviens se sont mêlés aux Néandertaliens. Voici qu'il apparaissait que les hommes modernes en descendaient eux aussi. En 2019, l'anthropologue Jean-Jacques Hublin, de l'Institut Max Planck de Leipzig, a publié un article sur une deuxième

découverte dénisovienne : une mandibule repérée dans une grotte de la province de Gansu, ce qui installe les Dénisoviens sur le plateau tibétain lui-même.

En septembre 2016, une équipe des Instituts des Sciences biologiques de Shanghaï publiait une analyse plus large et poussée de l'ADN tibétain. C'était les premiers chercheurs à séquencer tout le génome d'un Tibétain, de fait trente-huit d'entre eux, dont des Sherpas. Ils comparèrent ensuite les résultats aux génomes complets des Hans chinois ainsi qu'aux données génétiques disponibles d'autres humains, archaïques et modernes. Les résultats ont fait apparaître qu'environ 6 % du bagage génétique tibétain se composait de séquences archaïques, dont l'ADN dénisovien déjà trouvé. C'est un pourcentage nettement supérieur à celui de l'ADN néandertalien chez l'Européen moderne. Ils ont aussi identifié un segment reliant les Tibétains à une population humaine moderne vivant en Sibérie il y a − 45000 ans, celle de l'homme dit d'Ust'-Ishim, dont le fémur fossilisé a livré assez de matériel génétique pour un séquençage. Il s'avère que les Tibétains partagent plus de matériel génétique avec l'homme d'Ust'-Ishim qu'avec toute autre population moderne, dont les Sibériens modernes. Selon ces chercheurs, il faut en conclure que les premiers colons tibétains portaient les gènes des trois hominidés, que les Tibétains sont arrivés sur le plateau entre − 62000 et − 38000 ans, mais que le gros de leurs gènes est beaucoup plus moderne, datant de − 12 à − 10 000 ans, de la fin de la dernière période glaciaire.

La complexité de ces découvertes a fait émerger une histoire plus détaillée, mais encore très parcellaire, du peuplement du plateau tibétain. Arrivée d'Asie septentrionale pour s'installer sur le plateau lors du paléolithique, la population du Tibet, ayant survécu aux altitudes élevées durant des centaines de générations, affronta la perspective brutale du refroidissement du climat il y a 20000 ans. On estimait jadis que le plateau fut englacé lors du dernier maximum glaciaire, mais cette hypothèse est désormais écartée. Si l'altitude moyenne du plateau est de plus de 4 500 mètres, il compte beaucoup d'endroits moins exposés et un peu plus bas où l'homme peut survivre, telles les vallées des grands fleuves. Il est certain que plusieurs groupes émigrèrent ou disparurent, mais certains subsistèrent dans ces sanctuaires abrités. Le climat se faisant plus chaud et moins sec, les espèces végétales et animales purent à nouveau coloniser le plateau. Les populations néolithiques parlant des langues proto-tibéto-

birmanes, migrèrent depuis l'aval du Yangzi dans le Sichuan moderne et depuis la province plus septentrionale de Gansu sur le plateau tibétain où elles croisèrent des petites bandes indigènes au bagage génétique très particulier. Beaucoup plus nombreux, ces nouveaux arrivants se mélangèrent à la population existante et acquirent les gènes conférant le plus grand avantage : l'aptitude à vivre et se reproduire avec succès dans un environnement hypoxique.

Les auteurs occidentaux versent parfois dans une peinture trop romantique des liens de la culture tibétaine avec l'environnement naturel, mais comment nier que la haute altitude du Tibet a exercé un impact profond non seulement sur la physiologie tibétaine mais aussi sur son histoire ? Jusqu'au XXe siècle, jusqu'à ce que la Chine utilise la guerre, la technologie et les infrastructures modernes pour accaparer définitivement le périmètre septentrional de l'Himalaya, l'adaptation génétique à l'altitude détenue par les Tibétains était leur plus grande protection. Certes, le Tibet a régulièrement connu des invasions venues des basses terres, mais entretenir une présence continue nécessitait plus de ressources que l'envahisseur ne pouvait y consacrer. Les rigueurs de la vie en haute altitude étaient trop éprouvantes. Au long de l'histoire tibétaine, plusieurs armées étrangères ont eu le plus grand mal à s'y sustenter.

Ce dont disposait le Tibet pouvait s'acquérir plus facilement par un commerce dynamique. La culture et les idées, tel le bouddhisme, pouvaient gagner les hautes altitudes, ce qu'elles firent. Le concept d'un Tibet mythique et isolé est une vue de l'esprit. Selon la formule de l'historien Sam van Shaik, le Tibet « n'a cessé de se mêler profondément aux autres cultures dans son histoire ». Pour les hommes et les femmes, malgré tout, cette immixtion a été parfois pénible. L'occupation permanente d'une population des basses terres, plus précisément les Hans chinois, a nécessité une obstétrique moderne et une volonté politique déterminée, voire implacable. Aujourd'hui encore, la mortalité infantile des Chinois y est trois fois plus élevée que celle des Tibétains.

Si le génome tibétain est éloquent, les documents archéologiques nous permettant de savoir comment le Tibet est sorti du dernier « âge glaciaire » il y a dix mille ans sont rares. Presque tous les sites les plus anciens chronologiquement situés datent d'il y a quelque 5000 ans, pour la plupart aux confins orientaux du plateau. Certains se trouvent dans la vallée du Yarlung Tsangpo, le premier creuset de l'identité tibétaine historique, au

cœur de la région. Avant cela, on ne dispose guère que d’indices, d’assemblages d’outils en pierre suggérant des différences culturelles, notamment entre le sud Tibet et les mamelons arides du Chang Tang au nord, où les gens ont toujours davantage cultivé le nomadisme, par nécessité. Il faut insister sur la diversité culturelle du plateau. On assimile d’ordinaire Tibet et bouddhisme. La notoriété du Dalaï-lama en exil, son rôle dans l’identité tibétaine, expliquent ce point de vue. Mais le bouddhisme n’est parvenu au Tibet qu’aux VIIe et VIIIe siècles, bien après la christianisation de l’Europe et plus d’un millénaire après la vie historique du Bouddha. On l’a drapé, tel un simple rideau, sur les cultures complexes et variées qui s’étaient développées et avaient subsisté durant des siècles. C’est avec le bouddhisme qu’est arrivée l’écriture ; auparavant, il n’y avait pas d’écriture tibétaine. Ce moment critique a décidé non seulement de la compréhension qu’a l’Occident du Tibet, mais du sentiment que celui-ci a de lui-même : inventer un récit à partir d’un univers muet requiert une habileté considérable.

La culture néolithique la plus ancienne trouvée sur le plateau tibétain se situe à sa lisière la plus orientale, près de Chamdo, la troisième ville en importance de la Région autonome du Tibet, aux confins de la province chinoise du Sichuan. Kharub, souvent sinisé en Karou, est une succession d’habitats représentant plusieurs périodes d’occupation entre − 6000 et − 4000 ans. Les dernières structures fouillées à Kharub, à en croire les archéologues chinois, évoquent de manière frappante le vocabulaire architectural encore répandu dans le Tibet rural. Le site se situe sur une berge dominant le fleuve Dza Chu, qui devient plus loin le Mékong, à 3 100 mètres environ. Outre des vestiges de chèvres sauvages et de chevreuils, ainsi que des preuves de recherche de nourriture, il est clair que Kharub connaissait la culture du millet et que sa population faisait des expériences pour obtenir les meilleurs rendements dans l’air raréfié de haute altitude, où seul un petit nombre de céréales est cultivable. Il est également établi qu’on y domestiquait le cochon.

Plus à l’ouest, le site de Chugong, sur le flanc nord de la vallée Kyi Chu de Lhassa, pourrait dater d’au moins 4000 ans : on y trouve des traces d’élevage, dont le yak, qui a évolué, comme les Tibétains eux-mêmes, pour s’épanouir à haute altitude. Si le yak est un animal totémique de la culture tibétaine, la première trace qu’on en avait dans la région, avant la découverte de Chugong, était bien plus tardive, fournie par un document de

la dynastie occidentale des Zhou, en 850 avant notre ère. Les Tibétains avaient appris à mettre à profit chaque partie du yak, comme les Inuits avec le phoque : ils taillaient boutons et peignes dans ses os, tandis que la frange ventrale caractéristique de l'animal fournissait un matériau idéal pour les cordes des tentes. Les queues de yak étaient particulièrement prisées, expédiées à travers la chaîne et bien au-delà. Les Romaines utilisaient des chasse-mouches en poils de yak à l'époque de l'empereur Domitien au Ier siècle de notre ère. Dans le Sud-Est du Tibet, le *Mahabharata* précise que le Tibet faisait commerce d'or et de pierres précieuses ; il n'est pas douteux que marchandises et technologies voyageaient dans l'autre sens, vers le Tibet, depuis les régions voisines situées sur l'autre versant de la chaîne, depuis le Kinnaur, le Garhwal et via le Ladakh sur le plateau. Cette région du Tibet se procura ses plantes domestiquées de la sorte, en particulier le blé, l'orge et les pois, mais les sources archéologiques sont encore plus minces qu'à l'est. Au nord-ouest du Tibet, les trouvailles archéologiques pointent vers une influence de tribus pré-scythiques, dont la culture steppique aurait gagné le plateau. Nous y reviendrons.

On a trouvé une immense quantité d'objets divers à Kharub, des bols et pichets de céramique à motifs géométriques, des outils de pierre polie et d'os exquisément travaillés : des alênes et des aiguilles, des outils de tressage et des peignes. Il y avait abondance d'objets décoratifs également, dont des épingles de jade, des coquilles et des bijoux de pierre perforée. Ces objets, ainsi que d'autres de Chugong, sont exposés au Musée du Tibet de Lhassa. Je suis tombé en arrêt devant certaines des pièces de Kharub en les découvrant : il s'agissait d'une série de neuf pierres semi-précieuses enfilées les unes aux autres avec un pendentif de malachite. Il y avait aussi un grain poli de turquoise et un autre de ce qui ressemblait à du jade, peut-être venu de mines antiques du bassin de Tarim. Ces pièces n'étaient pas expliquées mais elles illustraient une évidence, l'absence de solution de continuité culturelle entre l'Antiquité et aujourd'hui. Au VIIe siècle, par exemple, d'après les chroniques chinoises, on pouvait juger du rang des ministres tibétains à leurs insignes : la différence de taille des grains suspendus à leurs épaules. Le plus précieux, plus que l'or ou l'argent, était la turquoise. Rien n'a changé. Les fragments du musée trouvent un écho dans les motifs et les styles qui emplissent les vitrines des bijoutiers de la moderne Lhassa. Beaucoup de cultures se penchent vers la préhistoire pour trouver l'inspiration ; au Tibet, le souvenir ne s'en est jamais perdu.

Outre l’apport de l’écriture, le bouddhisme marqua un moment décisif des traditions artistiques tibétaines. La formule nous évoque presque forcément les belles fresques et l’élégante statuaire du bouddhisme tibétain qui remontent au VIIIe siècle. Cette tradition tirait son esthétique de l’Inde, en particulier des centres bouddhistes de la dynastie Pala au Bengale et au Cachemire. Sa survenue au Tibet entraîna une mutation radicale de la pratique religieuse et du pouvoir politique. Auparavant, l’art populaire, loin d’être celui de religieux, exprimait une sensibilité spirituelle du quotidien, nourrie des mondes de la chasse et du pastoralisme, fondée sur les dieux locaux et les rites des saisons.

C’est l’art pariétal tibétain qui nous offre l’aperçu le plus immédiat de cette culture sans écriture. De nombreux exemples sont exposés par le musée. Les sujets figuratifs les plus appréciés, souvent peints en ocre rouge (ou *tsak)*, étaient des animaux sauvages, surtout des ongulés : des yaks, au complet avec leur frange ventrale, et des chevreuils, les deux espèces les plus représentées et toutes deux essentielles dans le monde chamaniste des esprits antérieur au bouddhisme. On trouve aussi des prédateurs : des tigres et des lions. Le monde naturel constitue un thème central, ainsi qu’il sied quand votre survie en dépend. On peut voir des représentations de chasseurs à cheval tirant leur arc, sur des selles similaires à celles toujours utilisées sur le plateau tibétain, bien que les étriers ne soient arrivés qu’avec les tribus turques, au Ve siècle.

Les symboles cosmiques sont également répandus : le soleil et la lune, mais aussi la swastika – tant dans le sens des aiguilles d’une montre qu’en sens inverse – laquelle apparut dans la vallée de l’Indus 1 500 ans avant la naissance du Bouddha. Une grande partie de ces symboles furent absorbés par le bouddhisme tibétain, comme le furent les totems animistes par la première Église chrétienne. Ils figurent dans les *thangkas*, les peintures religieuses bouddhistes, en même temps que les *srungma*, des esprits protecteurs typiques du bouddhisme tibétain. Le sens de cette iconographie a évolué à mesure que le Tibet lui-même changeait, mais le processus d’agrégation syncrétique au bouddhisme des symboles et des rituels du système de croyance antérieur est clair. Il est certain que certains aspects se sont perdus : l’iconographie prébouddhique présente parfois des yaks sauvages aux flancs transpercés de flèches, scènes ensuite écartées par une spiritualité proscrivant la chasse. D’autres scènes s’enracinent peut-être dans cet art d’avant l’écriture, ainsi de dieux chevauchant des yaks. La

découverte des tout premiers *thangkas* à l'ocre rouge dans les grottes de Mogao, sur la Route de la Soie, souligne une continuité entre la cosmogonie d'avant l'écriture jusqu'à la nouvelle fondée sur la philosophie bouddhiste. L'ancien monde était plein de démons et de visions ; le nouveau était austère et réfléchi. La tension entre ces deux mondes a créé une dynamique constante, souvent féconde, de la culture tibétaine et de la pratique religieuse.

*

Les documents trouvés dans les grottes de Mogao, les grottes des Mille Bouddhas, dominent notre compréhension de la première histoire du Tibet, tel un repère bienvenu émergeant de la brume. Ces grottes sont proches de Dunhuang, loin au nord de l'Himalaya, à la lisière du désert de Gobi, dans l'actuelle province de Gansu. Dunhuang, ville de garnison sous la dynastie des Han, devint un point de ravitaillement pour les caravanes de chameaux sur la Route de la Soie, un point de jonction entre ses itinéraires du nord et du sud, un carrefour pour les voyageurs entre la Mongolie et l'Inde. C'était une ville bouddhiste, peuplée de dizaines de milliers d'habitants, quand on creusa, à l'horizon du IVe siècle, les premières grottes de Mogao, financées par de riches mécènes et peintes avec raffinement pour aider à la méditation. Le site se mua en centre bouddhiste majeur en Chine sous les Tang, et connut l'apogée aux VIIIe et IXe siècles, date à laquelle des centaines de grottes avaient été creusées ; ses prêtres bouddhistes y échappèrent à la persécution quand les Tang s'en prirent aux religions étrangères dans les années 840, pour la seule raison que la ville appartenait désormais à l'empire tibétain. À mesure que l'islam conquérait l'Asie centrale, les grottes furent abandonnées. Lors de l'effondrement au XIVe siècle de la dynastie des Yuan, soutiens du bouddhisme tibétain, la ville elle-même entama son déclin. L'essor du commerce maritime avait porté le coup de grâce aux Routes de la Soie jusqu'à ce que le président Xi Jinping en ranime le concept au XXIe siècle.

Même après l'abandon d'une grande partie du complexe, Mogao demeura un site religieux. À la fin du XIXe siècle, Wang Yuanglu, moine taoïste itinérant de la province du Shanxi, s'y installa et en devint le gardien officieux, en recueillant de l'argent pour sa restauration. En 1900, les ouvriers qu'il avait engagés étaient en train de désensabler l'entrée d'une

grotte quand ils mirent au jour une porte cachée vers une autre grotte. Celle-ci était emplie de milliers de vieux documents, dont les plus récents dataient du début du XI[e] siècle. Vouée à être la chapelle commémorative d'un moine du nom de Hongbian, mort au IX[e] siècle, elle est plus connue aujourd'hui comme la grotte de la Bibliothèque. Les érudits se sont demandé pourquoi elle était murée avec ses documents cachés. Ce pourrait être pour les soustraire aux envahisseurs à l'époque de la défaite du royaume bouddhiste voisin de Khotan, en 1006, sous l'assaut des Karakhanides musulmans. (« Nous avons déferlé sur eux comme une crue, écrit l'érudit turc Mahmud al-Kashgari. Nous nous sommes diffusés parmi leurs villes, avons abattu les temples des idoles, avons chié sur la tête du Bouddha ! ») Khotan était un royaume bouddhiste depuis plus de mille ans, qui remontait à l'époque de l'empereur bouddhiste indien Asoka et aux Grecs d'Asie centrale. À la fin du XI[e] siècle, le turc des conquérants avait presque entièrement remplacé la langue khotanaise. Lors de sa visite, à la fin du XIII[e] siècle, Marco Polo rapporta que tous les habitants de Khotan étaient musulmans.

Wang Yuanglu avait multiplié les efforts pour intéresser les autorités chinoises locales à ces découvertes, mais les divers fonctionnaires consultant les documents de la grotte de la Bibliothèque s'avérèrent incapables d'en comprendre la signification. En 1907, l'archéologue et explorateur d'origine hongroise, Aurel Stein, visita Dunhuang avec son excellent secrétaire et interprète Jiang Xiaowan. La description qu'il fait de la grotte souligne ses richesses : il estima qu'elle contenait 230 balles de rouleaux chinois et 80 de tibétains, chaque balle renfermant une douzaine de rouleaux. Il recensa onze grands volumes de livres tibétains de type *pothi*, de forme étroite et rectangulaire, à la reliure souple, entre des plats de bois traditionnel. La pile de manuscrits et de rouleaux était haute de trois mètres et couvrait un espace de plus de 46 m2. Les papiers n'étaient pas catalogués et souvent mélangés.

Stein paya Wang Yuanglu pour avoir le droit d'emporter « plus de trente grosses balles de rouleaux » et diverses autres balles variées. Il laissa les livres, en devinant qu'il ne s'agissait que de répétitions d'une ou deux *sutras* ou écritures saintes. L'année suivante, l'érudit français Paul Pelliot se présenta à Dunhuang pour ramasser ce que Stein avait négligé. Pelliot, sachant lire le mandarin et d'autres langues d'Asie centrale, fut à même de faire une évaluation aussi rapide que précise de ce qui restait. (Il était aussi l'élève du spécialiste en sanskrit Sylvain Lévi, personnage central dans

l’étude du passé himalayen.) Même alors, les trésors de la grotte n’étaient pas encore épuisés. Des voyageurs japonais en acquirent davantage en 1911 et Aurel Stein revint en 1914 pour acheter ce que Wang Yuanglu lui avait présenté comme les derniers trésors. Stein se doutait que le moine lui mentait et il ne se trompait pas : quelques mois plus tard, l’archéologue russe Sergueï Oldenbourg emportait un grand nombre de rouleaux chinois et tibétains qui se trouvent depuis à Saint-Pétersbourg. Oldenbourg, lié au frère de Lénine, ce qui le protégea après la révolution bolchevique, finança un index des textes bouddhistes qui fait toujours autorité un siècle plus tard. Une masse de documents restait à exploiter, pour la plupart en tibétain, qui sont aujourd’hui conservés, pour l’essentiel, au musée de Dunhuang qui soutient la comparaison avec les collections britannique et française en termes de taille. Les diverses collections sont à présent reliées par le Projet international de Dunhuang.

Des textes bouddhistes d’une importance comparable ont été trouvés dans d’autres sites, mais Dunhuang compte parmi les découvertes les plus importantes de textes antiques jamais faites. Ils ont transformé notre compréhension des religions asiatiques. Si la plupart des 50 000 manuscrits sont en chinois, d’autres langues sont représentées, dont le tibétain, l’ouïghour, le sanskrit et le khotanais (ce dernier était à peine connu avant la découverte de la grotte de la Bibliothèque). Les thèmes sont surtout bouddhiques et comprennent des textes canoniques, tel le célèbre *Sutra du diamant* datant de 868 : il s’agit du livre imprimé le plus ancien dont nous ayons la date. Il est conservé à la British Library. Ce *sutra* fait partie du *Prajnaparamita*, du sanskrit signifiant « perfection de la sagesse ». Son titre sanskrit, *Vajracchedika*, le « couteau de diamant » ou le « couteau de foudre », renvoie à sa valeur d’outil pour atteindre les vérités centrales de la philosophie bouddhiste : l’illusion du soi et la nécessité de s’affranchir de l’attachement. Cependant, les textes de Dunhuang ne concernent pas que le bouddhisme. On y trouve un manuel pour un jeu de go antique, des partitions musicales, des ouvrages de mathématiques et d’astronomie, des recueils concernant d’autres religions, dont le christianisme (les *sutras* dits de Jésus) et le manichéisme, des traités de médecine et de pharmacopée chinoises, ainsi que des textes traitant de l’histoire du Tibet.

Certains documents de Dunhuang traitent aussi du bouddhisme tantrique ésotérique, très répandu au Tibet à la fin du premier millénaire, thème qui est resté négligé jusqu’ici en comparaison des autres trésors de la grotte de

la Bibliothèque. Le bouddhisme tantrique – *Vajrayana* en sanskrit – est apparu au nord de l'Inde au début de la période médiévale ; il était pratiqué par les *mahasiddhas*, les « grands adeptes », ascètes prônant une voie plus rapide vers l'éveil en quittant les monastères, en renonçant aux vœux sacrés pour vivre dans des grottes ou des forêts, comme les *sannyasis* hindous – les « détachés » – mais aussi en adoptant un mode de vie scandaleux pour les élites philosophiques qu'ils avaient quittées – ils avaient une sexualité active, buvaient de l'alcool et mangeaient de la viande. Ce n'était selon eux qu'en faisant l'expérience de la vie ordinaire qu'on pouvait en comprendre parfaitement la vacuité. Robert Thurman, l'érudit du bouddhisme tibétain, a qualifié ces adeptes de « psychonautes », d'explorateurs des lointains les plus reculés de l'esprit, plus que du monde.

Si l'imagination occidentale se focalise sur les aspects sexuels de la pratique tantrique, ils ne constituent qu'un fragment d'un système d'enseignement bien plus ample. Tilopa, le *mahasiddha* bengali du XIe siècle, une fois expulsé de son monastère, gagna sa subsistance en pilant des graines de sésame pour en extraire l'huile (*til* veut dire « huile » en sanskrit) et en se faisant le proxénète d'une prostituée. Mais plus tard il devint un maître itinérant fort prisé, dont les disciples comptèrent Naropa, l'un des fondateurs de l'école Kagyu (« la transmission murmurée ») de bouddhisme tibétain, terme fourretout qui désigne un large éventail d'enseignements tantriques. Les *mahasiddhas* étaient des personnages follement romantiques, portant les cheveux longs et refusant l'austérité distante des ascètes plus conventionnels. Ils jouèrent un rôle important sous la dynastie Pala, ultime empire bouddhique ayant régné sur une grande partie de l'Inde, mais ils partageaient aussi un peu de la spiritualité et des pratiques des Shivaïtes hindous. La confluence des tributaires les plus dynamiques du bouddhisme et de l'hindouisme reste un trait majeur de la communauté newar de Katmandou, et le cœur humain de la ville, intense, mystique, parfois ténébreux. Des siècles après le recul du bouddhisme en Inde, les érudits tibétains s'efforçaient encore de comprendre les significations profondes de la pratique tantrique.

Relater l'émergence de l'État tibétain, processus ayant débuté au VIIe siècle, n'est pas aisé. Quand le diplomate britannique Charles Bell publia l'une des premières études occidentales du début de cette histoire, en 1924, il exploita en particulier les *Annales bleues* achevées en 1476, des siècles après les événements qu'elles décrivaient. Comme il l'observa lui-

même, l'historiographie tibétaine s'est d'ordinaire davantage intéressée aux progrès de la religion et de ses institutions qu'à l'essor et à la chute des factions politiques rivales ou à ceux du développement économique. Grâce au *dharma*, la voie spirituelle du bouddhisme, une large cohésion s'est opérée sur le plateau tibétain durant un millénaire, mais ce mouvement n'était pas obligatoire, en dépit de ce que rapportent les histoires du cru. Ce dont nous sommes certains, c'est qu'une dynastie émergea au VIIe siècle de la vallée du Yarlung et qu'elle a dominé le paysage historique : c'est essentiellement à la suite de cette émergence que le bouddhisme s'enracina au cours des deux siècles suivants. Chose remarquable, les clans animistes sans écriture, aux apparitions épisodiques dans les chroniques chinoises, aux querelles obscures et reculées, se muèrent en quelques générations en un empire s'étendant depuis les monts Pamir à l'extrême-ouest jusqu'au nord du Myanmar à l'est, depuis le Gobi au nord jusqu'au Népal au sud, outre une brève occupation de la capitale de la dynastie chinoise des Tang, Chang'an. L'essor stratosphérique de la dynastie Yarlung transforma la culture du Tibet et lui apporta son premier alphabet. C'est alors seulement que s'ouvrit son avenir de terre sacrée pour l'efflorescence du bouddhisme, alors que ce dernier s'étiolait en Inde, face à l'expansionnisme de l'Inde et à la résurgence hindouiste.

Deux sources clés trouvées à Dunhuang ont transformé notre compréhension de cette période critique où le Tibet apparut sur la scène mondiale. Les *Annales du Tibet*, à l'origine en un seul rouleau, à présent divisées entre Londres et Paris, retracent le début du règne de Songtsen Gampo, « Songtsen le Sage », le premier empereur du Tibet : elles relatent les événements et les généalogies importantes, dont les affiliations claniques, depuis le milieu du VIIe siècle jusqu'en 764, date où s'interrompent les fragments rapportés par Stein et Pelliot. Le second document, la *Vieille chronique tibétaine*, est un mélange séduisant de récits, chansons et listes diverses qui rapporte l'histoire des empereurs tibétains depuis leurs débuts mythiques, en passant par le règne de Songtsen Gampo et jusqu'au IXe siècle. Le rôle des empereurs évoqués s'achève sur U Dumtsen – également appelé Langdarma – personnage controversé de l'imaginaire tibétain, car il tenta de réprimer le bouddhisme. La chronique fut très probablement composée au IXe siècle, même si l'érudit hongrois Géza Uray considérait que le manuscrit, écrit sur des fragments interrompus de rouleau chinois, avait été réarrangé plus tard pour des raisons politiques.

La découverte de ces sources donna aux érudits un excellent nouveau point de vue d'où considérer l'émergence du Tibet comme une puissance majeure en Asie centrale, avant qu'elle soit encombrée par l'omniprésente dimension religieuse. Charles Bell, par exemple, s'était fondé sur les histoires médiévales tibétaines ultérieures pour voir en Songtsen Gampo un soutien ardent du bouddhisme, un jeune roi converti par ses épouses étrangères, qui fit bâtir des monastères dans le pays. On le tient traditionnellement pour le premier des « rois du *dharma* », pour une émanation de la divinité tutélaire du Tibet, Avalokitesvara ou Chenrezig en tibétain, le Bouddha de la compassion. Or ni les *Annales du Tibet* ni la *Vieille chronique tibétaine* ne nous précisent que Songtsen Gampo aurait été bouddhiste.

Songtsen était né *tsenpo* – roi – et *lhase* – fils divin –, le trente-troisième d'une lignée dont les origines se perdent dans la nuit des temps et les dieux sont largement oubliés. Le premier avait nom Nyatri Tsenpo, précipité sur le Yarlha Shampo, montagne sacrée de la vallée du Yarlung, au bout d'une corde céleste qui le ramena au Ciel quand son heure vint. Le calendrier tibétain et Losar, le Nouvel An, sont réputés commencer par son règne. On associe traditionnellement à Nyatri une antique forteresse appelée Yumbu Lhakang, juchée sur une falaise surplombant la vallée du Yarlung. Son ancienneté n'est pas douteuse ; il s'agit d'un étroit donjon blanc, aveugle à la base, dominant les champs qui nourrissaient ses propriétaires. Les chroniques nous apprennent comment cette suite de rois perdit sa divinité à cause du comportement stupide du *tsenpo* Drigum, qui monta les chefs de clan d'abord les uns contre les autres puis contre lui. La corde céleste fut coupée à tout jamais et Drigum inhumé. Nul, pas même les grands Dalaï-lamas, ne dirigeait tout le Tibet sans se soucier des intérêts des clans.

Songtsen lui-même mourut en 649 et le récit de ses funérailles exprime les origines nomadiques des rois du Yarlung, influencés par la steppe plus que par l'Inde ou la Chine. Hérodote a rapporté comment les Scythes en deuil se lacéraient le corps ; les nobles tibétains en faisaient autant, se peinturluraient le visage d'ocre et se coupaient les cheveux. De même, le lieu d'inhumation de Songtsen avait la forme d'une tente de nomade. Comme leurs voisins turcs, les Tibétains croyaient que leur roi continuait de vivre dans son tombeau, entouré par ses objets quotidiens, assis dans son cercueil de cuivre, ses vieux domestiques à portée de main, eux qui avaient juré leur allégeance en levant un pilier de pierre et en prêtant serment.

Si sa mort s’enracinait dans le passé, la vie de Songtsen transforma celle du plateau. Son père Namri Lontsen avait accru le pouvoir du clan en tissant des liens avec les autres clans, en étendant sa mainmise sur le centre du Tibet. Sous son règne, Namri avait dépêché des ambassadeurs à la cour de Chine et noué des alliances avec les puissances environnantes : avec Zhang Zhung à l’ouest et au nord-est avec une confédération de tribus appelée Azha en tibétain et Tuyuhun par les Chinois, d’excellents éleveurs de chevaux installés dans ce qui serait plus tard la province tibétaine d’Amdo. Cette région intéressait beaucoup plus la Chine, qui sortait alors du chaos sous la nouvelle dynastie des Tang. Au sud, au-delà des montagnes, dans la vallée fertile de Katmandou se trouvait le roi de Licchavi, Amshuverma, qui contrôlait une importante route commerciale transhimalayenne, dont les droits lui permettaient de faire bâtir un fabuleux palais. Ses sujets étaient déjà renommés pour leur artisanat du métal. Après Amshuverma, c’était les domaines du roi indien Harsha, tout juste âgé de seize ans, qui, ayant hérité le trône de son frère assassiné, entendait venger sa mort et créer un empire.

Songtsen ferait quelque chose d’analogue. Après l’empoisonnement de son père, il hérita du titre de *tsenpo* à l’âge de treize ans tout juste. Les clans affiliés réagirent à la mort d’un chef vigoureux en prenant les armes. Songtsen ne perdit pas un instant : il fit arrêter et exécuter l’auteur de l’assassinat de son père et mata l’insurrection familiale. Si son père s’était satisfait de signer des traités, lui voulait un contrôle absolu. Il soumit l’occident et dépêcha en 634 des émissaires à la cour de Chine. Sa réputation de chef militaire capable et belliqueux l’avait précédé : les Chinois échangèrent rapidement des ambassadeurs car ils s’inquiétaient de rivaux plus connus, les Turcs et les Azha au nord. L’empereur de Chine Taizong, fort de son expérience, comprenait l’intérêt de s’allier avec Songtsen contre les Azha. Les Tibétains étaient ravis : ces égards diplomatiques rehaussaient leur statut.

Informé que Taizong avait promis aux dirigeants turcs et azha de leur donner pour femmes des nobles chinoises, Songtsen chargea un nouvel émissaire d’en réclamer autant pour lui. Le geste politique était habile de part et d’autre : une marque de respect pour un roi tibétain à l’ascendant, mais aussi une marque de déférence à l’égard de l’empereur de Chine. Les Chinois acceptèrent d’abord, puis, à la requête du souverain azha Murong Nuohebo, qui se trouvait à la cour, ils retirèrent leur offre. Furieux,

Songtsen lança aussitôt un assaut majeur sur les Azha. Son armée, renforcée par des troupes neuves après ses conquêtes récentes à l'ouest, mit en déroute l'ennemi. Songtsen poursuivit sa route jusqu'à la frontière chinoise à Sungchou, la moderne Songpan, à quelque 300 kilomètres au nord de Chengdu. Il envoya des cadeaux à l'empereur avec le message qu'il venait chercher sa princesse. Sans attendre la réponse, il entreprit d'attaquer la ville.

La suite des événements dépend de la source annalistique consultée. Les chroniqueurs Tang affirment qu'un général chinois repoussa Songtsen. Selon les chroniqueurs tibétains, le *tsenpo* se retira devant une armée en surnombre sans cesser de harceler les hommes de Taizong. Cela paraît plus plausible car si le Tibétain avait été écrasé, comme l'affirment les Chinois, on n'aurait pas aussi favorablement accueilli la nouvelle demande d'épouse faite par Songtsen. En 641, il dépêcha son conseiller le plus sagace, Gar Tongtsen, à la capitale des Tang, Chang'an, « cité de la paix perpétuelle », pour négocier le mariage. Chang'an était alors la plus grande ville du monde, comptant 1 million d'habitants *intra muros* et 2 millions à l'extérieur. La ville comprenait pléthore de temples bouddhistes et taoïstes, mais, œcuménique et tolérante, elle accueillait aussi des églises chrétiennes nestoriennes et des temples zoroastriens. On y trouvait des jardins d'agrément et un lac où canoter, on y donnait des divertissements pour la population. Taizong avait récemment fait bâtir un rendez-vous de chasse au nord de la ville. L'exotique fascinait également : le style turc était alors la grande mode. On affluait à Chang'an de tout le monde connu, les pèlerins japonais comme les négociants juifs. La ville débordait de confiance en soi. Ses marchés célèbres, au terme des Routes de la Soie, comblaient tous les désirs.

Si l'on songe à la richesse de cette cour, au dédain nourri par les élites chinoises à l'égard des « barbares », et que Gar Tongtsen, bien malgré lui, était illettré, n'est-il pas très significatif que cet ambassadeur ait su impressionner l'empereur ? On a une image de cette rencontre : l'original a été peint par un fonctionnaire du gouvernement, Yan Liben, et se trouve au musée du Palais de Pékin. Gar est représenté en soies chinoises rouge et or, les mains jointes devant Taizong qui est porté dans une litière ouverte par neuf servantes identiques. Quand même Gar impressionna Taizong, le message exprimé par Yan Liben s'impose : Gar est le suppliant d'une puissance inférieure. L'historiographie tibétaine ultérieure s'étendrait sur

son intelligence et la manière dont il berna les Chinois pour ramener au pays, outre la fiancée de Songtsen, la sienne propre. Son côté retors enchantait les Tibétains, qui ont souvent dû faire assaut de subtilité pour surmonter leur grande infériorité numérique. « On ne saurait contester la question numérique, lança un jour le fils de Gar Tongtsen à tel arrogant général chinois, mais il faut beaucoup de petits oiseaux pour nourrir un faucon et beaucoup de petits poissons pour une seule otarie. »

La fille ramenée par Gar était une princesse adolescente du nom de Wencheng, pas une fille de l'empereur, mais une parente issue d'une famille noble subalterne. Les annales indiquent qu'elle était promise à l'héritier de Songtsen, et c'est seulement par suite de la mort de celui-ci que Songtsen l'épousa lui-même. Ce faisant, il instaura une paix qui se prolongea durant dix ans au moins après sa mort en 649. Entre autres cadeaux, Wencheng apportait une statue du Bouddha, la première dont on ait gardé trace au Tibet, bien que le pays comptât très certainement déjà des bouddhistes. Les manuels scolaires chinois d'aujourd'hui invoquent cette histoire pour illustrer l'antique relation de la Chine avec le Tibet, semblable à celle d'un grand-oncle guidant son petit-neveu : le Tibet aurait bien été le vassal de la mère patrie. La réalité était toute autre. Les deux cultures étaient fort différentes, depuis leur conception du monde jusqu'à leur régime alimentaire, en passant par leur manière de boire le thé. Si l'on attribue souvent à Songtsen l'introduction de son breuvage favori au Tibet, de récentes découvertes archéologiques montrent que l'usage du thé y était pratiqué depuis des siècles avant son règne. Cela pourrait expliquer que sa préparation diffère tant dans les deux pays : le Tibet y ajoute du sel et du beurre, et le thé lui-même se présente sous forme de brique sèche, conditionnement idéal pour un style de vie nomade.

Malgré tout, à mesure que son empire croissait, les interactions du Tibet avec la Chine modifièrent sa culture. Le changement de nom de la capitale en est une parfaite illustration, passé de Rasa « l'endroit fortifié », à Lhassa, « le site des dieux ». Comme les familles de l'élite d'Asie centrale, les aristocrates tibétains faisaient éduquer leurs fils à Chang'an pour voir du pays ; ils en rapportaient des idées et des goûts neufs. Via son ambassadeur, Songtsen réclamait des vers à soie à Taizong ou ses recettes de vinification. Surtout, bien conscient du pouvoir de l'écrit, il demanda des artisans pour qu'ils apportent au Tibet la technique de fabrication du papier et de l'encre. La simple existence des annales de Dunhuang révèle l'impact des Chinois

sur l’élite tibétaine : elle adopta l’habitude chinoise de noter son histoire, par contraste avec la littérature plus métaphysique du sous-continent.

Pour l’historien, les relations des Tang et les manuscrits tibétains de Dunhuang sont d’irremplaçables sources documentaires. Pourtant, leur insistance sur les questions politiques et les rivalités militaires incite à sous-estimer l’immense influence culturelle exercée par le versant méridional de la chaîne, plus proche que la Chine et source antique de commerce et de contacts. Durant la décennie 630, Narendradeva, le roi de la vallée de Katmandou (dans le Népal d’aujourd’hui) et descendant du roi Licchavi Amshuverma, se réfugia à Lhassa pour fuir un coup d’État ; il y passa plusieurs années à comploter son retour. Entre autres détails, la légende du règne de Songtsen attribue à ce dernier non pas une mais deux épouses étrangères, dont la première aurait été népalaise et fille d’Amshuverma, la princesse Bhrikuti. L’histoire nous raconte qu’elle apporta aussi, comme Wencheng, une statue de Bouddha au mariage. De nombreux érudits ont remis en cause son existence – les manuscrits de Dunhuang n’en font pas mention – mais un autre mariage au sein d’une importante élite des alentours n’a rien d’improbable. Le retour de Narendradeva, soutenu par des troupes tibétaines et portant une amulette de Bouddha, est documenté, raison pour laquelle, affirment les Tang, il était inféodé à Lhassa. Amshuverma, lui, avait travaillé à une grammaire du sanskrit, si l’on en croit le célèbre moine voyageur bouddhiste, le Chinois Xuanzang. Sans doute intéressa-t-elle Songtsen. Quand il fallut inventer une écriture pour sa langue, Songtsen se tourna vers le sanskrit comme un savant médiéval, en Europe, aurait eu recours au latin. Une histoire nous rapporte que Songtsen, après maintes tentatives, dépêcha un jeune membre du clan Tonmi en Inde pour qu’il y étudie l’écriture avec un célèbre brahmane. Ce dernier, d’abord sceptique, fut conquis par le zèle de son disciple qu’il surnomma Sambhota, « le bon Tibétain ». Que l’histoire soit vraie ou pas, la détermination du roi Songtsen à doter son pays d’une écriture et l’impact en résultant sur la culture tibétaine furent aussi impressionnants que profonds. Quelques décennies plus tard, un ministre chinois opinait : « les Tibétains sont malins et intelligents et leur amour de l’étude infatigable. » Cet avis valait mise en garde.

Quelques années après la mort de Songtsen, on déplaça le Bouddha apporté de Chine par Wencheng du temple originel dans un nouvel endroit qui deviendrait le cœur spirituel de Lhassa, et par extension le cœur du

pays, appelé Jokhang, « la maison de la statue » ou plus souvent au Tibet, Tsuglakhang. Qui arpente ce temple aujourd'hui en suivant le circuit de dévotion du Barkhor, dans un air saturé de l'odeur sacrée d'encens de genièvre, avec des centaines de fidèles dont beaucoup égrènent leur chapelet ou *mala*, dont quelques-uns font tourner les moulins à prières en chantonnant des mantras, prend humblement conscience des siècles de quête spirituelle partagée. Pourtant, à la fin du VIIe siècle, le bouddhisme n'était pas encore devenu la pratique spirituelle du commun, mais restait le privilège de princesses étrangères et de nobles voyageurs.

À la mort de Songtsen, son petit-fils, le futur *tsenpo*, n'était encore qu'un enfant. Gar, son ministre principal, assuma donc la régence et s'y avéra tout aussi capable qu'au service du roi défunt. Grâce à l'instauration de l'écriture, il parfit le contrôle administratif de l'empire et s'en remit à ses fils pour la conduite de l'armée. Taizong, l'empereur de Chine, était mort la même année et la mainmise des Tang sur les cités-États de la Route de la Soie s'était affaiblie. Comment résister aux revenus et aux chances offertes par la Route ? Quand, depuis leur haut plateau, les Tibétains fondirent sur Khotan pour l'assiéger, la ville était aussi célèbre pour son ouverture d'esprit que pour sa dévotion au bouddhisme. Il n'y avait rien là qui pût impressionner les guerriers tibétains, sous leurs armures de cuir, aux visages peinturlurés d'ocre rouge ; ils ne songeaient qu'à l'argent, non au cosmopolitisme de Khotan. Ils entendaient humilier le bouddhisme et non l'adopter. Les libertés religieuses de Khotan pâtirent grandement de l'occupation militaire tibétaine.

La réputation du bouddhisme au sein du Tibet évolua après la régence de Gar, lorsque les *tsenpos* réaffirmèrent leur pouvoir. En 710, une autre princesse chinoise, Jincheng, se présenta à Lhassa pour épouser le jeune *tsenpo* Tride Tsugtsen, enfant dont la mère exerçait la régence. Jincheng était une bouddhiste dévote. Elle mobilisa son influence pour propager sa foi et faire construire des temples. Les Tang avaient repris le contrôle de la Route de la Soie. Quand, après une vague de persécutions, les réfugiés bouddhistes commencèrent d'affluer à Lhassa, la princesse leur accorda volontiers sa protection. Mais avec leur nombre, le ressentiment grandit parmi la population autochtone. Quand éclata une épidémie – sans doute de petite vérole – qui tua nombre de Tibétains et la princesse elle-même, on eut vite fait de l'imputer à la religion étrangère. Le message était clair : ne

changeons rien à nos coutumes. L’attitude de la cour se durcit et l’on proscrivit le bouddhisme.

Comme tant de pays confrontés à des évolutions rapides, le Tibet s’efforçait de concilier sa conception de l’identité traditionnelle avec les concepts du monde étendu où il s’inscrivait désormais. Les aristocrates ayant noué des liens avec les institutions bouddhistes de Chine s’irritaient de la réaction initiée par le *tsenpo* et ses ministres. L’État lui-même était sous pression. Un traité opportun passé avec les forces arabes d’Asie centrale avait compensé, dans une certaine mesure, la perte des Routes de la Soie, mais le Tibet avait besoin de commercer pour financer sa sécurité. Tride Tsugtsen vieillit au point d’être surnommé Me Agstom, le « grand-père barbu ». Mais il trépassa sous les coups d’assassins en 755. À la fin de cette même année, l’excellent général des Tang, An Lushan, impulsa une révolte contre l’empereur Xuanzong, révolte qui avorta, non sans affaiblir durablement la dynastie. Pendant les quelques années suivantes, le nouveau *tsenpo*, Trisong Detsen, regarda le pouvoir chinois se consumer et refluer. La dynastie chinoise, qui avait juré « d’avaler les peuples des quatre points cardinaux », dut retirer ses meilleures troupes des garnisons nouvellement créées au nord-est du Tibet. La voie était libre pour que Trisong Detsen renvoie ses troupes sur les Routes de la Soie.

À la chute de Dunhuang, après une résistance au siège tibétain de plus de dix ans, les Tang durent admettre qu’ils ne pouvaient plus contrôler la frontière du Tibet. En 763, les troupes tibétaines avaient brièvement occupé la capitale Chang’an ; bien qu’elles se retirent rapidement, leur proximité faisait peser une menace constante. La Chine noua des traités avec les Ouïghours au nord et le califat arabe abbasside à l’ouest pour soulager la pression à ses frontières et la divertir un peu sur le Tibet. Mais la structure complexe du pouvoir d’Asie centrale s’était modifiée pour de bon. Au début des années 820, la Chine et le Tibet signèrent un traité de paix enregistré dans une stèle célèbre qui se dresse toujours devant le Jokhang. Quoi qu’en dise la propagande chinoise moderne, ce fut un traité passé entre égaux. Près de mille ans s’écouleraient avant que la Chine puisse reprendre le contrôle de l’Asie centrale.

La fortune politique du Tibet prit son essor sous Trisong Detsen. Selon la *Vieille chronique tibétaine*, « à l’extérieur, le royaume s’étendit dans les quatre directions ; à l’intérieur, le bien-être était abondant et l’on ne manquait de rien. » Pourtant, c’est la direction spirituelle insufflée par ce roi

qui lui vaut aujourd'hui la grande vénération des Tibétains modernes. C'est le second des « rois du *dharma* » et de loin le plus important. Si les relations tibétaines ultérieures contredisent parfois les manuscrits de Dunhuang, à l'avantage de l'élite bouddhiste, les unes et les autres sont bien plus cohérentes quand il s'agit de Trisong Detsen. Le succès du bouddhisme tibétain – et ce qui fait que la plupart des Occidentaux en sont un peu informés alors qu'ils n'ont jamais rien su de l'empire tibétain – résulte du patronage déterminé de Trisong Detsen même si on l'attribue généralement à la réussite politique du Tibet et à son accès au commerce international. C'est un investissement qui rapporta de manière inattendue. Alors que l'empire tibétain s'effondrerait quatre décennies après la mort de Trisong Detsen, son legs spirituel perdure contre toute attente.

*

Les historiens bouddhistes du Tibet ont jugé dans leurs écrits que leur religion avait le caractère d'une destinée spirituelle inévitable. Mais tel n'était pas le cas. Avant Trisong Detsen, le bouddhisme n'était qu'une des options religieuses pour le pays. L'élite tibétaine était par exemple bien informée de l'islam. En sollicitant l'assistance arabe contre ses ennemis au début du VIIIe siècle, elle avait sollicité l'envoi d'un instructeur islamique pour être instruite de la nouvelle foi. En échange, on avait expédié un Bouddha doré à La Mecque, bien qu'il y soit fondu peu après en pièces d'or. Les Tibétains étaient aussi informés du christianisme, du zoroastrisme, du manichéisme et de son prophète Mani, comme des philosophies chinoises, taoïsme et confucianisme. Aux yeux de leurs rivaux chinois, nonobstant, c'était des barbares, des gens qui vénéraient les esprits de la terre et de l'air, ou les dieux de la guerre qu'il fallait se concilier : c'était certes de redoutables guerriers, mais rien d'autre. Les annales des Tang les décrivent comme principalement nomades, ayant des mœurs sauvages, couverts de crasse, ne se lavant jamais.

Ambitieux, conscient du raffinement de la culture chinoise, Trisong Detsen entreprit de donner largeur de vue et profondeur philosophique à la société tibétaine. Quelles que fussent ses croyances personnelles, dont nous sommes peu informés, le bouddhisme était un choix évident : déjà pratiqué à la cour, c'était le modèle institutionnel le mieux compris. Islam et christianisme étaient trop exotiques, le taoïsme trop chinois et le

manichéisme une supercherie manifeste, selon le roi. Le bouddhisme était vraiment international. Il comptait des fidèles parmi les tribus nomades du Nord, les plaines chaudes du versant méridional de la chaîne et dans l'État vassal du Tibet, le Népal ou *Balpo*. On le trouvait au cœur intellectuel du Cachemire comme dans la capitale impériale de Chang'an ou dans les villes des Routes de la Soie. Le Tibet pouvait choisir de se retirer en lui-même ou sortir à la rencontre du monde qui l'entourait. Trisong Detsen fit ce dernier choix.

Avant lui, l'introduction du bouddhisme avait été fragmentaire, épisodique et souvent due à des étrangers, comme les princesses chinoises. Cette fois, avec un *tsenpo* engagé, sa diffusion fut systématique, ambitieuse et visionnaire. Les étrangers y jouèrent encore un rôle décisif, inévitablement. Les meilleurs professeurs étaient issus des universités et monastères indiens ou étudiaient le zen en Chine. Pourtant, leur présence à la cour restait problématique en y éveillant les soupçons. Selnang, aristocrate tibétain du clan des Ba, était chargé du recrutement des érudits étrangers. Son activité nous est décrite par le *Testament de Ba*, document qui dépeint l'établissement du bouddhisme au Tibet et la fondation du monastère de Samyé, la première des grandes institutions monastiques qui décideraient de l'histoire tibétaine durant le millénaire suivant. Des bribes d'une première version de ce document, datant du ixe ou xe siècle, ont été retrouvées dans les grottes de Dunhuang. Elles révèlent un processus traversé de tensions.

Selnang se rendit au Népal pour en ramener un éminent savant du nom de Santarakshita, abbé de Nalanda, le monastère bouddhiste ou *mahavihara* de l'État actuel de Bihar, au sud de Katmandou. Dans les versions ultérieures, on interroge poliment l'abbé sur les enseignements de Bouddha. Dans la première, on l'emprisonne au Jokhang jusqu'à ce que la cour soit assurée que le visiteur n'était pas sur le point de lui jeter un sort. Cela fait, on dresse les plans d'un grand monastère, inspiré du voisin de Nalanda, Odantapuri, mais une succession de désastres naturels ranime les peurs locales des dieux étrangers. On bannit Santarakshita pour ne le rappeler qu'une fois la situation assouplie. Cette fois il revint avec un maître du tantrisme, Padmasambhava. Ce dernier était originaire de la vallée de Swat, à l'ouest de l'Indus, dans l'actuel Pakistan. C'était alors un centre bouddhique. Le mythe fondateur du monastère de Samyé raconte comment Padmasambhava identifia et chassa les démons empêchant la diffusion du

dharma. On peut voir dans l'histoire une parabole, la désignation et le désarmement des esprits opposés à la vision avancée du roi ; c'est aussi le mythe fondateur du puissant oracle de Nechung au Tibet, esprit protecteur encore consulté de nos jours par le Dalaïlama. Personnage ardent et malvenu à la cour, Padmasambhava fut incité à se retirer quand il eut opéré ses rites magiques, ce qui ne l'empêcherait pas de devenir un immense héros du folklore populaire, le gourou Rinpoché, le « maître précieux. »

On donna au temple de Samyé la forme d'un mandala, un cercle au sens strict, mais en fait un diagramme géométrique métaphysique, reflet des quatre points cardinaux de l'univers avec le mont Meru en son centre, conception issue du cœur de la cosmogonie védique. Le temple du centre avait trois niveaux, le premier de style indien, le deuxième chinois et le troisième modelé sur les temples de Khotan : c'était une profession de foi cosmopolite de la part du Tibet. Samyé est encore debout, avec son plan originel, bien que les guerres, séismes, incendies ou destructions du régime chinois dans les années 1960 et 1970, pendant la Révolution culturelle, aient tous éprouvé les bâtiments. Le site est devenu la pierre de fondation de l'école Nyingma du bouddhisme tibétain, la plus ancienne des quatre grandes écoles (*nyingma* signifie « les anciennes ») ; le gourou Rinpoché est tenu pour fondateur de la tradition dont les origines associent la religion autochtone du Tibet à la philosophie bouddhiste.

Samyé allait être le siège d'un des grands événements du règne de Trisong, la confrontation de deux visions contradictoires des enseignements du Bouddha. Comme il avait amené Santarakshita, Selnang ramena des moines zen au Tibet. Les deux traditions s'affrontaient sur la meilleure manière de transcender le cycle terrestre de souffrance pour parvenir à l'illumination. La tradition indienne des *sutras* (*sutra* signifiant « discours ») privilégiait une approche graduelle, en affirmant que le chemin du Nirvana se parcourait jour après jour. Le zen annonçait une route plus dynamique et immédiate vers le non-être, en tenant l'approche méthodique comme terre-à-terre, indigne d'un esprit brillant et incisif. Trisong décida que les deux camps devaient en débattre à Samyé. Il demanda à Kamashila, disciple de Santarakshita, de présenter le point de vue des *sutras*. Un moine du nom de Moheyan défendit la perspective du zen, mais Kamashila le ridiculisa, remporta la joute et le bouddhisme tibétain s'enracina du coup dans la tradition indienne, tandis que le zen s'effaçait. Certains érudits ont mis en doute ce débat dramatique, mais

l’histoire exprime bien l’importance du conflit entre les émissaires des différentes obédiences bouddhistes au Tibet.

S’agissant des textes bouddhistes, en revanche, nulle compétition. On allait trouver des milliers de *sutras* et leurs commentaires dans les monastères et universités dans tout l’Himalaya indien. Trisong initia la démarche follement ambitieuse et onéreuse de faire venir des traducteurs depuis l’Inde et le Népal pour travailler avec les érudits tibétains sachant le sanskrit. Il fallait forger des termes qui n’existaient pas en tibétain ; la langue elle-même se développa et se modifia afin d’intégrer tout cet univers religieux et culturel. Surtout, ce travail enracina suffisamment le bouddhisme pour qu’il survive à l’effondrement ultérieur de l’empire comme à la chute de ses empereurs de droit divin. Le legs de Trisong avait fait du Tibet un flambeau spirituel, de telle sorte que la disparition du régime qui avait lancé ce processus, si elle l’affaiblit, ne l’éteignit pas. Elle fut ranimée, non à Lhassa, la cité des dieux, mais dans un coin aujourd’hui obscur du Tibet occidental, à l’ombre septentrionale de l’Himalaya, par un empire oublié depuis longtemps, dont les derniers feux furent le premier aperçu qu’un Européen ait du monde tibétain.

---

3 Institut de génomique de Pékin. (NdT)

4

Les royaumes perdus

Au sortir de la ville frontalière et dépenaillée de Saga, à 700 kilomètres à l'ouest de Lhassa, le Tibet se racornit comme une coquille. On évolue à la latitude de l'Algérie et l'on traverse des dunes de sable sans un sommet neigeux en vue. La lumière de l'aube est magique, qui noie les collines inférieures dans le miel et le caramel, mais on a peine à croire que quiconque puisse vivre dans une telle austérité. Puis l'on aperçoit des ânes sauvages, les *khyang* en tibétain, broutant la maigre herbe pâle qui s'évertue à percer le sol pierreux. L'oxygène est rare à 5000 mètres ; tout paraît plus proche et, en même temps, la vaste échelle du paysage vous rapetisse. Il est facile de comprendre qu'une philosophie mettant l'accent sur la nature illusoire de la conscience individuelle, comme le bouddhisme, puisse s'épanouir ici.

La route vers l'ouest suit la large vallée du Yarlung Tsangpo, qui devient le Brahmapoutre une fois en Inde, l'un des quatre grands fleuves d'Asie ayant leur source au Tibet occidental. Au nord se trouvent les montagnes du Lungkar Shan, chaîne très différente de celles du sud : ce sont des pics neigeux isolés surplombant de larges vallées où, suite au changement climatique, les nomades voient s'étioler et disparaître d'une année sur l'autre les glaciers qui alimentent leurs pâturages. Dans les années 1950, les Chinois ont inscrit une route militaire stratégique le long de cet antique itinéraire ; elle s'étend sur 2 000 kilomètres entre la ville tibétaine de Lhatse à l'est et la province du Xinjiang tout à fait à l'ouest, en traversant en

chemin la région disputée d'Aksai Chin. Désormais asphaltée, la G219 est l'une des routes les plus spectaculaires de la planète.

À Punsum, elle franchit un alignement de trois mamelons sommés de drapeaux de prière claquant au vent. Les antiques voies commerciales s'orientent vers le sud à partir de là pour traverser de hauts cols menant à l'extrême-ouest du Népal. La route monte ensuite vers un col situé à plus de 5 200 mètres, le Mayum La (*la* signifie « col de montagne »), situé sur l'une des grandes lignes de partage des eaux du monde, entre le Tsangpo filant vers l'est et trois autres grands cours d'eau, l'Indus, la Sutlej et la Karnali.

À la fin de 1715, Ippolito Desideri et Manuel Freyre, deux missionnaires jésuites, furent probablement les premiers Européens à franchir ce col, dans la direction opposée : ils arrivaient du Ladakh à l'extrême-ouest pour se rendre à Lhassa et voyageaient sous la protection d'une noble veuve tatare qui regagnait la capitale. Échapper à ce qu'il appelait le « grand désert » du Tibet fut sans doute un soulagement pour Desideri, formidable savant auquel son Église interdisait cruellement toute publication. Quelques jours plus tôt, il avait découvert « une montagne d'altitude excessive et de grande circonférence, toujours ceinte de nuées, couverte de neige et de glace, et très affreuse, nue et raide, et horriblement froide. » Il s'agissait du mont Kailash. Fixer sa cime éblouissante, sans la moindre protection oculaire, l'avait rendu aveugle, douleur atténuée, sur le conseil de son hôtesse, en se frottant de la neige sur les yeux. La compagnie se reposa sous la montagne, au bord du lac Manasarovar, avant de repartir vers le Mayum La. Desideri s'interrogeait avec enthousiasme sur l'identité des grands cours d'eau dont les sources entourent la montagne qui l'avait momentanément aveuglé. Et c'est ainsi que les Européens découvrirent l'axe du monde.

Le mot sanskrit Manasarovar signifie « les eaux de l'esprit », l'esprit en question étant celui de Brahma, le seigneur à l'origine de la Création dans la tradition hindoue. Selon la légende, le lac fut placé à cet endroit pour donner aux disciples de Shiva, dieu de la destruction créatrice méditant au sommet du Kailash, des eaux sacrées avec lesquelles se rafraîchir l'âme. Entre autres noms tibétains, le lac porte celui de Mapham-pa, « celui qu'on ne peut conquérir », renvoyant à l'endroit où se baigna la mère de Bouddha avant de rêver qu'il pénétrait dans sa matrice, du côté droit, sous la forme d'un éléphant blanc. Le rivage du lac, long de 90 kilomètres, est un lieu de pèlerinage, non seulement pour les hindous et les bouddhistes, mais aussi pour les jaïns et les disciples de Bön, la deuxième religion du Tibet. Des

récits plus matérialistes tâchent de se ménager une place aujourd’hui. Là où la G219 longe le rivage septentrional du lac, on trouve un nouveau centre touristique hérissé d’antennes de téléphones mobiles. Un grand panneau porte une affiche du président chinois Xi Jinping avec ce slogan en mandarin : « Ne vous en remettez pas au ciel, ne vous en remettez pas à la terre, mais remettez-vous-en à nous pour nous débarrasser de la pauvreté. »

Quelques kilomètres plus à l’ouest, un embranchement mène à Darchen, point de départ d’un circuit rituel, le *kora* du Kailash lui-même. Il y a encore un demi-siècle, Darchen était un hameau ; un moine japonais de passage y signale trente maisons de pierre au tournant du XXe siècle. Lors de la Révolution culturelle, dans les années soixante, la montagne fut quasi abandonnée, mais Pékin a beaucoup investi dans les infrastructures en pariant sur un boom du tourisme religieux, notamment chez les Indiens qui ne se soucient guère d’acclimatation et franchissent la frontière avec une hâte dangereuse, parfois fatale, pour visiter la montagne et le lac les plus sacrés du monde. La grand-rue animée est jalonnée d’hôtels sinistres, de réverbères à énergie solaire, de restaurants de saison et de boutiques de souvenirs. Le circuit lui-même est enlaidi par les détritus et les excréments humains, mais la cime domine tout, avec ses proportions idéales, son cône quasi parfait et fulgurant. Le sens de Kailash est contesté, mais le mot sanskrit *kelasa*, « cristal », semble approprié.

Au-delà de sa beauté désolée, le Kailash est un site spirituel encombré, comme Jérusalem. Sanctuaires, monastères de toutes sortes de religions et sectes en jalonnent partout le circuit. C’est toutefois l’école Kagyu du bouddhisme tibétain, laquelle a émergé au XIe siècle – on l’a vu au chapitre précédent – grâce à des *mahasiddhas* comme Naropa, qui règne autour du Kailash, après une lutte légendaire qui y opposa le poète et yogi du XIe siècle, Milarepa, et le défenseur de la religion Bön, Naro Bonchung. L’enjeu du débat aurait été l’avenir spirituel du Tibet.

C’est une biographie postérieure de plusieurs siècles, celle d’un moine Kagyu du nom de Tsangnyon Heruka, qui portait les cheveux longs et buvait dans un *kapala* (un crâne évidé), qui nous relate au XVe siècle la joute de Milarepa et Naro Bonchung. Son nom signifiait « le fou de Tang », la région centrale du Tibet d’où il était originaire, mais sa folie était tout sauf pathologique. Les *nyon-pa* – les fous ou les insensés – pratiquaient ce qu’on pourrait appeler une « sagesse folle », tels des gyrovagues mendiants, hors du cadre réglé d’un monastère. Rompant leur vœu de célibat, ils se

laissaient pousser les cheveux et buvaient de l'alcool, vagabonds spirituels dont le comportement affiché, sauvage et aberrant, loin d'être erratique, s'inscrivait dans une pratique disciplinée caractéristique de l'école Kagyu. C'était une reformulation des concepts en ayant inspiré l'origine. Le biographe Tsangnyong n'avait pas seulement été séduit par Milarepa, son mode de vie et ses actes, mais aussi par le rôle joué par Milarepa dans la fondation de cet ordre profondément tantrique : une succession continue de maîtres et de disciples le relie au fidèle tantrique indien, Tilopa lui-même.

La biographie de Milarepa par Tsangnyong fut l'un des premiers livres imprimés au Tibet avec des caractères en bois ; il rencontra aussitôt le succès. Chacune des initiatives de Bonchung est contrée par Milarepa. Si le premier brise un rocher par la magie, le second le tranche de son regard de yogi. Constatant que tous ses efforts sont facilement dominés, le prêtre du Bön admet la supériorité de Milarepa, puis il remet tout en jeu lors d'une course ultime vers le sommet. Les disciples de Milarepa se réveillent de bonne heure pour découvrir Naro Bonchung assis sur son tambour volant magique, revêtu d'une cape verte, qui joue d'une trompette taillée dans un fémur humain. Milarepa somnole, inconscient de la panique qui gagne son entourage. Il se contente de faire un signe vers son rival ; du coup, celui-ci se trouve figé autour de la montagne. Puis, alors que les premiers rayons du soleil touchent le sommet, Milarepa claque des doigts et y est instantanément transporté. Des reliques de cette rencontre au sommet sont toujours visibles pour les fidèles au cours de leur circuit rituel autour de la montagne. Grâce à la victoire de Milarepa, ce fut l'école Kagyu qui contrôla la région du Kailash, si éminente au plan religieux. L'histoire de sa vie reste populaire, adaptée pour les générations d'aujourd'hui dans des mangas et des films ; on lui prête souvent une peau verte, à force d'avoir ingurgité trop de bouillon d'ortie. Mais cette légende extraordinaire repose sur un arrière-plan historique qui suscite des interrogations fondamentales. À quoi ressemblait le monde culturel et spirituel du Tibet avant l'arrivée du bouddhisme ? Comment le monde d'avant l'écriture fut-il absorbé par le nouveau Tibet ? Quel impact auraient les politiques régionales sur la nouvelle religion d'État ?

*

Le Kailash possède un autre nom, plus ancien que les autres : Tisé. Si le sens en est obscur, son étymologie s'enracine dans une langue très différente, celle de la culture Zhang Zhung, également écrit Shangshung. Cette langue était jadis classée comme indo-européenne, par opposition au tibéto-birman, mais on a depuis remis en cause cette classification lâche, faute d'un nombre suffisant d'exemples. On a identifié cinq textes qui pourraient s'avérer du Zhang Zhung dans la grotte de la Bibliothèque près de Dunhuang, mais les fragments dont nous disposons ne nous permettent pas d'en retracer l'origine. Certains savants affirment que le Zhang Zhung est lié à d'antiques langues parlées dans quelques régions himalayennes comme Lahaul et Spiti, sur l'autre versant proche de la chaîne. Pour d'autres, il serait apparu dans les marches chinoise et tibétaine, loin au nord-est, durant le néolithique et des milliers d'années avant la construction des grands châteaux, temples et tombeaux qui ont ultérieurement caractérisé cette culture. Ce groupe aurait migré vers l'ouest en réaction à la détérioration du climat – moindre pluviométrie et désertification – et adopté un mode de vie nomade. Les recherches archéologiques viennent seulement de commencer, qui pourraient éclairer le mystère du royaume perdu de Zhang Zhung et nous permettre de mieux comprendre les liens exceptionnels des Tibétains avec leur paysage.

En 1962, dans son ouvrage fondateur *La Civilisation tibétaine*, l'historien Rolf Stein a raconté comment le royaume de Songtsen Gampo, qui s'étendait vers l'ouest dans la haute vallée du Yarlung Tsangpo au VIIe siècle, rencontra une nation tout à fait étrangère, celle de « Shangshung » ayant pour capitale Khyunglung. Cette nation, nous dit-il, était le foyer du Bön, la religion des Tibétains avant le bouddhisme. En résultaient plusieurs questions auxquelles Stein ne pouvait répondre. Quel était le degré d'étrangeté de cette nation ? Partageait-elle l'origine des Tibétains ? Stein avait également peine à voir dans le Zhang Zhung un État organisé. Pourtant, la première épouse du puissant roi Songtsen Gampo, bien avant la princesse chinoise Wencheng et ses nombreuses autres femmes, avait été la fille du roi de Zhang Zhung. En échange, Gampo avait proposé sa propre sœur, ce qui constituait une double alliance matrimoniale entre les souverains. Si l'on se rappelle l'habileté diplomatique extrême de Songtsen, en particulier avec les Tang, il est douteux que le roi du Tibet ait pu prodiguer les atouts politiques d'une alliance avec sa sœur à une bande quelconque de nomades.

Nous savons aussi, cependant, que cette alliance ne fut pas un succès. La sœur de Songtsen, Sadmarkar, figure dans des documents de Dunhuang datant du milieu du IX[e] siècle. Dans certaines des chansons tibétaines les plus anciennes que nous ayons, écrites de son point de vue, elle déplore sa situation :

« Tel est l'endroit que le destin m'a assigné,
Ce château d'argent de Khyunglung.
D'autres disent :
'Vu du dehors, ce n'est que falaises et ravins,
Mais à l'intérieur, ce n'est qu'or et joyaux.'
Mais lorsque je me tiens devant lui,
il se dresse grand et gris. »

Elle servit d'espionne à son frère pendant quelques années de solitude et de tristesse jusqu'à ce que Songtsen dépêche une armée pour capturer et tuer le roi de Zhang Zhung alors qu'il voyageait vers le nord-est avec ses troupes en direction de l'Amdo. Sa dynastie avala ensuite tout le vaste territoire du Tibet occidental. C'est ainsi que Songtsen, de roi devint empereur.

Les historiens intéressés par l'émergence du Tibet se sont en général cantonnés à l'arrivée des puissances majeures, celles qui allaient dominer les relations à venir – celles issues de Chine, du sous-continent ou les tribus nomades et steppiques. Le Zhang Zhung n'a été qu'une note de bas de page, l'un des nombreux royaumes himalayens perdus dont l'obscurité même a suscité une sorte d'intrigue ésotérique. On l'associe aussi à Shambhala, le royaume mythique perdu de l'hindouisme, et il est mentionné par le *Kalachakra*, la branche peut-être la mieux connue et la plus complexe du tantrisme bouddhique au Tibet. Mais les recherches modernes pointent le rôle significatif joué par le Zhang Zhung dans la première histoire de l'Asie centrale, tel un rival potentiel du royaume émergent de la vallée du Yarlung ; telle une culture dont les origines s'enracinaient plus de mille ans plus tôt, avant que prenne fin le pouvoir des « rois du *dharma* » aux VII[e] et VIII[e] siècles.

De nos jours, en roulant depuis le Kailash vers l'ouest sur la G219, on envisage un monde hindou et surtout musulman – les États indiens septentrionaux de l'Uttarakhand, de l'Himachal Pradesh, de Jammu-et-

Cachemire et au-delà le Nord du Pakistan, l’Afghanistan et l’Iran – depuis un État bouddhiste. Durant le millénaire hypothétique du royaume de Zhang Zhung, ce monde était largement bouddhiste : la grande dynastie Maurya de l’âge du fer, dont le plus célèbre roi fut Asoka, bouddhiste converti ; l’apogée gréco-bouddhique de l’empire gandhara au nord du Pakistan ; l’empire kouchan d’Asie centrale qui vint se briser comme une vague sur la forteresse de l’Himalaya, annonçant le sort ultérieur de l’islam ou des Anglais. À l’époque de la chute de Zhang Zhung, le Cachemire était toujours un centre bouddhiste majeur. Si l’on considère que la dynastie Tang au nord, que les Newars de Katmandou (à distinguer de l’acception moderne du terme qui signifie « Népalais ») au sud-est partageaient cette même foi, on peut juger que le Tibet occidental était encerclé par une religion désormais internationale et embrassée par l’élite asiatique, ce qui explique son adoption par un État à l’ambition neuve comme le Tibet.

En conquérant le Zhang Zhung, en prenant le contrôle des Routes de la Soie, les Tibétains se relièrent à la grand-route de l’information du VIIe siècle, laquelle transportait marchandises et idées entre la Chine, la Perse et les royaumes chrétiens de Méditerranée orientale. (Il n’est pas inutile de se rappeler que la plupart des gens qui les arpentaient étaient des réfugiés.) Outre la doctrine bouddhiste dominante, déjà connue d’eux, les Tibétains découvrirent de nouvelles religions, comme le christianisme. L’existence d’églises orientales le long des Routes, qualifiées d’hérétiques car nestoriennes, alimenterait les fantasmes européens sur le Tibet un millénaire plus tard. Toutefois, si l’élite bouddhiste avait adopté le bouddhisme, celui-ci ne s’était pas vraiment diffusé hors de la cour. Les dieux indigènes du Tibet régnaient encore.

Le monde perdu du Zhang Zhung est propice pour chercher des indices sur ces dieux : l’archéologie récente nous en a livrés plusieurs. Si, pour Rolf Stein, ce royaume n’était qu’un pont altier et désertique reliant les contrées orientales et occidentales de l’empire tibétain, les nouvelles trouvailles montrent que le Zhang Zhung, avant sa prise de contrôle par le Tibet, était un royaume important à la confluence de routes du commerce à longue distance, un canal de transmission d’idées et de cultures venues d’au-delà du plateau. Le Zhang Zhung avait aussi beaucoup à offrir : de l’or, du sel, du musc, ainsi que des plantes médicinales. Des objets trouvés dans des tombes du Zhang Zhung, dans le Gugé au Tibet occidental, se sont avérés venir du Nord de l’Inde, voire plus loin, ce qui montre que le commerce

traversait la chaîne principale de l’Himalaya comme il allait d’est en ouest. La découverte inopinée d’un tombeau en 2006 renfermant de la soie de la période de la dynastie Han révèle que ce commerce partait aussi vers le nord. En 2016, des archéologues chinois ont annoncé avoir trouvé des traces chimiques de thé dans une autre tombe du Tibet occidental datée de 200 avant l’ère chrétienne, soit au cœur de la période Zhang Zhung, modifiant par là notre hypothèse de l’arrivée du thé au Tibet, antérieure de cinq siècles. Selon ces chercheurs, un rameau latéral des Routes de la Soie avait traversé le centre du Tibet, telle une préfiguration de l’initiative moderne chinoise, « Une ceinture, une route. » Il paraît tout aussi probable que le thé voyagea depuis les Routes de la Soie par un itinéraire préhistorique nord-sud.

Notre connaissance de Zhang Zhung demeure aussi intéressante que frustrante. En 1933, un groupe de savants, sous la houlette du fameux tibétonologue Giuseppe Tucci, visita le village de Khyunglung, au fond de la vallée de la Sutlej, pour relever plusieurs édifices sacrés ainsi que des quartiers d’habitation. Ces experts estimèrent qu’il fallait voir dans ces ruines le site de Khyunglung Ngulkhar, la « citadelle d’argent de la vallée de l’aigle cornu », mentionnée par les textes sacrés du Bön et dans les manuscrits retrouvés dans les grottes voisines de Dunhuang. L’aigle cornu ou *khyung* est un thème central dans la culture Zhang Zhung, plus tard assimilé à la divinité hindouiste mangeuse de serpents, Garuda, plus familière. Il y a peu encore, ces vestiges étaient le seul centre connu de la culture qui nous occupe, mais le tableau se complète peu à peu. Des archéologues, Mark Aldenderfer des États-Unis et le Chinois Huo Wei, ont fouillé plusieurs édifices de Dindun, village de maisons à moitié souterraines, nanti de deux cimetières, daté entre 400 et 100 avant notre ère. Des archéologues chinois dirigés par le Dr Tong Tau ont identifié un site majeur à Khardong, à 15 kilomètres environ en aval de Khyunglung, près des tombeaux de Gurgyam où l’on avait déjà trouvé de la soie de la dynastie Han. Ce site important serait beaucoup plus susceptible d’avoir accueilli la capitale du royaume de Zhang Zhung, d’après le Dr Tong. Khardong est aussi proche d’un grand cimetière, à Chunak, où les fouilles ont révélé des objets originaires de toute l’Asie, dont des miroirs de bronze semblables à d’autres découverts sur la steppe eurasienne ou un masque d’or évoquant ceux trouvés au nord de l’Inde et au Népal.

Malgré ces nouveaux éléments, il reste beaucoup à apprendre. Ainsi, quelle était la portée du terme Zhang Zhung ? Renvoyait-il à une structure politique beaucoup plus complexe et variée ou peut-être à la culture d'où est sortie cette structure ? Les plus anciens textes tibétains, datant à peu près du début du IXe siècle, donnent le plus souvent un autre nom à la région, tel Mrayul Thangyye ou Tod. On sait que le Zhang Zhung était limitrophe d'un autre royaume à l'est, le Sumpa, avec lequel il partageait certains traits culturels, mais pas tous. Il est aussi probable que le Sumpa était dominé, voire contrôlé par le Zhang Zhung, ce qui indique une large sphère d'influence. Mais la zone qui s'étend au nord et au nord-ouest du Kailash et de Khyunglung est si vaste qu'il reste beaucoup à découvrir et étudier.

L'archéologue indépendant John Vincent Bellezza a plus largement exploré la région que tout universitaire avant lui, en repérant des centaines de sites, depuis les citadelles jusqu'aux temples et tombeaux. Il a aussi identifié des « terriers », petites pièces aveugles dont l'architecture contraste de manière significative avec celle du Tibet oriental préhistorique. Ces habitations comptent au nombre des plus hautes en altitude construites par l'homme. Bellezza a insisté sur la pratique des pierres levées sur les tombeaux, souvent disposées en alignements impressionnants, au milieu du plateau ou dans des édifices funéraires. Le site le plus notable est celui de Yul Khambu, où l'archéologue a découvert des milliers de ces pierres levées, hautes de 10 à 25 cm. On n'en trouve nulle part ailleurs au Tibet, pas même dans le royaume voisin de Sumpa, ce qui laisse supposer une frontière culturelle. Il est peut-être prématuré d'assigner ces pratiques au Zhang Zhung, mais d'évidence une culture très spécifique s'était développée en altitude sur le plateau occidental. Elles sont plus proches des cultures de sites d'Asie septentrionale – sud de la Sibérie, Pamir, Mongolie – que de celles du centre du Tibet ou de l'Extrême-Orient.

Ce schéma se répète dans l'art pariétal extraordinaire découvert dans tous les confins septentrionaux du Tibet, souvent dévolu à des scènes de chasse et situé dans des abris rupestres au milieu d'antiques campements. On y retrouve aussi des images du *khyung*, l'aigle cornu étroitement lié au Zhang Zhung. Entre autres emblèmes plus symboliques, on distingue la swastika, qui protège contre les esprits mauvais et garantit une longue vie ; le mot tibétain désignant la swastika (terme sanskrit) est *yungdrung*, qui signifie tout à la fois « non-né » et « non-mortel ». C'est un symbole qui a pu arriver par la vallée de l'Indus ou via les tribus semi-nomades d'Asie

centrale, voire de Mongolie. On note les deux orientations – sens des aiguilles d'une montre ou sens inverse ; c'est plus tard seulement qu'elles se répartirent strictement, la première dans le bouddhisme, la seconde dans le Bön.

Quelle était donc la tradition religieuse antérieure à l'arrivée du bouddhisme ? Le sens du mot « Bön » dans le contexte religieux du Tibet est controversé. Il renvoie généralement à un large éventail de pratiques religieuses du cru, non-bouddhistes, qui se sont transmises avant et après le ralliement au bouddhisme. L'histoire de Milarepa, par exemple, marque le moment où un paysage voué au Bön fut transféré au *dharma*, la voie spirituelle bouddhiste. Avant lui, le monde surnaturel des esprits et des démons était géré par les *bönpos*, chamans impliqués dans les rites propitiatoires et thérapeutiques. Ces rites, nés dans un monde naturel qui tout ensemble nourrissait et menaçait ceux qui s'en remettaient à lui, variaient beaucoup d'un lieu à l'autre du plateau ; ils n'en furent pas moins confondus dans l'imaginaire populaire après l'adoption du bouddhisme. La religion indigène, la *mi cho* (« religion des hommes »), réagit en se restructurant, adopta nombre de traits du bouddhisme, dont le rôle du lama (équivalent tibétain du gourou ou « maître »), dont une conception de l'illumination, et développa une littérature sacrée qui s'inventa une origine faussement reculée, antérieure à Gautama Bouddha. Ce récit sacré rétroactif fonde la religion actuellement pratiquée du Bön, bien que les rites et dogmes en soient très différents de ceux jadis adoptés au Zhang Zhung et ailleurs au Tibet.

Il reste possible, sous ce Bön reformulé et sous le bouddhisme, de repérer le paysage original de la spiritualité tibétaine. Le Bön absorba les idées de la nouvelle religion de l'élite tout en conservant ses racines indigènes. En même temps, le bouddhisme, comme le christianisme en Europe, s'adapta à des pratiques animistes vieilles de plusieurs millénaires. Il en résulte qu'une myriade d'habitudes spirituelles et culturelles subsistent, qui, antérieures au bouddhisme, imprègnent la culture tibétaine contemporaine. Citons par exemple les billes d'agate, les *zi* ou *dzi*, dont les motifs en lignes ou en points forment des dessins géométriques de bon augure. On les retrouve dans plusieurs régions d'Asie, notamment la Perse et l'Inde, mais c'est chez les peuples du Tibet, par tout l'Himalaya, qu'elles conservent leur fascination et leur valeur considérable. Les *zi* les plus recherchées ont neuf points ou « œils », *mi* en tibétain, neuf étant un chiffre

sacré dans le Bön. Même à l'époque de l'archéologue Giuseppe Tucci, les billes de la meilleure qualité dépassaient déjà ses moyens. L'origine, comme la réalisation de ces antiquités, restent mystérieuses. L'on convient généralement, désormais, qu'il ne s'agissait pas d'articles importés, mais que les plus beaux exemples étaient issus du Tibet. Que le Dr Tong et son équipe d'archéologues chinois les aient trouvés dans des tombes à Chunak n'a rien d'étonnant : on tient que les plus précieuses de ces billes viennent du royaume de Zhang Zhung.

Autre porte-bonheur dont la valeur a décuplé ces dernières décennies, l'assortiment d'amulettes en alliage de cuivre appelé *thokchak*, c'est-à-dire le « premier métal ». Les chroniqueurs Tang ont salué l'excellence des orfèvres tibétains dont les cottes de mailles étaient de la plus haute qualité : l'élégance de ces amulettes en atteste. Certaines étaient des objets fonctionnels, tels des boutons ou des pinces ; d'autres étaient plus symboliques. Certaines des meilleures reproduites dans l'important *Transhimalaya* de Tucci venaient du Tibet occidental : de belles représentations du motif étroitement associé au Zhang Zhung, le *khyung* ou aigle cornu, ayant parfois l'apparence d'une tête de yak sur un corps d'oiseau. Comme les pierres levées du nord-ouest du Tibet, beaucoup de *thokchak* traduisent l'influence des nomades de la steppe eurasienne et font écho à l'orfèvrerie fascinante des Scythes. Si l'influence de l'Inde et de la Chine sur l'Himalaya est bien documentée, il nous reste à mesurer pleinement cette autre veine septentrionale.

L'amalgame syncrétique des esprits locaux, dont la richesse mythologique est inscrite dans le paysage, avec le bouddhisme, ses austérités et sa vigueur politique, était susceptible de provoquer des conflits, s'agissant par exemple de la mise à mort d'animaux pour leur viande ou de la consommation d'alcool. Mais l'interaction des deux finirait par former une culture aussi complexe qu'unique. Cela n'a jamais été aussi vrai qu'ici, dans l'ouest du Tibet, qui joua un rôle décisif dans la lutte séculaire pour instaurer le bouddhisme, au cours de ce que les Tibétains appellent le *chidar*, la « seconde diffusion ».

Au centre de cette résurgence, il y eut un autre royaume perdu, né des cendres de l'empire tibétain au Xe siècle dans la vallée de la Sutlej, quelques kilomètres en aval de la capitale abandonnée du Zhang Zhung. L'endroit s'appelait Gugé et son influence sur l'avenir du nouveau Tibet bouddhiste serait immense.

*

Du côté indien de la frontière avec le Tibet occidental, enterré dans les montagnes, juste au sud de la confluence de la puissante Sutlej et de la Spiti, se trouve un village appelé Pooh. On y voit une colonne de pierre de la fin du Xe siècle portant le nom de naissance du roi qui allait initier la renaissance bouddhiste du pays, Khorre, plus connu sous son nom spirituel de « La Lama Yeshe Ö ». Cette colonne matérialisait la limite de son royaume, sphère d'influence qui s'étendait, à l'ouest, jusqu'au Baltistan, dans les montagnes du Karakoram au Pakistan, et au Ladakh, le « Petit Tibet » situé en deçà des frontières de l'Inde actuelle, et à l'est jusqu'à une partie du nord-ouest du Népal actuel, mais aussi jusqu'aux franges septentrionales de l'Himalaya indien. Ce royaume s'appelait Ngari Khorsum, « les trois circuits de Ngari », Ngari renvoyant vraisemblablement au Kailash, mais pour signifier l'ouest du Tibet. Cet empire oublié allait marquer la résurgence de la dynastie des Yarlung (d'où sortait Yeshe Ö), les jours glorieux des grands rois du *dharma* Songtsen Gampo et Trisong Detsen.

Au milieu du IXe siècle, le Tibet avait sombré dans le chaos et la rivalité de clans. En 848, sur la Route de la Soie, Dunhuang tomba encore une fois aux mains des Chinois. Le monachisme s'effondra au centre du Tibet ; on pilla et viola les tombeaux des Yarlung. De sorte qu'une branche de la famille, toujours bouddhiste dévote, partit vers l'ouest pour se tailler un nouvel État ayant pour capitale Purang, aujourd'hui Taklakot, près de la frontière nord-ouest du Népal actuel. Elle contrôlait un large pan de l'Himalaya occidental : le Ladakh et le Zanskar, la Spiti et le haut de la vallée de la Sutlej. Yeshe Ö (947-1024) hérita d'un État centré sur la vallée de la Sutlej, le royaume de Gugé, et régna avec son frère, moine bouddhiste chargé des affaires spirituelles. Visant la survie politique et le renouveau spirituel, ils entendaient recréer le monde visionnaire de leur grand prédécesseur Trisong Detsen deux siècles plus tôt. Ils firent du bouddhisme la religion de l'État et initièrent ainsi, d'après certains experts, le modèle d'une synthèse des pouvoirs religieux et temporels sous les Dalaï-lamas.

La population dans son ensemble entretenait les institutions religieuses en nature et en terres ; elle était récompensée en retour quand ses enfants s'agrégeaient au clergé, recevaient instruction et formation militaire, chose très nécessaire compte tenu de l'essor rapide de l'islam en Asie centrale.

Yeshe Ö éradiqua ou favorisa alternativement tel ou tel culte prébouddhique bien connu du Zhang Zhung. À Pekar, non loin de Pooh dans la vallée de la Sutlej, mais sur le flanc nord de l'Himalaya, il enleva la divinité locale, guerrier mythique du nom de Pehar, vraisemblablement originaire d'Asie centrale et sertie dans la légende du puissant clan local. La mission inédite de Pehar, tel un esprit tutélaire de la nouvelle « foi » du bouddhisme, était de réduire les démons adverses, mission dépeinte sur des peintures extra-ordinaires, quasi-contemporaines, réalisées dans les grottes de la Béatitude, à quelque 30 kilomètres au nord de la nouvelle capitale de Yeshe Ö, Tholing. Il fallait voir dans la représentation de Pehar prêtant serment de protéger le *dharma* l'allégeance symétrique des anciens dieux devant le nouveau roi.

Yeshe Ö, de fait, était obsédé par l'orthodoxie bouddhiste. Le centre du pays, on l'a vu, était devenu une frontière spirituelle rétive très entichée du bouddhisme tantrique indien, appelé Vajrayana au Tibet (soit le « véhicule de la foudre »), aux enseignements ésotériques, aux idées scandaleuses. Certains adeptes suivaient les théories tantriques au pied de la lettre, tuaient animaux ou humains ou enfreignaient les tabous sexuels. Ce n'était certes pas ce que le roi voulait pour le Gugé. Il voulait revenir à la pureté supposée de Trisong Detsen, pas adopter des hérésies modernes. À cette fin, il ranima un autre aspect méritoire du legs de Trisong Detsen, l'art de la traduction. Il dépêcha vingt et un brillants jeunes gens au Cachemire, qui restait un centre de savoir bouddhique en Inde, pour rapporter des textes sacrés à traduire du sanskrit en tibétain, de manière à ouvrir un renouveau spirituel.

Semblables traducteurs, les *lotsawa* en tibétain, sont vénérés par le bouddhisme car l'acte de traduire exige une profonde connaissance des textes. Le plus grand d'entre eux, à la cour de Yeshe Ö, était Rinchen Zangpo, né en 958 à Ngari ou dans le village de Reni, tous deux dans la vallée de la Sutlej. Dès l'âge de deux ans, on le vit tracer des lettres sanskrites dans la poussière ; bien que ses parents ne soient pas bouddhistes, il fut ordonné moine à treize ans tout juste. Il passa de nombreuses années en Inde à étudier des textes bouddhiques, tantriques et non tantriques, en sanskrit. Lorsqu'il rentra enfin au pays, il éveilla d'après la légende l'attention du roi en remportant une épreuve de magie contre un prestidigitateur apprécié, dont il eut vite fait de percer la nullité. Savoir le degré de véracité des histoires qui le concernent importe peu ; elles

illustrent seulement que Rinchen Zangpo était un homme suprêmement doué, voué à la véritable voie du *dharma*, dans un monde où chacun, jusqu'aux yaks, se prend pour un maître spirituel. Yeshe Ö en fit le chapelain de la cour et lui demanda de traduire des textes du sanskrit. Il le renvoya par la suite au Cachemire, cette fois avec un certain faste, pour en recueillir davantage. C'est l'apport de ces nouvelles recherches, financées par l'accès du Gugé aux mines d'or de la vallée de l'Indus et par le commerce du musc avec le monde arabe, qui informa et approfondit la compréhension tibétaine du bouddhisme.

Rinchen Zangpo reçut en outre la mission de recruter des artistes pour l'important programme de constructions initié par le roi. En 996, on posa les fondations de quatre grands temples : Tholing au centre, Tabo à l'ouest sur la rivière Spiti, Nyarma au nord, au Ladakh, et Khorchag à l'est, près de l'ancienne capitale Purang. Tholing était le temple-mère, appelé Tsuglakhang, comptant parmi les cimes de l'art tibétain. C'est depuis cet endroit qu'une « foule de penseurs et d'ascètes, aujourd'hui presque inconnus, répandit sur l'ensemble du Tibet une lumière spirituelle qui n'est pas encore éteinte », comme l'écrivait Giuseppe Tucci après sa visite en 1933. Un émissaire commercial britannique, Gerard Mackworth-Young, a décrit ainsi sa visite du site de Tholing avant la Grande Guerre :

> « Le lit de la rivière, à cet endroit, est un désert brûlant de rochers et de poussière large d'un mille environ… Le monastère de Tholing se dresse en face, sur une corniche dominant la Sutlej. Ses longues murailles rouges, rehaussées par quelques peupliers étincelants et couverts de feuilles, ses alignements de stupas d'un blanc pur, la structure hémisphérique typique du bouddhisme au sommet, le toit d'or rutilant dans la brume apportaient juste la touche finale d'irréalité qu'exigeait toute la scène. »

La vision de Mackworth-Young n'est plus. Presque toutes les gloires artistiques du Gugé épargnées par le temps ont été détruites par la Révolution culturelle, qui a privé le monde de cette renaissance bouddhiste reculée. Entre quelques très rares vestiges, on compte des temples troglodytiques dans la vallée de Khartse, où Rinchen Zangpo mourut, vénéré et nonagénaire, ornés de portraits exquis du *lotsawa* et de son roi Yeshe Ö, peints tous deux avec un art consommé au XIVe siècle : leur

collaboration avait transformé le Tibet occidental et leur legs a perduré dans l'essor unique de ce pays, telle une nation gouvernée par le prisme de la spiritualité.

Durant l'essentiel du XIe siècle, les successeurs de Yeshe Ö entretinrent la vision spirituelle du Gugé et accrurent son contrôle politique en réunissant les différentes parties du royaume familial sous la capitale de Tholing. Surtout, s'agissant du moins de l'avenir du bouddhisme au Tibet, quand Yeshe Ö eut abdiqué en faveur de son neveu Changchub Ö, le nouveau roi s'attacha aussitôt à persuader l'éblouissant érudit bouddhiste Atisa Dipamkara de se rendre au Gugé. À ce stade, les Turcs karakhanides s'étaient propagés vers l'est le long des Routes de la Soie, en convertissant les centres bouddhiques à l'islam et même, d'après la légende, en prenant Yeshe Ö en otage. Au lieu de consacrer son or à acheter les Turcs, le roi Changchub s'en servit – sur les instances de son oncle – pour arracher Atisa à son université monastique. Il s'agissait de Vikramasila, sise dans l'actuel État indien de Bihar, à l'époque dans l'empire Pala, lequel s'étendait sur toute la limite méridionale de l'Himalaya, l'ultime État bouddhiste majeur dans le sous-continent.

L'arrivée d'Atisa serait cruciale dans l'efflorescence de la tradition monastique du pays. Parmi les nombreux savants indiens travaillant alors au Tibet, il reste vénéré, comme le gourou Rinpoché, pour son rôle dans la fabrication de l'identité spirituelle de la nation. Né en 982 dans une famille noble, très probablement à Bikrampur dans l'actuel Bangladesh, il s'appela d'abord Candragarbha, avant son arrivée au Gugé où Changchub Ö l'accueillit du titre d'Atisa, c'est-à-dire « seigneur », avant que les Tibétains le baptisent Jowo Je. À ce stade, en 1042, on le tenait pour l'un des plus grands savants du bouddhisme au monde ; il avait enseigné une douzaine d'années à Sumatra avant d'accroître sa réputation à Vikramasila. Les étudiants tibétains qui y étaient envoyés pour perfectionnement l'impressionnaient. Mais le prieur du monastère n'avait aucune envie de perdre son meilleur professeur au profit d'un « enclos pour yaks » : il fit promettre à Atisa de revenir trois ans plus tard. Cependant ce dernier resta au Tibet pour les dernières treize années de sa vie.

À Tholing, Atisa écrivit son plus grand ouvrage, *Une lampe sur la voie de l'illumination*, dédié à Changchub Ö. Il l'avait écrit pour éclairer le royaume sur la pratique tantrique. Comment en concilier les paradoxes ? Comment la relier aux méthodes établies ? Comment en interpréter

l'imagerie choquante ? Le grand don d'Atisa, comme l'expose l'histoire religieuse tibétaine, tenait dans la profondeur de sa compréhension et dans l'humilité de ses exemples. À Tholing, il fit connaissance avec le grand traducteur Rinchen Zangpo, alors octogénaire, auquel il devait d'avoir été appelé au Tibet. Et c'est son aîné qui profita le plus de leur rencontre, car Atisa lui montra comment dépasser la surface des multiples tantras pour remonter à leur racine unique.

Au bout de trois ans à Tholing, Atisa repartit avec une escouade de disciples vers le centre du Tibet et la frontière népalaise, dans l'intention de rentrer chez lui comme promis. Alors qu'ils étaient retardés par un contretemps, une dispute éclata parmi ses disciples pour savoir quelle direction prendre. Nagtso, le traducteur tibétain qui l'avait persuadé d'accepter l'invitation de Changchub, était d'avis qu'Atisa tienne sa promesse de retour. Un autre étudiant, Dromton, venu au Gugé profiter de l'enseignement d'Atisa, sut le convaincre de retourner avec lui au centre du Tibet où les moines originaires de la région nord-ouest avaient entrepris de réformer les monastères, au sortir du triste Moyen Âge tibétain. En découvrant la bibliothèque de Samyé et son immense fonds sanskrit, Atisa réalisa combien le bouddhisme avait pénétré le Tibet. L'occasion était trop belle. Au cours de sa vie, il écrivit et traduisit plus de deux cents titres.

À la mort d'Atisa, près de Lhassa en 1054, son étudiant Dromton fonda un nouveau monastère à Reting pour continuer son enseignement, l'école de Kadam (*ka* signifie « écriture » et *dam* « précepte »). Les professeurs y étaient réputés pour leur ascétisme et leur rigueur intellectuelle : leur legs se retrouve, outre Reting, dans les fresques pariétales du Gugé. De cette école sortirait une nouvelle école de bouddhisme tibétain, le Geluk, école des Dalaï-lamas. C'est aussi grâce à Atisa et Dromton au XIe siècle que le *bodhisattva* de la compassion, Avalokitesvara, devint un esprit protecteur du pays, un Chenrezig. Les Dalaï-lamas ont d'ailleurs fini par être considérés comme des incarnations de Chenrezig.

*

Malgré ce long dévouement au *dharma*, le Gugé ne renferme pas de legs monastique durable. Quand Giuseppe Tucci y arriva en 1933, le royaume était désolé, ses quelques habitants à peine conscients des grandes gloires qui l'avaient habité. Il faut se rappeler que des envahisseurs turcs l'avaient

assailli au XIIe siècle, le scindant une fois encore dans ses éléments constitutifs. Seule son ancienne capitale Purang semble avoir échappé au chaos, pour s'étendre au nord-ouest du Népal. L'ordre monastique des Kagyu s'établit à l'ouest et reçut le temple le plus sacré de Tholing, le Tsuglakhang, bientôt rénové dans le style du centre du Tibet.

Avec l'arrivée des Mongols au XIIIe siècle, un autre lignage bouddhiste prit l'ascendant, celui des Sakya, seule école majeure du bouddhisme qui soit héréditaire. L'influence mongole s'estompant, le Gugé jouit d'une magnifique renaissance au XIVe siècle. Les réformateurs de l'école geluk furent invités au Gugé. Tholing resta un centre spirituel, tandis que la capitale du royaume était tranférée dans une extraordinaire forteresse palatiale, le Tsaparang. Comme le premier âge d'or du Gugé, le second se caractérisa par l'ouverture d'esprit et le désir d'accueillir les influences étrangères. C'est ainsi que l'ouest du pays se prépara à se convertir à une religion dont presque tout le séparait, le christianisme.

L'élite tibétaine devait avoir entendu parler du Christ avant que le bouddhisme devienne la religion établie. À l'orée du VIIIe siècle, les sectateurs de l'archevêque hérétique de Constantinople, Nestorius, ayant rompu avec Rome dès les années 420, s'étaient installés parmi les chrétiens de Perse et avaient essaimé le long des Routes de la Soie – où le syriaque était la *lingua franca* – et jusqu'en Chine. Ils s'étaient épanouis sous les Tang ; une célèbre stèle nestorienne érigée en 781 à Chang'an (la Xi'an d'aujourd'hui) cite l'édit impérial de 635 qui autorisa l'enseignement du Christ : « La voie ne possède pas un nom fixe, les sages ne possèdent pas une méthode fixe. » Alopen, le missionnaire qui obtint l'autorisation de prêcher l'Évangile, est mentionné sur la stèle et c'est via cet exemple frappant de la curiosité œcuménique chinoise que nous sont parvenus les *sutras* dits de Jésus, découvertes dans les grottes de Dunhuang, mixte de philosophies bouddhiste, chrétienne et taoïste, associant le concept de *sunyata*, la fameuse « vacuité » bouddhiste, à la théologie chrétienne apophatique, « l'inconnaissabilité » mystique de la nature divine. En 781, le patriarche nestorien Timothée Ier, né dans l'actuel Irak, élu à Bagdad, d'esprit très missionnaire, écrivit qu'il y avait des chrétiens au Tibet et qu'il entendait y nommer un évêque. On a du reste trouvé au Tibet des traces de pratique chrétienne à cette époque, mais la foi ne semble pas s'y être établie. On enterra la stèle de Chang'an lorsque le christianisme fut banni en Chine : le bouddhisme était la seule religion « étrangère » autorisée.

L’Europe savait, bien qu’elle le comprît mal, que de nombreux chrétiens se trouvaient aux confins de l’Asie, isolés derrière un rideau musulman. Des versions controuvées d’une lettre censément écrite par le Prêtre Jean chrétien, « dirigeant suprême des Trois Indes », à l’empereur byzantin Manuel Ier circulèrent dans les cours d’Europe à la fin du XIIe siècle. Elles décrivaient le royaume du Prêtre Jean, abondant en richesses et dépourvu de maladies, mêlaient représentations familières de l’Éden et créatures ou hommes imaginaires tirés des livres d’Hérodote. Ce qui suscitait le plus d’intérêt, c’était que le Prêtre Jean proposât son armée pour libérer Jérusalem, et ce après l’échec de la Seconde croisade. Quoique factice, l’épître s’enracinait dans une géographie en partie réelle. Les chercheurs ont rapproché ce mythe de l’assaut de la tribu d’Asie centrale des Kara-Khitans sur les Turcs seldjoukides. Si cette tribu était bouddhiste pour la plupart, les chrétiens y étaient nombreux.

À ces légendes correspondait un goût grandissant pour les récits de voyages. À la fin du XIIIe siècle, Marco Polo le satisfit aux deux extrémités des Routes en divertissant Kubilaï Khan avec des contes exotiques sur l’Europe, avant de regagner l’Italie et d’en faire autant sur le compte de l’empereur mongol. Avant lui, le franciscain Guillaume de Rubrouck avait publié un *Itinerarium*, relation de son ambassade pour Louis IX en 1254, entreprise à contrecœur pour remettre une missive au prédécesseur de Kubilaï, Mongke Khan, dans sa capitale de Karakorum. Les divertissements de cette cour l’y choquèrent, qui prenaient la forme d’un débat religieux tripartite entre musulmans, bouddhistes et nestoriens. L’idée de tolérance religieuse était insupportable à Rubrouck, même s’il nous donne la première référence européenne à l’expression sanskrite sacrée – *om mani padme hum* – d’ordinaire traduite ainsi : « Salut au joyau figurant dans le lotus. » Il faut ajouter que le sens en reste disputé.

D’emblée, la découverte européenne du Tibet fut pétrie de prosélytisme. Ce sont les franciscains qui rapportèrent en Europe la plupart des premières relations du pays. En 1245, Jean du Plan Carpin, compagnon de saint François d’Assise, fut le premier à dépeindre la cour mongole dans son *Ystoria Mongalorum*, car il avait été dépêché en ambassade par le pape à la suite de l’invasion mongole en Europe. Comme Marco Polo, il remarqua les Tibétains qui s’y trouvaient, composante intrinsèque de la vie spirituelle de l’élite, et décrivit des aspects de leurs vies, dont le *jhator*, ordinairement interprété en Occident comme l’enterrement céleste – bien que le terme ne

soit pas tibétain – c’est-à-dire le démembrement rituel des morts ensuite mangés par les charognards. (L’origine de la pratique est obscure, bien qu’elle ait été rapprochée du zoroastrisme perse, via une route commune en Asie centrale. Les rois tibétains étaient inhumés ; les lamas étaient incinérés et leurs cendres incorporées à l’architecture sacrée.) Un autre franciscain, Odorico Mattiussi, plus connu sous le nom d’Odoric de Pordenone, a inclus tout un chapitre sur le Tibet dans sa relation de la visite de la Chine dans les années 1320, *Au sujet du royaume du Tibet où réside le Pape des Idolâtres.* Odoric a peut-être visité le Tibet, mais l’essentiel de ce qu’il raconte lui fut d’évidence rapporté par des Tibétains en voyage. On s’accorde à douter qu’il se soit rendu à Lhassa.

Mais ce sont les jésuites, grâce à leur zèle pragmatique, qui s’y investirent vraiment dès la fin du XVIe siècle. Les jésuites se trouvant à la cour de l’empereur moghol Akbar connaissaient bien l’existence du Tibet. Rodolfo Acquaviva, peu avant d’être massacré à Goa lors de la révolte de Cuncolim, a écrit en 1582 sur la terre de « Bottan », c’est-à-dire le Tibet, derrière l’Himalaya. Son compagnon Antonio Monserrate, dans *Mongolicae legationis commentarius* (1591), a mentionné des traces perdues du christianisme cachées dans les vallées reculées où des prêtres lisaient les écritures et distribuaient le pain et le vin. Mais il écarte l’idée qu’il s’agisse de Tibétains, soumis selon lui aux magiciens. Les jésuites découvrirent l’existence du lac Manasarovar et celle d’une ville non loin : le livre de Monserrate est pourvu d’une carte grossière du lac avec cette légende : *Hic dicuntur christiani habitare* (« On dit que des chrétiens vivent là »).

Il serait facile d’exagérer l’intérêt des jésuites pour le monde perdu du Prêtre Jean. Le Tibet n’était qu’un point de détail, accessoire à leurs préoccupations principales, la Chine, le Japon et l’Inde. Certes, en 1596, Matteo Ricci, dirigeant la mission jésuite en Chine, appela à une exploration des terres entre les empires moghol et mandchou. Et la description par Monserrate d’une congrégation perdue vivant dans l’Himalaya inspira sans doute le Portugais Antonio de Andrade, chef de la mission jésuite dans la ville indienne d’Agra. Avec son collègue le prêtre Manuel Marques, Andrade s’associa à un groupe de pèlerins hindous à Badrinath, dans l’État moderne d’Uttarakhand, pour remonter la rivière Alaknanda jusqu’à la frontière tibétaine. Abandonnant Marques, il suivit la vallée, à l’ombre du mont Kamet, à 25 kilomètres seulement au nord de Badrinath, pour atteindre le col de Mana, à 5 600 mètres d’altitude.

Souffrant d'ophtalmie des neiges, éprouvé par les « vapeurs néfastes » auxquelles il attribuait son mal d'altitude, il découvrit le haut plateau désertique du Tibet. Ce fut le premier Européen à décrire la dure réalité du voyage himalayen. Sans doute pensait-il être dans une sorte de purgatoire.

Andrade regagna Badrinath puis revint sur ses pas un mois plus tard, cette fois avec son compagnon Marques : ils pénétrèrent au Tibet pour découvrir les dernières braises du royaume du Gugé. L'essentiel du pouvoir s'était à présent déplacé vers l'est et Lhassa, ou vers l'ouest et un Ladakh renaissant. Le roi du Gugé était malgré tout réceptif au dogme chrétien. Il était possible, soutint Andrade, que des *bodhisattvas* fussent nés en Occident. Et puisque la vérité ne pouvait souffrir de la vérité, pourquoi ne prêcherait-il pas l'Évangile au Gugé en contestant les enseignements du Bouddha ? Andrade regagna Goa puis, avec la permission de son supérieur et des fonds, il revint consacrer une chapelle dans la citadelle palatiale de Tsaparang, l'extraordinaire complexe monastique fortifié de la vallée de la Sutlej. Dans les années suivantes, quelques prêtres s'efforcèrent de faire vivre cette mission. Leurs relations nous donnent un aperçu précieux sur la vie religieuse et monastique du Gugé. Andrade s'étonnait de l'extrême ressemblance des systèmes monastiques tibétain et chrétien. Mais leurs efforts furent vains. En 1630, Tsaparang tomba aux mains du grand roi du Ladakh Sengge Namgyal. Il asservit les quelques centaines de convertis faits par les jésuites, y compris deux prêtres : il fallut des efforts diplomatiques concertés pour les tirer de son palais de Leh. Et le royaume du Gugé commença son rapide et ultime déclin dans l'obscurité, constatée par Tucci en 1933. Les climatologues ont récemment découvert que la mousson s'affaiblit considérablement au début du XVIIe siècle, en plongeant l'ouest du Tibet dans une phase de désertification : on pourrait donc en déduire que l'échec du Gugé résulta autant du changement climatique que de l'invasion. Son dernier roi mourut en 1676. Quand la Compagnie des Indes orientales britannique découvrit le Tibet occidental et ses échanges de laine florissants avec le Cachemire, ils dépendaient de Leh au Ladakh. Le vieux royaume s'était presque évanoui dans l'oubli.

*

Les tentatives de conversion des jésuites au Tibet auraient pu avorter, à ceci près qu'elles eurent un curieux effet. En février 1627, deux missionnaires

supplémentaires, Estêvão Cacella et João Cabral, furent les premiers Européens à pénétrer au Bhoutan, où ils furent promptement volés et emprisonnés. Le premier roi du Bhoutan, le moine Kagyu Ngawang Namgyal, leur donna toutefois audience ; songeant à Antonio Monserrate, ils s'enquirent des régions voisines dans l'espoir de retrouver des communautés de chrétiens isolés. On leur parla de Shambhala, qu'ils prirent à tort pour Cathay, dont la situation exacte était une question brûlante pour les missionnaires jésuites dans toute l'Asie. (Cathay, était-ce la Chine ? Ou autre chose ?) Et c'est ainsi que leur récit du voyage comporte la première référence européenne au paradis mythique de Shambhala, qui tire son origine du passé chamanique à demi-oublié du Tibet occidental.

Ce monde perdu de la perfection, évidemment parallèle à l'Éden, et le rapprochement ténu du christianisme et du bouddhisme, deviendraient un thème essentiel pour les aventuriers de la recherche spirituelle à la fin du XIXe siècle. Rivés au Tibet par l'intérêt grandissant – universitaire et philosophique – accordé au bouddhisme (Hegel n'était-il pas fasciné par le concept de vacuité ?), les mystiques *new age* prirent le train en marche. Parmi eux, il y eut la théosophe Helena Blavatsky qui prétendit avoir connu au Tibet les « Maîtres de la sagesse antique ». Tous ces fils disparates sont recueillis par James Hilton dans son roman de 1933, *Lost Horizon*[4], situé dans le cadre exotique d'un monde caché, Shangri-La, où perfections morale et spirituelle sont permanentes : pour certains Occidentaux, ce concept valait presque définition de l'Himalaya.

Conway, le protagoniste de Hilton, et ses trois compagnons sont enlevés dans un avion qui atterrit en catastrophe près du monastère reculé de Shangri-La. Son mystérieux « lama » en chef est en fait un prêtre chrétien missionnaire arrivé au XVIIIe siècle et doté d'une immense longévité. Le cadre, monde perdu de pureté morale, est allégorique. Le livre a peu de rapport avec la réalité du Tibet et renvoie surtout à sa réputation de monde inconnu. Aucun des personnages centraux n'est tibétain ; ceux-ci occupent des positions ancillaires et tiennent du noble sauvage. On n'apprend presque rien de la culture tibétaine. Dans la bibliothèque monastique, Conway exhume certains des livres exploités par l'auteur à la British Library, dont la relation de Tsaparang et du royaume perdu de Gugé par Andrade. La montagne sacrée qu'Hilton repère près de Shangri-La tient beaucoup du mont Kailash. Mais l'ordre mystique régnant dans le monastère emprunte à l'imaginaire des théosophes. *Lost Horizon,* plus que

du Tibet, traite de l'épuisement moral consécutif à la Première Guerre mondiale, de l'angoisse relative à la prochaine, et critique le consumérisme. Pourtant, l'idée d'un sanctuaire caché, promesse de renouveau et de guérison spirituelle, habite bien la culture tibétaine qui l'exprime par l'idée de *beyul* – celle de vallées aussi sacrées que secrètes dont la position est révélée dans des textes déchiffrables par les seuls maîtres spirituels. Tous, nous aspirons à l'Éden ou Shambhala.

Le statut fictif de Shangri-La, vue comme un refuge opposé aux valeurs du consumérisme moderne, n'a pas empêché les autorités chinoises de donner le nom de « Shangri-La City » à Zhongdian, petite ville sise à 2 000 kilomètres à l'est de Tsaparang, dans le Yunnan. Elles ont investi 200 millions de dollars dans ce Disneyworld spirituel, le dotant d'un aéroport et de diverses infrastructures dans ses montagnes fertiles et couvertes de forêts. La citadelle palatiale de Tsaparang, à l'inverse, se détache seule dans sa vallée aride et reculée, tel un émouvant testament de la véritable histoire du Tibet. On restaure lentement les sites sacrés de la Tholing voisine, mais avec quelle méthodologie ? Le complexe religieux tient toujours du fossile d'une ère oubliée. Le village lui-même abrite une garnison de l'Armée populaire de libération, tel un poste avancé de la toute dernière dynastie apte à contrôler l'antique réseau d'itinéraires commerciaux franchissant l'Himalaya.

---

4 Traduit en français sous le titre *Les Horizons perdus* par Hélène Godard, Paris 1956. (NdT)

5

Les architectes de Xanadu

Ç’avait été une journée d’automne resplendissante à Katmandou. La couche habituelle de pollution s’était dissipée, douant l’arrière-plan montagneux de la ville d’une clarté cristalline : Ganesh au nord-ouest, la pyramide neigeuse du Langtang Lirung au nord, au nord-est le diamant blanc du Dorje Lhakpa, tous à 7 kilomètres environ au-dessus du niveau de la mer et paraissant si proches que j’avais l’impression de pouvoir les toucher. Depuis Ratna Park au centre de la ville, d’ordinaire emmitouflé de fumées, je repérais même l’aileron de requin éloigné de la plus haute montagne du monde, Chomolungma.

Cela devait rappeler leur jeunesse aux vieux habitants, quand leur ville était le plus souvent dégagée. En l’espace d’une génération, à partir des années 1980, des centaines de milliers d’habitants de tout le Népal se sont installés dans la capitale, poussés par la nécessité ou fuyant l’insurrection maoïste qui plongeait la nation dans la guerre. L’humble Katmandou est devenue l’une des villes d’Asie du Sud à la plus forte croissance. De nouveaux quartiers hideux de béton ont germé et la vallée, de verte s’est faite grise. Cette ville, qui s’était pré-occupée de purification rituelle durant la plus grande partie de son histoire, se retrouva confrontée aux pollutions concrètes : plastiques, fumées et rivières sordides.

De nos jours, les touristes n’ont souvent qu’une hâte, échapper à Katmandou. Dans l’imaginaire général, l’Himalaya est le lieu de l’aventure, d’horizons neufs et sauvages, pas de l’étalement urbain. Et pourtant,

aujourd’hui encore, les antiques cités de la vallée comptent au nombre des réussites les plus élégantes et complexes de l’histoire humaine, pas seulement pour la qualité stupéfiante de leur architecture, de leurs arts décoratifs, mais pour les façons de vivre qui se sont développées avec l’environnement bâti. Malgré la production de masse, malgré la communication globale, ces centres urbains exquis restent si prenants que la ville elle-même envoûte. On peut s’y perdre à suivre la parabole des fêtes religieuses avec le passage des semaines, à découvrir à chaque promenade dans ses venelles quelque chose de beau et d’inattendu. C’est un lieu où, selon l’expression de Giuseppe Tucci, « toute la terreur, l’angoisse et l’espérance de l’Inde se traduisent par une franchise confinant à l’exultation ».

À présent, c’était la brune et la lumière sur les neiges lointaines virait du rose à l’indigo. Entre les temples et palais de Patan, au sud de la rivière Bagmati, une grande foule était rassemblée autour d’un *dabali*, une estrade où un danseur, affublé d’un masque blanc de lion, menaçait un gaillard trapu à couronne d’argent, apparemment porteur d’une masse en carton. Des bouts de tissu rouge, noués aux poignets et aux coudes du lion, ondulaient autour de ses bras tandis qu’il virevoltait autour de l’estrade ; ils le transformaient en une tache indistincte et sauvage tandis que la longue crinière qui lui descendait jusqu’aux reins rutilait sous les reflets des braseros disposés aux quatre coins de la scène. De temps en temps, le lion faisait une cabriole, sautait en l’air en rassemblant les jambes, tournoyait avec agilité, fouettait l’air avec ses griffes imaginaires et à chaque fois les enfants présents criaient tout excités, cris qui s’ajoutaient au bruit rauque des cymbales et des trompettes. À mesure que le lion bondissait et rôdait, le roi brandissant sa massue battit en retraite, jambes écartées, pieds en dehors, alourdi de guirlandes de soucis, dans l’attente de l’instant fatal.

Il s’agissait des *Kartik Naach*, des « danses » qui se déroulent durant le mois de *Kartik* dans le calendrier hindou. Elles s’inspirent des *Puranas* et de l’histoire de Narasimha, avatar de Vishnou et « hommelion », qui triomphe du démon Hiranyakashipu qui persécute ses adorateurs. Ce dernier entend se venger de l’avatar de Vishnou qui a tué son frère. Il affronte de terribles austérités afin que Brahma lui octroie des pouvoirs magiques : ni homme ni animal ne pourront lui nuire. Pourtant, alors même qu’il fait la guerre, il ne peut détourner son propre fils, le pieux Prahlada, de sa dévotion à Vishnou. Il décide donc de le faire assassiner, mais à chaque

tentative Prahlada est sauvé par sa vertu. Hiranyakashipu se moque ensuite de son fils : désignant une colonne de pierre, il lui demande si Vishnou est présent dans ce tas de pierres. Lorsqu'il la frappe de sa masse, Narasimha en sort et, parce qu'il est à moitié homme et à moitié bête, ni tout l'un ni tout l'autre, cet « homme-lion » lui est fatal. Il l'éviscère. Quand la danse arrive à l'instant critique, il se contente de toucher le démon à la poitrine : il s'effondre, est emporté comme une vedette de rock sur la foule, tandis que les spectateurs brandissent leurs téléphones pour diffuser le triomphe du bien sur le mal sur les réseaux sociaux.

On voit des fêtes bien plus anciennes et célèbres dans la vallée de Katmandou. Le défilé de chars qui promène au printemps le dieu Bunga Dyah, dispensateur de pluie, dans les rues de Patan sous le regard favorable de la déesse vivante de Patan, Kumari, a bien plus d'un millénaire et de signification pour la population newar du cru. (Sacré pour les bouddhistes et les hindous, Bunga Dyah est parfois synonyme d'Avalokitesvara, le *bodhisattva* de la compassion que nous avons déjà vu.) Les danses de Kartik, elles, remontent au milieu du XVIIe siècle, sous le règne de Siddhi Narasimha Malla, peu de temps avant les premières incursions européennes. Le Gugé agonisait tandis qu'à Lhassa l'école geluk du bouddhisme tibétain était régie par le cinquième Dalaï-lama et son délégué Sonam Rabten. La période était favorable pour les rois Malla de la vallée de Katmandou : ils reçurent mission de forger la monnaie tibétaine, industrie lucrative qui finança leur première préoccupation, rivaliser l'un avec l'autre par l'extravagance de leurs bâtiments, par les arts décoratifs et vivants.

Le mois de Kartik court de fin octobre à fin novembre. Le temps est beau, pas encore très froid. C'est un mois favorable, qui marque le début de la saison des mariages, juste après la grande fête de Dasain. D'après la mythologie, c'est au onzième jour de Kartik que Vishnou sort de sa transe yogique de quatre mois pour épouser sa fiancée Laksmi. C'est le meilleur moment pour se marier.

Les températures baissant, on se félicite d'avoir un feu. Jadis, avant l'essartage des jungles du Nord de l'Inde, le refroidissement de la température interrompait aussi la saison mortelle de la malaria. Celle-ci (*aul* en népalais) ne sévissait pas qu'en plaine. Comme l'écrivit le résident britannique Brian Hodgson au milieu du XIXe siècle : « Il faut monter au moins à 1 000, voire 1 300 mètres au-dessus de la mer, pour que l'atmosphère des contreforts de l'Himalaya soit purgée de la malaria. » Les

villageois érigeaient leurs fermes au-dessus de cette limite pour échapper aux moustiques ; au matin, ils descendaient aux champs. Le réchauffement climatique semble relever ce plafond, d'où de nouveaux problèmes dans les villages reculés. On a pu dire que l'histoire du Népal avait autant dépendu du moustique que du plus grand de ses rois.

Les Kirata, habitants originels de la vallée arrivés dans le premier millénaire avant l'ère chrétienne, groupe obscur parlant une langue tibéto-birmane d'où sortirait le newari, durent s'enchanter de leur bonne fortune : une large vallée plane, dotée d'une des terres les plus fertiles de la région, dominant la ligne de la malaria. La situation de la vallée avait un autre avantage. Elle était opportunément proche des hautes montagnes et des routes commerciales en devenir menant au Tibet. Marchands et pèlerins y attendraient la saison froide pour traverser la jungle infestée par la malaria. Dans les hautes montagnes, l'hiver, avec ses neiges et basses températures, induisait d'autres risques mortels. Les voyageurs eux aussi séjourneraient dans la vallée de Katmandou, bien pourvue en vivres, avant le printemps et l'ouverture des cols pour que descendent les négociants tibétains de leur plateau. Le voyageur et moine bouddhiste du VIIe siècle Xuanzang, qui visitait les sites bouddhistes indiens en quête d'inspiration, compte parmi les premiers à avoir expliqué comment le négoce fondait la vie religieuse de la vallée où coexistaient les institutions hindouistes et bouddhistes.

Quand s'établit la première dynastie lettrée de Katmandou, au début du Ve siècle, le commerce était déjà florissant. Les Licchavi étaient un surgeon d'un régime séculaire originaire de l'antique cité de Vaishali, de l'autre côté du Gange, en face de Patna au nord-est de l'Inde. Coïncidant avec l'empire Gupta en Inde, la période connut d'immenses réussites artistiques, avec un apogée à Katmandou entre la fin du ve et le début du VIIe siècles : sa sculpture reste inégalée. Cette dynastie fonda beaucoup des temples les plus sacrés de la capitale, sur des sites déjà révérés : le grand stupa bouddhiste de Swayambhu, le Pashupatinath shivaïte près de la rivière Bagmati, le Changu Narayan enfin, temple de Vishnou doté de la plus ancienne inscription de la vallée, datant du Ve siècle. À Budhanilakantha, à la périphérie septentrionale de la vallée, se dresse depuis le VIIe siècle une statue colossale de Vishnou sous son incarnation de Narayan : endormi dans un étang, appuyé sur les multiples anneaux d'un *naga*, ou esprit-serpent à forme de cobra, dont les têtes protègent le dormeur de leur ombre. L'étang renvoie à l'océan cosmique primordial. À son réveil, Vishnou prendra place

au ciel, dans un univers créé par Brahma, lequel naquit d'un lotus ayant poussé sur le nombril de Vishnou endormi. Si Shiva joue un rôle prééminent dans l'Himalaya, l'influence royale de Vishnou s'enracine profondément dans le passé de Katmandou. On l'a vu à propos des danses Kartik, Vishnou était central pour la dynastie des Malla. Leurs héritiers, de la dynastie désormais éteinte des Shah, ultimes rois du Népal, se considéraient de fait comme des incarnations de Vishnou.

Quand la lignée bouddhiste des Pala émergea à la fin du VIIIe siècle, les Licchavi déclinaient dans la vallée. Leurs successeurs étaient liés à l'empire Pala et aux centres de savoir bouddhistes – Nalanda, Vikramasila et Odantapuri – dans l'actuel État indien de Bihar. C'est l'origine des influences tantriques exercées sur la culture newar. Atisa, dont nous avons vu qu'il importa cette renaissance bouddhiste indienne au Tibet, n'avait-il pas été ordonné à Nalanda et instruit à Vikramasila ? Sous les Pala, de nouvelles traditions artistiques prirent leur essor, des ouvrages frappants de bronze et d'or, une explosion culturelle qui remplit Katmandou de gourous tantriques et de disciples accourus du Tibet. Les artisans étaient des moines eux aussi ; à partir du Xe siècle, quand le Tibet se passionna pour le bouddhisme tantrique, on s'arracha aussi leurs œuvres. Puis, à peu près au moment de la conquête de l'Angleterre par les Normands, un événement extraordinaire se produisit au cœur de l'Himalaya, un mixte de philosophie hardie et dangereuse et d'art raffiné. Selon la formule de l'auteur Thomas Bell, longtemps installé à Katmandou, « l'essor du tantrisme dans la Katmandou médiévale fit de la ville un jardin magique ». Les idées, les aperçus psychologiques nés dans ce jardin indien furent rapidement transplantés sur le haut plateau du Tibet, derrière l'Himalaya.

Ce fut la dernière efflorescence du bouddhisme indien. L'empire bengalais des Pala, déjà déclinant au IXe siècle, subissait la pression croissante de l'hindouisme et des royaumes le favorisant. Dès l'orée du VIIe siècle, l'islam l'avait évincé de l'Afghanistan et du Pakistan, bien qu'il s'attardât au Cachemire jusqu'au XIVe. Ses grandes institutions monastiques s'éloignèrent des laïcs pour qui le tantrisme bouddhique ne différait guère de sa version hindouiste. Puis, vers 1193, le seigneur de guerre persan Ikhtiyar al-Din Muhammad Khajli déferla à travers le Bihar et le déclin se mua en éradication. On passa moines et nonnes au fil de l'épée, les icônes d'or furent pillées, les livres sacrés brûlés. Le bouddhisme fut effacé du Nord de l'Inde, ses fidèles dispersés, plusieurs d'entre eux se réfugiant à

Katmandou. Quant à Ikhtiyar al-Din, outrepassant ses forces, il envahit le Tibet : il y perdit son armée et fut assez vite assassiné.

Cette culture, emportée par les flots de l'histoire loin des endroits mêmes où Bouddha avait prêché, trouva refuge dans les montagnes ; elle ne fit pas qu'y survivre, mais y connut un aboutissement artistique et architectural. La vallée de Katmandou était assez bien placée pour connaître la prospérité, mais assez discrète pour échapper aux prédations fatales à mesure que déferlaient des vagues successives d'envahisseurs sur les plaines de l'Inde. En ce sens, le Népal, c'est-à-dire la vallée de Katmandou, occupa une position importante dans l'histoire asiatique, carrefour d'influences religieuses et artistiques venues du sud, du centre et de l'est asiatiques qui s'y mêlaient et perduraient, évocation d'un monde à demi-oublié, clé d'une histoire secrète qui demeurerait cachée aux Européens, même après leur découverte de la ville.

L'éclat culturel de la Katmandou médiévale n'échappa pourtant pas au reste du continent. Peu après son émergence, il s'exprimerait à nouveau à la cour par une nouvelle force ayant dévasté toute l'Asie jusqu'en Europe, les Mongols.

*

Le bouddhisme, tout en fleurissant à Katmandou, prit un nouvel essor au Tibet. À l'ouest, le Gugé avait parrainé cette renaissance grâce aux influences cachemiries et aux grands maîtres. Le Tibet central devint un laboratoire spirituel de pratiques tantriques issues du Nord de l'Inde et de l'empire Pala, via les routes commerciales passant par la vallée népalaise. Fameux exemple de personnage « sauvage » à la source de toute une lignée, Marpa Lotsawa, « Marpa le traducteur », né dans une famille tibétaine de propriétaires, mais trop agité pour embrasser la vie d'un paysan. Il gagna Nalanda en Inde pour étudier avec le grand maître Naropa (lui-même instruit par Tilopa) et en rapporta de nouveaux mantras tantriques qu'il pratiquerait dans l'intérêt des fidèles contre de l'or, lequel lui permettrait de nouveaux voyages d'étude en Inde. De fait, l'intense extraction de l'or, dans le Tibet du XIe siècle, alimentait la propagation du bouddhisme, ruisselant vers le sud par Katmandou et l'Inde, en sens inverse de l'énergie spirituelle. Marpa eut pour disciple le charismatique Milarepa.

Certains redoutaient que le grand succès populaire des enseignements tantriques et leurs interprétations les plus débridées ne les avilissent, ne les transforment en formules magiques à visée purement financière. Pour l'éviter, Konchok Gyalpo, d'origine aristocratique, contemporain de Milarepa, fonda un nouveau centre bouddhiste à Sakya, à 13 kilomètres de Shigatse dans le Sud du Tibet. Il est à l'origine d'une autre lignée bouddhique qui survit aujourd'hui, la troisième des quatre grandes écoles du bouddhisme tibétain et la seule dont le chef spirituel soit toujours issu de la même famille. Les Sakya s'épanouiraient dans le monde fragmenté du Tibet au début du second millénaire, mais surtout grâce aux interventions de puissances étrangères.

Mais c'est une autre version du bouddhisme tibétain qui allait influencer les Mongols : elle venait du peuple Tangoute ou Minyak (tel est le nom qu'il se donne). Chassé des pâturages du Nord-Est du Tibet à l'époque de l'empire, il s'était retrouvé dans l'Ordos, près du Fleuve Jaune. Ayant constitué un pouvoir au XIe siècle, les Tangoutes revinrent au Tibet s'emparer de la ville de Xining, sur le plateau. Comme l'avaient fait les empereurs tibétains, ils traduisirent les textes bouddhistes dans leur langue. Ce faisant, ils entretinrent une nouvelle relation avec les maîtres tibétains, d'abord Kagyu, qui visitèrent leur puissante cour. En 1227, l'incursion mongole détruisit totalement leur capitale de Xingqing. Mais les Mongols leur empruntèrent la relation maître-élève développée avec les moines tibétains : elle permettait de contrôler le haut plateau tibétain tout en le tenant à distance, sans lui consacrer des ressources mieux employées ailleurs.

Au milieu du XIIIe siècle, le Tibet avait été absorbé par l'empire mongol sous Mongke Khan, le quatrième *khagan* ou « empereur » : c'est le début de la « période mongole » du Tibet, qui allait durer jusqu'au XVIIIe siècle. Mongke favorisa la lignée Kagyu, bien que le chef des bouddhistes de l'empire vienne du Cachemire. Il faut noter, cependant, que Kubilaï Khan nomma Drogon Chogyal Phagpa, de la lignée Sakya, comme son gourou tantrique en 1258, ce qui indiquait un retour au bouddhisme tibétain. Mongke mourut l'année suivante. S'ensuivit une brève guerre civile, puis Kubilaï fut élu *khagan* en mai 1260. Il fit alors de Phagpa son *kuoshi*, son instructeur religieux, cristallisant la relation de dirigeant temporel à prêtre entre Mongols et Tibétains ; par là, Kubilaï entendait aussi détourner son peuple de sa réputation de guerriers nomades. Désormais, un Tibétain

dirigeait les bouddhistes de l’empire, du moins la partie régie par Kubilaï dans la nouvelle dynastie des Yuan, formellement proclamée en 1271, et qui gouverna la Chine durant le siècle suivant. Phagpa et les Sakya devinrent la puissance dominante au Tibet, aux dépens des Kagyu. Ceux-ci n’étaient plus favorisés que par Hulagu dans son ilkhanat de l’ouest.

Pour commémorer cette nouvelle synthèse des pouvoirs religieux et politique, Kubilaï commanda un stupa dédié à l’oncle et prédécesseur de Phagpa, le grand érudit Sakya Pandita. Il lui fallait des artisans exceptionnels, introuvables au Tibet. Phagpa alla chercher de l’autre côté de l’Himalaya. L’Inde avait été la source du bouddhisme au Tibet depuis l’âge des empereurs, près de cinq siècles plus tôt, mais l’avènement de l’islam l’avait peu ou prou tarie. Il ne restait pas pierre sur pierre de la grande université de Nalanda où Marpa avait étudié le tantrisme. Le regard de Phagpa se porta vers la vallée de Katmandou, où le bouddhisme et son art prospéraient toujours, illustré par les grands artisans newars, naguère responsables de la décoration du Jokhang de Lhassa.

Une légende fameuse rapporte que Phagpa envoya une requête à Jayabhima Dava Malla, l’un des premiers de la dynastie régnant sur la vallée depuis le XIIIe siècle. Il voulait cent artisans pour bâtir le stupa du *khagan* ! D’évidence, ce chiffre exagéré représentait une captation de l’école artistique du bouddhisme tibétain. Les artistes chinois étaient incapables de reproduire l’iconographie bouddhiste souhaitée par le maître, sa myriade de déités tantriques sous toutes leurs manifestations. En engageant les artisans de Katmandou, Phagpa aspirait à donner une légitimité iconographique à l’alliance de la lignée Sakya avec Kubilaï Khan.

Le fait est que le roi de Katmandou ne put lui procurer que quatre-vingts artisans. Il faut croire que le tremblement de terre de 1255, qui aurait tué 30 000 personnes, soit un tiers de la population de la vallée, eut un impact dévastateur sur la ville et restreignit la main-d’œuvre qualifiée disponible, fût-ce pour un empereur moghol. Allant les saluer personnellement avant leur départ, le roi leur demanda de se choisir un chef. Un seul se proposa pour cette tâche, un jeune adolescent qui était un artiste de génie du nom d’Arniko. Il reconnut sa jeunesse mais affirma être « vieux d’esprit ». Commençait pour lui un voyage qui le porterait au pinacle à la cour de Kubilaï et lui vaudrait la fortune. L’autorité religieuse de la dynastie des Yuan repose sur une iconographie spirituelle créée par Arniko.

La tradition veut qu'il soit né dans la ville de Patan, peut-être parce qu'elle jouissait de la plus grande réputation artistique, mais le peu d'informations que nous ayons sur son compte vient des chroniques de la dynastie Yuan où se forgea sa réputation. La meilleure source disponible est son épitaphe, écrite par un fonctionnaire chinois du palais, Cheng Jufu. Les chroniqueurs affirment qu'il était de sang royal, mais peut-être est-ce un embellissement motivé par son mariage avec une princesse mongole. Quoi qu'il en soit, les histoires qui l'entourent ont un parfum d'hagiographie de saint bouddhiste, celles d'un enfant prodigieusement doué et sérieux. À en croire l'épitaphe, même à l'âge de trois ans, Arniko inspectait le temple pendant les cérémonies religieuses et commentait son architecture. À l'école, il mémorisa des *sutras* compliqués sur les arts en une seule leçon, tel un Mozart s'imbibant de tous les aspects d'une musique entendue pour la première fois. Lorsqu'il partit pour le Tibet, c'était un expert en peinture, sculpture et moulages. Dès 1261, il dirigea un groupe d'artisans newars pour ériger un stupa d'or commandé par Kubilaï pour le monastère de Sakya au centre du Tibet. Si ce stupa n'existe plus, on garde une trace des réalisations d'Arniko dans les fresques stupéfiantes du monastère de Shalu près de Shigatse, dont les formes ondoyantes et elliptiques font écho au dernier empire Pala sur le toit du monde.

Enchanté par son travail, Phagpa insista pour qu'Arniko visite la capitale de Kubilaï Khan, Dadu (l'actuelle Beijing), à la fin de 1262. On a gardé la mémoire de sa présentation à l'empereur. Le *khagan* l'examina un moment avant de lui demander s'il avait peur « de se rendre dans le grand pays ». La réponse d'Arniko dénotait une grande astuce politique de la part d'un adolescent :

— Le sage tient pour ses fils les êtres des quatre points cardinaux. Quand un fils vient trouver son père, qu'aurait-il à craindre ?

— Pourquoi viens-tu ?

— Ma famille habite l'ouest depuis des générations. J'ai reçu l'édit impérial pour construire le stupa du Tibet en deux ans. J'ai connu des guerres incessantes et j'aimerais que Votre Majesté puisse faire la paix là-bas. Je viens trouver des êtres sensibles.

L'empereur mit le jeune Newar à l'épreuve : restaurer une statue de bronze endommagée que les artistes officiels avaient jugée irrécupérable, tâche dont il finit par s'acquitter, même si elle lui demanda trois ans.

Kubilaï fut enchanté et durant la décennie suivante, Arniko s'éleva jusqu'à devenir contrôleur de tous les artisans, lesquels se comptaient par milliers, à l'origine d'une expansion de l'art officiel si importante que l'empereur dut la limiter à cause de son coût. Si les seigneurs mongols aimaient les représentations dorées de Bouddha, ils laissaient la philosophie compliquée aux prêtres tibétains. Quand Kubilaï partit en guerre, Phagpa lui donna sa bénédiction tandis qu'Arniko peignait à fresque la sauvage divinité tantrique Mahakala pour favoriser l'entreprise.

Sa réussite la plus fameuse est le stupa blanc, qui doit sa conservation au premier Premier ministre de la Chine communiste, Zhou Enlai, dès avant la Révolution culturelle. C'est une curieuse combinaison de styles pala, newar et chinois, la résultante peut-être d'une existence cosmopolite. Il l'entoura d'un temple si vaste qu'il demanda l'abattage de 58 000 arbres. C'était le bâtiment le plus ambitieux du règne de Kubilaï, mais un incendie en eut raison en 1368. Arniko est également associé à la Pagode Sarira, autre stupa blanc haut de 52 mètres, au centre bouddhiste de Wutaishan dans le Shanxi, sainte demeure du *bodhisattva* Manjushri, achevée en 1301, quelques années après la mort de Kubilaï. À ce stade, Arniko s'était acquitté d'un autre projet à Wutaishan, pour le successeur de Kubilaï, Timour : le « Temple de la myriade de saints protégeant l'État » (Wangsheng Youguosi), qui s'avéra l'un des édifices les plus onéreux et complexes bâtis sous la dynastie Yuan, mais que nous avons hélas perdu. Il rapporta d'immenses richesses à son architecte. Kubilaï l'avait couvert de ceintures de jade et d'or, de douzaines de tuniques somptueuses, de manteaux et de chapeaux de fourrure, de chars et de chevaux ; pour ce dernier bâtiment, la mère de Timour lui octroya près d'une demi-tonne d'argent. L'empereur veilla à faire venir la femme d'Arniko depuis Katmandou, lequel contracta plusieurs autres mariages, dont celui de la princesse mongole. Il adopta un sobriquet chinois, Xixua, soit « l'atelier de l'ouest », par référence à sa maison dans l'ouest de Dadu comme à ses origines éloignées et son école artistique. C'est en homme riche, pourvu de terres immenses et de milliers de serfs, qu'il mourut en 1306. Ce n'était ni le premier ni le dernier émigré népalais qui avait mis à profit ses talents en terre étrangère.

À la mort de Kubilaï, Arniko livra des portraits de son ancien maître et de sa favorite Chabi, morte quelques années plus tôt. Elle avait favorisé l'influence tibétaine à la cour mongole, mais elle est réputée s'être finalement convertie au christianisme comme sa belle-mère. Elle veilla à

rappeler à l’empereur la nécessité de respecter la majorité de ses sujets, qui étaient chinois. L’historien de l’art Anning Jin soutient qu’il s’agit des portraits aujourd’hui conservés au Musée national du Palais de Taipei. On y voit un Kubilaï Khan corpulent et d’âge mûr et Chabi sous une coiffe mongole très haute. Leur technique est celle d’un artiste formé dans l’Himalaya et pas en Chine.

*

Les créations d’Arniko trouvèrent un écho en Europe, notamment dans *Le Devisement du monde* de Marco Polo, qui contient une description de Shangdu, le palais d’été de l’empereur mongol Kubilaï Khan ; Arniko y avait contribué. « Il y a ici un très beau palais de marbre, dont les pièces sont toutes d’or et peintes de silhouettes d’hommes, de bêtes et d’oiseaux, avec divers arbres et fleurs, tous exécutés avec un art si exquis qu’on les considère avec un ravissement surpris. » Le livre de Polo, durant des siècles, fut l’une des rares sources disponibles sur l’Asie centrale. L’auteur de voyages élisabéthain Samuel Purchas l’a exploité pour son livre, *Le Pélerinage de Purchas*, encyclopédie géographique et religieuse collationnée et publiée en 1613. Ce Purchas ne s’éloigna jamais de plus de 300 kilomètres de son Essex natal et s’inspira des marins qu’il y connut. Il hérita aussi des papiers de Richard Hakluyt, chapelain de Robert Cecil, secrétaire d’État auprès d’Élisabeth Ire et Jacques Ier.

C’est sur le livre ouvert de Purchas que Samuel Taylor Coleridge sombra dans un sommeil empli de visions, dans la chaumière qu’il louait à Nether Stowey, village du Somerset, non sans avoir pris quelques grains d’opium pour soulager sa dysenterie. « J’aimerais beaucoup, écrit-il à Robert Southey à l’époque, flotter tel le Vishnou indien sur un océan infini bercé dans la fleur du Lotus et m’éveiller une fois, pour quelques minutes, dans un million d’années, rien que pour savoir que je vais dormir un million d’années supplémentaires. »

La version donnée par Purchas de l’histoire de Polo s’ouvre sur cette phrase : « À Xamdu, Cublai Can fit bâtir un majestueux Palais, englobant seize milles de plaine derrière son mur, où se trouvent des Prés fertiles, de suaves Sources… » Le Khan, écrit Purchas, passait l’été dans une « somptueuse demeure de plaisir » qu’on pouvait démonter et déplacer, tel un nomade de luxe. C’est la première phrase qu’emprunta Coleridge en

ajoutant une syllabe pour obtenir « Xanadu », en transformant « demeure de plaisir » en « majestueux palais » et en substituant « ordonna » à « fit bâtir », ce qui convient mieux à un empereur mongol. Le poème *Kubla Khan* ne traite pas des Mongols, bien sûr, mais de l'imagination humaine en acte dans la création. Le poète sculpte un rêve qu'il offre au lecteur. Il avait quelque notion du vrai Kubilaï Khan, qu'il traite quelque part de « plus grand prince par les peuples, les villes et les royaumes qui fût jamais en ce monde ». Mais pour lui, « Kublai » était seulement le dirigeant le plus puissant imaginable, un barbare oriental dépassant de loin les réprouvés de la Bible. Le romantisme européen s'abreuvait à ces histoires exotiques et imaginaires, ces utopies perdues, et la conquête coloniale avait fait de « l'Orient » une mine inépuisable. En en faisant un mécène, doué de curiosité intellectuelle, Coleridge attribue au moins à « Kublai Khan » une créativité et une sensibilité qui contredisent sa réputation de barbare. À cette représentation du monde se mêlaient, à l'insu de Purchas et Coleridge, des effluves venus de Katmandou par l'Himalaya.

Les premiers visiteurs de la ville furent des missionnaires jésuites, dont Johann Grueber au XVIIe siècle, né à Linz en Autriche, en 1623. Après avoir fait office de professeur de mathématiques à la cour impériale des Qing, il fut rappelé à Rome en 1661. La route maritime étant fermée, à cause de la marine hollandaise hostile, Grueber, escorté d'un ami belge, Albert d'Orville, entreprit un audacieux voyage depuis Beijing jusqu'à Goa dans le Sud-Ouest de l'Inde en traversant Tibet et Népal. Il gagna d'abord Xining où il s'agrégea à une caravane de marchands pour Lhassa, longea le rivage septentrional du grand lac de Kokonor, avant d'obliquer vers le sud-ouest. Tout au long, il s'adonna à sa passion pour le dessin. Grueber fut le premier Européen à entrer à Lhassa ; il y passa un mois environ, à attendre une autre caravane pour traverser l'Himalaya. En attendant, il dessina les autochtones et tenta de rencontrer le cinquième Dalaï-lama, Nagawang Lobsang Gyatso, le Grand Cinquième. Étant jésuite, il refusait de s'agenouiller devant un idolâtre : l'audience lui fut donc refusée. Grueber en fit quand même un dessin, d'après un portrait accroché au portail du nouveau palais du Dalaï-lama, le « Burg Beitala », que nous appelons le Potala.

Son voyage vers le sud et Katmandou l'emmena à Shigatse et au monastère de Tashilhunpo, siège d'une autre grande lignée bouddhiste, celle des Panchen-lamas. Il marchait cette fois sur les traces de Cabral et Cacella que nous avons déjà croisés. On sait que Cabral, réfugié à Shigatse en 1628,

avait demandé aux « petits rois » du Sud de l’Himalaya d’entrer au Népal. Malheureusement, la lettre de Cabral à ses supérieurs romains traitant de ses expériences à Katmandou s’est perdue ; c’est donc Grueber qui nous fournit le premier aperçu européen sur la ville. Ces expériences susciteraient plus tard chez un autre jésuite, Athanasius Kircher, l’un des plus remarquables intellectuels européens de son temps, une enquête monumentale sur la Chine et ses alentours. C’est donc aux jésuites que l’Europe doit sa découverte de la plus grande ville de l’Himalaya.

Grueber et d’Orville atteignirent la vallée de Katmandou au début de 1662. Devant eux s’étendait un territoire grand comme la moitié de la ville de New York, abritant trois royaumes rivaux : au nord de la rivière Bagmati, Katmandou ou Kantipur (*kanti* signifie « lustré ») ; Patan, ou Lalitpur, « la belle ville » ; et à l’est, Bhaktapur ou Bhagdaon, « la ville des dévots ». Ces trois villes ont aussi un nom newari, (Yambu, Yala et Khwopa), car les Newars, malgré des décennies d’émigration, constituent encore un tiers de la population de la moderne Katmandou.

Le roi de Patan, qui avait instauré les danses Kartik vingt ans plus tôt, venait de mourir. Grueber découvrait, écrit-il à ses supérieurs en Autriche, la vallée de « Nekbal » en état de guerre. Le roi de Katmandou mettait à l’épreuve la détermination de son nouveau voisin, Srinivasa. Tous deux avaient un même aïeul, le dernier roi ayant régné sur Katmandou et Patan. Sans doute le vétéran de la cour des Qing qu’était Grueber fut-il décontenancé par ces querelles lilliputiennes : il s’intéressait aux âmes chrétiennes davantage qu’aux vendettas familiales des roitelets. Il offrit au roi de Katmandou, Pratap, un petit télescope, exemple de la révolution technologique européenne qui inspirerait les Lumières. Portant l’instrument à ses yeux, Pratap vit les troupes de l’adversaire à deux pas, à les toucher. « Attaquons-les ! » s’écria-t-il ravi ; enchanté du télescope et des autres « instruments mathématiques », il promit de faire construire une maison pour l’Autrichien et de le laisser prêcher l’Évangile s’il acceptait de revenir.

Le changement de perspective du roi de Katmandou, son télescope vissé sur l’œil, est symptomatique de l’isolement de la dynastie Malla, blottie dans sa vallée fertile à 1400 mètres d’altitude. Le télescope magique avait rapproché son obsession, pour sa plus grande joie. Ce qui se passait derrière le cercle des montagnes n’avait pas d’importance et ce point de vue perdura bien après la chute des rois Malla. Les nouvelles dynasties vigoureuses qui les remplacèrent tomberaient elles aussi sous le charme de la vallée. C’était

un monde si fascinant, pourquoi s’en aller ? Quand Grueber finit par quitter Katmandou, il crapahuta sur quelque 60 kilomètres jusqu’à Hetauda, alors à la frontière du minuscule royaume vallonné de Makwanpur. Il y vit une douane, signe du puissant empire moghol au sud, auquel les rois de la vallée versaient un tribut annuel : un trésor et des éléphants. C’est ainsi que les rois Malla tenaient le monde à distance, à moins qu’une alliance avec tels souverains étrangers n’offrît l’avantage à l’un des royaumes dans ses perpétuelles escarmouches avec ses voisins. Ce travers participerait à leur ruine. Les affaires du monde se faisaient insistantes : impossible de leur fermer la porte à jamais.

Près de soixante ans plus tard, en 1721, le missionnaire jésuite Ippolito Desideri reçut l’ordre de rentrer en Inde quand un ordre rival, celui des capucins, se vit confier la gestion de la mission catholique de Lhassa. Il fit étape à Katmandou sur le chemin du Sud et de Goa et assista à une confrontation analogue à celle qu’avait vue Grueber :

> « Qu’il soit le fruit d’une compassion pour toutes les créatures vivantes ou d’un manque de courage, le comportement newar à la guerre est très ridicule et déraisonnable. Quand deux armées se rencontrent, elles se lancent toutes sortes d’injures et si quelques coups de feu sont tirés et que personne n’est blessé, l’armée attaquée se replie dans une forteresse, présentes en grand nombre et qui ressemblent à nos pigeonniers. »

(Ce commentaire n’est pas que moqueur : les pigeonniers de son compatriote Andrea Palladio, dont on peut penser qu’il parlait, ne sont-ils pas exquis ?)

> « Mais qu’un homme soit tué ou blessé, alors l’armée touchée sollicite la paix et dépêche une femme échevelée, à moitié dévêtue, qui pleure et se laboure la poitrine pour implorer la pitié, l’arrêt du carnage et de l’épanchement de sang. L’armée victorieuse dicte alors ses conditions au vaincu et la guerre prend fin. »

Semblable chorégraphie n’était qu’un exemple de plus du principal souci de la dynastie des Malla : illustrer l’art sous toutes ses formes. Depuis le *pyakha*, les drames dansés rituels comme les danses Kartiques, jusqu’aux

festivals dramatiques interminables, de l'architecture des palais et des temples jusqu'à la peinture, l'orfèvrerie et la sculpture sur bois exquisément produites dans les ateliers de la vallée, les royaumes Malla illustrent à merveille ce que l'anthropologue Clifford Geertz a appelé l'État-théâtre, où l'expression du pouvoir – via l'art et le spectacle – n'est pas qu'un moyen, une sorte de propagande, mais la fin même de ce pouvoir et la source de son renouveau. Cette politique théâtrale atteignit son apogée au milieu du XVIIe siècle et Pratap Malla fut au nombre de ses praticiens les plus accomplis. Il ne se privait pas de le dire. Il transforma aussi bien la place Durbar que le complexe palatial de Hanuman Dhoka. Sous l'image du dieu à tête de singe Hanuman, il ordonna de faire ajouter une nouvelle inscription : « Roi des rois, Chef du Népal, extrêmement intelligent, Chef de tous les rois, Grand Roi deux fois illustre, Poète lauréat, Seigneur couronné Jaya Pratap Malla. »

Après s'être moqué des Newars pour l'inefficacité théâtrale de leur art militaire, Desideri les tança aussi d'avoir recours aux assassinats clandestins. « Presque tous affichent leur fourberie sur le visage. » C'était là un jugement sévère de la part d'un connaisseur, né dans la Pistoia médiévale, non loin de Florence, autre cité-État reposant sur le commerce, la finance, la religion, l'art et de violents complots politiques. Peut-être est-ce le repli sur soi de la vallée qui désorienta le voyageur. En route vers le Tibet, il avait visité l'antique capitale moghole d'Agra et découvert les gloires architecturales de cet empire. Peut-être manquait-il d'une imagination artistique pour démêler la réussite culturelle unique de la vallée. Les Newars étaient, il l'admettait, « intelligents et très travailleurs, doués pour la gravure et la fonte du métal », mais son seul commentaire sur les centaines de temples visités fut qu'ils étaient « petits le plus souvent ».

Ces temples évoquaient abondamment les liens culturels profonds existant entre le centre du Tibet et Katmandou. Si Desideri ne s'en rendit pas compte, son prédécesseur au siècle précédent, João Cabral, avait lu l'architecture plus attentivement. Dans une lettre à son supérieur Alberto Latertius, basé sur la côte de Malabar, il décrit les Tibétains croisés à Shigatse, leur richesse et « les grands champs de blé » et comment il n'a jamais vu campagne ressemblant tant à Alemtejo au Portugal. Il explique que les Tibétains « ont les mêmes pagodes que le royaume du Népal et certains du Bengale. Ils ne diffèrent que par la superstition des castes – qu'ils n'ont pas – et l'alimentation. » C'était pointer la transmission

séculaire de la culture bouddhiste tantrique depuis la dynastie Pala du Bengale jusqu'au Tibet via Katmandou.

Desideri, peu intéressé par les réalités matérielles, se concentrait sur le bouddhisme tibétain. Il était contrarié qu'Athanasius Kircher mît en relief les liens du bouddhisme tibétain avec le christianisme dans son gros ouvrage *China illustrata*. Car il avait lui visité le pays et s'était renseigné : il savait que Kircher avait tort. La réincarnation captivait Desideri qui l'appelait « métempsychose », après Pythagore ; il avait noté que les Newars y croyaient plus encore que les « Thibettans ». Mais si l'on pouvait voir en Italie des prêtres qui fussent des scientifiques, les gourous qu'il avait connus à Katmandou lui semblaient irrationnels. « Ils sont très superstitieux en tout, de mauvais disciples et de complets païens. »

*

Kircher a écrit que « le soleil ne se couche jamais sur les actions de la Société de Jésus » tant était large son empan géographique. On en a dit autant de l'Empire britannique, qui atteignit les lisières de l'Himalaya dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Le premier Britannique à visiter Katmandou fut le capitaine William Kirkpatrick, émissaire de la Compagnie des Indes orientales, qui y arriva début 1793. Mais il avait échoué dans sa mission avant même de l'entreprendre : il venait s'interposer dans une guerre commerciale ayant commencé dès 1788 entre la nouvelle dynastie Gorkha du Népal et le Tibet. Quand les troupes népalaises franchirent les montagnes pour piller les monastères tibétains, dont Tashilhunpo, le Dalaï-lama appela au secours la dynastie Qing et l'empereur Qianlong, qui dépêcha une vaste armée chinoise pour les évincer. Arrivés à quelque 30 kilomètres de Katmandou, les Chinois, dont les lignes de communications étaient rompues et ayant subi de graves pertes, se retirèrent après avoir signé un traité avec le régent népalais, comme on le verra au chapitre 8. La présence de Kirkpatrick n'était plus nécessaire. Les Gorkhas, qui espéraient le soutien militaire de la Compagnie anglaise, en voulaient aux Anglais de n'avoir pas bougé : Kirkpatrick n'était guère bienvenu. Il joua au touriste une semaine avant de regagner Calcutta.

Il en profita au maximum. Arrivé à Chandragiri, à la lisière occidentale du cercle de montagnes, il décrivit la vallée de Katmandou, « joliment et densément ponctuée de villages et d'un riche damier de champs fertiles »,

tel un gentilhomme campagnard désireux d’acquérir un domaine. De fait, quoique de naissance illégitime, il appartenait à une bonne famille de planteurs en Caroline, à présent désireuse de prendre un nouveau départ colonial après la Révolution américaine. Où mieux rehausser son statut social qu’en Inde ? (Sa cadette Julia s’allierait à la puissante famille Strachey : les fils de Julia seraient les frères Strachey, que nous avons vu explorer le Kailash, et son petit-fils le fameux Lytton Strachey). Kirkpatrick avait pour ordre de dresser des cartes, jauger les capacités militaires et se renseigner sur les débouchés commerciaux : laine cachemire, sel, éléphants, queues de yak, aussi appréciées comme chasse-mouches par l’Empire britannique que par l’Empire romain jadis.

Kirkpatrick parlait couramment le persan, il était curieux intellectuellement et surtout pragmatique. Si le jésuite Desideri se passionnait pour les concepts métaphysiques, Kirkpatrick admirait les choses utiles. Ainsi, il publia la première illustration du couteau népalais, le *khukuri*, dans le livre écrit après son voyage :

> « C’est pour abattre des petits arbres ou buissons, et pour émonder d’autres branches, que la dague ou couteau porté par chaque Nepaulien, du nom de Khookheri, s’emploie en général ; il est aussi très utilisé, comme je l’ai maintes fois constaté, pour dégager la voie quand l’obstruent les rameaux bas des arbres et autres obstacles du même ordre. »

On ne s’étonnera pas qu’un militaire fût intéressé par les armes, mais le visiteur étudia aussi de près les matériaux de construction, en admirant l’élégance et la complexité des briques népalaises :

> « Le Nepaul en général est remarquable pour l’excellence de ses briques et tuiles, mais on tient le plus souvent celles de Bhatgong [Bhaktapur] pour les meilleures et de loin. Assurément, elles surpassent tout ce que j’ai vu en Inde, mais on ne sait trop à quoi attribuer cette excellence. Pour certains de mes informateurs, cela vient de la qualité de la terre utilisée, selon d’autres de l’eau qu’on y mêle ; pour d’autres encore, tout viendrait seulement de leur mode particulier de cuisson. »

Par cette étude des briques, Kirkpatrick mettait le doigt sur l'un des motifs clés de l'architecture newar, un élément fondamental de cette culture si mystérieuse pour les Européens. Il arriva au moment où ses artisans entamaient leur déclin après le départ de la dynastie Malla. La question sur l'origine de cette « excellence » était profonde. Bien sûr, on pensait d'abord aux facteurs qu'il suggère : savoir où trouver les meilleurs types différents d'argile, riche et alluviale, savoir comment la faire cuire à température constante. La légende fondatrice de la ville, rapportée par le *Swayambhu Purana*, donne une indication de l'origine de cette argile. Il y est question d'un lac qui emplissait jadis la vallée, grouillant de serpents, dont le motif reste très présent. Le *bodhisattva* Manjushri arriva des montagnes et fendit la bordure sud de la vallée, d'où l'eau s'échappa pour révéler la terre grasse qui donne leur chaleur lustrée aux briques. Faut-il y voir l'équivalent architectural d'une étreinte ? Il n'y a pas de lien évident entre l'argile des champs et les murs des vieilles maisons newar, mais bien une harmonie avec la sculpture complexe sur bois des fenêtres et paravents de fenêtres, le *tiki jhya*, les étais, piliers et portes qui parachèvent les maisons et les temples newar. Un détail typique de la construction newar était une brique appelée *dachi-apa*, dont les extrémités sont légèrement recourbées vers l'intérieur pour que rien n'empêche l'extérieur, trempé dans un engobe d'argile rouge avant cuisson, d'être dans un alignement parfait avec celles qui l'entourent. L'effet produit est magnifique : il protège la façade et le mortier fragile contre les violentes pluies de mousson. Si le mortier d'aujourd'hui est de l'argile jaune collante, le *silay* de naguère contenait toutes sortes de matériaux, de la poussière de briques, de la chaux, du beurre clarifié, voire de la mélasse.

Normalement, à cette façade élégante correspondait un mur intérieur de briques plus ordinaires ; l'intervalle était rempli d'éboulis et d'argile. Une armature de bois renforçait la structure. Mortier souple et soutien de bois permettent de se prémunir, dans certaines limites, contre le risque sismique dans cette zone de rencontre des plaques tectoniques. Mais en 2015, lors du tremblement de terre qui frappa Katmandou, le temple du XVIe siècle de Char Narayan à Patan – celui devant lequel se tenaient les danses Kartik – fut réduit en poussière. Le festival se déroule à présent devant un espace vide entouré de barrières métalliques. On a du moins sauvé le mobilier du temple – images saintes, étais sculptés du toit. On annonce sa reconstruction

prochaine, au contraire de bien des maisons privées qui resteront longtemps en ruines.

De toute façon, un grand nombre de maisons newar ont disparu, rasées et remplacées par une formule répandue dans toute l'Asie : poutres et piliers de béton armé avec remplage de briques modernes. On ne pourrait mieux illustrer le contraste avec les méthodes traditionnelles de construction. Les vieux réseaux qui ont organisé ces quartiers durant des siècles, les *guthis*, ne sont plus que l'ombre d'eux-mêmes. Pourtant, les immeubles modernes occupent l'emplacement choisi par leurs prédécesseurs, ils ont la même disposition, cuisine et salle de prières étant placés au sommet. Quand le Newar parle d'une maison, il évoque plus souvent le site qu'elle occupe, plutôt que la bâtisse elle-même. Les familles construisent sur les quatre côtés de la cour, le *chok*, lieu focal de toute la vie quotidienne comme des fêtes. C'est dans la cour qu'on sèche le grain, qu'on se lave les mains, qu'on surveille les enfants qui jouent. On y trouve une chapelle ou *chaitya*, un stupa réduit et élégant de forme népalaise, prise spirituelle comme il y a une prise d'eau et des prises électriques. Chaque jour commence avant l'aube au son des cloches, sur l'odeur d'encens, tandis que la ville s'éveille et fait une offrande, du riz et un point de vermillon sur une image sainte. Les portes et les seuils sont particulièrement importants : lors de la mousson, par exemple, on colle des images de serpents sur les linteaux, avec des mantras magiques, pour les écarter. Ce sont des espaces intimes ; les gens sont si proches qu'on entend chaque discussion, qu'on partage chaque plaisanterie. On ne pourrait trouver milieu plus propre aux ragots et aux rumeurs. Soucieuses d'intimité et d'un accès fiable à l'eau, les familles plus aisées se sont transportées en banlieue. Aujourd'hui, deux motos sont souvent garées à côté de la chapelle. Malgré tout, le rythme de vie n'est pas si éloigné de ce qu'il était à l'époque de Kirkpatrick, la misère et les maladies étant beaucoup réduites. « Hameaux et villages de ces régions montagneuses affichaient de loin un aspect très romanesque, écrivit-il en sacrifiant au goût contemporain pour le pittoresque, même si cette illusion s'évanouissait de près et si le tableau le plus évident était fait d'une pauvreté sordide et des malheurs de la détresse. »

L'ambition religieuse des missionnaires jésuites ou le point de vue romantique de l'orientalisme finirent par s'effacer devant une étude universitaire rigoureuse des rapports du génie culturel de Katmandou avec la politique himalayenne. Cela n'empêchait pas les interférences des

préjugés européens. Né en 1841, Gustave Le Bon était l’un des premiers anthropologues ; il avait lu Darwin et conclu qu’il existe un lien entre la taille du crâne et l’intelligence, et donc une explication évolutionniste à la « supériorité » européenne. Sa théorie lui valut un prix de l’Académie des Sciences. Il mit au point un céphalomètre portable pour mesurer les crânes des différents groupes ethniques rencontrés sur le terrain et, jusqu’à la fin de sa longue et riche carrière, l’idée que la culture résultait peu ou prou de la race ne le quitta plus.

Dans les années 1880, le gouvernement français dépêcha Le Bon dans le sous-continent pour enquêter sur les cultures qu’il y trouverait. Ce fut ainsi l’un des premiers Français à entrer à Katmandou, quasi fermée aux étrangers, mis à part les quelques fonctionnaires britanniques du Raj qui y étaient cantonnés. Arrivé en 1885, il visita, après la capitale, l’antique stupa bouddhiste de Swayambhunath, le site le plus sacré de la vallée pour les bouddhistes du cru. Rien ne l’avait vraiment préparé, sinon le poème de Coleridge peut-être, à ce qu’il vécut à Patan, arpentant les temples et les palais. Il douta qu’un opiomane, fût-ce dans ses rêves les plus fous, ait pu imaginer architecture plus fantasque que celle de cette ville étrange. Bien qu’ayant vu l’Europe de Londres à Moscou et l’ensemble de l’Orient classique, du Maroc à l’Égypte et à la Palestine, il déclare n’avoir jamais vu scène plus frappante que la grand-rue de Patan.

Si Le Bon savait théoriser et livrer son opinion, on peut lui reprocher une hâte excessive dans ses analyses. Ayant pris quantité de clichés, il troussa un récit de voyage sur l’antique passé népalais. Puis il aborda un nouveau champ d’intérêt, la psychologie des foules. Pour avoir assisté à la Commune, il nourrissait aversion du socialisme et fascination pour le comportement des larges masses humaines. Son livre novateur sur le sujet, *Psychologie des foules*, connut un succès immédiat et influença tout le monde, depuis le gourou en relations publiques Edward Bernays jusqu’à Benito Mussolini.

Sylvain Lévi s’avérerait un savant bien plus fiable. Né à Paris en 1863, fils de chapelier, il étudiait à vingt ans le sanskrit en Sorbonne sous le brillant indianiste Abel Bergaigne et servait de précepteur aux enfants du grand rabbin de France Zadoc Kahn. Cinq ans plus tard, à la mort de Bergaigne en randonnée dans les Alpes, Lévi le remplaça. L’un de ses principaux sujets d’intérêt était la manière dont le bouddhisme indien avait modelé les cultures asiatiques. Il estimait pouvoir trouver à Katmandou des

exemples d’art indien ayant disparu du reste du sous-continent. D’après cette Inde « en devenir », il pourrait extrapoler, comme à partir d’un fossile vivant, des mondes entiers tombés ailleurs dans l’oubli. Il arriva en 1898 à Katmandou, pestant contre l’ignorance absolue, totale, radicale de la population du cru. Il lui faisait des conférences depuis ses propres temples dans un sanskrit parfait. Quand le prêtre du temple de Changu Narayan lui refusa l’accès, il obtint du maharajah quatre soldats pour relever une importante inscription du Ve siècle détaillant l’accession au pouvoir de la dynastie Licchavi. Réunissant tous ses documents, Lévi put écrire une histoire du Népal en trois volumes, dont le récit captivant constitue depuis lors la base de l’historiographie népalaise.

À son retour en France, il reçut une lettre de Gustave Le Bon, qui n’avait pas oublié le Népal et réclamait une rencontre. Lévi n’y était pas favorable, car il gardait de douloureux souvenirs de son « collègue » qui, après l’avoir sollicité pour obtenir une gratification de l’État afin de publier un livre de ses clichés, avait publiquement ridiculisé la théorie de Lévi sur l’influence de l’Antiquité grecque en Inde sans en rien connaître. Lévi répondit que Le Bon, homme de l’image, trouverait trop ennuyeux ses manuscrits et ses épigraphes. Il invoqua ensuite le souvenir de son maître en sanskrit, si scrupuleux et ouvert, Abel Bergaigne, dont il partageait la « merveilleuse incompréhension » de l’Inde, une flèche visant l’autosatisfaction imperturbable de Le Bon.

Il ne s’agissait pas que d’une querelle de savants. L’antique culture indienne avait une composante politique très actuelle en ces jours où diverses théories racistes étaient promues par d’importants intellectuels. La découverte au XVIIIe siècle d’un protolangage, l’indo-européen, commun à des langues anciennes comme le latin et le sanskrit, avait stimulé la recherche universitaire, mais aussi les idées les plus dangereuses. Les théoriciens du racisme concoctèrent un ancêtre humain si supérieur que sa culture s’était diffusée dans toute l’Asie et l’Europe : la race originelle des Aryens. La publication par Eugène Burnouf d’une *Introduction à l’ histoire du Bouddhisme indien*, le plus important des livres consacrés au bouddhisme au XIXe siècle, nourrit ensuite des notions fuligineuses, dont celles des théosophes de Mme Blavatsky qui invoquait la sagesse perdue d’antiques philosophies préchrétiennes. Le cousin d’Eugène, Émile-Louis Burnouf, autre spécialiste de sanskrit, défendit l’existence d’une race aryenne originelle. Pour lui, non seulement Jésus était un Aryen, mais la

swastika était le symbole des autels du feu de ce peuple antique, concept qui séduirait les Nazis.

Gustave Le Bon était moins extrême, mais il partageait le même point de vue, d'après Lévi qui, juif, en voyait les aboutissants. En 1925, huit ans avant l'arrivée de Hitler au pouvoir, dix ans avant sa propre mort, il reconnut sa dette permanente à son maître Abel Bergaigne. « À son estime, si l'on consacrait quatre lignes à sa tâche, trois devraient concerner Bergaigne. C'était lui qui, après Burnouf, avait ouvert la voie aux études védiques qui n'en avaient plus dévié. Si les Allemands, assurés de la pureté et de l'antiquité de leur race, s'étaient proclamés les descendants directs des antiques civilisations indiennes, Bergaigne était le premier à avoir démontré la fausseté de cette fiction. » Lévi resterait un défenseur engagé des droits des juifs et dénoncerait l'antisémitisme dans un discours prononcé place du Trocadéro à la suite de l'accession de Hitler au pouvoir en 1933.

Après la Seconde Guerre mondiale, dans un Népal toujours accessible et dont l'économie se modernisait, on s'intéressa de plus en plus au patrimoine architectural de Katmandou, sans s'écarter en général des grandes lignes tracées par Lévi. Une chercheuse des États-Unis fait exception, Mary Slusser, qui consacra des décennies à l'étude systématique du patrimoine de la vallée, présentée dans deux ouvrages novateurs : *Nepal Mandala* et *The Antiquity of Nepalese Wood-Carving*. Simultanément, on redoutait que la rapidité du développement économique n'éradique définitivement tout un héritage architectural unique. Le temple principal de Bhaktapur et son complexe palatial furent sauvés par un effort de protection visionnaire et remarquablement orchestré : c'est aujourd'hui une halte très appréciée des touristes explorant la vallée, d'où parfois une ambiance excessivement muséale. Götz Hagmüller et Niels Gutschow, qui ont tous deux longtemps résidé dans la ville, ont compté parmi les architectes du patrimoine travaillant sur place. Le premier dirigea la restauration du Keshav Narayan Chowk, palais du XVIIIe siècle sur la place Patan Durbar qui abrite désormais le musée de Patan, au nombre des meilleurs d'Asie du Sud et où sont conservés certains des meilleurs exemples d'art newar. Autre architecte autrichien travaillant au projet, Thomas Schrom a persuadé les autorités de fermer la place, ses palais et ses temples, aux véhicules à moteur. Du coup l'une des gloires de l'architecture mondiale s'est transformée en havre, loin d'un trafic infernal, en ouvrant une fenêtre sur les complexités labyrinthiques de la culture religieuse qui l'ont produite.

6

L’essor de Gorkha

Si l’on veut connaître l’humeur d’une nation, qu’on regarde sa statuaire. C’est ainsi qu’en mars 2015 des étudiants ont lancé une campagne réussie, à l’Université du Cap, pour faire enlever la statue de bronze de 1934 de l’impérialiste Cecil Rhodes, campagne qui s’est propagée dans d’autres universités de la planète, y compris l’*alma mater* de Rhodes, Oxford. À l’été 2017, une marche de suprémacistes blancs a défilé dans Charlottesville, en Virginie, pour s’indigner du déplacement de la statue du général confédéré Robert E. Lee. L’un des manifestants lança sa voiture à vive allure dans un groupe de contre-manifestants et tua une militante antiraciste, Heather Heyer. En Inde, au début de 2018, le Premier ministre Narendra Modi dut appeler au calme après une vague de vandalisme contre les statues. Une représentation de Vladimir Lénine, très admiré parmi les communistes indiens, avait été détruite dans l’État de Tripura, au nord-est. En représailles, un buste du célèbre nationaliste hindou Syama Prasad Mukherjee fut vandalisé dans le bastion communiste de Kolkata.

La toute jeune république du Népal a aussi connu un épisode semblable en septembre 2017, bien qu’en l’occurrence ce soit l’érection d’une statue, plus que sa destruction, qui suscite le débat. Avec force fanfares, la deuxième présidente du pays – et la première femme à occuper ce poste – Bidya Devi Bhandari, a dévoilé la statue dorée de Prithvi Narayan Shah, fondateur du Népal moderne. La cérémonie se déroulait moins d’une décennie après l’éviction du dernier roi Shah, Gyanendra, et la fin de la

dynastie qui avait régné durant 250 ans. Dix ans plus tôt, alors que ses sujets s'efforçaient d'arracher la démocratie à l'autocrate Gyanendra, les cadres maoïstes de la Ligue des Jeunes communistes et d'autres groupes d'extrême gauche s'étaient attelés à la destruction systématique des statues des rois. L'un d'eux s'était félicité que les vestiges des rois Shah fussent balayés en même temps que le pays s'acheminait vers la république. On pouvait penser alors que la monarchie n'aurait plus aucun droit de cité dans le nouveau Népal.

Ceux qui désiraient faire table rase du passé ne faisaient pas dans le détail : tous les membres récents de la dynastie pâtirent de la situation, quelle que soit leur réputation. Mahendra, autre autocrate couronné en 1955, était beaucoup moins populaire que son père Tribhuvan, qui avait rendu le pouvoir à la famille en 1951, après un siècle de rôle purement honorifique. La principale université et l'aéroport portent toujours le nom de Tribhuvan : il évita l'oppression au pays et l'orienta vers la lumière. Ses représentations n'en furent pas moins détruites comme celles de son fils. Mahendra était un être mauvais, dissimulé par des lunettes noires. En 1960, peu après que le gouvernement britannique en eut fait un feld-maréchal, il précipita le premier Premier ministre népalais démocratiquement élu en prison. Birendra, le fils de Mahendra, monté sur le trône en 1972, semblait plus doux, mais il fallut attendre près de vingt ans pour que soit rétablie la démocratie. En 2001, au beau milieu de la guerre civile maoïste, le prince héritier Dipendra, ivre, drogué et furieux, tua ses parents et sept autres membres de la famille royale avant de retourner son arme sur lui. La couronne passa à son frère unanimement détesté Gyanendra et un lustre plus tard la dynastie était chassée.

Les cadres maoïstes ne se limitèrent pas à détruire les rois récents du Népal. Ils ciblèrent aussi le père fondateur de la dynastie, Prithvi Narayan Shah, qui, achevant sa conquête de la vallée de Katmandou en 1769, mit un terme à l'ère Malla, ses danses et constructions de temples. En 2003, les maoïstes firent sauter une statue de Prithvi à Nuwakot, ville d'importance unique dans son histoire et lieu de sa mort en 1775. En 2006, des protestataires s'en prirent à sa statue la plus célèbre dans le pays, érigée sur un grand socle devant les bureaux du gouvernement, au centre de la capitale. S'ils furent incapables de l'abattre, ils parvinrent à l'endommager en lui arrachant couronne et épée. Après quoi on la cacha au regard, tout comme celle du général Lee à Charlottesville après la mort de Heather

Harper. Le nouveau Premier ministre annonça que le Jour de l'Unité nationale, célébré le 11 janvier, date anniversaire de Prithvi Narayan Shah, serait dès lors annulé. L'année suivante, après la déposition du dernier roi Shah, une autre représentation de Prithvi, celle-ci dans sa ville natale de Gorkha, point de départ de ses brillantes conquêtes, fut démolie sur ordre des chefs maoïstes locaux.

Certains d'entre eux établirent une comparaison entre leur destruction des symboles royaux et celles de la Révolution française en 1789 : il s'agissait d'éradiquer l'iconographie d'un régime répressif. Mais cette hostilité avait aussi une dimension ethnique, une tension que les maoïstes avaient habilement exploitée pendant la guerre. Les populations parlant les langues tibéto-birmanes, tels les Newars de la vallée, comme d'autres groupes du centre et de l'Est du Népal – Gurungs, Magars, Tamangs et Rais – voyaient dans la chute de la monarchie l'occasion de renverser des siècles de domination d'une élite hindoue parlant une langue indo-européenne apparue dans l'ouest du Népal mille ans plus tôt. Au début, on l'appelait le khas *kura*, c'est-à-dire le mot ou le discours Khas, le Khas étant le groupe indo-aryen qui le parlait. Quand les Shah prirent le pouvoir, on l'appela gorkhali : de cette langue est sortie le népalais moderne, la *lingua franca* de la région et la donnée culturelle la plus répandue dans la nation. *Mutatis mutandis*, népalais et hindi sont aussi proches que l'italien et l'espagnol. Plus que tout autre roi, Prithvi Narayan Shah incarnait ce groupe hindou des Khas ; aussi ne faut-il pas s'étonner que des groupes parlant une autre langue et détestant le strict système de castes se soient enchantés du renversement de la dynastie. Le rejet d'une acception étroite du statut de Népalais soulageait ceux qui s'étaient sentis marginalisés.

C'est précisément à ce moment où les Népalais s'accoutumaient à vivre sans roi que Prithvi Narayan Shah réapparut. Un puissant nationaliste, Khagda Prasad, « K P » Oli, bien qu'il appartienne au groupe principal des communistes népalais, suggéra de dynamiser le tourisme en érigeant une nouvelle statue du père fondateur de la nation au terminus d'un téléphérique récemment inauguré allant jusqu'à Chandragiri, le terme de la vallée de Katmandou et endroit capital dans l'histoire des conquêtes de Prithvi Narayan Shah. L'année suivante, en septembre 2017, la statue était prête pour l'inauguration par l'alliée politique d'Oli et nouvelle présidente du pays, Bidya Devi Bhandari. Le 11 janvier 2018, dix ans après l'éviction du roi Gyanendra, le Jour de l'Unité nationale fut également rétabli avec le

soutien unanime des divers partis. Selon la déclaration d'un membre du Congrès népalais au pouvoir : « Prithvi Narayan Shah ne saurait être puni pour ce qu'ont fait ses descendants. Le respect lui est dû pour nous avoir donné un Népal souverain et unifié. »

La présidente et le Premier ministre issu du Congrès népalais, Sher Bahadur Deuba, fleurirent la statue profanée une décennie plus tôt. Un important militant pro-diversité, Om Gurung, releva qu'en ranimant le legs de Prithvi Narayan Shah, les politiciens avaient prouvé qu'ils aimaient le *statu quo*, c'est-à-dire la hiérarchie socioreligieuse incarnée par la famille Shah. Et pourtant, quand le nationaliste et communiste K P Oli remplaça Deuba au poste de Premier ministre peu après, les maoïstes entamèrent des négociations avec son parti – naguère ennemi juré – pour s'y agréger ; c'était l'indice évident du degré de compromission des maoïstes, en dépit de toute leur intransigeance affichée. L'influence de Prithvi Narayan Shah sur le peuple népalais s'avérait plus durable que celle du grand timonier Mao.

Quel message les politiciens retiraient-ils de la vie et du temps du père fondateur du Népal ? Que révèle le legs contesté de Prithvi d'une nation dont les montagnes escarpées et les vallées profondes suscitent semblable complexité culturelle ? Chercher à répondre à ces questions c'est se pencher sur les défis inouïs de l'identité et de la politique dans l'Himalaya, entre les deux États les plus peuplés de la planète, l'Inde et la Chine. Ces défis obsédaient Prithvi Narayan Shah. Il croyait que ce n'était qu'en se serrant les coudes que les peuples divers trouveraient assez d'espace pour que survivent leurs différentes cultures, même si certaines lui étaient plus chères que d'autres. (« C'est une simple affaire d'interprétation, a observé l'auteur népalais Kamal P. Malla, de savoir si c'est une 'vision' du Népal unifié ou le regard du vautour sur sa proie. ») De nos jours, étant donné l'occupation militaire du plateau par la Chine et l'énorme présence militaire de l'Inde dans l'Himalaya, c'est un message qui n'a jamais été plus prégnant, et les rois et politiques modernes ont toujours été prompts à s'en emparer.

*

La représentation de Prithvi Narayan Shah la plus connue des Népalais montre un personnage richement vêtu, portant un poignard ouvragé sur la poitrine, une couronne ruisselante de joyaux, sommée des plumes d'un

oiseau de paradis. Cette coiffure fabuleuse fut portée par tous les rois du Népal moderne. Desmond Doig l'a décrite le jour du couronnement de Birendra en 1975 : « Aucune autre couronne ne pourrait être d'une conception aussi imaginative, aussi onéreuse. C'est un scintillement de diamants et de perles à touche-touche, nanti de rubis et d'émeraudes gros comme des prunes en pendentifs et audessus, prise dans davantage de diamants, c'est une cascade de plumes d'oiseau de paradis. » (La couronne n'avait pas été restaurée depuis le couronnement de Mahendra en 1956 et ses plumes baissaient du nez. Le commerce des plumes d'oiseau de paradis étant interdit, le gouvernement états-unien procura au Népal des plumes neuves confisquées à des contrebandiers.)

En fait, le roi Prithvi Narayan Shah ne la porta jamais. On n'a presque aucune image qui lui soit contemporaine : un bronze de Nuwakot, où il conquit la gloire, pourrait peut-être le représenter agenouillé pieusement, les mains jointes en prière. Sa représentation actuelle est due à l'artiste du XXe siècle Amar Chitrakar, qui commença sa carrière en peignant des affiches pour les films de Bollywood, puis les emblèmes nationaux : timbres, portraits et statues. C'est lui qui a donné le portrait de Prithvi exposé au musée d'Histoire naturelle de Katmandou, image utilisée pour sa statue érigée en 1965 devant le Singha Darvar par l'autocrate Mahendra, image reprise pour la statue d'or de Chandragiri déjà évoquée. S'il s'agit assurément d'un guerrier, il s'appuie sur son épée de la main gauche. Il lève la main droite au-dessus de la tête, index dressé, pour indiquer la nécessité de l'unité et de surpasser les complexités. On comprend qu'il reste précieux deux siècles après sa mort.

Prithvi Narayan Shah naquit en 1723, dans le village montagneux de Gorkha, à une centaine de kilomètres au nord-ouest de Katmandou, dans une demeure de style newar perchée sur une crête, devant l'arrière-plan du Manaslu, la huitième plus haute montagne du monde. L'endroit paraît bien reculé pour l'homme qui forgea une nation. C'était le dixième roi de sa lignée, régnant sur Gorkha, petit État montagneux parmi une poignée d'États similaires, les *Chaubisi rajya*, les « Vingt-quatre royaumes », confédération lâche souvent agitée de querelles intestines. Plus à l'ouest, vers la frontière occidentale du Népal moderne, se trouvait un autre groupement, les *Baisi*, les « vingt-deux ». On n'en sait presque rien, mais c'est là que débuta l'histoire du Népal moderne, au XIe siècle, bien avant la naissance de notre personnage, avec l'essor d'un empire quasi oublié.

On ignorait presque tout du royaume Khasa avant le XXe siècle. On croyait savoir que le gorkhali, ou khas *kura*, la langue qui donna le népalais, était venu de l'ouest avec le peuple indo-aryen l'employant. Les chroniqueurs de Katmandou avaient aussi rapporté au XIIIe siècle comment des envahisseurs parlant le khas s'étaient soudain matérialisés depuis cette région. On les associe aujourd'hui surtout aux districts indiens de Garhwal et Kumaon, à l'ouest de la frontière du Népal moderne. Des siècles durant, ils avaient migré à l'est à travers les contreforts de l'Himalaya, en gagnant le nom de *parbatiya*, « habitants des montagnes ». À la fin du premier millénaire, ils atteignirent la ligne de crête de la Karnali dans le Népal actuel pour établir un royaume. C'est là dans le village de Dullu, qu'en 1956 l'anthropologue italien Giuseppe Tucci trouva d'antiques inscriptions laissées à moitié enterrées. Les gens du cru n'avaient aucune idée de leur sens ni de leur origine. Tucci pouvait les lire. « Des rois jusqu'ici inconnus, écrit-il, nous ont chanté en sanskrit sur la pierre les gloires de leurs ancêtres et leurs propres exploits. »

Il s'agissait des vestiges d'un État très décentralisé, souvent appelé l'empire Khasa (et Yatse par les Tibétains). À l'apogée de la dynastie, son roi contrôlait un vaste domaine, dont le Karhwal, le Kumaon et le Gorkha. C'est de cette dernière région que le chef Jitarimalla attaqua Katmandou. Si les rois en étaient bouddhistes au début, Tucci comprit, au vu de leur architecture religieuse, qu'ils n'étaient pas de culture tibétaine, mais de lointains descendants de l'empire Maurya depuis longtemps disparu. Sous son roi bouddhiste, le sujet ordinaire était animiste ; du reste, des rites chamaniques associés à la divinité khas Masto se pratiquent toujours à l'ouest du Népal.

Au début de leur histoire, les rois Khasa remontèrent la vallée de la Karnali pour passer à l'ouest du Tibet, attirés par ses mines d'or, la laine et le commerce du sel. Le royaume Gugé, déjà affaibli par les incursions turques d'Asie centrale au XIIe siècle, passa sous contrôle khas. Les nouveaux dirigeants, pour dynamiser les échanges, investirent dans des systèmes d'irrigation pour accroître les rendements en riz, comme dans les caravanes pour accroître le commerce sur la route septentrionale (*uttar pata*) reliant le Népal et l'Ouest du Tibet aux Routes de la Soie. Ils installèrent une capitale temporaire à Purang sur le plateau, à plus de 4 000 mètres. L'altitude s'avéra malcommode pour les gens venus du Sud. La capitale fut donc déplacée dans la vallée de Sinja, au nord-ouest de

Jumla. La région accueillit une grande part des nouveaux édifices de la dynastie khas. Des fouilles récentes ont mis au jour des vestiges de palais et de temples, ainsi que l'antique site de la capitale. Les archéologues ont aussi trouvé des tuyaux souterrains qui attestent du savoir-faire du royaume en irrigation. La riziculture occupait une place centrale dans sa réussite et son identité. Mais, quel que soit l'accueil fait aux migrants khas par les autochtones tibéto-birmans, les conflits étaient inévitables. Ces groupes s'en remettaient souvent, pour leur survie, à l'alternance de la culture et du pâturage ; on peut supposer que les Khas exploitèrent de nouvelles niches écologiques plutôt qu'ils ne déplacèrent les peuplements établis. Du coup, divers groupes ethniques d'origines diverses se côtoyèrent.

À la fin du XIVe siècle, les Khas étaient bien installés au Népal, mais leur empire entamait un rapide déclin. La dynastie du premier roi prit fin, remplacée par la famille de ses principaux ministres. Les provinces tibétaines furent perdues. Le reste se disloqua et de nouvelles principautés émergèrent au Garhwal et au Kumaon. Les progrès se figèrent, les stèles de pierre, les monuments bâtis par les rois Khasa sombrèrent dans un semi-oubli, au sein d'une mosaïque d'États confettis, isolés et appauvris.

*

Tant que leur pratique restait admise, les petites gens étaient heureux. Les chefs khas locaux et les hobereaux ne voyaient pas d'obstacle, quant à eux, à adopter cette version plus rigoureuse de l'hindouisme qui étayait leur pouvoir personnel. L'élite khas constitua une caste de *kshatriya* pour elle-même et se jugea « deux fois née », identique aux hindous de haute caste, processus sanctionné par les brahmanes qui devenaient du coup les régulateurs de la société. Pour le souverain, la qualité intellectuelle de son prêtre reflétait le statut du royaume : on jugeait ignorants et peu éduqués les prêtres khas, seuls des gourous indiens feraient l'affaire.

En 1802, arriva à Katmandou, dans le cadre d'une mission diplomatique, le chirurgien écossais Francis Buchanan-Hamilton. Il détesta sa mission, jugeant que les Népalais étaient « d'abominables menteurs ». Malgré ses préjugés, son récit reste l'une des sources les plus exploitées sur l'émergence de l'État moderne du Népal. Hamilton a bien perçu dans quelle mesure ses dirigeants accentuaient le rôle de la religion de castes :

> « L’ignorance des Brahmanes Parbutty et leur mépris des règles de l’ordre sacré pour la consommation de mets impurs semblent avoir vite répugné aux rajahs Gorca [Gorkha] qui emploient depuis longtemps deux familles de brahmanes de Canogia [Kannauj dans l’Uttar Pradesh] pour servir de gourous héréditaires… Quand le pouvoir de Prithvi Narayan se fut étendu sur le Népal [soit la vallée de Katmandou], il invita cent familles de purs brahmanes de Tiruhut [Tirhut, au sud de Katmandou] et leur octroya des terres de grande valeur. »

Tel fut le processus de l’intense stratification socioreligieuse du Népal. Pour un temps, les frontières demeurèrent fluides entre les Khas et les groupes autochtones. Mais au XIXe siècle, bien après le règne de Prithvi, le processus était codifié, profondément oppressif et condamnait une grande part de la population népalaise à une pauvreté inévitable, source d’un mécontentement qui a fini par exploser à la fin du siècle passé.

Nous tendons à considérer les cultures comme des accrétions, telles des roches sédimentaires, mais en fait elles se métamorphosent, sous la pression des attentes du monde ambiant. C’est ce qui arriva à la dynastie Shah, aux origines imprécises, dont la légende fondatrice saupoudre d’épices rajpoutes et de quelques parfums aristocratiques le lignage de Prithvi. Hamilton n’y voyait que des Magars, les habitants des collines originels, s’exprimant non pas en khas mais dans une langue tibéto-birmane.

Outre la réécriture de ses origines, cette histoire est celle de cadets, d’autant plus ambitieux qu’ils étaient moins dotés. Il est question de l’entrée dans les ordres brahmaniques de deux frères, du pouvoir exercé par le cadet sur Nuwakot, sur les berges de la Trisuli. Cette ville stratégique se dresse sur la crête dominant Katmandou. Quelques générations plus tard, un cadet de cette branche revint à l’ouest à l’invitation des citoyens de Lamjung pour devenir leur roi. Un autre cadet se servit des hommes de son aîné pour s’emparer du village de Gorkha. L’aîné, seigneur de Lamjung, pensait que la conquête lui serait rétrocédée : il n’en fut rien. Ainsi commença une querelle entre deux royaumes dont hériterait Prithvi Narayan des générations plus tard.

Le royaume de Gorkha avait plus d’aura que de territoire, compris entre les rivières Marsyandgdi et Trisuli, une surface plus réduite que le Kent. On le devait à un roi du début du XVIIe siècle du nom de Ram Shah. C’était un

chef féroce qui avait acquis de nouveaux domaines et conduit des incursions au Tibet. Mais on se souvient surtout de ses réformes administratives, si utiles que ses voisins les copièrent rapidement. Grâce à la standardisation des poids et des mesures, il dynamisa les échanges et fixa les taux d'intérêt contre les usages rapaces des prêteurs. Il s'intéressa aussi à la gestion environnementale, ordonna la plantation d'arbres pour garantir l'approvisionnement en eau toute l'année, empêcher les glissements de terrain et procurer un ombrage aux pauvres crapahutant sur les pistes. Il développa la justice, décrétant que seul l'auteur d'un crime ou délit devait être poursuivi et non toute sa famille. Ces réformes judiciaires lui ont valu un proverbe toujours cité : « Si tu veux la justice, vas à Gorkha. » En échange de ces réformes, les familles qui le soutenaient virent sanctuariser leurs privilèges.

L'art du gouvernement est de même typique du règne de Prithvi qui l'a défini dans un traité, le *Divya Upadesh*, l'un des ouvrages politiques les plus importants du Népal moderne. L'échec est un autre de ses traits constitutifs, dont celui de son père Nara Bhupal dans la prise de Nuwakot, récemment tombé dans l'escarcelle de Katmandou. Qu'il vienne à prendre Nuwakot, stratégiquement placée sur l'une des deux routes commerciales entre la vallée et le Tibet, et un envahisseur aurait le champ libre pour conquérir la vallée elle-même. Nara Bhupal avait sous-estimé la difficulté de l'opération. Nuwakot était protégée par un fort : le général désigné jugea que la tâche dépassait les forces de son contingent limité. Nara Bhupal le remplaça par un brahmane appelé Maheshwar Pant, assisté du Magar Jayanta Rana. En 1737 – Prithvi avait quatorze ans – ils s'élancèrent sur Nuwakot mais furent repoussés. Le roi, consterné par la défaite, abandonna la conduite des affaires.

Sa femme Chandraprabha était plus coriace. Bien qu'elle ne fût pas la mère de Prithvi, elle commença à lui inculquer ses responsabilités, à le préparer à régner. Prithvi épousa la première de ses femmes, fille du roi de la puissante dynastie Sen du proche Makwanpur, alliance stratégique fomentée par son père. Un récit bien documenté du mariage nous rapporte que le jeune époux exigea de ramener sur-le-champ sa femme à Gorkha, comme le voulait sa coutume. Mais sa belle-famille exigea de la garder, comme le voulait *sa* coutume à elle. Après une dispute acrimonieuse et que le jeune prince eut menacé de la ravir à la force de l'épée, il dut repartir bredouille. À l'évidence, il s'emportait vite : ses conseillers lui déclarèrent

qu’il avait une voix « à faire peur aux éléphants ». S’en retournant, il découvrit pour la première fois la vallée de Katmandou, depuis Chandragiri où se dresse aujourd’hui sa statue. Sa suite lui désigna ses trois villes : Bhaktapur, Patan et Katmandou :

> « L’idée me vint que si je devais être le roi de ces trois villes, il faudrait l’accepter. En même temps, ces deux astrologues me dirent : ‘O roi, votre cœur fond de désir.’ Comment pouvaient-ils connaître mes pensées les plus intimes et me parler ainsi ? ‘Lorsque votre regard s’est posé sur le Népal, vous vous êtes lissé la moustache et avez aspiré à être roi du Népal dans votre tréfonds, à ce qu’il nous semble.’ »

Après avoir découvert la splendeur des trois villes, l’avoir comparée à l’austérité de ses domaines de Gorkha, frémi devant l’humiliation de son père, il n’est pas étonnant qu’à son accession au trône en 1742, âgé de dix-neuf ans, Prithvi ait tout de suite songé à attaquer Nuwakot. Il n’était pas question, alors, de construire un État : il voulait venger une humiliation et s’emparer de la richesse de la vallée. Quand son lieutenant magar, plus prudent, mit le holà, Prithvi s’adressa au général de son père, Maheshwar Pant, qui avait franchi la Trisuli et assailli le fort. Pour une fois, les rois Malla de la vallée étaient unis et bien préparés : les troupes de Gorkha furent derechef facilement repoussées et durent brûler le pont dans leur retraite pour échapper à la destruction complète. Les sujets magars du jeune roi s’en offusquèrent, lui reprochant d’avoir « asséché une rivière d’or ». Par la suite, selon la formule d’un historien, Prithvi Narayan Shah se montra « plus prudent ». Malgré son antipathie pour les habitants khas des collines, Francis Buchanan-Hamilton éprouve un certain respect, malgré lui, pour notre roi : « homme éclairé et très entreprenant », qui sut utiliser les factions de la vallée à son profit. « Parfois par la force, plus souvent par la fraude et la perfidie, il soumit l’essentiel du pays à son autorité qu’il maintint par la terreur de sa cruauté. »

Cette réputation de cruauté est discutée. Hamilton avait des raisons de le discréditer, au-delà des préjugés raciaux contemporains ; Prithvi avait nui aux affaires de son employeur, la Compagnie des Indes orientales, firme qui n’hésitait pas à suspendre toute humanité dans la poursuite de son profit. L’échec de Nuwakot lui avait enseigné la valeur des armes à feu : Prithvi

descendit donc dans les plaines et s’en procura. Il forma ses hommes à leur emploi et entretien, bien que trouver des munitions et de la poudre fût difficile pour les deux camps et qu’on s’en servît avec modération. L’essentiel du combat se déroulait au corps à corps, aux poignards, épées et lances. Tout au long de son règne, en particulier dans son essai *Divya Upadesh*, Prithvi insista sur les vertus de l’autarcie pour l’État. Lors de la désignation de ses principaux conseillers, il exploitait les complexités politiques des familles qui l’entouraient. Il fit de l’excellent Kalu Pande son Premier ministre, puis obtint que la fille de Pande s’allie au clan rival des Basnyet. « J’ai fait d’un Pande le bouclier (c’est-à-dire le ministre chargé de la diplomatie), se vante-t-il dans ses mémoires, et d’une Basnyet l’épée. »

Une fois l’armée réorganisée, entouré de meilleurs conseillers, Prithvi s’occupa de ses arrières. Il passa traité avec Lamjung pour mettre un terme aux vieilles querelles et cantonna des troupes confiées à des hommes sûrs pour défendre Gorkha de toute rébellion des « vingt-quatre royaumes », viendraient-ils à profiter de son absence sur un autre front. Il fit des ouvertures au roi de Bhaktapur pour enfoncer un coin dans l’unité qui l’avait confronté auparavant. Puis il lança la troisième tentative familiale sur Nuwakot en sept ans. Prithvi changea la tactique visiblement inopérante. Aux assauts frontaux, il fallait préférer la guérilla et l’intelligence. Il fit un art de la désinformation et de la manipulation de l’esprit de l’adversaire. En septembre 1744, quand l’expédition s’ébranla, ses hommes partirent comme des paysans chargés de creuser un canal d’irrigation de leur côté de la rivière. Les habitants de Nuwakot n’imaginaient pas une attaque à la fin de la mousson.

Ses hommes une fois en place, Prithvi fit une proposition au fier Jayant Rana, qui se précipita à Katmandou afin d’obtenir plus de soldats. Il laissait son fils Shankha Mani en charge de la ville. La vallée célébrait l’une de ses grandes fêtes, Indra Jatta, et sa réaction fut lente et insuffisante. Prithvi divisa ses forces, envoya Kalu Pande au nord traverser la rivière en aval, hors de vue des assiégés, pour attaquer depuis le nord-est et de plus haut. Les défenseurs, s’attendant à une attaque depuis le sud, désorientés, furent rapidement défaits. Shankha Mani exhorta ses hommes et défia le frère cadet de Prithvi, Dal Mardan Shah, dont l’histoire nous dit qu’il le trancha en deux. Jayant Rana était en chemin vers Nuwakot, à Belkot, quand la nouvelle lui parvint ; il se prépara à contre-attaquer. Prithvi savait qu’il ne pourrait conserver Nuwakot tant que les forces importantes de Jayant

seraient massées en surplomb de la rivière : il attaqua aussitôt. Au terme d’un combat très meurtrier de part et d’autre, il restait en possession de Belkot aussi bien que de Nuwakot, ayant rempli sa promesse de punir Jayant Rana.

Cette prise resta un moment décisif pour le jeune roi. La ville lui fut toujours chère. De fait, ses soldats n’arrivaient pas de nulle part, telle une horde de maraudeurs étrangers, à la lisière de la vallée de Katmandou. Les liens culturels et politiques des belligérants étaient amples et profonds. La dynastie des Malla avait souvent tiré parti de divers groupes au long des siècles pour se renforcer en période de crise. Ram Shah, par exemple, le roi réformateur de Gorkha, avait passé traité avec Siddhi Narasimha Malla, le créateur des danses Kartik, pour s’échanger des héritiers au cas où ils mourraient sans postérité. Le peuplement khas de la vallée avait des siècles d’existence à l’avènement de Prithvi ; leur langue fut finalement adoptée avec le newari sur les documents officiels de la cour. Les migrations se faisaient dans les deux sens. Ram Shah avait invité des marchands newars à ouvrir des boutiques dans son royaume pour doper les échanges. Quand Prithvi fit construire de nouveaux palais à Nuwakot, il les confia à des artisans newars travaillant dans le style malla. Cette guerre entre États rivaux avait donc parfois le caractère impitoyable et intime d’une guerre civile.

Après la prise de Nuwakot, un quart de siècle fut encore nécessaire à Prithvi pour réaliser son rêve d’enfance et prendre la vallée de Katmandou. On reste étonné qu’il y soit parvenu. D’autres l’avaient précédé et connu un succès temporaire : l’empire Khasa de l’Ouest du Népal puis le premier sultan du Bengale, le brillant général musulman Ilyas Shah, avaient tous deux occupé Katmandou au XIVe siècle. Mais Prithvi posa les fondations, durant des décennies, d’un acte plus durable. Les défis qui le confrontaient étaient aussi ardus que les montagnes environnantes, mais il sut mieux que personne comment profiter du terrain dans lequel il avait grandi. Surtout, ses ressources étaient limitées. Les mini-États de la ceinture himalayenne n’étaient pas contraints que par la géographie, des langues et cultures très circonscrites : ils l’étaient économiquement. On peut d’ailleurs expliquer leur grand nombre non par la faiblesse politique, mais par leurs économies limitées. Il leur était presque impossible, à chacun, d’en dominer un autre sans devenir vulnérable. Les ressources disponibles n’étaient pas suffisantes.

Pour y échapper, Prithvi avait créé un régime qu'on pourrait oser qualifier de complexe militaro-agraire. Un roi payait d'ordinaire ses généraux sur les loyers servis en nature – semences et produits – par les sujets ; ceux-ci étaient ensuite distribués parmi les soldats. Mais Prithvi Narayan payait directement ses soldats en terres, ce qui les impliquait directement dans le succès de leur mission. (Pour Prithvi, « les soldats sont la moelle même du roi ».) Il fallait donc s'alimenter sans cesse en nouvelles terres, c'est-à-dire en conquêtes : les meilleures étaient les plaines dominées par les montagnes. En absorbant les petits États en possédant, il créa assez de richesse pour récompenser ses troupes, stratégie qui finirait du reste par provoquer des conflits avec les Anglais. De façon générale, en étendant son royaume, Prithvi laissait les dirigeants en place et remplaçait ou cooptait leurs élites rajpoutes en fonction de leur efficacité. C'était un système de gouvernement aussi vorace que réduit à l'essentiel, qui reposait sur la détermination et les compétences du dirigeant central. Comme l'a remarqué l'historien indianiste Henry Thoby Prinsep, c'était une méthode d'acquisitions identique « qui avait valu à l'Angleterre l'empire de l'Hindoustan ».

La prise de Nuwakot reliait Prithvi au flux abondant du commerce himalayen, sans toutefois lui donner la richesse escomptée pour se fournir en armes, indispensables pour déferler sur la vallée de Katmandou. Les Tibétains avaient l'habitude de traiter avec la dynastie des Malla à Katmandou, mais pas avec un agressif paysan parvenu ignorant les usages. Au surplus, Prithvi régnait désormais sur une confédération de petits royaumes acquis essentiellement malgré eux : il fallait leur tenir la bride. Au contraire de Gorkha, les rois Malla étaient prospères et ouverts, liés à un réseau de soutien militaire et d'alliés, dont les Moghols, venus des plaines. L'autarcie n'était pas dans leur nature. Bien que leur commerce avec le Tibet fût interrompu, il leur restait quantité d'atouts majeurs. Bien plus tard, quand la menace de Gorkha se fit critique, Jaya Prakash Malla, le seul roi de la dynastie à comprendre le danger pour Katmandou, eut recours aux trésors de la ville pour payer des mercenaires à la défense du royaume.

La stratégie adoptée par Prithvi reposait sur la patience et la prudence, sur l'encerclement puis l'étranglement du commerce de la vallée, la ligne de vie de Katmandou, tandis que ses dirigeants, tels des grenouilles en eau froide, resteraient inconscients de ses buts. Les rois Malla croyaient connaître ceux de Gorkha : n'était-ce pas qu'un groupe khas de plus utilisé

par leurs villes dans leurs longues luttes intestines ? Mais l’un après l’autre, d’année en année, les points stratégiques autour de la vallée passaient sous le contrôle de Prithvi. Cette stratégie annonçait de manière frappante celle des insurgés maoïstes à la fin du XXe siècle, un conflit couvant sous la braise aux rares batailles déclarées. La guerre eût brûlé des ressources dont manquait Gorkha.

Une fois maître des routes commerciales tibétaines, Prithvi tenta d’accroître la richesse de son royaume en s’appropriant la source de la prospérité de Katmandou : battre la monnaie du Tibet. Les Tibétains s’y refusèrent : leur monnaie devait venir de la source habituelle, les trésors des Mallas. Prithvi se focalisa sur l’état d’esprit de ses adversaires de manière à l’affaiblir et le diviser, avant de donner le coup de grâce. Ses lieutenants étaient dignes de confiance et expérimentés, ses hommes endurcis et solides. Les rois de Katmandou semblaient décadents, évanescents, plus soucieux de théâtre que de guerre. Dans son essai, le *Divya Upadesh*, il s’étend sur l’effet de la vie urbaine : « Ce Népal des trois villes est une pierre froide. Il n’est grand que par l’intrigue. Chez qui boit l’eau dans les citernes, on ne trouve ni sagesse ni courage. » Il n’avait qu’à attendre et les laisser se déchirer.

Et pourtant, Prithvi se montra encore trop pressé. Quand il frappa, treize ans après la conquête de Nuwakot, il se rendit compte qu’il avait sous-estimé la résolution des gens ordinaires à tenir les siens en dehors de la vallée de Katmandou. Sa cible était la ville de Kirtipur, qui trône sur la seule colline un peu importante se trouvant dans la vallée, dominant l’accès occidental à ses grandes villes. Contrôler ces hauteurs serait décisif pour maîtriser la vallée. En mai 1757, il se présenta devant le village de Dahachok, juste en dessous de Chandragiri. C’était un lieu dont il voudrait faire sa capitale, isolé, dominant les intrigues et la veulerie morale de la vallée. Pour les rois Malla et leurs généraux, la suite des événements était évidente. Kalu Pande, le conseiller et général le plus apprécié de Prithvi, était le plus haut gradé parmi les avocats de la prudence : les royaumes Malla semblaient particulièrement unis et les jeunes gens de la vallée tout prêts à combattre les envahisseurs. Prithvi n’était pas de cet avis et redoutait que les adversaires ne se renforcent toujours plus : il fallait attaquer maintenant. Il aiguillonna Kalu Pande et le précipita dans la bataille. Il lança 1 200 soldats sur Kirtipur, dont les portes s’étaient refermées. Les armées des trois villes, trois mille hommes au total, se ruèrent sur les

assaillants sur trois fronts, derrière ceux de Patan. Kalu Pande, atteint par une flèche, s'écroula ; ses ennemis lui tranchèrent la tête, semant la panique dans les rangs ennemis. Prithvi lui-même se sauva de justesse, emporté dans sa litière à Nuwakot. Bien qu'il s'agît d'une victoire à la Pyrrhus, les rois Malla étaient enchantés : ils estimaient avoir neutralisé la menace de Prithvi Shah Narayan une fois pour toutes.

Mais si les habitants de Gorkha avaient subi un revers, si Prithvi connaissait le malheur d'avoir perdu son meilleur général, ils rebâtirent leurs forces en recourant à la stratégie antérieure : isoler la vallée tout en accroissant leur emprise sur les divers royaumes adjacents. En 1759, les hauteurs de Shivapuri tombaient dans leur escarcelle. En 1762, un lustre après le désastre de Kirtipur, les soldats de Prithvi s'emparèrent facilement du fort principal de Makwanpur, administré par la famille de sa femme, les Sen, situé sur la route commerciale avec l'Inde. On prit bientôt une autre place forte à Sindhuli, à l'est. En résulta davantage de terres dont gratifier l'armée.

Makwanpur était en bons termes avec Mir Qasim Khan, *nabab* du Bengale et vice-roi de l'empereur moghol. La relation de Qasim avec la Compagnie des Indes orientales, qui lui avait fourni son trône, se disloquait : du coup, il reconstitua son armée dans sa nouvelle capitale de Bihar. Aux yeux de Qasim, la prise de Makwanpur par les Gorkhas était l'occasion d'aider un allié et d'éprouver ses troupes sur ce qui semblait être une proie facile. Erreur fatale. L'armée gorkha, endurcie par des décennies de confit, écrasa les forces de Qasim en prenant leur équipement. Le message pour les voisins de Prithvi était clair : il faudrait respecter son pouvoir.

De fait, le monde alentour s'était radicalement modifié durant le règne de Prithvi. En 1739, Nader Shah, génie militaire persan, suivant l'itinéraire habituel des migrants et envahisseurs d'Asie centrale par l'Hindou Kouch, avait détruit une armée moghole bien plus importante et fragmenté un empire désormais à l'agonie. À travers le sous-continent, de petits royaumes sortirent de l'ombre moghole et de nouveaux dirigeants profitèrent du paysage politique modifié, en recréant un sentiment d'identité hindoue organisée, surtout avec l'essor de la confédération de Maratha. Des bandes de *sannyasis*, qui tenaient davantage de mercenaires, à l'époque, que de saints ascétiques, écumaient le Bengale en recourant au banditisme si nécessaire. Français et Anglais, en guerre en Europe, se battaient pour

s’emparer de leurs intérêts commerciaux respectifs. Robert Clive, contemporain presque exact de Prithvi, avait conduit les troupes de la Compagnie à la victoire à Plassey sur le *nabab* du Bengale en 1757. Au début de la campagne de Prithvi pour la conquête de Katmandou, la Compagnie des Indes orientales n’était qu’une rumeur lointaine. Au nord de l’Himalaya, entre-temps, l’empire mandchou des Qing avait établi son influence au Tibet et au Xinjiang. Au terme de sa vie, Prithvi mettrait en garde : « Ce pays est comme une gourde entre deux rochers. Maintenez un traité d’amitié avec l’empereur de Chine. Gardez aussi un traité d’amitié avec l’empereur des Mers du Sud [la Compagnie des Indes orientales]. Il s’est emparé des plaines. »

Fort de l’armement ravi à Mir Qasim, Prithvi fondit sur la vallée. Quand Kirtipur tomba enfin, les Gorkhas châtièrent au moins quelques habitants – nous avons le témoignage des missionnaires capucins – en leur tranchant lèvres et nez pour leur résistance. Certains historiens népalais l’ont contesté, bien que le capitaine William Kirkpatrick ait rencontré quelques victimes survivantes lors de sa visite de la vallée trois décennies plus tard. L’ennemi étant aux portes de la ville, le rajah de Katmandou, Jaya Prakash Malla, appela au secours l’agent de la Compagnie le plus proche, à Bettiah. Les Anglais s’étaient fort intéressés à l’or issu de la vallée de Katmandou ; cet or était en réalité tibétain, et résultait des accords passés avec la dynastie des Malla, mais ils l’ignoraient. Ils lorgnaient aussi les magnifiques réserves de bois de coupe le long de la frontière septentrionale et supposaient que les fraîches collines du Népal pourraient constituer un débouché pour les lainages britanniques, guère utiles dans la touffeur des plaines. La Compagnie estimait en outre que Gorkha était un frein au commerce ; elle envisageait avec compassion les tourments de Jaya. On dépêcha donc un important détachement au secours de Katmandou, sous le commandement d’un jeune capitaine, George Kinloch.

Le journal qu’il a tenu de cette expédition gisait à moitié oublié dans les papiers du secrétaire de Robert Clive, Henry Strachey, aïeul des explorateurs du Kailash, jusqu’à sa redécouverte par l’historien népalais Yoyesh Raj. On croirait lire les pages les plus noires d’un roman de Joseph Conrad. Les émissaires de Jaya Prakash avaient prévenu de l’urgence : Kinloch s’ébranla donc en août 1767, pendant la mousson. En ce temps-là, les plaines étaient peu peuplées, les jungles du Népal quasi vides d’humanité. Il n’y avait « aucune trace de créature vivante sinon

d'éléphants sauvages, de tigres et d'ours qui sont ici en grand nombre ». Kinloch n'avait pas de carte et doutait souvent de sa position. Les montagnes ne ressemblaient à rien de ce qu'il avait vu « bien que j'eusse traversé les plus hautes et les plus sauvages des Highlands d'Écosse ». L'artillerie évoluait trop lentement sur ce terrain difficile, aussi Kinloch partit-il en avant avec un groupe qui réussit à prendre le fort de Sindhuli malgré la défense vigoureuse de quatre-vingts Gorkhas au plus. Logan, chirurgien de l'expédition, conduisait l'assaut où il perdit un doigt ; les adversaires, note Kinloch, « se conduisirent en hommes braves et déterminés ».

Sans cesse, il se heurtait à un obstacle ou une impasse. Le marchand de grains contacté pour nourrir les troupes disparut durant une semaine et l'armée, piégée par une pluie intense, affamée et désespérée, en fut réduite à manger des racines dans la jungle. À la mi-octobre, Kinloch délirait, sans doute atteint de malaria. « La maladie fait rage et beaucoup meurent, si bien que mon propre mal est empiré des gémissements des nombreux malheureux qui m'entourent. » Après deux semaines de sous-alimentation, il s'éveilla à deux heures du matin, dérangé par un « bruit très bizarre et soudain ». C'était ses cipayes, alors utilisés dans l'infanterie indienne de la Compagnie, qui s'étaient tous ensemble saisis de leurs armes avant de disparaître dans l'obscurité. « Au beau milieu de la nuit, et tout cela s'étant passé dans le plus grand secret, j'avais des raisons d'appréhender les pires conséquences et ne doutai point qu'il ne s'agît… » Son journal s'interrompt ici en pleine phrase. Kinloch estimait n'être qu'à deux jours de Katmandou, mais il est impossible de le confirmer. Il rebroussa sur Patna, mais nous ignorons comment, et mourut l'année suivante du mal contracté dans la jungle, en soutenant que la Compagnie devait renouveler l'expédition.

Les conséquences de cette humiliation oubliée furent importantes. Kinloch eût-il réussi à amener l'artillerie dans la vallée, il aurait pu empêcher la victoire ultime de Prithvi. Les Malla auraient été plus accommodants dans leurs rapports avec la Compagnie que les âpres Gorkhas qui se jugeaient à présent au niveau des Anglais. Jaya Prakash lui-même mourut d'une balle de mousquet en défendant son *durbar* (palais) de Bhaktapur où il s'était réfugié après la chute de Katmandou. Patan aussi était tombé. Ranjit Malla, dernier roi de Bhaktapur, fut exilé à Bénarès, et composa, dit-on, un *râga*[5] au moment de quitter la vallée à jamais. « Comment, s'interroge-t-il, ai-je pu ne pas comprendre la conspiration

funeste qui m'amena cette dévastation ? » La dynastie des Shah se saisit des palais des Malla, mais les ateliers et artistes newars découvrirent que leurs nouveaux mécènes s'intéressaient moins à la politique de la représentation. Prithvi, toujours un peu pingre, tenait les arts de la scène pour un gaspillage et mit en garde contre l'influence corruptrice des musiciens venus des Indes. « Dans des pièces tapissées de peintures, ils s'oublient dans des mélodies tissées par tambours et sitars. Ces mélodies suscitent un grand plaisir, lequel vous épuise la santé. »

Après avoir pris Katmandou, Prithvi laissa volontiers les autres généraux continuer la conquête des royaumes de l'est. Ses émissaires furent en mesure de négocier la rétrocession des terres planes au vent des montagnes, amputées par Kinloch. Les Anglais, échaudés, ne voulaient pas rééditer leur erreur. Après une mousson insuffisante en 1769, le Nord-Est de l'Inde fut plongé dans la famine, notamment par suite des impôts confiscatoires et du monopole sur les grains imposés par la Compagnie des Indes orientales. Warren Hastings, le nouveau gouverneur du Bengale, conclut dans son rapport de 1772 qu'au moins un tiers de la population avait péri, soit dix millions de gens. Prithvi assista à ce spectacle, depuis sa verte et fraîche vallée de haute montagne, en se demandant où « l'empereur du Sud » allait frapper maintenant. « Il comprendra que si l'Hindoustan s'unit, ce sera difficile et donc il viendra chercher des endroits fortifiés. Préparons des forts sans opprimer le peuple. Disposons des pièges sur les pistes. Un jour, cette force viendra. » Ce jour était proche.

---

5 Mélodie de musique indienne. (NdT)

7

La route d’altitude vers le Tibet

En Angleterre, au sein de la collection royale de peintures, se trouve un tableau étrange, fait à Calcutta à la fin du XVIIIe siècle. On le doit à Tilly Kettle, premier portraitiste anglais connu à se rendre en Inde. Il nous montre le Panchen-lama du Tibet, second en dignité après le Dalaï-lama dans l’école geluk du bouddhisme tibétain, assis en tailleur sur une estrade. Sur la gauche, debout près d’une fenêtre, se trouve un jeune Écossais en costume bhoutanais. Par la fenêtre, on aperçoit une version idéalisée de l’Himalaya : on nous précise que le jeune homme vient d’arriver de derrière ces hautes montagnes. Deux domestiques, dont l’un est moine, entourent le lama. Un autre personnage s’incline légèrement en présentant au Panchen-lama une écharpe blanche de cérémonie, une *kada*, qui signifie pureté et compassion. Sous la fenêtre, on voit deux autochtones assis qui fument avec décontraction des pipes à longs tuyaux, spectacle inattendu dans un monastère tibétain. Si une grande partie du tableau est imaginaire ou stylisée, son sens est clair : c’est la première rencontre de l’Europe politique, sous les traits d’un représentant de la Compagnie anglaise des Indes orientales, avec l’une des figures les plus puissantes du Tibet, sur le plan spirituel comme temporel. Ce fut une rencontre chaleureuse et amicale, mais elle annonçait une inflexion critique de l’histoire himalayenne, qui déboucherait inexorablement sur l’invasion et l’occupation du Tibet par les forces chinoises en 1950.

Le tableau de Tilly Kettle fut offert à Georges III, mais on ne sait par qui. Sans doute ne fut-ce pas par l'Écossais George Bogle qui, au moment de son exécution en 1775, connaissait des difficultés financières – il expédiait aux siens, au pays, de quoi payer les dettes familiales. On peut supposer que c'est son maître et premier gouverneur général de l'Inde, le solide Warren Hastings, qui le possédait. Ce cadeau ne pouvait que servir sa campagne pour reprendre le contrôle du Conseil suprême de la Compagnie à Calcutta, qui lui avait été arraché par le vote d'une loi de régulation en 1773 : le gouvernement britannique tentait par ce truchement d'avoir barre sur la Compagnie et ses dettes abyssales.

Beaucoup ont entendu parler de la Boston Tea Party et de la guerre américaine d'Indépendance ; rares sont ceux qui relient ces événements célèbres aux difficultés financières de l'East India Company.[6] Sa situation apparut avec éclat en 1772 quand un banquier londonien s'enfuit en France, après avoir perdu 300 000 livres sterling en vendant son stock à découvert. S'ensuivit une pénurie de crédit, d'où l'impossibilité pour la Compagnie de refinancer sa dette et l'effondrement du prix de l'action. Pour survivre, l'entreprise devait vendre ses grands stocks londoniens de thé aussi vite que possible. Il lui était impossible de les vendre directement aux colonies américaines car elle devait payer à Londres les droits de douane correspondants avant de les céder à des intermédiaires. Une telle augmentation la désavantageait : les consommateurs américains n'étaient que plus ravis d'acheter du thé de contrebande aux grossistes hollandais, qui traitaient avec les Chinois via leur colonie de Batavia (aujourd'hui capitale de l'Indonésie, Djakarta.) Pour protéger l'investissement national dans la Compagnie et la tenir à flot, le parlement britannique vota en mai 1773 une loi sur le thé, qui lui donnait le droit d'expédier directement en Amérique sans payer d'abord les taxes à Londres. Les marchands de thé autorisés, à Boston comme dans d'autres villes américaines, en furent scandalisés. D'où la fameuse *Tea Party*, pour s'opposer au débarquement du thé.

Comme une banque mondiale de nos jours, la Compagnie était trop grande pour faire faillite. Elle dut toutefois monnayer le soutien constant du gouvernement en acceptant la loi de régulation votée un mois plus tard. Celle-ci visait évidemment la Compagnie elle-même dans le but de réduire sa corruption, limiter les dividendes et réorganiser un fonctionnement catastrophique. En échange, les dettes furent refinancées. On nomma

Warren Hastings gouverneur général, non seulement de Calcutta mais des trois présidences en Inde, ce qui ouvrait la voie à l'extension du pouvoir britannique sur tout le sous-continent. D'un seul coup, les fortunes de l'Inde dépendaient de l'aventurisme mondialiste d'une Compagnie. Cette dernière, malgré ces réformes, connaissait toujours de graves problèmes structurels. Si elle détenait un monopole sur le commerce britannique avec la Chine, elle était limitée au seul port de Canton (l'actuelle Guangzhou) et se trouvait en fait coupée des marchés chinois et de l'intérieur du pays. La Chine n'acceptait que de l'argent solide en paiement de son thé et de la soie, d'où un énorme déséquilibre commercial pour les Britanniques. Toute route permettant de desserrer le commerce avec la Chine méritait d'être examinée, fût-elle aussi détournée que le Tibet.

Bogle arriva à Calcutta comme employé de bureau, en 1770, au milieu de l'effroyable famine du Bengale. Il rendit compte à son frère de son impact cauchemardesque :

> « Il y avait des hommes occupés à ramasser les cadavres dans les rues puis à les jeter dans le fleuve ; du 1er au 9 du mois dernier, on a trouvé pas moins de 1 200 carcasses dans les rues de Calcutta qui n'étaient pas mortes de pestilence ni de maladie mais seulement de faim. »

La situation était encore pire à Murshidabad, la capitale jadis fière des Moghols au Bengale, où mouraient jusqu'à 1 500 personnes par jour. Le résident y signala des cas de cannibalisme, réalité également mentionnée par Bogle dans ses lettres, outre une épidémie de variole qui amplifia la tragédie. Des villages entiers furent tout simplement rayés de la carte. La réaction de la Compagnie fut d'augmenter les impôts pour combler sa perte de revenus, richesse qui était siphonnée à l'étranger pour alimenter les actionnaires au lieu de servir à la prévention de futurs désastres. On signala que certains de ses employés se muaient en profiteurs dans leur intérêt personnel.

Jusqu'à il y a peu, la *kada*, l'écharpe blanche de cérémonie offerte au Panchen-lama dans le tableau de Kettle, était légendée par la collection royale comme un rouleau de tissu visant à ouvrir les vannes du commerce entre Bengale et Tibet, et à terme la Chine. L'erreur peut se comprendre. Bogle, tel un démarcheur sur le toit du monde, s'était bien rendu au Tibet avec des échantillons – des couverts européens et indiens, des miroirs, des

pendules, de la verrerie, un collier de perles (particulièrement intéressant pour un grand lama tibétain), des thermomètres, des télescopes et un jouet qui produisait un petit choc électrique – s'inscrivant tous dans la tentative d'ouvrir de nouveaux débouchés, d'augmenter les profits. Hastings lui avait donné une liste de courses supplémentaires, notamment pour les biens faciles à convoyer dans les montagnes : or, pierres précieuses, musc, voire articles moins évidents, comme les plantes tinctoriales. Il y joignit une deuxième liste privée : rapporter des chèvres à laine de cachemire et une paire de yaks, « porteurs de queues en plumeaux », des noisettes mûres et toute autre graine semblant utile, « surtout du ginseng ». En fait, Bogle devait rapporter tout ce qui pourrait persuader les personnes de goût en Angleterre d'ouvrir leurs bourses, comme tout ce qu'il jugerait susceptible d'intéresser la curiosité infinie de Hastings.

Le Panchen-lama, qui s'appelait Lobsang Palden Yeshe, était un politique averti aussi bien qu'un grand dignitaire religieux : il avait très bien compris le but de la mission de George Bogle comme la cupidité de ses employeurs. Bogle mentionne dans ses dépêches qu'on avait mis en garde le lama en lui suggérant d'interdire la visite du jeune émissaire ; la Compagnie des Indes orientales « ressemblait à un grand roi, éprise de guerre et de conquête ». Et puisque le rôle du lama et celui de son peuple était de prier Dieu, le Tibétain redoutait de laisser entrer le moindre « Franc » (c'est-à-dire Européen, par le truchement du farsi *farangi*) dans le pays. La façon dont le lama se présenta, en saint homme simplet, dépourvu d'expérience du monde, était à la fois drôle et duplice. Lors du passage de Bogle, alors que le huitième Dalaï-lama était encore adolescent à Lhassa, le Panchenlama était le personnage le plus important du Tibet.

*

Le tableau de Tilly Kettle nous montre le lama en robe de soie jaune, couleur et matière emblématiques de la cour impériale chinoise, mais aussi de l'ordre des moines geluk, celui du lama, « l'école vertueuse » du fait de son monachisme strict, souvent surnommée les « Chapeaux jaunes » par les Européens. L'idée du chapeau jaune avait été empruntée à une autre école bouddhiste tibétaine, depuis longtemps disparue, pour donner au « peuple de Geluk » (*Geluk-pa*) une identité dans un champ spirituel encombré. La profondeur historique de tels symboles, la complexité à laquelle ils

renvoyaient, étaient une nouveauté quasi complète pour les nouveaux venus. Comment le Panchen-lama en était-il venu à détenir son pouvoir ? Quelle était la nature de sa relation avec le centre de Lhassa ? Quelles factions rivales le menaçaient ? *Quid* de l'étrangeté de la réincarnation ? Dénouer l'écheveau demandait un esprit délié : la Compagnie pouvait se féliciter d'avoir Bogle.

Quand l'Europe – ses missionnaires, négociants et explorateurs – rencontra le Tibet pour la première fois, aux XVIIe et XVIIIe siècles, le *Geluk-pa* en dominait le paysage politique. C'est par son truchement que les intervenants étrangers pouvaient traiter avec le pays. Les institutions monastiques colossales de l'ordre ne faisaient pas qu'exercer le contrôle politique, elles régissaient aussi l'économie. Les monastères étaient des entreprises à part entière, nanties de protecteurs aristocratiques, ajoutant du lustre à leurs trésors artistiques. C'est ce que découvrit Bogle. Mais les origines du *Geluk-pa* étaient fort éloignées de la pompe et de la richesse affichées dans le monastère d'attache du Panchen-lama, à Tashilhunpo, dans la ville de Shingatse.

Pendant les XIIIe et XIVe siècles, sous la protection religieuse des Yuan, c'est l'école Sakya de bouddhisme qui avait dominé le pays, en éclipsant les autres grands lignages, le Nyingma et le Kagyu. Les Sakya avaient été favorisés par Kubilaï. Puis, à mesure que la puissance mongole se fissurait au milieu du XIVe siècle, le centre du Tibet, soit les provinces de U et Tsang, fut disputé. Les Yuan s'estompant et avec eux la puissance Sakya, un jeune dirigeant Kagyu, charismatique, issu du célèbre monastère de Phagmodru, Changchub Gyaltsen, parvint à gouverner de grandes parties du pays depuis sa capitale Nedong, à une centaine de kilomètres au sud-est de Lhassa, puis étendit son influence jusqu'au Kham au Tibet oriental et au nord-est jusqu'à l'Amdo.

Une fois affranchis du poids d'un suzerain étranger, nombre de Tibétains envisageaient avec nostalgie et fierté l'époque des *tsenpos* divins, l'adoption du bouddhisme par l'empire tibétain. Pour ranimer l'esprit de Songtsen Gampo, Changchub et ses successeurs immédiats bâtirent de nouvelles forteresses ou *dzong*, encouragèrent une renaissance de la philosophie et des traductions bouddhistes, ainsi que la tolérance entre les différentes écoles bouddhistes. C'est dans cette période de liberté et de renaissance spirituelles qu'émergea le plus important, peut-être, de tous les étudiants tibétains du bouddhisme dans l'histoire : Tsongkhapa, « l'homme

de la vallée de l'oignon ». C'est sous son influence que naquit l'école geluk et qu'elle prit son essor, pour changer le cours de l'histoire tibétaine.

Tsongkhapa était de père mongol. Sa naissance, dans la ville de Tsongkha en Amdo, en 1357, fut constellée de présages miraculeux. Quand une goutte de sang du cordon ombilical tomba par terre, un santal apparut. Sa mère, Shingza Acho, y bâtit plus tard un stupa, futur site du monastère de Kumbum, l'un des plus importants de la tradition. À l'âge de huit ans, l'enfant entra au noviciat des moines et reçut le nom de Lobsang Drakpa de son tuteur Dondrub Rinchen, maître d'importants tantras bouddhistes, étudiant dans l'école philosophique Kadam d'Atisa, le traducteur jadis appelé au Tibet par Changchub Ö. À l'âge de seize ans, Tsongkhapa partit pour le centre du pays, sans se fixer dans aucun monastère ; son esprit infatigable le menait de lieu en lieu, dans une ample recherche des différentes veines du bouddhisme tibétain. Il rencontra un moine Sakya, Rendawa, qui partageait la même recherche, l'aida à passer ses examens et lui donna la confiance nécessaire pour poursuivre sa route. Tsongkhapa lui écrivit un verset louangeur de remerciements. Rendawa le lui renverrait plus tard, après avoir biffé son nom, remplacé par celui de son ancien disciple. Ce verset s'appelle le *Migtsema* :

« Avalokitesvara, grand trésor de compassion sans objet,
Manjushri, maître de sagesse immaculée,
Vajrapani, destructeur de toute l'armée des démons,
Tsongkhapa, joyau de la couronne des sages du pays de la neige… »

Très importante fut la période passée par Tsongkhapa dans le petit ermitage de Drowa Gon, près de Lhodrak, l'un des rares temples Kadam que le Sakya n'avait pas absorbés ; il reçut d'autres enseignements d'Atisa de son abbé, Drubchen Namkha Gyeltsen. Par la suite, avec son tuteur Rendawa, il enseigna trois mois à Reting, le monastère Kadam originel fondé par les disciples d'Atisa peu après sa mort. Avec l'approfondissement de son savoir, des thèmes importants se firent jour qui définiraient la philosophie geluk : le respect de la logique et l'accumulation patiente de la connaissance formeraient la base d'une puissante intuition. Certaines de ses conceptions restent controversées, telle son interprétation du *madhyamaka*, « la voie du milieu », centrale dans la philosophie bouddhiste tibétaine. Son

ouvrage le plus fameux, écrit alors qu'il était quadragénaire à Reting, s'appelle *Le Grand traité sur les étapes de la Voie de l'Illumination*.

Il souffrait du dos depuis sa jeunesse, et voyager lui était de plus en plus pénible. Il s'attarda à Lhassa. À ce stade, ses tuteurs étaient devenus ses disciples et des centaines de moines affluaient pour l'entendre parler du *dharma*. En 1409, il instaura le Monlam Chenmo, ou grand festival de prière, qui reste célébré au moment de la Nouvelle Année tibétaine, le Losar. La même année, convaincu par ses disciples de fonder une demeure permanente, il inaugura le monastère de Ganden près de Lhassa, Ganden signifiant « joyeux ». À Ganden succéda le monastère de Drepung en 1416, puis de Sera en 1419, année de sa mort. Telles sont les trois grandes fondations monastiques geluk centrées autour de l'antique capitale de Songtsen Gampo. Lhassa occupait désormais le centre de l'énergie monastique tibétaine.

Au début, les disciples de Tsongkhapa s'appelaient les *Ganden-pa*, « peuple de Ganden », mais le nom de *Geluk-pa*, « les vertueux », s'y substitua après sa mort. Le comportement de la communauté monastique lui importait au plus haut point. On compare parfois son zèle réformateur à celui de Martin Luther. Il promut assurément les vœux de chasteté, d'abstinence de boissons alcoolisées ou de viande, mais il était plus tolérant que Luther. Surtout, à la différence d'écoles fameuses et antérieures du bouddhisme tibétain, le Geluk était autochtone, n'était ni inspiré ni alimenté par des sages issus de la Terre sainte indienne, univers bouddhiste qui avait du reste cessé d'exister à l'époque de Tsongkhapa.

De son vivant, les monastères fondés en son nom accueillaient quelques centaines de moines, mais en l'espace d'un siècle, le seul Drepung en comptait 10000 et Sera presque autant. Compte tenu de la population réduite du pays, la taille de ces grandes institutions était un frein au développement économique du Tibet, s'il faut en croire tel ou tel historien. Ils exercèrent assurément un frein sur la croissance démographique, mais faut-il le déplorer au vu des limites physiques de l'agriculture tibétaine ? Ces monastères en vinrent aussi à dominer la politique tibétaine, qui entra dans une période de guerre civile quelques années après la mort de Tsongkhapa, alors que la dynastie des Phagmodru se disloquait. Les rivalités claniques entre les provinces d'U et Tsang se muèrent en sectarisme religieux. L'un des jeunes disciples de Tsongkhapa, Gedun Drub, partit installer la nouvelle école à Tsang et fonder un monastère geluk,

Tashilhunpo, à Shigatse. Il propagea ainsi l'influence de son ordre dans un endroit très lié, historiquement, aux écoles Sakya et Kagyu ; c'était un avant-poste du nouveau bouddhisme né à Lhassa. Et Gedun Drub y demeura, choisissant de se réincarner après sa mort dans le corps d'un jeune moine.

Le rôle de la réincarnation dans les lignées spirituelles du bouddhisme tibétain peut sembler obscur, ésotérique, mais George Bogle l'accepta sans sourciller. On sait que la réincarnation fait partie du dogme bouddhiste : le cycle de la vie, de la mort et de la renaissance s'inscrit dans le voyage de toutes choses vivantes, envoyées involontairement à la terre par suite d'émotions ou actions négatives, le *karma*. À partir du XIIe siècle, certains grands maîtres bouddhistes commencèrent à choisir de revenir sur terre plutôt que de passer dans le nirvana et la béatitude de l'extinction du moi. Ils le faisaient, disaient-ils, pour le profit de tous les êtres sensibles. De tels lamas réincarnés, les *tulku*, annonçaient le lieu de leur renaissance et même leurs parents. Au XIIIe siècle, Rangjung Dorje, chef de l'école du Karma Kagyu, l'école majeure de cette tradition, formalisa le processus en associant son choix de réincarnation à la lignée qu'il dirigeait. Cette innovation aurait un impact profond sur la société tibétaine, en faisant échapper les lignées bouddhistes au pouvoir temporel, en théorie sinon en pratique. Les autorités religieuses prenaient la responsabilité de choisir et d'instruire leur prochain chef. Elles transmettaient ainsi leur courant philosophique particulier au dirigeant de la génération suivante, qui devenait le dépositaire temporaire d'un idéal permanent.

Si les clans aristocratiques séculaires et les immenses fondations religieuses du pays étaient désormais les deux forces les plus puissantes du Tibet, trouver une structure politique servant leurs intérêts mutuels s'avéra impossible. Les puissances étrangères finirent par être mêlées au débat. En 1578, la troisième réincarnation de Gedun Drub, le lama Sonam Gyatso, accepta la proposition du chef mongol Altan Khan : renouveler la relation de dirigeant à prêtre qu'avait entretenue son ancêtre Kubilaï avec les Sakya. Altan Khan attribua à Sonam Gyatso le nom mongol de Dalaï-lama, où Dalaï était la traduction du nom d'ordination « Gyatso », soit « grand océan ». Le récipiendaire antidata respectueusement ce nouveau titre pour inclure ses deux incarnations précédentes, en conséquence de quoi Gedun Drub fut tenu pour le premier Dalaï-lama. Le quatrième Dalaï-lama, Yonten Gyatso, réapparut commodément dans le corps d'un descendant d'Altan

Khan, mais à ce stade la puissance mongole s'étiolait et de nouvelles pressions pesaient sur les *Geluk-pa*. Le Dalaï-lama étranger devait être approuvé : il persuada l'abbé de Tashilhunpo, Choekyi Gyaltsen, de venir au monastère de Drepung à Lhassa, siège des Dalaï-lamas. L'abbé fut vite impliqué dans une situation politique de plus en plus instable. Lhassa, dans la province d'U, était désormais contrôlée par un roi de Tsang, Karma Phuntsog Namgyal, qui faisait allégeance à la lignée rivale Kagyu, celle du Karmapa ; le Dalaï-lama était fort loin d'avoir le pouvoir qu'il acquerrait plus tard.

En 1617, le quatrième Dalaï-lama mourut et Choekyi Gyaltsen ralentit pour une fois la quête de sa réincarnation. Deux ans plus tard, les derniers restes du régime des Phagmodru à U s'effondraient sous le siège de leur capitale, Nedong, par les Tsang. Sans le soutien et la protection des Phagmodru, les moines geluk et leurs protecteurs mongols sombraient dans l'agitation. Pour empêcher la violence, Choekyi donna le signal de la recherche du cinquième Dalaï-lama. Un candidat avait déjà été identifié en secret, un garçon qui avait éveillé l'intérêt de diverses écoles bouddhistes rivales à cause d'un potentiel exceptionnel. Mais, comme il en rirait lui-même plus tard, ce garçon avait raté l'une des épreuves essentielles indiquant la réincarnation d'un lama : identifier les possessions de son prédécesseur. Et pourtant, en tant que cinquième Dalaï-lama sous le nom de Ngawang Lobsang Gyatso, il serait à l'origine du triomphe de la lignée. Ce fut le « Grand Cinquième » qui édifia le Potala mondialement connu sur le site du vieux palais de Songtsen Gampo : il domine encore la ville moderne de Lhassa. Il reconnut aussi Choekyi Gyaltsen comme Panchen-lama (Panchen venant des mots *pandit* et *chenpo* et signifiant « grand érudit »). Cette nouvelle lignée fut prolongée rétrospectivement jusqu'à un autre des disciples de Tsongkhapa, Khedrup Je. Il en résultait donc que Choekyi était le quatrième Panchen-lama.

Dans son enfance, le pouvoir du Dalaï-lama était exercé par le régent Sonam Choephel, moine vénérable de Ganden ; c'est lui qui fut, plus que tous, l'architecte de la puissance des Geluk. Et c'est Gushi Khan – chef mongol de la tribu ayant remplacé les descendants d'Altan Khan et vaincu les partisans mongols rivaux de l'école Karma Kagyu – qui conforta cette puissance. En 1642, quand la guerre civile prit fin, ou du moins s'interrompit, Gushi Khan remit au cinquième Dalaï-lama le contrôle spirituel et temporel du Tibet au monastère de Tashilhunpo. Le Karmapa,

chef des Karma Kagyu, s'était déjà enfui en exil au Bhoutan. Le nouveau gouvernement, le Ganden Phodrang, allait gouverner le Tibet sans interruption jusqu'à l'occupation chinoise dans les années 1950. Ce qu'on sait généralement du Tibet, en Occident, on le doit au Phodrang créé sous le règne du cinquième Dalaï-lama : c'est de son vivant que se présentèrent les premiers missionnaires jésuites. De fait, il était si essentiel à la stabilité du pays que lorsqu'il mourut en 1682, son Premier ministre, le *desi* Sangye Gyatso, tint la nouvelle secrète durant encore quinze ans, le temps qu'on organise la succession.

Sangye Gyatso s'avéra un jeune homme compétent, qui acquit Ngari à l'ouest du Tibet, l'ancien royaume du Gugé, le soustrayant à ses dirigeants du Ladakh, mais ses tentatives d'orienter le Tibet vers l'avenir avortèrent. Le petit-fils de Gushi Khan, Lajang, tenta de restaurer la mainmise mongole sur le Tibet ; il fit prisonnier le sixième Dalaï-lama sans hésiter à donner de l'artillerie contre Drepung à cette occasion. (Sangye Gyatso fut décapité, non par Lajang, mais par l'une de ses femmes, une aristocrate tibétaine. La légende veut que Gyatso ait parié sur elle au cours d'une partie d'échecs et qu'il ait perdu.) À la mort du sixième Dalaï-lama sur le chemin de l'exil, Lajang tenta de le remplacer par un moine du même âge où beaucoup s'accordaient à voir son fils. Il se montra également chaleureux à l'égard des missionnaires chrétiens nouvellement arrivés à Lhassa, dont le jésuite Ippolito Desideri, qui estimait que Lajang pourrait se convertir. Les missionnaires seraient témoins de la catastrophe qui s'ensuivit.

Les monastères geluk de Lhassa se retournèrent contre Lajang. Qui traitait si légèrement la lignée du Dalaï-lama et flirtait avec une religion étrangère ne pouvait certes pas présider à leur destinée. Ils accueillirent favorablement, du moins au début, l'attention d'une bande mongole rivale mais affiliée à leur école, les Dzungar, qui s'abattirent sur le Tibet avec une férocité inouïe en rallumant les haines sectaires et en précipitant le pays dans le chaos. Lajang fut assassiné lors d'une tentative de fuite et maints monastères Nyingma furent détruits. Il fallut l'intervention d'une nouvelle et puissante dynastie chinoise opposée aux Dzungars pour que l'ordre soit rétabli.

Sous le règne du Grand Cinquième à Lhassa, la dynastie mandchoue, celle des « Grands Qing », avait gagné en importance en Chine, essor qui connut son apogée durant le long règne de l'empereur Kangxi. Les Qing n'étaient pas des Chinois Han et faisaient partie d'une confédération tribale

venue de Mandchourie au nord de la Chine ; étroitement apparentés à d'autres peuplements asiatiques septentrionaux, dont les Mongols, ils descendaient des Jurchen. Lajang Khan était le mandataire de l'empereur Kangxi ; mais ce dernier, horrifié, l'avait vu multiplier les erreurs avant que ses ennemis mongols, les Dzungars, ne mettent le Tibet à feu et à sang. Il dépêcha une armée avec ordre de chasser les Mongols. Les Qing réorganisèrent ensuite le gouvernement, non sans absorber certaines parties du Tibet historique dans leur empire. (Notamment des régions de l'Amdo, car le négoce de la rhubarbe, autour de l'actuelle Gansu, intéressait particulièrement les empereurs chinois).

Malheureusement pour le nouveau pouvoir tibétain, l'empereur Kangxi mourut en 1721 : le Tibet sombra à nouveau dans les luttes intestines. Les factions opposées s'alliaient tour à tour aux divers camps mongols ou à l'empire Qing pour obtenir l'avantage. Pour les Qing, le Panchen-lama était un utile contre-pouvoir à l'immense puissance du Dalaï-lama ; ils tentèrent de le doter d'un État semi-indépendant, d'où l'intérêt particulier de la Chine pour Tashilhunpo. Il fallut attendre 1751, à peine vingt ans avant l'arrivée de George Bogle au Tibet, pour que la situation s'aplanisse enfin. Les Qing installèrent un nouveau gouvernement, un cabinet (le *kashag*) de quatre ministres chapeautés par le chef de l'État, le Dalaï-lama. Deux délégués des Qing (les *ambans*) étaient chargés de défendre les intérêts impériaux.

Tel était l'univers du sixième Panchen-lama, Lobsang Palden Yeshe, un monde de divisions profondes tout juste guéries, nanti d'un nouveau suzerain. Les Qing se méfiaient profondément de l'essor du pouvoir européen et les Geluk n'avaient pas oublié la menace exercée par les missionnaires sous le règne de Lajang Khan. Le Tibet avait bien conscience du risque qu'il y avait à solliciter d'autres interventions étrangères. Bogle témoignerait du contrôle scrupuleux par la Chine de sa frontière ouest. Le Panchen-lama lui-même comprenait l'importance du renseignement et d'anticiper toute menace contre la paix fragile du Tibet. Il gérait un réseau complexe de négociants et d'informateurs qui le tenaient au courant, non seulement de la politique à la cour des Qing, mais du monde de l'autre côté des montagnes, dans la Terre sainte de l'Inde où était né un nouveau pouvoir mercantile. Ce réseau comptait Purangir, celui qui avait présenté Bogle et sans doute celui qui offre l'écharpe au lama dans le tableau de Tilly Kettle.

En Europe, on continue de saluer le sens de l'aventure et le courage des premiers Européens qui franchirent l'Himalaya. Mais ils s'en remirent la plupart du temps au savoir et aux talents diplomatiques d'autres voyageurs polyglottes, qui pouvaient cacher leurs intentions à leurs employeurs immédiats. Purangir était l'un de ceux-là. Parlant couramment le mongol et le tibétain entre autres, il passa sa vie à parcourir l'Asie en tous sens pour des maîtres de religions différentes, dont des missions pour la Compagnie des Indes orientales. Il jonglait avec les intérêts rivaux, voyait tout sans guère se livrer, tenait à la fois du moine, de l'espion et du marchand.

Parangir, alors âgé d'une vingtaine d'années, était un *gosain*, un *sannyasi* ou moine ayant reçu les ordres des Dasnami (les « dix noms » ou « dix écoles »), liés à Adi Sankara, le Kéralais qui avait ramené Garhwal à l'hindouisme des siècles plus tôt. C'était un *giri*, un membre de l'école de la montagne, ordonné dans le plus septentrional des quatre monastères fondés par Adi Sankar. Au XVIe siècle, les *sannyasis* avaient formé des bandes de moines guerriers défendant l'hindouisme contre les Moghols ; à l'époque de Bogle, ce n'était plus que des hordes de bandits à vendre au plus offrant : Jaya Prakash Malla, par exemple, en avait engagé six cents pour repousser les assauts des Gorkhas sur Katmandou.

Ces bandes, cachées dans les jungles du *terai*, harcelaient tout le monde, de Prithvi Narayan Shah jusqu'à la Compagnie des Indes orientales. Comme on verra, les *sannyasis* faillirent tuer le géographe général du Bengale James Rennell sur les marches de l'Himalaya bhoutanais en 1766. La famine amplifiait leurs raids, au point que Hastings les avait chassés du territoire de la Compagnie. Il arrivait que les *sannyasis* fussent des hommes savants et intègres, comme Purangir, mais il se peut aussi que son statut de *gosain* et la réputation féroce qui l'entourait aient protégé Bogle lors de ses voyages dans le territoire où Rennell fut attaqué.

En théorie, les *gosain* devaient résider dans leur monastère ou arpenter les routes, en pèlerins mendiants. La liberté de mouvement dont jouissaient ces saints hommes, passant facilement d'une culture à l'autre, leur offrait des possibilités considérables de commercer ou d'acquérir de précieuses informations. À l'horizon du XVIIIe siècle, ils en étaient venus à dominer le commerce de marchandises de luxe – soie et pierres précieuses – à travers le Nord de l'Inde, en utilisant les monastères comme comptoirs ; ils avaient diversifié leurs activités qui pouvaient concerner le prêt avec intérêt et les ventes immobilières. Ils étaient particulièrement présents à Bénarès sur le

Gange. L'or et le musc tibétains, de même que les sites de pèlerinage comme le Kailash, attiraient les *gosain* à travers l'Himalaya : leur monnaie d'échange était le corail et les perles. Celle de Purangir était le renseignement, recueilli en arpentant les montagnes, telle une encyclopédie mobile et l'âme de la discrétion. Il était particulièrement proche du Panchen-lama. Les moines hindouistes comme lui se retrouvaient spirituellement dans le bouddhisme tibétain. Ils partageaient la connaissance de la pratique tantrique : le Panchen-lama leur avait construit un refuge à Tashilhunpo. Pour le lama, l'Inde était la Terre sainte mais, comme bien des Tibétains, il redoutait la chaleur et la maladie, en particulier la petite vérole à laquelle les Asiatiques du Nord étaient vulnérables. Les informations rapportées par Purangir étaient précieuses.

Au printemps 1774, Purangir, accompagné de Pema, le domestique tibétain du Panchen-lama, remit une lettre du lama à Warren Hastings, à Calcutta. Elle était écrite en persan, la langue diplomatique du Nord de l'Inde, et accompagnée de cadeaux : drap de laine tibétaine, or (en poussière et en lingots), et musc. Elle concernait les opérations militaires des Britanniques pour expulser les combattants bhoutanais du petit État indien de Cooch Behar sur les contreforts de l'est de l'Himalaya. Le Bhoutan estimait avoir le droit de choisir le dirigeant de Cooch Behar : son rajah déposé, Dharendra Narayan, encore mineur, en jugeait autrement et il avait sollicité l'aide de la Compagnie pour récupérer son trône. Warren Hastings, sautant sur l'occasion, avait proposé de le débarrasser des Bhoutanais, pourvu que le rajah en paie le prix. Il exigea aussi la moitié des revenus du roi contre la poursuite de sa protection. Le rajah n'avait d'autre choix qu'accepter : Cooch Behar avait renoncé à sa souveraineté dans les faits. Pour arrêter les Anglais, Zhidar, le *desi* ou dirigeant politique du Bhoutan, sollicita l'aide de Prithvi Narayan Shah à Katmandou et celle de l'Assam à l'est. Avant qu'arrive l'aide, une petite force britannique avait été dépêchée et si son chef et de nombreux soldats succombèrent à la malaria dans les jungles du *terai*, les Bhoutanais furent repoussés. Suite à ce revers, Zhidar fut chassé à son tour. (Les Bhoutanais ne lui savaient aucun gré de son recours au travail forcé ni de ses ouvertures diplomatiques avec l'empereur Qing). Il s'exila à Tashilhunpo, siège du Dalaï-lama, qui proposa dès lors de jouer le médiateur dans ce conflit, si récemment et définitivement réglé, dans l'intérêt des Bhoutanais qui, prétendit-il en déformant la vérité, étaient sujets tibétains. C'est ainsi que la Compagnie

trébucha sur les affaires du Tibet, comme elle l'avait fait quelques années plus tôt au Népal, lors de l'expédition avortée de Kinloch.

Cette missive était une occasion aussi inattendue que bienvenue pour Warren Hastings. Jeune homme, il avait été le protégé de Robert Clive, dont la victoire de Plassey avait assuré l'avenir de la Compagnie en Inde. Comme Bogle, Hastings avait commencé sa carrière dans un bureau en 1750 ; travailleur, il apprenait l'ourdou et le persan durant ses loisirs. Sa perception et sa connaissance de la politique et de la culture indiennes furent très utiles pour développer l'influence de la firme. (Si, au début de sa carrière, la corruption et la cupidité découverte chez ses pairs l'avaient scandalisé, treize ans après le voyage de Bogle au Tibet, Hastings serait la cible d'un des procès les plus extra-ordinaires de l'histoire anglaise, accusé par le philosophe Edmund Burke et le dramaturge Richard Sheridan d'avoir mené une mauvaise administration analogue. Ce procès divulguerait largement la conduite des Britanniques en Inde.) Au milieu des années 1770, Hastings était quadragénaire, mince, presque ascétique, avec un crâne en tête d'œuf dans le tableau de Tilly Kettle, très imposant mais aussi pétillant, toujours soucieux de sa sphère d'influence. Le jour de fin mars 1774 où Purangir entra dans son bureau, porteur de la lettre du Panchen-lama, Hastings avait reçu l'approbation de son conseil pour mener une mission au Tibet. Compte tenu de l'ignorance anglaise de l'Himalaya (le Bhoutan était-il un autre nom du Tibet ?), il fallait trouver un jeune homme fiable, ouvert et vif d'esprit pour conduire cette mission, une personne dynamique, comme Hastings lui-même, mais aussi un aventurier capable de se sortir d'un mauvais pas à force de charme : tel était Bogle.

Hastings avait un faible pour les jeunes Écossais, mais il avait toutes sortes d'autres raisons d'aimer George Bogle. L'historienne Kate Teltscher le qualifie de « pénétrant, espiègle, modeste et sagace », qualités qui transparaissent dans le compte rendu de son aventure tibétaine. Celui-ci n'a été publié qu'un siècle après, quand ses descendants remirent une caisse pleine de papiers à Clements Markham, secrétaire honoraire de la Royal Geographical Society. Hastings avait adressé un exemplaire du manuscrit de Bogle à son ami Samuel Johnson, en remerciement de l'envoi du *Voyage aux îles occidentales de l'Écosse*, mais il le présenta comme une simple curiosité. Et l'histoire captivante de Bogle demeura parmi les papiers de Johnson, apparemment ignorée. Si les deux relations respirent l'Écossais

des Highlands, Bogle s’avère beaucoup plus curieux et ouvert à la culture montagnarde que Johnson.

Bogle-père était un riche marchand de Glasgow, George Bogle of Daldowie, l’un des seigneurs du tabac qui avaient bâti leurs fortunes aux beaux jours de la ville, quand elle était un centre commercial élégant, étroitement lié aux colonies américaines. Âgé de quatorze ans, le jeune Bogle étudia la logique durant six mois à l’Université d’Édimbourg avant un long apprentissage dans la firme familiale, désormais gérée par son frère aîné Robert. La famille avait de puissantes relations, dont Henry Dundas, politicien Tory, l’un des moteurs des Lumières écossaises et partisan de l’influence britannique en Inde. Les carrières offertes par la Compagnie des Indes étaient périlleuses, comme l’illustrait le cimetière de Calcutta, de plus en plus rempli : environ la moitié des arrivants au Bengale y mouraient. Mais un emploi au sein de la Compagnie était une façon inappréciable de s’enrichir rapidement. Cette chance allait bientôt s’avérer problématique pour toute la famille Bogle. Le jeune George était à Calcutta depuis deux ans quand la contraction de crédit ayant précipité la Compagnie vers la ruine détruisit aussi l’entreprise familiale. Le frère de Bogle, désespéré, tenta de se suicider. (Un domestique le rattrapa par les basques de sa chemise alors qu’il se jetait par la fenêtre.) Ayant retrouvé ses esprits, il veilla à garantir la propriété de la demeure familiale de Daldowie habitée par leur vieux père et s’adressa à son cadet comme étant leur meilleur espoir de purger leurs dettes. Le devenir de la famille et de sa fortune reposait sur le succès de George.

Après plusieurs promotions, Bogle fut remarqué par Warren Hastings, qui en fit son secrétaire privé. Il se lia aussi avec certains des personnages les plus louches qui fricotaient alors en Inde : il vécut un certain temps sous le toit de Lauchlin Macleane, commissaire général de l’armée, spéculateur et fraudeur lui aussi venu en Inde pour éponger des dettes colossales. Macleane éblouissait tout le monde par son charme, en particulier Hastings, dont le narcissisme le rendait très vulnérable aux escrocs. Macleane quitta l’Inde après le vote de la loi de Régulation de 1773, avant que ses montages financiers ne fussent mis à jour. Que Bogle ait pu naviguer en eaux si troubles sans souiller sa réputation en dit long sur son affabilité et sa vive intelligence. Il écrivit à son frère Robert que les impudents pouvaient prospérer en Inde comme ils ne l’oseraient jamais en Europe. « Plusieurs personnes évoluent dans le meilleur monde et sont fort estimées qui sont de

grands bandits, non seulement de réputation, mais de leur propre aveu. » Macleane aurait voulu faire de Bogle son adjoint, mais Hastings refusa de laisser partir son protégé. Cette décision évita au jeune homme les abysses de la corruption de la Compagnie et le mit sur la route d'altitude du Bhoutan.

Son voyage vers les montagnes, en 1774, commençait au pire moment de l'année, dans la touffeur de l'avant-mousson, mais l'Écossais s'avéra un voyageur vaillant et observateur. L'accompagnaient une suite de plus de soixante domestiques et un autre Écossais, Alexander Hamilton, robuste médecin de grande taille dont la présence écrasait un peu l'alerte Bogle. George prenait des notes abondantes, notamment sur l'insistance de Hastings, car tous deux envisageaient un livre possible. Il faut se rappeler que les journaux du capitaine James Cook sur l'*Endeavour*, publiés par John Hawkesworth, avaient fait sensation et suscité la controverse. Les philosophes des Lumières se nourrissaient de ces récits d'exploration pour illustrer leurs théories de la nature humaine. Le voyage de Bogle promettait de combler un vide analogue sur la carte et pourrait obtenir autant de succès. « Comme aucun des employés de la Compagnie, et je pourrais presque dire aucun Européen n'avait jamais visité le pays que j'allais pénétrer, écrit-il à son père, j'étais également ignorant de l'itinéraire, du climat ou des gens. » Mais le Tibet n'était pas l'Australie : quand Bogle déboucha enfin sur le plateau, il découvrit que les merveilles de l'Europe qu'il apportait étaient plus connues qu'il l'imaginait. Les jésuites avaient déjà familiarisé les Tibétains avec la philosophie occidentale.

Après avoir remonté les plaines vers le nord, Bogle arriva à la frontière du Bhoutan montagneux. Les plans conçus à Calcutta ne l'avaient pas préparé à la taille de l'Himalaya, ni à sa soudaineté. « Impossible d'imaginer un changement de pays plus abrupt ni de contraste plus saisissant. » Il note tout ce qui frappe son regard : les récoltes poussant dans le climat favorable du Bhoutan, la hauteur des chutes d'eau, l'architecture locale. « La terre produit ses fruits avec une facilité quasi spontanée et chaque mare est pleine de poissons. » Il y contribua en plantant des pommes de terre pour vérifier leur viabilité lors de son retour. Le tableau que nous dresse son regard, vierge des récits d'autres voyageurs, est frais, presque innocent. « Là où la route traverse la montagne, on érige des étendards ou des bannières de drap blanc portant des inscriptions. Leur message est religieux et ils sont fréquents sur la cime des collines. » Bogle

avait découvert les « chevaux du vent », les drapeaux de prière portant le mantra *om mani padme hum*, bien connus des marcheurs dans l'Himalaya.

Bogle notait soigneusement toute infrastructure pouvant donner un avantage militaire, mais il n'était pas nécessaire d'être soldat pour comprendre que se battre serait très difficile dans ces montagnes : « Quelle route pour des troupes ! » écrit-il dans son journal. Il fit une description détaillée de l'étonnant pont suspendu en fer de Chukka, au sud-ouest du Bhoutan, sans savoir, apparemment, qu'il n'était que l'une des dizaines de structures similaires attribuées à Tangton Gyalpo, Tibétain du XVe siècle surnommé le Chakzampa, « l'homme des chaînes de fer », ingénieur et forgeron novateur qui construisit des douzaines de ponts suspendus dans l'Himalaya. Tangton aurait été remarquable pour ses seules aptitudes d'ingénieur, mais ce fut aussi un grand spirituel. Ce fut lui aussi un *nyonpa*, un « sauvage ». Il était connu sous le nom de Lungton Nyonpa, « l'homme sauvage de la vallée vide » et signait ainsi ses ouvrages en cultivant un statut mythique qui évoquait celui du poète Milarepa. Comme ce dernier, il résume un paradoxe de l'âme du bouddhisme tibétain : l'illusion d'une conscience individuelle peut être d'un réalisme si convaincant… Ses ponts illustraient tout autant sa perspicacité psychologique qu'ils étaient pratiques : les bacs et les ponts sont des métaphores répandues dans l'enseignement bouddhiste tibétain.

Or la lettre du Panchen-lama n'était pas une invitation à se rendre au Tibet si Warren Hastings avait décidé de l'interpréter ainsi. De sorte que, peu avant d'atteindre Tashichho Dzong (résidence du Premier ministre du Bhoutan, près de l'actuelle capitale Thimphou), Bogle se retrouva dans une impasse diplomatique. Une autre lettre du Panchen-lama le rattrapa pour préciser que la visite du Tibet lui était impossible : le pays étant soumis à la Chine, la permission de l'empereur était indispensable pour laisser entrer un étranger. Cela demanderait un an. Une autre lettre, destinée à Purangir, l'avertissait d'une grave épidémie de petite vérole ; le Panchen-lama avait quitté Tashilhunpo pour un monastère plus isolé. Bogle vit dans ces excuses des prétextes ; il refusa de les accepter, comme les cadeaux qui les accompagnaient. Le faire serait reconnaître son échec et l'obligerait à un retour rapide à Calcutta. Ce n'était pas le résultat qu'il escomptait. Comprenant qu'il devait diplomatiquement forcer la porte, il dépêcha Purangir, très favorable à sa mission, auprès du Panchen-lama pour qu'il lui dégage la voie.

Tandis qu'il attendait sa réponse, il eut le temps de s'informer un peu de la vie au Bhoutan.

> « Plus j'en apprends sur les Bhoutanais, plus ils me plaisent. Les gens ordinaires sont aimables, francs et je crois, tout à fait fiables. Les hommes politiques recèlent un peu de l'artifice qui est le propre de leur profession. Je n'ai jamais vu race d'hommes aussi bien bâtis ; beaucoup sont très beaux, avec des complexions aussi pâles que les Français. »

Les diplomates anglais de la fin du XVIIIe et du XIXe siècles, contrairement aux jésuites et aux capucins ayant visité le Bhoutan et le Tibet, n'avaient qu'un intérêt limité pour le bouddhisme. Comme les missionnaires, Bogle identifia des similitudes entre les moines tibétains et leurs équivalents catholiques, puis entre leurs institutions. Leur ferveur religieuse était étrangère au presbytérien écossais qu'il était : les longues cérémonies auxquelles il devait assister l'ennuyaient ferme. Mais la religion, et les différences religieuses, étaient au cœur de la relation entre le Tibet et le Bhoutan.

Les élites bhoutanaises que rencontrait le jeune émissaire pouvaient faire remonter leur lignage sur près de deux siècles à des familles aristocratiques du Tibet et à l'exil de leur dirigeant fondateur, spirituel et politique, Ngawang Namgyal. On l'avait reconnu comme la XVIIIe réincarnation du chef de la lignée Druk au monastère de Ralung, juste au nord de la frontière du Tibet et du Bhoutan. (Le Druk était un rameau de l'école Kagyu lancée par Marpa Lotsawa au XIe siècle.) Le très puissant chef de la province de Tsang au Tibet avait soutenu un autre candidat. Redoutant l'arrestation, Namgyal se replia dans les montagnes reculées et imprenables du Sud et entreprit la création d'un nouveau royaume qui serait plus tard recouvert par l'actuel Bhoutan. Âgé d'une vingtaine d'années, Namgyal, qui avait pris le nom de Shabdrung (« aux pieds de »), toujours menacé par les princes de Tsang, fonda en 1621 le monastère de Chagri au sommet de la vallée de Thimphou : il s'y sentit assez en sécurité pour entamer une retraite triennale. Il y reçut en 1627 les premiers Européens venus au Bhoutan dont on ait gardé trace, les jésuites Estêvão Cacella et João Cabral. Ce dernier écrivit à ses supérieurs :

> « Durant deux mois, nous avons accompagné le roi à travers ces montagnes et d’autres jusqu’à sa demeure située dans la montagne où il s’est retiré ; il n’est entouré que de ses lamas car l’endroit ne peut accueillir plus de gens – il faudrait pour construire une maison casser de nombreux rochers et travailler très dur pour araser un espace sur cette montagne très abrupte ; il s’est installé là pour se protéger d’un roi vivant à huit jours de route, Demba Cemba [Karma Tenkyong], le roi le plus important du Bhotanta [Tibet]. »

En réalité, la principale préoccupation de ce roi important, était toute autre : elle concernait le conflit du Tsang contre les *Geluk-pa* et leurs soutiens mongols. Le Bhoutan était un problème secondaire. Mais les *Tsang-pa* répétèrent leurs tentatives d’écraser le nouvel État de Namgyal. Pour se défendre, ses successeurs édifièrent d’impressionnantes forteresses monastiques. La plus impressionnante se trouvait à Simtokha. Achevée en 1629, elle domine un carrefour stratégique et l’approche de la capitale. Ce fut le site de la bataille dite des Cinq-Lamas en 1634, quand des chefs religieux locaux, mécontents, s’allièrent aux forces Tsang pour prendre d’assaut la forteresse. L’histoire rapporte que l’explosion fortuite de son magasin de poudre anéantit les assaillants. Par la suite, Namgyal fut en mesure de publier un nouveau code juridique, le *Tsa Yig Chenmo*, forme monastique de constitution qui liait les principaux propriétaires terriens à son nouvel État druk. L’étroite homogénéité culturelle du Bhoutan remonte à cette époque : il se désigne par le terme de Drukyul, ou « pays des Druk » et l’État y entretient financièrement l’école druk. Diverses écoles concurrentes furent interdites, dont celle du bâtisseur de ponts Tangtong. À mesure que l’école geluk renforçait sa mainmise sur le Tibet à partir du milieu du XVIIe siècle, cette école-là aussi fut interdite. À la mort de Ngawang Namgyal, en 1651, la nouvelle resta cachée durant cinquante-quatre ans : l’État était trop vulnérable pour admettre la perte de son chef et inspirateur. Trouver un chef aussi capable pour lui transmettre tous les pouvoirs de Namgyal s’avérait impossible. Mais répartir ses différents rôles allait impliquer deux siècles de factions et de luttes intestines.

Bogle assista lui-même à la rivalité explosive du chef exilé Zhidar et du nouveau *desi* Kunga Ritchen. Quand on découvrit un complot visant à rétablir Zhidar, les conjurés s’enfuirent au monastère de Simtokha. Posté quelques kilomètres plus au sud, Bogle vit le flux et le reflux des combats

depuis sa fenêtre. La plupart des soldats étaient des villageois et, bien que leur armement fût antique – des casques et des boucliers tressés – il était efficace. Les armes à feu étaient antédiluviennes, mais les Bhoutanais utilisaient aussi des arcs de six pieds et des flèches à pointes de fer, parfois trempées dans du poison. Le médecin Hamilton s'affairait auprès des blessés. Kunga Richen finit par prendre l'ascendant, brûla les villages soulevés et coupa la ligne de ravitaillement de Simtokha. Les rebelles se replièrent au Tibet, pardelà les montagnes.

Le lendemain, Bogle et Hamilton leur emboîtèrent le pas pour leur audience avec le Panchen-lama. Ce dernier, bien que mis en garde par Lhassa, était sensible aux arguments de Purangir. Si c'était en théorie le régent du jeune Dalaï-lama qui gouvernait, le Panchenlama était le plus haut moine du Tibet et personnellement lié à l'empereur Qianlong. Il écouterait les Britanniques. On était à la mioctobre et les premières neiges de l'hiver recouvraient les cimes des piémonts. Moins d'un mois plus tard, les deux Écossais étaient en présence du Panchen-lama. Le tableau de Kettle nous le représente élégant et réservé. Il semble qu'il ait été plus corpulent et jovial. Bogle le décrit ainsi :

> « Sa carnation est plus pâle que celle de la plupart des Tibétains et ses bras sont aussi blancs que ceux d'un Européen ; il a les cheveux d'un noir de jais et coupés très court ; il se rase barbe et moustache au moins une fois par mois ; il a de petits yeux noirs. Sa physionomie est souriante et bienveillante. Son père était tibétain, sa mère une parente proche des rajahs du Ladakh. C'est d'elle qu'il apprit l'hindoustani dont il a une assez bonne connaissance et qu'il aime parler. Son caractère est ouvert, franc et généreux. Sa conversation est extrêmement gaie et distrayante et il raconte les histoires drôles avec beaucoup d'humour et de jeu. J'ai tenté de repérer chez lui ces défauts inséparables de notre humanité, mais sans pouvoir y parvenir tant il est généralement aimé : je n'ai pas vu d'homme qui pût en dire du mal dans son cœur. »

Bogle se rendit compte qu'il suscitait pour sa part autant de curiosité : les foules venaient le voir comme « on va voir les lions à la Tour ». Le Panchen-lama lui proposa de les renvoyer, mais Bogle hésitait, conscient qu'il était tout aussi intéressé par ces badauds. C'était un observateur

attentif du comportement humain, par exemple de la manière dont le lama bénissait les foules rassemblées devant son trône. Il posait une main nue sur la tête des aristocrates et des *gyelong* – les moines importants. Avec les nonnes et les laïcs, le contact était indirect : on leur mettait un tissu sur la tête et il y plaçait la main. La plèbe était frôlée par un gland tenu à la main tandis qu'il passait au milieu. Bogle nota aussi la munificence du Panchen-lama. Quelque cent cinquante *gosain* logeaient auprès de lui, certains pour affaires, d'autres en « pèlerinage », mais Bogle pointe que ces pèlerins hindous semblaient plus intéressés par leur ration mensuelle de thé, de beurre et de farine, outre une gratification d'argent. Ces « fakirs gentoo » étaient, selon l'observateur, « un ramassis de gens très indignes, dénués de principes ». Il s'interroge sur la tolérance du lama. « Cette charité envers les pèlerins résulte, j'imagine, en partie de la générosité du caractère du lama, en partie du désir de recueillir des informations et de satisfaire sa curiosité au sujet de l'Hindoustan, l'école religieuse du Tibet. »

Bogle apparaît concret, aimable et pragmatique : il était ouvert culturellement. S'il se présenta au lama en costume européen, il adopta vite le costume et les mœurs tibétaines. En revanche, les complexités métaphysiques de la philosophie du Panchen-lama le dépassaient. « La religion des lamas est en quelque manière liée à celle des Hindous mais je n'oserai pas dire comment. » L'histoire de l'ordre religieux du Panchen-lama était d'un intérêt tout à fait secondaire par rapport au sujet primordial, le commerce. Au contraire, l'histoire politique récente du Tibet était d'une importance cruciale pour sa mission et Bogle rapporterait plus tard à ses maîtres de Calcutta que la Chine avait posté deux agents politiques, les *ambans*, à Lhassa. « Il y a environ 70 ans, l'empereur de Chine a acquis la souveraineté sur le Tibet, comme les souverainetés s'acquièrent souvent, en se mêlant d'une querelle opposant deux parties. » C'était, comme le savait Bogle, une méthode parfaitement maîtrisée par les Britanniques en Inde.

Si les autorités de Lhassa étaient espionnées par les *ambans* chinois, elles nourrissaient une méfiance identique à l'égard du nouveau pouvoir situé au sud.

> « Par le passé, note Bogle, quand les Européens se sont installés dans l'Hindoustan en simples marchands, il n'y aurait pas eu de difficulté à ouvrir des usines et profiter de la liberté du commerce ; mais la puissance à laquelle les Anglais sont parvenus en fait l'objet de la

jalousie de tous leurs voisins. Les obstacles que j'ai rencontrés pour me rendre au Tibet, tout comme les nombreuses difficultés s'opposant à ma mission, s'expliquent par là. Le gouvernement de Lhassa m'a vu comme un espion dépêché pour explorer le pays que l'ambition des Anglais pourrait ensuite leur inspirer d'envahir, tentative promise au succès grâce à leur supériorité d'armement. »

D'un autre côté, n'aurait-il pas été stupide de refuser de discuter avec un pouvoir émergeant dans la terre sacrée de l'Inde ? Le nouveau régime des Gorkhas à Katmandou avait perturbé des siècles de commerce et de précieuses relations. L'art et l'architecture newar avaient orné le monde bouddhiste himalayen durant des siècles. Il était souhaitable d'être en bons termes avec le puissant rival d'un nouveau voisin indésirable. Au surplus, le Panchen-lama souhaitait ouvrir un centre de pèlerinage au Bengale et renouer avec les racines spirituelles du Tibet, des siècles après la chute de la dynastie Pala du Bengale.

On pourrait négliger une autre donnée du voyage de Bogle au Tibet en n'y voyant que commerce et diplomatie : il aimait le Tibet et ses habitants. « Dans leur privé, ils sont honnêtes et exemplaires et, si je puis juger les autres d'après celui chez qui j'ai séjourné, ils sont humains, charitables et intelligents. » Au cours de son voyage, Bogle aspirait à regagner Calcutta, mais une fois rentré il s'aperçut que le Panchen-lama lui manquait. Il lui rendit divers services de loin, fit réparer ses montres et lui expédia des jeux d'échecs. Il rédigea son ouvrage, flâna un peu puis s'installa dans une fonction ennuyeuse de percepteur. La diplomatie tibétaine reposait désormais sur les épaules compétentes de Purangir, qui supervisa en 1776 la construction d'une hôtellerie pour pèlerins et d'un comptoir pour le Panchen-lama à Howrah près de Calcutta, sur la berge du fleuve Hooghly : elle s'appelait le Bhot Bhawan, « la demeure du Tibet » et serait le refuge des visiteurs des sites sacrés de la vie du Bouddha. Hastings avait peut-être échoué à ouvrir une route commerciale au Tibet, mais le Panchenlama détenait un poste d'observation en Inde.

La diplomatie allait causer sa ruine. Dans la décennie précédant la visite de Bogle, l'empereur Qianlong avait lancé la construction d'un temple dans sa capitale d'été de Chengde, dans la province de Hebei, au nord-est de Beijing, pour célébrer son soixantième anniversaire en 1771. Il l'appela le Putuo Zhongcheng et le modela sur le Potala de Lhassa, pour exprimer tout

à la fois une solidarité et une supériorité des Qing avec leurs minorités. Convoqué dix ans plus tard à Chengde pour les cérémonies du 70e anniversaire de l'empereur, le Panchenlama était confronté à un dilemme : risquer un voyage dangereux et l'exposition à la petite vérole ou perdre une occasion diplomatique en or. Les Mongols seraient en force à la fête et l'occasion était trop belle. Purangir l'accompagna, après l'avoir retrouvé au monastère geluk de Kumbum. Il devait plus tard informer les Anglais que le Panchenlama, dans ses conversations avec l'empereur, avait mentionné les relations commerciales entre la Compagnie des Indes orientales et la Chine, mais la Compagnie ne pouvait se baser que sur sa parole. À ce moment-là, le Panchen-lama avait déjà succombé à la petite vérole, dont il avait prévu qu'elle le frapperait. Il partit dans la mort en bouddhiste tibétain, assis en tailleur contre un mur, en méditant vers « la lumière du vide ». Purangir fut au nombre de ceux qui l'accompagnèrent jusqu'au bout.

Quatre mois plus tard, début 1781, George Bogle, tout à fait ignorant de la mort de son ami tibétain, se noyait à l'âge de trente-quatre ans alors qu'il prenait son bain quotidien dans une citerne de Calcutta. « Ensevelis étaient le charme et la sagacité de Bogle, écrit Kate Teltscher, sa curiosité et son ambition, son talent pour l'amitié et son flair diplomatique. » On l'inhuma sous un sarcophage massif dans le cimetière de South Park Cemetery à Calcutta et on l'oublia jusqu'à ce que Clements Markham, qui dirigeait le département géographique au Bureau des Indes, découvre son livre parmi les papiers de son aïeul, lequel avait été l'un des secrétaires de Warren Hastings. Sa publication en 1876 lui procura un peu de la célébrité qu'il méritait assurément, fût-elle posthume, comme son camarade Alexander Hamilton qui avait précédé Bogle de quatre ans dans la mort, consumé par la malaria sur les piémonts de Cooch Behar.

*

Les yaks que Hastings voulait voir Bogle ramener du Tibet finirent par arriver à Calcutta, mais des années plus tard, avec la deuxième mission diplomatique au Tibet de 1783, conduite par Samuel Turner. Seul le mâle survécut au long voyage jusqu'en Angleterre où George Stubbs le peignit dans un tableau intitulé *Le yak de Tartarie*. Naturalisé après sa mort, il serait exposé au Crystal Palace. La relation que Turner publia de son voyage en 1798, une fois rentré au pays, causa quelque sensation. Le Tibet

était à la mode : l’audience de Turner auprès du jeune Panchen-lama, réincarnation de celui qu’avait connu Bogle, touchait particulièrement le public britannique. Le poète irlandais Thomas Moore, ami de Byron, a écrit sur *Le Petit Grand Lama* :

« Au Tibet régna jadis, dit-on ;
Un petit Lama, d’un an âgé,
Pour le trône élevé et bénir ce royaume,
Dès que sa petite Sainteté
Eut – autant qu’on sache – percé
Sa première dent, à moins que ce ne soit la *seconde*. »

Ainsi fut travestie pour le divertissement du public britannique l’une des traditions les plus mystérieuses, complexes et riches, sur le plan culturel, spirituel et philosophique, que le monde connaisse. Un peu de cette naïveté se retrouve dans le *Kim* de Rudyard Kipling et son personnage tibétain du Teshoo Lama, nom emprunté au titre du récit de Turner.

Le voyage de Bogle au Tibet eut une conclusion. En 1948, une certaine Nora Heathcote, scandalisée de voir le *Sunday Times* qualifier George Bogle d’*Anglais*, écrivit au journal pour corriger cette faute et affirmer qu’elle en descendait via une dame tibétaine présentée comme la sœur du Panchen-lama, une femme appelée Tichan dans les papiers familiaux, peut-être une corruption du nom tibétain Dechen. De fait, Clements Markham, dans son édition de 1876 du livre de Bogle, avait mentionné deux filles, Martha et Mary, envoyées en Angleterre après la mort de Bogle pour être élevées par la famille. On ne sait si elles étaient les filles d’une princesse tibétaine ou d’une Bengalaise du commun. Il est certain que Bogle eut une liaison au Tibet, car son compagnon de voyage, le docteur Hamilton, lui avait prescrit une crème au mercure pendant le voyage de retour, médication utilisée pour les maladies vénériennes. Le diplomate et spécialiste du Tibet, Hugh Richardson, a entretenu une correspondance avec Nora Heathcote, née en 1876, et débrouillé l’histoire familiale complexe de la famille Bogle. Des fils avaient pu naître, aussi bien que des filles, et s’il écarte l’idée que « Tichan » ait pu être la sœur du Panchen-lama, il juge probable que Bogle ait eu un enfant d’une Tibétaine et que du sang himalayen coulât toujours dans les veines écossaises.

Bien que Bogle soit mort prématurément, comme tant de ses collègues et amis, et que la célébrité dont il aurait pu jouir soit allée à Samuel Turner, les efforts diplomatiques du premier pour établir des liens commerciaux avec le Tibet furent couronnés de succès, fût-il éphémère. Tout au long des années 1780, les relations entre le Bengale et le Tibet se développèrent et le commerce s'accrut. Purangir retourna au Tibet avec la mission de Turner puis, sans surveillance britannique, en 1785. Il décrit un commerce florissant à Tashilhunpo et des négociants indiens s'enrichissant énormément grâce aux taux de change très favorables du Tibet. Cette situation aurait pu perdurer sans la guerre commerciale féroce qui allait opposer Népal et Tibet. Purangir passait de plus en plus de temps à Bhot Bhawan, son temple de Howrah ; il y périt en 1795, assassiné par des voleurs. Le *gosain* fut inhumé dans le jardin.

Samuel Turner quant à lui, partageait l'amour de Bogle pour l'Himalaya. Il s'assura les services d'un géomètre et artiste du nom de Samuel Davis, dont les aquarelles du Bhoutan nous donnent un aperçu élégant d'un monde qui avait à peine changé depuis la visite de Cabral au début des années 1600 et qui n'évoluerait guère jusqu'au développement du tourisme dans la décennie 1970. Sa description des Bhoutanais, « ignorant l'extorsion, la cruauté et l'effusion de sang », est tout aussi positive. C'est alors qu'une mutation se produisit : les Anglais s'endurcirent le cœur contre les cultures qui les entouraient. Le botaniste William Griffith, médecin militaire dans la mission commerciale au Bhoutan en 1837, dresse un portrait tout différent des autochtones : « Ils se sont montrés tels des barbares ignorants et cupides, de ceux qu'il faut d'abord châtier puis commander. » Peu avant l'invasion anglaise du pays en 1864, Ashley Eden, qui s'y était rendu l'année précédente en émissaire extraordinaire, décrit la population comme « oisive, indifférente à tout sinon à se quereller et à s'entretuer ». L'enchantement qu'avait connu George Bogle au Tibet, « le conte de fées » selon son expression, s'évanouit dans le néant, remplacé par les froids calculs implacables du commerce.

---

6 À moins d'avoir lu le fameux livre de Peter Frankopan, *Les Routes de la Soie*, chapitre XIV, Nevicata, 2017. (NdT)

8

Les guerres commerciales

La colonie frontalière reculée de Rasuwagadhi se trouve sur la frontière népalo-tibétaine, à 1800 mètres d'altitude. Juste en dessous se trouve la rivière Trisuli, la Kyirong au Tibet ; à l'ouest se dresse le géant himalayen Langtang Lirung. Par un matin clair d'automne, c'est la montagne qui domine l'horizon septentrional de la vallée de Katmandou, à 60 kilomètres de distance. Non loin il y a le pic tibétain du Shisha Pangma, le quatorzième sommet du monde. Construire une liaison ferroviaire entre un site aussi haut et reculé et le réseau des plaines indiennes, quasi au niveau de la mer, pourra paraître fantaisiste, mais c'est exactement ce qu'on se propose dans le cadre du plan mondial des Nouvelles Routes de la Soie du président chinois Xi Jinping. « Nous espérons, a déclaré le haut diplomate Wang Yi en 2018, qu'une telle coopération pourra contribuer au développement et à la prospérité des trois pays. Je nourris le rêve de voyager en train depuis le Népal jusqu'en Chine, en passant par l'Himalaya, sans rien perdre de la beauté des paysages. » Cette augmentation du trafic changera la chaîne à jamais, probablement pour la plus grande déception des romantiques, et provoquera assurément des dégâts environnementaux. Mais le potentiel de développement économique dans une région appauvrie rend ces projets presque inévitables.

La Chine a déjà réalisé une connexion ferroviaire à grande vitesse jusqu'à Shigatse, siège du Panchen-lama, à quelque 300 kilomètres de Rasuwagadhi. Elle y convoie les touristes chinois au monastère de

Tashilhunpo, cœur contemporain de l’influence chinoise sur le bouddhisme tibétain. Une nouvelle route et un port avancé ont déjà été réalisés dans l’étroite vallée du Kyirong à la frontière. Endommagé par le séisme de 2015 au Népal, le port a rouvert deux ans plus tard. Plus récemment, la Chine et le Népal sont convenus de prolonger le chemin de fer de Shigatse jusqu’à Katmandou, en passant par la vallée du Kyirong, l’une des vallées les plus belles et sacrées du Tibet.

Le Népal a profité de l’émoi causé à Delhi par son rapprochement avec la Chine pour signer un traité avec l’Inde de manière à relier Katmandou à l’important réseau ferroviaire du sous-continent. Le Népal a déjà accès aux voies ferrées indiennes. À moins de 30 kilomètres, en remontant la ligne à partir de l’embranchement de Sagauli, se trouve le passage de la frontière entre les villes frontalières de Raxaul côté indien et Birgunj, désormais la deuxième plus grande ville sur le *terai* népalais. Celle-ci n’était guère qu’une poignée de hameaux au début du XXe siècle, mais sa position, juste entre Katmandou et l’Inde britannique, la prédisposait évidemment à servir de poste de douane. Son rôle s’épanouit en 1927, quand les Anglais eurent achevé un chemin de fer à voie étroite jusqu’au Népal pour améliorer les liens entre un allié ayant sacrifié ses enfants pendant la Grande Guerre et les marchés du sud de la frontière. Bien que l’essentiel de cette ligne soit aujourd’hui désaffecté, la voie de la frontière a récemment été mise en conformité avec l’écartement moderne des voies indiennes, de manière à relier l’indienne Raxaul aux nouvelles ressources de la népalaise Birgunj, devenue entrepôt de conteneurs. Ces deux projets seront confrontés à de nombreux obstacles. Avorteraient-ils qu’il existe cependant un puissant argument, économique et politique, pour réactiver l’antique route commerciale qui reliait jadis l’Inde et le plateau tibétain. Quant à savoir si la Chine laissera cet itinéraire incarner son autre rôle d’artère culturelle, en transfusant la vie et la créativité indienne sur le plateau tibétain, c’est un autre sujet.

À travers la ceinture himalayenne, dès avant l’histoire dont on a gardé trace, pèlerins, artisans et surtout négociants ont parcouru le haut pays, au nord vers les Routes de la Soie d’Asie centrale, au sud vers les plaines indiennes, en utilisant les vallées et les gorges praticables pour les bêtes de somme, en transportant effets et marchandises sur les yaks en altitude, sur les mules, ou à dos d’homme. Une grande part des conflits et tensions politiques de l’Himalaya se concentraient autour de ces points cruciaux et

lucratifs, les étroites « rivières d'argent » de ce pays sauvage et reculé. L'historien britannique John Pemble a qualifié ce commerce de l'est de l'Himalaya de « faible ruissellement » et de « démarchage d'articles de luxe effectué au profit des riches et des curieux », point de vue qu'on peut soutenir, dans le contexte des échanges mondiaux au XIXe siècle ; la Compagnie des Indes orientales avait d'abord songé à capter une partie de ce commerce pour conclure qu'il n'en valait pas la peine. Elle préféra faire des montagnes une barrière de protection. Pourtant, la richesse engendrée par ce « démarchage » souligne le legs artistique remarquable de foyers himalayens comme les vallées de Katmandou et du Yarlung Tsangpo. Le commerce finança en outre un immense transfert culturel, l'importation du bouddhisme sur le plateau tibétain en même temps que celle de l'art et la technologie indienne et chinoise. À l'ouest de la chaîne, il y avait aussi un échange considérable de laine dite cachemire, puisque c'est au Cachemire que les Européens la découvrirent. La meilleure source s'en trouvait au Chang Tang de Ngari Khorsum, le haut pays au nord de l'ancien royaume Gugé, où des nomades assistés d'effrayants mastiffs conduisaient chèvres et moutons vers des marchés proches des routes commerciales, notamment Gartok, à l'ouest du Kailash. L'Indus et la Sutlej facilitaient l'accès au Ladakh et au Cachemire à l'ouest comme aux États indiens montagneux du sud, où la population de Lahaul dominait en particulier cette filière, grâce à d'immenses troupeaux sur les hauts plateaux.

Parallèlement à cet échange international, les autres produits et leurs voies d'échange étaient locaux et d'une valeur négligeable pour l'économie mondiale : grains, aliments, sel, animaux reproducteurs, herbes médicinales. Ce commerce, s'il était d'un rapport mineur, était toutefois d'un impact vital sur les sociétés concernées.

La ligne de faille, dans cette toile ethnique et commerciale, a toujours séparé les peuplements tibétains, génétiquement adaptés à la vie en haute altitude, et ceux du sud. Selon le mot de l'anthropologue Giuseppe Tucci, il s'agit de la « ligne riz-lama », entre les riziculteurs du Sud et les bouddhistes tibétains du Nord. C'est parce que l'agriculture en altitude est limitée et difficile que les risques du commerce y ont paru plus acceptables. Dans l'histoire himalayenne, les négociants pouvaient bâtir une petite fortune en l'espace de quelques récoltes. Ils promouvaient aussi une plus grande ouverture d'esprit. Ajoutons que l'hospitalité, dans un environnement hostile comme l'Himalaya, est essentielle, bien plus que

souhaitable. L’anthropologue Christoph von Fürer-Haimendorf a décrit « un système d’hospitalité idéalement adapté aux besoins des commerçants à longue distance, nécessitant non seulement un abri sous un climat inclément mais dont les affaires dépendaient de relations de confiance personnelle renforcée par les moments de convivialité ». C’est sur les routes commerciales de l’est de l’Himalaya qu’est née la réputation d’hospitalité du Sherpa.

À l’époque moderne, l’occupation du Tibet par la Chine à partir des années 1950 a balayé l’essentiel de cette toile délicate de son angle élevé et poussiéreux, à l’insu du reste du monde. La plupart des itinéraires de commerce local coutumiers, bien plus anciens que les États-nations, ont été fermés d’un coup. Les zones frontalières de l’Himalaya, d’espaces se sont muées en lignes : le fluide et le magique s’est pétrifié. Au surplus, la « frontière » humaine, ou ligne « riz-lama », a été calquée sur la frontière politique. Par suite, de vastes populations tibétaines, tels les Sherpas, qui prospéraient depuis des temps immémoriaux sur la liberté de mouvement, se sont soudain trouvées prisonnières du mauvais côté d’une ligne apparemment arbitraire et peu ou prou coupées de leurs racines. Les conséquences en furent bien sûr néfastes, pas seulement au plan matériel : les Tibétains, forts d’une longue tradition nomadique, aiment voyager. Même dans les villages les plus reculés, il était jadis fréquent de trouver des individus ayant traversé la chaîne en long et en large. Aujourd’hui, ils se rendent en Inde pour étudier ou avoir audience du Dalaï-lama, souvent dans des conditions dangereuses – harcèlement voire pis – de la part des forces de sécurité chinoises.

Au Népal, l’effet de ces frontières fixes fut aussi dramatique mais également étrange, en impulsant parfois un réalignement identitaire pour s’adapter aux nouvelles conditions. Au début des années 1970, une décennie après que la fuite du Dalaï-lama eut renforcé le contrôle frontalier, Fürer-Haimendorf rencontra des Tibétains vivant dans le vieux village népalais de Mugu, loin à l’ouest de Katmandou, dans ce qui avait jadis été le royaume médiéval de Khasa autour de la vallée de Sinja. Ce groupe avait l’habitude de commercer derrière la frontière, dans le Tibet devenu « officiel » depuis des siècles ; leurs ancêtres lointains avaient participé à la construction du monastère bouddhiste dans la vallée de Limi à l’ouest. Désormais, ils se présentaient comme des Chhetris, une caste hindoue, et détournaient leurs visages tibétains du haut plateau vers les collines

moyennes où ils étaient désormais confinés. (D’un autre côté, la diaspora tibétaine créée par l’occupation chinoise a induit une résurgence du bouddhisme partout où elle a trouvé refuge, résurgence qui a éveillé à son tour l’intérêt des touristes étrangers, eux-mêmes propagateurs de cette résurgence.)

Si une grande partie du commerce himalayen est restée durant des siècles locale et à petite échelle, certains de ses aspects ont été d’une valeur immense et couvert d’immenses distances. Ce sont eux qui mirent en relief l’éclat artistique de Katmandou et attirèrent l’attention de la compagnie britannique. Nous avons déjà vu comment l’or a financé l’expansion de l’empire tibétain ou l’acquisition et la traduction des textes bouddhistes. (« Telle une source d’or précieux perçant le sol, écrit le maître tantrique du XIe siècle Nirupa, tous les sages Indiens se rendent au Tibet. ») Le commerce de la rhubarbe, appréciée de la médecine chinoise, s’est épanoui sur les Routes de la Soie au cours du premier millénaire ; Marco Polo l’a vue pousser dans son habitat naturel, aux marges nord-est du plateau tibétain. On sait que des articles plus inhabituels, les queues de yaks utilisées comme chasse-mouches dans les temples indiens, circulaient dans la Rome antique. Mais le produit de luxe le plus important était le musc : les sécrétions glandulaires des porte-musc utilisées en parfumerie et en médecine traditionnelle. Cela reste l’un des produits animaux les plus onéreux du monde, au détriment des animaux concernés. Dans l’Antiquité, sa valeur était astronomique.

*

Dès le IXe siècle, les médecins arabes faisaient l’éloge du musc tibétain vendu dans les souks de La Mecque. L’odeur en était si forte que lorsque les bateaux gagnaient le vieux port de Basra, dans l’actuel Irak, les douaniers savaient déjà s’il y en avait à bord. On en exportait au Moyen-Orient depuis le IIIe siècle au moins, bien avant l’essor de l’islam, mais son rôle culturel en islam en dopa indubitablement le commerce. Quand les poètes arabes ou persans voulaient chanter le parfum de leur bien-aimée, ils invoquaient le musc. À Shiraz, au Xe siècle, le Persan al-Tha’alibi a décrit un débat à la cour où l’un des intervenants, le voyageur Abou Doulaf, fait son choix parmi les produits et services les plus exquis dont puisse profiter l’humanité grâce à la munificence d’Allah : soies chinoises, petit-gris kirghize,

eunuques grecs, jeunes esclaves de Boukhara, concubines de Samarcande. « Qu'il me permette de manger les pommes de Syrie, les dattes fraîches d'Irak, les bananes du Yémen, les noix de l'Inde… Et qu'il me permette d'aspirer le musc du Tibet. »

Le musc tibétain, comme celui du Cachemire, était préféré à son équivalent chinois, notamment à cause des herbes aromatiques, dont le nard indien, broutées par le porte-musc de l'Himalaya. Le Tibet était aussi plus proche du Moyen-Orient et les marchands tibétains vendaient le musc en vessie intacte alors que les producteurs chinois l'ouvraient pour y ajouter d'autres produits. Les trafiquants ne répugnaient pas à faire passer la version chinoise inférieure pour la tibétaine, supercherie d'autant plus facile que les marchands tibétains ne s'éloignaient guère de leur plateau. Le musc était revendu à des négociants opérant sur les marches de la chaîne, au premier rang desquels les Sogdiens, les grands marchands des Routes de la Soie. Des lettres dans leur langue retrouvées dans les grottes de Dunhuang mentionnent l'acquisition de musc non loin de l'actuelle Gansu. Le voyage du produit est documenté à travers l'Asie centrale jusqu'au port arabe de Daybul sur le delta de l'Indus (dans notre Pakistan), d'où il était expédié dans tout le monde arabe.

Les négociants juifs jouaient eux aussi un rôle important dans ce commerce. Le voyageur séfarade Benjamin de Tudèle parcourut tout le Moyen-Orient dans la seconde moitié du XIIe siècle, d'où il tira un livre, un siècle avant Marco Polo. Il mentionne lui aussi le musc tibétain, le *nec plus ultra* en Europe. Plus tard traduit de l'hébreu en latin pour le public européen, son *Itinerarium* s'ajouta au bagage de récits de voyages imprégnant l'érudition occidentale.

On a moins de renseignements littéraires sur le commerce du musc au début du voyage, dans l'Himalaya, même si les daims porte-musc recèlent une présence symbolique et spirituelle. L'hagiographie tibétaine touchant le *mahasiddha* Padampa Sangye, contemporain de Milarepa au XIe siècle, nous a transmis une histoire. Ce personnage était né en Inde du Sud, mais étroitement associé à la région tibétaine du Tingri, près de l'Everest. La tradition rapporte qu'il édifia son monastère autour d'une pierre lancée par Bouddha : elle indiquait où fleuriraient ses enseignements au nord des montagnes. Padampa Singye avait trouvé la pierre à Tingri, entourée de porte-musc qui se fondirent ensuite *à l'intérieur*. Les puissantes propriétés médicinales du musc sont associées à l'enseignement de Padampa.

Une autre référence, celle-ci dans les *Annales bleues* du XVe siècle, nous livre un exemple éclairant de la manière dont le commerce et l’enseignement tantrique ont concouru à transformer le Tibet au XIe siècle. Nirupa, dont nous donnions plus haut une citation, était né en 1062, année défavorable, et comme le cinquième fils, chiffre également défavorable ; on l’envoya à Lhassa pour devenir moine. (Sa sœur avait lancé une poignée d’ordures derrière lui à son départ, en signe d’ostracisme.) À Lhassa, il fit la connaissance de deux disciples d’Atisa, le grand érudit indien mort quelques années plus tôt. L’un d’eux, Anutapagupta, était un Newar qui lui enseigna le sanskrit durant un an, puis l’envoya chercher un livre auprès de la veuve d’un traducteur. Nirupa, qui n’avait encore que neuf ans, se retrouva à travailler dans une mine d’or où on lui vola ses effets. Il jeta un sort – initiative typique du Tibet prébouddhiste – et découvrit assez d’or pour s’acquitter de ce qu’il devait au Newar. Peu après, son père mourut : il rentra chez lui pour lui rendre hommage et déterra un bloc de turquoise caché par sa sœur. Il le vendit contre de l’or, « un rouleau de soie brodée et du musc valant un *zho* d’or, environ 5 grammes ». Grâce à quoi il partit pour Katmandou avec ses deux amis, pour être initié aux mystères du bouddhisme tantrique.

Les sources arabes nous donnent des indices sur l’espèce de daim propre à ce commerce – l’animal idoine était petit, vivait dans la forêt, sans doute en assez basse altitude – et la manière de recueillir le musc. Le géographe du IXe siècle, Ahmad al-Ya’qubi, de l’époque des empereurs tsenpo du Tibet, plusieurs siècles avant Benjamin de Tudèle, a écrit dans son *Livre des Terres* :

> « On savait bien que le musc était originaire du Tibet. Les marchands du cru y construisent une sorte de petite tour, de la hauteur d’un avant-bras. L’animal dont le nombril sécrète le musc vient se gratter sur cette tour et son nombril se détache [c’est-à-dire la glande à musc]. Les marchands y viennent à certaines époques précises de l’année pour ramasser les nombrils en abondance. Quand ils les rapportent au Tibet, ils doivent payer des droits de douane. »

*

Nous avons une idée de l’importance des droits payés sur le musc grâce aux livres d’un négociant arménien du nom de Hovhannes Joughayetsi, qui passa cinq années à Lhassa à partir de 1686. Un quart de siècle seulement s’était écoulé depuis la visite des jésuites Johann Grueber et Albert d’Orville, premiers Européens à découvrir la capitale tibétaine. S’ils avaient eu un point de vue théologique et le projet de sauver les âmes, le nouveau venu, lui, voulait gagner de l’argent. Tous trois ont écrit sur leurs expériences, mais le compte rendu de l’Arménien ne fut que cela, des comptes. Fort peu de références à l’atmosphère ou à l’activité des routes où il voyageait. Quand il mentionne Dieu, c’est pour réclamer sa protection contre les bandits, non pour spéculer sur la métaphysique du bouddhisme tantrique. Arrivant à Lhassa, il est prié de payer des droits sur les marchandises importées, soit 11,5 kg d’argent. Hovhannes versait 40 roupies l’an à son domestique, soit – la roupie valant 11 grammes d’argent – moins de 500 grammes. Mais il dut verser 38 grammes d’argent au Trésor tibétain pour chaque litre de musc acheté.

Que faisait un Arménien à Lhassa dans les années 1680 ? Au début du XVIIe siècle, l’Arménie d’aujourd’hui était partagée entre la Perse et son rival implacable, l’empire ottoman. En 1604, le dirigeant safavide de la Perse, Shah Abbas, envahit l’Arménie puis se retira, non sans brûler villes et villages, en déportant une immense population d’Arméniens. On confia à la paysannerie la culture de la soie ; aux marchands, réputés pour leur sens commercial, on enjoignit de bâtir des réseaux d’échanges en Asie et au Moyen-Orient après les avoir installés à Nor Jougha, banlieue de l’extraordinaire ville nouvelle du Shah, la capitale Ispahan, au cœur de la Perse. On les appelait *khoja*, soit une classe de chrétiens respectés par l’islam, intégrés dans le monde de tolérance religieuse encouragé par Shah Abbas. En 1683, deux de ces marchands avaient engagé Hovhannes pour qu’il négocie en leur nom en Inde. Ils auraient trois-quarts des profits et lui le restant. Leur périmètre d’opérations est impressionnant, allant d’Europe occidentale jusqu’au Levant et à l’Extrême-Orient. En quittant Nor Jougha, Hovhannes emportait des centaines de mètres de drap anglais rouge et vert.

Sans qu’on sache comment, les livres de compte tenus lorsqu’il vivait à Lhassa ont refait surface à Lisbonne. Peut-être y est-il mort lors d’un voyage en Europe. Ils détaillent les gains et profits du négociant au plus juste puisque son bien-être en dépendait. Hovhannes avait étudié le commerce d’Ispahan sous tous les angles, depuis les poids et mesures

étrangers jusqu’aux règles d’imposition et de comptabilité. Il savait que, faute de produire à son retour un décompte exact de l’emploi de l’argent de son maître, il pourrait être emprisonné et fouetté chaque jour durant un an. Ces pages nous donnent un aperçu très révélateur du commerce himalayen dans sa complexité, des instruments financiers dont il dépendait, de son importance dans l’économie locale et du caractère international de l’Himalaya pendant la plus grande partie de son histoire.

À la fin du XVIIe siècle, le commerce d’une grande partie du sous-continent restait régi par les Moghols ; si Agra n’était plus leur capitale, elle restait un centre majeur pour une communauté arménienne prospère qui se pressait dans son église orthodoxe. Hovhannes y établit sa base durant plus de deux ans et se mit à voyager tout autour de l’Inde, à acheter et revendre. En 1684, par exemple, il acheta deux tonnes d’indigo à Khurja, pesées en « charmes », puis se rendit au port de Surat en Inde occidentale pour en expédier une partie à Ispahan et Basra. Comme tous les marchands, il se reposait sur le système bancaire sophistiqué des Moghols, système qui permettait la transmission de sommes importantes tout au long du réseau commercial qu’il pratiquait avec ses pairs. Ce dispositif devait impressionner et inspirer les premiers financiers occidentaux.

À l’horizon 1686, Hovhannes avait constitué son propre capital et signé un accord pour fonder une nouvelle entreprise avec un partenaire de Shiraz et lancer une mission commerciale beaucoup plus aventureuse vers le pays qu’il appelait Butand, c’est-à-dire le Tibet. Il travaillait toujours pour ses maîtres à Ispahan, mais avait un intérêt personnel aux affaires. Hovhannes commerçait en ambre, perles et balles de draps etc., des marchandises valant 8000 roupies, soit 94 kg d’argent. Il engagea des domestiques pour sa sécurité et acheta de la poudre et des balles. Il quitta Agra le 12 février 1686 pour Shikohabad, dans l’État actuel de l’Uttar Pradesh, et rejoignit une caravane allant à Patna, dans le Bihar sur la rive sud du Gange, où vivait une importante colonie arménienne ; il y acquit davantage de drap.

Le choix de l’itinéraire était révélateur. Bien qu’il eût ses contacts à Patna, Hovhannes savait que le commerce de l’Himalaya occidental avait beaucoup souffert de la guerre du début des années 1680. Le gouvernement du cinquième Dalaï-lama, à Lhassa, avait envoyé une armée au Ladakh en 1679 parce que les bouddhistes Druk Kagyu du Ladakh apportaient un soutien à leurs frères du Bhoutan, mais aussi pour contrebattre l’intolérance druk à l’égard des moines geluk. En réaction, le Ladakh se rapprocha des

Moghols, nouveaux et puissants voisins du Cachemire, pour obtenir leur concours militaire sous la conduite du général moghol Fidai Khan. Au point le plus occidental du plateau tibétain, à la lisière des pays musulmans, les bouddhistes se trouvaient confrontés au plus grand défi de l'islam en terre himalayenne : leur roi venait de promettre à l'empereur moghol Aurangzeb de bâtir la première mosquée dans la capitale du Ladakh, Leh. Du coup, les Tibétains s'allièrent avec les Mongols Dzungar pour repousser leur ennemi commun. Le traité de paix fut signé en 1684, mais à un coût exorbitant pour le Ladakh. Il cédait une fraction de territoire considérable aux musulmans du Cachemire et le commerce de la laine et du poil de chèvre, constituant jusqu'alors la moitié de son économie, passait sous le contrôle de l'adversaire. Un nombre important de musulmans se déplaça au-delà du Zoji La, le défilé reliant le Cachemire au Ladakh, et s'établit à Leh et d'autres grandes villes du pays. Épousant des femmes du cru, ils modifièrent la démographie et en vinrent à dominer la route commerciale occidentale jusqu'à Lhassa, où s'installa aussi une importante communauté cachemirie. Le jésuite Ippolito Desideri, en route pour Lhassa en 1715, croisa des marchands cachemiris à Leh. Ceux-ci prétendirent qu'il n'avait rien d'un prêtre et tout d'un riche marchand étranger porteur de perles, joyaux et autres marchandises précieuses. À la fin du XIXe siècle, le grand bazar de Leh, ravitaillé par des caravanes venues de toute l'Asie centrale et de l'Himalaya, comptait plus de cent boutiques cachemiries.

En avril 1686, Hovhannes quitta Patna pour atteindre la vallée de Katmandou, après avoir payé les droits d'importation de ses marchandises. Il séjourna trois mois à Bhaktapur, qu'embellissait le roi Jitamitra Malla de palais et de temples financés par le commerce tibétain et les taxes acquittées par les homologues de Hovhannes. Il dut d'ailleurs se dessaisir, en sus des pots-de-vin habituels, de sa longue-vue. Il lui fallut plus de deux mois pour atteindre Lhassa, en remontant le long du Bhote Kosi, la « rivière du Tibet » au cours rapide, puis en franchissant les montagnes vers Kuti, le Nyalam d'aujourd'hui, où il dut ronger son frein pour continuer la route, le temps que le chef local revienne estampiller ses marchandises. Il visita Shigatse, siège du cinquième Panchen-lama Lobsang Yeshe, de plus en plus empêtré dans les guerres provinciales qui accableraient le Tibet au début du XVIIIe siècle. À son arrivée dans la capitale, en septembre, il trouva pour l'accueillir une petite communauté arménienne de négociants largement oubliée par l'histoire. On se souvient surtout des jésuites, Grueber,

d’Orville ou des missionnaires comme Desideri, autant d’aventureux serviteurs de Dieu partis franchir le voile d’un monde caché derrière les montagnes. Hovhannes, lui, était d’ici-bas. Il grugeait un peu ses domestiques et ne répugnait pas à faire un peu de contrebande, en échappant à certaines taxes sur les pierres précieuses qu’il transportait. En tant que non-musulman dans l’empire moghol, on lui avait demandé de payer un impôt, la d*jizîa* ; il s’y était soustrait grâce à un faux certificat.

Le monde tibétain découvert par le marchand à Lhassa dut paraître très différent de celui des missionnaires chrétiens qui suivirent. Il arrivait quatre ans après la mort du Dalaï-lama, sans que la nouvelle ait été rendue publique ni qu’on en ait informé l’empereur Qing Kangxi. Pendant ses quelque cinq années de résidence, Hovhannes apprit le tibétain et surmonta toutes les difficultés de l’entreprise en pays étranger : s’adapter aux mœurs locales, respirer l’air raréfié, traiter avec des fonctionnaires retors, payer des impôts et défendre son point de vue dans les querelles commerciales. Bien qu’il restât basé en ville, il eut recours à d’autres marchands arméniens et tibétains pour commercer à Xining, à environ 1 800 kilomètres au nord-est, à la lisière du plateau tibétain, la plus grande ville du Tibet historique. Il traita avec des Newars habitant Lhassa et entra en contact avec des marchands d’autres groupes ethniques ; davantage de Cachemiris qui allaient construire leur première mosquée en ville ainsi que des *gosain* hindous, bien connus de George Bogle. Avec l’argent que lui rapportèrent les articles apportés de l’Inde, Hovhannes acheta du musc, de l’or et du thé pour l’essentiel. Le thé circulait depuis des siècles sur la route dite du Cheval-Thé, reliant le Sichuan, contigu au Tibet, au plateau ; les Tibétains l’échangeaient contre des poneys tibétains. Le musc était l’article le plus lucratif. Quand il quitta Lhassa en 1692, notre marchand en avait acquis près d’une demi-tonne, l’équivalent d’une fortune dans les souks moyen-orientaux. Il devait avoir versé des dizaines de milliers de roupies de taxes au Trésor tibétain.

*

Un tel succès avait réclamé un effort de concentration inouï. Lhassa n’était pas un endroit de tout repos pour commercer. Outre les partenaires et les rivaux qui s’efforçaient de le duper, le gouvernement veillait à prélever le plus grand profit possible, grâce à des poids et mesures falsifiés. Hovhannes

fut encore la proie d'une autre combine qui finirait d'ailleurs par déclencher une guerre entre le Tibet et le Népal. Trois jours après son entrée à Lhassa, on le pria de payer les droits de douane sur les marchandises apportées de Patna, comme il l'avait fait au Népal. Il devait s'en acquitter en nature, d'après une contre-valeur en argent et un engagement écrit qu'on lui rembourserait une partie de cette lourde taxe en pièces d'argent. Le moment venu, il découvrit que les pièces des autorités tibétaines étaient de mauvais aloi alors que la taxe d'achat payée sur le musc devait être versée en argent pur. L'économie himalayenne fournissait une bonne illustration de la loi de Gresham : la mauvaise monnaie chasse la bonne.

C'était un système qui ne pouvait qu'exaspérer les partenaires commerciaux, mais le Tibet était en bout de course dans cette malversation : les rois newars qui battaient la monnaie du Tibet s'y livraient eux aussi. Ils avaient commencé à fournir le Tibet en monnaie au début du XVIIe siècle sous le règne du cinquième Dalaï-lama. Le Tibet envoyait de l'argent pur et les Newars renvoyaient des pièces du même poids contenant un peu de cuivre ; l'argent soustrait constituait leur profit. On surveillait de près le respect de l'accord passé. Le Tibet commença de frapper sa monnaie dans les années 1660 et 1680, juste avant l'arrivée du marchand arménien, mais il continua de s'en remettre à la vallée de Katmandou pour sa monnaie d'échange durant encore un siècle. Or, quand le roi gorkha Prithvi Narayan Shah conquit la vallée de Katmandou en 1767, quatre-vingts ans après que Hovhannes y fut retourné depuis Lhassa, le nouveau maître du Népal voulut imposer aux Tibétains l'élimination de la fausse monnaie. « Gardez l'alliage pur » enjoint-il à son peuple dans son testament politique, le *Divya Upadesh*. Il demanda aux Tibétains de substituer à leur monnaie, celle, neuve et plus pure, de sa dynastie. Les intéressés y rechignaient dans les conditions proposées par le roi. Ils jouissaient désormais de l'appui de l'empire Qing, ce qui interdisait au roi de leur imposer militairement sa volonté. En résulta l'effondrement des échanges avec le Tibet.

Puis, en 1775, alors que George Bogle séjournait à Tashilhunpo, chez le Panchen-lama, on apprit que le roi gorkha, le « tyrannique et félon » Prithvi Narayan Shah, était mort. Aussitôt, le Panchen-lama écrivit au successeur de Prithvi dans l'espoir de restaurer les relations commerciales avec Katmandou.

> « J’ai appris la mort de votre père, Prithvi Narayan. Puisque c’est la volonté de Dieu, vous ne vous laisserez pas abattre. Vous êtes à présent sur le trône et il convient que vous favorisiez le bonheur de vos peuples et permettiez à tous les marchands, hindous, musulmans et les quatre castes, d’aller et venir et de mener librement leurs affaires, ce qui sera à votre avantage et celui de votre réputation. Pour l’heure, ils vous redoutent et nul ne veut entrer dans votre pays. Quelle qu’ait été l’ancienne coutume, qu’elle soit suivie par vous et moi. »

Ces anciennes coutumes ne furent pas rétablies. Au contraire, le commerce continua d’être une source de friction. Pour financer son armée, le régime gorkha, qui contrôlait désormais l’essentiel du sud de l’Himalaya, devait ou rétablir les échanges ou lancer de nouvelles conquêtes. Ces frictions finiraient par déboucher sur une vraie guerre entre Tibet et Népal à la fin de la décennie 1780, guerre qui impliquerait la Chine et la Compagnie des Indes orientales, et amènerait toute la puissance des armées impériales chinoises à la lisière de la vallée de Katmandou.

*

Quand l’alpiniste H. W. Tilman visita Rasuwagadhi en 1949, un an avant l’invasion du Tibet par la Chine, il trouva un endroit désolé : un vieux fort et quelques soldats du côté népalais, et du côté tibétain, rien qu’une dalle de pierre portant quelques caractères chinois. Traduite peu après par un autre voyageur, Duncan Forbes, elle s’avéra être une borne délimitant la frontière tracée le 26 novembre 1792, « après la victoire sur les Gorkhas remportée par le général Fu, grand général de la pacification de l’Ouest ». Elle commémorait la victoire des Qing au nom du Tibet sur les Népalais, conséquence de ces guerres commerciales, et arrachée après d’incroyables défis physiques quand les Chinois traversèrent les montagnes altières « comme s’ils évoluaient en terrain plat ». L’inscription ne mentait pas : la victoire des Qing exprimait avec forfanterie leur supériorité. Cependant cette victoire à la Pyrrhus avait absorbé tant d’argent que les Qing décidèrent qu’il faudrait à l’avenir recourir à la diplomatie plutôt qu’à la guerre pour arriver aux mêmes fins. On se demande pourtant pourquoi cette question les avait tant préoccupés.

Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, la géographie himalayenne limitait les perspectives économiques comme la taille et l'influence des structures politiques de la région. C'est le commerce qui reliait les sphères culturelles si particulières de la contrée au monde extérieur. Pour le reste, la chaîne avait été une forteresse contournée par les vagues de l'histoire ; compte tenu des dangers de la montagne, dont l'air raréfié du plateau tibétain, les récompenses disponibles n'avaient pas persuadé les étrangers de s'y attarder. Or vers la fin de siècle, les conditions changeaient. Les puissances coloniales étrangères y faisaient pénétrer plus profondément leurs influences.

Pour un Warren Hastings, les routes commerciales de l'est de l'Himalaya permettraient à sa Compagnie d'entrer en Chine et c'est à cette fin qu'il y avait dépêché George Bogle. En définitive, cette ambition s'avéra n'être guère plus qu'un rêve : la Compagnie rétablirait l'équilibre de sa balance commerciale par d'autres moyens. De nouveaux schémas de commerce mondial apparaissaient, qui allaient rendre anachroniques et charmantes les vieilles caravanes connues par Hovhannes Joughayetsi. Les montagnes deviendraient la muraille septentrionale de la Compagnie pour la protéger de l'empire Qing. Alors que l'Himalaya était une région ayant une identité bien à elle, faite d'influences venues de toutes parts, les nouvelles puissances mondiales en feraient un État tampon, relégué en périphérie, un lieu utile pour absorber les chocs et tensions géopolitiques apparus à des centaines, voire à des milliers de kilomètres de distance. Les divers peuples de l'Himalaya se retrouveraient pris en étau, comme l'avait prévu Prithvi Narayan Shah, entre deux rivalités gigantesques. Si le commerce himalayen avait eu une importance critique pour les rois de Katmandou ou les abbés des monastères tibétains, il n'aurait qu'un intérêt marginal pour les nouveaux maîtres de la région à Calcutta ou Beijing.

Prithvi Narayan Shah l'avait prévu et tenté de trouver un équilibre entre une autonomie féroce et le besoin d'échanges. Dans les dernières années de son règne, il tripla quasiment la taille de son armée, certes minuscule par rapport aux européennes, et l'équipa d'armes à feu et d'artillerie. Ces changements ne pouvaient être financés par la seule production agricole : le rétablissement du commerce était indispensable pour soulager la pression colossale subie par les finances népalaises. Prithvi en avait conscience. « Quelle que soit sa conduite de conquérant, écrivit William Kirkpatrick (le représentant de la Compagnie arrivé à Katmandou en 1793 qui fut si attentif

à son usage de la brique), ou quelle que soit la sévérité de sa nature, il n’était pas indifférent aux moyens de se concilier ceux dont le soutien lui était essentiel. » Si l’expédition Kinloch de 1767 (où l’Angleterre avait tenté de se dresser contre les Gorkhas) avait abouti à la malaria pour Kinloch et à l’humiliation de la Compagnie, si elle avait aigri les relations de Prithvi avec les Britanniques et l’avait persuadé d’expulser les missionnaires capucins, le roi du Népal était désormais disposé à se réconcilier avec Warren Hastings, qui le laissa tacitement s’étendre vers l’est pourvu qu’il amène la stabilité. Hastings voulait l’assistance des Gorkhas pour mettre un terme aux déprédations des bandits *sannyasis* sévissant au Bengale.

De même, dans sa dernière lettre au Panchen-lama, avec lequel il avait pourtant de vifs différends, le roi proposa de rétablir les échanges via les vallées de Bhote Kosi et Kyirong. Comme l’avait noté George Bogle, « la richesse du Népal, c’est-à-dire son commerce antérieur avec le Tibet, avait donné au roi gorkha les moyens de s’élever ». Mais Prithvi avait « négligé de chérir cette source ». Nous avons déjà vu comment, dans son testament politique, le *Divya Upadesh*, Prithvi prêchait les valeurs d’indépendance et d’autarcie. Les marchands cachemiris et les *gosain* indiens avaient été bannis de Katmandou, qu’ils fussent directement expulsés ou chassés par des droits de douane décuplés pour répondre aux dépenses accrues du régime gorkha. À présent, Prithvi tentait de revenir à la situation précédente. Son incursion vers l’est et le Sikkim, situé entre le Népal et le Bhoutan, permit aussi à son royaume d’exercer une pression sur une autre route commerciale majeure vers le Tibet, par la vallée de la Tinta jusqu’au Jeep La, itinéraire également stratégique pour les Anglais. Qu’il puisse contrôler le Sikkim, se disait Prithvi, et les Tibétains seraient contraints de négocier.

Après sa mort en 1775, ses successeurs dynastiques se firent plus agressifs et devinrent la première force militaire sur le flanc méridional de la chaîne. Gorkha balaya les principicules et roitelets qui avaient résisté à Prithvi à l’ouest et à l’extrême-ouest du Népal moderne : le bassin du Gandaki et le vieil empire Khasa dans la vallée de Karnali. Son fils aîné et successeur Pratap Singh ainsi que le sixième Panchen-Lama, obéissant à la lettre du lama, tentèrent ensemble de rétablir « l’ancienne coutume » qui avait enrichi tant Katmandou que le centre du Tibet. On confirma la position privilégiée des marchands népalais à Lhassa et le Tibet accepta de

ne commercer avec le Bengale que via Katmandou. George Bogle, informant ses maîtres de Calcutta, partageait cet espoir :

> « L'ouverture de la route par le Népal et l'abolition des taxes et droits récemment imposés sur le commerce de ce pays sont d'une importance majeure pour établir une communication libre entre le Bengale et le Tibet. La mort de Prithi Naraya, feu le rajah du Népal, semble donner une bonne occasion d'y parvenir. »

La mort de ces trois hommes – Pratap Singh, le Panchen-lama et Bogle – en l'espace de quelques années déjoua les prévisions. Depuis leur conquête de Katmandou, la discipline des Gorkhas commençait à se relâcher. Après la mort de Prithvi, intrigues et vendettas minèrent la cohérence du régime. Puis, avec la mort de Pratap Singh, deux ans seulement après son père, s'engagea une lutte de pouvoir entre sa veuve, régente au nom de leur fils, et le cadet de Pratap, Bahadur Shah, s'agissant notamment de l'expansion territoriale. Le Panchenlama une fois mort de petite vérole à Chengde, et sa réincarnation n'étant qu'un enfant, le centre de gravité politique du Tibet se déplaça vers le Dalaï-lama et le système de gouvernement imposé par l'empereur Qianlong, selon lequel toute initiative de Lhassa devait obtenir l'aval de ses deux représentants sur place. La Chine se méfiait des immixtions étrangères dans sa sphère d'influence et les Britanniques, quel que fût leur désir de stimuler les échanges avec le Tibet, rechignaient à s'aliéner leur plus important partenaire commercial. Le Tibet continua à soutenir son minuscule voisin, le Sikkim, royaume bouddhiste jouissant d'échanges importants avec le Bengale, pour la plus vive contrariété du Népal qui n'avait renoncé à occuper le Sikkim qu'en échange d'un monopole commercial.

La situation, déjà explosive, était encore aggravée par les interventions de l'acariâtre régent Bahadur Shah, prompt à l'action et désireux d'étendre dans les plus brefs délais le proto-empire qu'il bâtissait. Outre la question de la fausse monnaie, les Gorkhas estimaient que les Tibétains les trompaient en mêlant de poussière le sel qu'ils exportaient, comme en frappant de taxes punitives la farine népalaise. Début 1788, Bahadur exaspéra Lhassa en nommant à la tête de ses Affaires tibétaines le Shamarpa, lama dissident réincarné, issu de l'école Karma Kagyu, qui s'était enfui du Tibet après un différend relatif aux biens de son demi-frère,

l’ancien Panchen-lama. Loin d’être aussi rusé que son père Prithvi, le régent menaça d’occuper Kuti et Kyrirong, soit les deux antiques routes commerciales reliant Katmandou au Tibet, tant qu’on n’aurait pas fait droit à ses griefs. En réponse, le Tibet ferma la frontière « et invita le Gorkha à avancer s’il voulait la guerre ». Les Gorkhas en appelèrent à l’empereur de Chine, dont les émissaires à Lhassa décidèrent toutefois de ne pas informer Beijing de ce qui se passait. Des milliers de soldats gorkhas entrèrent aussitôt au Tibet par les routes de Kyirong et Kuti, dans l’intention de faire main basse sur les richesses du monastère de Tashilhunpo, le siège du Panchen-lama.

Le septième Panchen-lama était encore un enfant ; son régent appela au secours l’empereur Qing et le gouverneur général de la Compagnie des Indes orientales. De celle-ci, il requérait en outre le secret, car Beijing n’apprécierait pas que le Tibet se tourne vers l’autre grande puissance régionale. Or, ledit gouverneur était Lord Cornwallis, celui-là même qui avait capitulé à Yorktown, décision qui ouvrit la voie à la perte, pour les Anglais, de leur colonie américaine. Pour l’heure, il lui importait au plus haut point de ne pas froisser les Chinois, de peur qu’un événement semblable ne se répète. Que le procès de son prédécesseur Warren Hastings se déroule en Angleterre au même moment l’incitait à un surcroît de prudence. Considérant que Beijing serait furieux d’une intervention anglaise, il informa le Panchen-lama qu’il ne lui porterait pas secours. Il refusa en outre de tenir cette correspondance secrète. La Compagnie voulait se concilier les bonnes grâces de l’empereur s’agissant de son alarmant déséquilibre commercial : rien ne devait faire obstacle aux affaires.

Pour leur part, les Chinois dépêchèrent des inspecteurs. Si les Tibétains étaient prêts à se battre, les Chinois doutaient du succès militaire. Ils invitèrent leurs alliés à négocier, tâche délicate sous la menace d’une armée d’occupation. À l’est, les troupes gorkhas occupaient déjà le Sikkim et contrôlaient le défilé crucial de Jelep La, ainsi que la vallée de Chumbi derrière. Elles coupaient la route commerciale ouverte, selon elles, en violant l’esprit de leurs derniers accords et en bafouant le monopole qui leur revenait. Jugeant qu’il obtiendrait de meilleures conditions via la médiation des Qing, Gorkha négocia le traité dit de Kyirong qui lui accordait des territoires, dont la ville frontière de Kuti, et des concessions commerciales. Il réglait aussi la question complexe de la mauvaise monnaie : désormais une bonne pièce en vaudrait deux mauvaises et le Tibet verserait un tribut

de 50 000 roupies par an, somme phénoménale. On comprend que le Népal ait pu penser avoir gagné le différend.

Cet accord généreux aurait sans doute humilié l'empereur chinois si ses émissaires l'en avaient clairement informé. Ils préférèrent distiller leurs renseignements : ils rapportèrent que c'était le Népal, non le Tibet, qui verserait un tribut ; que les troupes chinoises étaient rentrées au pays sans avoir perdu un seul homme, ce qui n'était qu'en partie vrai. Quand les ambassadeurs du Népal se rendirent à Beijing à l'automne 1789, on accorda au jeune roi du Népal un titre de féal et son régent, le pugnace Bahadur Shah, fut fait *kung* ou duc.

Sur quoi Lhassa se mit à s'agiter au bout de cet onéreux hameçon : le Tibet suscita des troubles à l'extrême-ouest du Népal en offrant l'asile au roitelet déposé de Jumla, l'une des principautés limitrophes ayant résisté aux Gorkhas. Puis le Dalaï-lama informa Katmandou que les paiements suivants seraient suspendus. S'ensuivirent des négociations irritées et stériles à Kuti, où le personnage clivant du Shamarpa conduisait la délégation népalaise. Peu après, des milliers de soldats népalais réinvestissaient le Tibet sous la conduite de deux de leurs meilleurs généraux, notamment Damodar Pante, fils du général favori de Prithvi Narayan, Kalu Pande, mort en assiégeant Kirtipur. On mit en toute hâte le Panchen-lama à l'abri à Lhassa, sous la protection du régent, tandis que le Tibet en appelait derechef à Beijing. Quand la force népalaise entra à Shigatse, ses chefs exigèrent de l'or et 100 000 roupies. Confrontés à un refus, ils mirent à sac le monastère de Tashilhunpo.

La nouvelle de cette ultime humiliation révéla ce qui se passait vraiment à la frontière occidentale de l'empire. Le haut fonctionnaire qui avait assuré l'empereur de la bonne fin du conflit se suicida avant même d'être convoqué devant lui. Ce dernier ordonna une expédition punitive sous le commandement de Fuk'anggan, neveu de l'impératrice ; il avait une longue pratique de la répression des insurrections, notamment dans le Sichuan et à Taïwan. Fuk'anggan partit avec une armée considérable, dont 10 000 soldats de l'armée d'élite des Huit Bannières, avec lesquels il traversa le plateau depuis Qinghai au plus fort de l'hiver. L'empereur Qianlong dépêcha un émissaire à Katmandou pour exiger la rétrocession des trésors de Tashilhunpo et qu'on livre le Shamarpa aux mains du Tibet. À Lhassa, on incita les marchands newars, dont les affaires périclitaient depuis la prise du pouvoir des Gorkhas à Katmandou, à rentrer au Népal pour y fomenter

des troubles. L’un d’eux fut arrêté à la frontière népalaise et personnellement interrogé par le régent Bahadur Shah, qui en apprit que l’armée de Fuk’anggan fondait sur le Népal.

Le souverain népalais tenta alors de jouer son énorme voisin du nord contre celui du sud – ce n’était pas la dernière fois que cela se produirait. Bahadur écrivit aux Chinois pour expliciter ses griefs, mais aussi les avertir de l’intérêt que portaient les Anglais au Tibet. Il signa en outre un traité commercial avec eux, en espérant s’attirer par là leur soutien politique, voire militaire, espérance que Calcutta ne s’empressa pas de contredire. Mais Fuk’anggan écrivit lui aussi aux Anglais pour les informer de son projet d’invasion du Népal, initiative que Bahadur avait crue peu probable, étant donné les difficultés du terrain. La nouvelle méritait réflexion. Si la Chine occupait Katmandou, les armées des Qing seraient voisines des plus riches possessions de la Compagnie, ce qui inciterait peut-être les Anglais à prendre le parti de Bahadur. Mais ce dernier avait tort de croire que les Anglais lui porteraient secours : ils préparaient une mission diplomatique d’importance à la cour des Qing, conduite par Lord Macartney, pour exposer leurs griefs commerciaux. Rien ne devait y faire obstacle.

Affronter la puissante armée de Fuk’anggan sur le plateau aurait été du suicide. Les troupes népalaises se replièrent à la frontière où elles pouvaient plus facilement défendre les approches de Katmandou dans les étroites gorges qui fendaient les montagnes. Mais la force népalaise de Rasuwagadhi fut contournée par l’excellente tactique de l’adversaire. Fuk’anggan en personne dirigea trois régiments pour jeter un pont sur la rivière Lende, qui rencontre le Kyirong à Rasuwa et constitue aujourd’hui la frontière entre Népal et Tibet. Tandis que les forces népalaises résistaient à l’assaut, un autre détachement chinois traversa la rivière en amont et tourna l’ennemi de manière à l’attaquer en surplomb. Les Gorkhas battirent en retraite et ne parvinrent à stopper l’avance de l’armée Qing qu’à 35 kilomètres de Katmandou sur la rivière Betrawati, juste au nord de Nuwakot. C’est alors que Bahadur Shah en appela directement à l’aide anglaise, notamment celle de leur artillerie. Mais au même moment, la Compagnie recevait une lettre du Dalaï-lama insistant sur sa neutralité. Soucieux du commerce, Lord Cornwallis proposa une médiation en envoyant le jeune capitaine écossais William Kirkpatrick à Katmandou (nous l’avons rencontré au chapitre 5). C’était une façon diplomatique de rester les bras croisés tout en espérant que le Népal ne serait pas anéanti.

De fait, il y a de quoi s'étonner que la couronne des Gorkhas ait résisté. L'ambition chinoise était de scinder le Népal : les Chinois continuèrent leur offensive et rompirent les lignes ennemies pour atteindre Nuwakot. Mais la saison des combats s'achevait et le coût de la guerre, en hommes et en matériels, devenait vertigineux. Les lignes de communication de Fuk'anggan étaient tendues à rompre. Comment se ravitailler durant les terribles mois d'hiver sur les plus hautes montagnes de la Terre ? Que valait au juste la conquête du Népal ? Mieux valait négocier et rentrer chez soi avant la chute des températures. Ni les Britanniques ni les Gorkhas n'avaient perçu tout de suite l'immense dépense consacrée par la Chine à cette aventure tibétaine : elle était colossale et serait sans lendemain. Les guerres onéreuses et la corruption interne grevaient le Trésor : les Qing seraient bientôt confrontés à de ruineuses révoltes domestiques. L'empereur Qianlong, dont les armées avaient écrasé des ennemis tout autour de l'empire, abdiqua en 1796 ; il mit en garde son successeur, le Jiaqing. Il fallait éviter d'intervenir dans les affaires de Gorkha, avis que suivrait le nouvel empereur.

Le traité signé avec Bahadur Shah semblait assez punitif. Le butin arraché à Tashilhunpo fut rétrocédé et un tribut exigé. Le Népal accepta de renoncer à toute ambition au nord de l'Himalaya et d'envoyer tous les cinq ans des ambassadeurs illustrant son statut de subordonné. En retour, la Chine offrait son aide si le Népal venait à être envahi. Au reste, on revenait à la situation antérieure : le Népal était libre de reprendre sa conquête à l'ouest comme d'imposer ses conditions au voisin du midi. Pour Bahadur Shah, l'hésitation de Calcutta à offrir son aide avait été vécue comme une trahison, d'où l'accueil glacé réservé à William Kirkpatrick à son entrée à Katmandou en 1793. Les Chinois, eux aussi, en voulaient à la Compagnie. Fuk'anggan croyait savoir – à tort – que ses cipayes avaient assisté les Népalais. Quand Lord Macartney échoua dans son ambassade à la cour des Qing, il déduisit que c'était cette intervention imaginaire qui avait persuadé l'empereur Qianlong de le renvoyer.

À long terme, on peut considérer que c'est surtout les Tibétains qui perdirent davantage. S'ils récupérèrent les merveilles de Tashilhunpo, le prix politique payé fut grand. Tout au long du XVIIIe siècle, les empereurs Qing avaient dû mener plusieurs interventions militaires pour rétablir un gouvernement tibétain souvent rebelle et sectaire, comme pour empêcher les dissidents de conspirer avec les groupes mongols qui restaient

menaçants pour la Chine. Le Tibet n'avait pas été que protégé, mais avalé. Au XIXe siècle, les Dalaï-lamas mourraient aussi vite qu'ils seraient étroitement contrôlés : les frontières du Tibet dépendaient du bon plaisir de la dynastie des Qing. Il fallut leur chute au XXe siècle pour que les Dalaï-lamas redeviennent de grands dirigeants.

*

Le désastre de Rasuwagadhi et les termes du traité entre Chine et Népal ne pouvaient que déboucher sur un conflit avec la Compagnie des Indes orientales. Le Tibet étant décrété intouchable par les Qing, l'expansionnisme du Népal devait se déployer au sud de l'Himalaya. Le premier à en pâtir fut le régent gorkha Bahadur Shah. Sous sa gouverne, le Népal avait rapidement grandi ; entre les invasions du Tibet de 1788 et 1791, ses troupes s'étaient installées au Kumaon, à l'ouest de la rivière Mahakali. Il était allé trop loin. Les courtisans du nouveau roi, Rana Bahadur, lui reprochaient d'avoir mis en danger le régime. Rana souhaitait affirmer son autorité : Bahadur Shah fut assassiné en 1797. Les factions n'en perduraient pas moins, cherchant à impliquer les voisins du Népal en fonction de leurs intérêts. Rana Bahadur, capricieux et débauché, qui empruntait des sommes énormes à ses courtisans, abdiqua d'abord en faveur de son tout jeune fils, puis s'exila en 1800 à Bénarès sous le contrôle de la Compagnie. Les Anglais furent prompts à profiter de la dégradation politique du Népal en signant un traité en 1801 à Danapur, non loin de Patna, qui promettait la paix en échange de relations commerciales et de l'installation d'un résident britannique à Katmandou.

Une large faction de la cour gorkha était farouchement opposée à la présence d'un résident britannique. Elle en appela à la Chine, en l'avertissant que les Britanniques se servaient de l'exilé, Rana Bahadur, pour accroître leur influence au Népal et menacer son régime. Plutôt que d'intervenir, la Chine conseilla aux Népalais de rapatrier le roi exilé. Entre-temps, le gouverneur général Richard Wellesley enjoignait au tout nouveau résident du Népal, le capitaine William Knox, de trouver les moyens de nouer une relation commerciale profitable avec le Bhoutan et le Tibet, soit directement avec les provinces de la Compagnie, soit via les négociants du Népal. Knox était arrivé au printemps 1802 et sa mission fut un temps tolérée, mais la situation politique s'altéra derechef à la fin de l'année.

Damodar Pande, qui avait conduit l'attaque contre les Qing dix ans plus tôt, fut nommé Premier ministre. Du coup, les relations avec Knox ne cessèrent de s'envenimer et Wellesley dut le rappeler. La Compagnie était occupée à mener sa deuxième guerre contre une confédération rebelle, celle de Maratha, en Inde ; elle ne souhaitait pas ouvrir un second front avec la Chine sur ses marches occidentales. Le commerce avec les Qing était trop important. Après le départ de Knox, l'accord commercial avec le Népal fut annulé. On renvoya le roi exilé chez lui.

L'accompagnait un ministre aussi ambitieux que capable, Bhimsen Thapa. Nombreux étaient ceux qui voyaient en lui le véritable inspirateur de Rana Bahadur. Francis Buchanan-Hamilton, qui avait fait partie de la délégation de Knox, le qualifie « de jeune homme très vigoureux et intrépide qui, du fait de la modération des négociations de la Compagnie avec Rana Bahadur, qu'il attribuait à la peur, mais aussi de l'espérance d'une protection chinoise, semble avoir nourri un grand mépris pour le gouvernement britannique ».

Bhimsen fit promptement décapiter Damodar Pande et du roi sa marionnette. La dynastie si savamment instaurée par Prithvi Narayan quelques décennies plus tôt n'était plus qu'un pion manipulable à son gré, ce qu'elle resterait durant les cent cinquante ans à venir.

Bhimsen allait dominer la scène népalaise durant quarante ans, en brillant tacticien sachant tirer profit de ses erreurs, dont la plus grande fut de s'abuser sur les Britanniques. Après l'échec de la mission de Knox en 1804, laquelle annonçait la guerre à venir entre la Compagnie et le Népal, le ministre tout-puissant relança l'expansion occidentale du pays, envoya son père occuper le royaume encore indépendant de Palpa et s'empara de l'importante ville commerçante de Rerighat, qui devint Ridi Bazar. La même année, l'armée gorkha envahit le Garhwal, royaume situé à l'ouest du Kumaon. Il y avait peu d'apparence que le commerce britannique prospère tant que Gorkha étendrait son emprise sur l'Himalaya.

En 1806, Rana Baradur fut assassiné par son demi-frère et Katmandou plongea dans un frénétique bain de sang, le massacre de Bhandarkhal. 93 personnes furent tuées, dont dix-sept femmes, qui toutes contrariaient les intérêts de Bhimsen. Il sortit indemne et plus puissant de l'épreuve. Le Népal poursuivit ses conquêtes, en absorbant des territoires entre les rivières Yamuna et Sutlej.

Pour payer les troupes, Bhimsen nationalisait des terres concédées aux institutions religieuses, initiative risquée dans un régime hindou de plus en plus conservateur. La Compagnie anglaise s'inquiétait de cette emprise croissante sur la région. Francis Buchanan-Hamilton décrit la manière dont les conquêtes figèrent le commerce : « Outre les raisons militaires, ils veillent à limiter les points de passage pour la collecte des droits de douane. En conséquence, ils ont bloqué chaque défilé, dans la mesure du possible, sauf celui de Butwal qui est devenu un immense marché, quoique fort mal situé. »

Il y avait peu de chances d'un commerce bénéfique aux deux parties avec un voisin aussi agressif et hostile aux influences extérieures. Il fallait prendre des mesures.

9

La route difficile de Sagauli

Lors de la saison d’après-mousson, en 1819, la toute nouvelle recrue de la Direction de l’étranger et de la politique à la fonction publique du Bengale arriva à Delhi, en route pour l’Himalaya. Brian Houghton Hodgson était, selon l’expression de son premier biographe, « un joli garçon », dont les joues d’un rose délicat ne lui donnaient pas ses dix-huit ans. La touffeur de Calcutta et une constitution fragile faillirent mettre un terme à sa carrière avant même qu’elle commence, mais, grâce à d’utiles relations, il allait gagner les collines fraîches du Kumaon, dont les Britanniques avaient récemment pris le contrôle.

Il se présenta, comme il le devait, au résident de Delhi, le général Sir David Ochterlony, âgé de soixante et un ans, au visage rubicond et aux cheveux blancs, le plus âgé des « politiques » de la Compagnie qui rencontrait le plus jeune. Ochterlony menait sa vie privée en *nabab*, en « Moghol blanc », et se promenait l’après-midi avec ses *bibis*, ses concubines locales, tout le monde étant juché sur son éléphant. Hodgson ne fut nullement impressionné, en notant simplement « le style onéreux et pompeux alors typique de nos ambassades indiennes ». Il sortait de Haileybury, école créée pour former des serviteurs de l’empire qui ne sacrifient pas à de tels procédés. Pour Hodgson, le résident de Delhi était l’incarnation du danger de « devenir un indigène ». Mais, à sa manière discrète, lui-même allait donner libre cours à un orientalisme déjà passé de mode : il « épouserait » sa *bibi* musulmane et deviendrait une autorité

érudite sur le monde où il évoluait, celui qu'avait conquis Ochterlony, le royaume du Népal.

Les excès et la corruption de la Compagnie des Indes orientales avaient engendré une nouvelle théorie parmi les critiques et les penseurs politiques. Au contact de la culture indienne, affirmaient-ils, les valeurs européennes et chrétiennes, à force de s'y identifier, avaient été subverties et avilies. Un James Mill, écrivant dans l'*Edinburgh Review*, soutenait que la Compagnie avait le devoir moral de civiliser l'Inde, pour éradiquer une superstition invétérée et non pas, comme l'avait fait Sir William Jones, « recourir aux lumières d'un peuple à demi-barbare ». Il n'était pas question d'agir avec l'assentiment démocratique du peuple indien : sa « situation morale et politique » l'empêchait. « Une forme toute simple de gouvernement arbitraire, tempéré d'honneur et d'intelligence européens, voilà la seule forme à présent adaptée à l'Hindoustan. »

En 1808, sa carrière s'épanouit à nouveau. On le nomma agent chargé des relations avec les États sikhs sous leur compétent empereur Ranjit Singh. Ils étaient limitrophes des Anglais le long de la Sutlej. Les deux hommes partageaient un handicap : Ranjit Singh avait perdu un œil dans l'enfance à cause d'un accès de petite vérole. « Les indigènes ont cette théorie qu'un borgne voit beaucoup plus loin que ceux qui ont la chance d'avoir leurs deux yeux et qu'il est plus à même de mener une négociation difficile » écrivait un correspondant de l'*Asiatic Journal* en 1835, dix ans après la mort d'Ochterlony.

On supposait généralement qu'on l'avait choisi parce qu'il fallait envoyer une personne capable, par sa situation mentale et corporelle, d'affronter un adversaire d'une grande subtilité. Ce faisant, il peaufina sa réputation de politique aguerri, à même de se glisser dans l'esprit de ses adversaires indigènes.

Par cette nomination, Ochterlony se trouvait aussi au contact du régime gorkha expansionniste. Après la victoire des Qing à Rasuwagadhi en 1792 et l'expulsion de la mission Knox, Bhimsen Thapa avait poursuivi l'expansion du pays à l'ouest au Garhwal, sous le commandement d'un cousin éloigné, un vétéran du nom d'Amar Singh Thapa. Ce dernier, en action de grâces pour ses succès, construisit un temple destiné aux pèlerins dans le village montagneux sacré de Gangotri. Pourtant, les excès de l'occupation népalaise étaient notoires. De lourdes impositions, le travail

forcé, de violents sévices, dont le viol, provoquèrent un vaste dépeuplement des collines intermédiaires, en dépit d'appels à la retenue de Katmandou. Le Kumaon, conquis bien avant Garhwal, souffrit davantage : les Britanniques sauraient utiliser le ressentiment né de ce comportement avant leur guerre contre le Népal.

Quatre ans plus tard, les troupes d'Amar Singh se déplaçaient encore vers l'ouest, au-delà de la Yamuna, vers la Sutlej et la frontière de l'empire sikh de Ranjit Singh, en balayant peu à peu la trentaine de minuscules royaumes ou principautés entassés sur une surface habitable guère plus grande que le Lake District anglais. Presque toutes les vallées de ce terrain accidenté possédaient leur lignée rajpoute : débris royaux repoussés vers le sommet des siècles auparavant par le flot croissant de l'expansion musulmane. En théorie, leurs princes versaient un tribut à la cour moghole ; en réalité, nombre de ces fiefs montagneux ne valaient pas qu'on s'en soucie. Pour les empereurs moghols, la grande utilité de ces montagnes était leur glace, acheminée durant la chaleur des mois d'été, d'abord par cours d'eau, puis par porteurs. Toutefois, le guide spirituel et astrologue d'Amar Singh Thapa, Shiva Dat Rai, se trouvait venir d'une de ces principautés, Bilaspur. (Le voyageur de la fin du XVIIIe siècle George Forster, premier Britannique à traverser l'Asie centrale, a parlé « du grand chaos sordide » de Bilaspur.) Il persuada son disciple d'assaillir les ennemis cruels de Bilaspur dans la région méridionale voisine de Hindur. Cela fait, il exhorta le général à rendre à Bilaspur les territoires perdus sur la rive ouest de la Sutlej en vainquant le hardi rajah, Sansar Chand, qui les avait ravis. Cette opération amena Amar Singh au pied de la plus fameuse citadelle de l'Himalaya, Kangra.

Les forts étaient un élément décisif de contrôle de l'Himalaya, au cœur des royaumes et principautés depuis le Bhoutan à l'est jusqu'au Ladakh à l'ouest ; Kangra était l'un des plus importants. Les Moghols y avaient conservé une garnison bien après que leur puissance se fut estompée ailleurs dans l'Himalaya. Ils étaient désormais partis. Si Bilaspur était un fossile de gloires oubliées, le royaume de Kangra était différent : il s'agissait d'une fédération plus large et vigoureuse de petits États occupant l'essentiel de l'État actuel d'Himachal Pradesh. Au moment de sa confrontation avec Amar Singh Thapa, Kangra était un royaume dynamique et cultivé sous son rajah, Sansar Chand, qui avait repris son patrimoine aux Moghols évanescents. Il entendait rétablir la fortune de sa dynastie. Après

quoi il put satisfaire sa passion pour les arts, ouvrir des ateliers dans le royaume, ériger un nouveau palais à Sujanpur. Kangra fut le foyer de l'école Pahari, l'une des grandes efflorescences de l'art himalayen. Mais en arrachant des pans de territoire à Bilaspur en 1805, Sansar Chand avait semé les graines de sa propre destruction.

Pour commencer, les événements lui sourirent. Il dépêcha des troupes au-delà de la Sutlej pour harceler les flancs d'Amar Singh Thapa et provoquer des troubles parmi les principautés tout récemment soumises par le général gorkha. Ce dernier surmonta ce problème, mais son assaut de Kangra lui-même s'interrompit. À Katmandou, la rumeur enflait qu'il hésitait à assiéger ; avait-il été acheté par le rajah pour laisser passer des ravitaillements ? Bhimsen Thapa envoya son frère finir l'ouvrage ; las, celui-ci mourut pendant l'assaut. Bhimsen décida alors de négocier via deux ambassadeurs nobles puisque Sansar Chand était un rajpoute. Or le général Amar Singh était un Khas : il vit du mépris dans l'arrivée des deux hommes. Quand ils acceptèrent une indemnité pour quitter Kangra, le général les accusa de corruption et les diffama à la cour. Il fallait reprendre le siège de la citadelle.

Les deux camps recherchaient l'attache de Ranjit Singh et de son empire sikh avec lequel Ochterlony établissait d'ailleurs des relations dans l'intérêt britannique. Les petits États des collines, exaspérés par la voracité des armées gorkha, se mirent à cesser de ravitailler les troupes d'Amar Singh, dès lors affaiblies par les maladies et la faim. Ranjit Singh finit par intervenir et repoussa l'armée de Gorkha derrière la Sutlej, mais pour s'emparer de Kangra à son profit. Sansar Chand allait mourir pensionné des Sikhs, mais dépouillé de son royaume ; la Sutlej resterait la limite la plus occidentale de l'État népalais.

Interrompu en bord de rivière, le conflit s'embrasa derechef entre la Compagnie des Indes orientales et Gorkha, mais le commerce n'était plus le motif brandi par les Britanniques. Après les résultats catastrophiques de leurs missions à Katmandou, celle de Kirkpatrick en 1793, celle de Knox en 1804, ils ne s'intéressaient plus au commerce, lequel s'était tari à l'est et restait jalousement protégé à l'ouest par Ranjit Singh, qui contrôlait le commerce de la laine du Cachemire. Le point litigieux concernait le rapport fiscal, les revenus de vingt-deux villages dans la région du Butwal au nord de la ville de Gorakhpur, dans l'actuel Uttar Pradesh, non loin de la frontière sud du Népal d'aujourd'hui. Pour Gorkha, ces villages

dépendaient de Palpa, gouverné par le père de Bhimsen. Pour la Compagnie, ils faisaient partie d'Awadh – alors appelé Oudh – régi par les Britanniques.

Dans cette dispute au sujet des villages, les Britanniques étaient pris dans un dilemme : étaient-ils une compagnie commerciale, prête à tout pour garantir son activité, auquel cas les sommes en jeu ne justifiaient pas un conflit onéreux ; étaient-ils un gouvernement, tenus de protéger l'intégrité de l'État, auquel cas les revenus devaient être défendus pour une question de principe ? Mais si les gouverneurs de Calcutta pouvaient s'inquiéter du point de vue commercial du Conseil des directeurs à Londres et se demander si le conflit valait vraiment le coup, Bhimsen Thapa, à Katmandou, ne voyait en eux que des impérialistes cupides, pas si différents de lui : ils ne s'inclineraient que si on leur offrait davantage. Pour son général Amar Singh Thapa, ruminant sa défaite devant Ranjit Singh, il était tout à fait logique de voir dans la Compagnie non une adversaire mais une alliée potentielle, avec laquelle s'associer pour évincer les Sikhs de Kangra. Puisque les Anglais finiraient de toute façon par se heurter aux Sikhs, le régime népalais se disait, non sans sagesse, que mieux valait le faire tout de suite. Dans l'espoir de se concilier les premiers, Amar Singh leur rétrocéda des villages sur les plaines au sud de Hindur qu'il leur avait arrachés peu avant. Ochterlony, récemment chargé en 1808 des relations entre son pays et Rajit Singh, ne pouvait être que désarçonné : d'un côté, il était en conflit avec les Gorkhas, de l'autre il en était courtisé. Il déplorait qu'il fût « très difficile d'assigner des motifs aux actions d'hommes qui semblaient à peine doués de la faculté de raisonner ».

Si la Compagnie était prise dans un dilemme s'agissant de la conception qu'elle avait de son rôle, elle avait aussi deux conceptions du monde qu'elle administrait, l'une indienne, l'autre européenne, contraste résumé par un mot, les cartes. Au XIXe siècle, la lisière méridionale de l'Himalaya était déroutante. La notion d'une propriété spatiale, de portions de territoires définies sur des cartes très exactes, si elle était récente en Angleterre, restait quasi inconnue en Inde. C'était particulièrement vrai des jungles et essarts du *terai*, dans la mesure où cette bande de territoire, d'au plus 30 kilomètres de large, avait souvent servi de tampon entre les dirigeants des plaines et ceux des collines. Pour les Népalais, les frontières s'interprétaient en termes de crêtes et de lits de rivières, pas par des lignes sur une feuille de papier. Les documents précoloniaux étaient nombreux, grâce à l'administration

moghole, mais au lieu de définir des zones spécifiques, ils documentaient les territoires via des listes de villages, de divisions et sous-divisions, de bandes d'informations semblables à de l'ADN, lesquelles mutaient aussi, comme lui, avec le temps, sous la pression des politiques locales et de fonctionnaires corrompus. Il en résultait que des parcelles pouvaient dépendre d'un service fiscal très éloigné. Les fonctionnaires coloniaux étaient souvent déboussolés par ces registres d'impôts, dépourvus des cartes correspondantes, constellés d'incohérences et de falsifications.

Pour un temps, la Compagnie avait copié les pratiques des Moghols et ajouté à leur montagne de documents fiscaux. Mais en Europe les cartes exactes transformaient l'idée même de propriété immobilière ; elles auraient bientôt le même effet en Inde. Les revenus de ces villages étaient négligeables pour les Britanniques ; définir la frontière était le problème à régler. Selon la Compagnie, la ligne la plus logique était celle des collines marquant le début de l'Himalaya. Bhimsen Thapa avait bien compris que si son pays capitulait au sujet des vingt-deux villages de Butwal, il pourrait perdre l'essentiel du territoire du *terai*, soit la terre la plus fertile qui lui permettait de payer ses troupes et de se maintenir. Il s'agissait d'une menace existentielle.

À son arrivée en Inde en octobre 1813, le nouveau gouverneur général, Francis Rawdon-Hastings, comte de Moira, était résolu à résoudre ce litige frontalier une fois pour toutes. Après l'échec des négociations, il prépara un plan d'attaque qui renverrait Ochterlony, désormais proche des soixante ans, sur le champ de bataille. La campagne serait onéreuse, mais puisque les villages concernés faisaient partie d'Oudh, il n'avait pas de scrupule à la faire financer par son propriétaire théorique. Le Conseil des directeurs, à Londres, donna son accord en février 1814, bien assez tôt pour la saison des guerres, l'automne. Fin mai, les troupes gorkha attaquaient un poste de police de Butwal, tuant dix-huit employés de la Compagnie après avoir attaché leur officier à un arbre pour le transpercer de flèches. Le comte de Moira avait son *casus belli*.

*

Quand les Britanniques attaquèrent, Bhimsen Thapa était le principal homme politique népalais depuis près d'une décennie. Grand et mince, il avait des traits raffinés qui trahissaient des origines rajpoutes, mais sa

famille rustaude suscitait des sarcasmes chez tel ou tel qui étaient plus assurés de leur lignage. Peut-être faut-il y voir l'explication d'un caractère implacable. En 1806, l'année de la première attaque de Kangra par Amar Singh, le ministre avait persuadé le roi Rana Bahadur d'épouser sa nièce, Tripura Sundari, manipulation qui enragea Sher Bahadur, son demi-frère, qui le transperça d'un coup d'épée lors d'une dispute. Aussitôt, le garde du corps du roi, qui n'était autre que le gendre du frère du roi, abattit l'assassin : ce fut le début du massacre mentionné plus haut. Fidèle à sa réputation, Bhimsen se servit du massacre comme prétexte, fit arrêter des dizaines d'ennemis à la cour et les fit exécuter séance tenante pour leur rôle dans le « complot », en les remplaçant par des membres de son clan. La première reine de Rana Bahadur et ses nombreuses concubines furent condamnées au *sati*, c'est-à-dire à s'immoler sur des bûchers funéraires, où leurs hurlements étaient étouffés par les roulements de tambours martiaux.

Tripura Sundaari, si vite mariée puis veuve, fut nommée régente du nouveau roi, son beau-fils Givan Yuddha Bikram, ce qui complétait le contrôle total du clan sur la monarchie. Elle n'avait que douze ans, mais deviendrait une femme puissante. Si le rôle des femmes dans la politique népalaise reste méconnu, son histoire personnelle mérite d'être réévaluée. On attribue souvent la naissance de la littérature népalaise, qui a acquis dans les dernières décennies une voix dynamique et singulière, à Bhanubhakta Acharya, poète de la fin du XIXe siècle, auteur d'une traduction du *Ramayana*. Mais Tripura Sundari peut prétendre avoir contribué à cette naissance. Sa réussite artistique personnelle fut une traduction d'une partie du *Mahabharata* en népalais – ou gorkhali comme on l'appelait alors – où la « voie du roi » explicite le devoir et la conduite d'un dirigeant de la caste des guerriers, qui a pu s'emparer des rênes du pouvoir mais qui doute de son statut social. La mort inattendue de son beau-fils Girvan, à peine majeur, lui imposa une nouvelle régence, jusqu'à sa mort du choléra en 1832, tout juste âgée de trente-huit ans. Aussi longtemps qu'elle vécut, la politique du palais en avait fait une importante alliée de Bhimsen : rien d'étonnant à ce que son pouvoir ait commencé de refluer ensuite.

*

Les historiens, étant donné le rôle écrasant joué par Bhimsen dans cette période, ont souvent supposé qu'il était dominateur, que les autres nobles s'humiliaient devant lui. Sa brutalité occasionnelle ne fait aucun doute. Mais son grand art était de percer les gens, de comprendre les espérances et les craintes de ceux dont dépendait sa position : les divers éléments fragiles de la dynastie des Shah, dont certains frôlaient la folie ; les autres nobles qui travaillaient souvent à son éviction ; et l'armée, sur laquelle reposait la stratégie du régime et qu'il fallait avoir de son côté. Il n'avait pas de grand projet pour le pays, au-delà de la survie politique de son clan, mais il devait maintenir la dynamique expansionniste pour entretenir la concentration et le bien-être de l'armée. Plus de soldats signifiait plus de terres avec lesquelles les rétribuer : si cela devait braquer les Britanniques, tant pis. À mesure qu'augmentaient les tensions avec eux, au printemps 1814, il rassura le jeune roi Girvan en attirant son attention sur un exemple célèbre de résistance réussie à la Compagnie, celle de la confédération de Maratha en 1805.

> « Le petit fort de Bharatpur était un ouvrage humain, mais les Anglais, défaits sous ses murs, ont renoncé à leur tentative de le prendre ; nos collines et citadelles, formées par la main de Dieu, sont imprenables. Je recommande donc la poursuite des hostilités. Nous pourrons faire ensuite la paix aux conditions qui nous conviendront. »

En appelant à résister aux Anglais, Bhimsen rappelait aussi la « victoire » de Gorkha sur les Chinois, oubliant opportunément que le Népal avait frôlé la catastrophe et ne l'avait évitée que parce que les Chinois étaient très éloignés de leur base. Or les Britanniques étaient à deux pas, facilement réapprovisionnés et renforcés. Son point de vue paraît fort léger pour qui avait une telle réputation de sagacité. Comment expliquer ce mauvais calcul ? On se souvient que le premier résident britannique à Katmandou, William Knox, considérait que Bhimsen Thapa attribuait à la « peur » l'attitude conciliante des Britanniques avec son maître Rana Bahadur. Leur comportement lui était étranger. Pour leur part, les diplomates britanniques des années 1800 étaient exaspérés par la différence de traitement que leur réservaient leurs homologues népalais, si l'on songeait à la déférence qu'ils montraient aux fonctionnaires Qing, lesquels jouissaient de tout leur concours. Assurément, les ambassadeurs népalais comprenaient mieux les

intentions des Chinois auxquels ils rendaient régulièrement visite pour payer tribut. L’étiquette diplomatique impériale imposait des hiérarchies évidentes. Tout était plus opaque chez les Britanniques.

Bhimsen les avait jaugés de près lorsqu’il était garde du corps de Rana Baradur, durant son exil à Bénarès : il les jugeait duplices. C’est avec dégoût qu’il avait vu la Compagnie des Indes orientales tenir le roi en laisse avec une pension et une promesse de soutien, ne voyant rien de plus en lui qu’un pion utile pour accroître son influence et faire entrer la mission commerciale de Knox à Katmandou. Une fois installé, conformément au traité signé en 1801 à Danapur, Knox exigea le remboursement des dettes considérables contractées par le roi exilé. Bhimsen comprit que la Compagnie, tout en s’affichant comme modèle de progrès européen et de morale chrétienne, pratiquait un cynisme éhonté : elle subventionnait le roi exilé qui sapait le pouvoir de sa propre famille, avant de réclamer d’être remboursée une fois l’objectif atteint. Bhimsen savait que son pays avait été joué et n’en détestait que davantage les Britanniques, haine qui couva durant des décennies.

Il avait aussi soigneusement étudié les aptitudes militaires de la Compagnie, de sorte que lorsqu’il s’empara du pouvoir en 1806 pour devenir le Premier ministre du Népal, il lança une série de réformes militaires, en copiant plusieurs traits qu’il avait admirés dans l’organisation de l’armée du Bengale. Dès avant cela, les meilleures troupes népalaises, comme celles de la Compagnie, avaient adopté des uniformes : vestes rouges et baudriers blancs. Elles étaient entraînées comme l’armée du Bengale, avec des ordres en anglais. (C’est ce qui explique que les Qing aient soupçonné une implication britannique dans l’invasion du Tibet par le Népal.) Auparavant, des mercenaires français avaient contribué à créer une artillerie gorkha, en forgeant des canons et fabriquant de la poudre. Bhimsen Thapa continua de recourir à des conseillers étrangers ; il engagea des déserteurs anglais pour entraîner ses troupes et fabriquer des mousquets. L’un d’eux, un certain Byrne, était encore colonel d’artillerie quand la guerre éclata avec la Compagnie en 1814. Ces conseillers britanniques allaient jusqu’à enseigner à leurs élèves népalais des chansons de marche anglaises qu’ils jouaient sur leurs fifres en marchant au combat, à la stupéfaction de leurs adversaires. Ils s’inspirèrent aussi des Chinois qui avaient utilisé en 1792 des pièces d’artillerie légère faites en cuir, transportables sur l’épaule d’un homme. Elles étaient pratiques en

montagne, bien que leur durée de vie soit limitée à quelques salves d'une livre.

L'origine de ces troupes népalaises aurait d'importantes implications pour l'avenir des Britanniques en Inde et au-delà. Les officiers étaient des Khas Chhetris et les soldats ordinaires surtout des Magars, avec quelques Gurungs, d'origine tibéto-birmane. C'était d'excellents soldats, musclés, bien faits, n'observant pas les rites religieux qui compliquaient le fonctionnement des unités hindoues orthodoxes. Au contraire, la plupart de leurs adversaires dans l'armée bengalaise de la Compagnie étaient de haute caste et originaires d'Awadh. Pour avoir grandi à la montagne, les troupes gorkha possédaient cette robuste autonomie si typique des montagnards et gardaient le moral malgré les pires tourments de la faim et de l'épuisement. Tels étaient les hommes que la tradition britannique appelle les « Gurkhas », voyant à tort une notion politique dans ce qui est une origine ethnique. À la fin de la guerre, Ochterlony allait tenter d'attirer certains d'eux dans son service. Quand il accepta la reddition d'Amar Singh en 1815, ils convinrent que tout élément de l'armée du Népal souhaitant entrer dans les forces britanniques devait en être libre. Ce fut l'origine des célèbres régiments de Gurkhas qui jouèrent un grand rôle dans la construction de l'Empire britannique. Si certaines des recrues étaient bien des Gorkhas, des Magars et des Gurungs issus des régiments réguliers, la plupart furent des auxiliaires enrôlés au Garhwal et au Kumaon par l'armée népalaise.

La haine de Bhimsen pour les Anglais l'avait peut-être aveuglé sur le soutien qu'il pourrait trouver hors de ses frontières pour dresser le Népal contre la Compagnie. Le régime, avant comme après la guerre, cherchait à faire cause commune avec d'autres adversaires de la Compagnie, notamment la confédération de Maratha et le dirigeant sikh Ranjit Singh, dont l'armée valait celle du Népal. S'ils avaient défait Gorkha devant Kangra, les Sikhs comprenaient qu'ils avaient aussi intérêt à cette alliance. Mais leur roi se montra tiède et la guerre fut perdue avant qu'il agisse. Plus importante encore fut l'attitude des Qing, dont l'apparente invincibilité était entamée après la révolte dite du Lotus blanc, motivée par d'écrasants impôts. Elle avait coûté la vie au général mandchou Fuk'anggan qui avait dirigé l'invasion du Népal. S'il avait pu mater le soulèvement, le régime était aux prises avec une corruption endémique et des famines récurrentes. Malgré tout, quand les Chinois insistèrent pour que l'ambassade

quinquennale se rende à Beijing, les émissaires népalais saisirent l’occasion d’implorer le soutien chinois. On leur conseilla de vivre en harmonie. Malgré tout, la possibilité d’une intervention chinoise, dans l’hypothèse d’une défaite massive du Népal, fut sans doute le frein le plus puissant aux ambitions du comte de Moira.

Pour le vétéran qu’était Ochterlony, c’était l’armée népalaise, surtout son adversaire Amar Singh Thapa, qui faisait peser la plus grande menace sur la présence anglaise en Inde. En 1813, ses troupes occupèrent quatre villages sur les plaines de Hindur, le petit royaume pris en 1805 par Amar lors de sa poussée vers l’ouest. Pour les Anglais, ces villages étaient sous leur protection, selon les termes d’un traité passé en 1809. Le gouverneur général écrivit au roi Girvan Yuddha pour exiger que ses troupes se retirent. La réponse, inspirée en fait par Bhimsen Thapa, était une leçon d’histoire : « De même que l’honorable Compagnie a, par la grâce de Dieu, établi sa souveraineté en Hindoustan par le pouvoir de l’épée, j’ai de même acquis la possession des collines comme des basses terres dépendant des territoires des anciens rajahs. » Malgré tout, « au nom de l’amitié », il donnait ordre à Amar Singh de se retirer.

Ochterlony avait commencé de rassembler des renseignements pour une possible campagne à l’ouest de sorte que lorsque le général Singh, ayant retiré ses soldats des plaines, lui demanda une entrevue, il saisit l’occasion de longer les collines, aussi près que possible, tout en se dirigeant vers l’est à partir de la Sutlej. L’entretien fut cordial, mais Singh restait obnubilé par le fort de Kangra. Il estimait que les Anglais, puisqu’ils finiraient par combattre les Sikhs, devaient joindre leurs forces aux siennes. Mais Kangra n’intéressait pas la Compagnie, lui dit l’Écossais. Il fit plutôt des notes précises des fortifications adverses, dont il admira la force et l’intelligence, ainsi qu’une carte de son voyage. Il mit aussi à profit les rapports d’autres officiers pour dresser une vue d’ensemble informée des troupes népalaises dans les provinces occidentales – notamment leur équipement et leur origine – observations transmises au bureau du gouverneur général. Ces renseignements lui seraient fort utiles.

Le *casus belli* ne devait pas venir de l’ouest, où Ochterlony commandait une colonne, mais de l’est où les négociations sur le statut de Butwal avortaient. Il s’agissait de terres acquises par le père de Bhimsen lors de sa conquête de Talpa. Les Gorkhas y percevaient un loyer depuis un lustre quand un représentant de la Compagnie tenta de saisir ces villages en

soutenant que ces terres avaient appartenu au *nabab* d'Oudh et qu'elles étaient à lui en conséquence : il avait tué un fonctionnaire népalais. Une commission fut nommée pour se pencher sur toute la question frontalière mais, avant même qu'elle se réunisse, les Népalais conquirent davantage de villages, en portant leur total à vingt-deux. Le préfet britannique, le capitaine Paris Bradshaw, publia un ultimatum pour exiger l'évacuation des Népalais.

Girvan Yuddha prit conseil de ses ministres et généraux. Étant donné ce que se proposait le gouverneur général – instaurer l'autorité de la Compagnie sur les *terai* – la question du roi était simple : « Comment mon royaume continuera-t-il d'exister ? » Cette question recèle l'explication la plus convaincante du défi lancé aux Britanniques par le Népal. Les données économiques restaient inchangées. Le Népal payait ses soldats en terres, plus précisément en loyers, les *jagir*. Ceux qui servaient longtemps le roi pouvaient se voir rétribuer par un terrain à perpétuité, une sorte de pension, le *birta*. Ces engagements devaient être satisfaits. Le Népal ne pouvait se permettre de se voir évincé de ses terres les plus fertiles, sur les *terai*, qui comportaient aussi quantité de jungles disponibles pour qui avait les moyens de les défricher. C'en serait fait du modèle économique de la nation. Les dirigeants népalais espéraient encore que la malaria virulente endémique sur ces terres, l'*aul* qui avait décimé l'expédition de Kinloch, arrêterait les Britanniques. Ils ignorèrent l'ultimatum de Paris Bradshaw.

Les conséquences d'une guerre contre les Anglais étaient évidentes pour les ministres du roi. La myriade de principautés le long du sud de l'Himalaya, dont Gorkha avait fait un empire, pourrait se fragmenter à nouveau. Ces minuscules États seraient à la merci de la grande puissance méridionale, tout comme l'avait redouté Prithvi Narayan Shah. Les Britanniques le savaient bien, qui faisaient la cour aux divers chefs locaux évincés par Gorkha dans toute la chaîne. Pour David Ochterlony, ces roitelets déposés et maussades – des « ingrats » selon lui – ne méritaient pas cette peine ; certaines populations n'étaient pas plus heureuses de les voir revenir qu'elles ne l'avaient été de l'arrivée des Népalais. À l'est, le roi du Sikkim proposait aux Anglais son concours dans leur guerre à Gorkha, mais en y joignant les instances les plus ardentes de n'être pas trompé, sans quoi il connaîtrait, lui et son royaume, une destruction tout à fait inévitable. Ces mouvements de révolte amplifiaient l'inquiétude des commandants népalais. Amar Singh Thapa et le gouverneur népalais du Kumaon, Brahma

Shah, qui n’étaient liés par aucune amitié, cosignèrent une lettre avertissant du désastre. Ils avaient tous deux passé des années à asseoir leur pouvoir conquérant sur les provinces occidentales et n’ignoraient pas la fragilité de la situation :

> « Les Anglais, mesurant l’occasion, ont pris une posture injurieuse : si la guerre est déclarée, le conflit sera désespéré. Ils ne seront pas satisfaits qu’ils n’aient imposé leur pouvoir et leur autorité et s’uniront avec les rois des collines que nous avons dépossédés. Jusqu’ici nous n’avons fait que chasser des chevreuils. Si nous engageons cette guerre, nous devons être prêts à combattre des tigres. »

Mais Amar Singh ne trahit rien de son inquiétude dans une missive adressée à Ochterlony à l’été 1814, pour avertir les Britanniques que « les troupes de Gorkha, telles les vagues de l’océan, dont la mission principale est la guerre et les hostilités, prendront les dispositions nécessaires pour empêcher l’usurpation de tout lieu ».

En dernière analyse, les deux camps s’abusèrent sur leurs « lignes rouges » respectives. Les Britanniques furent incapables de comprendre qu’une dispute frontalière pouvait être tenue comme une menace existentielle pour le Népal, qui jetterait dès lors toutes ses forces dans la bataille. L’opinion publique, en Inde, était d’avis que la guerre serait brève et que le roi du Népal capitulerait rapidement. Le comte de Moira se plaisait à penser que cela arriverait même sans coup férir. Quant à Bhimsen Thapa, il ne croyait pas que la Compagnie des Indes orientales lancerait un sérieux assaut contre le Népal. Son erreur avait été de ne pas saisir que l’alternance de virevoltes diplomatiques et de postures belliqueuses adoptée par son gouvernement dans le conflit frontalier ne pouvait qu’alimenter l’appréhension du gouverneur général pour le devenir des Anglais en Inde : quoi qu’il en fût de la prudence commerciale, il ne pouvait donner l’impression d’hésiter.

L’assurance des officiers britanniques était inversement proportionnelle à leur expérience des aptitudes militaires népalaises. Le gouverneur était un vieux cheval de bataille qui planifiait minutieusement, mais il ne savait rien des montagnes et opinait benoîtement que les difficultés de la guerre là-haut concernaient surtout la défense. Il prévoyait une fin brillante et rapide du

conflit, rapidité d’autant plus nécessaire, il le concédait, que tout échec encouragerait Sikhs et Marathas à exploiter sa faiblesse. Ochterlony, lui, connaissait les troupes adverses et avait rencontré son homologue en 1813. Son premier sentiment avait été méprisant, lui aussi : des barbares mal équipés et indisciplinés proposant une malheureuse imitation du costume, des uniformes et de la formation d’un vrai bataillon britannique. Mais plus la guerre approchait, plus il nuançait son opinion. Comme le général adverse, il doutait des perspectives. Certes, il fallait complètement renverser le pouvoir gorkha pour éliminer une source permanente d’ennuis et de dépenses, mais il écrivit à son ami Charles Metcalfe, jeune administrateur colonial compétent, récemment nommé résident à Delhi :

> « Partir avec le projet de renverser un gouvernement installé depuis longtemps, et dans un but si peu profitable, me paraît être la mesure la plus don quichottesque et déraisonnable que nous ayons jamais tentée, sans parler de toutes les difficultés pratiques. »

Don quichottesque, en effet : malgré le respect porté par Amar Singh à l’art militaire de l’Honorable Compagnie, on allait voir des épisodes d’incompétence sanglante.

*

L’armée de la Compagnie, la plus importante que les Britanniques eussent levée en Inde jusqu’ici, était placée sous le commandement suprême d’un officier britannique régulier et non sous celui d’un fantassin du Bengale. Ce seul fait créait une tension parmi les officiers de la Compagnie, démoralisés par des années de négligence. Si au XVIIIe siècle cette armée avait fait l’émerveillement de l’univers colonial, elle avait désormais un besoin urgent de réforme. À quoi s’ajoutait la question de son chef. Roberto Rollo Gillespie, tel Ochterlony récemment promu major-général, était l’incarnation de l’aventurier impérialiste. Joueur, buveur, séducteur et impénitent duelliste dans sa jeunesse, il n’avait cessé de subir les foudres des autorités ; il était toujours à l’offensive. Il était célèbre pour sa réaction immédiate et décisive à la mutinerie des cipayes à Vellore en 1806, la première révolte majeure de troupes indigènes contre le commandement

britannique. La rapidité et la dureté qu'il avait déployées pour voler au secours de ses compatriotes en avaient fait un héros national.

Pourtant, les jours de gloire de Gillespie appartenaient au passé. Tandis qu'on préparait la guerre dans la saison plus fraîche d'après-mousson de 1814, il était confronté à une nouvelle crise personnelle, accusé de corruption à son poste précédent de Java par le fondateur de Singapour, Stamford Raffles. Pis, il avait été gravement blessé à la tête en combattant les Hollandais et les Français au Fort Cornelis de Java trois ans plus tôt. Selon l'historien John Pemble, il pourrait n'avoir pas été dans son état normal quand il prit le commandement contre les Gorkhas. Lady Nugent, qui lui parlait régulièrement quand il arriva en Inde peu après la guerre du Népal, note dans son journal intime que « son impétuosité naturelle, sa vanité extraordinaire et son amour de la gloire lui inspiraient des idées fausses et des erreurs qui assombriraient son avenir ». Cet avenir fut bref. La rage impatiente de Gillespie, alors qu'il assiégeait les troupes adverses retranchées dans le fort stratégique de Nalapani à Khalanga, lui inspira l'une de ses célèbres charges et il fut touché en plein cœur par un tireur embusqué le 31 octobre. Un témoin écrit : « Le général Gillespie a été abattu alors qu'il exhortait ses hommes, agitant son chapeau de la main gauche et brandissant son épée de la droite ; et pourtant personne n'était prêt à le suivre ni à avancer. » C'était le premier engagement significatif de la guerre et le chef d'état-major était déjà mort. Nombre d'officiers qui le servaient furent relevés de leurs fonctions. Les troupes de Gorkha s'avéraient braves et résolues. Le cadavre fut conservé dans l'alcool et convoyé à Calcutta pour l'enterrement. (Certains notèrent qu'il avait été un cornichon vivant et, mort, une conserve…) En Grande-Bretagne, on aurait pu s'y attendre, il fut célébré comme un héros national.

Le fort de Nalapani résista encore un mois, défendu par quelques centaines de Népalais contre des milliers de soldats mieux équipés. Ils étaient commandés par un chef inspiré, le neveu de Bhimsen Thapa, Balbhadra Kunwar, qui demeure fêté au panthéon népalais. Les assiégés brillaient par le courage et le génie tactique ; les Anglais pêchaient par la mésentente et un piètre commandement. Les deux camps s'étaient montrés agressifs et expansionnistes au cours du demi-siècle passé ; tous deux défendaient des intérêts coloniaux chèrement payés. Le père de Balbhadra, comme tant de membres du large clan Thalpa, avait servi en gouverneur de diverses provinces népalaises, à l'ouest et à l'extrême-ouest.

La conséquence en fut, comme toujours, une lamentable destruction de vies humaines. Quoique vigoureusement défendu, Nalapani était petit et de construction médiocre : les assiégés y étaient cruellement exposés. Quand le capitaine Henry Sherwood posa le pied au milieu des ruines, il fut témoin d’un tableau pathétique : « Ceux qui restaient capables de bouger avaient tenté de sortir ; mais d’autres suppliaient qu’on leur donne à boire et nos officiers les assistaient, autant que possible, en leur versant de l’eau. » La conduite d’eau du fort avait été coupée, ce qui avait fini par provoquer sa chute. Balbhadra s’était enfui avec tous ses hommes pouvant encore marcher. « Certaines de ces pauvres créatures gisaient là depuis trois jours, les membres brisés, poursuit Sherwood. Jamais je n’oublierai une jeune femme à la jambe cassée, étendue parmi les cadavres. » Il vit un soldat gorkha blessé à la tête, « traçant des dessins sur la poussière sanglante avec les doigts » – il avait perdu l’esprit.

> « Le spectacle le plus bouleversant fut celui de deux petites filles, l’une d’environ quatre ans, l’autre d’un an. Leurs deux parents avaient été tués. On s’occupait d’elles, mais l’aînée criait de toutes ses forces car elle redoutait d’être séparée de sa cadette… Ce jour-là, je vis les horreurs de la guerre ; et, de fait, elle est horrible. »

Le plan de guerre britannique divisait le Népal en deux, de part et d’autre du Kali Gandaki, la profonde vallée se trouvant à peu près au milieu du pays. L’armée comportait quatre colonnes, deux par théâtre d’opérations. À la plus importante, à l’est, on assigna la prise du fort de Makwanpur et celle de la route de Katmandou, prises mortelles. Une plus petite force à gauche quitterait Gorakhpur en direction des terres frontalières disputées de Butwal, détournant l’armée ennemie de la colonne principale. Si la situation le permettait, on capturerait Tansen, capitale de l’ancien État indépendant de Palpa, naguère gouverné par le père de Bhimsen Thapa. Il était mort dans les jours précédant la guerre et c’était son petit-fils, neveu de Bhimsen Thapa, Ujir Singh Thapa, qui dirigeait la défense népalaise dans ce secteur. Lui faisait face le général de division John Wood, dont l’indécision et les hésitations devant la fortification de Jitgadhi l’obligèrent à rebrousser devant la force ennemie, ravie. Quand Wood demanda qu’on lui renvoie les corps des morts anglais, Ujir Singh répondit que « toute tentative de commettre une injuste agression contre [mon] puissant État serait

sévèrement punie par [sa] brave armée ». Il en allait de même pour la principale force orientale : hésitation, retard et immixtion maladroite du comte de Moira, qui remplaça le commandement originel, le balbutiant général de division Bennett Marley, par une personne encore moins décidée.

Des quatre colonnes avançant au Népal, ce fut celle de David Ochterlony, le plus âgé et moins bien pourvu, dans l'extrême ouest du royaume gorkha, qui sut le mieux affronter les exigences tactiques de la guerre en montagne. Sa force, presque entièrement composée de fantassins et cavaliers indigènes, saupoudrée d'un peu d'artillerie européenne, était rehaussée par des Sikhs prêtés par des rajahs protégés par la Compagnie ; il s'agissait d'impressionnants personnages, mais rétifs au combat discipliné. Ochterlony, jouissant d'une autonomie considérable, avait choisi de s'équiper en artillerie lourde, alors que le chef suprême voyait la clé de la réussite dans une campagne très mobile. Plus patient, le vieux soldat jugeait que le recours de l'ennemi aux forts justifiait sa lente avancée et l'emploi de gros canons. Les faits lui donnèrent raison. Il se servit d'éléphants pour amener les canons là où ils pouvaient menacer le premier fort de Nalagarh et la garnison se rendit rapidement. On abattit des arbres, on dégagea des routes pour amener les canons sur l'objectif suivant, Ramgarh, où Amar Singh Thapa attendait avec l'élite de son armée, derrière des palissades et bien retranché. Ses troupes s'avérèrent bien meilleures et plus résistantes que les cipayes d'Ochterlony. Le coup de maître de celui-ci fut de piéger son adversaire en l'incitant à passer de Ramgarh, où il était quasi imprenable, à Malaun, où le général avait cantonné son épouse, son fils et sa fortune. Du coup, les assaillants prirent les deux sites, pour ainsi dire sans perte humaine.

Amar Singh était brave, mais un piètre tacticien. Après la mort de Gillespie et la prise de Nalapani, il avait enjoint à son fils, qui commandait les troupes de Gorkha dans le secteur, de quitter la ville magnifiquement fortifiée de Nahan pour se replier dans la minuscule forteresse de Jaithak. La décision stupéfia Henry Sherwood qui note que les Népalais « tantôt se défendent bien, non seulement avec bravoure mais intelligence, tantôt négligent les moyens les plus élémentaires de la défense ». Pourtant, la prise de Jaithak se révéla au-dessus des forces du successeur de Gillespie, Gabriel Martindell. Une tentative d'assaut des Britanniques leur coûta plusieurs centaines de morts en un jour, dont l'oncle de William Makepeace Thackeray, touché à la poitrine alors qu'il essayait de se replier avec ses

hommes, après avoir formé un carré pour retarder la contre-attaque népalaise. Seuls sept hommes de son commandement gardèrent la vie sauve. Après ce revers, Martindell fut terrassé d’indécision.

Deux campagnes annexes réussirent beaucoup mieux. À l’est, les envahisseurs s’allièrent au rajah du Sikkim pour refouler les Népalais derrière la rivière Mechi. À l’ouest, une force hâtivement levée sous le commandement de William Gardner, surtout de supplétifs, dont des centaines de Pachtounes mercenaires d’Afghanistan, réussit à arracher la petite cité d’Almora au gouverneur du Kumaon, Brahma Shah. Cette prise suivait la mort de son frère Hasti Dal, général révéré et porte-bonheur, rattrapé alors qu’il tentait de renforcer les lignes de communication népalaises vers l’est. (L’une des réformes les plus profitables instaurée par les Népalais dans leur nouvel empire était leur service postal officiel, le *hulak*, qui tenait Katmandou informé des événements.) Le Népal, tout comme l’assaillant, devait relever et approvisionner ses forces : la chute d’Almora le coupa de Garhwal, où Ochterlony combattait Amar Singh Thapa. S’ensuivit une série de redditions et l’on cessa de s’interroger sur l’issue de la guerre. Restait une seule question : quelle serait la faction qui régnerait sur Katmandou et un empire beaucoup réduit ? Brahma Shah informa les Britanniques qu’il voulait voir le pouvoir remis en des mains bien plus aristocratiques ; il écartait le clan de Tharpa, n’y voyant que des parvenus d’origine Khas. Pourtant, bien qu’il fût personnellement responsable de la calamité, Bhimsen Thapa allait s’accrocher au pouvoir.

*

En novembre 1814, dans les premières semaines de la guerre, le commandant Paris Bradshaw, naguère préfet pour les frontières négociant avec Katmandou, à présent nommé agent politique du général de division Bennett Marley, reçut mission de négocier un traité de paix avec Gorkha. Le projet qu’il remit à la fin du mois serait signé, quasi en l’état, un an plus tard à Sagauli, le 2 décembre 1815. Avant guerre, la puissance népalaise était à l’apogée, allant de la Tista à l’est (dans l’actuel État indien du Bengale occidental), jusqu’à la Sutlej à l’ouest, dans l’Himachal Pradesh d’aujourd’hui. Ç’avait vraiment été un empire himalayen. La guerre finie, le Népal se trouvait amputé d’un tiers, dont les provinces du Garhwal et du

Kumaon, ainsi que de précieuses étendues du *terai*. Ses nouvelles frontières étaient, à l'ouest la rivière Mahakali, à l'est la Mechi.

Ayant neutralisé la menace népalaise, Ochterlony et Charles Metcalfe tournèrent aussitôt leur regard sur l'empire Sikh et la nécessaire protection du flanc est de la Compagnie, à l'est de la Sutlej. Cependant, même après l'accord sur le traité, Bhimsen Thapa s'efforçait encore de s'en affranchir : il refusa de le ratifier. La Compagnie confia à Ochterlony une ultime campagne – on peut discuter de sa nécessité – pour mettre un point final à la question. En février 1816, il prit la forteresse de Makwanpur, à quelques jours de marche de Katmandou. Que cette campagne ait été nécessaire ou pas, au cours de l'interlude entre l'accord sur les conditions et la capitulation à Makwanpur, Bhimsen chercha de l'aide contre les Anglais auprès de Ranjit Singh et d'autres alliés potentiels. Il écrivit aussi à l'empereur de Chine, en accusant la Compagnie des Indes Orientales de provocations et d'agressions atroces, mais les représentants chinois à Lhassa refusèrent de transmettre sa missive à Beijing. C'est du moins ce qu'ils dirent à Bhimsen Thapa.

En réalité les Qing avaient suivi de près les événements au Népal. Le succès britannique incita l'empereur Jiaqing à dépêcher une armée au Tibet. Durant plusieurs mois à l'été 1816, Moira et son état-major durent peser la menace d'une intervention chinoise. Commença un poker diplomatique à trois. La Chine ne pouvait guère se permettre une nouvelle guerre ruineuse pour reprendre le contrôle du Népal, tout en souhaitant maintenir son statut vis-à-vis de l'Angleterre. Pour celle-ci, qui venait de comprendre le coût exorbitant d'une guerre en montagne et de subir plusieurs revers déplaisants, une escalade militaire était la dernière chose souhaitée. Nombreux étaient ceux, au pays, qui s'interrogeaient d'emblée sur l'opportunité d'avoir combattu les Népalais, à commencer par le duc d'York, commandant en chef de l'Armée britannique et grand expert des cartes et autres jeux de hasard. Et ce fut Bhimsen Thapa, qui disposait de la plus mauvaise main, qui la joua le mieux. Sachant que l'ennemi se souciait au plus haut point de sa relation avec la Chine, il allait utiliser cette appréhension pour récupérer une partie de ses pertes.

Selon les termes du traité de Sagauli, les Britanniques pouvaient installer un diplomate en poste à Katmandou. Le 17 avril 1816, l'émissaire népalais Gajraj Mishra guida le nouveau résident, le lieutenant John Peter Boileau, jusqu'au palais de Katmandou. Né à Dublin, d'origine huguenote, Boileau

avait été blessé à la cuisse durant les combats de fin 1814, mais avait réussi à trancher en deux la tête de son assaillant. Il était chargé de mettre en œuvre les conditions de paix du gouverneur général. Après avoir gravi plusieurs étroites volées d'escalier jusqu'à la salle d'audience, Boileau découvrit les courtisans sertis dans des voiles de mousseline pour s'abriter du soleil intense. Le roi, Girvan Yuddha, désormais âgé de dix-huit ans et majeur, siégeait sous un dais maintenu par quatre hampes d'argent ; il se leva et vint au-devant de l'officier. Mais le véritable pouvoir était détenu par un autre, celui auquel on le présenta ensuite, Bhimsen Thapa.

En remettant ses lettres de créance, Boileau expliqua que si le gouverneur général fondait de grands espoirs sur une nouvelle relation avec le Népal, la première tâche de son gouvernement était d'exécuter le traité tout juste signé. Bhimsen se montra courtois, même expansif, mais impénétrable. On ne fit aucune promesse. Autour de lui se trouvait la noblesse du roi, dont tous les membres se demandaient, comme Boileau, quelle serait la prochaine initiative du Premier ministre, car nul n'avait un plan cohérent pour s'en débarrasser.

Les Britanniques, Boileau d'abord puis son remplaçant permanent Edward Gardner, aspiraient à prévenir toute confrontation avec la Chine. Bhimsen le comprenait très bien, mais ses relations avec la Compagnie n'étaient qu'une partie d'un problème beaucoup plus important, celui de sa propre survie. Bien qu'il ait prévenu la Chine que la prochaine cible des Anglais était le Tibet, il savait que les Qing s'empresseraient de penser qu'ils ne représentaient plus de menace. Cependant, ses ennemis à la cour, et d'abord la famille Pande, n'avaient pas digéré l'humiliation de cette lourde défaite. Se montrer ferme face aux Anglais allégerait la pression subie de part et d'autre ; les Pande apprécieraient cette démonstration de force tandis que les inquiétudes chinoises augmenteraient, nouvelle qui calmerait les nouveaux venus. Bhimsen cantonna donc des troupes pour surveiller le résident et il dépêcha Amar Singh Thapa, peu avant sa mort, pour se concerter avec des émissaires chinois près de la frontière tibétaine. Presque aussitôt, il transmit des informations sur ces discussions au résident britannique, lequel entretenait des échanges détaillés avec ses maîtres à Calcutta, alors occupés à préparer une nouvelle guerre contre ce qui restait de l'empire de Maratha. De la sorte, Bhimsen exerça une pression sur le nerf le plus sensible de la Compagnie, la Chine.

Tout dépendait des relations avec les Qing, à présent. S'ils l'exigeaient, Gardner devrait se retirer. Entre-temps, l'Angleterre se hâta de rassurer la Chine : le Népal conservait son indépendance et la Compagnie n'avait aucune vue sur son territoire. De fait, les Qing demandèrent le rappel du résident britannique, à quoi Moira, désormais élevé au marquisat de Hastings après la victoire, eut la subtilité de répondre qu'il faudrait que les Chinois le remplacent par leur propre résident, pour tenir à l'œil l'imprévisible armée gorkha. Les Chinois hésitèrent, Gardner resta en poste et Bhimsen Thapa put prétendre avec raison qu'il avait réussi à préserver l'essentiel de l'indépendance du pays. La mort du jeune roi, attribuée à une épidémie de petite vérole en novembre 1816, le renforça encore ; on l'a vu, le tout jeune fils du roi fut confié à la nièce de Bhimsen, Tripura Sundari, qui commença sa deuxième régence.

Le gouverneur général comprit vite qu'en signant la paix avec le Népal, la Compagnie était devenue dans les faits le percepteur du rajah de Katmandou ; selon les termes du traité de Sagauli, les Anglais étaient convenus de verser un dédommagement au roi pour compenser les terres du *terai* qu'on lui avait prises. Le gouverneur décida alors de les rétrocéder, ces terres mêmes qui l'avaient décidé à faire la guerre ! L'historien victorien Edward Thornton tient que cette décision « transforma la guerre en une farce aussi oiseuse qu'atroce », mais, étant donné la relation du Népal et de la Chine, et celle de l'Angleterre avec celle-ci, il n'avait guère le choix. Ce peu de latitude explique en outre que le résident de Katmandou ait joué un rôle aussi limité, comparé à ceux des résidents installés à des postes importants sur le sous-continent. Ce n'était pas tant un diplomate ou négociateur qu'un avertisseur précoce du militarisme népalais.

Pour cette installation du résident, le roi du Népal avait proposé aux Anglais un terrain éloigné de plus de 3 kilomètres du nord de son palais, un terrain dont le nom népalais signifiait « la maison des démons ». Accablé de brumes en hiver et de moustiques en été, Edward Gardner suivit à la lettre la politique conciliante du gouverneur à l'égard du pays hôte, c'est-à-dire qu'il ne fit absolument rien et le plus poliment possible durant treize ans, jusqu'à ce que Calcutta diminue ses émoluments, ce qui le décida à prendre sa retraite. Son successeur fut le néophyte aux joues roses qu'avait accueilli Ochterlony dix ans plus tôt à Delhi, Brian Houghton Hodgson. Il jouerait un rôle beaucoup plus actif. Profitant de la période, des occasions et de ses inclinations, Hodgson serait au centre, non seulement de la politique de

cour à Katmandou, mais aussi de ce qu'on pourrait appeler les « Études himalayennes » : l'ethnographie et l'histoire naturelle de la région ainsi que le bouddhisme, et ce au moment où l'Europe les découvrait. On le verra au chapitre suivant, il noua en outre des relations qui seraient décisives dans l'avenir de l'Empire britannique.

C'est la population népalaise qui essuya la plus atroce conséquence de la guerre, suite à la détente entre Katmandou et Calcutta. La puissante armée de Gorkha n'était pas licenciée et bouillait du désir de vengeance. On ne songea pas à réformer sa rémunération car Bhimsen Thapa n'y avait pas vraiment intérêt. C'était un pragmatique, désireux de se concilier la cour et l'armée. Ce qui le préoccupait c'était que le gâteau eût rétréci pour un même nombre de convives. Les officiers supérieurs étaient payés en grains par les agriculteurs, grains ensuite vendus en Inde contre des espèces, lesquelles étaient dépensées non là où elles étaient produites, mais à Katmandou. Si bien que la richesse du pays irriguait la capitale et que le gros de la population pâtit d'une absence quasi complète d'investissements durant des décennies, sans pouvoir échapper à une existence de labeur désespéré. Cette situation était très âprement ressentie dans certaines régions du Népal actuel, telle l'extrême-ouest, qui, récemment agrégées à l'empire Gorkha, étaient tenues pour des dépouilles. Elles figurent toujours parmi les régions les plus pauvres du pays.

Au cours du siècle et demi suivant, l'étreinte mortifère d'intérêts éloignés allait retenir les peuples de l'Himalaya. Pourvu qu'ils respectent une ligne tracée à Calcutta ou Beijing, ils étaient pour l'essentiel abandonnés à eux-mêmes. Concourraient à cette indifférence coloniale, des élites dirigeantes qui échouaient, le plus souvent sans le vouloir, à améliorer la vie matérielle du peuple. L'historien Ludwig Stiller a dépeint cette dérive immobile du Népal dans son livre *The Silent Cry*[7]. Prithvi Narayan Shah avait jugé que sa nouvelle nation marchait sur deux jambes, militaire et agricole, et qu'elle s'écroulerait sans une paysannerie prospère.

> « Quelque part sur la route de la conquête, au milieu des grondements des canons et de la sueur des combats, ces idéaux se perdirent. Les militaires s'étaient arrogé le droit de croître et vivre aux dépens des fermiers du Népal : il y eut beaucoup trop de courtisans, de *bharadars*, qui oublièrent le sens de leur titre (« ceux qui porteront le fardeau de la nation ») pour exiger que la nation les serve. »

Le tableau était tout autre de l’autre côté de la frontière, au Kumaon, à présent contrôlé par les Britanniques. En avril 1816, le capitaine Felix Raper se trouvait dans sa capitale, Almora, à 160 kilomètres environ à l’ouest de la nouvelle frontière avec le Népal. Il écrivait à un ami. Avec la permission du gouverneur gorkha de Srinagar, il avait exploré la source du Gange neuf ans plus tôt en compagnie de l’aventurier anglo-indien Hyder Jung Hearsey. Il connaissait bien la région. À présent, il prédisait un bel avenir à cette ville qui deviendrait « une villégiature appréciée par temps chaud ». Les faits lui donnèrent raison. Bien vite, les Anglais eurent bâti un sanatorium près d’Almora, lançant le concept de station montagnarde. Des villages obscurs avant la guerre du Népal devinrent aussi célèbres que Calcutta : Mussoorie, près de la forteresse de Nalapani où avait péri ce joueur emporté de Gillespie ; le beau hameau de Naimi Tal ; et Shimla, qui deviendrait la capitale estivale du Raj, immortalisée par Rudyard Kipling, cachée dans les montagnes au nord de l’endroit où David Ochterlony avait trompé Amar Singh Thapa. Outre l’impact que ces stations d’altitude eurent sur l’existence des Britanniques jusqu’à leur départ en 1947, elles transformèrent les perspectives économiques des anciennes colonies du Népal, quoique sous hégémonie britannique. Des jeunes gens issus de pauvres villages du Népal, de Kumaon et Garhwal, finiraient par former une partie intégrante de l’armée indienne et protéger l’Empire britannique aux Indes, source de richesse et de prestige pour la métropole à mesure qu’elle incarnait, économiquement et culturellement, la nation la plus riche de la planète.

---

7 *Le Cri silencieux.* (NdT)

10

Cartographier l'Himalaya

Fin 1774, l'affable George Bogle se trouvait au monastère de Tashilhunpo au Tibet pour défendre les intérêts commerciaux de la Compagnie des Indes orientales auprès du Panchen-lama. Ses motivations, comme celles de son maître, le gouverneur Warren Hastings, éveillaient de forts soupçons chez ses interlocuteurs. Un émissaire officieux, que Bogle appelle Chauduri, vint lui rendre visite, envoyé depuis Lhassa par le régent du huitième Dalaï-lama. Bogle ne le goûtait guère, qui note « l'humilité rampante » du bonhomme, en comparaison des « manières simples et honnêtes » des Tibétains. Chauduri n'était pas tibétain mais venait de Palpa, de l'autre côté des montagnes : il s'agissait alors d'un des petits États indépendants des collines, pas encore absorbé par le royaume gorkha du Népal. S'il promit à Bogle plus que ce que désirait la Compagnie, il ne tint pour finir aucune de ses promesses. Bogle émet l'hypothèse qu'il s'agissait d'un chevalier d'industrie travaillant pour lui-même ou plus probablement d'un espion envoyé recueillir des renseignements et que le régent de Lhassa pourrait nier connaître, ce qu'il fit en effet.

Quelles que fussent les raisons de Chauduri, sa présence au Tibet nous rappelle que le Sud du pays, loin d'être un espace vierge sur la carte, faisait partie du réseau himalayen de cultures reliant deux des régions les plus peuplées de la terre, l'Inde et la Chine. En l'occurrence, le régent avait eu recours à un « Hindoustani » pour détourner l'attention britannique ; à d'autres moments, les fonctionnaires tibétains s'en remettaient aux *ambans*

mandchous, les ambassadeurs de l'empire Qing en poste à Lhassa chargés d'entretenir son influence sur ses marches occidentales. Nous avons déjà vu le prix que le Panchen-lama accordait au commerce et à l'information, et comment il se confiait à la médiation du marchand *gosain* Purangir. Bogle lui-même a témoigné des échanges florissants entre négociants cachemiris et kalmouks de Sibérie.

Mais l'expérience du monde qu'avait le pays allait bien au-delà de ses voisins immédiats. Quoique Bogle fût le premier Européen connu de Lobsang Palden Yeshe, le sixième Panchen-lama, ce dernier possédait de nombreux objets européens : ainsi d'une boussole de poche française ou d'une *camera obscura* présentant des scènes londoniennes. Quand le lama souligna la similitude des traits des personnages peints sur une porcelaine chinoise et ceux de son visiteur écossais, Bogle expliqua que les images des bergères avaient de fait été copiées par les artisans chinois à partir d'objets d'art européen. L'échange d'informations était réciproque. Bogle fut éclairé sur l'histoire et le droit tibétains comme sur des sujets plus ésotériques, telle la cosmographie. On lui offrit en outre une carte, cadeau du Panchen-lama lui-même ; si le cadeau était presque anodin, il avait plus d'une signification. Il remettait également en cause les hypothèses occidentales sur ce que le Tibet reculé pouvait savoir du monde d'au-delà des montagnes.

*

Bogle était arrivé dans l'Himalaya instruit des meilleures connaissances alors ouvertes à la Compagnie au sujet de la géographie, de la politique et de la culture tibétaines telles qu'exposées par Jean-Baptiste du Halde et le cartographe Jean-Baptiste Bourguignon d'Anville dans son *Nouvel Atlas de la Chine, de la Tartarie chinoise et du Thibet*, publié en 1737. Ni l'un ni l'autre n'était jamais allé en Chine, a fortiori au Tibet : ils avaient exploité les recherches de missionnaires jésuites ayant une formation de géomètres qui gardaient la confiance de l'empereur Qing Kangxi, par ailleurs antichrétien. Les jésuites étaient capables de définir des longitudes et latitudes grâce à des mesures astronomiques qui étaient très en avance sur les techniques chinoises. L'empereur leur commanda un atlas, fruit de l'Académie française royale des Sciences en Chine. Bien qu'il restreigne son usage aux mandarins de la cour, un exemplaire fut expédié en Europe,

où il transforma le point de vue occidental sur la Chine et les régions alentour, dont la Corée, autre royaume « interdit » aux Européens.

Les relevés pour ces cartes jésuites avaient commencé en 1708. La première fut publiée en 1718, après une décennie de relevés. Les États occidentaux tributaires devaient y être inclus, mais le Tibet, alors sous contrôle direct du khanat khochoute, ne faisait pas partie du projet originel. L'empereur Kangxi corrigea vite cette omission. En 1709, un diplomate Qing du nom de Ho-shou, récemment nommé à Lhassa, reçut la responsabilité de faire un relevé du Tibet. Il emmena quelques cartographes chinois, selon du Halde, pour dresser une carte de tous les territoires immédiatement soumis au Grand Lama. Ces territoires avaient une importance politique pour l'empereur Kangxi. On était à l'époque où s'affrontaient deux Dalaï-lamas rivaux, un prétendant aux mains du dirigeant khochoute Lajang Khan à Lhassa, et l'autre, le septième Dalaï-lama Kelzang Gyatso, préféré de l'empereur de Chine comme de la plupart des Tibétains, qui était installé à Litang. Deux ans plus tard, leur ouvrage fut remis au cartographe jésuite Jean-Baptiste Régis à Beijing, qui le jugea médiocre. S'il fut utilisé pour de premières versions des cartes chinoises, les jésuites réclamèrent avec insistance un meilleur relevé, fondé sur des techniques plus exactes. En 1717, l'empereur consentit enfin à de nouveaux travaux.

On envoya deux lamas tibétains formés en géométrie et pilotés par le jésuite Pierre Jartoux pour mener à bien le projet. Voyageait avec eux un fonctionnaire du nom de Sengju, issu de la *Lifanyuan* ou « Cour des Affaires coloniales », qui traitait surtout les questions relatives à la Mongolie et au Tibet. L'équipe de relevé faisait des relevés au compas, mesurait les distances, établissait les latitudes avec des cadrans solaires en ajoutant une base scientifique aux antiques traditions cartographiques chinoises. Elle relevait aussi les coordonnées des montagnes importantes et mesurait apparemment leurs altitudes. Tout cela un siècle avant que le grand projet colonial, le *Relevé de l'Inde britannique*, n'initie son travail cartographique précis dans l'Himalaya et ne renverse la croyance répandue en Europe que les Andes étaient les plus hautes montagnes sur terre.

Pour l'empire Qing, l'information cartographique avait une utilité stratégique. À la fin du XVIIe siècle, la région de Kokonor (ou « mer bleue » et plus tard appelée Qinghai) à l'angle nord-est du plateau tibétain, était passée sous le contrôle direct de Beijing. La route de Xining à Lhassa,

environ 2 000 kilomètres plus au sud, était bien connue des marchands et pèlerins, dont la communauté arménienne vivant alors au Tibet. Or les armées Qing, les Huit Bannières, disposaient d'une carte fiable : Lhassa était située à douze degrés à l'ouest de Xining. La cartographie chinoise s'inscrivait, comme le *Relevé de l'Inde* cent ans plus tard, dans un projet colonial de renforcement du contrôle politique opéré par une élite éloignée. À l'achèvement du projet, il n'y avait pas de pays, y compris en Europe, qui eût de meilleures cartes que la Chine.

L'équipe du relevé tibétain alla jusqu'au Kailash à l'ouest, mais l'invasion mongole catastrophique de 1717 l'obligea à se retirer rapidement et tranquillement en Chine, très probablement par le Sichuan, puisque le relevé fournit des informations mises à jour sur la route de Lhassa à Kangding (située au Sichuan et alors appelée Dartsedu en tibétain). Les nouvelles informations furent transmises à l'instructeur Pierre Jartoux. Si ces cartes n'étaient pas aussi fiables que celles concernant les zones directement administrées par l'empereur, elles représentaient un vrai progrès.

Aux yeux des Britanniques, toutefois, la carte comportait une grave omission, son imprécision sur la source du Gange ; à ce sujet, les lamas enquêteurs avaient dû s'en remettre aux renseignements oraux d'autres moines. Malgré cette lacune, l'échange de savoir entre la Chine et l'Occident fut fructueux. Selon le jésuite Antoine Gaubil, l'un des lamas avait tenu le journal de leurs pérégrinations. Il s'agissait très vraisemblablement de Zangbu Rabjamba (ce dernier nom étant un titre universitaire qui signifiait qu'il avait étudié dans l'un des trois grands monastères du centre du Tibet). Nous savons que le moine diariste traduisit également vers le tibétain, peu après son retour dans la capitale chinoise, un ouvrage chinois sur l'astronomie européenne (savoir transmis par les jésuites). La contribution des Tibétains à la connaissance scientifique de leur propre pays, « le relevé lama », s'est effacée des mémoires comme, un siècle plus tard, la plupart des géomètres indiens et anglo-indiens travaillant dans l'Himalaya.

Les cartes apportées par Bogle, celles de du Halde et de Bourguignon d'Anville, établies sur celles de leurs devanciers jésuites, étaient à sa connaissance les plus récentes disponibles : sans doute fut-il étonné que le Panchen-lama lui en propose spontanément une meilleure. Il s'agissait,

écrit-il, d’un « objet splendide ». L’acquérir lui vaudrait sans doute des félicitations de ses supérieurs à Calcutta. Mais il hésitait.

> « Je considérais que la Compagnie ne pouvait avoir d’autre intérêt dans ce pays que celui du commerce ; que connaître quantité de noms exotiques ou corriger la géographie du Tibet, quoique affaire de grande curiosité et fort intéressante pour les géographes et cartographes, n’était d’aucune utilité pour mes interlocuteurs ni d’ailleurs pour l’humanité en général et qu’à cela je risquais de sacrifier des objets de bien plus grande importance en augmentant cette jalousie qui m’avait jusqu’ici limité si cruellement dans toutes mes négociations. »

Et c’est ainsi, malgré l’insistance du Panchen-lama, qu’il déclina son offre. Quand il vit la déception de son hôte, il se hâta d’expliquer qu’il s’intéressait plus à la culture du pays qu’à sa géographie, ce qui plut tant au lama que Bogle lui proposa un exposé sur l’Europe pour étancher sa curiosité.

Le goût de Bogle pour le Tibet se renforçait avec le temps ; il se rapprocha de la famille du lama et noua une relation amoureuse. On ne parla plus des cartes. Reste une question intrigante : il nous est impossible de savoir quelle carte fut proposée à Bogle, a fortiori son auteur, mais rien de ce qui se trouvait en Europe ne valut le relevé Qing jusqu’à la deuxième moitié du XIXe siècle. Si la carte du Panchenlama était bien plus détaillée que celle utilisée par Bogle, qui l’avait dessinée ?

L’un des candidats plausibles est l’Italien Ippolito Desideri, parmi les premiers missionnaires à atteindre Lhassa, qui y pénétra en 1716 et fut le premier à étudier correctement la langue et la religion tibétaines. On lui alloua une chapelle au monastère de Sera pour y étudier le bouddhisme. Il s’y trouvait encore fin 1717 lors de l’invasion des Mongols Dzungar qui renversèrent le chef khochoute Lajang Khan. Cela malgré l’arrivée de missionnaires capucins, l’automne précédent, qui affirmèrent qu’il leur revenait, d’après le Vatican, de travailler à la conversion du Tibet et du Népal et que le jésuite Desideri devait partir. Après des années de controverse stérile avec Rome, Desideri finit par regagner l’Inde, mais ses papiers ne contiennent pas de version de la carte montrée à Bogle.

Autre origine possible de la carte du Panchen-lama, un certain Samuel van der Putte, rencontré par Desideri en route vers Pondichéry dans le sud de l'Inde, où il avait été nommé pour diriger la mission jésuite. Faisant halte à Patna, sur la rive sud du Gange, les deux hommes durent avoir un échange remarquable ; van der Putte, quoique Hollandais, parlait couramment l'italien. Il avait mille choses à raconter, car il avait commencé depuis plusieurs années un voyage épique qui durerait presque toute sa vie, l'un des plus longs voyages d'Européen en Asie, et pourtant quasi inconnu.

*

Samuel van der Putte venait d'une famille à l'ascendant, dont le père Carel était vice-amiral dans la marine de Zélande, province hollandaise sous le niveau de la mer. La prospérité de son port, Vlissingen, datait de l'âge d'or des corsaires. Ses épaulettes, gagnées à combattre les Anglais lors de la bataille des Quatre-Jours de 1666, lui avaient donné des droits sur le butin et assuré son avenir. À l'âge de cinquante ans, Carel épousa Johanna Biscop, issue d'une famille établie de la bourgeoisie, mais leurs cinq enfants perdirent vite leurs parents. Le jeune Samuel, né en 1690, fut recueilli avec ses frères et sœurs par un oncle et la maison familiale vendue. Diplômé de la célèbre école de droit de Leyde, il fut nommé échevin de sa ville natale en 1715. Héritant de ses parents, il fut en mesure de racheter sa maison d'enfance. Une vie sobre de rectitude prospère et hollandaise l'attendait. C'est peut-être ce qui le décida à tenter l'aventure : avec un ami d'université, le riche Egmond van Nijenburg, Samuel s'embarqua pour une version précoce du Grand Tour.

Les deux amis traversèrent la France jusqu'à Venise, puis s'installèrent à Padoue où Samuel étudia la médecine, sujet qui le passionnait, et apprit l'italien. À la bibliothèque de l'université, il trouva un exemplaire du *Giro del mondo*, l'extraordinaire récit de voyages de l'avocat italien Giovanni Francesco Gemelli Careri, qui vivait encore à Naples. Parfois tenu pour imaginaire à l'époque, il rapportait un voyage extraordinaire, en solitaire tout autour du globe, fait pour le plaisir dans un esprit de simple curiosité. Ce n'est peut-être pas étonnant, les missionnaires jésuites que Careri avait croisés en Inde l'avaient pris pour un espion du pape : quelle autre raison aurait-il eu de voyager ? L'explication résidait dans les obstacles pesant sur la carrière de Gemelli Careri, faute d'une noblesse familiale suffisante,

sentiment que pouvait partager Samuel van der Putte. Alors que le père de son ami Egmond avait été fait baron du Saint-Empire romain, ce qui assurait le succès du fils, c'était une vie de juriste besogneux qui l'attendait, lui. Elle avait probablement perdu de son charme après la lecture du *Giro del mondo*.

Après Constantinople et la visite de la Terre sainte, Egmond et Samuel atteignirent Alep. Ils s'y séparèrent. Le premier rentra au pays pour reprendre la vie de privilèges qu'il avait laissée. Samuel s'associa à la caravane d'un marchand pour traverser le désert et suivre une Route de la Soie vers Ispahan. Il voyagerait presque constamment avec des caravanes au cours des trois années suivantes ; on peut reconstituer son voyage à partir de fragments, de références occasionnelles obscures dans les archives officielles de négociants et de missionnaires. Son père avait acheté des parts dans la Compagnie hollandaise des Indes orientales (VOC), alors la plus grande entreprise au monde. Son jeune frère Constantijn travaillait pour elle à Amsterdam, ce qui permit à Samuel de profiter d'un réseau d'assistance mondiale. Mais quand il s'adressa au comptoir de Gamron (Bandar Abbas) dans le golfe Persique, on rejeta sa demande d'assistance : un excentrique ensauvagé après deux années passées au désert, à moitié affamé, vêtu à l'arabe, voilà qui n'était guère intéressant. On informa Batavia, centre des opérations asiatiques de la VOC, de cette apparition à Gamron avant d'en informer la maison-mère où son frère intervint. Instruction fut donnée en octobre 1724 aux stations asiatiques de se tenir prêtes à l'aider. Mais Samuel van der Putte était déjà arrivé au comptoir de Cochin, en Inde méridionale, un an après son départ de Gamron, épuisé et accablé de maux divers.

L'été suivant, il était à Patna, à 250 kilomètres au sud de Katmandou, après avoir voyagé par terre jusqu'à Pondichéry puis remonté le rivage en bateau jusqu'au Bengale, toujours régi par les Moghols. On ne sait trop ce qui le poussait à remonter vers l'Himalaya. Gemelli Careri ne s'y était pas rendu ; peut-être voulait-il tenter quelque chose d'original. Ou il avait pris le goût des paysages sauvages. Compte tenu des choix qu'il fit plus tard, la vie de notre voyageur ressemble à un voyage d'exploration psychologique, comme un vague écho des *mahasiddhas* tantriques qui parcouraient l'Himalaya des siècles plus tôt. Il paraît peu probable qu'il ait rencontré Desideri par hasard. Ce dernier transportait le livre sur le Tibet auquel il travaillait depuis son retour cinq ans plus tôt, manuscrit qui serait proscrit et

archivé à son retour. Van der Putte le lut et en tira vingt pages de notes. Il suivit aussi son conseil : traverser le Népal pour arriver au Tibet. Ce fut le premier Hollandais à y pénétrer et le dernier avant plus de deux siècles.

Van der Putte passa le lustre suivant à Lhassa, en séjournant un certain temps au moins chez les missionnaires capucins s'y trouvant encore. Il s'intéressa fort au bouddhisme tibétain et se lia aux lamas. En 1731, il se joignit à un groupe de lamas se rendant à Beijing via le Qinghai (ou Kokonor), avant de regagner Lhassa en 1736. Pour ce faire, il suivit un autre itinéraire, traversa le Sichuan et pénétra au Tibet par le Kham, dans le Sud-Est : ce fut le premier Européen à visiter cette partie du Tibet. Après un autre bref séjour, il regagna l'Inde par le Ladakh. Si nous connaissons sa route lors de ce voyage, c'est parce qu'il l'a détaillée dans une lettre au chef de la mission des capucins à Lhassa, Francesco Orazio della Penna. Ce n'est pas qu'il n'ait tenu d'amples registres. Il parlait parfaitement le tibétain et recueillit son savoir dans des notes, journaux intimes et cartes. Mais à sa mort en 1745, âgé de cinquante-cinq ans, au quartier général de la Compagnie hollandaise à Batavia, il laissa pour instruction de brûler tout ce qu'il avait réuni au cours de ses voyages. Une vie entière de voyages et de connaissances partit en fumée – à tout le moins presque tout.

Cette décision paraît déconcertante, aussi terrible que douloureuse, mais l'exécuteur de cette dernière volonté a rapporté que van der Putte avait fini par considérer que ses documents n'étaient pas assez précis pour mériter publication. Quelques-uns échappèrent à l'autodafé et furent transmis à sa famille aux Pays-Bas : quelques notes, fragments de lettres et esquisses de cartes. Le géographe Clements Markham devait inclure l'une de celles-ci dans son manuel des premières explorations européennes du Tibet, publié en 1876, esquisse de carte qui s'est par la suite perdue. La boussole française que le Panchen-lama avait montrée à George Bogle un siècle auparavant était sans doute un vestige du relevé effectué en 1708. Il se peut que la carte qu'il lui montra ait été faite par Samuel van der Putte. Bogle a appelé son devancier le « Marco Polo des Pays-Bas », mais la comparaison, si elle se voulait flatteuse, est trop facile. Marco Polo voyageait pour le profit et il écrivit aussi dans ce but. Samuel van der Putte ne fit ni l'un ni l'autre, mais sa motivation et la véritable envergure des documents qu'il recueillit restera à jamais obscure.

*

Quel que soit l'auteur de la carte montrée à George Bogle par le Panchen-Lama, elle avait un sens clair pour le Tibétain : ce n'était pas un gadget étranger, mais un document précieux. Lui-même était un auteur de voyage, au sens où il rédigeait une sorte de manuel cosmologique : *L'Explication de Shambhala et le Récit de la Terre sainte*, celle-ci étant l'Inde, source du bouddhisme. Bogle allait lui aussi servir d'enquêteur pour ce livre, achevé en 1775, année de son départ du Tibet. Il transmit des renseignements sur les monarques du moment en Inde, lesquels venaient de remplacer les Moghols. Après des siècles de repli et de démembrement, le Panchen-lama devait voir dans ces changements politiques indiens des raisons d'espérer pour le bouddhisme sur la terre de sa naissance.

Ce traité entendait, entre autres choses, situer les centres de pratique tantrique, les *pithas* en sanskrit. Dans l'imaginaire tibétain, l'Inde était devenue une sorte de monde perdu où les lieux sacrés, témoins de l'existence du Bouddha, attendaient d'être redécouverts, comme s'ils restaient actuels, alors que des siècles avaient passé depuis que le bouddhisme et ses institutions avaient été rasés et balayés. Comme d'autres auteurs du XVIIe siècle, le Panchen-lama situait Kushinagar, l'endroit où Bouddha connut l'illumination, dans le village de Hajo, en Assam, sur les rives du Brahmapoutre et non du Gange, loin des sites du Bihar et du Népal que nous associons aujourd'hui au bouddhisme, comme si Jérusalem s'était transportée au Caire. Savoir comme cela a pu se produire est aussi obscur qu'important pour saisir ce que notre lama pensait des cartes.

Un temple hindouiste shivaïte de Hajo avait commencé de drainer les pèlerins bouddhistes au début du XVIIe siècle. Le shivaïsme était fortement mâtiné de tantrisme. L'Assam était ouvert au sud du Tibet dans la mesure où le puissant État geluk alors au pouvoir à Lhassa étendait sa juridiction jusqu'à l'antique royaume de Monyul, limitrophe du nord de l'Assam (et situé dans l'État indien actuel d'Arunachal Pradesh). À mesure que de plus en plus de pèlerins visitaient Hajo, le surnaturel se renforça. Un célèbre « révélateur de secrets », Pagsam Yeshe, s'y présenta dans les années 1680. À son arrivée à Hajo, grâce à une prophétie du gourou Rinpoché, il découvrit des trésors sacrés, dont une partie de l'arbre sous lequel le bouddha avait atteint l'illumination. Il en rapporta une branche au Tibet. Quelques visiteurs étaient sceptiques ; l'un d'eux attribua la renommée du

village aux « habitants indiens retors qui y font métier de tromperie ». En général, toutefois, le récit était accepté ; on trouvait là, dans la mère patrie, un monde religieux dynamique qui reliait le Tibet à ses origines spirituelles.

Quand le Panchen-lama inclut Hajo dans son traité, son statut de foyer sacré était un fait qui resterait indiscuté jusqu'à une date avancée du XIXe siècle. Il ne faisait que suivre l'exemple d'ouvrages analogues émanant d'autres érudits bouddhistes respectés. Parmi eux, Sangye Gyatso, le puissant régent qui avait tu la mort du cinquième Dalaï-lama à son peuple comme à l'empereur de Chine. Il avait eu une bonne raison de reconnaître le pèlerinage de Hajo dans la mesure où le nouveau Dalaï-lama était originaire de cette région du monde ; en l'imitant, le Panchen-lama était en bonne compagnie historique. Ce qu'il souhaitait apprendre maintenant, dit-il à George Bogle, c'était la situation de Shambhala, le fabuleux royaume de la pureté défini dans les enseignements du *Kalachakra* et des *Puranas* hindouistes. Peut-être Bogle voudrait-il se renseigner auprès de *pandits* informés lors de son retour au Bengale ?

Pour nous, les cartes sont des vecteurs d'informations précises nous permettant d'aller où nous voulons. Nous les regardons parfois comme des œuvres d'art, mais il est rare, en Occident, qu'on leur attribue une valeur spirituelle. Pourtant, l'histoire de Hajo est très révélatrice de ce qui importait aux Tibétains quand ils arpentaient le terrain complexe de l'Himalaya. Les paysages physiques n'étaient que des points de départ pour l'exploration spirituelle, idée partagée par les bouddhistes dans toute l'Asie. La première carte japonaise qui décrive le monde entier fut publiée à Kyoto en 1710 : il s'agissait du travail d'un prêtre bouddhiste, Rokashi Hotan. Elle a pour centre l'Asie et au centre de celle-ci, l'Inde, sa Terre sainte. Hotan s'est inspiré des voyages dans l'Himalaya du pèlerin bouddhiste chinois Xuanzang, en incluant des motifs typiques de la cosmographie bouddhiste. La carte comporte le mythique lac Anavatapta où le Bouddha fut conçu, essentiellement le lac Manasarovar, avec les quatre grands fleuves ou rivières – Karnali, Indus, Brahmapoutre et Sutlej – issus de leurs sources respectives : un renard, un éléphant, un lion et un cheval.

Le géographe britannique John Brian Harley, dans un article de 1989 intitulé *Déconstruire la carte*, a expliqué comment la cartographie occidentale tend à émousser nos réactions face à des informations géographiques très différentes, par opposition à quelqu'un comme le Panchen-lama. Les cartes auxquelles nous sommes habitués offrent, en

deux dimensions, une version simplifiée et graphique du monde depuis une grande hauteur :

> « Elles tendent à ‘désocialiser’ le territoire qu’elles représentent. Elles encouragent la notion d’un espace socialement vide. Le caractère abstrait de la carte [occidentale] (…) soulage la conscience quant aux occupants du paysage. Les décisions touchant l’exercice du pouvoir échappent au domaine des contacts immédiats et concrets. »

Ainsi, lorsque le *Relevé de l’Inde* a débuté à la fin du XVIIIe siècle, il pouvait s’appuyer sur d’importantes connaissances au sujet de la géographie himalayenne, d’abord acquises via les négociants et les pèlerins, et sur une carte faite en utilisant les méthodes européennes du début du XVIIe siècle. Et pourtant, l’imaginaire européen de l’époque vit souvent dans cette géographie un vide, qui serait rempli par des soldats et explorateurs courageux écrivant leurs propres histoires. En réalité, on avait davantage affaire à un palimpseste, à gratter entièrement avant de pouvoir y récrire. « Nous sommes sur le point de quitter la carte » déclara George Mallory en 1921, en route pour l’Everest. Il se trompait.

*

Après la bataille de Buxar en 1764 et le succès de Robert Clive dans sa prise du Bengale contre l’empereur moghol, les Britanniques aspiraient à avoir une vision plus claire du pays qu’ils gouvernaient à présent. L’artère du Gange était du plus grand intérêt : y avait-il un canal navigable pour des expéditions au nord de Calcutta ? Pour répondre à cette question, le gouverneur Henry Vansittart, bien qu’il soit handicapé par une Compagnie corrompue et des relations dégradées avec le *nabab* du Bengale Mir Qasim, eut juste le temps, avant sa démission, de mandater un jeune officier de marine entreprenant, un océanographe du nom de James Rennell, le premier vrai grand géographe qu’ait produit l’Angleterre.

Né en décembre 1742 dans le Devon, Rennell avait quatre ans quand son père, officier d’artillerie, mourut aux Pays-Bas d’une balle française. Sa mère dut vendre la maison de famille et Rennell fut éduqué, dès l’âge de dix ans, par le vicaire de Chudleigh, avec lequel il dessinait déjà des cartes pour s’amuser. Après quelques années dans une école secondaire, à peine âgé de

treize ans, il fut enrôlé comme enseigne sur la frégate *Brilliant* et participa aux combats contre la France pendant la guerre de Sept Ans. Il arriva en Inde en 1760 et fut détaché comme océanographe dans la Compagnie des Indes orientales, aux ordres de l'Écossais Alexander Dalrymple, pour dessiner des cartes marines et des plans de ports. La guerre une fois finie, sans relations et se voyant peu d'avenir dans la marine, Rennell entra de manière permanente dans la Compagnie et y fut découvert par Vansittart. Tout juste âgé de vingt et un ans, il se vit confier le relevé du Bengale, étape décisive du futur *Relevé de l'Inde*. Conscient de la réputation publique de la Compagnie, il ne lui en resta pas moins reconnaissant de ses investissements pour la recherche, ainsi qu'il l'écrit un quart de siècle plus tard :

> « Quelques reproches qu'on puisse faire aux Directeurs de la Compagnie, avoir négligé la science pratique n'en fait pas partie. L'emploi de géographes, de pilotes géomètres en Inde ; la fourniture d'instruments astronomiques et les encouragements prodigués à qui les utilisait ; tout cela indique, à tout le moins, une volonté dépassant nettement la simple considération du profit. »

À sa prise de fonctions, Rennell fut nommé enseigne parmi les ingénieurs du Bengale, puis il se mit à travailler sur le cours du Gange à l'automne 1764. Le manuscrit accompagnant ses observations géographiques et météorologiques impressionna tant Vansittart qu'il lui obtint un revenu de mille livres par an, chiffre colossal en comparaison d'une solde d'enseigne. Le jeune géographe fit bâtir une maison à Dacca qui devint sa base. Il dressa aussi le premier plan de la future capitale du Bangladesh. En 1766, il se porta volontaire pour accompagner un ancien camarade de la marine servant dans un régiment de cipayes pour chasser une bande de *sannyasis* ayant pillé une ville à la frontière du Bhoutan. C'est là qu'il découvrit l'immense muraille blanche de l'Himalaya, qu'il appelle les montagnes de Tartarie. Dans le village de Deehoota, considéré comme sûr, son petit groupe d'officiers se trouva brutalement cerné. Les autres réussirent à s'échapper, mais pas Rennell dont le pistolet s'était enrayé et l'ordonnance arménienne avait été tuée. Armé d'une seule courte épée, il battit en retraite, à ce point lardé de coups de sabre que les *sannyasis* jugèrent qu'il avait son compte. Il tituba vers un détachement qui se ruait à son secours mais

s’effondra avant de l’atteindre. On bourra ses plaies d’oignons écrasés avant de l’étendre sur un bateau ouvert qui le ramena en six jours à Dacca, plus mort que vif. L’une des plaies laissa une cicatrice longue d’un pied après que le coup porté eut tranché son omoplate droite et plusieurs côtes : il ne récupérerait pas le plein usage de son bras droit et perdit aussi l’usage de l’index gauche. Robert Clive, nouveau gouverneur, reconnut son sacrifice et le nomma arpenteur en chef, en lui fournissant un détachement de cipayes pour le protéger. Il diminua parallèlement son salaire, sous la pression du comité de direction.

Au total, Rennell passa sept ans sur le terrain lors de quatre expéditions distinctes et prolongées, en achevant sa tâche, selon l’un de ses biographes, « à la pointe des baïonnettes ». Arpenter demeurait extrêmement dangereux. Un jour, un léopard déchiqueta cinq de ses hommes avant qu’il parvienne à lui transpercer la gorge. Il essuya en outre d’autres embuscades. Fin 1767, l’un de ses cipayes périt dans une escarmouche avec des soldats bhoutanais. On s’interroge sur son degré de pénétration du Bhoutan : peu avant cet incident, il écrivit aux siens, dans le Devon, qu’il était « à présent au milieu de [son] voyage vers le Thibet, arrivé dans un climat plus septentrional et dans le voisinage des montagnes ». Il respirait « un air frais et sain ». On a toutes les raisons de croire qu’il découvrit le pays avant Bogle.

En 1772, Rennell épousa Jane Thackeray, grand-tante de l’homme de lettres. Ses longues absences se firent de plus en plus pesantes. Des crises répétées de paludisme entamèrent sa santé, déjà éprouvée par ses vieilles blessures. Fin 1777, quelque dix-huit ans après le débarquement en Inde, l’*Atlas du Bengale* quasi prêt pour la publication, le couple s’embarqua pour Londres avec une pension de 600 livres d’une Compagnie reconnaissante. James Rennell venait de fêter ses trente-cinq ans.

On se souvient de lui, non seulement comme d’une grande autorité de la géographie indienne, mais ce fut, comme le dit son biographe Clements Markham, « un explorateur sur terre et sur mer, un cartographe, un géographe de la nature, un géographe critique et comparatiste, et un hydrographe ». Élu à la Royal Society en 1781 pour sa carte du Bengale, il suscita de nouvelles recherches et se lia avec beaucoup des grands explorateurs savants de l’époque, comme Sir Joseph Banks. Sa carte de l’Inde, d’abord parue en 1782, fut constamment remise à jour. En lui décernant en 1791 la Médaille Copley de la Royal Society, Banks déclara : « Je me réjouirais si je pouvais dire que les Bretons, qui aiment à être jugés

à la pointe des progrès scientifiques par les peuples qui les entourent, pouvaient se vanter de disposer d'une carte générale de leur île aussi bien exécutée que le tracé donné par le major Rennell du Bengale et de Bahar [Bihar] ».

Ce n'était pas une exagération, mais s'agissant de l'Himalaya, lequel se trouvait à l'horizon comme sur ses notes à mesure qu'il remontait le Bengale, Rennell fut obligé de s'en remettre aux travaux antérieurs des arpenteurs et cartographes jésuites publiés dans l'atlas de d'Anville. Rennell ne tarissait pas d'éloges sur ce dernier. « Si l'on songe que cet excellent géographe ne disposait pour ainsi dire d'aucun matériau sur l'intérieur des terres de l'Inde, sauf de vagues itinéraires ou des récits de voyages, on est vraiment stupéfait de le trouver aussi bien décrit. » Pourtant, l'Himalaya dans ces deux cartes restait forcément fuligineux et incomplet. Rennell situa précisément Katmandou et la ville commerciale de Kuti, derrière la frontière du Tibet, mais les montagnes du Népal ne sont matérialisées que par une crête dentelée avec cette légende : « Neiges éternelles censées être une crête de l'Emmodus des Anciens », nom tiré de la carte de Ptolémée au IIe siècle.

James Rennell n'avait pas de raison impérative de se soucier du relevé des montagnes septentrionales. Kinloch avait conduit son expédition cauchemardesque au Népal pour aider le rajah de Katmandou, Jaya Prakash Malla, à résister aux forces de Prithvi Narayan Shah l'année même où Vansittart l'avait mandaté, mais l'implication britannique au Népal était encore à venir. De même que le goût du sublime et du romantisme tardif, comme la passion des paysages montagnards qu'ils inspirèrent tous deux. « Ce sont parmi les plus hautes montagnes du vieil hémisphère, écrit-il dans une note à son exposé de la géographie indienne. Je n'ai pu déterminer leur hauteur, mais on peut la deviner dans une certaine mesure par le fait qu'elles pointent très au-dessus de l'horizon quand on les considère depuis les plaines du Bengale, à une distance de 150 milles. »

*

Qu'elles fussent les plus hautes montagnes du « vieil hémisphère » n'était pas d'une grande audace : jusqu'alors, la science avait vu dans El Teide, la cime de Tenerife, la plus plausible candidate. On l'évaluait à environ 4500 mètres à l'époque, soit près de 1000 mètres de plus que sa vraie

altitude, ce qui nous donne une idée des défis qui se présentaient alors aux géomètres. Pourtant El Teide était assez facile à mesurer, car visible depuis les routes fréquentées de navigation et donc depuis le niveau de la mer. Les montagnes éloignées de l'océan étaient bien plus complexes à mesurer.

Un autre personnage comprenait ce que signifiait la visibilité de la chaîne depuis de si grandes distances : l'orientaliste et philologue Sir William Jones. Tenu en Europe pour l'un des plus grands esprits de son temps, Gœthe l'avait qualifié d'« homme d'une grande hauteur de vue cherchant à relier l'inconnu au connu ». Son père, également prénommé William, avait été un mathématicien talentueux originaire d'Anglesey, baptisé « Longitude » Jones pour sa maîtrise de la navigation. Il était mort à l'âge de soixante-neuf ans alors que son fils avait trois ans. Sa mère, la remarquable Mary Nix Jones, s'investit totalement dans l'éducation de son fils. Elle se fit couturière pour lui payer sa scolarité à Harrow. Son sacrifice fut payant. Malgré sa radicalité politique, William Jones était comme son père membre de la Royal Society dès l'automne 1784, ainsi qu'un juge à la Haute Cour de Calcutta. Plus tôt cette même année, il avait fondé la « Société asiatique » (Asiatic Society). Le 5 octobre, il était à Bhagalpur sur le Gange, quasi au plein sud de l'Everest. Au nord-est, juste après le crépuscule, il vit le pâle rougeoiement d'un pic qu'il identifia comme « Chumalary », le Chomolhari ou Jomolhari d'aujourd'hui. Cette montagne était bien connue sur les plaines, repère familier dominant l'antique route commerciale entre Sikkim et Tibet au-dessus de la vallée de Chumbi. Elle est en outre sacrée, particulièrement pour les écoles Kagyu du bouddhisme tibétain et associée aux Tsering-ma, les cinq « sœurs de longue vie ». Les Tsering-ma habitent les mythes entourant le poète et yogi du XIe siècle Milarepa. Elles sont les protectrices du *dharma* ; l'une d'elles, Miyo Lansangma, de couleur jaune, tenant un bol de nourriture dans une main et une guenon dans l'autre, chevauche une tigresse. On l'a aussi associée à une autre montagne : Chomolungma, ou le mont Everest.

Jones n'hésitait jamais à extrapoler : sa vision du Jomolhari inspira sa curiosité. S'il était plus connu comme philologue et linguiste que comme arpenteur et cartographe, il n'ignorait pas ces matières car son père avait jadis écrit un célèbre manuel didactique de navigation. Il avait rencontré tant George Bogle que Samuel Turner à Calcutta ; grâce à leurs informations, il avait une idée assez claire de l'immensité de la chaîne. D'après les travaux de Rennell et d'autres, il devina que le Jomolhari

« devait être à une distance d'au moins 244 milles anglais » de lui. En fait, il se situe à 228 milles (367 kilomètres) à vol d'oiseau. Malgré tout, une telle distance avait une conséquence évidente pour Jones : ces montagnes n'étaient pas seulement d'une altitude exceptionnelle, on avait « maintes raisons de penser qu'on apercevait depuis Bhagilpoor les plus hautes montagnes du monde, sans excepter les Andes ».

Il était naturel qu'il pense aux Andes. À la fin des années 1730, l'Académie des Sciences française avait lancé une expédition pour calculer la longueur d'un seul degré de longitude à l'équateur, dans le but de résoudre l'énigme posée par Isaac Newton : savoir si la circonférence de la Terre était plus grande à l'équateur qu'autour des pôles ; vivions-nous sur un pamplemousse ou sur un œuf ? Les mesures de ce calcul furent prises dans l'Équateur actuel et ce travail déboucha finalement sur le système métrique. Les savants, dont deux Espagnols, mesurèrent aussi l'altitude d'un immense volcan andin appelé Chimborazo, près de la ville de Quito, juste au sud de l'équateur. Le mathématicien français Charles-Marie de La Condamine détermina une altitude de 6274 mètres ; son homologue espagnol Jorge Juan y Santacilia obtint 6 586 mètres, différence considérable. Plus tard dans le siècle, une exploration longue de cinq ans, sous la conduite d'Alessandro Malaspina, évalua l'altitude du volcan à 6 352 mètres. Alexander von Humboldt, ayant lui-même calculé 6544 mètres puis tenté de gravir la montagne, s'efforça longtemps d'élucider ces variations : entre autres causes, il pointa des différences de calcul de la pression atmosphérique et la réfraction de la lumière dans l'atmosphère. (La vraie valeur est, de fait, de 6 263 mètres.) En d'autres termes, certains des meilleurs esprits du XVIIIe siècle avaient consacré beaucoup de temps aux Andes et le public cultivé voyait dans le volcan de Chimborazo la plus haute montagne du monde. Il s'avère que sa cime est le point le plus éloigné du cœur de la planète, du fait de son renflement à l'équateur. L'Everest se trouve plus au nord de 3 100 kilomètres, à la latitude de presque 30° N. Cependant, s'agissant de son altitude par rapport au niveau de la mer, le Chimborazo reste médiocre en comparaison des critères himalayens. Le Jomolhari, qu'envisageait Jones, le dépasse de plus de mille mètres.

Détrôner les Andes prendrait des décennies, malgré l'accumulation d'indices. Sir William Jones mourut en 1794 et fut enterré dans le même cimetière de Calcutta que George Bogle. À l'époque de sa mort, il se

consacrait à une énorme traduction du droit hindou, tâche reprise par Henry Colebrooke, fonctionnaire et remarquable spécialiste du sanskrit. Au milieu de la décennie 1790, Colebrooke était un percepteur-adjoint à Purnia dans le Nord du Bihar. Comme Jones – mais en s'étant rapproché de quelque 140 kilomètres – il fit des observations des montagnes situées au nord et leur attribua une altitude d'environ 26000 pieds, soit 8000 mètres. L'information intéressa fort son cousin Robert Colebrooke, qui venait d'être nommé arpenteur général du Bengale, non sans le frustrer. L'Himalaya restait très lointain et toute mesure effectuée depuis les plaines était entachée de conjecture et de doute.

L'occasion de mieux le voir se présenta en avril 1802 quand un jeune arpenteur arriva à Katmandou avec la mission commerciale du capitaine William Knox, conformément aux termes du traité de Danapur en 1801. Le capitaine Charles Crawford, le vrai signataire du document, commandait l'escorte militaire de Knox et du chirurgien botaniste Francis Buchanan-Hamilton. Au cours des onze mois passés par la mission à Katmandou, Crawford entreprit de faire une carte de la vallée de Katmandou. À une échelle de 2,5 cm pour un peu plus de 200 mètres (un pouce pour une encablure), cette carte ne proposait pas qu'une interprétation remarquablement exacte de la géographie de la vallée, c'était un bel objet. Buchanan-Hamilton en joignit un exemplaire à son herbier de spécimens, à d'élégantes illustrations en couleur et des manuscrits qu'il remit à James Edward Smith, fondateur de la Linnaean Society, à l'origine des études botaniques du Népal. Certes, la carte contenait des informations militaires sensibles, mais le patron du botaniste était le gouverneur général Richard Wellesley, qui permit à Crawford de la donner à Smith. Robert Colebrooke fut également impressionné par ce travail, qu'il jugea « exécuté avec un soin particulier ». On promut Crawford auquel on confia le soin de relever la frontière septentrionale du Bengale.

Crawford n'avait pas fait qu'arpenter la vallée lors de son séjour à Katmandou. Il avait bien regardé les montagnes au nord et s'était persuadé qu'elles étaient « d'une hauteur considérable ». Il prit des relevés de tous les pics les plus visibles et de plusieurs points de vue, dont probablement Langtang Lirung et Dorje Lhakpa. Une fois sa propre altitude approximative déterminée, en tenant compte de la réfraction, en calculant la distance et en appliquant la trigonométrie, il évalua la hauteur des montagnes du nord entre 11 000 et 20 000 pieds (de 3 350 à 6 100 mètres)

au-dessus de ses « stations d'observation ». Malheureusement, pour lui-même comme pour nous, il ne transmit pas ses calculs à Calcutta, ni schémas ni journal de son relevé. Crawford dit plus tard à Henry Colebrooke que ses documents se trouvaient en Angleterre, mais ils n'ont jamais refait surface et l'on suppose généralement qu'ils sont perdus. Il est impossible de répondre aux diverses questions posées par son travail. Comment connut-il la distance le séparant des montagnes ? Comment calcula-t-il son altitude dans la vallée ? Il disposait sans doute de techniques le lui permettant. Le savant Jean-André Deluc avait calculé l'altitude à partir du point d'ébullition de l'eau en 1762. On n'a pas la preuve que Crawford en ait fait autant.

Malgré tout, l'histoire du jeune officier eut un impact. L'expansion rapide de la Compagnie à cette époque amenait de plus en plus de territoires dans son orbite. Le gouverneur général Richard Wellesley, son chef d'état-major le général Gerald Lake et le frère de Wellesley, Arthur, futur duc de Wellington, triomphèrent de l'empire Maratha pendant les premières années du XIXe siècle en mettant pour la première fois le cours supérieur du Gange à portée d'exploration britannique. Pour Robert Colebrooke, l'occasion était irrésistible. On se rappelle que la carte du Gange supérieur de James Rennell était hypothétique, car les arpenteurs tibétains dépêchés par les jésuites ne s'y étaient pas rendus, se contentant de transmettre ce qu'on leur avait raconté. Le fleuve, écrit Rennell, était « réputé prendre sa source dans les vastes montagnes du Tibet ». Il le représente arrivant en Inde via un tunnel et reprend la légende hindouiste selon laquelle le fleuve émerge d'un grand rocher appelé « la gueule de la vache ». Par la suite, Rennell et Colebrooke s'étaient affrontés devant le projet du second de percer un canal dans le cours inférieur du fleuve pour empêcher ses constantes variations de cours. Pour Rennell, ce plan était infaisable et il exhorta la Compagnie à le rejeter. Voici que Colebrooke avait l'occasion d'embellir sa réputation d'arpenteur général en résolvant l'énigme des sources du Gange, inconnues de son prédécesseur. « Un relevé véritable du Gange, écrit son cousin Henry dans la revue *Asiatic Journal*, en décochant une flèche sournoise à Rennell, au-dessus de Haridwar (où il pénètre en territoire britannique), jusqu'au point le plus éloigné de son repérage par les pèlerins hindous et jusqu'à sa source accessible la plus distante, c'était là un digne objet de l'entre-prise britannique. » Robert Colbrooke commença son dernier voyage à l'automne 1807, en emmenant sa femme et les deux aînés de leurs neuf enfants pour

remonter le fleuve dans un bateau de campagne vers Kanpur. La nuit, la famille écoutait le rugissement des tigres, le jour elle attirait des foules de badauds qui, selon la formule de John Keay, « n'avaient jamais rencontré d'Européens, *a fortiori* un couple reproducteur avec rejetons ». En route vers Kanpur, ils explorèrent la rivière Rapti et la ville de Gorakhpur, presque en plein sud de la chaîne de l'Annapurna au Népal. Colebrook fit des relevés de deux pics au nord, très probablement l'Annapurna lui-même et l'autre pic de plus de 8 000 mètres, le Dhaulagiri. Il calcula que chacun avait « plus de cinq milles d'altitude perpendiculaire au-dessus du niveau de la plaine où je me trouvais ».

Après avoir fêté Noël à Lucknow, femme et enfants rentrèrent à la maison tandis que l'arpenteur passait le reste de la saison froide dans les jungles du Kumaon. Ce pays étant plus hostile, il avait donc la protection d'un détachement de cipayes commandé par le lieutenant William Webb, lequel n'avait que vingt-deux ans, mais une petite formation d'arpenteur. C'est alors que Colebrooke tomba malade : malaria et dysenterie. Comme à tant d'arpenteurs qui lui succédèrent à la lisière de l'Himalaya, la jungle des *terai* lui avait été fatale. À un endroit appelé Pilibhit, à quelque 50 kilomètres au nord-est de Bareilly, tout à côté de la pointe sud-ouest du Népal actuel, Colebrook fit une autre série d'observations des montagnes, mais ne put poursuivre sa route. Il regagna Bareilly et chargea Webb de poursuivre la mission pour trouver la source du Gange. En août, il déclinait rapidement et il fut transporté en bateau vers le Bengale. Il mourut un mois plus tard à Bhagalpur où William Jones, des années auparavant, avait observé le Jomolhari, rougeoyant au crépuscule.

Webb n'était pas seul pour accomplir cette mission aux sources du Gange. Le capitaine Felix Raper, ami de régiment, le 10e d'Infanterie du Bengale indigène, l'accompagnait et tint un journal de l'aventure. Le troisième membre du groupe était très différent, c'était un Anglo-Indien quasi mythique, du nom de Hyder Jung Hearsey. À vingt-cinq ans, c'était un soldat déjà endurci, un mercenaire portant le nom de l'empereur Hyder Ali de Mysore, contre lequel son père avait combattu peu avant sa naissance en 1782. (On orthographie parfois son nom Hyder *Young* Hearsey.) L'aïeul et le bisaïeul du garçon avaient fait partie des vaincus de la bataille de Culloden qui vit la défaite définitive des rebelles jacobites. Du coup, ils avaient perdu les propriétés familiales du Cumberland. Hyder avait gardé quelque chose du rebelle. Sa mère était la concubine indienne d'Andrew

Hearsey, mais nous ignorons son nom. Par la suite, son père, de passage en Angleterre pour un procès, épousa une Anglaise, Charlotte Crane. Si les enfants de ce dernier lit purent trouver un poste dans la Compagnie – John, demi-frère de Hyder, fit une belle carrière militaire pour atteindre le rang de général et réprimer la révolte de 1857 – Hyder, en tant que métis, fut ostracisé. Il reçut quelque instruction scolaire à Woolwich, mais dut se débrouiller par ailleurs.

À l'âge de seize ans, l'année de la mort de son père, il était entré au service de Saadat Ali Khan, *nabab* d'Oudh, mais il passa rapidement comme élève-officier dans l'armée de l'étrange mercenaire français Pierre Cuillier-Perron, ancien marin au service de la confédération de Maratha qui domina l'essentiel de l'Inde à la fin du XVIIIe siècle. À dix-sept ans, Hyder se distingua au siège d'Agra et s'attira la gratitude de Perron. Mais quand celui-ci se mit à envisager le rétablissement de la puissance française en Inde, nombre de ses officiers britanniques et anglo-indiens le quittèrent, dont Hyder. Peu après, il se trouva opposé à son vieux commandant au service du mercenaire irlandais George Thomas puis, après la mort de Thomas, il fonda sa propre armée qu'il plaça au service de la Compagnie. Il épousa aussi Zuhur-ul-Nisa, fille adoptive de l'empereur moghol Akbar II, ce qui illustrait son ascension sociale. Sa femme possédait des domaines près de Bareilly, récemment cédé à la Compagnie par le *nabab* d'Oudh : c'est là que Colebrooke avait déniché ce « diamant brut », farouchement autonome. Bien évidemment, Webb et Raper ne l'aimaient pas.

Ce trio arriva à Haridwar au moment de la foire de printemps, qui coïncidait en 1808 avec le pèlerinage lustral du Kumbh Mela (« l'assemblée autour de l'eau »). Ce n'était pas encore l'immense événement d'aujourd'hui (qui peut réunir des dizaines de millions d'hindouistes) mais il était déjà majeur. Célébré tous les douze ans, ce grand festival se déroulait rarement sans violence ou catastrophe. Beaucoup des pèlerins étaient des *gosain*, venus pour affaires autant que pour se purifier. La foire s'accompagnait également de pratiques sinistres : des centaines d'esclaves étaient à vendre, « des deux sexes, de trois à trente ans », chassés depuis les collines. Par hasard, l'expédition y rencontra le gouverneur gorkha de Shrinagar, Hasti Dal Chautariya, homme corpulent et jovial venu pour le pèlerinage. (Lui et Hyder Hearsey se retrouveraient quelques années plus tard face à face lors de la guerre entre la Compagnie et Gorkha : Hearsey commandait les supplétifs qui formeraient les régiments de Gurkhas.) Hasti

Dal ne voyait pas d'objections à ce que les Anglais continuent leur chemin vers l'amont, mais il fut vite remplacé et le nouveau gouverneur, Bhairav Thapa, n'était pas aussi aimable : les voyageurs durent verser une somme exorbitante aux porteurs pour avancer et pénétrer dans le système de vallées déchiquetées des collines intermédiaires, « un grand labyrinthe sans plan », selon l'expression de l'arpenteur général de l'Inde John Hodgson. Le récit du voyage de Raper est plein d'intérêt :

> « Il importe de se mettre dans notre situation pour se faire une conception claire de la scène. La profondeur de la vallée en contrebas, l'élévation progressive des collines intermédiaires, la splendeur majestueuse de l'Himalaya 'couronné de nuages' constituaient un tableau si sublime que l'esprit ressentait une sorte de terreur plus que du plaisir. »

Il s'agissait, écrit Raper, « de la vue la plus sublime et effrayante que l'imagination puisse se représenter ». Il s'intéressait plus encore aux gens, captivé par les différences sociales entre ceux des montagnes et ceux des plaines.

> « Nous avons noté une grande différence de manières. Les gens semblaient beaucoup plus civilisés et, loin d'arborer des signes d'appréhension, ils se précipitaient sur la route pour nous voir passer. Les femmes elles-mêmes ne montraient pas cette timidité et cette réserve dont font montre en général les femmes de l'Hindoustan ; mais se mêlant à la foule, elles émettaient très librement leurs commentaires… Leurs vêtements sont en draps grossiers alors que ceux des hommes sont en couverture épaisse, fabriqués à partir de la laine et du poil des moutons et des chèvres spécifiques aux collines. Nous n'avons pu nous empêcher de remarquer que, même dans ces régions isolées, les montagnardes arboraient le faible habituel au sexe, en ayant le cou, les oreilles et le nez ornés d'anneaux et de perles. Quand elles ne peuvent se les permettre, elles y substituent une guirlande ou un bouquet de fleurs ; dans ce but, elles choisissent la rose blanche, pour sa beauté comme pour son parfum. »

Le trio ne parvint pas tout à fait jusqu'aux sources du Gange, mais atteignit la confluence de la Bhagirathi et du Jadh Ganga qui naît au Tibet. À ce

stade, les hommes avaient marché bien plus que prévu et la route qui restait s’annonçait encore plus dure. Webb décida d’envoyer un indigène en éclaireur. « Le *munshi*[8] du capitaine Hearsay, homme très intelligent, fut choisi pour cette mission » écrit Raper. Pour faire des observations plus exactes, on lui fournit une boussole après lui en avoir appris l’usage. » Raper prit des notes détaillées de ce qu’il avait vu de la Bhagirathi.

> « D’après l’aspect de la rivière elle-même, dont le cours est tout resserré, d’après l’extraordinaire altitude des montagnes de l’Himalaya d’où elle sourd, on ne saurait douter que sa source se situe dans les neiges éternelles ; toute autre hypothèse ne serait pas cohérente avec les principes hydrostatiques. Les pèlerins et les personnes vivant dans le voisinage, qui gagnent de quoi vivre en rapportant de l’eau de ce lieu, disent que la route après Gangotri n’est carrossable que sur quelques milles après quoi le courant est entièrement dissimulé par des congères qu’aucun voyageur n’a jamais vaincues et ne saurait vaincre. S’agissant de la Gueule de la Vache, nous avons reçu le témoignage le plus convaincant pour nous confirmer que son existence est tout à fait fabuleuse et qu’elle n’est réelle que dans le livre de foi hindouiste. »

L’idée ne semble pas être venue à Webb ni à Henry Colebrooke que Gaumukh, « la gueule de la vache », pouvait être de glace et non de pierre. Il se peut aussi que le nom mythologique de la source du Gange ait été simplement greffé au lieu réel. Le premier Britannique qui soit arrivé à Gangotri fut James Baillie Fraser, auteur de récits de voyages écossais qui visita le temple gorkha en juin 1815, peu après la guerre de la Compagnie contre le Népal. Il interrogea le prêtre au sujet de la gueule de la vache, mais celui-ci se contenta de rire et de répondre que la plupart des pèlerins venus des plaines posaient cette question.

Webb et les autres poursuivirent leur route vers la vallée de l’Alaknanda et le temple de Badrinath, puis jusqu’au village tibétain de Mana, où les missionnaires Andrade et Marques avaient trouvé des guides pour atteindre Tsaparang quelque deux siècles plus tôt. Webb constata que cette rivière était plus grande et remontait plus haut dans les montagnes que la Bhagirathi, et qu’il s’agissait en conséquence des vraies sources du Gange. Soulagé d’avoir rempli sa mission, Webb tourna bride. Henry Colebrooke,

le cousin de Robert, était désormais président de l'Asiatic Society et il lui incombait de préparer la relation de Raper pour une publication dans la livraison de 1812. Ce rapport est remarquable à plus d'un titre, notamment par la quasi-absence de Hyder Jung Hearsey. On peut affirmer sans crainte d'erreur que sa grande connaissance de la région et sa résistance physique avaient été de grands atouts pour l'expédition. Mais il en est à peine fait mention. Ce silence assourdissant dissimulait une querelle, aussi vive que complexe, touchant l'origine d'une carte que Hearsey avait envoyée à James Rennell à la fin 1808. Hearsey espérait qu'elle lui vaudrait quelque dédommagement dans la mesure où des soldats népalais avaient volé l'expédition au moment où elle quittait les montagnes. Au lieu de quoi on l'accusa aussitôt d'avoir dérobé cette carte à Webb, accusation aussitôt admise étant donné sa réputation et sa couleur de peau. Or il avait tenu son propre journal, qui rapporte l'arpentage qu'il fit, et la carte finalement adressée par Webb à ses supérieurs deux ans plus tard est loin d'avoir la qualité de celle de Hearsey.

Dans sa préface à l'article de Raper, Henry Colebrooke veille à ne pas émettre un jugement trop hâtif s'agissant de la hauteur de l'Himalaya.

> « Sans supposer que l'Himalaya dépasse les Andes, il est encore loisible de soutenir qu'une grande chaîne de montagnes qui dresse, très au-dessus des neiges éternelles, sous une latitude quasi tropicale, une succession ininterrompue de cimes altières, n'est ni surpassée ni égalée par aucune autre chaîne de montagnes sinon la Cordillère des Andes. »

En 1816, il revient sur la question dans un autre article pour l'*Asiatic Journal*. À ce stade, William Webb avait pris les mesures du Dhaulagiri et appris son nom, choses que n'avait pu faire Robert Colebrooke, en lui attribuant une hauteur de 26862 pieds, soit 8188 mètres, c'est-à-dire en ôtant 20 mètres à son altitude actuelle. Entre-temps, deux autres géomètres, John Hodgson et James Herbert, avaient atteint le Gaumukh et aperçu la flèche altière du Shivling. En repassant tous les faits recueillis à ce stade, Henry Colebrooke fut beaucoup plus catégorique :

> « Je considère que les faits sont suffisants pour nous autoriser à affirmer que l'Himalaya est la chaîne de grandes montagnes les plus

> hautes qu’on ait découvertes à ce jour et dont les pics les plus élevés dépassent les plus hautes Andes. »

C’était une formidable déclaration, qui suscita une certaine dérision : n’était-ce pas un nouveau canular venu du sous-continent ? Comment Colebrooke pouvait-il être si catégorique ? L’auteur anonyme d’un long article documenté dans la renommée *Quarterly Review* était extrêmement sceptique :

> « Nous ne pouvons nous empêcher de penser qu’il est arrivé trop vite à cette conclusion. Nous n’avons pas un mot de critique à formuler sur ses calculs ou sa formule : nous avons une si haute opinion de son exactitude que nous sommes prêts à accepter ces résultats sur parole. Toute notre protestation s’adresse à l’insuffisance des faits qui autorisent la conclusion qu’il en a tirée. »

Le critique s’en prenait à la mesure du Dhaulagiri par Webb, assurément la plus convaincante de ses preuves, en soutenant avec autant de conviction qu’étant donné la distance d’où ses observations avaient été faites, la possibilité qu’elles fussent inexactes ne pouvait être ignorée. En un mot, la science fondant les mesures des Andes était beaucoup mieux étayée que celle de Colebrooke. Bien vite, après ce soupir d’indifférence lassée, les financements devinrent introuvables pour permettre de nouvelles mesures de l’Himalaya. William Webb, auquel une lumière crue donne l’apparence d’un sot, avait pourtant à peu près mis le doigt sur la bonne valeur du Dhaulagiri, mais il le devait à la chance autant qu’à l’analyse. Écarté de tout avancement, il quitta le service de la Compagnie. Puis des réductions de crédit interrompirent le travail du *Relevé de l’Inde* dans l’Himalaya durant une ou deux décennies et, bien que la guerre anglo-birmane de 1824 donne à la Compagnie accès aux régions nord-est de l’Himalaya (Richard Wilcox et James Burlton explorèrent l’Assam et la vallée du Brahmapoutre à la fin des années 1820), les géomètres n’avaient encore ni instruments ni techniques mathématiques pour mesurer exactement l’altitude de la chaîne.

Jusqu’à la fin du XVIIIe siècle, l’altitude précise du point où se faisait la mesure ne préoccupait pas à l’excès. En 1818, deux frères écossais, Alexander et James Gerard, atteignirent les pentes supérieures d’une montagne voisine du col de Shipki La, dans le district de Kinnaur, près de

l’endroit où la Sutlej sort du Tibet, simplement « pour voir le baromètre sous quinze pouces », en marquant ainsi, pensaient-ils, un record d’altitude mondial. Ils souffrirent terriblement du « mal d’altitude », le comparant à « l’effet sédatif de l’ivresse ». Ils annoncèrent être montés plus haut qu’Alexander von Humboldt sur le Chimborazo en 1802, mais l’intéressé ne fut pas impressionné : « ces ascensions montagnardes, quelle que soit la curiosité publique qu’elles suscitent, ont très peu d’utilité scientifique. » L’altitude en revanche était de plus en plus importante, grâce notamment au point de vue scientifique de Humboldt. Où qu’on soit sur la planète, l’altitude affectait en effet la répartition des plantes, tout comme la latitude : c’était une raison impérative pour mesurer exactement l’altitude des montagnes. Comme le souligne le botaniste William Griffiths qui se rendit au Bhoutan en 1837, « le botaniste qui voyage sans avoir le moyen de déterminer ces valeurs sacrifie la moitié du prix de sa collection. »

L’ironie a voulu que l’article suivant celui de Colebrooke dans cette même livraison de l’*Asiatic Journal* de 1816 soit dû à un homme dont les travaux allaient finalement permettre de calculer exactement l’altitude de l’Himalaya. Durant plus d’une décennie, William Lambton avait peu à peu remonté toute l’Inde, du sud au nord, à travailler dans une quasi-obscurité, à trianguler une séquence merveilleusement précise de positions, le « grand arc indien du méridien ». Protégé d’Arthur Wellesley, Lambton n’était pas qu’un géomètre, c’était un géodésien, qui mesurait précisément la forme géométrique de la terre, en s’inspirant du géomètre écossais William Roy, dont la trigonométrie sphérique novatrice fut le jalon qui permit de passer des cartes approximatives du passé à la cartographie moderne. À partir de 1818, la lente et constante poursuite de ce travail sur cinq décennies fut baptisée le *Grand relevé trigonométrique de l’Inde*, ou simplement le *Grand Relevé*. On a peine aujourd’hui à mesurer l’ampleur de ce qu’il accomplit, et à quel coût humain ; c’est comme juger du miracle d’un téléphone analogique depuis l’ère de Google, mais en y intégrant le risque très plausible de la mort. Le géographe Clements Markham a calculé qu’aux pires époques de relevés le long de la frontière du Népal, le nombre de morts – Britanniques et Indiens – se comptait en centaines. Dans le diagramme des positions fixes éventuellement tiré du *Grand relevé* en 1870, on a l’impression que l’Inde a poussé une épine d’échafaudages en étendant les bras de part et d’autre. C’est à partir de ces bras qu’on finit par mesurer la véritable altitude de l’Himalaya. Mais on n’avait pas plus tôt

achevé et admiré le relevé que la technologie prit le relais en faisant oublier l'énormité de l'entreprise.

Lambton, toujours humble et déterminé, mourut à l'ouvrage, âgé de 70 ans, en laissant pour successeur plus fameux l'irascible George Everest. Sa famille était de Greenwich, à l'est de Londres, site du méridien zéro, et prononçait son nom à la française « Eve-rest » ; George rabrouait quiconque disait « Ever-est ». Lui succéda à l'arpentage général un Andrew Waugh qui, contre les usages, donna le nom de son mentor à la montagne qu'il avait lui-même observée en 1847, montagne évaluée en 1850 comme la plus haute mesurée, plus haute que le Kangchenjunga, si visible depuis Darjeeling. Cela ne se passa pas comme on le rapporte parfois : un calculateur se serait rué dans le bureau de Waugh en affirmant avoir découvert le plus haut point de la planète. Ce travail fut un processus de lente accrétion, dont le résultat ne fut rendu public qu'en 1856. Même à cette date, on se demandait si un nouveau prétendant découvert dans les montagnes voisines de la chaîne du Karakoram, baptisé K2 sur le schéma du géomètre, ne pouvait être plus haut. Everest lui-même ne vit jamais sa montagne ; son intérêt pour l'Himalaya se limitait essentiellement à jouir de l'air frais près de la nouvelle villégiature d'altitude de Mussoorie. Il s'en tint aussi à la règle du *Relevé de l'Inde* d'attribuer des noms locaux à tout ce qui était mesuré. On ne sait ce qu'il pensa du fait d'accoler son nom à la plus haute montagne du monde.

À l'époque de l'observation de Waugh, Everest était de retour en Angleterre, chassant à courre le renard dans le Leicestershire. Par la suite, il s'installa définitivement à Londres, devenue la ville impériale de l'Angleterre victorienne. À l'époque de sa naissance, en 1790, l'Himalaya se trouvait aux franges de la sphère d'influence de la Compagnie ; l'Angleterre n'était qu'une des puissances en concurrence. À présent, dans son vieil âge, ces montagnes formaient la frontière septentrionale du Raj britannique, entreprise fort différente par la philosophie et la culture. Avec l'évolution de l'Inde britannique, reflet du progrès technologique de la Révolution industrielle, les finalités de la géographie himalayenne se transformèrent aussi pour devenir un outil finement calibré de « grande utilité pratique », selon l'expression de William Webb. À ce stade, la carte politique de l'Himalaya avait été déchirée et entièrement redessinée.

8 Traducteur. (NdT)

11

Le tyran et l’érudit

Au matin du 12 mai 1857, un jeune capitaine entrait au galop dans la station d’altitude de Shimla, porteur d’un télégramme. Le message avait été envoyé depuis Delhi au père du capitaine, Sir Henry Barnard, officier commandant la division Sirhind de l’armée du Bengale, cantonnée à 200 kilomètres au nord de la ville à Ambala. Son fils le faisait maintenant suivre au commandant en chef de l’armée indienne. Envoyé à Ambala via le tout nouveau système télégraphique indien, le message signalait les premiers coups de feu de ce que la puissance coloniale britannique appellerait la Mutinerie des Cipayes et que beaucoup d’Indiens qualifient de Première guerre d’Indépendance. Les guerres n’avaient pas manqué contre l’hégémonie britannique en Asie du Sud, dont les très récents conflits contre les Sikhs des années 1840. Cette fois, c’était autre chose. Il s’agissait d’une révolte venue de l’intérieur, qui frappait le cœur de l’appareil de sécurité britannique, l’armée et la police. Ce qui avait commencé comme une révolte des troupes dans la ville de garnison de Meerut, non loin des piémonts, s’étendit bientôt vers le sud et Delhi, puis sur les plaines septentrionales de l’Inde.

Le commandant en chef, le général George Anson, fourra le télégramme sous son assiette tandis qu’il finissait son petit-déjeuner dans la fraîcheur d’une nouvelle matinée himalayenne. Il connaissait mal le sous-continent. Il ne s’était plus battu depuis Waterloo, où il était un jeune garde subalterne, et avait passé l’essentiel de l’entre-deux au Parlement, comme élu. Il était

passionné de courses de chevaux et de jeux de cartes. Sa nomination l'année précédente ne l'avait guère enchanté. Officier du service de la reine, Anson avait peu de considération pour l'armée indienne qu'il jugeait indisciplinée. Il n'avait pas davantage d'égards pour les exigences culturelles des cipayes. Comme la plupart des soldats qu'il commandait, il avait gagné les collines depuis Ambala pour échapper à la touffeur de l'été indien que sa santé supportait fort mal : il refusa d'abord de bouger. Il ordonna de s'assurer des arsenaux et de déplacer les troupes depuis les montagnes vers Delhi. Trois jours plus tard, la situation tournant au désastre, il était de retour à Ambala et déplorait que « la conduite de l'armée indigène ait détruit toute confiance dans n'importe quel régiment ». Il allait mourir du choléra dans la quinzaine, date à laquelle l'Inde serait en flammes.

À Shimla, la nouvelle de la mutinerie des troupes « indigènes » propagea vite la panique : c'était un microcosme de la grande crise, la villégiature d'altitude étant elle-même une échelle réduite des Britanniques en Inde. Quarante ans plus tôt, Shimla, future capitale d'été du Raj, n'avait été qu'un petit hameau montagneux niché dans une forêt dense, trophée pris aux Gorkhas en 1815 et offert au maharajah de Patiala pour le récompenser de son soutien dans la guerre contre le Népal. La région était piquetée de forts gorkhas, dont un dans la proche Jutogh. Le pays était donc bien connu des officiers et fonctionnaires britanniques cantonnés dans le voisinage. Le paysage accidenté de Shimla associait l'idéal romantique contemporain du sublime à une certaine fraîcheur, loin de la chaleur souvent mortelle des mois d'été. Un fonctionnaire chargé de la politique, le sympathique Charles Kennedy, y fit bâtir la première maison *pukka*[9] et des amis de passage acquirent des terrains pour en faire autant. Ce fut le début d'un petit boom immobilier. Des sanatoriums ouvrirent non loin. Enfin, par son séjour de 1827, le gouverneur général Lord Amherst lança Shimla. Elle cessa d'être une retraite pour devenir un tourbillon mondain, « la villégiature des riches, des oisifs et des valétudinaires » selon le mot piquant du botaniste et voyageur français Victor Jacquemont en 1829.

Une communauté coloniale s'était formée dont les noms factices de villas dévoilent les préoccupations : *Richmond Villa*, *Woodbine Cottage*, *The Briars* ou *Annandale View*. Écrivant à sa femme, l'architecte Edwin Lutyens décrit le côté surréaliste de Shimla : « Si l'on nous disait qu'elles ont été bâties par des singes, on ne pourrait que s'écrier quels merveilleux

singes – il faut les tuer de peur qu'ils recommencent ! » C'était un univers de théâtre amateur, de tir à l'arc sur la pelouse, et surtout de commérages. « Il n'y a peut-être pas d'autre endroit au monde, écrit un correspondant du *Pioneer* plus tard dans le siècle, où les passions de la nature humaine soient aussi exposées à la dissection que dans ces stations d'altitude reculées, sur les pentes des neiges éternelles. » Les serviteurs de l'empire jouissaient d'un mode de vie qu'ils n'auraient jamais pu se permettre au pays et leurs loisirs leur laissaient tout le temps de bavarder. Pourtant, bien que sans soucis domestiques, ils découvraient qu'à Shimla, « le mécontentement prospère, que jalousie et scandale dominent. La petitesse de la société, clapotant dans un si minuscule marigot, a tous les attributs de la stagnation. »

À la fin des années 1830, au moment où la ville prenait son essor, une toute jeune mariée, née à Sligo sur la côte ouest de l'Irlande, arrivait à Shimla. Sa beauté, rehaussée d'un zeste de gènes espagnols, suscita quantité « de jalousie et de scandale ». Car elle s'appelait à présent Eliza James. Son beau-père, administrateur en chef adjoint, avait renvoyé cette sauvageonne chez ses parents écossais pour la policer, mais en vain. Elle se sauva en Inde à quinze ans avec « une sorte de dandy aux gilets flamboyants et aux dents étincelantes », selon Emily Eden, sœur du gouverneur général Lord Auckland. Il avait deux fois son âge mais n'était qu'un subalterne dans le besoin. D'après Emily Eden,

> « Eliza est très jolie et une bonne petite, mais ils sont très pauvres ; elle est très jeune et vive et si elle tombe en de mauvaises mains, elle aura vite fait de se mettre dans le pétrin. Pour l'instant, mari et femme sont très entichés l'un de l'autre, mais une fille mariée à quinze ans sait-elle ce qu'elle veut ? »

Quand le couple regagna Calcutta, son « gilet flamboyant » l'abandonna. Sur le bateau qui la ramenait en Europe, à nouveau seule, la jeune femme prit le nom de Lola Montez, danseuse espagnole autoproclamée qui compterait Frantz Liszt et Louis Ier de Bavière parmi ses soupirants, de même que Jang Bahadur Rana, Premier ministre du Népal.

Les habitants de Shimla étaient tout autant centrés sur eux-mêmes, à la mode coloniale. Le journaliste irlandais William Howard Russell, rendu célèbre par ses dépêches sur la guerre de Crimée, fit le tour du sous-

continent à la fin de la rébellion en 1858 et passa plusieurs semaines à Shimla. Il a laissé un aperçu peu flatteur des moments précédant le dîner au club de Shimla :

> « Les domestiques se dépêchent de servir les sahibs, venus dîner depuis les bungalows éloignés. Le cliquetis des assiettes et des plats annonce que le dîner est bientôt prêt. Les officiers et civils britanniques, portant tous les styles de costumes anglo-indiens, sont rangés contre les murs du salon, dans l'attente du signal de la curée. Le petit groupe dans l'angle arrive du salon de jeux et l'on chuchote que le vieux major Stager a raflé 700 roupies au jeune enseigne Griffin depuis le déjeuner ; mais celui-ci ne pourra jamais payer à moins de recevoir bientôt sa part de la prise de Delhi ; et le petit Shuffle, partenaire du Major, qui ne semble pas avoir vingt ans, mais jouit d'une réputation de grand flegme, aurait soutiré presque deux fois plus à ce vieux civil, venu soigner son foie depuis les plaines avec une bourse bien remplie. Les autres sont les officiers sans affectation des régiments d'ex-cipayes, des officiers de la Reine, des civils, médecins, valétudinaires, généraux limogés, convalescents de blessures ou de maladies ; et la conversation roule sur le sport, les bals, les promotions, les échanges, l'Europe et un peu de politique, réchauffés depuis le dernier *Overland Mail* ; mais de manière générale, toutes les questions sérieuses sont proscrites et il est presque drôle d'observer l'*esprit de corps* excessif – l'une des vertus aussi bien qu'un défaut du caractère anglais – qui sépare à présent les officiers de la Reine, du service de la Compagnie et des départements civils en groupes distincts. »

Russell voyait l'angoisse des hommes dont les projets avaient été renversés par la révolte et les réformes lourdes de conséquences qu'elle provoqua à mesure que la Compagnie était liquidée et remplacée par la Couronne. Loin des plaines, Shimla était remplie de gens faisant le point, évaluant leur carrière, affirmant leur prestige tout en recréant le système social britannique à l'ombre de l'Himalaya. L'endroit lui-même, qui possédait une histoire propre, riche, complexe et autochtone n'était, pour ses nouveaux occupants, qu'un matériel brut à acquérir et améliorer, appropriation reflétée dans les toponymes donnés à Shimla et les montagnes l'entourant :

Lord Bentinck's Nose, une colline à l'horizon nord-ouest de la ville réputée ressembler au nez du gouverneur général qui avait signé l'acte donnant la propriété de la ville aux Anglais dans les années 1830 ; Boileauganj, pour le soldat et ingénieur John Theophilus Boileau, qui conçut et posa la première pierre de Christ Church, finalement consacrée en 1857 pour amener l'anglicanisme en Himalaya l'année même où éclata la plus grave crise existentielle qu'eussent affrontée les Anglais en un siècle.

Pour la plupart, de Meerut à Madras, les fonctionnaires firent face à la révolte avec courage et détermination. Le magistrat de Fatehpur, Robert Tucker, qui avait érigé autour de son bungalow des colonnes de pierre gravées des dix commandements en hindi et ourdou, mourut sur le toit de son tribunal, une bible dans la main et son pistolet dans l'autre, après avoir tué une douzaine de ses assaillants. On lisait ceci sur sa pierre tombale : « Tombé à son poste en 1857, les yeux fixés sur Jésus ». Ce n'est pas ce qui s'était passé à Shimla. Les ragots avaient énervé la ville. Les 14 et 15 mai, alors que le commandant en chef était en route pour Ambala, arriva un tourbillon de rumeurs : dans les casernes voisines de Jutogh, le bataillon Nasiri des Gurkhas – pas l'un de ceux formés pendant la guerre contre le Népal, mais une unité plus récente – s'était soulevé. Les troupes auraient refusé de partir vers Delhi comme le leur ordonnait le général Anson. L'épouse du colonel Keith Young (procureur général de l'armée) écrivit à sa sœur :

> « Les gens pensent que les Gurkhas vont attaquer Shimla et la piller. Notre Commissaire (Lord William Hay) et d'autres ont dit qu'il ne s'agissait que d'un on-dit et que le régiment était fiable ; pourtant, on a vu des Gurkhas rire au bazar, parler de l'affaire de Delhi et siffler un Anglais qui passait. Une autre rumeur a circulé selon laquelle ils partiraient comme on le leur ordonnait, mais pour s'associer au camp ayant le dessus, Européens ou indigènes. »

De simples rumeurs de mutinerie gurkha suffisaient à terroriser la population européenne de Shimla. On avait choisi la banque comme étant un point de rassemblement sûr, sous le commandement du général de division Nicholas Perry, officier réputé expérimenté, mais des douzaines de familles furent dissuadées de s'y rendre à la nouvelle que les Gurkhas occupaient déjà le bazar. Les familles du faubourg de Chhotata Shimla

étaient particulièrement exposées. Une certaine Emma Young a raconté comment elle descendit se cacher dans un ravin près de sa maison, dans l'idée que les Gurkhas étaient dans le bazar. Par la suite, en arrivant à la banque, elle retrouva une centaine d'Européens armés avec deux pièces d'artillerie, assez pour repousser un assaut.

> « Mais le général Perry était tout à fait incapable de maintenir l'ordre et lui-même la proie évidente de la plus grande terreur. Il permit à plusieurs hommes de s'enivrer ; si les Gurkhas avaient décidé de venir, ils nous auraient tous facilement assassinés. Le spectacle était abject et donnait honte d'être anglaise. »

Mme Keith Young partageait la même opinion : « Certains de ces messieurs, paraît-il, se sont si mal comportés, en montrant une révoltante lâcheté – des gens dont on aurait cru qu'ils étaient prêts à tout braver ! On ne sait rien des gens avant l'épreuve. »

Ce même soir, le commissaire-adjoint de Shimla, Lord William Hay (futur marquis de Tweeddale), revint épuisé de Jutogh, où les Gurkhas l'avaient assuré qu'ils ne se mutineraient pas, pour partager cette nouvelle avec les occupants de la banque, dont certains rentrèrent sous leurs toits. Il en avait assez vu, malgré tout, pour savoir que la situation pouvait se retourner et il conseilla aux femmes de la ville de partir. Le colonel Keith Young regagna sa maison le lendemain matin. « Tout est calme. Deux cipayes sont venus peu après mon retour ; très aimables, qui ont déclaré n'avoir jamais voulu alarmer aucun 'de la race des maîtres'. Les salopards ! » Malgré cette bonne humeur, sa femme et lui quittèrent Shimla pour dormir au palais du rana, le prince de Keonthal, État resté loyal à l'égard des Britanniques, dans le village voisin de Junga. (Le « rana » fut ensuite nommé « rajah » pour « ses bons offices durant la mutinerie ». On peut douter que ses sujets aient été de cet avis.) Entre-temps, la rumeur d'un massacre à Shimla s'était répandue dans les plaines. Le 17 mai, Young écrivait à un ami pour l'assurer que tout était normal :

> « Je vous écris un mot pour vous dire qu'il n'y a pas un mot de vrai dans le soi-disant 'massacre de Shimla'. Ma femme et moi et les chers 'bébés' allons aussi bien que possible, et nous nous plaisons ici, à 16 milles de Shimla. Nous sommes arrivés ce matin – vous pourriez

> dire que nous avons fui, par crainte de la mutinerie du bataillon Nusseree de Jutogh et qu'il ne se soulève contre nous et n'ait recours à la violence. »

Quand les Anglais rentrèrent finalement chez eux, ils trouvèrent leurs maisons exactement comme ils les avaient laissées.

*

Lors de la guerre de 1814 contre Gorkha, le général David Ochterlony avait proposé aux troupes licenciées du Népal de changer d'allégeance. Au début, cette proposition en fit passer quelques centaines du côté britannique. Ce fut l'origine du premier bataillon de « Gurkhas », appelé le Nasiri, (c'est-à-dire « les amis », ou plus précisément « les aides »). Il s'agissait d'un terme moghol par lequel Ochterlony voulait exprimer son profond respect pour leur précieux service. Plus tard, à la fin des combats occidentaux, au terme de la première campagne, quelque 4 700 soldats de Gorkha étaient passés aux Britanniques. Pour Ochterlony, il valait mieux recruter ces hommes plutôt que les licencier pour qu'ils rejoignent les autres bandes armées rôdant au nord de l'Inde.

Quatre bataillons avaient été formés et d'emblée leurs relations avec leurs officiers britanniques furent inhabituellement proches, un net contraste avec les régiments de ligne. Leur présence avait aidé à stabiliser la région après la tourmente des invasions et des guerres ; elle avait stimulé l'économie locale. Pourtant ces nouveaux bataillons n'étaient pas faits de supplétifs locaux. Quelque 1 500 étaient des Gorkhas, selon l'acception de Prithvi Narayan Shah ; des Chhetris, Magars et Gurungs venus du cœur du projet gorkha. Les officiers et nombre de sous-officiers devaient venir de ce groupe. Pour le reste, ils étaient originaires de régions conquises par le Népal : Kumaon, Garhwal et districts contrôlés par Katmandou, dont Palpa et Jumla.

Calcutta avait prudemment accueilli cette nouvelle source de troupes irrégulières, meilleur marché et probablement plus fiables que le noyau de brahmanes et rajpoutes venus du Bihar et d'Oudh. Un filet de nouvelles recrues, souvent liées aux soldats déjà engagés, continuait d'arriver du Népal, bien que Katmandou eût interdit ce recrutement. Mais la plupart venaient de l'extérieur, des États des collines situés à l'ouest de la rivière

Mahakali. Un bataillon, le Kumaon, était cantonné non loin, par précaution contre une incursion militaire du Népal. On leva un deuxième bataillon et, avec le Simur, tous trois reçurent mission de protéger les collines de la région de la Sutlej de la menace grandissante d'invasion de Ranjit Singh et de son empire sikh. Ranjit, entre-temps, recrutait lui aussi des Gurkhas pour moderniser son armée. Certains venaient du Népal même, mais il essaya aussi d'attirer ceux qui étaient entrés au service de l'ennemi britannique, qui les payait moins cher.

Aujourd'hui, quand on se rappelle l'immense bravoure et sacrifice dont les Gurkhas ont fait preuve au service des Anglais durant deux guerres mondiales, on peut s'étonner que leurs intentions et leur loyauté aient paru si douteuses aux résidents effrayés de Shimla. C'est qu'un gouffre d'incompréhension s'étendait à l'époque entre la masse des coloniaux et ceux qui connaissaient les régions himalayennes où les troupes voyaient leur foyer : les officiers britanniques commandant les Gurkhas et la poignée de diplomates et de spécialistes politiques des Affaires étrangères du Bengale ayant une profonde expérience de la région. La « panique de Shimla » fut intégrée au récit de la révolte. Décrivant son séjour là-bas, le journaliste William Russell écrit :

> « Shimla était pleine de femmes et d'hommes encore plus craintifs que l'étaient les femmes, et de nombreux personnages louches étaient dans le bazar, prêts à piller et faire violence si les troupes se défaussaient. Une révolte à la frontière du Pendjab aurait pu stimuler les Sikhs, suffisamment pour qu'ils échappent au contrôle de [Sir John] Lawrence, et alors, en vérité, l'histoire aurait pu philosopher sur la chute de notre empire en Inde. »

Quelques Gurkhas se rebellèrent bien. Quand les troupes britanniques quittèrent les collines en direction de Delhi, un détachement du bataillon Nasiri cantonné dans la proche Kasauli, sous le commandement d'un *subedar* (adjudant) du nom de Bhim Singh, se retrouva détenteur du coffre de la garnison. Les hommes eurent vite fait de le forcer pour y puiser leurs arriérés de solde. Après quoi ils marchèrent sur Shimla, rencontrèrent le train de bagages du général Anson, qu'ils pillèrent, et quelques Anglais, hommes et femmes, qu'ils détroussèrent. Anson dépêcha un capitaine, David Brigg, pour les ramener à la raison et les rallier. Brigg était un bon

choix pour une mission aussi délicate. Durant plusieurs années, il avait supervisé la réalisation de la route Hindoustan-Tibet, château en Espagne imaginé par le gouverneur général Dalhousie pour dynamiser le commerce himalayen à la suite des guerres anglo-sikhs. Ce chantier reposait sur du travail forcé fourni par les chefs locaux : il était détesté. Un collègue de Briggs déclara à la Chambre des Communes en 1857 que les autochtones « détestaient tous ceux et tout ce qui avait un rapport avec la route ». Si l'occupation népalaise des collines de la Sutlej avait été honnie, l'anglaise n'était guère préférée. Malgré tout, Briggs avait su nouer des liens solides dans la région, qu'il put mettre à profit pour s'entendre avec les mutins. Presque tous furent amnistiés et correctement payés, bien que le bataillon Nasiri fût démantelé en 1858, peu après l'écrasement de la révolte.

Mis à part ce mouvement d'humeur très local, les Gurkhas s'avérèrent, non seulement braves et compétents, mais d'une loyauté inouïe à l'égard de leurs employeurs. Le bataillon Nasiri de Shimla était exceptionnel : il était encore très récent, recruté pour remplacer le bataillon précédent du même nom qu'on avait promu régiment de ligne. Ces régiments officiels de Gurkhas se montreraient d'une fiabilité à toute épreuve.

Le 14 mai, la nouvelle de la révolte atteignit Dehra Dun, sur les contreforts de l'Himalaya entre le Gange et la Yamuna, où le major Charles Reig commandait le bataillon Simur. Quatre heures plus tard, ses Gurkhas, presque au nombre de cinq cents, marchaient sur Meerut où la révolte avait éclaté, leurs poches débordant de munitions et suivis de deux éléphants en portant davantage. En chemin, ils furent tantôt harcelés, tantôt courtisés par les rebelles, sans jamais chanceler. Dès que Reid apprit le soulèvement contre le général Wilson à Delhi, il orienta plutôt ses troupes vers la capitale, en leur faisant accomplir 43 kilomètres en une nuit. Quand les Gurkhas atteignirent les hommes de Wilson, ceux du 60e Rifles ouvrirent le feu, les prenant pour l'ennemi, mais pour s'enthousiasmer en voyant que c'était des Gurkhas.

Les officiers supérieurs n'étaient pas encore convaincus – car ils doutaient de tous les indigènes – et l'on cantonna ces renforts près de l'artillerie, qui avait ordre d'ouvrir le feu sur les Gurkhas s'ils causaient le moindre ennui. Mais le général Wilson les jugeait « solides comme le fer ». Il se fiait absolument au major Reid, au surplus, au contraire de certains de ses officiers. La gaieté des Gurkhas les rendait sympathiques au soldat ordinaire ; les fusiliers du 60e et les cipayes himalayens s'appelèrent vite

« frères ». « Ils partageaient leur grog, écrit Reid, et fumaient ensemble la pipe. » Ils se transportaient mutuellement s'ils étaient blessés sur le champ de bataille. Plus de la moitié du Simur fut blessée ou tuée avant qu'on reprenne Delhi en septembre 1857, mais le régiment continua d'ignorer les appels rebelles à changer de camp. Bien vite, la vie des Gurkhas fut aussi prisée que celle des Anglais. Leur courage était infatigable. Reid racontait avoir trouvé un garçon gurkha blessé, abrité derrière un rocher, un fusil à la main. Il expliqua que l'arme appartenait à son père. Il était en train de la lui charger à l'avant quand son père avait été tué. Après quoi il avait aidé un soldat anglais du 60e, puis l'avait transporté à l'écart quand il avait été blessé. Ensuite il était retourné au combat avant d'être touché aux deux jambes. « Mais je ne suis pas gravement blessé. » Il avait quatorze ans. Reid l'enrôla sur-le-champ et le fit transporter à l'hôpital. Après Delhi, il demanda avec succès que les Gurkhas puissent s'appeler fusiliers et non plus cipayes.

Même avant 1857, les Gurkhas avaient des partisans, surtout après les guerres anglo-sikhs, quand les Anglais eurent découvert leur excellence au combat. En 1852, devant une commission spéciale de la Chambre des Lords, Sir Charles Napier, responsable de la promotion du premier bataillon nasiri dans ses attributions de commandant en chef, les qualifiait de

> « très bons soldats ; si nous en avions 30 000 en plus de 30 000 de nos propres Européens, nous aurions en Inde une force qui pourrait obéir à toutes nos volontés ; nous ne tiendrions plus l'Inde par l'opinion mais par la force brute. »

Comme on lui demandait s'il ne vaudrait pas mieux former des régiments sikhs, Napier répondit : « Certes, mais on ne peut savoir s'ils seront fidèles… Les Sikhs sont assurément de bons soldats, mais les Gurkhas sont aussi bons et ils nous sont dévoués. » L'explication de cette dévotion était complexe, bien que l'argent en fît certainement partie. Napier lui-même déclarait que « ces gens meurent de faim dans les collines », et se rappelait leur cri de joie quand il leur apprit avoir obtenu une augmentation.

Leur allégeance à l'Angleterre était moins évidente, surtout à Calcutta. Le Nord de l'Inde était inondé de bras à louer au XVIIIe siècle comme dans les premières décennies du XIXe, et bien des fonctionnaires britanniques ne voyaient dans les Gurkhas qu'un groupe de mercenaires de plus qui

changeraient volontiers d'allégeance si les choses se gâtaient. Le Népal lui-même resta hostile durant quarante ans après le traité de Sagauli. À ces arguments logiques s'ajoutait bien sûr un complexe de supériorité chrétienne parmi l'élite et un franc racisme parmi les jeunes officiers. Napier était l'un de ceux qui déploraient l'éloignement grandissant entre les cipayes et leurs officiers, lesquels ne voyaient plus d'avantage à apprendre l'hindoustani quand l'avancement résultait des seules relations.

> « Combien cette situation diffère de l'esprit qui animait les vieilles gens de renom en Inde, dont les plus jeunes faisaient leurs guides ! La seule envie de converser avec les cipayes m'aurait incité à étudier leur langue. »

Napier se heurtait fréquemment au gouverneur général Dalhousie, qui avait la moitié de son âge. (« Les événements qui pointent à l'horizon réclament la main d'un géant, écrivit-il en 1850, et nous ne disposons que d'un Pygmée. ») Dalhousie s'inquiétait de la proposition de Napier d'intégrer les Gurkhas dans l'armée du Bengale :

> « Je refuse que tout le corps soit fait de Gurkhas, d'abord parce que je ne crois pas utile d'avoir des corps entièrement composés d'étrangers et ensuite parce que nos propres sujets des collines sont de bons soldats et qu'ils méritent que nous les recrutions. »

Dalhousie resterait sceptique au sujet des Gurkhas recrutés à l'intérieur du Népal, bien qu'ils ne représentent qu'une fraction du total. De fait, les bataillons de Gurkhas, loin d'être spécifiquement népalais, étaient composites tant ethniquement que nationalement, réalité que les officiers et fonctionnaires britanniques saisissaient rarement.

Malgré ses inquiétudes, Dalhousie accéda aux demandes de Napier : les bataillons gurkhas furent englobés dans l'armée régulière du Bengale et correctement payés. Vers la fin de son mandat, il finit en outre par comprendre que le conseil de Napier au Parlement était justifié : augmenter le nombre de soldats gurkhas était essentiel pour la sécurité de l'Inde anglaise. Mais à l'époque, on négligea ces avertissements : des décennies se passeraient après la révolte indienne avant que les Britanniques aient l'autorisation de recruter des hommes à l'intérieur du Népal.

*

Au début de la mutinerie de 1857, un ancien diplomate âgé qui habitait la nouvelle villégiature de Darjeeling ajouta une note de bas de page sarcastique à l'essai qu'il avait écrit un quart de siècle plus tôt : *Sur l'origine et la classification des tribus militaires du Népal*. Brian Houghton Hodgson, ancien résident britannique à Katmandou, avait quitté la Compagnie plus de treize ans auparavant, mais nul à Calcutta ne possédait une once de sa compréhension du Népal et nul n'avait autant que lui exhorté à multiplier les régiments de Gurkhas.

> « Depuis la publication de cet article, ajoute-t-il, on a eu toute latitude d'éprouver la valeur et la disponibilité des tribus de combattants gurkhas ; on doit regretter infiniment que les conseils de Sir Henry Fane, Sir Charles Napier et Sir Henry Lawrence quant à l'utilité extrême de recruter à cette source n'aient pas été suivis il y a longtemps. »

Durant la décennie précédente, Hodgson avait vécu par intermittence à Brianstone, son bungalow perché à 2300 mètres qui regardait vers le nord et l'immensité scintillante du Kangchenjunga. Peu après son arrivée en 1846, on avait pris à tort cette cime pour la plus haute du monde. Par temps clair, à l'aube, il pouvait voir le soleil levant en lécher le sommet comme une flamme. En avril 1848, le jeune botaniste Joseph Hooker était arrivé à Brianstone pour un séjour prolongé de plusieurs mois. La vue sur le sommet l'enthousiasma.

> « Depuis ses larges épaules, je scrutai la chaîne de neiges éternelles vers l'est et l'ouest sur quelque 70 milles, sans la moindre interruption de la ligne neigeuse. C'est un merveilleux panorama, à l'effet saisissant quand le découvre la levée des brumes par un matin sans nuages. »

En considérant cette ample perspective, Hodgson tentait d'intégrer l'important savoir qu'il avait acquis pendant près d'un quart de siècle passé à Katmandou. « Je m'intéresse à l'ethnologie, à la zoologie et à l'éducation, écrit-il à sa chère sœur Fanny, tous sujets immenses et pourtant assez vierges pour conférer un intérêt permanent à des travaux sincères et

intelligents. » Les événements de 1857 provoquèrent une interruption inattendue dans cette vie d'érudition recluse : les contacts négligés de sa carrière diplomatique se réactivèrent soudain.

Un an avant le début de la révolte à Meerut, Hodgson avait reçu une requête du Premier ministre du Népal, le charismatique Jang Bahadur, dont la prise du pouvoir brutale avait mis un terme à des années de luttes intestines à la cour et fait du roi sa marionnette. Hodgson avait quitté la capitale, à ce stade, mais les deux hommes s'étaient jadis bien connus. Il retrouvait en Jang un peu de son grand-oncle, le Premier ministre Bhimsen Thapa, dont il avait vu la disgrâce. Mais il partageait aussi la méfiance qu'inspirait Jang aux fonctionnaires de Calcutta : ne s'était-il frayé son chemin au sommet par des massacres ? Jang attendait à présent que son ami garde un œil sur son futur gendre Gajraj Singh Thapa, issu d'une des plus illustres familles du Népal, qui arrivait à Darjeeling pour parfaire son anglais, lequel devenait rapidement la *lingua franca* du sous-continent. Gajraj, qui avait la vingtaine, fut si conquis par le thé et les jardins de thé de Darjeeling qu'il les introduisit au Népal.

Il séjournait depuis un an chez Hodgson quand commença la révolte. Aussitôt, comme il l'avait fait lors des guerres sikhs, Jang Bahadur proposa son aide à Calcutta en plaçant toute l'armée du Népal à la disposition des Britanniques. Pour le gouverneur général, Lord Canning, la proposition était à double tranchant. Si la situation continuait à se détériorer, alors la vaste armée gorkha risquait de passer de l'autre côté. La situation se détériora en effet, avec des massacres brutaux de femmes et enfants européens à Cawnpore et le siège féroce de Lucknow. Quant à Jang, il s'offusqua peut-être de la tiédeur de Calcutta mais, étant avant tout opportuniste, il demanda à Hodgson de s'entremettre en sa faveur. Jang avait besoin qu'un ami du Népal assure Canning que sa proposition de secours était sincère.

Dans ce but, Hodgson et sa femme Anne se rendirent à Calcutta en octobre 1857 et descendirent chez un vieil ami, Sir John Colville, premier magistrat du Bengale. Colville recommanda Hodgson au gouverneur général, dont il avait connu le père à son internat colonial, Haileybury, l'école de formation de la Compagnie. « Je ne pouvais me cacher que je n'étais plus dans le mouvement depuis des années, écrivit-il plus tard ; au surplus, j'avais toute chance d'être ignoré, étant un ami déclaré des Népalais, qu'on regardait alors avec force soupçons et méfiance. » La

femme de Canning, Lady Charlotte, était une favorite de la reine Victoria et une excellente botaniste et aquarelliste. Elle s'était rendue dans la vallée de Kangra et y avait peint le célèbre fort montagnard : elle connaissait l'Himalaya. Mais quand on lui présenta Anne Hodgson, elle balaya toute idée d'une aide népalaise : « Vous louez ces Gorkhas comme votre mari, mais je peux vous assurer qu'on les tient ici comme à peine mieux que les rebelles. » Malgré la fraîcheur de l'accueil, Hodgson s'entretint de Jang avec Canning en jouant au billard, en expliquant ses motivations et ce qu'on pourrait obtenir en sus de l'aide népalaise. Il fit comprendre à son interlocuteur que bien des choses avaient changé depuis le traité de Sagauli quarante ans plus tôt, signature à laquelle Hodgson avait assisté. Il n'était pas qu'un fonctionnaire à la retraite proposant une analyse opportune et informée. Il s'agissait d'une histoire humaine captivante centrée sur deux hommes très différents : un érudit et un tyran qui chacun apprenait de leur univers respectif.

Le père de Hodgson, qui portait le même prénom de Brian, eût-il eu plus de chance en affaires, le sort de son fils aurait pu être différent. Ce qu'il lui transmit, ce fut les gènes de Mathusalem – père et fils mourraient nonagénaires – et la passion de la chasse. Sa demeure, Lower Beech dans la paroisse de Prestbury dans le Cheshire, était pleine de chiens ; l'un des premiers souvenirs de Hodgson était celui de son père, en bouton écarlate de chasseur, debout à côté de son grand-père, propriétaire de l'hôtel Old Hall de Buxton, de retour d'un combat de coqs et mains ensanglantées. Mais les investissements dans la banque de son cousin à Macclesfield et une mine de cuivre irlandaise disparurent : la famille était ruinée. Seul le secours de parents permit de sauver les apparences, dans une certaine mesure. Les Hodgson quittèrent Prestbury pour un logis plus modeste, d'abord à Macclesfield, puis Congleton. Brian entra au collège de Macclesfield, où il excellait au cricket, et se chamaillait avec les gamins de l'école locale.

Sa mère Catherine, belle et charmante, mariée à un homme aussi affable qu'inefficace, fit ce que ferait toute mère dans sa situation : elle construisit un réseau. Son amitié avec le comte de Clarendon obtint un poste gouvernemental à son mari : gardien d'une tour Martello[10] à Clacton sur le littoral de l'Essex. Pendant ce temps, son fils partait dans un internat du Surrey. James Pattison, ancien filateur de soie, était un voisin à Congleton : en tant que directeur de la Compagnie des Indes orientales, il avait le droit

de désigner chaque année un candidat-fonctionnaire, privilège qui suscitait force démarches et corruption. On se souvient que James Mill, dans sa monumentale *Histoire de l'Inde* de 1817, affirmait que l'Empire britannique était « un vaste système de secours extérieur pour les classes dirigeantes du pays », mais entrer dans la Compagnie comme « écrivain » ou secrétaire, c'était en fait s'agréger à l'une des entreprises commerciales les plus lucratives du monde, comme entrer chez Goldman Sachs, quoique avec moins de chances d'arriver à l'âge de la retraite : le taux de mortalité des fonctionnaires en Inde était deux fois plus élevé que celui des fonctionnaires en métropole. Cependant, Pattison devait apprécier Catherine Hodgson et son fils aîné car il fit profiter ce dernier de sa nomination. Il était moins soucieux des enfants travaillant dans sa filature.

Grâce à la nomination de Pattison, Brian Hodgson entra à l'école de Haileybury avec un an d'avance, à quinze ans. On l'installa dans la maison de la vedette académique du collège, Thomas Malthus. Là se réunissaient certains des intellectuels et politiques les plus influents du début du XIXe siècle pour discuter des questions contemporaines. Le protecteur de Hodgson, James Pattison, qui présiderait bientôt la Compagnie, rendait visite au jeune homme en compagnie de son ami intime George Canning, alors président de la Chambre de contrôle de la Compagnie, plus tard Premier ministre. Canning lui donna un cours sur l'histoire coloniale anglaise et « un tableau séduisant de la carrière ouverte à un civil en Inde ». On lui offrait les clés du royaume ; sa famille attendait de lui qu'il la sauve de l'endettement ; il ne devait pas échouer.

Le jeune homme fit merveille à Haileybury où il était le premier de sa promotion ; il décrocha des prix en bengali, distinction qui le mit en vedette quand, à l'âge de dix-sept ans, il embarqua pour Calcutta et sa formation de fonctionnaire à Fort William College. Mais le climat faillit le tuer sur-le-champ. Pour qui était né sous la bruine douce et tempérée des plaines du Cheshire, la touffeur et les pluies diluviennes de la mousson étaient insupportables. Sa santé fut atteinte et ne se remit jamais tout à fait, en dépit de sa longévité. Son médecin le mit en face de ses responsabilités : six pieds sous terre, la démission ou un poste en altitude. Le choix était délicat. Il s'était voué à tirer sa famille de l'endettement, mais il y avait peu de postes auxquels il puisse survivre. En 1819, Darjeeling, futur épicentre de la production de thé, demeurait une colline arborée. Shimla restait un obscur village de l'Himalaya. Deux postes seulement étaient disponibles dans les

montagnes ; au Kumaon, récemment arraché au royaume gorkha du Népal et dans la capitale népalaise elle-même, à la résidence de Katmandou. Ces affectations, très convoitées, dépendaient du Département de la Politique étrangère de la fonction publique du Bengale. En dernière analyse, elles étaient attribuées par le gouverneur général.

En temps ordinaire, un tel poste aurait été inenvisageable pour une personne aussi jeune et inexpérimentée, mais les relations de l'intéressé à Calcutta parlaient pour lui. L'une de ses tantes était liée à Lady Elizabeth D'Oyly, épouse de Sir Charles D'Oyly, artiste et employé de la Compagnie, dont le salon était le plus fastueux et divertissant de Calcutta. On n'aurait pu qualifier le jeune homme de mondain : au Tent Club, qui se consacrait à chasser le gibier, on le surnommait « le jeune philosophe ». Il était pourtant le bienvenu chez D'Oyly, dont le principe était d'exclure les raseurs. S'il était plus réservé que certains de ses camarades, il goûtait la conversation et la compagnie des femmes, autre effet de l'influence maternelle. Et c'est ainsi, sur un mot d'Eliza D'Oyly à sa cousine Flora, épouse du gouverneur général et marquis de Hastings, que Hodgson hérita du poste d'adjoint à George William Traill, commissaire du Kumaon. En août 1819, il fut le premier diplômé de sa classe et débattit publiquement, en persan et bengali, lors de la cérémonie de remise des diplômes. Le lendemain, on annonça officiellement sa nomination : il partait pour l'Himalaya.

Son nouveau patron, George Traill, commissaire du Garhwal et du Kumaon, était un aventurier pragmatique qui passa vingt et un ans à arpenter les montagnes, à visiter chaque endroit habité pour recenser atouts et ressources de la région. Le Kumaon souffrait depuis des générations d'une succession d'invasions, d'abord des musulmans afghans, qui terrorisaient les agriculteurs du cru et se lamentaient du froid, puis de l'armée gorkha. Ils avaient opprimé le Kumaon avec tant de cruauté qu'elle en était devenue légendaire ; la moitié des fermes de la région avaient été abandonnées. Traill avait annulé la plupart des impôts des Gorkhas et introduit un système plus équitable. Le rapport final qu'il rédigea à la fin de ses enquêtes devint un modèle pour les administrateurs ailleurs en Inde. Le gouverneur général était peut-être souverain à Calcutta, mais Traill était roi du Kumaon. C'est sous son égide que Hodgson fit son apprentissage, qu'il le suivit tout au long de l'hiver 1819 et de la première partie de 1820, à gravir d'innombrables crêtes vers tous les villages reculés où tous deux recensaient avec son chef, sans besoin d'interprètes, les problèmes

quotidiens. Traill se faisait un point d'honneur de connaître chaque aspect de la vie du Kumaon, habitude que son disciple ferait sienne.

En octobre 1820, quand Hodgson fut transféré à Katmandou comme adjoint du résident, il eût sans doute été catastrophé d'apprendre qu'il y passerait le reste de sa carrière. Ce poste n'était qu'un échelon supplémentaire. Après avoir appris de George Traill,

> « je devais me former d'après un autre, un homme doué de toute la simplicité et de plus de courtoisie que Traill – un homme qui était la perfection du bon sens et de la bonne humeur ; qui aimait les Népalais, les comprenait et faisait des merveilles pour faire adopter à une cour au tropisme chinois la nouveauté choquante des rigoureuses affaires commerciales internationales. »

Cet homme, c'était Edward Gardner, nommé à son poste à l'été 1816. Nous l'avons vu, sa mission était claire : faire aussi peu que possible le plus poliment possible. Le Népal devait être calme et la Chine assurée que ses marches occidentales restaient intouchées par la Compagnie des Indes orientales. Il passait beaucoup de temps à jardiner.

Hodgson avait peu de tâches à accomplir, sinon faire le secrétaire de Gardner. Un décret lui interdisait de s'éloigner de plus d'une demi-journée de marche de la résidence. Il avait tout le temps voulu pour apprendre le gorkhali, cette langue khas aujourd'hui appelée népalais, ainsi que le newari, langue de la vallée de Katmandou, à ajouter au bengali et au persan. Mais l'ambition le rongeait : il sollicita des amis de Calcutta et deux ans après son arrivée, il était parti, promu secrétaire-adjoint au Département de la Politique étrangère. C'était là du favoritisme, l'annonce que Hodgson était promis à une belle destinée. Peut-être à siéger au conseil de la Compagnie, ou à gouverner une province indienne. Mais de retour dans la chaleur d'étuve de Calcutta, sa santé s'effondra derechef. Regagner les collines aurait pu le sauver, mais on l'avait remplacé à Katmandou. Il fut sauvé par un phénomène rare, un homme aussi bon que puissant. William Butterworth Bayley était un personnage majeur et respecté au secrétariat de la Compagnie – il connaissait tout le monde. Quand Hodgson le sollicita, Bayley le renvoya à Katmandou en tant que receveur des postes de la résidence, fonction créée tout exprès pour lui afin qu'il garde la santé. « Regagnez le Népal et maîtrisez le sujet sous tous ses aspects, lui dit

Bayley. Pour l'instant, vous apprendrez peu de choses. Mais nous avons déjà croisé violemment le fer avec le Népal et nous recommencerons. » De fait, « maîtriser le Népal sous tous ses aspects » constituerait la tâche de sa vie.

À Katmandou, les lettres des siens et l'approfondissement de ses études le soutenaient. Il entretenait une longue et intense correspondance avec sa sœur Fanny, qui donne un aperçu précis, parfois émouvant de sa vie solitaire. Il lui expose ses frustrations et ses espérances. Fanny devint la récipiendaire de dépêches expédiées depuis le poste le plus exotique du sous-continent. Comme leur père, Hodgson était un chasseur ardent ; simultanément, il s'intéressait de plus en plus à l'histoire naturelle de la vallée. Il se mit à étudier méticuleusement ses oiseaux et animaux, ses fleurs et son agriculture.

> « Je dispose de trois artistes indigènes qui dessinent en permanence sur le motif [écrit-il à Fanny]. Je possède un tigre vivant, un mouton sauvage, une chèvre sauvage, quatre ours, trois civettes et une soixantaine de nos beaux faisans. Une ménagerie choisie ! Et mes dessins se montent à deux mille. »

Il travaillait aussi dur dans le jardin de la résidence, planta de l'avoine et des pommes de terre ; quant à la fermette mise à la disposition du résident dans les collines dominant la ville, il en fit un petit coin d'Angleterre. « L'herbe est émeraude, dit-il à sa sœur, et les traces familières déployées dans ses pâquerettes, fougères, chardons et moutardes sont chères à l'exilé. » Il arborait le même enthousiasme dans son intérêt croissant pour le bouddhisme. Sa collection de textes sanskrits était sans précédent pour un Européen. Ceux qu'il expédia à l'érudit parisien Eugène Burnouf contribuèrent à lancer l'étude universitaire du bouddhisme en Occident. Sa profonde connaissance et sa maîtrise des doctrines bouddhistes lui valurent l'amitié des lamas tibétains comme de la cour de Katmandou. Il faut attribuer son influence croissante auprès des dirigeants du Népal à cette compréhension culturelle en particulier. Il renonça à l'alcool et à la viande, notamment pour ménager son foie. « Je vis, écrit-il à Fanny, comme un Brahmane. »

Pour ses maîtres à Calcutta, il effectua une étude minutieuse de l'organisation militaire népalaise – et de la possibilité d'augmenter les

bataillons de Gurkhas de la Compagnie. Ce faisant, il conclut que la mainmise accrue de la Compagnie sur le Nord de l'Inde, loin d'avoir atténué le bellicisme du Népal, n'avait fait que le renforcer. L'annexion britannique avait détruit le système économique du pays en exacerbant le désir d'opérations militaires chez l'élite, avec celui des pillages qu'elles provoquaient. Prithvi Narayan Shah avait créé une classe dirigeante héréditaire dont le principe directeur était le service militaire. « Les soldats sont et ont été responsables de la justice et des finances à Katmandou et les administrateurs de l'intérieur. Les soldats ont été et sont tout. » Bhimsen Thapa les gardait dans un état d'agressivité constant.

> « À mon humble avis, [écrit Hodgson à Calcutta], les Gurkhas sont de loin les meilleurs soldats en Inde et, pour peu qu'on les fasse participer à notre renom militaire, j'estime qu'on pourra tabler sur la fidélité de leur bravoure et de leur militarisme pur. »

La loyauté des Gurkhas, ajouta-t-il, serait assurée par le versement d'une solde régulière. En intégrant les réserves népalaises, quelque dix mille hommes, les Britanniques verseraient à l'élite népalaise l'argent qui lui faisait défaut tout en atténuant la frustration militaire du pays. C'était une idée valide, mais lorsqu'il l'émit, au début des années 1830, l'Inde était en paix. Le gouverneur général William Bentinck et son secrétariat à Calcutta remercièrent poliment Hodgson de son rapport avant de l'enterrer.

Neuf ans après son retour à Katmandou et treize depuis sa découverte de la ville, Hodgson craignait d'échouer dans un bras mort sans influence ni importance. Bien qu'il soit nommé résident en 1833, il déclara à sa sœur : « J'ai trente-trois ans – j'ai passé les treize dernières années dans un désert sans épouse, enfants ni présence féminine. Aucune évolution, aucune compagnie ! » Quand mourut leur frère Will, peu après leur frère cadet Edward, Hodgson de remarquer à sa sœur qu'au moins ils n'auraient pas connu les déceptions et désillusions de l'âge mûr. « Heureux, trois fois heureux, ceux qui quittent cette scène tumultueuse avant d'avoir perdu la fleur de leurs sentiments vertueux ! » Il lui restait à payer les dettes de son frère. Malgré son renom croissant de savant, il se sentait déçu, tenu par le devoir d'entretenir ses parents vieillissants sans espoir d'avancement. C'est à ce moment-là, alors qu'il commençait à penser à la retraite, que Hodgson dut affronter la période la plus exigeante de sa carrière.

*

Tant que le roi Ranjendra du Népal était dans sa minorité, sous la régence de Tripura Sundari, son oncle Bhimsen Thapa avait pu maintenir sa ferme étreinte sur l'armée, en reléguant les grands rivaux de sa famille, les Pande. C'est alors que Tripura mourut du choléra, en 1832, et que Rajendra atteignit la majorité ; d'après Hodgson, le jeune roi était un « fou, cruel, violent, méchant, pusillanime et faible ». D'abord lentement, puis de plus en plus vite, l'élite du Népal implosa sous l'effet de la violence et de l'intrigue. Bhimsen, qui avait la soixantaine, s'en remettait de plus en plus à son jeune et vigoureux neveu Mathabar Singh. Hodgson, comprenant que son vieil adversaire s'affaiblissait, en profita pour proposer un nouvel accord commercial. Bhimsen en accepta le principe sans avoir la force de se heurter à l'Anglais. Cependant, il ne pouvait pas paraître trop proche des Britanniques devant la cour. Il dépêcha donc son neveu Mathabar à Calcutta à l'hiver 1835 pour qu'on lui donne la permission de se rendre à Londres et de remettre à Guillaume IV des lettres demandant une reconnaissance internationale de son régime. Hodgson s'y opposa, ce qui porta préjudice au prestige du Premier ministre. Tout était prêt pour la chute de Bhimsen.

Le roi Rajendra avait deux épouses, toutes deux portant le même nom, Laksmi Devi. La reine aînée, Samrajya Laksmi Devi, était une Pande, mère du prince héritier Surendra ; la deuxième reine, Rajya Laksmi Devi, était une Thapa. Le roi se tourmentait entre elles, tantôt harcelé ou ignoré. Quand Devendra, le nourrisson de Samrajya, mourut, la rumeur courut de son empoisonnement. Le médecin qui l'avait soigné fut atrocement torturé et livra le nom de Bhimsen Thapa comme conspirateur, peu avant d'être crucifié. On jeta Bhimsen en prison et son neveu Mathabar s'enfuit en Inde.

Ranjang Pande succéda à Bhimsen : c'était le fils de Damodar qui avait été décapité en 1804 lors de l'accession de Bhimsen. Violemment anglophobe, décidé à restaurer l'importance de sa famille, il arrivait au pouvoir au moment où la situation politique de la Compagnie se dégradait, embourbée qu'elle était en Afghanistan car inquiète de l'influence grandissante des Russes dans la région. Ranjit Singh, souverain de l'empire sikh, devenait lui aussi une menace : il avait noué des liens diplomatiques avec Katmandou. La tension entre les Anglais et le régime népalais s'aggrava tant que le gouverneur général Auckland dut dépêcher 16 000

soldats à la frontière méridionale du Népal en 1838. Malgré cette présence militaire, Hodgson était terriblement exposé.

Heureusement pour le résident qu'il était, Ranjang alla trop loin. Supposant que le roi approuverait une guerre lucrative, il avait ordonné une onéreuse refonte de l'équipement militaire : de nouveaux canons, des balles de mousquets, force poudre. Mais quand il augmenta les impôts pour ce faire, l'opinion de l'aristocratie se retourna contre lui. Voulant assurer ses arrières, Ranjang décida d'éliminer une fois pour toutes la menace latente posée par Bhimsen et Mathabar. On dépêcha des assassins en Inde pour empoisonner ce dernier qui vivait à Shimla (la manœuvre échoua), tandis qu'on accusait Bhimsen d'avoir assassiné le père du roi précédent, Girvan Yuddha, vieille rumeur tout à fait fausse. On mit à la question davantage de médecins, dont un Newar qui fut empalé devant le roi avant qu'on lui arrache le cœur. On n'avait trouvé aucune preuve, mais on laissa tout de même l'accusé en prison. Alors qu'il était épuisé, menacé de torture, on l'informa faussement qu'on avait paradé sa femme, nue, à travers la ville. Le vieil homme, brûlant de honte, se suicida. À la mort de ce vieil adversaire, Hodgson avertit ses supérieurs que, mis à part Ranjit Singh, il n'y avait pas eu de meilleur homme d'État indigène dans les époques récentes.

Durant la plus grande partie de 1840, la situation resta indécise. Les ressources de la Compagnie des Indes orientales étaient tendues, consacrées à mener la première Guerre de l'opium en Chine, tout en occupant Kaboul. Rajendra, cherchant des alliés, sollicita les Chinois. En avril, une force népalaise s'empara de plusieurs villages derrière la frontière indienne. La sécurité de Hodgson était menacée : il envoya le *munshi* principal de la résidence au palais, pour avertir Rajendra de rapides et terribles conséquences s'il était assassiné. L'armée népalaise était au bord de la mutinerie, furieuse de n'être pas payée, impatiente de piller Lucknow et Patna derrière la frontière. « Certes, le gouvernement anglais est grand, dit un général à Rajendra, convoqué sur un terrain de parade pour recevoir les doléances de l'armée, mais les chiens sauvages du Népal se soucient-ils de l'importance du troupeau qu'ils attaquent ? » Ils voulaient récupérer les anciennes colonies du pays, de part et d'autre des frontières qu'on leur avait imposées et retrouver ainsi leur prestige.

Alerté par son résident, le gouverneur général promit des troupes et Hodgson publia un ultimatum, exigeant le retrait des forces népalaises.

Comme la crise atteignait son apogée en septembre, il écrivit à ses parents : « Je soustrais un moment à mes tâches officielles pour vous dire que je vais bien et qu'il ne faut pas que vous vous inquiétiez pour moi si la guerre est déclarée contre le Népal, ce qui va probablement arriver sous peu. » Au lieu de quoi, les démonstrations de forces gorkha accouchèrent d'une souris. 75 ans après que Prithvi Narayan Shah avait consolidé une mosaïque de petits États himalayens pour constituer une nouvelle nation, la peur, la cupidité et la jalousie avaient éradiqué son élite et laissé l'économie moribonde. Les menaces martiales du Népal s'étaient avérées n'être rien de plus qu'une posture. Le Népal indemnisa la Compagnie, Ranjang fut renvoyé et remplacé par un Premier ministre plus soucieux des intérêts britanniques. Le gouverneur déversa un tombereau d'éloges sur Hodgson et sa gestion de la crise.

Le Népal ne constituerait plus jamais une menace sérieuse pour les Britanniques en Inde. La reine aînée Samrajya, scandalisée par le changement de gouvernement, continua à résister à l'influence de la Compagnie des Indes orientales, mais elle mourut à la fin de 1841, tout juste âgée de vingt-trois ans. Cet hiver-là, l'armée britannique subit sa pire humiliation du XIXe siècle quand plus de 16 000 soldats et civils périrent pendant la retraite de Kaboul. Pourtant, l'élite du Népal, mortellement affaiblie par les divisions intestines, n'était plus en mesure de profiter de la vulnérabilité anglaise. En mai 1845, le successeur de Hodgson au poste de résident, Sir Henry Lawrence, pouvait écrire à Calcutta, en se référant à ces luttes internes : « Tant de sang a coulé au Népal qu'il doit continuer à couler. » Il qualifie le flot montant d'assassinats et de sauvagerie de « procédés sanguinaires » et conclut que, dans la mesure où il n'y avait pas « d'espoir de paix domestique… je n'augure donc pas d'un danger pour le gouvernement britannique. Il n'y a pas de soldat au Népal, à peine un seul homme, qui ait déjà combattu ; et pas un qui puisse diriger une armée. » Pour la Compagnie, seule une insurrection à l'intérieur de l'Inde pouvait refaire du Népal une menace, prédiction qui reviendrait la hanter.

Hodgson lui-même avait quitté Katmandou en décembre 1843, évincé par le nouveau gouverneur général Lord Ellenborough, qui s'irritait de l'influence du résident sur les affaires intérieures népalaises tout autant qu'Auckland lui en avait su gré. Le roi Rajendra était déboussolé. Il avait connu Hodgson toute sa vie et fondit en larmes lors de leur ultime entrevue en qualifiant l'ex-résident de « sauveur du Népal », bien qu'il ait souvent

souhaité sa mort. Ôtant un joyau de son turban, il se tourna vers le nouveau venu, Henry Lawrence, et pria qu'on permît à Hodgson d'accepter ce cadeau pour la dette qu'il devait à « la prudence et à la patience de M. Hodgson face à de nombreuses et grandes provocations ». Le joyau fut refusé. Ellenborough ne témoigna pas la même reconnaissance. Il avait ordonné à Lawrence de proposer à son prédécesseur la fonction de sous-commissaire à Shimla, rétrogradation humiliante destinée à obliger Hodgson à démissionner, ce qu'il fit rapidement.

*

Le *darbar* (la cour) était désormais scindé en trois factions autour du faible Rajendra, le prince héritier, adolescent et psychopathe, Surendra, qui s'enchantait de voir torturer, et l'ex-deuxième reine Laksmi Devi, non moins manipulatrice et déterminée que la reine aînée l'avait été pour promouvoir les intérêts de son fils. Selon la formule de Lawrence, il s'agissait de « M. Népal, Maître Népal et Mme Népal ». Lawrence ne resta qu'à peine deux ans à Katmandou, mais ce fut assez pour qu'il assiste au retour, à l'essor et au brutal assassinat de Mathabar Singh, le dernier Premier ministre de Rajendra, et à son remplacement par Jang Bahadur, le potentat dont l'offre d'assistance aux Anglais serait appuyée par Hodgson jouant au billard avec Canning, quelque quatorze ans plus tard, en 1857.

Laksmi Devi avait attiré Mathabar au pays, lui faisant quitter Shimla où il vivait grâce à une pension britannique après le suicide de son oncle Bhimsen Thapa et la tentative d'assassinat contre lui. Pour le rassurer, c'est son neveu Jang Bahadur que la reine avait dépêché auprès de lui.

Le père de Jang, Bal Narsingh Kunwar, était l'un des gardes du corps de l'aïeul de Rajendra, Rana Bahadur. Lors de l'assassinat de ce dernier, en 1806, c'était lui, Bal Narsingh, qui avait tué l'assassin, ce qui lui avait valu la reconnaissance de Bhimsen Thapa. Après le putsch de Bhimsen, au terme duquel il devint Premier ministre et fit supprimer nombre de ses ennemis, le garde du corps avait été promu *kazi*, ou ministre, et plus tard gouverneur de Jumla. Quant à la mère de Jang, c'était la nièce de Bhimsen, Ganesh Kumari. À la naissance de leur premier-né, Bal Narsingh aurait voulu l'appeler Bir Narsingh, mais les Thapa s'y opposèrent et changèrent son nom en Jang Bahadur, « brave à la guerre ».

La famille Thapa étant la première au Népal, Jang connut une enfance privilégiée jusqu'à ce que la reine Samrajya Laksmi Devi jette Bhimsen en prison. Alors Jang, âgé de dix-huit ans, disparut aux regards. Pendant quelque temps, il vécut littéralement au désert, à travailler comme dompteur d'éléphants dans les jungles du *terai* pour s'acquitter de ses dettes de jeu. Après un séjour à Bénarès, les fortunes de la famille se redressèrent et Jang regagna Katmandou en 1839. Il attira l'attention du roi Rajendra lors d'une chasse à l'éléphant, début 1840. Un éléphant sauvage était cerné, mais nul n'osa en approcher jusqu'à ce que Jang vienne, à grandes enjambées, jeter un lasso autour de ses pattes arrière. Le roi fut si impressionné qu'il le promut capitaine d'artillerie. Plus tard cette année-là, le plus grand éléphant des écuries royales s'emporta et piétina son écuyer. Là encore, c'est Jang qui reprit le contrôle de l'animal. Séducteur notoire, il avait été retrouvé dans un proche lupanar. (Il prétendait avoir couché avec 1 400 femmes au cours de sa vie. Ses descendants affirment qu'il offrait 20 000 roupies à celle qui pourrait le faire jouir avant qu'il le veuille. Aucune n'obtint jamais cette somme ; on disait que son opiomanie en était responsable. Ajoutons qu'il avouait volontiers raconter des histoires sur son compte.)

Une fois ramené de Shimla à la demande de la reine Laksmi Devi, l'oncle de Jang, Mathabar, fut nommé Premier ministre fin 1843, mais il se repentit vite d'être rentré au pays. Si son neveu lui devait beaucoup, la mésentente s'installait de plus en plus entre eux. Mathabar était un homme vraiment impressionnant. Lawrence le qualifiait de « héros, même comparé aux meilleurs d'entre eux ». Jang, quoique plus jeune de vingt ans, était sorti du même moule, mais plus malin et plus brutal. Mathabar décida de rabaisser son neveu d'un cran ou deux : il le transféra du *bharadari*, ou conseil des nobles, à la garde du prince Surendra, ce dont Jang s'offensa. Entre-temps Rajendra, Surendra et Laksmi Devi se chamaillaient sans cesse. Contrairement à l'époque de Hodgson, la Compagnie arborait une indifférence glaciale, sans prendre parti. Pour Mathabar, Surendra était le membre du trio le plus manipulable. En le privilégiant, il s'aliéna la reine. Et quand celle-ci sollicita du roi la permission de faire assassiner le Premier ministre, c'est son neveu qui en reçut l'ordre.

Convoqué au palais dans la nuit, sans sa garde, Mathabar se présenta devant le roi et la reine, tous deux couchés. Jang sortit alors de derrière un paravent et abattit son oncle. Une fois certain de sa mort, Rajendra sauta de son lit, frappa le cadavre et affirma l'avoir tué. Nul ne le crut. Comme

l’observait le prince héritier, Rajendra n’aurait pu tuer un rat, a fortiori un homme comme Mathabar. Lawrence informa ses supérieurs en ces termes : « Le maharadjah a pu molester le cadavre mais je doute que Son Altesse ait eu le courage d’utiliser une arme à feu, encore moins d’affronter feu son ministre. » Malgré tout, il écarta les rumeurs de l’implication du neveu. « Bien que j’aie une piètre opinion de la moralité de Jang, je le crois vraiment innocent. » Et pourtant il était coupable.

Ce crime pesait sur Jang et sur sa conscience : il savait que s’il avait pu agir ainsi avec son oncle, il ne serait jamais en sécurité avec personne, pas même sa propre famille. Bien plus tard, alors qu’il faisait visiter sa demeure de Katmandou à l’écrivain et fonctionnaire colonial Laurence Oliphant, il s’arrêta devant certains portraits.

> « Jang attira notre attention sur l’un d’eux ; il représentait (…) un homme extrêmement beau, dont le regard ardent et le front haut semblaient quasiment justifier qu’il figure entre le duc de Wellington et la reine [Victoria]. ‘Voyez, dit Jang avec feu, c’est la reine d’Angleterre qui n’a pas de sujet plus loyal que moi.’ Puis, considérant le tableau de cet homme au regard ardent et au front haut : ‘il s’agit de mon pauvre oncle Mahtiber [sic] Singh que j’ai abattu ; il lui est très fidèle’. »

L’assassinat de Mathabar Singh amena une pause durant laquelle la Compagnie entra en guerre contre l’empire Sikh ; Sir Henry Lawrence fut rappelé de Katmandou pour recevoir une nouvelle affectation, d’abord pour assister le gouverneur général Sir Henry Hardinge, puis comme agent à Lahore. Depuis Sagauli, en route vers Calcutta, l’épouse de Lawrence, observatrice subtile et spirituelle du quotidien népalais, écrivait en janvier 1846 à leur ami George Clerk, l’un des directeurs de la Compagnie à Londres. Assimilant les factions de la cour à des chats prêts à se battre jusqu’à ce que mort s’ensuive, elle était certaine que le calme ne durerait plus longtemps.

> « Jang Bahadur, le neveu de Mathabar, est lui aussi général et porte le titre de commandant en chef. Il ne joue pas un rôle très important pour l’instant et semble consacrer son énergie à concevoir des uniformes. Mais il est actif et intelligent et si (il serait peut-être plus

juste de dire *quand*) survient un nouveau massacre à la cour, la lutte opposera probablement Jang Bahadur et Gagan Singh. »

Honoria Lawrence ne se trompait pas. En septembre de cette même année, à la fin de la soirée, le favori de la reine, son amant présumé Gagan Singh, fut « abattu dans une chambre de sa maison », selon le capitaine Ottley qui faisait fonction de résident, « alors qu'il se livrait à ses dévotions ». Son fils se précipita au palais pour en informer Laksmi Devi. Celle-ci, furieuse, se rua chez Gagan. En découvrant le corps, elle s'effondra en larmes, sans pouvoir momentanément s'acquitter des rites qu'elle était venue accomplir, placer de l'or, du basilic et des gouttes d'eau du Gange dans la bouche du défunt. Puis, mue par une solidarité féminine, elle défendit aux trois veuves de Gagan de commettre le suicide rituel (*sati*) sur le bûcher funéraire de leur mari. Ayant fait miséricorde, elle agit.

Prenant l'épée d'un de ses gardes, la reine regagna le palais et enjoignit à Jang de convoquer le *bharadari* dans l'armurerie. En attendant, Ottley nous rapporte qu'elle ne cessa de crier « qu'elle ne mangerait ni ne boirait jusqu'à ce qu'on découvre et mette à mort celui qui avait pu assassiner un ministre aussi loyal. » Jang exécuta son ordre, non sans prendre la précaution de ramener trois régiments qui lui étaient fidèles et de les poster à l'extérieur. Il flairait le danger mais aussi une chance. Quand les courtisans furent réunis, Laksmi Devi pointa le doigt sur un innocent en ordonnant qu'on le tue. Le courtisan qui reçut cette mission, Abhiman Singh, la refusa. Ayant été l'un des conspirateurs, il connaissait son innocence ; il déclara qu'il ne tuerait personne sans l'autorisation du Premier ministre, un parent du roi du nom de Fateh Jang Shah. On envoya le roi le chercher. La nuit avançait, les exaspérations aussi.

Ayant rempli sa mission et dit à Fateh Jang de se rendre à l'armurerie, Rajendra décida de chercher de l'aide à la résidence d'Angleterre. Le capitaine Ottley, jeune homme indécis, dépêcha son *munshi* pour temporiser. Et c'est ainsi que le roi du Népal attendit aux portes d'une puissance étrangère pour se plaindre, auprès d'un homme refusant de l'écouter, de l'assassinat de l'amant de sa femme… Le *munshi* suggéra poliment que le roi regagne son palais, ce qu'il fit en revenant à l'armurerie. À son arrivée, les caniveaux ruisselaient de sang et les foules obstruaient l'entrée, l'empêchant d'avancer. Le roi ne fut que trop heureux de rentrer

chez lui pour faire ce qu'il faisait en temps de crise : se cacher dans son lit. Le règne de Rajendra touchait à sa fin.

Quand Fateh Jang Shah se présenta enfin, Jang lui dit qu'il fallait appuyer la reine et exécuter Abiman Singh. Bien que Fateh s'y refuse, Abiman redoutait à présent un complot. Il demanda à ses gardes d'armer leurs mousquets. Ce que voyant, Jang gravit l'étroit escalier pour avertir la reine qui observait depuis l'étage. Elle descendit dans la cour pour redemander que fût tué celui qu'elle accusait. Rien ne se passant, elle tenta elle-même de se jeter sur lui. Fateh Jang Shah et Abhiman la maîtrisèrent mais, tout en la suivant dans l'escalier, quelqu'un, sans doute l'un des frères de Jang Bahadur, ouvrit le feu. Étant donné le nombre de soldats réunis autour de l'armurerie et les diverses factions qu'ils soutenaient à l'intérieur, le massacre était inévitable : le 15 septembre, le soleil se leva sur un entassement de cadavres, de soldats et de courtisans. On décréta que cinquante-cinq étaient dignes de voir leur nom préservé, mais le décompte réel était plus élevé. Jang fit creuser une grande fosse carrée puis hurla au prince, qui regardait d'en haut : « Quoi qu'ils aient pu faire pour vous, je les remplacerai. »

Avant même la fin de la nuit, la reine avait nommé Jang Premier ministre, mais elle se trompait si elle croyait pouvoir le manipuler comme ses devanciers. Jang n'avait pas l'intention de substituer le fils de la reine au malléable Surendra. Quand elle le renvoya de son poste de Premier ministre, Jang tua son successeur et bannit la reine à Bénarès. Rajendra la suivit docilement. Bien qu'ils continuent d'intriguer contre Jang, ils avaient peu de fidèles sur qui compter. Rajendra tenta une invasion, mais fut facilement vaincu et assigné à résidence, où il demeura jusqu'à la fin de ses jours, survivant quatre ans à Jang Bahadur. Surendra monta sur le trône, mais pour être également confiné. Laksmi Devi resta à Bénarès : une photo tardive révèle une femme débauchée, prématurément vieillie, survivant grâce à une minuscule pension britannique ; on ignore la date de sa mort. La couronne népalaise était désormais le jouet du Premier ministre. Assisté de ses frères, Jang se sentait modérément en sécurité. Il se fit promouvoir *pradhan mantri*, traduction exacte du terme « Premier ministre ». Avec le temps, les origines de sa famille furent également redorées. Le simple Jang Bahadur Kunwar devint Jang Bahadur Kunwar Ranaji. Le suffixe « Rana » lui conférait un air princier, un soupçon d'allure moghole et un parfum de rajpoute. Il obtint même de Surendra qu'il « confirme » les nobles origines

du Kunwar au Rajasthan. Le clan Rana de Jan Bahadur allait dominer le Népal pour un siècle.

*

Sûr du Népal, Jang s’intéressa à l’Empire britannique. Sa jeunesse avait vu grandir l’influence anglaise sur la politique de Katmandou, passée d’une présence marginale à une donnée essentielle. Il savait que menacer de guérir la cupidité et l’insatisfaction de l’élite par une invasion de l’Inde avait toute chance de finir en catastrophe. Mieux valait se concilier un voisin gigantesque que provoquer la violence. Mais sa fascination était plus que politique. Quelle sorte de monde habitait les étrangers ? Comment avaient-ils acquis un tel pouvoir ?

Pour satisfaire sa propre curiosité, le 15 janvier 1850, sept ans avant la rébellion indienne et sa proposition d’assistance à Lord Canning, Jang Bahadur quitta Katmandou pour l’Angleterre. Laissant son frère Bam Bahadur au pouvoir, il embarqua avec une suite d’une vingtaine de personnes, dont ses deux plus jeunes frères, ses préférés, ainsi qu’un artiste, un chanteur et un médecin ayurvédique, ainsi qu’une sorte d’historiographe qui devrait transcrire les impressions de voyage du groupe, dans un document intitulé *Belait Yatra*. Faisaient partie du voyage le capitaine Cavenagh de l’armée du Bengale – qui rédigea plus tard son propre récit – ainsi qu’un avocat anglais de Calcutta et un certain Macleod, qui servit d’interprète et de secrétaire.

Ils se rendirent d’abord à Patna, chassant le tigre en chemin et notant scrupuleusement l’omniprésente influence britannique. « Lever son verre, précise le chroniqueur, est habituel aux banquets britanniques. » Les Népalais visitèrent Calcutta, inspectèrent les travaux d’égouts, les métiers à tisser, les fabriques de bouteilles, la monnaie où l’on fondait les roupies indiennes. Le gouverneur général les accueillit par un salut de dix-neuf coups de canon, pas tout à fait le salut complet de vingt et un coups, mais davantage que pour tout autre prince indien. Jang et sa suite, comme tous les bons hindous sur le point de voyager sur la *kala pani* (l’eau noire), firent un pèlerinage à Puri pour préparer leurs âmes au voyage d’au-delà. Puis ils embarquèrent sur un navire de la P&O, le *Haddington*. Jang avait le bateau pour lui seul, ce qui était d’autant plus heureux qu’il souffrit d’un terrible mal de mer. Il se plaignait ainsi : « Les vagues se dressaient comme des

montagnes et les dormeurs dans leurs couchettes couraient le risque de rouler par terre. » Le chroniqueur, dont on ignore le nom, enregistra l'étonnement népalais à voir le bateau si bien dirigé, et ce sans violence apparente. Et bien sûr, pour qui n'avait jamais vu l'océan, ces immenses étendues d'eau étaient impressionnantes. « Il n'y avait ni montagne, ni arbre, ni buisson, ni terre visibles. Le soleil sortait de l'eau et y replongeait. »

L'équipage était tout autant intrigué par son illustre passager. Qui était-ce ? Un roi ? Un Premier ministre ? Ou un ambassadeur ? Et que penser d'un homme portant les soieries les plus raffinées et des joyaux sans prix qui aimait malgré tout traire les vaches du bord et se dénuder en *dhoti* pour se laver en public ? Chose plus intrigante, il mangeait seul pour éviter la pollution spirituelle d'un repas avec des non-hindous. À Suez, le groupe débarqua et se rendit au Caire par voie de terre d'où un bateau fluvial les emmena à Alexandrie et au *SS Ripon*, dont les cabines et salons d'avant avaient été réservés pour Jang et sa suite. Passant sous Gibraltar (« Jivapur » sous la plume du chroniqueur népalais) ils atteignirent Southampton le 26 mai 1850.

Les hôtes comme leurs visiteurs se fascinaient mutuellement. L'historiographe était stupéfait par la richesse relative des personnes ordinaires. On ne pouvait voir personne qui fût disgracié ou sous-alimenté. On ne voyait pas de victimes de la petite vérole ni de lépreux défigurés, si répandus dans les rues de Katmandou. De leur côté, les auteurs anglais étaient tout à la fois intrigués et consternés par ce qu'ils voyaient. « Les domestiques de l'ambassade étaient à l'évidence de la plus basse caste, nota le *Morning Post*, certains portaient de vils haillons, beaucoup allaient nu-pieds, et leur mise contrastait fort avec le costume somptueux des chefs. » Les cadeaux qu'apportait Jang valaient plus de 17 millions de livres et pourtant ses domestiques étaient miteux.

On installa les Népalais à Richmond Terrace, ensemble de huit maisons néoclassiques bâties en 1825 entre Downing Street et la Tamise. Jang y prit ses aises, bien que l'habitude népalaise de sacrifier les chèvres sur place horrifiât le personnel anglais. Logé non loin du palais de Westminster, Jang était témoin de l'essor impérial de Londres, proche de son zénith. Eau courante, aérostats, théâtre, machines à vapeur, parcs, chemins de fer, fer forgé, tout impressionnait les visiteurs. Jang commenta : « Les Anglais ont su asservir le feu, l'eau et le vent. » Le chroniqueur note que tout le monde

porte une montre en Grande-Bretagne. « S'habiller, manger, respecter les rendez-vous, dormir, se lever ou sortir, tout est fonction de l'horloge. » Les Népalais s'étaient mués en explorateurs d'un pays jusqu'ici inconnu. Et, comme l'observe l'historiographe, c'était un pays sur lequel souriait Laksmi, la déesse de la richesse.

Plus fascinant que tout était le système de gouvernement. Le chroniqueur écrit, avec une incrédulité perceptible :

> « Le souverain ne peut confisquer la propriété d'autrui, il ne peut châtier personne, recourir à la violence ou à l'insulte, il ne peut proposer de rendez-vous ni les annuler à sa guise comme s'il était le maître absolu de ses sujets. »

À la place, il y avait un parlement qui pouvait renvoyer le Premier ministre s'il venait à manquer à ses devoirs. Fait très significatif, le souverain était soumis à la volonté de ce parlement. Cela dut plaire à Jang. « Le rang d'une personne n'a aucune incidence s'il agit mal » écrit le Népalais, non sans noter que les gens ordinaires exerçaient des responsabilités dans l'ensemble de la société.

Pour leur part, les Londoniens étaient enthousiasmés par le spectacle du premier Hindou de haute caste visitant l'Europe et descendant Piccadilly. La presse rivalisait de descriptions de l'exotisme de Jang. Le *Times* notait sa minceur en comparaison de « ses deux frères trapus, ou plutôt gros l'accompagnant. Ses traits sont ceux de la caste tartare. » Il apprit la polka ; un éditeur musical londonien entreprenant eut tôt fait de vendre les partitions d'un air intitulé *Vive Jang Bahadur*. Thackeray écrivit une chansonnette, publiée dans le magazine satirique *Punch*, sur l'impact du visiteur sur la société londonienne. Jang et ses frères détestaient l'opéra – « tous ces couinements ! » déploraient-ils – mais ils applaudissaient tout de même, si violemment en fait que la reine Victoria, dont ils partageaient la loge, leur demanda pourquoi applaudir si fort alors qu'ils n'avaient pas compris un mot. Jang répondit joliment : « En effet, Madame, pas plus que je ne comprends ce que chantent les rossignols ! »

Le *Times* rapporta aussi que Jang s'efforçait d'apprendre un peu l'anglais, bien qu'un auteur le rencontrant plus tard à Katmandou notât qu'il ne maîtrisait que trois expressions : « Comment allez-vous ? » « Très bien, merci. » Et « Vous êtes très jolie ». Son œil baladeur et sa séduction

évidente pour les Anglaises eurent des effets inévitables quoique discrets. Les frères Kunwar adoraient Cremone Gardens, sa gigantesque piste de danse, son éclairage moderne au gaz et ses recoins tranquilles où les messieurs pouvaient retrouver les prostituées aux costumes criards. Jang préférait les femmes légères et les aventurières aux aristocrates, car leur conversation au lit était moins exigeante et avait moins de conséquences. Une vendeuse du nom de Laura Bell, née sur les domaines irlandais de Lord Hertford et récemment arrivée de Belfast, attira l'attention du visiteur qui la couvrit de cadeaux, surtout de précieux bijoux. Les ministres d'État, redoutant que de jeunes aventurières ne dépouillassent un honorable invité, autorisèrent son remboursement.

Quand Jang, sur le chemin du retour, débarqua à Paris, les Français se gaussèrent un peu de l'absence du beau sexe autour de lui, mais il reprit vite ses habitudes. Les trois frères adoraient les danseuses ; après le ballet, ils filaient en coulisses distribuer quelques joyaux. Jang voulait notamment faire la connaissance d'une danseuse que le programme présentait comme Mme Fanny Cerito, plus connue à Londres sous le nom de Lola Montez et sous celui d'Eliza James dans les venelles de Shimla. Cela faisait peu de temps qu'elle avait été chassée de Bavière, durant le tumultueux été des révolutions européennes de 1848, quand les Munichois avaient assiégé sa maison, exaspérés de la voir dépouiller Ludwig, leur « vieux souverain, adultère et idiot. » Elle s'était remise à danser, bien qu'elle y fût peu douée. Ses charmes étaient d'une autre nature. Ayant grandi en Inde, elle pouvait librement converser avec le visiteur en hindoustani. L'un et l'autre s'émerveillaient de leur chance. *L'Illustration* affirma qu'on parlerait longtemps de ses deux splendides bracelets de diamants offerts de la main à la main, disait-on, par un grand prince indien.

Entre autres merveilleuses expériences des jeunes Kunwar, il y avait les magasins. Ils n'avaient jamais vu tant d'articles de leur vie et voulaient en rapporter autant que possible : des joyaux de New Burlington Street, des fusils de chez James Purdey & Sons à Mayfair ; des pianos de Broadwood aussi bons que celui récemment fourni à Chopin. Des violons. Des flûtes. Des tables de billard. Des chiensloups. Un chandelier de six mètres de haut. Selon le *Times*,

> « Les princes népalais continuent à former l'un des plus éclatants points de mire. Assurément, ils parcourent la capitale avec panache ;

> quant aux diamants, les brillants feux d’artifice prennent des formes toujours nouvelles et toujours plus scintillantes à chaque fois qu’ils paraissent en public. »

Jang et ses frères étaient fous de vêtements. Ils commandèrent des costumes à Savile Row qu’ils aimaient porter comme déguisements – inefficaces – dans les endroits les plus osés où ils se risquaient. Mais ils étaient aussi libres d’afficher leur richesse dans leurs habits exotiques, chose impossible aux Anglais. L’*Edinburgh News* nota que Jang portait, lors d’une fête,

> « un superbe costume oriental fait d’une robe ou tunique d’un riche velours bleu, galonné d’or. Sa coiffure, bien ajustée, était de soie blanche, étincelante de perles et de diamants, avec des boucles de pierre couleur d’émeraude sur le devant, sous une longue plume d’oiseau de paradis oscillant en l’air. »

Le chroniqueur népalais, cependant, ne cache pas son dégoût devant le mélange et la vulgarité des différentes classes aux fêtes qu’ils hantaient.

> « Certains personnages dansaient avec leurs femmes ; d’autres déambulaient, d’autres encore restaient assis. Ils ne se souciaient pas des différences de rangs, ignoraient toute préséance. Tel était le divertissement. »

Plus important que tout, pour l’avenir de Jang comme dirigeant du Népal, il y eut ses entretiens avec la reine Victoria et ses ministres. Âgée de trente ans – Jang en avait trente-trois – la reine venait de donner naissance au prince Arthur, duc de Connaught, peu avant l’arrivée de l’étranger. Les premiers jours, il dut se contenter de son confident et conseiller, le duc de Wellington, âgé alors de quatre-vingt-un ans. Le « duc de fer » correspondait tout à fait au type d’homme apprécié du dirigeant népalais : direct, autoritaire, un soldat, ni intellectuel ni isolationniste en termes de politique étrangère. À la mort de Wellington, deux ans plus tard, Jang ferait tirer quatre-vingt-trois coups de canon, un par année de vie, depuis le terrain de parade de Tundhikel à Katmandou.

Quand la reine se fut remise, elle donna une audience officielle à Jang en présence de sa famille et des fonctionnaires du gouvernement. La reine l’impressionna autant que l’avait fait le duc de Wellington. Dans son

expérience, les monarques n’avaient été jusqu’ici que quérulents, emportés, incohérents, vénaux et fous. Il s’assit à côté d’elle dans son salon, entouré de ses sept enfants, et s’émerveilla que cette femme frêle pût commander à un empire si vaste. Elle le fit Chevalier Grand-Croix de l’ordre du Bain, ce qui fit jaser chez lui où l’on présumait qu’un ordre ainsi nommé supposait un degré certain d’intimité.

Les visites du Népalais à Londres et Paris eurent de profondes répercussions sur son propre pays. Bien vite, le Népal eut un système juridique moderne, le *Muluki Ain*, la « loi du pays », inspiré par le Code Napoléon, dont les 1 400 pages régissaient l’administration, la collecte de l’impôt, le droit civil et pénal. À la différence de l’ancien système d’inspiration religieuse, qui punissait de mutilation corporelle ou d’exécution un large éventail de crimes, ce nouveau code limitait les châtiments corporels. Mais ce fut surtout la puissance industrielle britannique qui impressionna Jang. À son retour chez lui, c’était un autre homme. Il trouvait son pays provincial et terne, ses compatriotes bornés et mal élevés. « Pourquoi tenterais-je de raconter à ces pauvres ignorants ce que j’ai vu ? Il est aussi ridicule de supposer qu’ils le croiraient qu’il est impossible de tenter de le leur faire comprendre. »

*

Revenu au Népal, Jang mena une courte guerre contre le Tibet pour lui arracher de nouvelles concessions commerciales, après quoi il abandonna la charge de Premier ministre à son frère ; il avait obtenu du roi qu’il le déclare maharadjah. Mais la retraite ne lui convenait pas. À la mort de son frère un an plus tard, il reprit les rênes, à temps pour la révolte indienne. Il affermit sa mainmise sur le pouvoir, faisant épouser à ses enfants des membres de la famille royale, dont sa fille qui s’unit au prince héritier. L’avenir de sa dynastie semblait assuré, mais Jang surclassait des adversaires qu’il jugeait arriérés et indignes. La marque de fabrique de son pouvoir et celui de sa famille était l’indifférence au peuple qu’il gouvernait. En 1950, quand les Rana perdirent enfin le pouvoir, le niveau général d’éducation ou de santé publique était pitoyable, alors que les rejetons de l’élite népalaise étaient formés dans les collèges privés anglais ou leurs équivalents indiens. Au milieu des années 1960, alors qu’on se souvenait

bien du régime de Jang et que les palais sans âme qu'il avait fait construire dominaient encore la ville, l'érudit newar Kamal P. Malla écrivait :

> « Les Rana refusaient tout rapport avec le reste de la société, sinon monétaires et pour une main-d'œuvre bon marché. Ils ont tourné le dos aux arts népalais traditionnels, à l'artisanat et à l'architecture. Il n'y a pas un seul édifice qui illustre un soutien au style national. Le palais Rana n'est pas qu'une imitation déprimante de l'Occident ; c'est aussi la démonstration d'une schizophrénie collective. Après tout, les Rana étaient les dirigeants ; ils devaient se sentir différents des dirigés ; ils devaient vivre différemment, dans des châteaux de rêve inaccessibles au vulgaire. Mais toute imitation n'est-elle pas vulgaire, surtout celle d'une culture imparfaitement comprise ? »

Quand le Nord de l'Inde s'embrasa en mai 1857, Jang Bahadur plaça toute son armée à la disposition des Anglais. Devant l'hésitation du gouverneur général, il sollicita le plaidoyer de Brian Houghton Hodgson qui se rendit cet automne-là à Calcutta pour convaincre Lord Canning. « J'ai représenté la grande valeur, en négatif comme en positif, de l'aide proposée du Népal pour mater la révolte » écrit Hodgson après la rencontre. Il avait bien conscience de la méfiance ressentie à Calcutta pour le maharadjah népalais mais,

> « pourvu qu'on fît vraiment confiance à Jang, qu'il fût mis en rapport avec un représentant de Sa Seigneurie ayant du tact, de l'expérience, une sympathie pour les Gurkhas, on se montrerait de bonne foi avec nous et l'on nous rendrait un service militaire utile et, par-dessus tout en ce moment, on montrerait le spectacle de l'État hindou *par excellence** dans l'alliance et la coopération. »

Les historiens se sont interrogés sur le mobile de la proposition de Jang ; elle n'était pas inspirée par la loyauté à l'égard de la reine. Le profit matériel comme le désir d'aventure semblent ses motifs les plus plausibles : l'ennui et la cupidité. Hodgson conseilla à Canning de proposer à Jang des terres du *terai* ouest perdus par le Népal lors du traité de Sagauli, au terme de la guerre avec la Compagnie des Indes orientales en 1816. Canning accepta après mûre réflexion : il fit de l'ami de Hodgson, Sir George MacGregor, l'attaché britannique de Jang. En mars 1858, Jang s'ébranla à

la tête d'une armée forte de 17000 hommes pour aider le lieutenant général Sir Colin Campbell à secourir Lucknow, en déclarant à ce dernier que « s'il n'avait visité l'Angleterre, il eût combattu contre nous et non avec nous ». Outre les territoires du *terai*, les services de Jang aux Anglais lui valurent 4000 charrettes de butin, 10000 fusils anglais modernes, la promesse d'une formation militaire ainsi que des indemnités financières substantielles et des distinctions honorifiques de la Couronne britannique.

Quelques semaines après Lucknow, à l'été 1858, Brian Houghton Hodgson quitta l'Inde définitivement. Âgé de cinquante-sept ans, il vivrait encore trente-six ans et mourrait dans sa maison de Londres, à Dover Street en 1894. Jang Bahadur passa ses dernières années dans la splendeur européenne factice de son palais de Thapathali à Katmandou. Il entendait bien revoir encore l'Europe, mais les Anglais s'y opposèrent d'abord. En 1874, une visite étant finalement acceptée, il se rendit jusqu'à Bombay mais une chute de cheval l'obligea à faire demi-tour. En 1876, il reçut le prince de Galles, futur Édouard VII, et le divertit durant une quinzaine avec une chasse au tigre sur le *terai*. Mais malgré son admiration pour la puissance européenne – ou à cause d'elle – Jang fit de son mieux pour tenir les Anglais à distance, leur refusant obstinément de recruter des Gurkhas à l'intérieur du Népal et en contrariant les échanges commerciaux entre l'Inde et le Tibet. Presque exactement un an après la visite royale, en février 1877, Jang Bahadur mourut, à l'âge de cinquante-neuf ans, du choléra.

---

9 « Solide ». (NdT)

10 L'une des nombreuses tours construites sur le pourtour des îles pour prévenir un débarquement de Napoléon au Royaume-Uni. (NdT)

12

Traverser les frontières

Le village indien de Milam est situé en altitude dans la vallée de Johar, à quelques kilomètres de la frontière du Tibet et près du glacier de Milam, d'où les eaux de la Gori Ganga, « la rivière blanche », commencent leur voyage vers le sud. De nos jours, Milam est ruinée. Le village compte quelque quatre cents maisons, dont seule une douzaine est encore habitée. Le recensement indien de 1901 y dénombrait une population d'environ 1800 personnes. Aujourd'hui elle est ramenée à une poignée de vieux bergers, hommes et femmes, qui conduisent leurs animaux vers le nord et l'alpage au printemps. L'hiver, les ours pillent ce qui reste debout, à la recherche d'une chose comestible, tandis que l'aigre bise s'acharne sur les murs sans toits. Un regard attentif permet toutefois de découvrir d'exquis encadrements de fenêtres, sculptés à la main au XVIIIe siècle. Ces exemples d'artisanat nous rappellent que le village connut une époque prospère, de même que certaines autres caractéristiques architecturales, pétries d'assurance culturelle. Les autochtones vous conduiront au *bada ghar*, la « grande maison », où leurs ancêtres se cachaient pour échapper aux envahisseurs gorkhas, attirés par la réputation de richesse de la région. Ce déclin nous invite à nous poser une question évidente : que s'est-il passé ?

On l'explique d'ordinaire par l'occupation du Tibet par la Chine communiste, la fuite du Dalaï-lama vers une Inde compréhensive en 1959 et surtout par la guerre frontalière opposant Inde et Chine en 1962. Le Grand Timonier avait attaqué sur deux fronts, à l'ouest et l'est, faisant coïncider

cette initiative avec la crise des missiles cubains dont Krouchtchev l'avait averti assez tôt. Bien vite, le Premier ministre Nehru comprit que ses alliés potentiels s'inquiétaient d'une éventuelle guerre nucléaire. Il avait sous-estimé la menace chinoise et son armée était mal préparée. Dans les décennies suivantes, tout en se jaugeant, Beijing et Delhi ont enseveli l'histoire millénaire de la région sous les concrétions de la géopolitique moderne. Après la guerre de 1962, les routes commerciales et les étroits liens culturels transfrontaliers, vieux de plusieurs siècles, se sont trouvés coupés net. L'espace est devenu linéaire.

De part et d'autre de Milam, dans tout l'Himalaya, on trouve des villages à demi-abandonnés qui révèlent la même histoire de ruine et d'inutilité. Pour bien des personnes vivant près du Tibet, il avait toujours été plus simple de se diriger vers le nord et le plateau tibétain avant de se diriger vers l'est ou l'ouest, au lieu de se confronter aux montagnes pour gravir et descendre d'interminables crêtes. Après 1962, cette démarche devint impossible ou grevée d'interdictions. Il faut dire qu'un déplacement vers le sud avait déjà commencé. Le village de Milam devait son existence au commerce, celui du sel, du borax et de la laine du Tibet échangés contre du grain. Commerce périlleux imposant la traversée de hauts défilés, exposé aux attaques de bandits, mais qui fit de la vallée de Johar la plus riche de la région proche. Dès l'orée du XXe siècle, les biens venus de l'étranger, meilleur marché, commençaient à dévaluer ces voies commerciales. Les réformes impulsées par l'indépendance indienne, dont la redistribution agraire, firent aussi évoluer la société himalayenne. Mais la nouvelle frontière imperméable de la Chine porta un violent *coup de grâce*.*

Conscient des difficultés économiques induites par le conflit, le gouvernement indien ajouta en 1967 la population de Milam, ainsi que d'autres groupes himalayens, à la liste de « tribus répertoriées » dans la nouvelle constitution du pays. L'initiative garantissait une représentation politique et des emplois de fonctionnaire aux groupes marginalisés. Suite à l'agression chinoise, l'Himalaya fut lourdement militarisé et l'armée indienne restructurée. On créa une nouvelle force de sécurité, la Police frontalière indo-tibétaine, dont une partie reste cantonnée à Milam. On a rendu carrossable au bulldozer une section de la piste vers l'aval et le village proche de Burfu, mais les porteurs, pour la plupart de pauvres Népalais, demeurent nécessaires pour le ravitaillement depuis la grand-route la plus proche jusqu'à une antique sente de berger. Les habitants du

Kumaon et du Garhwal, souvent désœuvrés, ont profité de leur nouveau statut de membres de tribus répertoriées pour entrer dans les forces militaires, souvent dans la Police frontalière indo-tibétaine, troupes alpines formées au ski et à l'escalade, habituées au froid et à l'altitude. En 1962, en effet, c'est l'environnement qui fut plus meurtrier pour les soldats des deux camps que l'ennemi. Enrôler les membres des robustes communautés himalayennes tombait sous le sens.

Pour la population de Milam, être pris dans les luttes dramatiques de puissants États n'avait rien que d'habituel. Elle avait connu ce même sort inconfortable un siècle plus tôt alors que l'Empire britannique tentait de sonder les profondeurs du pays situé sur sa frontière septentrionale au-delà de l'Himalaya, le Tibet. En 1967, les habitants de Milam furent répertoriés comme Bhotias, soit « les gens de Bhot », terme par lequel les Tibétains désignent le Tibet. Ce faisant, le gouvernement indien reprenait une désignation datant de la colonisation britannique, qui avait tendu à confondre tous les groupes du sud de la chaîne himalayenne sous le vocable de Bhotias. Ayant acquis le Garhwal et la partie supérieure du Kumaon où se situe Milam, les Anglais désignèrent la région comme « Bhotia Mahal », « la région où vivent les Bhotias ». De ce fait, on trouve désormais des « Bhotias » dans tout l'Himalaya, depuis le Ladakh à l'ouest jusqu'à l'Arunachal Pradesh à l'est. De même, quand les diplomates indiens négocièrent avec les Chinois le règlement du conflit frontalier après la guerre de 1962, ils se fondèrent sur les travaux de George Traill, le « roi du Kumaon », arrivé à Milam après la victoire britannique sur Gorkha en 1816. On l'a vu, Traill comprit tout de suite le préjudice subi par la population de la vallée de Johar du fait des exigences déraisonnables de leurs maîtres gorkhas : il allégea la pression fiscale et inventoria de manière détaillée l'activité économique de la région. En d'autres termes, la dispute de l'Inde avec les Chinois dépendit des efforts de l'Inde britannique pour administrer un groupe de montagnards indépendants et pour en définir les limites par rapport à celles d'un empire chinois antérieur, celui des Qing.

Sous le règne des Britanniques, les gens de Milam ne s'appelaient pas des Bhotias et ne se considéraient pas non plus, ethniquement, comme des Tibétains. Les habitants de la vallée de Johar se voyaient comme des Shaukas et aussi des Rawats, le premier terme ayant une acception ethnique, le second politique. Ils se pensaient originaires de la diaspora des guerriers hindous rajpoutes ayant migré vers l'est, à travers les collines

intermédiaires de l’Himalaya, à mesure que les musulmans s’étendaient depuis l’occident. Ce vernis aristocratique transparaît dans le recours aux noms hindous, tel Singh, parmi la population de la vallée. Une histoire nous raconte qu’un dirigeant rawat du XVIIe siècle, Hiru Dham Singh, guerrier du Garhwal, aida les forces tibétaines locales à chasser les maraudeurs chinois de la région du Kailash, juste de l’autre côté de la frontière. En récompense, les Tibétains lui accordèrent des privilèges commerciaux et il s’établit là, à la tête de la vallée de Johar. C’est l’une des versions de l’origine de Milam. Mais on dispose d’histoires beaucoup plus anciennes, comme les récits populaires du Kumaon qui décrivent l’intrépide héroïne Ranjuli et son père, le négociant et magicien Sunapati Shauka, dont les charmes le transportent par-delà les montagnes. Une légende explique que les disciples de Sakya Bouddha furent les premiers à s’implanter dans la vallée, d’où le terme Shauka. Les indices archéologiques confirment indubitablement une histoire plus reculée. La fonte d’or du Kumaon était réputée dès le VIe siècle, industrie qui nécessite du borax comme fondant, lequel venait du Tibet : Milam dut très probablement son existence à sa position sur la voie d’acheminement de ce matériau. À l’époque de la dynastie Chand, solidement installés à la tête du Kumaon au XVe siècle, les documents fiscaux attestent encore l’existence de ce commerce avec le Tibet.

Les contours fuligineux du passé du village ne sont pas le fruit du hasard, mais ils forment une partie intégrante de son histoire. Différentes cultures s’y sont fréquentées et mêlées. Comme à l’ouest du Népal, sur l’autre rive de la Mahakali, les migrants khas à Milam croisèrent les populations du cru, créèrent de nouvelles hiérarchies et modes de vie. Avec la croissance des échanges, les maraudeurs – tibétains ou turkmènes – voyaient des opportunités commodes le long de la frontière du Kumaon. Les négociants avaient besoin d’entretenir de bonnes relations de part et d’autre des montagnes : estomper les allégeances culturelles pouvait être utile. Les étés se passaient à parcourir les défilés d’altitude dans les deux sens, à acheter du borax, du sel, de la laine et de la poudre d’or surtout à Gartok, la principale grande ville de l’ouest du Tibet, et à vendre du grain et des objets manufacturés. Les femmes rawat s’associaient parfois aux caravanes de moutons, chèvres, poneys et yaks et traversaient la frontière pour un pèlerinage au Kailash, pour adorer Shiva et Shakti. Les hivers étaient saisons de foires commerciales traditionnelles dans des villages

proches des plaines, tandis que les familles séjournaient dans des maisons secondaires loin des hautes vallées gelées.

La religion de Milam est clairement hindouiste, mais elle parvient à rejoindre plusieurs traditions. Le voyageur indien contemporain Chinmoy Chakrabarti a observé que « l’environnement naturel des Rawat en fait des panthéistes et des animistes. Dans la plupart de leurs temples que j’ai visités, on ne trouve pas d’idoles mais des pierres où sont esquissées grossièrement des divinités hindouistes. En montant vers les hautes vallées, j’ai aussi vu des drapeaux de prières attachés à des arbres, considérés comme des bois sacrés. Les objets naturels, tels les sommets de montagnes, les rochers, les ruisseaux, les arbres représentent aussi des divinités. »

La vallée de Johar, notamment, était un itinéraire apprécié depuis le sud pour aller vers le Kailash, autre raison pour laquelle les Rawat embrassaient si fortement leur identité hindouiste : elle suscitait la tolérance des rois Chand et leur permettait de prospérer. Mais, comme l’observa le fonctionnaire colonial anglais Edmund Smyth, qui séjourna plusieurs années au Kumaon :

> « Ils ont des noms hindous et s’appellent des Hindous mais les Hindous orthodoxes des plaines ou des collines ne les tiennent pas pour tels. Quand ils sont au Tibet, ils semblent assez contents de se débarrasser de leur hindouisme pour devenir bouddhistes, ou ce que vous voudrez. »

L’adaptabilité culturelle était essentielle ; les Rawat pouvaient s’intégrer aux différents lieux explorés sans cesser d’être eux-mêmes. En tant que négociants, ils étaient des linguistes compétents, parlaient couramment le tibétain, l’hindoustani et d’autres langues régionales, dont celle du Garhwal. Leurs propres dialectes étaient d’origine tibétaine, ce qui leur donnait un avantage dans les relations avec les marchands tibétains, réputés ne traiter qu’avec ceux qui étaient prêts à s’asseoir, manger et boire avec eux. Cela éveillait les soupçons des Hindous de haute caste dans les collines intermédiaires, qui ostracisaient les Rawat, qualifiés de mangeurs de bœuf, dont la prospérité ne résultait ni du courage ni de la sagacité commerciale, mais d’un renoncement aux frontières des castes. Les risques étaient également considérables au Tibet : la région était infestée de bandits. Mais c’était les négociants de Milam qui détenaient l’avantage. Chacun avait son

propre sceau (ou *thachia)* et un correspondant tibétain (un *mitra*), avec lequel traiter directement : tous deux fendaient une pierre pour en garder la moitié. Seuls les Rawat de la vallée de Johar pouvaient vendre du grain dans ce coin du Tibet, le Ngari Khorsum ou la haute vallée de la Sutlej. Seuls les Rawat pouvaient rompre cette relation. Ils construisirent une immense richesse et recoururent au servage pour cultiver leurs terres. D'un négociant, on disait qu'il était si riche que ses sacs d'or auraient pu arrêter le cours de la Gori. On trouve encore quelques boutiquiers de la ville de Munsyari qui peuvent se rappeler l'excitation de leur première caravane, les poignées de mains de vieux amis tibétains arrivant au marché, les moutons chargés de sel, les bijoux d'or étincelants sous l'impitoyable soleil d'altitude.

Les Britanniques avaient noué une relation avec ces Rawat, ou Bhotias comme ils les appelaient, avant même que la Compagnie des Indes orientales ne prenne l'ascendant en 1816. Huit ans plus tôt, lors de la quête des sources du Gange, l'arpenteur William Webb, accompagné du capitaine Felix Raper et de leur garde du corps Hyder Jung Hearsey, avait rencontré des Bhotias du Garhwal au village de Mana dans la vallée d'Alaknanda, sur le flanc occidental de la montagne Nanda Devi. Ce groupe ethniquement si différent enchanta le capitaine Raper :

> « Dès que nous avons pénétré dans la ville, tous les habitants sont sortis nous accueillir ; et nous avons observé un plus grand déploiement de beauté, féminine et juvénile, que nous nous souvenons en avoir vu dans tout village indien. » Il aima « le pourpre des carnations, que partageaient fort les enfants ; beaucoup approchaient du teint fleuri des Européens ».

Raper nota aussi que les Bhotias professaient l'hindouisme et s'appelaient des rajpoutes, bien que…

> « ils n'aient aucun scrupule à accomplir les tâches les plus serviles et que, dans le registre de la nourriture, ils soient moins raffinés que la plus vile classe de balayeurs. Comme bien des habitants des climats froids, le peuple de Manah est très enclin à boire et y voit même quelque chose de bénéfique à la santé. »

Il décrivit longuement les yaks des Bhotias et fut, comme la plupart des voyageurs depuis, terrifié par leurs chiens :

> « L'un d'eux était un animal de toute beauté, gros comme un grand Terre-Neuve, au poil très long, avec une tête de mastiff. Il avait une queue d'une longueur inouïe, comme celle d'un renard, à demi ramenée sur le dos. Mais il était si féroce qu'il ne laissait personne s'approcher de lui. »

En obliquant vers le sud, du Garhwal au Kumaon, Webb, Raper et Hearsey furent expulsés en hâte de ce qui était alors un territoire gorkha : les autorités, ayant appris que les Anglais posaient trop de questions, entendaient bien s'assurer qu'ils partiraient au plus vite. On eut à peine le temps de remarquer que les fermes du Kumaon étaient plus prospères que celles du Garhwal et de voir les montagnes de loin. Par ailleurs, leurs impressions furent brèves. Mais durant une grande partie du voyage, le trio avait apprécié la compagnie d'un homme originaire du Kumaon ; un brahmane du nom de Har-Balam, engagé comme guide au début de la route. Il s'était avéré précieux à plusieurs reprises et leur inspira d'excellents sentiments à l'égard de ses compatriotes. C'est sans doute à lui que faisait allusion Webb quand il mentionna à ses supérieurs de Calcutta un « indigène intelligent » ayant visité les marches du Tibet et décrit « deux grands lacs, dont un seul est mentionné sur les cartes existantes, c'est-à-dire le lac [Manasarovar]. L'autre, de loin plus grand et important, le lac [Rakshas Tal] reste inconnu. »

Les renseignements de Webb étaient vagues et imprécis, mais la perspective de ces grands lacs était irrésistible ! Si la source du Gange était désormais plus claire, un nouveau thème d'exploration se présentait : que pourrait-on découvrir de l'autre côté des montagnes ?

Traverser ces montagnes était extrêmement difficile pour les Européens relevant le défi : ils ne pouvaient agir seul. Leurs efforts auraient été tout à fait vains sans la médiation d'un groupe choisi d'autochtones, en général des négociants, qui maîtrisaient les savoir-faire et les entrées dans différents univers de l'Himalaya. Dès qu'ils arrivèrent au pied de la chaîne, dès qu'ils se mirent à enquêter pour le commerce et la connaissance géographique, les Anglais s'en remirent massivement à ces autochtones dont le rôle fut bien souvent tu ou minoré dans les relations publiées par la suite. Au tournant du

XXe siècle, alors que les Britanniques restaient maintenus à l'écart d'une grande partie de l'Himalaya, ces intermédiaires, aussi alertes que courageux, joueraient un rôle crucial dans la collecte d'informations pour leurs maîtres impériaux. Le plus grand d'entre eux serait issu de la vallée du Johar.

*

On peut voir dans l'arc de l'exploration européenne de l'Asie centrale au XIXe siècle un processus rampant de contrôle. Au XVIIIe siècle, la Compagnie avait été gérée, peu ou prou, par des aventuriers. Quarante ans plus tard, la liberté ayant amené George Bogle au Tibet en 1774 s'était évaporée. Le contrôle britannique sur l'Inde s'était rapidement étendu sous les gouvernorats Cornwallis et Wellesley, mais avec une Compagnie profondément réformée et soumise à un contrôle bureaucratique plus étroit. Ayant davantage à perdre, elle procédait prudemment et par étapes. Au même moment, l'exploration scientifique était de plus en plus à la mode en Europe. Alexander von Humboldt comptait au nombre des hommes les plus célèbres de son temps ; Charles Darwin faisait le tour du monde sur le *Beagle*. L'intérêt public pour leurs récits d'aventure et de découverte assurait le succès des livres et des salles de conférences. En 1830, la Geographical Society fut fondée comme un club de dîneurs londoniens avant de recevoir sa charte royale en 1859. Les comités et salles de réunions, à Londres, décidaient de la réputation d'un explorateur. Après la révolte de 1857, parallèlement au durcissement de l'hégémonie anglicane, à l'arrogance raciale, le contrôle politique et institutionnel de l'exploration se renforça aussi. Pourtant, la première moitié du XIXe siècle laissait encore assez d'espace aux mercenaires, aux chevaliers d'industrie et aux électrons libres.

Hyder Hearsey en fit assurément partie. Après son voyage au Garhwal et au Kumaon, il avait regagné les domaines familiaux près de Bareilly. Comme les incursions des troupes gorkha augmentaient en 1811, Hearsey agit de son propre chef, leva des troupes, prodigua armes et munitions début 1812 pour porter la guerre au Népal, au vif déplaisir de l'agent de la Compagnie basé à Bareilly, car la Compagnie se refusait alors à provoquer le régime népalais. Il fit confisquer, via le gouverneur, la partie des biens de l'aventurier qui lui était louée par l'EIC. Autre personnage extravagant,

Alexander Gardner, surnommé Gordana Khan, dont les aventures et voyages en Asie centrale et dans la vallée de l'Oxus dans les années 1820 furent si exotiques que l'orientaliste écossais Henry Yule refusa de les croire. Né au Wisconsin d'un père écossais et d'une mère espagnole, Gardner devint plus tard mercenaire dans l'armée sikh. Mais ce fut un autre compagnon de voyage de Hyder Hearsey, l'anti-romantique William Moorcroft, qui inaugura la phase la plus romanesque des rencontres européennes avec l'Himalaya.

Moorcroft était un « génie erratique », d'après la formule de John Keay. « On continue de le qualifier de maquignon, d'espion ou d'aventurier, tous mots qui renferment une once de vérité mais qui ne rendent malheureusement pas hommage à sa vraie stature. » Le seul portrait qui en existe, à supposer qu'il soit vraiment de lui, est médiocre et nous le montre « inconfortablement juché sur une chaise bancale, homme chétif et soigné à visage de chevalier d'industrie – petits yeux, nez long, moustache longiligne ». Il était assurément petit et chétif, avait les cheveux blonds et une complexion fleurie : il était loin de la caricature de l'explorateur buriné. Mais ce portrait ne nous dit presque rien du drame de sa vie, de sa résilience et de sa détermination immenses, et absolument rien de son insatiable curiosité.

Le plus étonnant, chez Moorcroft, c'était son âge. Quand il partit pour le Tibet avec Hearsey, en mai 1812, il avait au moins quarante-cinq ans, après plusieurs années de travail en Inde, pays où l'espérance de vie des Européens était brève, même pour ceux qui ne s'éloignaient guère de leurs bureaux. Du coup, il était plus contemporain de Bogle que de Webb ou Raper. Né vers 1765, il avait suivi des cours de médecine à la Liverpool Infirmary et bataillé contre une épizootie dans sa région natale du Lancashire. Suivant le conseil d'un chirurgien visionnaire, John Hunter, il s'était orienté vers la discipline neuve des sciences vétérinaires, qu'on n'enseignait alors qu'en France. Une fois diplômé, il avait ouvert un cabinet à Londres, fait fortune et s'était ruiné à cause d'investissements malheureux dans les fers à cheval forgés, suite à des problèmes de brevets. Pour le restant de ses jours, il nourrirait le désir de trouver un projet qui rachèterait son échec. Pour l'heure, il lui fallait un emploi. Il avait servi comme volontaire dans l'armée citoyenne levée contre la menace d'une invasion française ; il y avait connu Edward Parry, directeur de la Compagnie. Ce dernier lui confia la mission d'améliorer le haras militaire de Calcutta. Son

salaire serait très confortable et non imposable, mais il y avait plus qu'une question d'argent : plus Moorcroft vieillissait et plus il était agité.

Arrivé en Inde en 1808, il mesura l'ampleur de sa tâche. Il lui fallait fournir 1800 chevaux par an à l'armée du Bengale. Compte tenu des animaux malades et chétifs dont il disposait, il était clair qu'il devait se procurer sur-le-champ de meilleurs animaux, « infuser l'os et le sang de l'étalon turkmène ». Au cours du XVIIIe siècle, l'Inde avait été reliée aux marchés de chevaux d'Asie centrale, surtout grâce à la tribu pachtoune Rohilla, émigrée d'Afghanistan pour servir dans l'armée moghole et installée au nord de l'Inde. Les collines de Rohilkand, habitées par cette tribu autour des villes de Bareilly et Rampur, offraient les herbages les plus favorables à la reproduction équestre. La foire Lavi de Rampur, fondée au XVIIIe siècle pour dynamiser le commerce avec le Tibet, disposait aussi d'un marché aux chevaux où les marchands pouvaient se procurer les célèbres poneys Chamurthi de la région himalayenne de Spiti. Avec le déclin de la tribu concernée, l'accès au cheptel d'Asie centrale s'était raréfié et la qualité du haras local s'était détériorée. Moorcroft avait en outre besoin d'un type de cheval différent. Un dragon de l'armée du Bengale, avec son équipement, pesait 115 kg, soit bien plus qu'un cavalier moghol. Il fallait un plus grand animal. Il décida d'aller visiter les meilleures sources, les foires aux chevaux d'Asie centrale, notamment celle de la ville ouzbèke de Boukhara. Moorcroft avait une autre raison pour ce faire : après avoir réformé la gestion quotidienne du haras de la Compagnie, il s'ennuyait et aspirait à l'aventure.

C'est ainsi qu'au déplaisir de ses employeurs, William Moorcroft passa une grande partie de la saison froide, fin 1811, à fureter dans les marchés du Nord de l'Inde. Il y rencontra Hearsey, à Saharanpur, à 65 kilomètres au sud de la ville de Dehra Dun, au Garhwal, au moment où l'Anglo-Indien recrutait des soldats pour chasser les gens de Gorhka de ses terres. Chez Hearsey, il trouvait un être possédant, outre le savoir et les relations, le cran nécessaire pour traverser l'Himalaya. Quand ce couple singulier sollicita la permission de voyager, l'agent de la Compagnie en poste à Bareilly fut ravi de s'en débarrasser. Ils s'ébranlèrent vers les montagnes à la recherche de bons chevaux, mais aussi des fameuses chèvres cachemires du Tibet, avant que Calcutta n'ait vent de leur projet et ne les rappelle.

Faute d'avoir l'autorisation des autorités népalaises, les deux hommes s'étaient déguisés en *gosain*, moines-négociants à l'image de Purangir, le

serviteur du Panchen-lama qui avait accompagné George Bogle à Shigatse près de quarante ans plus tôt : c'était l'archétype de l'intermédiaire auquel les Britanniques auraient coutume de s'en remettre. Si le métis Hearsey était crédible, Moorcroft se teignit la peau au brou de noix avec les cendres d'un feu de bouse. Ils prirent le nom de Hargiri et Mayapuri. Les accompagnaient un soldat afghan de fortune du nom de Gholam Hyder Khan, vieil ami de l'époque mercenaire de Hearsey, et un brahmane plus âgé originaire du Kumaon, que Moorcroft appelait Harballabh – il s'agissait de ce *pandit (*ou « érudit ») qui s'était montré si précieux lors du voyage précédent de Hearsey vers la source du Gange, celui-là même qui avait mentionné les deux lacs derrière les montagnes. Moorcroft le surnommait « le vieux *pandit* » pour le différencier de son neveu Harkh Dev qui les accompagnait aussi. Ces deux hommes aideraient Hearsey et Moorcroft à établir leur itinéraire. Bien qu'il n'eût pas de théodolite, Hearsey emporta une boussole et un thermomètre pour déterminer l'altitude. Quant à Harkh Dev, il lui échut la tâche ingrate de mesurer la distance – 4 pieds valant deux pas. Les escortaient quatre douzaines de porteurs transportant les marchandises qu'ils espéraient vendre au Tibet.

Hearsey connaissait le chemin jusqu'à la confluence de l'Alaknanda et de la Dauhliganga, où ils tournaient vers l'est dans une vallée encaissée. Celle-ci remonte le flanc ouest de la Nanda Devi, tout comme la vallée de Johar en longe l'est. On y a créé de nos jours une piste pour les jeeps ; à l'époque il n'y avait qu'un sentier friable. L'agilité de Harballabh impressionnait Moorcroft, mais il se rappela que le « vieux *pandit* » était natif des montagnes du Kumaon. Il lui fallut pourtant se recroqueviller dans un creux pour trouver le courage et les forces de traverser un passage particulièrement exposé et dangereux. Quant à Hearsey, il manqua être fauché par des rochers dessertis du flanc de la montagne par des ours évoluant cent mètres au-dessus. Moorcroft nota que la route eût été grandement améliorée si des ponts essentiels n'avaient été emportés, ponts qu'on aurait pu restaurer moyennant l'investissement modique d'une centaine de roupies. Sa relation du voyage, publiée dans la livraison de 1816 de l'*Asiatic Journal*, n'affiche pas seulement le goût des Lumières pour le progrès, comme si cette vallée reculée de la Dhauli était un domaine anglais sous-développé, elle fourmille d'observations sur tous les sujets : la météo, les cultures, la sylviculture, la faune et la flore bien sûr, mais avec un luxe de détails, la liste des herbes trouvées près des villages, la nouvelle

discipline à la mode de la géologie, l'hydrologie et ce que nous appellerions aujourd'hui l'anthropologie. Il note comment les autochtones écrivaient des reçus sur de l'écorce de bouleau, examine un serpent jaune tué par Hearsey et relève les manières différentes dont les moutons et les chèvres – utilisés les uns et les autres pour transporter des fardeaux depuis le Tibet – franchissaient les sentiers escarpés.

Les dons d'observation de Moorcroft étaient remarquables. Ayant franchi la frontière du Tibet, il mentionne la gentillesse d'une Tibétaine qui leur apporta de l'eau et décrit son aspect. Il enregistre chaque détail de sa mise, et plus encore ses bijoux, notamment ceux qu'elle porte sur la tête :

> « Elle était couronnée d'argent d'où pendaient sept rangs de grains de corail, chaque rang en comprenant cinq qui s'achevaient par sept pièces d'argent qui dansaient sur le front. La coiffe était piquetée de petites perles en sept rangs et la partie inférieure était décorée de pierres vertes tenant de la turquoise mais marbrées de grains de corail, et de nombreux bandeaux d'argent et d'un métal jaune, sans doute de l'or, larges d'un doigt. »

Moorcroft regardait le monde avec une telle intensité qu'il aurait pu s'en rendre fou.

Il se distinguait sans doute par l'attention prodiguée aux femmes. Des années plus tard, le voyageur français Victor Jacquemont répéta des ragots entendus au Cachemire à son sujet – « Moorcroft aurait passé son temps à courtiser les femmes ». Ce n'était pas tout à fait vrai. Il écrivit aussi un traité détaillé sur le commerce de la laine cachemire et Jacquemont lui-même ne valait pas mieux. L'intérêt de Moorcroft pour les femmes allait bien au-delà de son appétit sexuel. Sa relation de voyage abonde en détails évocateurs sur le statut des femmes dans les cultures où il évoluait. Il admirait la force et le courage des femmes bhotias portant des fardeaux. Il avait donné une pièce à l'une d'elles et s'aperçut qu'un homme la lui reprenait ; il le prit d'abord pour son mari : découvrant que ce n'était pas le cas, il le tança de sa « vile tyrannie » et récupéra la pièce pour la lui rendre. Il admirait le savoir-faire des tisseuses et mesura même la rapidité de leur production. Il releva aussi la fréquence de l'esclavage, pratique dominée par les facteurs de Gorkha qui vendaient des esclaves aux riches familles du district. Surtout, il nota combien les femmes étaient en surnombre car les

hommes commerçaient derrière la frontière ou étaient enrôlés de force dans l'armée népalaise, ressentiment que les Anglais sauraient exploiter dans leur guerre contre le Népal trois ans plus tard.

Quand l'expédition atteignit Niti, le dernier village avant le défilé conduisant au Tibet, Hearsey et Moorcroft durent s'arrêter pour négocier le passage. Les gens du cru (les Rong-pa d'aujourd'hui) étaient confrontés à un dilemme. Ils se trouvaient devant de riches étrangers blancs, prêts à dépenser ce qu'on voudrait pour une initiative qui risquait de contrarier les fonctionnaires tibétains, lesquels pourraient se venger sur eux. À l'évidence, leur justification et leur déguisement – ils auraient été des pèlerins en route vers Manasarovar – étaient mensongers. Les pèlerins n'allaient pas à Manasarovar par ce chemin ; certainement pas des pèlerins aussi riches. La meilleure solution consistait à attendre, à les dépouiller ainsi de leur argent tout en espérant qu'ils renonceraient et rentreraient chez eux.

Moorcroft et Hearsey écrivirent une lettre au fonctionnaire tibétain local (ou *deba*) pour expliquer qu'ils étaient pèlerins. Le chef du village les avertit de s'attendre à du retard ; le chemin que devait prendre la lettre était encore enneigé ; il se passerait des semaines avant qu'un messager puisse voyager. Presque aussitôt deux Tibétains apparurent, qui avaient emprunté le défilé supposément bloqué. La lettre partit. Deux jours plus tard, les autochtones dépêchèrent un émissaire, un homme si ivre qu'il tomba quatre fois de sa monture – un yak – avant d'atteindre la crête surplombant le village. Il y avait peu de raison d'être optimiste. Huit jours plus tard, le *deba* revint porteur d'un refus catégorique. Suivirent davantage de réunions, de promesses, de roupies répandues pour apaiser les inquiétudes. Moorcroft sortit sa trousse médicale et prodigua ses talents médicaux pour se faire des amis. Pour finir, un homme du nom d'Amer Singh, fils du chef du village Arjun Singh, informa le « vieux *pandit* » Harballabh qu'il pouvait faire passer les étrangers par le défilé jusqu'au Tibet (Moorcroft l'appelait *Undes*).

Mais même avec son aide, Moorcroft et Hearsey pensèrent devenir fous à force de retards et de collusions. Hearsey se divertit en peignant un tableau du village, aujourd'hui conservé par le British Museum. On finit par s'accorder sur des conditions mais les deux Européens savaient qu'ils avaient été tondus. La veille du départ, les villageois donnèrent une fête à laquelle les étrangers contribuèrent par une bouteille de cognac. Mais quand

ils se levèrent de bon matin le lendemain, ils constatèrent que tout le monde avait disparu, sauf les yaks. Le chef du village apparut enfin, pour émettre des doutes sur la sagesse de l'entreprise. D'autres roupies changèrent de main et la caravane s'ébranla enfin. Au bout d'une heure, les guides annoncèrent qu'une cérémonie était prévue pour un villageois défunt de l'année précédente : ils devaient regagner le village. Deux jours plus tard, las d'examiner la rhubarbe locale ou d'observer l'effet brûlant du soleil d'altitude sur ses lèvres et son nez, Moorcraft dépêcha quelqu'un aux nouvelles : le messager rapporta que tous les convives cuvaient leur vin, enchevêtrés en tas sur le sol d'une maison. Ils le rejoindraient sous peu.

À la fin, épuisé par l'inlassable détermination des étrangers, Amer Singh guida Moorcroft et Hearsey par le défilé du début de la vallée jusqu'au Tibet. Le récit d'insomnie de Moorcroft, dans le camp d'altitude avant la longue ascension vers le défilé de Niti La est l'une des premières et meilleures descriptions anglaises du mal d'altitude et de la respiration de Cheyne-Stokes.

> « Je me suis réveillé de très bonne heure et j'ai immédiatement ressenti une difficulté à respirer et une grande oppression du cœur, lesquelles ont disparu quelques secondes en soupirant profondément. Alors que j'allais m'endormir, le sentiment de suffocation est revenu et ma respiration s'est faite très rapide et angoissée : mais avec l'air qui se réchauffait un peu, cet effet s'est un peu atténué. »

Avant d'atteindre le défilé, la caravane croisa deux Tibétains qui descendaient du sel vers Niti. Amer Singh informa Moorcroft que ces négociants avaient élevé « de nombreuses objections à la poursuite de notre route » : ils devaient revenir avec eux au village principal, 30 kilomètres au-delà du défilé, dans un village appelé Daba. Au sommet, Moorcroft les découvrit en train d'allumer un feu et brûler du genévrier.

> « Au milieu duquel se trouvait une statue pourvue d'un bout de tissu ; tout en marchant, ils marmonnaient une longue prière. À l'est se trouvait la montagne sacrée près du lac de Manasarovar, couronnée de neige, appelée Cailas ou Mahadeo ka Ling. Ils tournèrent le visage vers cette montagne ; après avoir joint les paumes au-dessus de la

tête, ils se touchèrent le front et l'un d'eux posa soudain les mains sur le sol et s'agenouillant, il appuya le front sur la terre. »

C'est probablement ces deux négociants que Hearsey représenta plus tard, cachant sous une expression enjouée cette rencontre pénible, à fumer leurs pipes sur leurs poneys de montagne, suivis de yaks lourdement chargés. Hearsey et Moorcroft, déguisés, conduisent leurs yaks vers la montagne sainte du Kailash ; à distance, on devine un petit groupe de *khyang* ou ânes sauvages.

Deux jours plus tard, le groupe atteignait Daba, perché sur une éminence rocheuse au-dessus de la vallée. Amer Singh y encourut le déplaisir des fonctionnaires ayant naguère refusé, par message, tout accès aux « pèlerins ». Moorcroft rapporte une conférence réunissant le lama principal du monastère local, le fils du *deba*, le grand propriétaire terrien du cru, Amer Singh, le vieux *pandit* Harballabh, un homme venu de la vallée de Johar, dont il ne donne pas le nom, et un autre homme, lui aussi anonyme, qualifié de *sirdar* – chef ou patron. Tout le monde comprenait l'enjeu : obtenir le meilleur avantage à moindre coût en évitant au maximum les questions. Amer Singh, ayant le moins d'atouts, devait se montrer le plus persuasif, se frayer prudemment une route sur un chemin périlleux, satisfaire ses employeurs sans se créer des difficultés avec les fonctionnaires tibétains dont il aurait toujours besoin. Moorcroft et Hearsey n'étaient pas sots, mais, faute de parler tibétain, ces négociations leur restaient largement opaques. Ils dépendaient presque entièrement de leur intermédiaire qui les amena le lendemain matin devant le lama et le fils du chef local. Leur ayant remis des offrandes – trois mètres de drap fin écarlate, un peu de sucre et d'épices – le fils du chef produisit une lettre au gouverneur de district, à Gartok, qui l'assurerait que Moorcroft et Hearsey étaient bien des commerçants *gosain* en pèlerinage et demandant ce qu'il devait en faire.

Un peu plus tard, le gouverneur ou *garpon* les fit convoquer. Cela convenait fort bien à Moorcroft. On se souvient surtout de son voyage au Tibet en 1812, aujourd'hui, comme de la première visite d'un Anglais au lac sacré de Manasarovar et de sa certitude qu'il était entièrement clos et n'était donc ni la source de l'Indus ni relié, comme l'affirmait Harballabh, à son voisin saumâtre le Rakshas Tal. (En fait, Harballabh avait raison : ils sont reliés, mais par intermittence. Moorcroft supposa qu'un tremblement

de terre avait interrompu ce courant depuis la visite de Harballabh.) Mais si Moorcroft se souciait intensément de la géographie de la région, il pensait d'abord aux possibilités commerciales – pas seulement aux chevaux, mais aussi à la laine cachemire – et Gartok était à l'épicentre.

Ayant quitté Daba et traversé la Sutlej en amont de la forteresse ruinée de Gugé, Tsaparang, leur caravane atteignit le haut Indus et le vaste plateau de Gartok en six jours. « La plaine intermédiaire, écrit Moorcroft, et de fait aussi loin que porte le regard jusqu'à ce qu'il soit arrêté par un défilé au nord-ouest, est couverte d'un ensemble prodigieux de moutons, chèvres et yaks, ponctuée d'un petit nombre de chevaux. Le cheptel ne saurait se monter à moins de 40000 têtes, à mon avis. »

Gartok même n'était qu'un agglomérat temporaire de tentes et une demeure plutôt mesquine pour un *garpon*. Les vallonnements où pâturaient moutons et chèvres comptaient peu de villages permanents : on était en pays de nomades. Les animaux étaient rassemblés là et tondus ; laines et poils étaient ensuite expédiés. Pour Moorcroft, il était évident que beaucoup d'argent circulait. Lors de son audience avec le gouverneur, il regarda avec attention ses bijoux puis, lorsqu'il lui eut demandé ce qu'il pouvait apporter de l'Hindoustan dans l'hypothèse d'un commerce dynamique, il fut frappé par la liste précise et informée d'objets précieux dressée par le *garpon*. Le soupçon qu'ils venaient de Gorkha ou d'Angleterre se dissipa bientôt, note Moorcroft avec ironie, « soit suite aux représentations du *deba* soit du fait du poids de nos présents ». Il y avait de l'argent à gagner.

Le lendemain, Moorcroft et Hearsey exposèrent les marchandises avec lesquelles ils avaient franchi le défilé de Niti La. Le facteur originaire du Cachemire du roi du Ladakh, venu acheter de la laine, fit savoir qu'il était prêt à tout acheter si le *garpon* n'en voulait pas. Moorcroft obtint de lui des informations sur les routes commerciales d'Asie centrale. Il apprit que Gartok était un vaste marché temporaire reliant le Chang Tang, région septentrionale du plateau tibétain avec ses immenses troupeaux de moutons, chèvres et yaks, à la route commerciale majeure entre Lhassa et le nœud commercial de Leh, capitale du Ladakh, dont le facteur lui dit qu'elle était éloignée de dix jours de voyage. Le Cachemire lui-même était à dix jours supplémentaires de Leh. Se rendre au marché aux chevaux de Boukhara, également célèbre pour ses tapis, prendrait un mois. Il qualifiait de « très indirecte » la route de contournement vers Boukhara à partir de Delhi via Kaboul et jusqu'à l'Asie centrale, comparée à celle-ci traversant

l’Himalaya. Moorcroft découvrit aussi que la population réduite de l’ouest du Tibet s’en remettait aux habitants de la vallée de Johar et à d’autres groupes himalayens pour le grain qu’elle échangeait contre la laine de mouton. Les habitants du Cachemire s’intéressaient surtout à la laine cachemire des chèvres, plus précieuse, commerce qu’ils monopolisaient grâce à leurs suzerains moghols, en échange de safran. Le Ladakh ne pouvait fournir assez de cette laine pour contenter les fabricants du Cachemire, d’où une inflation des prix tibétains. Il découvrit aussi, avec quelque effroi, que le commerce avec la Russie était bien établi ; un facteur russe, du nom de Mehdi Rafailov, un juif persan, s’était rendu au Cachemire en 1808. Par la suite, un négociant du Ladakh montra à Moorcroft des échantillons de drap de laine française et du cuir russe arrivés d’Asie centrale, laquelle était de plus en plus recouverte par l’ombre portée de l’empire russe. Les conséquences de cette situation inquiéteraient Moorcroft durant le reste de ses jours, l’incitant à bombarder Calcutta de notes prophétiques sur la menace russe en Inde à une époque où Londres et Saint-Pétersbourg étaient alliées contre Napoléon.

Avant de partir à Manasarovar, Moorcroft et Hearsey avaient eux-mêmes conclu un accord avec le *garpon* pour acheter quantité de laine cachemire. Un matin, alors qu’ils allaient quitter un endroit appelé Misar, cette laine arriva à dos de cheval, escortée par l’officier du gouverneur, Tharchen. Son maître envoyait plus de laine que demandée, mais ne voulait être payé qu’en roupies d’argent. Moorcroft comprit qu’il s’agissait d’une mise à l’épreuve : était-il un vrai marchand ou avait-il de lugubres desseins pour entrer au Tibet ? L’événement attira aussi l’attention des marchands de Johar au village, qui étaient d’une curiosité désagréable. « Qui étions-nous ? Quelles pouvaient être les raisons de notre venue ? Pourquoi achetions-nous de la laine cachemire ? » Les habitants de la vallée de Johar, à l’époque, étaient les principaux intermédiaires de marchandises venues de l’Inde ; ils avaient beaucoup à perdre.

> « La vue de certaines de nos marchandises parut les convaincre que nous étions ce que nous semblions être. Je date de ce jour le début de l’origine d’un commerce qui a toutes chances d’être très bénéfique à l’Honorable Compagnie. »

Si Moorcroft était parti pour les montagnes à la recherche de chevaux, il en revint avec une grande stratégie commerciale pour l'Himalaya. En dernière analyse, son voyage échouerait sur ces deux points.

*

On conseilla aux deux voyageurs de retraverser l'Himalaya par leur route d'arrivée : quand ils atteignirent Daba, tous deux firent une rencontre qui aurait des répercussions jusqu'à la fin du XIXe siècle. Un négociant rawat du nom de Dev Singh se présenta à Moorcroft. Fils d'un puissant propriétaire terrien originaire de la vallée de Johar, il proposa aux voyageurs de leur prêter de l'argent : leur voyage avait été plus onéreux que prévu et ils auraient peut-être besoin de plus d'argent. Moorcroft hésitait ; il proposa d'échanger un ensemble précieux de grains de corail contre des chèvres cachemire et des moutons. Il demanda qu'on les lui livre à Niti où le « jeune *pandit* » Harkh Dev attendrait de les lui ramener sur la plaine. Le marché fut conclu. S'étant montré utile de diverses manières à Moorcroft, Dev Singh lui réclama un certificat qui lui permettrait de traiter au tarif local dans la juridiction de la Compagnie. Moorcroft s'exécuta avec plaisir.

En aidant Moorcroft, Dev Singh avait par hasard mis ses descendants au cœur d'une des grandes histoires d'exploration himalayennes, histoire qui se déroula environ cinquante ans plus tard et s'articula sur les échecs britanniques répétés, durant plusieurs décennies, à accéder au Tibet ou à nouer une relation avec lui.

En 1819, l'empire sikh de Ranjit Singh occupa le Cachemire et plaça la vallée sous le contrôle de chefs hindous loyaux, Kishore Singh, puis son fils Gulab ; ethniquement, il s'agissait de Rajpoutes Dogra qui poursuivaient leurs propres ambitions. De nombreux tisserands du Cachemire s'étaient enfuis vers les plaines. Peu après, William Moorcroft entama un second voyage, beaucoup plus long et finalement fatal, pour explorer les routes commerciales d'Asie centrale. Il passa deux ans au Ladakh où il acquit un profond respect tant pour le peuple que pour le bouddhisme tibétain. Les habitants de ce royaume savaient qu'ils étaient probablement les prochains sur la liste des Sikhs après leur occupation du Cachemire. Le roi du Ladakh Tsepal Dondup Namgyal en appela donc à l'aide de Moorcroft puisqu'il appartenait à la Compagnie. Ce dernier rédigea un accord commercial permettant au Ladakh de vendre directement sa laine à l'Inde sans passer

par les intermédiaires du Cachemire, ce qui ouvrait l'Asie centrale aux Anglais. Cet accord ne fit pas qu'aliéner le dirigeant sikh Ranjit Singh, il irrita les maîtres de Moorcroft à Calcutta qui suspendirent son salaire. Calcutta ne voyait aucun intérêt à mettre à l'épreuve la patience de Ranjit Singh qui restait, du moins en théorie, l'allié de la Compagnie.

Mais le roi du Ladakh avait raison de s'inquiéter des Sikhs. « On dit de lui (Tsepal Dondup) qu'il est rapace, écrit Moorcroft, mais ses qualités principales sont une extrême timidité et l'indolence. Il abandonne la gestion des affaires entièrement à son Premier ministre. » L'armée du Ladakh était sapée par « la couardise de la soldatesque et l'inefficacité de son équipement ». Elle avait quantité d'arcs et de flèches, mais un mousquet pour dix hommes et une épée pour six. De sorte que lorsque le brillant général Dogra Zorawar Singh, né dans la région de Kangra, conduisit une armée dans le Ladakh en 1834, Tsepal Dondup fut déposé.

Non sans ironie, l'événement eut pour conséquence de mettre en œuvre le plan de Moorcroft : plutôt que de commercer avec le nouveau régime agressif du Ladakh, les acheteurs de laine à Gartok cessèrent de la convoyer vers Leh, sa capitale, et se mirent plutôt à traverser les montagnes plus à l'est pour vendre leur laine à Rampur dans la vallée de la Sutlej, désormais sous contrôle britannique après le traité de Sagauli. Enragé par la perte de revenus subie, Gulab Singh envoya Zorawar dans l'ouest du Tibet avec quelques milliers de soldats pour rétablir son monopole sur le commerce de la laine. En peu de temps, Zorawar eut traversé Gartok et atteint Purang (Taklakot pour les Népalais) près de la frontière népalaise ; il mit en fuite devant lui une armée tibétaine plus nombreuse mais désorganisée. Ses troupes occupèrent aussi les États des collines sur l'autre versant de l'Himalaya, au nord de la Sutlej.

Cette agression en altitude posait mille difficultés à la Compagnie, simultanément humiliée en Afghanistan. En outre, l'Angleterre s'efforçait de négocier un meilleur accès aux marchés chinois. Le Tibet était en théorie sous suzeraineté chinoise, de même que le Népal. Les assaillants Dogra étaient réputés être les alliés de la Compagnie. Que se passerait-il si l'une de ces parties supposait que l'irruption de Gulab Singh était approuvée par Calcutta ? Il s'agissait d'un événement fort malencontreux, selon l'expression du résident de Katmandou, Brian Houghton Hodgson. Le roi exilé du Ladakh envoya des émissaires à Katmandou pour solliciter le soutien de Rajendra, le roi gorkha pusillanime que Jang Bahadur allait sous

peu déposer. Rajendra offrit à la Chine son appui en cas d’intervention, mais l’empereur Daoguang l’éconduisit : Rajendra était peu respecté à la cour des Qing. Le Népalais changea son fusil d’épaule et envisagea de s’allier plutôt avec Gulab Singh. Cette perspective n’était pas moins alarmante pour les Anglais, qui auraient été menacés par une alliance couvrant presque toute la chaîne.

Heureusement pour la Compagnie, en décembre 1841, les troupes tibétaines et chinoises attaquèrent Zorawar qui, après avoir fait un pèlerinage au Kailash, avait commis l’erreur fatale de s’attarder pour l’hiver au Tibet. Ses troupes étaient dans un état pitoyable, obligées de brûler les crosses de mousquets pour se réchauffer, et succombaient à l’hypothermie et aux engelures. À Toyo, près de Taklakot, Zorawar fut entièrement écrasé ; il fut même tué et l’on dit que les Tibétains conservaient de lui des mèches et des bouts de chair en guise de talismans. Les forces Qing et tibétaines victorieuses poursuivirent leur route vers le Ladakh pour assiéger la citadelle de Leh, mais Gulab Singh envoya des renforts ; au bout d’un *statu quo* de plusieurs mois, on signa un traité dans le petit village de Chushul pour revenir à la situation d’avant la guerre. Aucune des parties ne jugea nécessaire d’impliquer les Britanniques dans cet accord, ni même de les en informer.

Ranjit Singh était mort et son empire se fissurait sous les luttes fratricides de ses descendants. L’EIC renforça en conséquence sa présence militaire face aux Sikhs. Quand la guerre reprit, qui menaçait l’équilibre des pouvoirs dans l’Himalaya, Rajendra écrivit à nouveau aux ambassadeurs de Chine à Lhassa : ils devaient savoir que les Anglais se battaient contre les Sikhs qu’ils avaient déjà vaincus une fois ; que le Népal était lié en voisin aux Sikhs et que si les Anglais venaient à saisir le territoire sikh, Rajendra redoutait que cette victoire ne les incite à jeter leur dévolu sur le Tibet.

Les ambassadeurs chinois envoyèrent une dépêche à Beijing, pleine de mépris pour Rajendra. Il était impossible et n’attendait qu’une chose comme d’habitude, qu’on l’achète. Ils rassuraient Beijing : les frontières du Tibet étaient étroitement surveillées et les Britanniques resteraient en dehors.

Au cours de cette première guerre sikh avec les Anglais, Gulab Singh manœuvra adroitement de manière à éviter le conflit sans trahir ses maîtres d’hier, les Sikhs. Il trouva sa récompense dans le traité d’Amritsar, signé en

1846, par lequel les Anglais reconnaissaient sa souveraineté sur le Jammu-et-Cachemire comme sur le Ladakh, sous la protection de l'EIC : ce fut l'origine des souffrances du Cachemire contemporain. En échange, Gulab verserait un petit tribut à la Compagnie, n'emploierait aucun Européen ni Américain dans son armée et soumettrait toute question frontalière à Calcutta. Sur cette base, deux commissaires aux frontières, Alexander Cunningham et Patrick Vans Agnew, furent désignés pour dresser la frontière entre Ladakh et Tibet. On attendait de ce dernier pays qu'il envoie par réciprocité les officiers correspondants, mais nul n'arriva de Lhassa pour travailler avec les Anglais, dès lors incapables d'avancer ce dossier. Vans Agnew fut réaffecté et peu après assassiné à Multan au Pendjab, incident qui réactiva le conflit entre les Anglais et les Sikhs.

Une deuxième commission frontalière fut constituée en 1847, à nouveau commandée par Alexander Cunningham, ingénieur militaire qui inaugurerait plus tard le *Relevé archéologique de l'Inde*. L'accompagnait Henry Strachey, qui était alors lieutenant dans le 13e d'Infanterie indigène du Bengale. (C'est l'année précédente que Strachey avait fait son voyage illicite à Manasarovar alors qu'il était en congé maladie de son poste à Chittagong. Marchant sur les pas de Webb et Traill, il avait visité la vallée de Milam et rencontré le vieux compagnon de voyage de Moorcroft, Dev Singh. Ce dernier lui recommanda de franchir le défilé de Lampiya Dhura vers l'est, ce qu'il fit, déguisé en pèlerin comme Moorcroft.) Le troisième membre de la commission frontalière était le médecin et naturaliste Thomas Thomson plus tard associé au botaniste Joseph Hooker dans ses explorations de l'Inde. Ils avaient des projets ambitieux : l'exploration des routes commerciales du Ladakh et la découverte de Lhassa pour Strachey, mais ce dernier se trouva retardé et bloqué au village de Hanle, sur la frontière historique Ladakh-Tibet à quelque 300 kilomètres au sud-est de Leh. Les fonctionnaires tibétains de Gartok, de l'autre côté de la frontière, continuaient à ignorer les Britanniques. Les géomètres de Gulab Singh se présentèrent en retard et à contre-cœur ; ceux des Chinois n'arrivèrent jamais. Les plans ambitieux de Cunningham et de ses hommes accouchaient d'une souris.

Autre problème pressant pour les Anglais, le rétablissement du commerce de laine cachemire depuis le marché du Tibet occidental de Gartok vers leur propre plaque tournante de Rampur, commerce que l'invasion de Zorawar Singh avait si brutalement interrompu. Un échange

de terres eut lieu avec Gulab Singh : la vallée de la Spiti passa sous le contrôle direct des Britanniques. La vallée permettait un accès rapide à Gartok et n'était pas à plus de 50 kilomètres de Rampur. Les facteurs savaient que les Tibétains étaient las des forts droits de douane exigés par Gulab Singh. Un accord était possible, mais comment y intéresser les Tibétains ? D'après l'expérience de Cunningham, il était clair que les fonctionnaires de l'ouest du Tibet refuseraient le moindre rapport avec les Européens. On confia donc à un personnage originaire de Kinnaur, Anant Ram, qui travaillait pour la commission frontalière, le soin de traduire une lettre du gouverneur général et de la remettre à Gartok : c'était un autre intermédiaire local travaillant des deux côtés de la montagne. Il revint avec une longue histoire – la lettre était très mal venue et n'aurait pas de réponse avant un an. Comment savoir s'il disait la vérité ? Aucun fonctionnaire britannique ne parlait le tibétain, bien que de nombreuses régions de l'Himalaya désormais contrôlées par les Anglais eussent une population tibétaine conséquente.

Tandis qu'Anant Ram tentait – ou ne tentait pas – de remettre la lettre du gouverneur général à Gartok, une copie de cette lettre était en chemin pour Hong Kong pour être remise aux Chinois. C'était la première fois que l'Angleterre tentait de peser sur Lhassa de la sorte, pression rendue possible par son succès cinq ans plus tôt dans la première des Guerres de l'Opium contre la Chine. Le traité de Nankin en résultant en 1842 avait donné aux Britanniques un plus large accès aux marchés chinois. Mais les choses évoluaient très lentement. Tout au long du XIXe siècle, les fonctionnaires coloniaux anglais traitant directement avec Beijing jugèrent les conflits frontaliers himalayens de peu d'importance. Sir John Davis, deuxième gouverneur de Hong Kong, envoya un message via le port commercial de Canton (Guangzhou) à l'empereur Daoguang pour lui demander sa coopération afin d'établir la frontière entre le Ladakh et l'ouest du Tibet. Beijing promit d'adresser des « instructions appropriées » à ses *ambans* de Lhassa. Elles n'eurent aucun effet. Le plus important fonctionnaire chinois de la ville était Qishan, limogé à Lhassa pour avoir mal géré la première Guerre de l'Opium. Il n'avait aucune envie de faciliter les contacts avec des Anglais détestés. Pour le gouvernement tibétain, les géomètres britanniques étaient les fourriers de l'invasion. Les représentants de Gulab Singh à Leh, qui savaient que les Britanniques voulaient rafler le commerce de la laine

cachemire, n’étaient pas moins hostiles à définir la frontière avec le Tibet. L’Angleterre resta à la porte.

Malgré cette résistance aussi passive qu’agressive, les fonctionnaires britanniques juchés sur la frontière de l’Himalaya continuaient à espérer qu’ils pourraient entrer au Tibet. En réalité, les priorités et la politique de l’Empire britannique au sens large rendaient quasi impossible une telle issue. Les Britanniques en Inde mettraient plus d’une décennie à le comprendre ; quand ils l’eurent fait, ils demandèrent aux autochtones de l’Himalaya de traverser la frontière pour eux, en particulier à la population de la vallée de Johar. Les descendants de Dev Singh, le partenaire commercial de Moorcroft, en feraient partie.

*

En 1858, la deuxième Guerre de l’Opium opposant les forces anglo-françaises et les dirigeants mandchous de la Chine prit théoriquement fin avec le traité de Tianjin. Il donna aux Européens plus de ports et plus de droits de passage et porta un nouveau coup au prestige pâlissant de l’empire Qing. Avant la signature, des bellicistes autour de l’empereur Xianfeng l’encouragèrent à résister en suggérant la reprise des hostilités. Les combats s’achevèrent une fois pour toutes en 1860 quand la cavalerie du meilleur général mongol des Qing, qui portait le nom tibétain de Sengge Rinchen (« trésor de lion ») fut totalement éradiquée à la bataille de Baliqiao. Les Anglais marchèrent alors sur Beijing pour se livrer au sac du Palais d’été impérial. Le traité signé imposait encore d’autres concessions aux Qing. Ainsi les étrangers possédaient le nouveau droit de voyager à l’intérieur du pays. La voie du Tibet était ouverte, en théorie, aux explorateurs britanniques. Fort de ce droit, le chargé d’éducation au Kumaon, Edmund Smyth, obtint le soutien du gouvernement indien pour conduire une mission au Tibet. Bien que l’expédition ne dût jamais voir le jour, l’activisme de Smyth attira l’attention des autorités britanniques sur la population de la vallée du Johar.

Né dans le Lincolnshire, Smyth avait été formé dans la *public school* de Rugby. Son contemporain Thomas Hughes a immortalisé sa scolarité dans son livre *Tom Brown’s School Days*. Smyth est la clé du personnage de Crab Jones,

> « sautillant, une paille dans la bouche, le personnage le plus bizarre et flegmatique de Rugby. Qu'on l'expédie à l'instant sur la lune et il se redresserait sans ôter les mains des poches ni hausser le sourcil. »

Il avait combattu dans le même régiment que Henry Strachey au cours de la deuxième guerre anglo-sikh déclenchée par l'assassinat de Vans Agnew. Après quoi il fut posté à Delhi d'où il put sacrifier à sa grande passion, chasser dans l'Himalaya. Il ne se souciait pas de laisser un compte rendu de sa vie, mais il est clair, d'après ce que nous en savons, qu'aucun autre Européen ne voyagea autant au Tibet au XIXe siècle. L'une de ses rares lettres subsistantes mentionne une expédition de chasse de quatre mois au Tibet occidental, dans la décennie 1850, avec son ami le futur explorateur John Speke. Une autre de ses expéditions cynégétiques au Tibet en 1864, bien qu'on lui eût refusé une autorisation officielle, est relatée dans *Les Forêts du haut de l'Inde* de Thomas Webber, d'où il ressort que Smyth avait déjà une grande expérience du Nord de l'Himalaya. Webber prétendit aussi avoir vu la source du Brahmapoutre, bien que l'explorateur suédois Sven Hedin fasse de son mieux, par la suite, pour le contester. Ces voyages tenaient d'intrusions illicites, éventuellement néfastes : leurs auteurs les gardaient secrets. Il était inutile d'embarrasser Calcutta. (Mais tous n'étaient pas aussi discrets. L'aristocrate écossais Robert Drummond lança un canot pneumatique sur le Manasarovar qui scandalisa tellement les pèlerins bouddhistes et hindouistes que le gouverneur local perdit littéralement la tête, dit-on.)

En 1854, après vingt ans de service, Smyth put bénéficier de son grand congé en dehors de l'Inde : il accompagna son ami Speke jusqu'à Aden où ils firent la connaissance du jeune Richard Burton, bientôt l'un des plus grands explorateurs de l'histoire mondiale. Speke et Burton s'en furent ensemble au Somaliland, puis vers leur histoire d'amour avec le Nil, tandis que Smyth allait grimper dans les Alpes suisses où il fit la première ascension d'un sommet avec ses frères Christopher et James, tous deux ecclésiastiques. Nous le savons uniquement grâce à la mention de l'alpiniste Edward Whymper dans un guide de Zermatt : « Les indigènes disaient que Smyth pouvait grimper là où les oiseaux ne volaient pas, ce qui est l'équivalent oriental de 'Monsieur a l'agilité d'un chamois'. » Après quoi Smyth s'enrôla dans la guerre de Crimée et fut assigné à la cavalerie turque irrégulière des bachi-bouzouks, en même temps que Burton et Speke, dans

l’intention de franchir le Caucase avec ce dernier, bien que l’absence de passeports les en empêche.

À la fin de sa permission, le vieux régiment de Smyth avait été licencié, après avoir subi de terribles pertes en défendant Lucknow lors de la révolte de 1857. On le nomma « inspecteur de l’instruction publique » au Garhwal et au Kumaon, avec mission de fonder des écoles autochtones dans les collines. Ces affectations eurent deux effets : d’abord de le ramener dans les montagnes qu’il aimait tant ; ensuite de le rapprocher de deux descendants de Dev Singh (qui avait aidé Moorcroft au Tibet, dans la vallée de Johar), Bir Singh et Nain Singh, qui était instituteur à Milam et connu comme un *pandit* dans le village. La réactivation de ce lien entre les Rawat de Johar et les explorateurs britanniques allait s’avérer décisive pour l’exploration du Tibet.

Les espoirs qu’avait Smyth d’un voyage officiel au Tibet furent ravivés au début des années 1860 quand un marchand cachemiri allant et venant entre Lhassa et le Népal informa le résident britannique de Katmandou qu’un édit impérial des Qing était paru dans la capitale tibétaine, qui affirmait : « si un gentleman anglais fait son apparition ici, il devra être traité avec courtoisie ». Qu’il ait existé ou pas, cet édit fut sans incidence. Le représentant britannique à Beijing à la suite de la deuxième Guerre de l’Opium était James Bruce, huitième comte d’Elgin, le fils de celui qui acheta les marbres du Parthénon. C’est aussi Elgin qui avait signé le traité de Tianjin ; il entendait bien ne pas mettre en péril les relations sino-britanniques en requérant des passeports pour une aventure dans un coin obscur de l’empire chinois. Les espoirs de Smyth furent anéantis. Faute d’avoir les papiers requis, il fut refoulé à la frontière tibétaine en 1863 ; on lui suggéra de s’adresser à Beijing où l’on savait très bien que le représentant britannique ne voulait pas l’appuyer. Ce cercle vicieux diplomatique ne cesserait de se répéter durant les vingt-cinq années suivantes.

Une frontière officiellement fermée ne comptait guère pour Smyth – qui entama une autre partie de chasse illicite à l’intérieur du Tibet l’année suivante –, mais elle était très handicapante pour le grand relevé trigonométrique, arrivé au pied de l’Himalaya quelques années plus tôt, pour découvrir que Népal comme Tibet étaient inaccessibles. Le surintendant de ce relevé, James Walker, ne détestait pas que les tribus de la frontière du Nord-Ouest (entre Inde et Afghanistan) fussent hostiles : cela

justifiait des expéditions punitives, lesquelles permettaient à leur tour d’étendre le relevé. C’était bien préférable, selon lui, à « la résistance passive des habitants du Tibet chinois ». Walker avait eu recours à quelques géomètres « indigènes » ; à présent, le géomètre chargé du Cachemire, Thomas Montgomerie, l’imita pour accéder au Tibet. En 1862, ce subtil fonctionnaire politique, qui « s’illustra et se rendit célèbre bien qu’il engage moins de frais et d’efforts que tout autre agent du *Relevé indien* » suggéra à l’Asiatic Society d’envoyer des géomètres « indigènes » dans les zones échappant à la pénétration britannique. Montgomerie avait constaté par lui-même la facilité avec laquelle les Indiens franchissaient des frontières qui semblaient imperméables aux Européens. Il proposa d’utiliser des « mahométans » pour arpenter l’Asie centrale et envoya un géomètre du Pendjab du nom d’Abdul Hamid au Yarkand pour vérifier cette théorie, puisque l’itinéraire était déjà en partie connu. Pour le Tibet, on aurait besoin d’Indiens parlant couramment sa langue et capables de passer pour des commerçants ou des pèlerins. La seule inquiétude de Montgomerie était de ne pouvoir trouver assez d’autochtones fiables « ayant les nerfs solides ». Grâce à Edmund Smyth, il les trouva.

Sachant que ce dernier avait traversé la frontière à plusieurs reprises sans papiers, avec le concours de solides autochtones, Montgomerie lui écrivit au Kumaon pour solliciter ses conseils. Smyth lui recommanda ses amis de Milam dans la vallée de Johar, les descendants de Dev Singh qui avaient assisté Moorcroft près d’un demi-siècle plus tôt. Smyth n’était pas le seul à y avoir engagé des hommes, les frères Strachey avaient emmené des habitants de la vallée dans leurs aventures. Vingt ans plus tard, Smyth se rappelait comment et pourquoi il les avait recommandés à Montgomerie :

> « du fait de leur parfaite connaissance du tibétain et aussi parce qu’ils avaient leurs entrées dans le pays, Montgomerie m’a demandé d’en choisir deux et de les envoyer pour formation. En conséquence, j’ai choisi notre ami (le *pandit*) Nain Singh (…) et le second que j’ai choisi était son cousin Manee ou Mau Singh, principal fonctionnaire indigène de Johar. Ce dernier dépassait de loin Nain Singh par le statut, la richesse et l’intellect et il aurait pu faire du bon travail, mais malheureusement il était beaucoup trop bien installé dans son pays pour embrasser la vie rude de l’exploration. »

Les deux cousins quittèrent leur vallée en février 1863 par la ville de Dehra Dun au Garhwal, où James Walker avait conçu un programme d'instruction pour ces géomètres secrets : apprendre l'usage d'un sextant, la manière de relever sa situation avec une boussole, à marcher d'un pas régulier de manière que deux mille pas soient égaux à un mille. Ils pourraient ainsi réaliser un bon relevé d'itinéraires. Ils employaient un chapelet pour décompter leurs pas et des bandes de papier cachées dans un moulin à prière pour noter leurs observations. Pour préserver le secret, ils reçurent des noms de code. Mani Singh devint GM, d'après sa première et sa dernière consonne inversées. Nain Singh, l'instituteur, fut simplement le *pandit* : ce nom serait porté par tous les voyageurs clandestins entrés au service des Britanniques.

En décembre, leur formation était achevée, mais leur première tentative d'entrer au Tibet par un défilé voisin de leur vallée d'origine avorta. Les gardes-frontières qui les refoulèrent savaient peut-être que leur comportement était bizarre pour des marchands de Johar. On les avait peut-être reconnus. Ils revinrent à Dehra Dun où Montgomerie accepta de les laisser passer par Katmandou, en prétextant que la confiscation de marchandises népalaises par des fonctionnaires tibétains justifiait qu'ils pénètrent dans le pays comme intermédiaires. (On sent bien qu'il voulait faire d'une pierre deux coups.) Ils tentèrent d'abord la vallée de Kyrirong où ils éveillèrent les soupçons de fonctionnaires frontaliers chinois. Ils songèrent à en appeler au gouverneur local, mais Mani Singh se rendit compte qu'il le connaissait – il était originaire de Gartok. Désolés, ils regagnèrent Katmandou où Nain Singh décida de tenter seul l'aventure.

Tandis que Mani revenait au pays via le Nord-Ouest du Népal en faisant simultanément des relevés, Nain Singh, prétendant être un négociant du Ladakh, réussit à traverser la frontière et à pénétrer au Tibet. Là il rencontra un groupe de marchands de Rampur, dans le vieux royaume de Bashahr, sur la route de Gartok. Il s'y agrégea pour un temps et eut ainsi son premier aperçu du Yarlung Tsangpo, le fleuve qui se mue en Brahmapoutre. Il conçut pour lui un respect immédiat : alors qu'il l'observait, trois hommes s'y noyèrent quand leur barque se retourna. Prétextant une maladie, il laissa les marchands et revint en arrière pour atteindre Lhassa en janvier 1866, après avoir parcouru 1800 kilomètres en trente-sept jours. Il y passa trois mois, ayant loué une chambre et enseignant quand il n'eut plus d'argent. Il fut également reçu en audience au monastère de Sera par le douzième

Dalaï-lama, Trinley Gyatso, qui avait tout juste neuf ans. Nain Singh quitta Lhassa au printemps, parcourut lentement la principale route commerciale vers l'ouest et Gartok, avant de traverser les montagnes pour rentrer à Dehra Dun le 27 octobre 1866, sa mission achevée.

*

Le compte rendu de Nain Singh comportait le relevé de près de 2 000 kilomètres de la route commerciale vers Lhassa ; il précisait le cours du Tsangpo jusqu'à la confluence avec le Kyi Chu qui arrose la ville. Les informations qu'il fournissait furent une manne pour le *Relevé de l'Inde* comme pour le gouvernement indien, qui débloqua de nouveaux fonds en vue de nouveaux voyages. En 1867, Nain et Mani Singh retournèrent au Tibet via le défilé de Mana, en emmenant le frère de Nain, Kalian ; ils traversèrent la Sutlej à Tholing, jouant là encore aux négociants bashahri, en vendant des perles de corail contre de la laine cachemire. Leurs buts étaient les mines d'or de Thok Jalong, exploitées depuis des siècles, et les sources de l'Indus et de la Sutlej. Kalian parvint à atteindre la source de l'Indus et confirma qu'il naissait au nord du Kailash. Nain repartirait pour une troisième mission au Tibet et en Asie centrale, en voyageant depuis Yarkand jusqu'à Leh, via Khotan et le lac de Pangong. Cette fois, il serait accompagné de Kalian Singh et de son cousin Kishen Singh, originaire lui aussi de la vallée de Milam et *pandit* déjà expérimenté.

Le nom de code de Kishen était A-K ; de l'avis de beaucoup, il fut le plus grand des géomètres. En 1878, il quittait Darjeeling pour une mission de quatre ans afin de cartographier le Nord du Tibet, dans une tentative de relier ce qu'on savait de l'Asie centrale aux informations détaillées déjà connues des *pandits* sur le Tibet sud et ouest. Kishen passerait un an à Lhassa, dans l'attente d'une caravane vers la Mongolie, à laquelle se joindre pour atteindre l'extrémité orientale de la chaîne du Kun Lun. En attendant, il collecta des données précises sur la ville et la gouvernance du Tibet. Son analyse s'avéra utile aux Anglais quand ils finirent par pénétrer au Tibet avec la mission de Francis Younghusband en 1903.

Lorsqu'il put enfin partir vers le nord, la caravane dont il faisait partie fut attaquée et les Mongols s'éparpillèrent. Kishen fut dépouillé et laissé sans rien ou presque ; sur quoi son compagnon disparut avec le peu qui leur restait. Malgré tout, il poursuivit sa route jusqu'au bout, à Dunhuang au

nord de la Chine, où son dernier compagnon Chhumbel et lui, soupçonnés d’être des espions, furent emprisonnés sept mois. Un abbé qui visitait la grotte des Mille Bouddhas non loin engagea les deux hommes comme domestiques pour regagner son monastère, loin au sud. Grâce à quoi Kishen et Chhumbel atteignirent l’est de l’Himalaya et entrèrent en contact avec des missionnaires français, qui transmirent un message aux supérieurs de Kishen en Inde. Ils n’en avaient plus eu de nouvelles depuis trois ans.

Lors de leur voyage ultérieur de retour via le Tibet oriental, Kishen et Chhumbel tombèrent sur une épidémie de petite vérole à Litang ; ils saisirent l’occasion de s’immuniser là-contre en recourant à la technique tibétaine de la variolation (consistant à renifler les pustules sèches des corps des personnes infectées). Quand ils atteignirent enfin Darjeeling en novembre 1882, ils tenaient de clochards, sans le sou, en haillons et, d’après James Walker, « émaciés par les épreuves et privations endurées ». Kishen Singh découvrit que son fils unique était mort en son absence et que sa maison était ruinée. Les autorités tibétaines ayant mis sa tête à prix, il n’était plus question d’explorer. Bien qu’il ne reçoive aucune récompense officielle de la Royal Geographical Society, on lui attribua une pension ; il conservait un coffre plein des papiers, journaux et livres relatifs à ses aventures, ainsi que des médailles de différentes sociétés savantes dans le monde. Il mourut en 1921, l’année où les Britanniques arrivèrent au pied de l’Everest.

Rudyard Kipling s’est servi du mythe des *pandits* dans son roman *Kim* en 1901 ; il les a inextricablement liés, mais à tort, dans l’esprit de ses lecteurs, à la lutte opposant Angleterre et Russie pour le contrôle de l’Asie centrale, le « Grand Jeu ». S’il existe une clé de son personnage Huree Chunder Mookerje, c’est Sarat Chandra Das. À vingt-cinq ans, ce dernier fut nommé proviseur du nouvel internat de Darjeeling, la Bhotia Boarding School, fondée en 1874 pour éduquer les jeunes gens du Tibet et du Sikkim et fournir un cadre d’interprètes et de géographes qui seraient utiles dans les rapports de l’Empire britannique avec le Tibet. Das était bien davantage un agent de renseignement, toutefois. Né dans la ville portuaire de Chittagong, c’était un Bengalais ayant appris le tibétain à l’âge adulte. Par contraste, la plupart des *pandits* étaient de vrais montagnards, qui relevaient de grands espaces, fondaient totalement sur leur esprit et leur courage pour échapper à mille pièges et chausse-trappes et achevaient la plupart du temps leur mission sans une plainte. Michael Ward, qui participa à l’expédition

victorieuse de 1953 sur l’Everest, a écrit : « On ne saurait trop louer l’épique dernier voyage de Kishen Sing. » N’est-il pas approprié que deux voyageurs des montagnes aient achevé le plus grand de tous les voyages himalayens ? Et tout aussi caractéristique qu’ils aient dû voyager sous un pseudonyme pour se perdre dans l’obscurité ?

13

Cité « interdite »

Fin 2014, un lot de documents appartenant au premier Anglais ayant visité la ville sainte de Lhassa fut découvert dans un placard du libraire de livres anciens Maggs Brothers. Remise depuis à la Royal Asiatic Society, la découverte comportait quatre cents lettres, journaux, carnets et notes, ainsi que les manuscrits de son récit de voyage, outre une minuscule esquisse du jeune neuvième Dalaï-lama, réalisée en décembre 1811. Cet explorateur, aussi atypique que généralement oublié, avait eu sa brève heure de gloire en ressuscitant le mythe dix-neuviémiste de Lhassa comme cité « interdite », qui tenait à distance les évolutions rapides du monde.

Thomas Manning était né à Broome dans le Norfolk en 1772 ; c'était le fils cadet du recteur du cru. Enfant maladif et intelligent, il avait été éduqué à la maison puis s'inscrivit en 1790 à Cambridge pour étudier les mathématiques. Il y enfourcha la vague montante du romantisme et se lia avec certains des phares du mouvement, notamment Charles Lamb. Selon ce dernier, il était exceptionnellement doué :

> « Il dépasse de loin Coleridge ou tout autre par sa puissance de conviction – quand il vous trouve seul, il peut opérer les merveilles de l'Égypte. Mais il est paresseux et ne mobilise pas toujours toutes ses forces ; s'il le faisait, je ne connais pas d'homme de génie qui lui serait comparable. »

Bien que d’autres aient partagé le point de vue de Lamb, l’accusation d’indolence ne paraît guère correspondre à cet homme énergique, toujours conscient de ses émotions. L’instabilité serait plus juste. Il parla à un ami de l’étrange puissance de pensée et de sentiments qui le poussait irrésistiblement à faire des choses bizarres. En outre, c’était un rebelle. Sur le seuil de la gloire universitaire à Cambridge, il refusa de prêter serment d’allégeance à l’Église d’Angleterre et dut renoncer à son diplôme, ce qui plongea son père dans un abîme d’anxiété et d’incompréhension.

La Chine devint sa grande passion et s’y rendre une obsession, à l’étonnement de ses amis. (« Ne lis plus de récits de voyage, le taquinait Lamb : ce ne sont que mensonges. ») En 1802, il arriva à Paris, en profitant de la Paix d’Amiens, de l’accalmie entre l’Angleterre et la France, et rejoignit ainsi nombre de radicaux et de romantiques désireux d’explorer le nouveau régime français. Paris était aussi l’un des rares endroits d’Europe où il pût étudier le chinois. Quand la guerre reprit, les voyageurs anglais se trouvant en France furent arrêtés, mais grâce à de patientes interventions, Napoléon finit par signer lui-même le passeport de Manning qui put regagner Londres ; il y suivit un stage de six mois à l’hôpital de Westminster pour mieux se préparer à ses voyages. Il obtint aussi le soutien de Sir Joseph Banks, alors président de la Royal Society, pour explorer la Chine en costume local.

En 1806, l’EIC lui fit remonter la rivière des Perles jusqu’à Canton (Guangzhou), seul port qu’elle détenait alors en Chine continentale. Mais les sévères restrictions pesant alors sur la liberté de mouvement des Européens contrariaient les ambitions du voyageur. Ses compatriotes, « dont les yeux fixaient leur propre pays et qui s’y envolaient dès que leur pot à miel était rempli », partageaient rarement son goût pour la culture chinoise. Il dériva durant de nombreuses années, à traduire, à exercer la médecine ; il se laissa pousser la barbe et acquit une réputation d’excentrique bien que, comme l’écrivit une personne qui le connut après le Tibet, « ses excentricités fussent totalement inoffensives et ne fissent que le concerner personnellement ».

Après être resté quelques années piégé à Canton, Manning décida de pénétrer la Chine par un autre itinéraire, depuis Lhassa et de se diriger vers l’est. Le Tibet par lui-même l’intéressait peu : son but, c’était la Chine. Le gouverneur général en Inde était alors Lord Minto : il assura Canton que Calcutta aiderait Manning. À ce stade, au début des années 1810, le

déséquilibre commercial entre Canton et Calcutta s'était résorbé : les exportations d'opium du Bengale vers la Chine avaient transformé le déficit de la Compagnie en excédent, aux dépens de la santé et de l'économie du peuple chinois. Mais trente ans plus tôt, Minto avait aidé son ami Edmund Burke à poursuivre Warren Hastings pour le démettre de ses fonctions. Les expériences faites au Tibet s'inscrivaient dans l'héritage délétère de Hastings. Manning ne suscitait qu'une tolérance indifférente. (« Idiots, idiots, idiots, déplore-t-il dans son journal, de manquer une occasion qui pourrait ne jamais se représenter. ») Ainsi, il pénétra au Bhoutan en septembre 1811 à ses propres frais, empruntant un itinéraire situé à l'ouest de celui de George Bogle et traversa le pont de Tangtong Gyalpo pour pénétrer dans le fort de Paro. Il y fut enfermé dans une maison de gardes enfumée, sans fenêtres, et se vit interdire l'accès au marché, réduit à se disputer plus que jamais avec son interprète chinois Zhao Jinxiu. « Un épagneul serait de meilleure compagnie. » Après qu'ils se furent échappés de Paro, l'Anglais découvrit que le Chinois avait échangé ses cuillers en argent contre de l'étain et empoché la différence ! Il le renvoya les chercher.

À la ville frontalière de Phari, dont le fonctionnaire local était « d'une grande civilité », ils durent céder leur logis à un détachement de soldats chinois. « Les Chinois mènent grand train ici, comme les Anglais en Inde », mais Manning était heureux de leur présence. L'un des ambassadeurs à Lhassa était un Mandchou férocement anglophobe que Manning connaissait depuis Canton : ce n'était pas le genre d'homme à tendre la main de l'amitié à un Anglais. Toutefois, grâce au commandant des troupes chinoises avec lequel il s'était lié, Manning obtint la permission de quitter Phari début novembre. Il atteignit Lhassa un mois plus tard : ce fut le premier Anglais à le faire, et très vraisemblablement le dernier, jusqu'à l'expédition sanglante de Younghusband en 1903. Deux Européens seulement entreraient à Lhassa durant tout le XIXe siècle.

Le 17 décembre 1811, Manning fut reçu en audience par le neuvième Dalaï-lama Lungtok Gyatso, qui venait d'avoir six ans. Il fut absolument enchanté :

> « Il avait les manières simples, sans affectation, d'un enfant princier bien élevé. Son visage m'a paru d'une beauté singulière. Il était d'une disposition gaie et joyeuse. J'ai été extrêmement touché par cette

rencontre du lama. L’étrangeté de cette sensation a pensé me faire pleurer. »

Si Manning était informé du contexte très politique du choix de ce garçonnet comme Dalaï-lama, il n’en fait guère mention. Quand les Qing eurent évincé l’armée gorkha du Tibet au début des années 1790, l’empereur Qianlong avait tenté d’intégrer l’empire Qing dans l’obscur processus de la réincarnation ; trop souvent, à l’estime du Qianlong, les importants lamas réincarnés (les *tulkus*) se retrouvaient dans les mêmes familles influentes. D’instinct, sa réforme se fit bureaucratique : il exigea des listes des lignages importants, de leurs représentants et promulgua « l’Ordonnance pour un gouvernement plus efficace du Tibet ». Elle comportait vingt-neuf articles, dont le premier concernait l’introduction de l’Urne d’or, tirée de l’antique pratique de divination chinoise. Les Qing ordonnèrent que les noms des candidats possibles fussent inscrits sur des bandes d’ivoire et celles-ci déposées dans l’urne d’où les lamas tibétains et les *ambans* chinois en tireraient une. Ce n’était pas la dernière fois que la Chine se montrerait totalement imperméable aux complexités culturelles du Tibet. Le Panchen-lama s’était contenté d’ignorer ce nouveau processus quand il fallut choisir Lungtok Gyatso et les Qing feignirent de s’en satisfaire. Mais l’enfant ne resta pas longtemps Dalaï-lama : il mourut à l’âge de neuf ans, après avoir pris froid pendant la fête de Monlam en 1815. L’Urne d’or reste un symbole de l’immixtion chinoise. Beijing s’en est servi pour choisir son propre candidat comme Panchen-lama en 1995 après avoir été ridiculisé par un groupe d’enquêteurs autorisés par le Dalaï-lama.

L’interprète de Manning – son *munshi* – avait mis en garde son maître : il ne devait pas essayer son mandarin limité à Lhassa. Ce fut un interprète au fort accent du Sichuan qui traduisit les mots du jeune Dalaï-lama en chinois. Puis le *munshi* les traduisit à l’intention de Manning – en latin, leur *lingua franca* préférée. Cette démarche complexe dut amplifier le sentiment de détachement qu’il nous dit souvent éprouver au Tibet. La ville était « onirique et fantomatique », mais pas en bonne part. Comme tant de voyageurs européens ayant fantasmé sur la lointaine Lhassa, Manning était déçu par la réalité. Le Potala mis à part, il n’y avait « rien de frappant, rien d’aspect séduisant. Les logements sont noircis par la suie et la saleté. » Il faut dire, pour la défense de Lhassa, qu’il avait émis un commentaire très semblable lors de sa découverte de Paris. En avril 1812, à court d’argent, il

dut regagner Calcutta par la route d'arrivée, s'étant vu refuser l'entrée en Chine.

Manning finit par visiter Beijing : en 1816, il fit partie d'une mission commerciale conduite par le futur gouverneur général de l'Inde, Lord Amherst, mission qui avorta quand ce dernier refusa de se prosterner trois fois devant l'empereur, le fameux *kow-tow*. Ces prises de position politiques auraient un impact croissant sur l'avenir du Tibet, ce qui explique que les Britanniques en Inde aient dû recourir aux *pandits* de Milam pour cartographier le versant nord de l'Himalaya. Après Beijing, Manning regagna l'Angleterre, survécut au naufrage de la frégate l'*Alceste* et rencontra Napoléon exilé à Sainte-Hélène. Il vécut encore vingt ans, à la fin dans une chaumière à peine meublée près de Dartford, à moitié ignoré du monde, nanti d'une barbe blanche qui atteignait sa taille. Il ne visita jamais la Chine comme il l'aurait voulu, pour mesurer « le vrai degré de bonheur dont jouissaient les gens ; leurs sentiments et opinions ».

La découverte et la vente de ses papiers à la Royal Asiatic Society en 2014 suscitèrent une floraison d'articles sur cet explorateur « oublié », le premier Anglais à Lhassa. Mais on ne l'avait jamais tout à fait oublié. En 1876, alors que la réputation de secret du Tibet était au zénith, le secrétaire honoraire de la Royal Geographical Society, Clements Markham, publia le journal de Manning, avec la relation de George Bogle, nantis d'introduction et de notices biographiques.

Si Markham avait préparé la publication du récit de Manning, il ne l'appréciait guère ; selon lui, Manning était « irréfléchi et imprudent ». À l'ère autosatisfaite de l'exploration impériale, Manning semblait douteux, il n'était pas géographe et s'épanchait beaucoup trop. Pis, comme Samuel van der Putte, qui avait visité Lhassa près d'un siècle avant lui, il voyageait pour le plaisir, pour découvrir et apprécier des êtres différents. Ce n'était pas convenable : on ne devait risquer sa peau que pour faire avancer la civilisation européenne. Et d'ailleurs Manning n'avait pas recherché la publicité – bien au contraire. Il ne s'était pas raconté. Mais lorsqu'elle fut divulguée, grâce à Markham, sa relation ne correspondait plus au goût de l'époque. Si Coleridge s'en serait enchanté, Sir Thomas Holdich, président de la Royal Society of Geography, la déprécia, voyant en son auteur « un mauvais voyageur, un observateur encore pire », dont le journal était « l'enregistrement monotone de petits tracas et de détails insignifiants ». Les épopées d'aventures, capitales pour construire le mythe de l'empire et

de la supériorité raciale, exigeaient la prise de risque, un parfum de forfanterie et le refus complet de l'introspection romantique.

Cette vérité sur le but de l'exploration, du moins dans sa version impériale et victorienne, en révèle une autre : savoir où se déroulaient ces grandes aventures, du moins dans l'esprit du public, était presque secondaire. Le site serait forcément exotique et dangereux. Ce qui intéressait vraiment le public, c'était le héros qui en triomphait. L'histoire débordait de couleur locale et d'observations, mais elle était surtout le reflet des qualités que le héros (homme et bientôt femme) mobilisait pour relever les défis affrontés, des qualités que ses compatriotes aspiraient à posséder aussi. Les autres cultures n'existaient que pour s'inscrire dans la perspective de l'auteur : un rideau de scène exotique, une population à civiliser ou convertir, lesquels contrastaient défavorablement avec le nouvel ordre colonial mis en place autour du monde. Les complexités de la politique himalayenne étaient aussi oiseuses qu'ennuyeuses.

Pour les aventuriers eux-mêmes, le succès et la célébrité qu'il offrait pouvaient être décisifs. Sven Hedin, explorateur suédois qui a plus cartographié le Tibet que tout autre, a raconté l'origine de sa vocation dans ses souvenirs de 1926, *Ma vie d'explorateur*. Durant son adolescence, ses « amis les plus chers étaient Fenimore Cooper et Jules Verne, Livingstone et Stanley, Franklin, Payer et Nordenskjöld ». Quand le bateau de Nordenskjöld, le *Vega*, revint en avril 1880 de son voyage épique au pôle Nord, l'adolescent de quinze ans l'attendait avec sa famille au port de Stockholm, éclairé par « d'innombrables lampes et torches » au moment où il glissait sur l'eau :

> « Toute ma vie je me rappellerai ce jour. Il décida de ma carrière. Depuis les quais, les rues, les fenêtres et les toits, des acclamations enthousiastes grondaient comme le tonnerre. Et je songeai : « Moi aussi j'aimerais rentrer au pays comme ça. »

Rentrer au pays, pour Hedin, n'était pas moins important que le quitter. S'il avait choisi sa voie, la destination ne lui fut donnée que lorsqu'il étudia à l'Université Humboldt de Berlin sous le géographe Ferdinand von Richthofen, oncle du Baron rouge et inventeur de l'expression « les Routes de la Soie ». On commençait seulement à relier les mystères de l'Asie

centrale, les villes perdues dans le désert, les antiques routes commerciales depuis longtemps oubliées – et le plus grand mystère de tous était le Tibet.

Hedin s'agrégea à la cohorte grandissante d'explorateurs, espions, aventuriers, missionnaires, chasseurs de plantes et alpinistes des nations industrialisées d'Europe et d'ailleurs qui tentaient de percer le voile dont le Tibet s'était entouré au milieu du XIXe siècle. Dans ses premières décennies, des explorateurs comme William Moorcroft ou de nombreux fonctionnaires et soldats coloniaux britanniques avaient visité des endroits reculés du Tibet, tel le Kailash. (Hedin, dans son propre intérêt, ferait de son mieux pour minorer leurs voyages.) Puis les rideaux étaient retombés et d'aventureux fonctionnaires britanniques explorant les frontières méridionales du Tibet se virent éconduits. C'est alors que les *pandits* indigènes devinrent utiles pour obtenir des informations sur l'autre versant de la chaîne. Le mythe du Tibet « secret » et de la ville « interdite » de Lhassa était né.

L'idée de voir dans le Tibet un pays décidé à tenir à l'écart le reste du monde était séduisante. Que souhaitait-il donc préserver ou cacher ? Quels étaient les secrets détenus par le Tibet ? Ces questions suscitèrent deux réactions dans l'imaginaire occidental, lesquelles ordonnent encore la perception qu'il a du Tibet, de son concept comme de sa réalité géographique. Elles suscitèrent d'abord une troupe d'aventuriers désireux de relever ce qu'ils voyaient comme un défi et d'essayer de se frayer un chemin à l'intérieur. Ils ne pouvaient agir ainsi au Népal, tout aussi secret, car l'Empire britannique s'inclinait devant le souhait du pouvoir de refouler les étrangers. Tenter de se rendre au Népal était passible de sanction. Ce n'était pas le cas du Tibet et notamment de Lhassa.

L'Angleterre victorienne avait été sensibilisée au concept de ville interdite par l'entrée hardie de Richard Burton à La Mecque en 1853. (Pénétrer des lieux vierges exerçait une séduction compréhensible.) On finit par penser que Lhassa, autre ville sainte, n'était pas que temporairement fermée aux Européens, mais qu'elle l'avait toujours été. C'était inexact. Durant des siècles, ç'avait été une plaque tournante des routes commerciales transhimalayennes, aux profondes connexions religieuses dans toute l'Asie. La ville était et demeurait culturellement diverse. Elle accueillait des Cachemiris, des Newars, des Mongols, des Chinois et des Arméniens à titre de résidents. Au reste, l'élite tibétaine montrait de la curiosité intellectuelle. On l'a vu, les Mongols appréciaient le Tibet non pas

seulement pour son expertise spirituelle, mais aussi pour sa science, de même que les cartographes jésuites. Pourtant, déprécier la compréhension scientifique du Tibet allait de soi pour les voyageurs occidentaux au début du XXe siècle. Les Tibétains n'étaient-ils pas des gens simples, en dehors du monde, qui n'avaient pas connu la Renaissance ? Ils croyaient le monde plat et leur médecine, la Sowa Rigpa, n'avait pas dépassé la théorie médiévale des humeurs en Europe : *lung*, soit l'élément aérien ; *tripa*, la bile ou l'élément igné ; *badken*, le phlegme ou l'élément froid.

*

Il faut en finir avec le cliché de la superstition et de l'isolement du Tibet. Au cours du XVIIIe siècle, les missionnaires jésuites de Beijing avaient amené la science européenne aux empereurs Qing. Voyant sa valeur, ceux-ci avaient ordonné des traductions de leurs ouvrages dans les langues de l'État, dont le mongol et le tibétain. Tout au long de ce siècle, les lamas tibétains fréquentèrent les jésuites à la cour chinoise, en s'imprégnant peu à peu de la valeur et de la précision de leurs calculs astronomiques. Jusqu'alors, les Tibétains fondaient leur propre compréhension astronomique, comme leur médecine, sur des textes sanskrits importés de l'Inde aux XIe et XIIe siècles, en particulier le *Kalachakra tantra*. Désormais, les savants tibétains du monastère Yonghe Gong de Beijing tenaient scrupuleusement compte des implications de ce que leur dévoilaient leurs collègues. Mais la cour des Qing exerçait un contrôle étroit sur ce nouveau savoir et son usage : les moines tibétains durent le garder pour eux.

Les moines geluk de la région tibétaine d'Amdo, pétrie de cultures et de traditions diverses, étaient (et demeurent) particulièrement épris d'ouverture intellectuelle. Les grands monastères de Labrand et Kumbum y adoptèrent de nouveaux calendriers fondés sur l'astronomie jésuite, pour la simple raison qu'ils étaient meilleurs. Et si le Kalachakra affirmait que la terre était plate, dès le XIXe siècle un moine de Labrang pouvait écrire « la terre est sphérique » ; le monastère possédait même un grand planisphère sur un mur. Le système solaire héliocentrique ne s'était pas encore imposé, mais il était tout à fait faux de prétendre que les Tibétains refusaient les lois de la physique. Ce mythe résultait, ironiquement, d'un article de journal publié en 1938 par le principal intellectuel tibétain de l'époque, Gendun Chopel, célèbre pour ses critiques du sous-développement de ses compatriotes. À ce

moment-là, en effet, le bouddhisme tibétain ne souhaitait pas se confronter au monde moderne. Chopel, comme jeune lama réincarné, avait été chassé de Labrang pour ses idées progressistes, mais il sous-estima l'ouverture historique de sa propre institution.

De même, la médecine tibétaine n'était pas toujours aussi conservatrice qu'elle en avait l'air, surtout s'agissant du mal que les Tibétains redoutaient plus que tout, la petite vérole – *drum ne* en tibétain, « la maladie des croûtes qui tombent ». Le jésuite Ippolito Desideri a écrit que « tous les dix ou douze ans, une épidémie de petite vérole emporte beaucoup de gens ». La mort du sixième Panchen-lama à Beijing, peu après sa rencontre avec George Bogle, avait choqué sans surprendre. La panique causée par la petite vérole ne ressemblait à rien d'autre, notamment parce que les Tibétains savaient y être particulièrement sensibles. Le prêtre lazariste Évariste Huc, qui entra à Lhassa avec un frère missionnaire, Joseph Gabet, début 1846 (les seuls Européens à y arriver, avec Manning, en ce siècle), a écrit : « La peur des Tibétains devant la petite vérole était extraordinaire. Ils en parlaient comme du plus grand fléau susceptible de frapper l'espèce humaine. » Leur visite au Dalaï-lama fut annulée quand on signala un foyer de petite vérole dans la caravane qui les avait amenés à Lhassa. Au reste, les responsables tibétains n'hésitaient pas à s'abriter derrière la menace d'épidémie pour tenir à l'écart les indésirables. Chaque année, avant d'autoriser la reprise du commerce par les cols d'altitude, les responsables locaux s'assuraient qu'il n'y avait pas d'épidémie de l'autre côté des montagnes. En 1869, alors que la frustration impériale anglaise commençait à grandir, le *Times* de Londres publia un article moquant cette prudence et s'étonnant de « l'amusante impudence » avec laquelle les responsables tibétains « s'enquéraient sérieusement chaque année de savoir si l'empire oriental de Sa Majesté méritait leur intérêt commercial ou leur altière reconnaissance ».

Bien que le vaccin d'Edward Jenner, inventé à la fin du XVIIIe siècle, eût atteint Canton en 1805, peu avant Thomas Manning, la plupart des Tibétains, à l'inverse des journalistes sarcastiques, n'y avaient toujours pas accès des décennies plus tard, mais ce n'était pas qu'ils méconnussent les découvertes étrangères. Les médecins tibétains étaient informés de la pratique chinoise, datant au moins du XIVe siècle, de la variolation : infection légère censée donner l'immunité, à laquelle le *pandit* Kishen Singh, par exemple, avait eu recours pendant son voyage épique. Mais elle

s’accompagnait d’un risque non négligeable de déclencher une grave contamination. En conséquence, la stratégie habituelle des Tibétains consistait sans surprise à isoler les malades dans un endroit écarté, durant plusieurs jours, pour voir s’ils se remettaient ou pas. Semblable attitude contrevenait à l’enseignement bouddhique, mais c’était la méthode la plus sûre dont on disposât.

Au cours de sa visite du milieu du XIXe siècle, Évariste Huc avait informé le régent du Dalaï-lama de l’existence du vaccin de Jenner. Il comprit aussitôt que de futurs missionnaires pourraient s’en servir comme d’un « cheval de Troie » pour « provoquer la chute des lamas et permettre l’évangélisation de cette terre païenne ». Au XXe siècle, de fait, Anglais comme Chinois se sont servis du vaccin antivariolique pour gagner les têtes et les cœurs au Tibet. Or, bien qu’il n’y fût pas utilisé, il n’était pas aussi inconnu que le supposaient la plupart : certains érudits tibétains en avaient entendu parler dans un livre étonnant, *Le Trésor de toutes les instructions précieuses*, manuel de maladies et de leurs traitements publié au Tibet dans les années 1830, par un Tibétain, et plus d’une décennie avant l’entrée du père Huc à Lhassa.

La plupart des remèdes du *Trésor* étaient d’origine indienne et chinoise ; il décrivait en détail la démarche de la variolation, laquelle consistait essentiellement à inspirer des cicatrices de petite vérole par le nez. (La narine droite pour les hommes, la gauche pour les femmes). Quelques remèdes étaient européens, cependant, dont un bref passage sur le vaccin de Jenner :

> « Une fois que la vache a été infectée par le virus, on extrait du fluide de la vaccine qu’on frotte sur le bras de la personne non encore infectée… C’est ainsi que les Européens soignent la petite vérole. »

On ne sait quelle fut la voie empruntée par ce savoir pour atteindre le Tibet et l’auteur du *Trésor*. Il aurait pu arriver par des négociants *gosain*, comme le guide de Bogle, Purangir. Il aurait pu venir du Sud de la Chine, voire de la Sibérie où un programme de vaccination était en cours au début des années 1800, près de la région de Buryatia, où se pratiquait le bouddhisme tibétain. Le plus probable est qu’il arriva de Beijing, où un médecin russe qui avait vacciné plusieurs Chinois s’était lié avec l’auteur du *Trésor*, lequel

écrivit d'ailleurs un livre encore plus ambitieux, réussites qui font justice de la théorie que le Tibet aurait été borné et fermé aux influences étrangères.

Il s'agissait de Jampel Chokyi Tenzin, le quatrième d'une lignée de lamas réincarnés, appelés les Tseten Nomonhan et installés dans le monastère Serkhok de l'Amdo, loin au nord-est de Lhassa. Cette lignée exerçait une influence politique et détenait des chaires en Mongolie et à Beijing. Après l'écrasante défaite du khanat Dzungar en 1720 et la perte de ses protecteurs mongols, le gouvernement de Lhassa avait fait du deuxième Tseten Nomonhan un ambassadeur auprès de ses nouveaux suzerains, les empereurs Qing de Beijing. L'initiative était hardie, car les monastères du Tseten avaient été incendiés et leurs moines tués au cours de la guerre avec la Chine. Pour la première fois, la Chine intégrait une partie de l'Amdo. Pourtant, bien qu'on pût craindre que le lama fût un simple otage, le Tseten devint un lien capital entre Lhassa et Beijing et un tuteur à la cour des Qing. On lui proposa une résidence monastique permanente dans la capitale.

Le quatrième des Tseten, Jampel Chokyi, était le fils de nomades de l'Amdo, né en 1789. L'année précédente, son prédécesseur s'était rendu à Beijing, en tant qu'ambassadeur du Tibet, avec le sixième Panchen-lama – celui qu'avait connu Bogle – et il y était mort comme le Panchen-lama. Jampel Chokyi fut reconnu comme sa réincarnation à l'âge de deux ans ; on l'installa à Serkhok où il étudia le bouddhisme et la médecine. En 1806, avant ses dix-huit ans, il se rendit dans la capitale chinoise pour la première fois. Si les explorateurs occidentaux se félicitaient de voyages aussi ardus, ils étaient une donnée habituelle de la vie quotidienne pour les moines geluk comme les Tseten. Il s'installa dans le Temple jaune et y demeura jusqu'à ce que lui parvienne l'invitation à assister, à Lhassa, à l'installation du neuvième Dalaï-lama, Lungtok Gyatso. On n'a pas gardé trace de leur rencontre, mais Thomas Manning – autre voyageur fasciné par les « sentiments et opinions » des cultures différentes – se trouvait à Lhassa en même temps que le Tseten. S'il ne remarqua pas le jeune Tibétain, celui-ci le remarqua sans aucun doute car ce *peling* (cet Anglais) était réputé pour sa conversation et sa bonne humeur.

En 1814, Jampel Chokyi retourna à ses devoirs à Beijing où il demeurerait pour les trois années suivantes, divisant son temps entre les cérémonies religieuses à l'intention de l'empereur dans la Cité interdite et son propre temple, où il enseignait à des moines du Tibet et de Mongolie. (En 1816, Manning se trouvait lui aussi à Beijing avec Lord Amherst.)

Après quoi on renvoya le Tseten à Lhassa pour des cérémonies liées à la mort de l'empereur Jiaqing. Cette même année, il acheva la première version de ce qui serait un énorme manuel, *La Description détaillée du monde*. Ce texte massif, très enrichi, fut publié en 1830 en Mongolie, à la demande des moines. Il s'agit d'un survol encyclopédique des régions du monde. C'est au fond un livre exposant le point de vue du Tibet sur le monde plutôt que celui du monde sur le Tibet.

On ne connaît pas toutes les sources de l'immense entreprise du Tseten. Des missionnaires européens se trouvaient à Beijing, mais les indications des contributeurs sont parcellaires. Jampel Chokyi connaissait certainement le prêtre Nikita Yakovievich Bichurin, dit le Père Iakinf, qui dirigeait la mission orthodoxe à Beijing. Ce dernier avait compris que le manque de passerelles culturelles était un obstacle à sa mission – il entreprit d'étudier l'histoire, la géographie et la littérature chinoises. Tenu pour le premier sinologue de Russie, il écrivit aussi sur le Tibet et la Mongolie et s'informa vraisemblablement auprès du Tseten. La diplomatie entre Russes et Chinois se menait dans la langue mongole plus qu'en mandchou ; Jampel Chokyi parlant le mongol couramment, ses aperçus furent probablement utiles. On assistait au surplus à un renforcement des liens entre le tsar et l'empereur Qing. Or le Tseten avait plusieurs amis russes missionnaires et très instruits. Il leur vendit des livres, dont certains furent traduits en russe. Parmi ses autres sources, il y eut le médecin germanophone et botaniste Alexander Georg von Bunge, arrivé à la fin des années 1820, qui collectait des plantes dans toute l'Asie centrale, y compris la Mongolie, à la requête personnelle du grand savant et explorateur Alexander von Humboldt. Une troisième fut le sinologue Zachar Federovic Leontevsky, qui ouvrit le premier musée russe dédié à la culture chinoise.

Le Tseten devait mener prudemment sa recherche du savoir et peser ce qu'il révélait. Les concepts astronomiques européens contredisaient totalement le *Kalachakra*. D'autres traducteurs dissimulaient que cette pensée novatrice était due aux jésuites pour que les lamas les plus conservateurs ne la censurent pas. Le Tseten eut recours à un autre moyen : il sollicita par lettre l'accord du septième Panchen-lama, lequel convint qu'il y avait des difficultés, mais encouragea le Tseten à poursuivre son travail, en particulier sur le calendrier européen qui était évidemment supérieur au tibétain. La géographie, à tout le moins, était moins controversée : la cosmologie bouddhiste d'origine indienne qu'étudiaient

les moines tibétains plaçait une grande montagne au centre du monde et les autres continents autour, représentation plutôt précise de la région. Grâce aux guides écrits pour situer les lieux mentionnés dans les textes bouddhistes antiques, les lamas les plus instruits connaissaient très bien la géographie d'endroits comme le Népal, l'Ouest de la Chine et le Nord de l'Inde. L'ouvrage du Tseten s'inscrivait dans cette tradition.

Vue d'aujourd'hui, *La Description détaillée du monde* paraît naïve bien qu'elle ait ses fulgurances. La Grande-Bretagne, écrivait le Tseten, était divisée en trois régions, l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande. Des habitants, il ajoute « la forme de leurs visages ressemble à celle des Indiens, mais ils sont blancs comme neige. (…) Les gens sont riches, mais ils aiment boire de l'alcool et sont plus dissolus que les autres Européens. » Les Polonais, par contre, étaient « beaux, intelligents et honnêtes. Ils sont particulièrement aimables avec les gens extérieurs à leur pays. » (L'un des interlocuteurs du Tseten était polonais.) Il décrivait aussi le pôle Nord, en prenant au sérieux la possibilité que cette partie de la terre pût rester constamment à l'ombre, idée ridiculisée par d'autres savants tibétains. L'Afrique était « un grand continent et sa forme triangulaire ». Certains animaux africains avaient des équivalents asiatiques connus, les lions, les éléphants et les rhinocéros. La girafe, « animal appelé *da po*, » était tout à fait étrange :

> « Une tête de cheval et une queue d'âne avec des couleurs variées, telles le jaune, le brun et le vert. L'animal est très grand et son cou long de quatre ou cinq aunes. »

Le continent européen était particulièrement intéressant, car quelques savants tibétains y voyaient le site du Shambhala, le royaume utopique situé à l'ouest où le Bouddha avait conféré des initiations déterminantes à ceux qui y vivaient. Le sixième Panchen-lama, qui avait lui-même écrit des guides, avait demandé à George Bogle de rechercher des indices permettant de situer ce royaume lorsqu'il rentrerait en Angleterre, de manière que le lama puisse s'y rendre. L'idée d'un pays mythique où un savoir décisif vous attend, si forte dans la tradition tibétaine, se reflète dans les commentaires généraux du Tseten à propos de l'Europe. Si les Anglais représentaient une menace tangible de l'autre côté de la frontière, dans l'Europe magique « on ne trouvait pas de mauvais procédés, d'accusations, de forts profitant des

faibles ni de corruption ». L'Europe était le pays des merveilles, comme l'*ajeeb ghar* de Kipling dans son roman himalayen, *Kim* :

> « Les lampes y ont de l'huile, les vêtements y diffusent de la lumière (…) les miroirs reconnaissent les voleurs, vous cachent à l'ennemi et le brûlent (…) il y a maintes choses stupéfiantes, comme des cartes du ciel et du globe (…) Il existe aussi des machines animées par le feu, l'air et le bois. »

Comme l'écrit l'historien tibétain Lobsang Yongdan : « Quelle ironie que les auteurs occidentaux aient créé au Tibet un pays mystérieux du nom de Shangri-La alors que les érudits tibétains cherchaient leur Shambhala quelque part en Europe. »

Si *La Description détaillée du monde* écrite du point de vue bouddhiste peut paraître fantaisiste aux lecteurs européens, telles étaient aux yeux des Tibétains les rares relations publiées par des Européens dans les années 1830. La plupart de celles qui vinrent après amusèrent ou contrarièrent les Tibétains instruits. Et le Tseten possédait beaucoup mieux que tout Européen la géographie du versant septentrional de l'Himalaya, sachant bien notamment que le Yarlung Tsangpo était le même fleuve que le Brahmapoutre, réalité que les Anglais mettraient des décennies à comprendre. La connaissance qu'avaient les Tibétains de leur propre pays était vaste, ce qui n'avait rien d'étonnant pour des gens qui imprimaient des livres depuis mille ans et qui aimaient les voyages. Les grands monastères attiraient des étudiants de toute l'Asie et ceux de l'Amdo étaient à un carrefour d'influences venant de tous les points cardinaux. Si le Tseten détenait un sceau du dirigeant mandchou à Beijing, il jugeait le Tibet situé en dehors des frontières de l'empire Qing : c'était un lieu doté de sa propre identité qui regardait le monde sur un pied d'égalité.

*

Cela étant pourquoi le Tibet était-il si peu enclin à accueillir les visiteurs européens ? La tension existant entre l'Empire britannique naissant et les Qing fournit une réponse, mais le problème était plus profond. L'accueil fait à Thomas Manning quand il entra dans Lhassa en 1811 nous donne quelques indices. Bien qu'il s'intéressât aux temples tibétains, il lui fallut

un certain temps pour trouver quelqu'un qui soit prêt à les lui faire visiter. Son interprète Zhao Jinxiu lui avait demandé quelquefois s'il avait l'intention de les voir ; quand Manning finit par dire qu'il le souhaitait, Zhao parut soulagé. Manning découvrit que les mandarins chinois et les autorités tibétaines s'en étaient également enquis.

> « Les mandarins, dit-il, étaient informés que les catholiques refusaient d'y présenter leurs respects ; par conséquent, si je m'y rendais cela balaierait leurs soupçons que je sois un missionnaire. »

Les frères capucins avaient quitté Lhassa depuis plus de soixante ans et pourtant le souvenir du danger qu'ils exerçaient gardait sa prégnance.

Le pape Clément XI eût-il préféré faire des jésuites ses missionnaires au Tibet plutôt que les capucins, et l'histoire du pays aurait pu suivre un cours différent. Le jésuite Ippolito Desideri avait passé un lustre à Lhassa à partir du début du printemps 1716. Plus que tout autre missionnaire au Tibet, il était assez ouvert et intelligent pour aller au-delà des apparences et saisir le cœur de la philosophie du bouddhisme tibétain, pour apprendre la langue et écrire des ouvrages vraiment perspicaces. Ceux-ci restèrent entreposés dans les archives vaticanes jusqu'à leur exhumation dans les années 1870 et leur publication dans les années 1930. Ils doivent cette obscurité à la victoire des capucins qui régnaient en maîtres sur le travail missionnaire depuis 1703. Durant les quatre décennies suivantes, ces derniers envoyèrent trois missions à Lhassa. La première fut un échec ruineux dont le seul résultat fut le baptême de deux adultes. La deuxième arriva à Lhassa quelques mois après Desideri en 1716 et suscita une controverse avec Rome qui finit par provoquer le départ de Desideri. Après quoi les jésuites continuèrent à prodiguer leurs sarcasmes sur les manquements de la mission des capucins et leurs rapports indûment optimistes à Rome. Ils prévoyaient mieux que leurs rivaux la suite des événements au Tibet.

Les capucins de Lhassa allaient connaître une expérience similaire à celle du père Andrade et ses jésuites au royaume occidental du Tibet, le Gugé, un siècle plus tôt. Les deux congrégations voyaient des similitudes entre l'Église catholique et le bouddhisme tibétain ; elles trouvaient au Dalaï-lama une fonction papale et comparaient leurs institutions monastiques. Les chrétiens étaient également frappés par la liberté de culte qui leur était allouée, la possibilité de porter l'habit religieux en public

« comme à Paris ou à Rome ». Pour leur part, les Tibétains tenaient le christianisme pour intrinsèquement bon, montraient du respect aux symboles chrétiens et avaient de la reconnaissance aux missionnaires pour leur savoir-faire médical. Le souverain mongol du Tibet, à l'époque de cette mission capucine, Lajang Khan, s'intéressait aussi à la science occidentale. Il savait ce que les jésuites avaient apporté à la cour pékinoise des Qing et espérait que ces missionnaires seraient aussi profitables à Lhassa.

Semblable tolérance et ouverture encourageaient les missionnaires. L'État des Qing était profondément hiérarchisé et xénophobe ; les relations politiques y étaient tissues de domination et de subordination. Le Tibet était tout autre. Les nobles tibétains minoraient leur dignité pour favoriser la sincérité et traitaient les capucins en égaux. On attribua même un surnom aux frères tonsurés : « les lamas à tête blanche ». Conscients des frais énormes de la mission, ils assuraient leurs maîtres de Rome que les progrès étaient réels et que les grands Tibétains étaient sur le point de se convertir. C'était une erreur radicale de jugement.

Les aristocrates de Lhassa chérissaient le concept de *yarab choesang* – se montrer respectueux et poli avec autrui, précepte toujours valide au Tibet contemporain, comme il l'était pour le roi *dharma* du VIII[e] siècle Songtsen Gampo, dont les seize lois humaines peuvent être vues comme une version plus affable des dix commandements. La gentillesse envers ses voisins et un comportement modéré sont au cœur de ce système de valeurs. (Il faut dire que le quatrième Tseten Nomonkhan était un peu plus cynique. Son *Encyclopédie du monde* intégrait des jugements laconiques sur les Tibétains de différentes parties du pays : ceux venus du Kham étaient des ennemis redoutables mais des amis loyaux, trop confiants, de l'avis du Tseten ; « les gens de Tsang », entre-temps, originaires de la région de Shigatse, « sont honnêtes, polis et lâches. Quoique subtils, ils sont superficiels… Ils sont épris d'argent mais se montrent généreux pour le projet du *dharma*. » Les gens de Tsang auraient pu considérer de telles blagues comme typiques d'un intellectuel de l'Amdo). Voilà pourquoi les capucins reçurent des permis de résidence, des exemptions de taxes et le droit d'acheter des biens fonciers. Le préfet de la mission, Francesco Orazio della Penna, qui avait imité Desideri en apprenant le tibétain au monastère de Sera, obtint même l'autorisation d'y célébrer des messes. L'invasion des Dzungars et la mort de leur protecteur Lajang en 1717 constituèrent un terrible revers pour les missionnaires. Les négociants russes et arméniens

qui les avaient fait profiter d'un réseau chrétien compréhensif s'enfuirent ; leur hospice fut pillé et leurs fonds confisqués. Mais une fois que les Qing eurent rétabli l'ordre, l'élite tibétaine demeura tolérante et accueillante, bien que les capucins eussent dévoilé leur intention de la convertir. On leur permit d'acheter un terrain pour une église et quand la population locale se rebella contre les missionnaires, voyant en eux une influence étrangère délétère qui dérangeait l'équilibre de la nature, le Dalaï-lama déclara qu'on devait leur permettre de rester.

Les capucins firent l'erreur de confondre générosité d'esprit et reddition spirituelle. Ils virent dans la tolérance une faiblesse et une chance à saisir. Or leurs hôtes n'étaient pas naïfs. Ils appréciaient le savoir-faire médical des missionnaires, respectaient leur foi et ne souhaitaient pas les convertir. (Le puissant régent du septième Dalaïlama, Polhane Sonam Topgay, écrivit aux capucins à la fin de leur deuxième mission : « bien que nous ignorions votre religion, nous accordons foi et honorons toutes les religions, la nôtre et la vôtre ; en outre, nous ne l'avons pas calomniée dans le passé et nous ne le faisons pas davantage aujourd'hui. ») Ils s'intéressaient au savoir et à la technologie que les étrangers pourraient leur apporter et furent déçus qu'ils ne se concrétisent pas. Pour l'essentiel, l'État tibétain était trop absorbé par une tempête constante d'agitation politique pour être très attentif. Les capucins, eux, tenaient leurs hôtes pour des païens arriérés. Leur mission consistait à les amener au Christ. À la différence du jésuite Desideri, ils voyaient peu d'intérêt à se pencher sur les complexités de la métaphysique bouddhiste. Ils ne prirent du Tibet que ce qu'il leur fallait pour saper ce qu'ils tenaient pour sa caractéristique centrale, le bouddhisme.

Au cours de leur troisième mission, à partir de 1741, les capucins réussirent enfin à convertir quelques Tibétains au christianisme. Il fallait y voir le signe que Dieu voulait éradiquer le bouddhisme. Les missionnaires affirmèrent que le Dalaï-lama n'était pas l'incarnation de Chenrezig, le *bodhisattva* de la compassion. Ils exigèrent des règles particulières pour que leurs convertis puissent observer les fêtes chrétiennes. Les convertis refusèrent de s'acquitter de la corvée due aux institutions monastiques. Ils refusèrent de recevoir la bénédiction du Dalaï-lama. Leurs hôtes avaient pu tolérer d'autres religions, mais il s'agissait à présent de davantage que la liberté d'expression religieuse : c'était se montrer déloyal à l'égard de l'État tibétain. Sur l'insistance des clercs, on poursuivit les convertis, pas les capucins. Les accusés refusèrent la légitimité de la cour dont l'autorité

reposait, dirent-ils, sur une fausse religion. Pouvoirs temporel et spirituel étaient à ce point confondus au Tibet qu'on ne pouvait toucher à l'un sans menacer l'autre. Cinq convertis, deux femmes et trois hommes, furent condamnés à être publiquement fouettés.

On conseilla aux capucins de réserver leur prédication aux étrangers, à l'avenir. Ils répliquèrent que leur seul but au Tibet était d'évangéliser ; ils exigèrent la liberté de conscience. Le régent du Dalaï-lama exprima sa surprise :

> « Les Cachemiris, les Newars, les Indiens, les Chinois, les Turcs, les Kazakhs, les Kirghizes et les autres peuples vivant au Tibet s'en tiennent à leur propre religion, sont aidés autant que possible et ne subissent aucun dommage. Mais vous avez médit de la religion tibétaine. Si l'un de nous se rendait dans votre pays pour prêcher notre religion comme vous l'avez fait ici, le châtieriez-vous ? Détruire les autres religions implique que nul ne puisse suivre sa propre religion. Nous devons défendre notre religion comme vous défendez la vôtre. Vous êtes venus ici de vous-mêmes : nous ne vous avons pas sollicités ; il en résulte qu'il vous appartient de décider où aller et que faire. »

Orazio della Penna et le reste de sa mission quittèrent Lhassa au printemps 1745. Il mourut à Patan, dans la vallée de Katmandou, en juin de la même année et fut inhumé dans une tombe aujourd'hui oubliée. Peu après, on apprit que l'église de Lhassa avait été rasée jusqu'au sol. Le seul vestige de la mission des capucins restait la petite cloche fondue par les frères dans la ville népalaise de Bhaktapur. Elle se trouve encore dans le temple de Jokhang. Les capucins laissèrent aussi un mauvais souvenir : en plus d'être des missionnaires chrétiens, ils avaient eu un projet politique.

Quand les pères Huc et Gabet, « les lamas du ciel occidental », arrivèrent un siècle plus tard, tout aussi désireux de ruiner le bouddhisme, Lhassa restait selon la formule du premier « le rendez-vous de tous les peuples asiatiques (…) dotés d'une variété inouïe de traits, costumes et langues ». Mais la carte politique de l'Asie avait radicalement changé. Le Tibet, durant des siècles, s'était adapté aux Mongols et aux Chinois, en favorisant une relation de protecteur à prêtre qui permettait au peuple de préserver son identité ainsi qu'une large mesure d'indépendance culturelle. L'arrivée des

armées britanniques et des missionnaires sur la frontière méridionale du Tibet constituait une menace inédite et imprécise. D'après le père Huc, un négociant du Cachemire à Lhassa lui avait exposé que les « Pelings », les Britanniques, étaient les plus fourbes des hommes. Ils prennent le contrôle de toutes les régions de l'Inde, mais c'est toujours par tricherie et non par la force brute. Au lieu de renverser les autorités, ils s'efforcent habilement de se les concilier en leur offrant une partie des dépouilles. Il existe un dicton au Cachemire : « Le monde appartient à Allah, la terre au Pasha, mais c'est l'East India Company qui gouverne. »

L'élite tibétaine, du Dalaï-lama jusqu'en bas, partageait ce point de vue et le père Huc était soucieux de rassurer tout le monde qu'il n'était pas anglais mais bien français. « Les Tibétains ont l'idée bien arrêtée, pour une raison ou une autre, que les Anglais sont un peuple agressif dont ils feraient mieux de se méfier. » Cette crainte fut exacerbée en 1864 quand Calcutta envoya des troupes au Bhoutan et prit le contrôle des plaines du pays. Les Tibétains avaient toutes les raisons de s'inquiéter.

Évariste Huc et Joseph Gabet connurent, en accéléré, le sort des capucins. Les Tibétains furent amicaux et les autorisèrent à ouvrir une chapelle ; l'ambassadeur des Qing, Qishan, se montra beaucoup moins tolérant. C'était un Mongol ayant connu une progression météorique à la cour chinoise, avant d'être limogé pour la part prise dans les négociations avec les Anglais au terme de la première Guerre de l'Opium. Sa condamnation à mort avait été commuée en bannissement à Lhassa. Les Français étaient arrivés depuis la Mongolie, par l'Amdo, avaient séjourné à Kumbum, mais prévoyaient de passer du Tibet en Inde, sur les traces du voyageur bouddhiste chinois légendaire, Xuanzang.

Mais cela aurait pu laisser l'impression que les marches de l'empire Qing étaient devenues une passoire. Au surplus, si les Qing paraissaient soutenir des missionnaires chrétiens dont l'intention était d'éradiquer le bouddhisme tibétain, alors le pouvoir chinois à Lhassa serait entamé. Qishan n'allait pas répéter son erreur : il refoula les pères français en Chine, par le Sichuan, sous escorte pour s'assurer qu'ils quittaient les lieux. Quand le père Huc atteignit Canton, les journaux avaient déjà signalé sa mort. Il y demeura trois ans, à rédiger la relation de ses voyages. Publié à Paris en 1850, le livre connut un succès immédiat. Bogle comme Manning n'avaient rien publié ; quant aux papiers de Desideri sur le Tibet, ils languissaient au Vatican. Le récit du père Huc permettait aux Européens et aux Américains

de s’informer pour la première fois un peu longuement de ce mystérieux pays au nord de l’Himalaya.

Le père Huc aurait voulu rédiger un texte débordant de zèle missionnaire, mais il ne put s’empêcher de le remplir de merveilles et d’allant narratif : il tenait davantage de l’histoire d’aventure religieuse. On concocta une version simplifiée à l’intention des écoliers français, comme on l’aurait fait d’un livre d’Alexandre Dumas. William Hazzlit, le fils de l’essayiste radical, traduisit le récit du père Huc vers l’anglais : la traduction parut à Londres un an après l’original. Suivirent rapidement d’autres éditions européennes. Le missionnaire, dont la santé se dégradait, regagna la France pour y être accueilli en héros et décoré de la Légion d’honneur par Napoléon III. Mais sa congrégation lui reprocha une compréhension excessive des Tibétains : son livre fut mis à l’Index. Il ne recouvra jamais la santé après son long séjour en Chine et mourut en 1860, à l’âge de quarante-sept ans.

*

Sa disparition évita au père Huc de voir s’abîmer sa réputation dans les dernières décennies du siècle, surtout sous les coups de l’explorateur russe impérialiste Nikolay Pezhevalsky, dont le jugement sur les Asiatiques versait souvent dans le racisme. (Lorsqu’il suggéra que Moscou devrait annexer la Mongolie et Qinghai, il affirma « un millier de nos soldats suffirait à soumettre toute l’Asie depuis le lac Baïkal jusqu’à l’Himalaya ».) Pour le Russe, notamment parce que son propre désir de découvrir Lhassa avait été contrarié, le père Huc était un menteur. Par chance, il avait ses champions, au premier rang desquels le diplomate américain William Woodville Rockhill, qui avait lu son livre dans l’adolescence et y avait trouvé une raison de vivre. Rockhill aiderait à sauver la réputation du père Huc et s’impliquerait lui-même dans les affaires tibétaines au moment où les États-Unis commenceraient de s’intéresser politiquement à la région.

L’intérêt des missionnaires français pour le Tibet ne prit pas fin avec le voyage épique des pères Huc et Gabet. En 1846, année de leur arrivée à Lhassa, les capucins renoncèrent au Tibet, mission dès lors attribuée par le Vatican, non aux Lazaristes qui se trouvaient en Mongolie, mais à la Société des Missions étrangères de la rue du Bac à Paris. L’un de ses prêtres en Chine, Charles Renou, visita presque aussitôt le Kham, en dépit d’une

interdiction de voyager à l'intérieur du Tibet, selon les termes de l'accord commercial alors en vigueur entre la Chine et la France. En 1854, Renou installa une petite mission dans un village reculé, près de la frontière du Kham. Il se mit à traduire des textes chrétiens en tibétain et à faire pousser des plantes vivrières, en introduisant de nouvelles plantes dans la région, dont la pomme de terre. Cependant, tout comme à Lhassa, quand les autorités bouddhistes tibétaines locales commencèrent à comprendre le but des activités de Renou et ses acolytes, l'hostilité grandit. Ils durent abandonner leur première mission et si les Missions étrangères demeurèrent aux marches du Tibet durant un siècle, elles ne furent jamais en mesure de s'établir dans les régions où l'influence de Lhassa était forte. Après la signature du traité de Tianjin en 1860, quand la liberté de mouvement des Européens fut considérablement élargie, Lhassa resta interdite à Renou. Si le traité lui en donnait la possibilité théorique, il en allait ici comme avec Edmund Smyth hier : un changement de règles n'avait aucun effet au Tibet. La dynastie mandchoue s'efforçait de mater la révolte des Taiping, la plus sanglante guerre civile de l'histoire : les fonctionnaires Qing n'entendaient pas délivrer des passeports aux missionnaires se rendant dans les provinces éloignées de l'Ouest. Les Français avaient l'aval de leur gouvernement et les Anglais demandèrent à l'homme fort du Népal, Jang Bahadur, d'envoyer une lettre à Lhassa pour réclamer l'octroi des passeports, mais les Missions étrangères n'y arrivèrent jamais.

Avec le temps, les efforts du prosélytisme chrétien se renforcèrent au XIXe siècle. Les protestants commencèrent à arriver, dont la mission de Hudson Taylor, la China Inland Mission fondée en 1865, qui dépêcha dix-neuf missionnaires à l'est du Tibet avant 1900. En faisait partie un ancien élève pentecôtiste d'Eton et Cambridge, Cecil Polhill, dont le travail missionnaire a été décrit par sa belle-sœur Annie Westland Marston, dans un livre intitulé *The Great Closed Land : A Plea for Tibet* (« Le Grand pays fermé : une défense du Tibet »). Un missionnaire morave, Benjamin La Trobe, l'avait préfacé, sans cacher l'enthousiasme évangéliste devant l'ouverture du Tibet :

> « Un cordeau de postes missionnaires s'établit autour du Tibet. Il s'étend déjà vers l'ouest à partir du Cachemire le long de la frontière de l'Inde et de Birmanie puis monte jusqu'au nord de la Chine. Il est vrai qu'il est encore mince et faible et qu'il contient de grands vides.

> Cependant, si les missionnaires sont « rares et espacés, » chacun occupe son poste au nom et sur l’ordre d’un Prince et Sauveur tout-puissant, au nom duquel tous doivent sauver, qu’ils soient nombreux ou pas. »

L’arrivée de missionnaires protestants offrit à des aventurières l’occasion d’apporter la Parole du Seigneur sur le toit du monde. Isabella Bird était la fille d’un pasteur qui s’était rendu au Ladakh en 1889 et avait écrit *Among the Tibetans* (« Parmi les Tibétains »). Ce fut aussi la première femme à prononcer une conférence devant la Royal Geographical Society de Londres. Comme tant des premières occidentales voyageant dans l’Himalaya, Bird avait eu une enfance de valétudinaire mais, juchée sur un poney au Tibet, elle paraissait déborder de santé. La première occidentale à entrer au Tibet proprement dit fut Hannah ou « Annie » Royle Taylor. Née dans le Cheshire en 1855, elle était la fille d’un directeur de compagnie maritime. Comme Bird, elle avait été maladive dans l’enfance ; à l’âge de sept ans, les médecins lui trouvèrent une maladie du cœur qui l’emporterait selon eux avant l’âge adulte. Elle échappa ainsi à une éducation stricte et sa nature rebelle ne fut pas tempérée. À treize ans, Annie se déclara évangéliste et à seize ans, ayant entendu une missionnaire parler de sa tâche, elle se découvrit la vocation. Contre le souhait de sa famille, Taylor suivit une formation médicale à Londres, puis s’agrégea avant trente ans à la China Inland Mission de Hudson Taylor. Envoyée à Lanzhou dans la province moderne de Gansu, elle se retrouva à la lisière du monde tibétain.

Taylor se qualifiait de « loup solitaire », qui avait du mal à travailler en groupe. Rien d’étonnant à ce qu’elle ne se soit pas adaptée à ses collègues de Lanzhou. Au lieu de quoi elle se servit des ressources familiales pour lancer sa mission personnelle au Tibet. Elle partit à Darjeeling où on lui amena un jeune Tibétain, Puntso, pour qu’elle lui soigne le pied. Né à Lhassa, Punto lui fournirait un lien avec le Tibet durant près de vingt ans. Après s’être installée au Sikkim en 1890 pour étudier le tibétain dans un monastère, Puntso (théoriquement devenu chrétien) et elle atteignirent Gansu, où elle se rasa la tête et revêtit l’habit tibétain. Après avoir crapahuté durant des semaines sur les hautes plaines de l’Amdo, elle longea incognito Gyegu, plaque tournante du commerce du thé venu de Chine, mais fut interceptée devant Nagchu, à trois jours à peine de Lhassa. Expulsée du pays, Taylor connut un instant de célébrité à son retour à

Londres. Elle la mit à profit (« C'était la petite femme de Dieu », comme l'avait surnommée un journaliste) pour lancer une nouvelle mission au Tibet. La China Inland Mission n'avait pas l'intention de soutenir un projet basé en Inde ni une femme dirigeant des hommes sur le terrain ! Elle dut à nouveau se financer en fondant la Tibetan Pioneer Mission au Sikkim et recruter treize missionnaires d'Angleterre et de Scandinavie, projet qui se drossa rapidement sur les écueils de sa personnalité abrasive.

Décidée à rester dans le monde tibétain, elle découvrit, très intelligemment, un trou de souris. Les Anglais avaient récemment signé la Convention de Calcutta avec les autorités chinoises : ils eurent la permission d'installer un représentant commercial juste derrière la frontière, à Yatung, en 1893. Profitant des termes du traité, Annie Taylor s'y établit avec Puntso et sa femme Sigu pour ouvrir une boutique – elle vendait des objets tibétains aux musées écossais pour garder la tête hors de l'eau. Les gens du cru l'appelaient *ani*, c'est-à-dire « nonne », mais le responsable britannique des douanes, le capitaine McDonnell Part, voyait en elle « une enquiquineuse ». Elle se trouvait encore à Yatung fin 1903 quand Younghusband atteignit le village au début de sa campagne au Tibet. Elle l'intercepta devant l'arche de pierre à l'entrée du village, vêtue à la tibétaine. « Êtes-vous le colonel Younghusband ? » s'enquit-elle avant de l'interroger longuement sur ses conceptions religieuses. D'abord favorable à la campagne du colonel, elle proposa ses compétences médicales à la base de Younghusband dans la vallée de Chumbi, mais les perturbations et la violence semblent avoir atteint sa santé mentale, déjà fragile : elle finit ses jours dans un asile.

Au contraire de Taylor, missionnaire qui avait suivi une formation médicale, Susie Carson était un médecin qui devint missionnaire. Elle était née dans l'Ontario de parents méthodistes en 1868. Son père, inspecteur d'écoles, l'encouragea à suivre une formation médicale. Elle exerça comme médecin avec sa sœur Jennie jusqu'au milieu de la vingtaine, puis entendit en 1894 un missionnaire d'origine néerlandaise, Petrus Rijnhart, parler de la Chine où il avait servi au sein de la China Inland Mission. On ignore si Carson connaissait toute son histoire : il avait servi dans l'Armée du Salut aux Pays-Bas puis avait été envoyé au Canada après des allégations d'inconduite sexuelle. Sa première demande d'engagement dans la mission chinoise avait été rejetée, mais il passa trois ans à travailler pour elle à Lanzhou avant d'être renvoyé. Il était de retour au Canada, collectant des

fonds pour conduire une mission au Tibet, quand il fit la connaissance de Susie Carson qui avait rêvé, dans l'enfance, d'être missionnaire. Ils furent bientôt mariés et, moins d'un an plus tard, ils étaient en Chine à Lusar, village du grand monastère geluk de Kumbum, près de la ville de Xining. Ils y soignèrent les blessés de la Révolte de Dounganes, un soulèvement musulman soufi, quasi oublié, brutalement maté par les troupes Qing et tibétaines, qui se solda par la mort de 100000 personnes, hommes, femmes et enfants.

Peu après, les Rijnhart s'installèrent à Tankar, situé dans la province tibétaine de l'Amdo, où ils ouvrirent un dispensaire et accueillirent l'officier de cavalerie et explorateur britannique Montagu Wellby qui venait de franchir le Nord du Tibet depuis le Ladakh, s'était vu refuser l'accès à Lhassa et était désormais presque sans le sou. (Il écrivit son livre *Through Unknown Tibet* – « À travers le Tibet inconnu » – « dans l'intention qu'un voyageur futur sache, non pas tant ce qu'il devrait faire, mais ce qu'il *ne devrait pas* faire ».) Wellby ne fut pas le seul explorateur qui se présentât au dispensaire. Tandis que Petrus Rijnhart le guidait à Beijing, Sven Hedin arriva à Tankar. Susie Carson lui apprit que les caravanes traversant Tankar, arrivées des monastères des Dalaï et Panchen lamas, ne transportaient pas des tributs destinés à Beijing, comme il le croyait, mais des marchandises à négocier.

Quoique appréciés à Tankar, les Rijnhart avaient toujours souhaité visiter la capitale du Tibet. « Nous savions que si jamais l'Évangile était proclamé à Lhassa, écrit Susie Carson en oubliant commodément que les catholiques l'avaient précédée, il faudrait bien qu'il y ait un premier voyageur pour se heurter aux difficultés, prêcher le premier sermon et peut-être ne jamais revenir pour raconter l'histoire – comment savoir ? » En juin 1897, Susie avait donné naissance à un fils, Charles. Ils retardèrent leur départ jusqu'à l'été suivant. Leur voyage commença bien mais au bout de deux mois, juste au nord de Nagchu, tout s'effondra. Le bébé mourut brusquement et fut inhumé dans leur malle à médicaments vidée, enveloppé dans de la « flanelle japonaise blanche ». Puis des soldats tibétains bloquèrent la route. À Nagchu, à 160 kilomètres de Lhassa, on enjoignit aux voyageurs de ne pas aller plus loin et de prendre la route caravanière de Kangding, à 1 000 kilomètres vers l'est. À ce stade, l'excellent guide Rahim rebroussa chemin vers son foyer, au Ladakh. Attaqué et dépouillé par des bandits, le reste des porteurs s'enfuit. Dix jours plus tard, Petrus Rijnhardt traversa une rivière à

gué pour solliciter des informations auprès d'un groupe de nomades aperçus non loin : on ne devait plus le revoir. Deux mois après, ayant perdu mari et enfant, Susie Carson entrait en titubant dans Kangding, sans un sou et en loques, pour être accueillie par un missionnaire du nom de James Moyes qui avait fait partie de la mission d'Annie Taylor, bien des années auparavant. Moyes et Carson se marièrent ensuite et elle mit au monde un enfant, pour mourir quelques jours plus tard. Sa relation du voyage, *With the Tibetans in Tent and Temple*, est aussi riche d'observations que déchirante.

Toutes les voyageuses au Tibet n'étaient pas missionnaires. La remarquable Teresa Littledale, originaire du Canada comme Susie Carson, s'approcha davantage de Lhassa que toute autre occidentale avant l'exploratrice religieuse française que fut Alexandra David-Néel, entrée dans la ville en 1924. Contrairement à celles-ci, Littledale ne ressentait ni le besoin ni l'obligation d'écrire sur ses aventures ; elle ne propageait pas l'Évangile et ne prononçait pas de conférences. Née dans l'Ontario en 1839, elle rencontra son second mari St-George Littledale au Japon en 1874 ; il avait vingt-deux ans, soit treize de moins qu'elle. À l'époque, elle était encore l'épouse d'un homme plus âgé, un propriétaire terrien écossais du nom de Willie Scott (dont la mère de Teresa devait dire qu'il était « le contraire de beau »). St-George, par contre, était jeune et plutôt beau, et fils du maire très respecté de Liverpool. Comme ce dernier, il était réputé pour son affabilité, sa modestie et sa très grande détermination. Majeur, il avait hérité de la fortune paternelle et partit voyager autour du monde pour satisfaire son goût de la chasse. S'étant lié aux Scott au Japon, il les accompagna au Cachemire, où Teresa et lui devinrent amants. Avec un à-propos exquis et généreux, Willie Scott succomba à la typhoïde lors du voyage du retour, en laissant St-George et Teresa libres de se marier.

Pendant les trente années suivantes, ils explorèrent le monde ensemble en collectionnant très utilement des spécimens pour le Museum d'histoire naturelle ou des plantes pour les Royal Botanic Gardens de Kew. Leur plus long voyage consista à traverser le Tibet en 1895 et ils s'approchèrent davantage de Lhassa que tout Européen depuis le père Huc. Leur groupe, écrivit St-George dans un article exceptionnel pour le *Geographical Journal*, « était le même que d'habitude » : lui et Teresa, désormais âgée de cinquante-cinq ans, leur solide fox-terrier Tanny, mais aussi le neveu très musclé de St-George, Willie Fletcher, ancien chef de nage de l'équipe de

rameurs d’Oxford au début des années 1890. (Il fut gazé à Passchendaele à l’été 1917 et ne se remit jamais : il mourut de pneumonie deux ans plus tard.) « Mon projet, écrit St-George, était de tendre chaque muscle pour atteindre le Tibet, et si possible Lhassa, en emportant quantité de nourriture et d’animaux pour la transporter. La plupart des autres expéditions avaient échoué parce qu’elles arrivaient dans un état de délabrement quasi complet ; dans ces conditions, les Tibétains pouvaient leur dicter leurs conditions. Nous nous en remettions aussi au graissage de patte et partions bien pourvus en moyens de corruption généralisée. »

Ils atteignirent Kashgar à l’ouest de la Chine en janvier 1895, où ils recueillirent l’omniprésent Sven Hedin, alors au milieu de sa première expédition de quatre ans. Ils furent soulagés de voir arriver enfin, après le passage neigeux du Karakoram, la poignée de gardes du corps pachtounes qu’ils avaient sollicités en cas d’escarmouche. L’expédition se dirigea alors vers le sud et Yarkand, puis vers l’est et Cherchen avant de franchir les hauts cols des montagnes de l’Altyn Tagh – « la plus absolue des frontières » – dans de terribles conditions pour atteindre les marches septentrionales du Chang Tang sur le plateau tibétain. Là, les choses se détériorèrent encore. Leurs animaux de bâts mouraient comme des mouches ; seuls huit – sur 170 – allaient passer de l’autre côté de l’Himalaya. Une nuit, on permit de divaguer au petit troupeau de moutons qui les sustentait ; des loups les égorgèrent jusqu’au dernier. Teresa souffrait de dysenterie et confiait à son journal : « je redoute d’envisager la suite de ce voyage. Elle ne me sourit pas. » Elle n’exprimait pas une plainte à son mari. Le vent, d’un froid glacial, ne faiblissait presque jamais. St-George, auquel incombait désormais la recherche de nourriture, avait perdu son acuité visuelle à cause du manque d’oxygène. Seul le chien Tanny était heureux, lové dans l’épais manteau de Teresa pour se réchauffer.

Au milieu de l’été, ils avaient franchi le Chang Tang et étaient à portée de l’Himalaya. Mais sous le Goring La, juste à 80 kilomètres de Lhassa, ils furent arrêtés par une centaine de Tibétains armés de mousquets. St-George agita leur passeport chinois, que les Tibétains ne pouvaient lire heureusement, car il interdisait explicitement tout voyage à l’intérieur du Tibet. Il eut recours aux menaces, assura que si l’un d’eux était molesté, 3000 cipayes indiens marcheraient sur Lhassa, vague préfiguration de l’invasion britannique neuf ans plus tard. Il essaya « la clé d’or » de la « corruption généralisée ». Rien n’y fit. Le dignitaire religieux chargé de les

refouler déclara aux Littledale, presque larmoyant, qu'ils seraient exécutés s'il les laissait passer. Teresa, qui venait d'avoir cinquante-six ans, exigea le fusil Mannlicher de St-George qu'elle offrit au lama, le priant de l'abattre plutôt que l'obliger à retraverser le Chang Tang. On accepta finalement de les escorter vers l'ouest et le Ladakh d'où ils rentreraient chez eux.

De retour à Londres, on fit fête à St-George. « Le plus grand de mes voyageurs » l'appelait Édouard VII, oubliant commodément Teresa. La Royal Geographical Society lui décerna la médaille du protecteur, tout en excluant sa femme. En 1893, deux ans avant l'arrivée de cette dernière au Tibet, la société avait été agitée d'une querelle interne s'agissant de l'entrée des femmes ; le magazine *Punch* y avait ajouté son grain de sel satirique :

> « Une femme exploratrice ? Un voyageur en jupons ?
> L'idée semble un peu séraphique :
> Qu'elles restent à s'occuper des bébés, ravaudent nos vestons.
> Elles ne sauraient être géographiques. »

L'éditeur Edward Arnold proposa à St-George un bel à-valoir pour relater ses aventures, mais l'article dans la revue lui avait suffi. Littlecare se souciait peu de savoir qui saurait ce qu'il avait fait ; il échappa tranquillement aux bibliographes. Teresa fit une ultime expédition en Mongolie puis se retira du monde des voyages. En janvier 1928, quelques mois avant sa mort à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, le vieux couple réunit quelques amis tibétains, anciens et récents : Francis Younghusband, qui avait depuis réglé le problème de l'accès à Lhassa en abattant la porte, ou Sir Charles Bell, l'ancien ambassadeur extraordinaire qui avait passé une année dans la ville pour orienter la politique anglaise dans un sens plus constructif. Younghusband amena aussi deux amis tibétains, dont l'un faisait partie du gouvernement de Lhassa trente-trois ans plus tôt quand les voyageurs touchaient presque au but.

> « Il savait parfaitement qui nous étions. Il déclara que le risque était trop grand pour l'un d'eux d'accepter un pot-de-vin. Découverts, ils auraient été accusés de trahison et bannis. Comme Willy aurait aimé entendre cet autre son de cloche ! »

Les Littledale étaient exceptionnels en ce qu'ils turent leur histoire. Il n'est presque pas de visiteur du Tibet à la fin du XIXe siècle qui n'ait publié un livre. Les histoires rapportées, prises au premier degré par le public, étaient souvent déformées : par une méconnaissance du tibétain, les difficultés de la vie en altitude dans un environnement hostile, voire le simple préjugé. *In Forbidden Tibet*, de Henry Savage Landor, en est un exemple particulièrement net, par sa critique cinglante des Tibétains et de leur mode de vie, qui cultive une invention délirante. (« On dit que les Lamas ont un grand goût du sang humain, lequel, dit-on, leur donne force, génie et vigueur. ») On s'en doute, les critiques en étaient friands. « Pourquoi faut-il que les gens écrivent des mensonges sur nous ? écrit l'émigrée Rinchen Lhamo dans les années 1920, exaspérée par un flot constant de perspectives baroques sur son pays. Pourquoi faut-il qu'ils écrivent, si peu que ce soit, sur ce qu'ils ignorent ? »

En l'absence des voix tibétaines, alors que le véritable savoir sur l'Himalaya émergeait à peine, ce sont les versions du Tibet qui s'imposèrent dans le grand public, au point de fausser, encore aujourd'hui, la compréhension du reste du monde. Pour certains, le Tibet était un vide mystique sur la carte, un endroit dont on pouvait presque tout dire parce qu'il n'y avait presque personne pour vous contredire. Le Tibet devint un lieu d'outre-monde annonçant des réponses antiques, ésotériques, à l'égarement spirituel provoqué par l'industrialisation rapide de l'Europe. Selon la formule de Martin Brauen dans *Dreamworld Tibet* (« Tibet d'un monde rêvé ») :

> « À la fin du XIXe siècle, dans la littérature non-missionnaire, le Tibet s'est mué de plus en plus en montagne dominant les chagrins et les problèmes du monde, en île de chercheurs spirituels. »

La plus active propagandiste de cette représentation du Tibet fut Helena Blavatsky, occultiste née en Russie, principale architecte de la Société de Théosophie, synthèse de « science, de religion et de philosophie », qui allait ranimer un système perdu et antique de savoir. D'abord occultiste, elle avait commencé ses voyages ésotériques par l'égyptologie puis était passée au Tibet, domaine qui paraissait beaucoup moins encombré. Dans son système de croyance mystérieux, lequel entretenait certaines notions assez obscures sur l'évolution, on trouvait les Maîtres de la Sagesse antique, aussi appelés

Mahatmas. Elle affirmait avoir été formée par deux d’entre eux, Mourya et Koot Humi, au monastère de Tashilhunpo au Tibet, bien que ni l’un ni l’autre ne fût tibétain. On n’a pas la moindre preuve que Mme Blavatsky soit allée au Tibet, bien qu’elle se soit rendue dans l’Himalaya, ce qui causa quelque sensation à Shimla. Le père de Rudyard Kipling, Lockwood, a vu en elle l’un « des imposteurs les plus intéressants et dénués de scrupules » qu’il ait rencontrés.

Son génie – si le terme est juste – fut de mélanger divers ingrédients, des faits pour certains, des inventions pour beaucoup d’autres, en une chimère spirituelle qui apportât aux personnes isolées et anxieuses la promesse de la rédemption ou l’assurance que la vie moderne n’était pas aussi matérialiste ou absurde qu’elle le paraissait. Considérons par exemple la notion de *vril*, ce « fluide omniprésent » qui apparaît pour la première fois dans le roman de pré-science-fiction d’Edward Bulwer-Lytton, *The Coming Race* (« La race à venir »), publié en 1871. À l’époque, l’auteur était un romancier, doublé d’un homme politique, extrêmement apprécié : il est l’auteur de l’adage « la plume est plus puissante que l’épée ». Le *vril* était une sorte de pouvoir ou de force qui connut rapidement le succès. Le boucher écossais John Lawson Johnson adopta le mot pour commercialiser son extrait de bœuf, le Bovril. Quant à Mme Blavatsky, elle s’en saisit et l’inséra dans son monde imaginaire spirituel complexe. « Ce *vril* peut être fictif, mais la Force qu’il désigne est un fait dont on doute aussi peu en Inde que des Rishis, puisqu’elle est mentionnée dans tous les ouvrages ésotériques. »

Le mahatma Koot Homi avait montré à Mme Blavatsky un monde tibétain très différent du tableau qu’en avait dressé Savage Landor, rempli de moines cannibales et de dépravation sexuelle :

> « Durant des siècles, nous avons trouvé au Tibet un peuple moral, au cœur pur, vierge de civilisation et donc sans la souillure de ses vices. Depuis des millénaires le Tibet est le dernier endroit du globe qui ne soit pas si corrompu que les deux atmosphères ne puissent s’y associer, la physique et la spirituelle. »

C’est ce Tibet qui s’est fixé dans l’imagination occidentale où il garde sa prégnance, comme si nous devions considérer l’Afrique moderne par le prisme de la légende de Tarzan. Quand Arthur Conan Doyle voulut ressusciter son Sherlock Holmes, après sa mort dans les chutes du

Reichenbach, il le fit naturellement émerger du Tibet mystique. Le romancier tibétain Jamyang Norbu est allé jusqu'à rédiger une pochade sur ce que le détective a pu fabriquer là-bas dans *Le Mandala de Sherlock Holmes*.

Mme Blavatsky ne fut pas la seule mythomane à sertir le Tibet dans son histoire. George Gurdjieff, « mystique de la quatrième dimension », qui acquit la notoriété au début des années 1920, prétendait lui aussi avoir vécu au Tibet bien qu'on n'en ait pas davantage de preuves. Pas plus qu'au sujet d'Ignaz Trebitsch-Lincoln, escroc d'origine hongroise et ancien député libéral, qui fonda son propre monastère *geluk-pa* à Shanghaï et promit aux Nazis qu'il les aiderait à dresser les bouddhistes d'Asie contre les Britanniques. Et pas davantage Cyril Hoskin, plombier du Devon qui écrivit *The Third Eye* (« Le Troisième œil ») sous le nom de Lobsang Rampa, un récit tout à fait inventé de son adolescence de moine au Tibet qui devint un succès international à sa publication en 1956, bien que la supercherie fût vite découverte. Hoskin se contenta de déclarer qu'il était habité, comme Mme Blavatsky, par l'esprit de Lobsang Rampa. Telles furent les présentations fictives du Tibet qui remplirent le vide, en faussant durablement la compréhension qu'en avait le reste du monde.

Le mythe de la cité « interdite » de Lhassa et les inventions entourant ses « secrets » auraient de dangereuses conséquences. Comme l'écrivit l'historien tibétain Tsering Shakya :

> « La perception occidentale du Tibet et les images qui se sont agglomérées autour ont nui à la cause politique des Tibétains. La mythologie permanente a obscurci et brouillé la véritable nature de la lutte politique du Tibet. »

Quand l'État tibétain finit par se dégager des vestiges de l'hégémonie Qing, ces erreurs de perspective allaient fausser le contact occidental avec cette vieille nation qui reprenait sa place sur la scène universelle.

14

Les chasseurs de plantes

Aux Floralies de Chelsea, au printemps 1926 – la grève générale les avait retardées d'une semaine – le public fut médusé par une nouvelle fleur qui semblait faite d'une étoffe légendaire. Elle venait du Sud-Est du Tibet, d'un pays aussi étrange et lointain que la lune, et pourtant elle était là, en Angleterre, aussi florissante qu'une plante autochtone. Dans l'histoire de l'horticulture, rares sont les plantes ayant connu une vogue aussi rapide que le coquelicot bleu du Tibet. Au sens strict, il ne s'agit pas du tout d'un coquelicot, mais d'un *meconopsis*, ce qui signifie en grec « comme un coquelicot » – distinction trop subtile pour la plupart des gens. Pour la biographe et jardinière américaine Eleonor Perenyi, la fleur a « la couleur d'un jour d'été avec des anthères dorées ». On se souvient que le maréchal Alexander Haig avait adopté le coquelicot des champs en 1921 comme symbole du sacrifice de la Grande Guerre. Le coquelicot bleu offrait tout à la fois un écho de ce sacrifice et un nouveau départ. Les fleurs bleues avaient été un motif cher aux Romantiques, un emblème de l'amour, mais aussi de l'infini et de l'inaccessible. Et où, sinon au Tibet mystérieux et spirituel, cet idéal serait-il né ?

L'année suivante, les graines de coquelicot bleu se vendaient à Chelsea contre une guinée pièce, l'équivalent de trois jours de salaire d'un ouvrier agricole. Thomas Hay, chargé des parcs royaux de Londres, fit composer de vastes massifs de la nouvelle fleur à Hyde Park, pour le plus grand plaisir des visiteurs, en donnant aux jardiniers amateurs le désir de l'essayer.

Hélas, ces coquelicots s’avéraient terriblement difficiles à faire pousser. Perenyi les surnomme « un abominable homme des neiges » tant ils brillent par leur absence, malgré des essais répétés.

> « Je ne l’ai jamais vue – pas la plus petite pousse sortie de semailles répétées… Je donnerais n’importe quoi pour en avoir un aperçu, fût-ce dans le jardin d’autrui. »

Dans son livre de souvenirs, le si grand paysagiste qu’était Russell Page (il créa des jardins pour l’élite, du duc de Windsor à Oscar de la Renta) tenait le coquelicot bleu pour « aussi difficile à réussir que trouver la pierre philosophale ». (Toujours au diapason de l’infini, Page avait d’abord épousé la fille du mystique George Gurdjieff, puis la veuve du poète René Daumal, l’auteur de *Mont Analogue*).

Semblables jugements, un peu excessifs, étaient décevants pour le petit homme taciturne qui, plus que tout autre, fut à l’origine de la sensation provoquée par le *meconopsis* en 1926. Frank Kingdon-Ward n’était pas le premier Européen à découvrir, ni même collectionner ce coquelicot ; on devait sa découverte à un missionnaire français quarante ans plus tôt. Kingdon-Ward n’était même pas le premier Britannique à l’avoir repéré. Eric Bailey, mystérieux explorateur, espion et diplomate, a donné son nom à une variété, le *Meconopsis baileyi*. Il l’avait vue fleurir avant la Grande Guerre au sud-est du Tibet alors qu’il explorait les secrets des gorges du Tsang-po. Mais ce fut Kingdon-Ward, collectionneur doué, qui réussit à recueillir des graines viables, puis à mettre la plante sur le marché, l’un des hauts faits de sa longue carrière.

C’était le fils de Harry Marshall Ward, professeur de botanique à l’Université de Cambridge. Il se rappelait avoir entendu un ami de son père déclarer : « Il est des endroits, en amont du Brahmapoutre, où l’homme blanc n’est jamais allé. » L’idée de la découverte enthousiasmait l’enfant qu’il était. En 1924, il arpentait lui-même « l’amont du Brahmapoutre », à 300 kilomètres à l’est de Lhassa, sur les pas de son héros Eric Bailey, en fixant la fleur qui le rendrait célèbre. Dans *L’Énigme des gorges du Tsang-po,* il écrit :

> « Je n’ai jamais vu un coquelicot bleu aussi susceptible de résister aux conditions anglaises comme d’y être facilement cultivé. Comme c’est

> une plante de sous-bois, elle pâtira moins des pièges de notre climat incertain ; trouvée à moyenne altitude, elle est habituée à la moyenne météorologique vague qui est notre apanage ; étant vivace, elle n'exaspérera pas les jardiniers. »

Elle exaspéra bien ces derniers, mais la description de Kingdon-Ward permet de mesurer son génie de la trouvaille botanique ; ce fut peut-être le dernier des grands collectionneurs qui voyagèrent en Himalaya, avec un courage et une compétence immenses. En acclimatant autour du monde les espèces précieuses qu'ils y avaient trouvées, ils enrichirent les jardins d'Europe et d'Amérique du Nord, et transformèrent les économies. De même que la diffusion du bouddhisme, depuis l'érudition patiente d'un Eugène Burnouf ou d'un Sylvain Lévi jusqu'à l'imagination débridée de Mme Blavatsky, avait changé le paysage philosophique et spirituel de l'Europe, l'exploration botanique de l'Est de l'Himalaya, d'une si riche biodiversité, altéra son paysage physique. Mais les visiteurs des fêtes horticoles, des deux côtés de l'Atlantique, n'étaient pas les seuls bénéficiaires de cet échange : les plantes voyagèrent aussi en sens inverse, vers l'Himalaya, et provoquèrent parfois une catalyse et un bouleversement socio-économique et démographique aux conséquences politiques durables : leurs ondes continuent de se faire sentir.

*

La chasse aux plantes n'avait rien de neuf. Notre espèce n'a cessé d'acclimater d'autres espèces pour son plaisir et son profit. Les Égyptiens de l'Antiquité dépêchaient des expéditions pour rapporter les arbres exsudant la résine qui brûlait dans leurs temples. Le changement survenu au XVIIIe siècle fut épistémologique : le Suédois Carl von Linné, « prince des botanistes », fondateur de l'écologie moderne, créa un système efficace de classification binominale pour chaque espèce terrestre. Une fois pourvues d'une structure intellectuelle fiable pour l'étude des animaux et des plantes, les explorations étaient en mesure de sonder l'inconnu. En 1768, le compatriote et élève de Linné, Daniel Solander, interrompit son catalogage des collections du British Museum pour s'associer au riche naturaliste Joseph Banks à bord de l'*Endeavour* du capitaine Cook pour son fameux voyage de trois ans, d'abord à Tahiti pour observer le transit de Vénus, puis

en quête de l'Antarctique. Quand l'*Endeavour* regagna l'Angleterre en juillet 1771, c'est Banks et non pas Cook qui fut le plus applaudi. Le roi Georges III lui confia le jardin botanique de Kew, à partir duquel Banks encouragea énergiquement l'exploration botanique. Il avait rapporté un herbier considérable de son voyage autour du monde, mais peu de plantes qui puissent repousser. Ce qu'il fallait c'était des spécimens vivants, des bulbes, des racines et des graines, rapatriés le plus vite possible.

Le premier collectionneur professionnel qu'il envoya sur le terrain fut Francis Masson en 1722, à l'endroit qui avait le plus inspiré Banks lui-même, l'Afrique du Sud. Bien plus tard, alors qu'il était réduit par la goutte au fauteuil roulant, Banks suggéra à un jeune botaniste du Norfolk du nom de William Jackson Hooker d'aller en Islande. Ce fut le premier voyage d'un naturaliste promis à une carrière extraordinaire. Bien qu'il doive renoncer à une seconde expédition à Ceylan, ce qui lui coûta fort cher, Hooker fit d'autres voyages botaniques en Europe et acquit une grande réputation d'auteur et de collectionneur, activités qui lui permettaient de payer une partie de ses dettes. En 1820, on le nomma professeur de botanique à l'Université de Glasgow où il contribua à la création de la Royal Botanic Institution pour fournir l'université en plantes médicinales. Par la suite, il persuada le gouvernement britannique d'inclure des scientifiques dans les expéditions officielles. En 1841, il avait alors la cinquantaine, il prit la direction des jardins botaniques royaux de Kew. Le moment était propice. La botanique jouait un rôle de plus en plus important dans le développement économique de l'Empire britannique et Kew, tout comme les Royal Botanic Gardens d'Édimbourg, occupait une place centrale dans cette évolution en produisant des espèces viables pour les climats et sites particuliers des colonies. L'abolition de l'impôt sur le verre, « cet impôt absurde sur la lumière », selon l'expression du *Lancet*, contribua de même à l'expansion rapide de la culture sous serre. La technique venait en appui de l'inspiration et Kew comme Édimbourg devinrent les moteurs de ce qu'on appela la « botanique économique ».

Tous les chasseurs de plantes étaient confrontés à des défis ; les gorges profondes et les pentes abruptes de l'Himalaya étaient reculées, leur géographie mal connue. Si un collectionneur expérimenté était à même de parcourir du regard un flanc de montagne à la recherche du rare, il lui fallait ensuite affronter le danger de l'atteindre et évaluer le potentiel, esthétique et/ou commercial, de la plante. L'exploration devait se faire deux fois, lors

de la floraison et lors de la production de graine : le botaniste devait donc connaître la position précise du végétal dans des endroits qui souvent n'étaient pas cartographiés. Bien sûr, la plante courait toujours le risque d'être mangée ou écrasée. Si elle était intacte, le collectionneur était asujetti à des heures de labeur chaque soir, à préparer des spécimens pour l'herbier, rédiger des notes détaillées, sécher et nettoyer les graines et tout envelopper pour assurer leur viabilité.

L'un des grands atouts dont disposaient les collectionneurs édouardiens comme Kingdon-Ward, c'était le terrarium, un réservoir à paroi de verre. Il compte au nombre des inventions méconnues (due en l'occurrence à Nathaniel Bagshaw Ward) qui ont radicalement changé le monde. Avant elle, les spécimens prélevés avaient très peu de chances d'atteindre la mère patrie encore vivants. Beaucoup de plantes souffraient du voyage, surtout en mer, exposées aux embruns sur le pont ou cachées dans l'ombre à fond de cale. En outre, les marins rechignaient à partager avec elles la précieuse réserve en eau si elle s'amenuisait. C'était là un obstacle majeur empêchant la propagation de cultures intéressantes autour du monde. L'invention de Ward allait résoudre ce problème, tel un nouveau maillon dans la chaîne de notre monde hyperconnecté.

Né en 1791, élevé dans la ville de Plaistow, dans l'Essex, Nathaniel Ward était fils de médecin : il suivit l'exemple paternel, exerçant son art dans les « sordides logis » de Wellclose Square près des docks de Londres, cadre on ne peut plus dickensien, enveloppé d'un smog qui empoisonnait son jardin et sa collection de fougères. (C'est là aussi que vécut Joseph Conrad, quand il était jeune marin, quelques années après la mort de Ward.) Adolescent, il se levait à trois heures du matin pour aller herboriser dans la campagne de l'Essex. Son grand savoir et son expertise médicale lui ouvrirent les portes du milieu scientifique londonien. La plupart des premiers botanistes étaient des médecins car les remèdes, sirops, poudres et onguents qu'ils administraient à leurs patients poussaient dans les jardins ou à l'état sauvage à la campagne. Il s'agissait de la *materia medica*. La plupart des jardins botaniques fondés à l'époque l'étaient en lien avec des hôpitaux.

Ward était un entomologiste aussi bien qu'un jardinier ; à la fin des années 1820, alors qu'il examinait une bouteille de verre obturée contenant la chrysalide d'un papillon et un peu de moisissure de feuille, il remarqua que les graines emprisonnées dans la bouteille étaient en train de germer. Il

plaça le récipient sur un appui de fenêtre et constata, dans les semaines suivantes, qu'elles se développaient en espèces répandues d'herbes et de fougères. C'est seulement lorsque le haut de la bouteille céda, quatre ans plus tard, que les plantes moururent. Durant la décennie 1830, il expérimenta divers récipients en verre scellés et prouva irréfutablement que des plantes pouvaient vivre dans un milieu clos et bien éclairé sans besoin d'arrosage. L'humidité pouvait s'y recycler quasi à l'infini en se condensant à la nuit pour humecter le sol une fois de plus. Deux prototypes furent envoyés en Australie contenant des plantes britanniques qui effectuèrent le voyage sans dommage. On y nettoya les récipients ensuite retournés à Ward avec la fougère australienne *Gleichenia microphylla* à l'intérieur. Bien qu'ayant contourné le cap Horn, la fougère était en bonne forme à son arrivée à Londres.

William Hooker faisait partie des premières personnes que Ward avait informées de sa longue et patiente recherche. Et c'est le deuxième fils de Hooker, Joseph Dalton, qui devint l'un des premiers collectionneurs de plantes à utiliser cette invention sur le terrain. Joseph est surtout connu comme ami et correspondant de Charles Darwin, mais sa carrière fut encore plus éblouissante que celle de son père. Vers la fin de sa vie, lors d'un discours à la Royal Society, il se décrivit comme « une marionnette de la sélection naturelle », ayant grandi dans une maisonnée ancrée dans la botanique et l'exploration. Enfant, il identifiait les mousses et lisait les *Voyages* de Cook juché sur les genoux de son aïeul. Bien qu'il souffrît du croup dans l'adolescence – sa mère le surnommait « Joe le corbeau » – toute infirmité disparut avec la croissance. Il s'entraînait à devenir fort physiquement. Son père se rappelait comment, un jour, Joseph préféra parcourir à pied les 40 kilomètres séparant Helensburgh de la maison, plutôt qu'attendre le vapeur retournant à Glasgow. Dans un firmament de héros peuplé par les James Cook et les Joseph Banks, l'idée d'exploration ne le quittait pas. En 1837, il suivit des cours d'astronomie pour acquérir la connaissance pratique et théorique nécessaire à la cartographie. Ce fut un temps bien employé. Soixante-six ans plus tard, Hooker avait quatre-vingt-six ans, il reçut un télégramme des officiers britanniques de la commission frontalière Sikkim-Tibet (où siégeaient Francis Younghusband et David Prain qui lui succéderait à Kew) pour le féliciter de ses relevés d'antan !

William était toujours soucieux des intérêts de son fils : quand, chez des amis, il rencontra le capitaine James Clark Ross, commandant d'un voyage

prévu dans l'Antarctique, il suggéra d'inclure Joseph dans le groupe en tant que naturaliste. Ross accepta, pourvu que le jeune homme ait achevé sa formation médicale et servi dans la Royal Navy. L'expédition quitta les docks de Chatham en septembre 1839. Elle allait durer presque exactement quatre ans. C'est resté l'un des voyages les plus féconds de l'exploration britannique. Il fit aussi la réputation de Joseph Hooker, pas seulement comme botaniste capable et réfléchi, en particulier s'agissant de la répartition géographique des plantes, mais aussi en tant qu'épistolier fort divertissant : ses lettres comptent parmi les meilleures de tout explorateur, éblouissantes d'énergie et de curiosité.

Bien des choses avaient changé lorsque les deux navires de l'expédition, l'*Erebus* et le *Terror* revinrent enfin, pour jeter l'ancre à Folkestone en septembre 1843. Le père de Hooker avait exaucé une vieille ambition : devenir directeur de Kew. Il transformait une institution qui venait d'être menacée de fermeture. Joseph, qui apprit la nomination de son père alors qu'il était en Australie, avait renvoyé au pays quantité d'excitantes trouvailles. Dans l'Antarctique, il avait appris que son frère aîné Willy était mort à la Jamaïque de fièvre jaune et sa sœur Mary Harriette de consomption.

Après son épopée, Joseph Hooker se lia avec Darwin, amitié qui suscita l'une des correspondances les plus significatives de l'histoire de la science. Il avait rencontré Darwin en 1839, peu de temps avant de partir pour l'Antarctique. Il déambulait dans Charing Cross avec Robert McCormick qui avait servi sur le *Beagle* et était chirurgien sur l'*Erebus*, le bateau de Ross. À présent, Hooker était de retour, « bien salé » par son voyage en Antarctique, un peu débarrassé de la rigueur puritaine qui avait marqué son éducation. Darwin discutait avec une confiance croissante sa théorie de la sélection naturelle avec le jeune botaniste. Tous deux avaient visité des lieux très éloignés, telle la Terre de Feu, et Darwin promut la *Flora Antarctica* de Hooker, ouvrage classique sur les découvertes botaniques de l'expédition.

Bien que récemment fiancé et abordant un nouveau travail, Hooker ne tenait pas en place. Il voulait voyager encore, herboriser dans quelque endroit neuf et stimulant, peut-être sous les tropiques, assurément en Inde. Il y avait de bons contacts : par exemple Hugh Falconer, surintendant du jardin botanique de Saharanpur au nord de l'Inde ; ce dernier lui suggéra le Sikkim comme nouvel endroit à explorer. Un de ses condisciples à

Glasgow, Thomas Thomson, était désormais membre d'une commission frontalière entre Ladakh et Tibet, après avoir servi comme médecin dans les guerres anglo-sikhs des années 1840. Nombre d'obstacles empêchant le travail de la commission, Thomson avait passé beaucoup de temps à herboriser au Ladakh et au Zanskar. Dans la mesure où la botanique commerciale se mettait en marche, grâce à la technologie des terrariums, avec un père dirigeant Kew, le moment n'était-il pas idéal, pour Hooker, d'explorer de nouvelles frontières sur le toit du monde ?

Les Européens avaient collectionné des plantes dans l'Himalaya depuis un demi-siècle au moins à l'arrivée de Hooker. Une telle collection faisait partie de la mission de George Bogle au Tibet en 1774 et, en 1796, le naturaliste Thomas Hardwicke avait participé à une mission au Garhwal. Dix ans plus tôt, on avait ouvert le jardin botanique de Calcutta, à l'origine pour identifier et développer des plantes ayant une valeur commerciale. À l'horizon 1830, une fondation scientifique puissante s'y était constituée, d'abord grâce à William Roxburgh qui introduisit l'acajou en Inde, puis grâce au chirurgien d'origine danoise Nathaniel Wallich, dont le catalogue de plantes indiennes dépassait les 8 000 spécimens. Rares étaient les chasseurs de plantes en Inde qui s'abstenaient de consulter Wallich et de lui envoyer de nouvelles espèces. L'Himalaya s'inscrivait désormais dans un corpus de savoir botanique en pleine expansion : Edward Gardner envoya à Wallich des plantes du jardin de la résidence de Katmandou et William Moorcroft depuis l'ouest de l'Himalaya. Wallich lui-même avait passé toute l'année 1821 au Népal à collectionner des plantes ; il publia une courte monographie sur la botanique népalaise, *Tentamen Florae Napalensis Illustratae*. John Forbes Royle, autre médecin, fut nommé directeur du jardin botanique de Saharanpur en 1823, fondé dans un vieux palais pachtoune au pied de l'Himalaya. Il travailla sur les vertus médicinales des plantes de la région et publia un ouvrage sur la botanique himalayenne et la flore du Cachemire en 1839. Il fut parmi les premiers à suggérer que le cinchona ou quinquina, dont l'écorce produit la quinine antipaludéenne, pourrait être cultivé en Inde.

L'une des premières introductions britanniques dans l'horticulture de la contrée concerna l'humble pomme de terre. Warren Hastings avait encouragé son émissaire au Tibet, George Bogle, à tenter une expérience pendant sa traversée du Bhoutan : planter des pommes de terre à chaque étape de sa route pour voir si elles prospéreraient. « Ne rentrez pas sans un

souvenir de l'endroit que vous aurez visité, même si c'est un noisetier de contrebande, une bouture d'églantier volée ou les graines d'un navet bhoutanais reçues en paiement des pommes de terre que vous aurez données gratis. »

Samuel Turner, marchant sur les traces de Bogle neuf ans plus tard, jugea que l'expérience avait échoué après avoir vu les petites pommes de terre produites au Bhoutan, qui « n'étaient pas plus grosses que des billes d'enfants. » Il en déduisit que, « soit par ignorance soit par paresse, » les Bhoutanais avaient échoué à cultiver ce précieux tubercule.

Dix ans après le voyage de Samuel Turner au Tibet, William Kirkpatrick arriva à Katmandou pour sa mission avortée de médiation entre les Népalais et les Qing.

> « J'avais entendu dire, avant ma visite (…) que nos légumes les plus appréciés, outre qu'ils poussaient bien plus parfaits là-bas qu'au Bengale, étaient disséminés chaque année à partir de leurs propres graines (…) On imaginera donc ma grande déception quand je découvris qu'il en allait tout autrement et qu'on m'assura qu'ils étaient même incapables de faire pousser des pommes de terre sans se procurer chaque année à Patna de nouveaux tubercules ; je crois cependant très probable que cet échec n'ait résulté que d'un défaut d'attention ou de savoir-faire car je ne doute pas (…) qu'avec les soins requis, peu de nos productions horticoles – qu'il s'agisse de fruits, fleurs ou herbes – ne seraient cultivées avec succès et abondamment multipliées (…) dans la vallée du Népal. »

À ce stade, les pommes de terre étaient connues en Inde depuis plus d'un siècle suite à leur introduction par les Portugais, peu après leur découverte en Amérique du Sud. Elles se diffusèrent à travers l'Himalaya grâce aux ouvriers saisonniers qui rentraient chez eux après avoir travaillé dans les villégiatures anglaises d'altitude. Frederick Young, l'officier irlandais qui avait commandé le bataillon de Sirmur dans la guerre contre le Népal, planta des pommes de terre à Mussoorie, la villégiature qu'il fonda. Les pommes de terre de Katmandou venaient presque certainement de Patna. Celles de l'ouest du Népal arrivèrent de Shimla ou Nanini Tal, et celles de l'est, de Darjeeling. Francis Buchanan-Hamilton, qui fut plus tard, et brièvement, surintendant du jardin botanique de Calcutta, visita le Népal

après Kirkpatrick et observa que les cultivateurs de la chaîne s'acclimataient à la pomme de terre. Il ne cache pas un certain mépris à leur encontre : « On a introduit *Solanum tuberosum* dans les collines du pays où elle pousse assez bien ; mais elle ne prospère pas comme à Patna, à cause sans doute d'un manque de soin. »

Buchanan-Hamilton laissait planer un doute aussi arrogant que typique sur la compétence des fermiers népalais. En réalité, dans les décennies suivantes, l'introduction du tubercule et le succès de sa culture suscitèrent un boom démographique, comme on l'avait vu en Europe, à mesure que les expériences réussissaient et que les cultivateurs, vivant jusqu'alors d'un régime de subsistance, trouvaient des calories en surnombre. Les monastères himalayens prônaient ardemment la pomme de terre dont la culture demandait moins d'efforts et libérait d'autant plus de temps pour les devoirs religieux. Elle s'imposa surtout aux plus hautes altitudes, renforça la résistance de communautés comme celle des Sherpas et leur permit de séjourner plus haut tout au long de l'hiver. La récolte était si abondante que les Sherpas pouvaient y consacrer moins de terres. Ils apprirent comment entreposer les pommes de terre dans des fosses ou à les sécher dans l'air sec et froid d'altitude, à les utiliser en ragoûts, voire à les vendre au Tibet ou à les pulvériser. Aujourd'hui encore, les pommes de terre cultivées dans la région de l'Everest sont appréciées dans tout le pays pour leur goût. L'ensemble de la région a déployé des ressources insoupçonnées autour de l'humble *alu*, comme on l'appelle ici. Voici ce qu'écrit l'auteur népalais Ramyata Limbu :

> « La population de Palpa est fière de son *aloo chukauni* (pomme de terre accommodée de yaourt), les simples Népalais apprécient les pommes de terre épicées avec du pain azyme, ceux qui habitent les hautes terres raffolent des pommes de terre avec riz ou avec lentilles. Par un jour froid et sombre d'hiver, on préfère parfois les simples pommes de terre bouillies avec du piment mêlé de sel et d'ail. Au royaume de la patate, le Népal est peut-être au sommet ! »

Mais la culture qui intéressait, et au plus haut point, la Compagnie n'était pas celle de la pomme de terre, mais le thé, *Camellia sinensis*. Depuis le milieu du XVIIIe siècle, c'était la boisson préférée des Britanniques, avant même la bière. La Grande-Bretagne buvait un cinquième de toute la

production chinoise. Léger, facile à transporter, le thé et son commerce constituaient la fondation du destin de la Compagnie et par conséquent une partie de l'intérêt stratégique britannique : dix pour cent des revenus fiscaux, en Angleterre, venaient de la vente du thé, et le commerce de thé de l'EIC avec la Chine représentait autant que tous ses autres intérêts, de la soie à la porcelaine. Or, dans l'atmosphère hostile au mercantilisme des années 1830, les jours du monopole de la compagnie sur le commerce asiatique étaient comptés. En 1834, elle perdit ce monopole en Chine et la nécessité de mettre un terme à sa dépendance vis-à-vis du thé de Chine devint pressante.

Ce n'était pas qu'on ne cultivât pas le thé en Inde. Plus tôt dans le siècle, l'Écossais Robert Bruce avait découvert une plante ressemblant au thé qui poussait au niveau de la mer en Assam. La population du cru, les Singphos, buvait une infusion de cette plante qu'il essaya : cela avait un peu le goût de thé. Peu après la mort de son frère Robert, Charles envoya la plante à Calcutta pour analyse. Robert ne s'était pas trompé : c'était du thé, mais d'une autre variété. Hugh Falconer, le correspondant de Hooker en Inde, était alors le surintendant des jardins botaniques de Saharanpur (dans l'État moderne d'Uttar Pradesh). Le séjour de Falconer est resté célèbre pour la chasse au fossile qu'il mena dans les collines de Siwalik, sa trouvaille du premier crâne de singe fossilisé au pied de l'Himalaya et pour sa correspondance ultérieure avec Darwin. Mais il eut aussi l'idée de faire pousser du thé dans l'Himalaya ; il persuada la Compagnie de s'y intéresser. On créa une commission. Dans le *Journal of the Asiatic Society*, Falconer exposa de manière magistrale et détaillée les conditions de culture existant en Chine et la difficulté de les reproduire sur les plaines indiennes. « Dans les montagnes de l'Himalaya, au contraire, la situation est très différente : la périodicité des pluies mise à part, on y trouve toutes les conditions d'un climat tempéré et c'est là, plus que partout ailleurs en Inde, que nous pouvons espérer réussir la culture du thé. »

Le plan de Falconer reposait notamment sur l'acquisition de graines de thé en Chine. Celles-ci arrivèrent bien en 1835, puis furent disséminées sur divers sites en Inde pour expérience. George William Traill – ce fut l'une de ses dernières initiatives en tant que commissaire du Kumaon – aida à y choisir des sites qui, au bout de quelques années, sous le regard attentif de Falconer, s'étendaient sur plusieurs hectares et comptaient des milliers de théiers. Un chasseur de plantes fut dépêché pour repérer les théiers

découverts par les frères Bruce et l’on interrogea Nathaniel Wallich sur la possibilité de cultiver ce thé autochtone au nord-est de l’Inde. Âgé de quarante-neuf ans, d’une santé chancelante, Wallich partit pour les forêts pleines de sangsues du Nord-Est. L’accompagnait John McClelland, « Écossais obstiné, sans grandes capacités » selon Hooker, et William Griffith, botaniste brillant, artiste compétent, qu’on estimait beaucoup plus. Wallich ne pouvait cacher sa jalousie de ce collègue plus capable et bien plus jeune : il avait la malheureuse habitude d’éclater en sanglots. Il finit par regagner Calcutta tandis que Griffith poursuivait vers les collines de Mishmi et la vallée de Lohit dans l’État moderne de l’Arunachal Pradesh.

Cette même année, la Compagnie lança aussi la culture de la plante autochtone sur les hautes terres de l’Assam. Falconer exigea que des cultivateurs chinois spécialisés dans le thé apportent leur savoir-faire. Malheureusement pour l’EIC, ces hommes venaient d’une région produisant du thé vert de mauvaise qualité ; ils s’avérèrent de médiocres travailleurs et des professeurs maussades. Pis, les feuilles d’Assam avaient un parfum puissant et malté : si leur arrivée à Londres provoqua d’abord de l’effervescence, elles ne plaisaient pas au palais britannique, habitué au thé chinois plus subtil. Le piètre rendement des théiers d’Assam les rendait peu profitables. Malgré tout, l’expérience n’échoua pas complètement. La Compagnie se familiarisait avec la culture commerciale du thé et posait les fondations de son succès futur.

Depuis le XVIIIe siècle, l’EIC vendait de l’opium à la Chine et lui achetait du thé avec les profits. Outre que ce commerce pernicieux engendrait des revenus colossaux pour le gouvernement britannique, il continuait de financer l’expansion coloniale en Inde, laquelle culmina au milieu de la décennie 1840 par des guerres onéreuses contre l’empire Sikh sur la frontière du Nord-Ouest. Mais ce commerce se faisait de plus en plus chancelant. En 1839, l’empereur Qing sévit : il fit détruire des centaines de tonnes d’opium détenues par les marchands étrangers à Canton. D’un seul coup, ceux-ci perdirent l’équivalent de centaines de millions de dollars d’aujourd’hui. L’Angleterre envoya des canonnières qui ne firent qu’une bouchée de la chétive marine chinoise. Les Britanniques se servirent de cette première Guerre de l’Opium pour arracher l’accès à davantage de ports chinois par le traité de Nankin de 1842, contre la volonté de la Chine.

L’humiliation de la Chine, qui n’est pas oubliée, rendait la situation instable. En 1844, Henry Hardinge, vieux soldat qui avait combattu

Napoléon, arriva en Inde comme gouverneur général. Si son mandat fut marqué par la victoire sur les Sikhs et le traité d'Amritsar, il mit aussi en garde contre les dangers que ferait peser une Chine blessée :

> « C'est mon opinion, très plausible, que d'ici quelques années le gouvernement de Pékin, en légalisant la culture de l'opium en Chine, où l'on sait que le sol est aussi propre que celui de l'Inde à cette culture, privera notre gouvernement d'une de ses principales sources actuelles de revenus. »

Auquel cas, soutenait-il, il était « fort désirable de donner tous les encouragements à la culture du thé en Inde ». On consacra plus d'argent et de terres au développement de l'industrie du thé en Inde.

Le site de cette culture est désormais parfaitement établi. Les collines intermédiaires de l'Est de l'Himalaya offraient l'équivalent des meilleures régions de thé chinoises : altitude élevée, un sol fécond et assez humide, souvent voilé d'humidité, exposé aux gelées en hiver pour ajouter de la complexité, de la douceur et du parfum. Si les planteurs britanniques n'avaient pas encore accès aux jardins chinois, les expériences menées avec les graines venues de Chine commençaient à porter leur fruit. Hardinge avait autorisé des plantations commerciales à Kangra, dans l'Himachal Pradesh actuel, et dans la nouvelle villégiature de Darjeeling. Le thé fut traité, empaqueté et expédié en Angleterre où il arriva aux bureaux de la Compagnie, à Leadenhall Street dans la Cité de Londres, le 12 janvier 1848. On l'envoya ensuite aux courtiers les plus importants : Twinings, Miller & Lowcock, Gibbs & Peek Brothers. Leur verdict fut très encourageant. Ce thé était bien préférable à la variété de l'Assam. En fait, il était presque aussi bon que le meilleur de Chine. Presque, pas tout à fait. La seule pierre d'achoppement était que la graine disponible à Canton ne provenait pas des meilleurs jardins de thé. Au surplus les fabricants n'avaient pas la finesse de leurs homologues chinois.

*

La richesse impériale britannique reposait massivement sur la science botanique. Des épices aux teintures du coton en passant par l'opium, il importait d'abord de savoir quelles plantes poussaient et où. Mais

l’ambition de Joseph Hooker allait au-delà de l’exploitation commerciale. Il voulait comprendre *pourquoi* les plantes poussaient où elles le faisaient. Maîtriser ces principes – climat, altitude, chimie du sol etc. – qui sous-tendaient la distribution géographique des plantes permettrait de mieux les faire prospérer ailleurs. C’est ce qu’il voulait étudier au Sikkim. Il se rendit en Inde sur le *Sidon*, accostant à Calcutta le jour même où la première expédition de thé chinois cultivé en Inde atteignait Leadenhall Street. Également à bord se trouvait le successeur de Hardinge, Lord Dalhousie. Celui-ci était un bourreau de travail, auquel on impute en général le désastre de la révolte de 1857, mais c’est aussi lui qui amena à l’Inde les progrès de l’Angleterre victorienne – chemins de fer et télégraphe – en reliant des régions jusqu’alors disparates, tandis que le mouvement nationaliste s’éveillait. Hooker et Dalhousie s’entendirent à merveille, bien que les tentatives du botaniste d’intéresser à son sujet son nouvel ami fussent désespérées. Alors qu’ils étaient en route, ils firent une brève escale au Moyen-Orient et une excursion au désert. Hooker identifia de la gomme arabique, matière d’exportation majeure des colonies britanniques en Afrique, et donc susceptible d’intéresser, on l’aurait cru, un ancien responsable du commerce extérieur. Mais Dalhousie « la jeta par la vitre du carrosse ; la rose de Jéricho, dont l’intérêt était d’une tout autre nature, connut le même sort. » Il en allait différemment du thé. Hooker écrivait à son père : « Le gouverneur général me laisse entendre qu’il aimerait avoir des rapports sur les districts de thé en Inde… Je n’ai pas besoin de dire que je ferai l’impossible pour satisfaire ses désirs en Inde. »

Alors qu’il se trouvait à Calcutta, Hooker passa beaucoup de temps aux différents jardins botaniques dont Hugh Falconer venait d’être nommé surintendant. Jusqu’à son arrivée, cette tâche incombait à John McClelland. Hooker trouva ce dernier en train de préparer les journaux de William Griffith pour la publication – Griffith, que nous avions laissé dans la vallée de Lohit, était mort trois ans plus tôt d’un parasite au foie, à l’âge de trente-quatre ans. Le conflit entre Griffith et Wallich avait été très préjudiciable aux jardins. En l’absence du second pour congé maladie, Griffith avait complètement redessiné le plan, conformément aux besoins d’une institution scientifique, et avait provoqué ce faisant la mort de plusieurs plantes. McClelland s’était efforcé d’améliorer les choses, mais avec un succès relatif. « La bibliothèque est un tohu-bohu, comme l’a laissée Wallich, et c’est pis pour l’Herbier » écrit Hooker à son père. Il écrivit une

longue lettre à Falconer, pleine de recommandations pour l’avenir, en établissant les fondations d’une plus étroite coopération entre Kew et Calcutta dans les années suivantes.

En avril 1848, le jeune botaniste arriva à Darjeeling où il passerait l’essentiel des deux années à venir dans son climat « à la Greenock ». (Darjeeling est très pluvieuse. L’alpiniste démonolâtre Aleister Crowley, en route pour Kangchenjunga, ne s’est-il pas exclamé « Toute la ville pue la moisissure » ?) Hooker rencontra Brian Houghton Hodgson peu après, dans les jardins de son bungalow où l’ancien résident de Katmandou « conversait en tibétain avec un homme d’allure chinoise » au sujet de la géographie de l’Asie centrale. Hodgson s’était retiré dans une clairière dans la nouvelle villégiature d’altitude de Darjeeling, de retour dans l’Himalaya après un congé difficile au pays. Malgré l’inquiétude et l’affection de sa famille, notamment celles de sa sœur Fanny, à présent mariée à un magistrat hollandais et vivant à Arnhem, il s’était rendu compte qu’il était « totalement étranger aux mœurs européennes, de la première à la dernière ». Depuis son retour, il nourrissait une nouvelle passion, outre celle qu’il avait pour les oiseaux et les mammifères de la région : il s’intéressait au peuplement humain, sur le plan culturel comme ethnique. Tel un pré-anthropologue, il était décidé à décrire en détail « les Aborigènes de la frontière dans leurs montagnes et *terai* ».

Hooker avait trente et un ans et Hodgson quarante-huit, mais la différence d’âge paraissait encore plus grande. Épuisé par les insomnies, Hodgson parut à son cadet « malade et nerveux au point d’imaginer que les médecins de Darjeeling veulent le tuer ». Pourtant, bien que Hodgson eût la réputation de se quereller avec tout le monde et fût assurément la personne la plus fière qu’il ait rencontrée, ils se lièrent sincèrement ; pendant la mousson, Hooker vint résider chez son mentor qui vivait en ermite. Il informa les siens qu’ils étaient devenus comme des parents et qu’il tiendrait toujours Hodgson pour l’un de ses plus chers amis ici-bas. Ce dernier était enchanté de disposer d’un interlocuteur aussi savant que Hooker, comme de partager avec lui sa connaissance de l’histoire naturelle himalayenne. Quant à Hooker, il y voyait « la meilleure chance qui puisse se présenter ». Plus tard, par gratitude, il donnerait le nom de Hodgson à une espèce de rhododendron, malgré ses protestations.

Le jeune botaniste avait de la chance d’avoir des relations si haut placées. Dalhousie pouvait lui ouvrir des portes politiques et Hodgson lui

apporta le savoir nécessaire pour profiter au mieux de son séjour au Sikkim. Obtenir l'autorisation de s'y rendre était plus délicat. Le minuscule royaume du Sikkim et sa population indigène de Lepchas, outre deux minorités, les Limbus et les Magars, étaient gouvernés depuis la moitié du XVIIe siècle par la famille Namgyal, qui tirait son origine de l'Est du Tibet. Les souverains s'appelaient *chogyal*, mais leur espace géographique était vulnérable, cerné par des puissances plus agressives : Hooker l'assimilait à la Pologne, malgré sa petite taille. Le Bhoutan l'avait envahi au début du XVIIIe siècle et le Sikkim avait souvent essuyé des incursions du régime de Katmandou. Pressé de tous côtés, le Sikkim trouva de l'aide chez l'empereur de Chine quand les Népalais prirent la capitale Rabdentse en provoquant la fuite du *chogyal* au Tibet : la Chine repoussa les Gorkhas en 1793 et remit le jeune fils du roi sur le trône. C'est lui que Hooker rencontrerait plus tard, vieux et débile.

Tandis que le pouvoir chinois faiblissait, le *chogyal* Tsugphud Namgyal trouva un nouvel allié contre le régime népalais dans les Britanniques qui arrivaient. En 1814, le Népal envahit derechef le territoire oriental du Sikkim, mais l'EIC rétablit le roi qui signa un traité avec les Britanniques en 1817. Pour Hooker, c'était un texte insatisfaisant puisque, écrit-il à sa mère au mois de juin 1817, « nous n'avons même pas exigé un tribut symbolique du rajah qui est tout de suite retombé sous l'influence de la Chine, dont la politique consiste à régner sur les conseils et les cœurs, mais pas sur la population de ces trois États frontaliers ; et, en leur inculquant une terreur complète des Anglais, ils nous excluent de ces divers États et nous empêchent d'interférer dans le commerce chinois depuis l'Orient vers le Tibet. »

Ce n'était pas honnête de sa part. Les Anglais avaient beaucoup profité de la situation. La partie du Sikkim occupée par le Népal fut cédée à l'EIC et en 1835, quand elle décida qu'elle voulait aussi Darjeeling et sa région, 2 500 km² de territoire, le *chogyal* n'eut pas d'autre choix qu'accepter les conditions offertes : une pension annuelle de 3 000 roupies. Le contrat rédigé était aussi bref qu'ambigu. Pour le *chogyal*, on lui versait un loyer ; pour les Anglais, le territoire leur appartenait pour de bon.

Le concepteur de Darjeeling s'appelait Archibald Campbell. Né sur l'île écossaise d'Islay, il étudia la médecine à Glasgow et Édimbourg puis s'agrégea au Bengal Medical Service où il servit comme chirurgien sous Hodgson, à Katmandou, avant sa nomination comme surintendant de la

nouvelle station d'altitude en 1839. À son arrivée, Darjeeling était une « étendue inaccessible de forêt, très faiblement peuplée » ; en à peine plus d'une décennie, l'énergique Écossais avait édifié, outre le sanatorium ayant motivé l'acquisition, une vraie petite ville. On construisit une route, quantité de maisons européennes, un bazar et une prison. On constitua une milice locale et l'on mit un terme au travail forcé. Campbell introduisit aussi de nouvelles cultures, dont en 1841 du thé venant des jardins de Kumaon ensemencés de graines chinoises. (Vingt ans plus tard, l'un de ces arbustes faisait six mètres de haut et quinze de circonférence). À l'horizon 1852, l'année de plantation du premier jardin commercial, la station produisait déjà un revenu de 50 000 roupies grâce à l'agriculture et la sylviculture, bien plus que les quelques centaines versées au *chogyal*.

En tant que haut fonctionnaire du Sikkim, Archie Campbell était l'allié indispensable de Hooker pour obtenir la permission d'entrer dans le royaume. Mais, brouillé avec Calcutta, il hésita d'abord à appuyer sa requête, à la vive frustration du voyageur. « Le gouvernement refuse d'ordonner à Campbell de m'envoyer sans l'accord du rajah, de peur d'une guerre avec la Chine ; Campbell ne courra pas le risque de s'engager sans ordre ! » Malgré tout, comme Campbell était un vieil ami de Hodgson, il était presque inévitable que tous deux viennent à se bien connaître pendant le séjour de Hooker à Darjeeling. Les jeunes enfants de Campbell adoraient Hooker, qui retourna le compliment en attribuant un rhododendron à leur mère comme il l'avait fait pour Hodgson. Tandis que les négociations se poursuivaient, il explora les collines, d'abord autour de Darjeeling puis plus loin vers le nord et l'amont de la Rangit jusqu'à sa confluence avec la Tista, hors de la juridiction britannique. Il collectionna plusieurs magnolias, dont trois étaient inconnus de la science européenne, précise Falconer, et trois nouveaux rhododendrons « l'un d'eux, la chose la plus ravissante imaginable, un épiphyte sur des arbres gigantesques, trois mètres de haut, avec des branches en volutes, et de trois à six fleurs blanches immenses, au parfum délicieusement sucré, à la pointe de chaque branche ». Il l'appela *Rhododendron dalhousiae* pour son patron à Calcutta.

L'attitude de Hooker à l'égard des autochtones était souvent empreinte d'arrogance et de mépris, trait typique chez les Européens de son milieu, même parmi les hommes de science. Comme Falconer, il tenait les Indiens pour incapables de se gouverner eux-mêmes. Si la politique menaçait de contrarier ses ambitions, pourquoi ne s'y impliquerait-il pas lui-même ? Les

ambassadeurs du *chogyal*, selon lui, avaient été choisis « pour leur insolence et leur impéritie ». Le principal obstacle à son voyage était Tokhan Namgyal, le nouveau Premier ministre, un Tibétain ayant épousé la fille illégitime du souverain. À Darjeeling on le surnommait « le ministre fou ». Il était assurément hostile aux Britanniques et soucieux de la réaction des représentants des Qing à Lhassa devant une incursion de l'Empire britannique. Pour Hooker, sa conduite était « indochinoise » : « arrogante, insolente, agressive, toujours en deçà d'une violence ouverte mais, par ses insultes mesquines, empêchant en effet toute vraie compréhension. » Il moquait le gouvernement du Sikkim d'entretenir des « délinquants notoires » quand même l'administration de Darjeeling en faisait autant : les deux autorités manquaient de candidats et prenaient qui se présentait. « Les Cis-Himalayens, qu'ils soient du Sikkim ou pis du Bouthan, étaient la race la plus laide qu'il eût vue » écrit-il à son père. Les Lepchas lui étaient plus agréables, comme à la plupart des voyageurs, et le sentiment était réciproque. Henry John Elwes, le chasseur de plantes qui visita ensuite le Sikkim vingt-deux ans plus tard, révéla que les plus vieux Lepchas rencontrés ne faisaient pas que se rappeler Hooker, mais qu'ils le vénéraient presque « comme une incarnation de grande sagesse et de force bienveillante ».

Grâce aux liens de Hodgson avec le gouvernement de Katmandou, à présent dirigé par Jang Bahadur, Hooker obtint la permission, à l'automne 1848, d'étendre ses explorations vers l'Est du Népal et de parcourir la vallée du Tamur jusqu'à la frontière tibétaine, à l'est du grand pic du Kangchenjunga. Il partit fin octobre avec une escorte de cinquante-cinq personnes. Le 26 novembre, il atteignait le défilé de Tipta La à la frontière, « où il ne pouvait rien voir du Tibet, mais n'avait pas la force de ramper plus loin ». Il souffrait d'un « mal de tête infernal ». Il y avait eu quantité de nouvelles plantes à collectionner et, dans l'intérêt de Darwin, il se penchait aussi attentivement sur la sélection des yaks. Revenant vers le sud depuis la vallée de Ghunsa le 5 décembre, à un endroit qu'il baptisa le « défilé de Choonjerma », il s'arrêta pour esquisser les montagnes éloignées – dont l'Everest mesuré cette année-là. On ne sait pas vraiment situer ce Choonjerma. Le *pandit* Chandra Das estimait qu'il s'agissait d'un surplomb ou corniche, près d'un défilé que les cartes modernes appellent le Mirgin La. Quoi qu'il en soit, on peut raisonnablement considérer qu'il fit la première image reconnaissable de la plus haute montagne du monde. Le

soleil couchant lui évoqua l’œuvre de Turner : comme il disparaissait « les pics népalais à droite prirent des formes gigantesques, plus sombres et précises, et des flots de lumière fusèrent sur l’océan brumeux, en baignant le paysage autour de moi des teintes changeantes les plus merveilleuses, les plus indescriptibles ».

Sur le chemin du retour vers Darjeeling, Hooker et Campbell furent reçus en audience par le *chogyal* vieillissant Tsugphud Namgyal qui, malgré lui, accorda à Hooker le droit d’entrée au Sikkim. En mai suivant, il entreprit à nouveau d’explorer le pays à l’est du Kangchenjunga vers les sources de la Tista. La présence de Hooker au Sikkim révéla les lignes de faille entre les ministres du souverain. Si le Premier s’opposait à l’immixtion étrangère et faisait de son mieux pour contrer Hooker, il avait un rival : Tsepa Adan (que les Britanniques appellent Chebu Lama), dont le clan tirait son origine du Tibet oriental, mais qui avait multiplié les alliances avec les Lepchas. De ce fait, Chebu était plus apprécié dans le pays mais, un peu comme le ministre du roi Henri VIII, le cardinal Wolsey, il s’était fourvoyé en s’efforçant de régler le problème du *chogyal* : son absence d’héritier. Il souhaitait un arrangement avec les Britanniques et œuvra dans l’intérêt de Hooker, en l’accompagnant et en intervenant aux moments décisifs. Cette rivalité interministérielle atteint un apogée début novembre, alors que Hooker et Campbell tentaient de franchir le col de Cho La à plus de 4500 mètres d’altitude, sur la frontière tibétaine. Pour le Premier Tokhan Namgyal, c’en était trop : il fit arrêter et ligoter Campbell. En tordant ses cordes, ceux qui l’avaient capturé l’obligèrent à transmettre par écrit leurs exigences au gouverneur général. De retour à Darjeeling, Hodgson écrivit aux parents de Hooker pour les rassurer : leur fils n’était pas impliqué, mais il avait perdu une grande partie de ses plantes et son équipement était volé ou endommagé.

Campbell ne resta pas longtemps incarcéré. Quand la Compagnie eut promis « une sévère rétribution », Hooker et les siens furent rapatriés à Darjeeling juste à temps pour Noël. Le Premier ministre, jugeant que l’affaire était close, vint même les trouver pour une vente de poneys. Le gouvernement de Calcutta avait peu de commisération pour Campbell, jugé responsable de ses malheurs. Pour l’un des fonctionnaires, ses actes, constitutifs de « grave indiscrétion », risquaient de braquer la Chine. Pour tel haut gradé, il était bien compréhensible que les habitants des collines se méfient d’un Européen occupé à cartographier leur territoire. Comme on

pouvait le prévoir, Dalhousie le promut. Quant à Hooker, qui comprenait à présent les conséquences de ses pressions sur Campbell pour se frayer une voie au Sikkim, il était un peu confus. Malgré tout, le prestige imposa à Dalhousie une réaction aussi rapide qu'implacable. Une puissante force militaire vint prendre position sur la rive nord du Rangit, contre le petit État bouddhiste sans armée digne de ce nom. Le tribut annuel au Sikkim prit fin. Des centaines de kilomètres carrés de *terai*, les terres les plus fertiles du pays, furent simplement annexées et placées sous la juridiction de Darjeeling. Un fonctionnaire de Calcutta déclara : « Un pouvoir faible entre deux grandes puissances souffrira doublement. »

Avant même le retour de Hooker en Angleterre, les esquisses, plantes séchées et descriptions adressées à Kew avaient permis à son père de publier *Les Rhododendrons du Sikkim-Himalaya*, avec des illustrations réalisées par l'Écossais Walter Hood Fitch. Cet artiste botaniste talentueux avait travaillé pour William Hooker à Glasgow puis l'avait suivi à Kew où il illustra pratiquement toutes leurs publications. On planta les rhododendrons dans le vallon de Kew, bientôt baptisé le « vallon des rhododendrons », ou bien l'on en fit profiter les jardins botaniques à travers l'Europe. Ces arbres étaient connus en Europe depuis le XVIe siècle et Linné en avait classé un petit nombre au milieu du XVIIIe siècle, mais la publication de Hooker et leur présence à Kew éveillèrent un vif intérêt. Ils tombaient à point pour satisfaire le goût de plantations plus robustes et naturalistes. Ils étaient aussi appréciés sur les domaines de chasse, car ils offraient un couvert au gibier.

En 1855, Hooker fils, après le succès critique de ses *Himalayan Journals* et de son livre sur les rhododendrons, fut nommé assistant de son père à Kew. Au cours des quelques années suivantes, il devint l'un des grands spécialistes de la botanique économique et fut étroitement impliqué dans la transplantation de certaines des plantes les plus précieuses du monde dans des terrariums. Quant à Richard Spruce et Clements Markham – qui dirigea plus tard la Royal Geographical Society et lança la carrière de l'explorateur Robert Falcon Scott en Antarctique – ils rapportèrent à Kew le quinquina des Andes et son écorce antipaludéenne. On en multiplia les plants, ensuite répartis dans des sites expérimentaux, dont Darjeeling où, contre les attentes de Hooker, ils prospérèrent. Le coût de la quinine s'effondra, désormais accessible aux pauvres. Le chêne-liège partit au Pendjab, le chocolat à Ceylan, le café libérien aux Antilles. On s'arracha les

rhododendrons et les orchidées. Mais rien n’était plus convoité, sur le plan économique, que le caoutchouc. Hooker persuada le gouvernement de financer des expéditions qui se procureraient des graines d’*Hevea brasiliensis* en Amazonie de manière à le reproduire à Kew. Après des années d’effort, des plants furent expédiés vers la Malaisie et le Sri Lanka, point de départ d’une industrie coloniale lucrative, décisive dans l’aptitude de l’Angleterre à mener deux guerres mondiales. (Des années plus tard, un planteur de thé avoua tristement à Hooker qu’il avait négligé son conseil de se spécialiser dans le caoutchouc au début de sa carrière et qu’il avait du coup manqué l’occasion de faire fortune).

L’industrie du thé fut parmi les premières à profiter des progrès rapides du savoir et de la technologie botaniques. En mai 1848, alors que Joseph Hooker explorait les collines de Darjeeling, l’ancien surintendant du jardin botanique de Saharanpur, John Forbes Royle, visita le Chelsea Physic Garden de Londres. Le verdict des meilleurs courtiers en thé venait d’arriver : le thé chinois cultivé en Inde était bon, mais pas tout à fait assez. L’EIC avait désormais une nouvelle stratégie : se rendre en Chine et se procurer des échantillons des meilleures plantes, ainsi que tout ce qui serait jugé nécessaire pour créer une fois pour toutes des plantations commerciales viables en Inde. Royle, en tant que premier botaniste de la Compagnie, allait à Chelsea persuader le meilleur expert d’embrasser cette tâche, aussi difficile que dangereuse.

Tous les chasseurs de plantes victoriens, en effet, ne furent pas médecins et botanistes. Certains des meilleurs furent de simples jardiniers issus du peuple et très expérimentés. S’ils étaient intelligents et savants, ils n’avaient pas reçu de formation scientifique. Parmi eux, Robert Fortune se détache avec éclat. Né dans un minuscule village du comté de Berwick, Edrom, il avait pour père un ouvrier agricole ; pour toute instruction, il fréquenta l’école paroissiale locale. D’abord placé comme apprenti chez un pépiniériste du cru, il était passé aux Royal Botanic Gardens d’Édimbourg sous le chef jardinier William McNab, puis aux jardins de la Société d’horticulture de Chiswick où on lui confia les plantes de serre. Il était flegmatique, ambitieux, profondément doué, de sorte que son nom s’imposa lorsque la Société d’horticulture voulut profiter de l’ouverture de la Chine après le traité de Nankin. Fortune arriva à Hong Kong en mai 1843 et passa les trois années suivantes à collectionner dans le Nord de la Chine pour rapporter en Europe le jasmin d’hiver, le *Citrus japonica*, un palmier offert

à la reine Victoria pour son trente-deuxième anniversaire et surtout la légendaire rose jaune double, volée dans le jardin d'un mandarin. Malgré ces trouvailles, le public n'aurait peut-être jamais entendu parler de lui sans son divertissant récit de voyages, *Trois années de vagabondages*, décrivant notamment la manière dont il avait arraisonné, à lui tout seul, une flotte de pirates pour protéger ses spécimens. L'EIC s'intéressait davantage à ses deux chapitres sur l'industrie chinoise du thé. Aucun Européen n'était mieux informé du thé chinois.

Sa première expédition n'avait guère fait honneur à son nom : son salaire était d'une modeste centaine de livres par an. Au surplus, la Société d'horticulture avait dû se faire prier pour lui fournir des armes à feu pour son voyage. Elle était plus habituée aux messieurs de la bonne société, bien pourvus en fusils et n'ayant nul besoin d'un salaire. Pourtant ses trophées lui valurent la direction du Chelsea Physic Garden qu'il entreprit d'améliorer de fond en comble. Le poste n'était pas lucratif mais il était logé, outre divers privilèges ; surtout, il ne mettait pas sa vie en danger. Si la notion de propriété intellectuelle existait à peine en 1848, il comprenait fort bien que ce que Royle lui demandait tenait plus de l'espionnage industriel que de la collection de plantes. Il savait aussi ce qu'il risquait s'il était capturé. L'EIC devrait lui offrir bien davantage si elle voulait le persuader de retourner en Chine ; de fait, elle quintupla son salaire, offrit les passages et consentit à ce qu'il conserve tout ce qu'il trouverait par ailleurs, et le vende au public croissant des riches jardiniers, déjà conscients que la Chine était pleine de trésors. Il lui fallait juste rapporter ce que la Compagnie voulait.

Déguisé en marchand, masquant son accent chinois médiocre en prétendant être de la région la plus éloignée de celle où il pouvait se trouver, Fortune réussit à achever sa mission. Même lorsque l'EIC fit mourir la plupart des milliers de plantes de sa première expédition, il ne renonça pas. Informé que toutes les graines n'avaient pas survécu, il conçut une méthode ingénieuse pour les transporter : dans la litière d'un mûrier, à l'intérieur d'un terrarium, de telle sorte qu'à sa réception, Falconer constata que plus de 12000 avaient germé. Non seulement avait-il envoyé des plantes viables, mais il identifia le meilleur matériel nécessaire et engagea des planteurs chinois experts qui étaient disposés à divulguer leur savoir. C'est grâce à Fortune que l'industrie du thé indienne atteignit une masse critique et put prendre son envol. L'Himalaya était changé à jamais.

En un peu plus d’une décennie, on planta 5000 hectares en théiers autour de Darjeeling, en créant trente-neuf jardins différents. Certains des crus les plus célèbres de Darjeeling remontent à cette période : Happy Valley, anciennement Wilson Tea Estate, fondé par l’Anglais David Wilson en 1854 ; Glenburn, baptisé par son premier directeur, l’Écossais Kimble Murry ; Makaibari, appartenant à la famille bengalaise Banerjee depuis quatre générations – Narendra Modi a offert à la reine Élisabeth un paquet de ce thé lors de leur rencontre en 2018. L’ardeur des planteurs était telle que l’essentiel du couvert arboré de la région disparut. La forêt primaire, visible trente ans auparavant, n’existait plus. L’impact ressenti par la population himalayenne fut encore plus grand, car la soif de main-d’œuvre à Darjeeling déracina les communautés, leur société et leur politique, à jamais. En 1839, à l’arrivée d’Archie Campbell, le district comptait une centaine d’habitants. Dix ans plus tard, alors que Hooker était au Sikkim, la population se montait à 10000 personnes. En 1871, date du premier recensement, on dénombra 94712 personnes. Dix ans plus tard, année où le chemin de fer atteignit Darjeeling, un recensement plus fiable note 155179 personnes. Dix ans encore, en 1891, le chiffre atteignait 223314. La ville de Darjeeling elle-même abritait 16000 personnes, était devenue la capitale estivale des colons et l’on y trouvait certains des meilleurs collèges de l’Inde : St-Paul et le collège jésuite St-Joseph fréquenté par les rois du Népal, la noblesse bhoutanaise et le futur romancier Lawrence Durrell.

Cette croissance exponentielle résultait d’abord de l’expansion de l’industrie du thé. Lors du recensement de 1891, une vingtaine de milliers d’hectares étaient dévolus au thé, répartis en 177 jardins qui exigeaient tous une importante main-d’œuvre. Celle-ci venait de tous les pays alentour mais d’abord du Népal, souvent avec le concours des dirigeants népalais auxquels on octroyait des terrains. La plupart étaient des Rais, Tamangs et Limbus, outre quelques négociants Newars, soit des groupes ethniques tibéto-birmans ayant leurs propres traditions religieuses et mal à l’aise dans la société rigide de la majorité Khas. Il y avait des migrants du Sikkim et du Bhoutan, et d’au-delà des montagnes du Tibet. Le district de Darjeeling était devenu une nouvelle frontière, naguère à peine peuplé, aujourd’hui polyglotte et multiculturel. On pouvait y échapper à ses dettes, à un mariage raté ou à l’ennui de la vie de village. L’endroit devint un aimant, un nouveau centre de gravité à l’est de la chaîne. Si l’imaginaire britannique n’y voit que la vie coloniale, la population européenne était infime en

comparaison des dizaines de milliers de migrants qui abordaient une vie nouvelle dans un monde aux règles inédites. Comment s’étonner que ce soit devenu un bouillon de culture culturel et littéraire ? Quand arriva l’indépendance en 1947, la population népalaise allait se battre pour conquérir son espace politique.

*

Si le thé changea le paysage de l’Himalaya, ce dernier changea aussi le paysage de l’Europe et de l’Amérique du Nord, à tout le moins leurs jardins. En 1866, la nouvelle Royal Horticultural Society organisa les floralies internationales les plus chères de l’histoire. Malgré le froid londonien, ce fut un triomphe, fréquenté au point d’être profitable. L’exposition était notamment parrainée et organisée par l’important pépiniériste James Veitch & Sons qui avait fait fortune en décorant les jardins de l’aristocratie. Il avait financé des chasseurs de plantes tout au long de la décennie 1860, à la recherche de nouvelles espèces pour ses riches clients, en particulier en Amérique du Sud et au Japon, où John Gould Veitch avait escaladé le mont Fuji avant de rapporter la plus importante collection de conifères japonais du moment, ainsi que d’importants nouveaux érables. (Il rentra avec Robert Fortune qui avait effectué une mission similaire.) On était encore à l’époque de Joseph Paxton, le grand architecte-jardinier de l’Angleterre victorienne, mort l’année précédente, celle d’immenses jardins formels décorés de massifs ruineux et compliqués de plantes ayant poussé sous serre. La philosophie de cette esthétique avait été bien définie par le Lord-maire dans son discours de 1866 : « On a pu dire que la Nature, si belle et prodigue par elle-même, n’a nul besoin que la main de l’homme la forme et la cultive ; or la Nature, sous toutes ses formes, exige d’être cultivée. »

La résistance à une extravagance aussi artificielle vint d’un jardinier irlandais, William Robinson, qui fonda « la division horticole du mouvement Arts and Crafts[11], » selon la formule de Nicola Shulman. En 1870, il publia *Le Jardin sauvage* qui prônait une plantation plus naturelle et la fin des massifs entièrement transplantés et leur grand besoin en main-d’œuvre. La nature devait nous guider, d’où le besoin de s’en remettre aux plantes plus adaptées au climat tempéré d’Angleterre. Il conseillait les massifs de vivaces, complétés d’arbustes, pour alléger la tâche des

jardiniers ordinaires ; cela ne l’empêchait pas de trouver une utilité à telles régions du monde dont les productions pourraient convenir au climat du Nord de l’Europe. D’où l’importance de l’Himalaya, dans la mesure où l’altitude agit à bien des égards comme la latitude. Contrairement aux espèces sud-américaines, les plantes de la chaîne asiatique ressemblaient bien plus « aux espèces résistantes et naturelles » chères à Robinson, comme le rhododendron, qui fleurissait magnifiquement mais résistait au gel.

Cette mode croissante des plantes résistantes et du dessin « naturel » donna une ultime heure de gloire au monde des chasseurs de plantes himalayennes, désormais sur le déclin. En 1906, Joseph Hooker écrivait à un collègue pour déplorer le recul botanique en Inde, comparé à d’autres régions de l’Empire britannique. Il y avait des exceptions. Inspirée par Hooker, la British Association organisa une expédition au Sikkim qui incluait le gigantesque Henry John Elwes, botaniste, lépidoptériste et ancien Scots Guard, dont la voix tonitruante s’appréciait mieux de loin. Et en 1906, l’année où Hooker déplorait l’état navrant de la botanique indienne – « Excusez ces gémissements, j’aime tant la botanique indienne et j’aimerais revoir un autre Griffith ! » – le botaniste de Kew Isaac Henry Burkill visita le Sikkim lui aussi. L’année suivante, il était au Népal, premier scientifique à visiter la vallée de Katmandou depuis Wallich plus de quatre-vingts ans plus tôt, où il collectionna quelque quatre cents espèces. Par la suite, Burkill prit part, en botaniste, à une expédition punitive dans les Abor Hills, dans l’Arunachar Pradesh actuel, contre les Adis, ethnie tibétaine rebelle à l’immixtion britannique. C’était une région explorée par Griffith comme Hooker, ce dernier l’ayant arpentée après son expédition au Sikkim en compagnie de son ami Thomas Thomson. Mais Hooker avait raison de pointer « le contraste déplorable, à cet égard, entre Inde et Chine, d’autant que je suis certain qu’on trouvera nombre des nouvelles plantes chinoises dans l’Est himalayen ».

Durant des décennies, les botanistes arpentant l’Est de l’Himalaya n’avaient pas été britanniques mais français. Le missionnaire lazariste Armand David, le père David, est célèbre pour l’étude colossale qu’il mena sur l’histoire naturelle de la Chine. Ce travail comprit l’exploration des marches orientales de l’Himalaya dans l’Ouest du Sichuan d’aujourd’hui au cours de sa deuxième expédition, commencée au printemps 1868 et qui dura plus de deux ans. Ses découvertes les plus fameuses furent le panda

géant et « l’arbre à mouchoirs », dont tout le genre, baptisé *Davidia* en son honneur, était inconnu du savoir occidental. Quant à l’ampleur de son herbier, elle n’était pas moins impressionnante. Originaire des Pyrénées, il avait profité des leçons d’un père médecin et passionné de sciences naturelles. Naturaliste hors pair, il envoya 676 spécimens de plantes du Sichuan au Muséum d’histoire naturelle de Paris, parmi lesquelles le botaniste Adrien Franchet découvrit 150 nouvelles espèces : une douzaine de rhododendrons, dont le *R. aureum*, des primevères, violettes, cotoneasters et saules. Bien qu’affligé de « plus de fatigues, douleurs, privations et maladies qu’il ne convient de le dire », le père David rejoignit Beijing via le plateau de Qinghai, afin de pouvoir contempler les eaux turquoise du Kokonor, le plus grand lac de Chine.

D’autres missionnaires français suivirent les traces du père David, dont le remarquable Jean-Marie Delavay, qui avait grandi à la montagne comme son prédécesseur, mais en Haute-Savoie où il se passionna pour les fleurs alpestres. Arrivé à Canton en 1867, il donna d’abord tout le fruit de ses recherches au consul d’Angleterre Henry Hance qui partageait sa passion botanique. Au cours d’un voyage de retour au pays, il rencontra le père David qui le persuada de collectionner plutôt pour le Muséum, Adrien Franchet et la *patrie**. Ce changement de perspective galvanisa Delavay qui, revenu en Chine en 1882, se basa au nord-est du Yunnan et fut probablement le premier Européen à visiter les gorges profondes de ce qui était alors une région reculée de l’extrême-Est himalayen. Comme David, il travaillait seul, amassant une vaste collection de spécimens séchés, les plus beaux, dit Franchet, qu’on eût jamais vus, dont 4 000 espèces de la flore alpine, pour l’essentiel, dont 1 500 étaient inconnues. En faisait partie le coquelicot bleu *Meconopsis betonicifolia* décrit par Franchet. Des graines en furent cultivées aux jardins botaniques d’Édimbourg qui vivaient alors un âge d’or sous la direction d’Isaac Bayley Balfour. (On discute de savoir si cette plante et le *Meconopsis baileyi* sont identiques ; *betonicifolia* fut exposé à Londres en 1926.)

Sans le cortège de porteurs mobilisé par d’autres chasseurs de plantes pour transporter équipement et spécimens, la quantité de chaque espèce collectée par Delavay était réduite, ce qui explique qu’un petit nombre seulement de ses découvertes fut introduit avec succès en Europe. Cette tâche incomba à la génération suivante de chasseurs de plantes dans l’Est de l’Himalaya : à l’Américain d’origine néerlandaise Frank N. Meyer qui

travaillait pour le ministère de l’Agriculture étatsunien, nouveau venu dans le monde de l’exploration himalayenne ; à Ernest Henry Wilson qui se rendit au Yunnan pour James Veitch & Sons afin de trouver le fameux « arbre à mouchoirs », *Davidia involucrata*, et qui travailla plus tard pour l’Arnold Arboretum de Boston ; et à George Forrest, Écossais recruté par Bayley Balfour, le plus efficace collectionneur au Yunnan, l’une des régions du monde les plus riches en biodiversité. Forrest fut aidé en chemin par le missionnaire français Jules Dubernard, installé dans la haute vallée du Mékong depuis quarante ans, occupé à convertir d’anciens esclaves au christianisme. Lors de sa première expédition au Yunnan en 1905, Forrest assista aux séquelles d’une violente insurrection des moines tibétains contre les missionnaires chrétiens et les fonctionnaires chinois, laquelle résultait en partie de l’invasion britannique du Tibet l’année précédente. Ayant échappé aux moines rebelles, Forrest revint pour apprendre qu’on avait décapité Dubernard et qu’il était lui-même recherché.

À mesure que la dynastie des Qing entrait dans les spasmes de l’agonie, les marches tibétaines de la Chine se firent de plus en plus dangereuses pour les chasseurs de plantes. William Purdom, le fils d’un jardinier du Northumberland, s’était frayé avec charme son chemin, depuis l’emploi de commis jusqu’à devenir chef d’équipe adjoint de Kew. Licencié, apparemment sans motif raisonnable, il se mit au service de Veitch et de l’Arnold Arboretum, et collectionna dans le Gansu, la province jouxtant le Nord-Ouest du plateau tibétain. Si sa collection était inégale, il s’avéra doué pour la photographie : il saisit certaines des seules images de la fête de la « vieille danse » au monastère de Chone, qui célèbre le retour des esprits des morts. Chone se trouvait au cœur d’une enclave tibétaine indépendante, dont la lignée d’abbés remontait à sa fondation à la fin du XIIIe siècle, en tant que monastère Sakya sous la protection de Kubilaï Khan. Purdom montre un regard d’ethnographe dans ses photographies qui saisissent l’écho de cette lointaine histoire.

Il était de retour au Gansu en 1914 avec Reginald Farrer, l’inspirateur des jardins de rocaille. De petite taille, presque nain, ce dernier était né avec un bec-de-lièvre qu’il cacha plus tard sous une moustache, bien que les cicatrices psychologiques de nombreuses opérations douloureuses et la pitié des inconnus dussent toujours l’accompagner. Élevé par des précepteurs dans sa maison du Yorkshire, Ingleborough Hall, puis au collège Balliol d’Oxford, il nourrissait une grande ambition et s’exaspérait de sa famille

conventionnelle et prospère. Il aurait voulu être « un homme de lettres illustre » ; il devint un auteur horticole vivant et séduisant, affligé d’une tendance à écrire sur lui, quel que fût le thème ostensiblement abordé.

Chasser des plantes dans l’Himalaya avait été l’ambition d’une vie pour Farrer. Grâce à la notoriété acquise en promouvant le jardin de rocaille, il put se le permettre. Il avait d’abord pensé au Yunnan, mais lorsqu’il s’enquit de soutiens financiers possibles, il découvrit qu’Isaac Bayley Balfour, des jardins botaniques d’Édimbourg, ne donnerait rien à l’amateur qu’il était, mais qu’au surplus Frank Kingdon-Ward et George Forrest étaient déjà très occupés à ratisser tout ce que le Yunnan pouvait abriter de valable. Il devrait plutôt aller au Gansu. Si Farrer était plus résistant qu’il n’en avait l’air, il eut tout de même beaucoup de chance que Purdom s’engage à ses côtés. Il avait déjà visité la région, était brave et fort, connaissait la photographie et était tout prêt à laisser Farrer diriger les opérations.

Si le Gansu avait toujours été hanté par les bandits, ils le découvrirent aux prises avec une rébellion qui plongeait le Nord de la Chine dans le chaos. Le chef des insurgés, Bai Lang, avait été formé au Japon pour saper la nouvelle république chinoise qui succédait au dernier empereur Qing. Son nom voulant dire « loup blanc » en mandarin, c’était le surnom que lui donnaient les deux Anglais. Purdom tomba dans une embuscade contre deux cents hommes de Bai Lang qui lui tuèrent deux poneys. Il riposta puis décampa. Dans sa relation de leur voyage, *Sur le toit du monde*, Farrer inclut la photo d’un Purdom vêtu en bandit local. Ils pâtirent également d’une tornade qui détruisit les récoltes des villages alentour. Le puissant lama du monastère décréta qu’il fallait se venger des responsables : les étrangers furent confrontés à une populace irritée brandissant des mousquets. Purdom parvint à l’amadouer.

Si les risques étaient grands, les trophées étaient magiques. Citons le *Viburnum fragrans*, alias *V. farreri*, toujours apprécié dans nos jardins, dont Farrer qualifie les fleurs blanches marginées de rose « d’étoiles rougissantes » ; un nouveau buddléia aux fleurs lavande, à l’odeur de framboise qui « se cramponne aux seules crevasses, falaises, parois et berges les plus chaudes et sèches, jusqu’aux sites les plus arides du Ha Shin Fang » ; la pivoine arbustive, *Paeonia rockii*, « avec son énorme et unique fleur, ondulée et chiffonnée selon la ligne la plus gracieuse et hardie, d’un blanc pur absolu, nantie de plumeaux du bordeaux le plus profond,

rayonnant à la base des pétales depuis l'éminence d'or duveteux au cœur de la fleur ». Farrer n'a pas collectionné ses graines et l'on impute son introduction à l'explorateur et botaniste Joseph Rock, quoi qu'on ne soit pas sûr que l'un et l'autre aient vu la même plante ! La pivoine de Rock fut collectionnée en 1926, année de la vogue du coquelicot bleu, dans le jardin du monastère de Chone que Purdom avait photographié des années plus tôt. Mais Farrer et Rock ne purent comparer leurs souvenirs : Reginald Farrer était déjà mort, à l'âge de quarante ans, dans les montagnes de Birmanie, victime à l'automne 1920 d'une infection et d'alcoolisme. Comme si son fils avait péri sur le front horticole, un équivalent du Front ouest, Mme Farrer lui dédia une petite fontaine dans les jardins d'Ingleborough Hall avec cette inscription : « Il est mort pour l'amour et le devoir, en quête de plantes rares. »

L'expédition de Frank Kingdon-Ward en 1924, vers les mystérieuses gorges du Tsangpo au Tibet, en compagnie d'un jeune aristocrate, John Campbell, 5e comte Cawdor, mit un terme à l'époque romantique des chasses aux plantes himalayennes. Outre les sobres requêtes de Kew et du Muséum anglais, il accepta aussi de collectionner des graines pour le treizième Dalaï-lama, qui souhaitait les semer dans les jardins de son palais d'été, le Norbulingka. Il lui envoya des graines de primevères et de coquelicot bleu, « des plantes ostentatoires faciles à faire pousser ». Quand il découvrit le coquelicot en fleur dans des buissons à quelque 300 kilomètres à l'est de Lhassa, il crut apercevoir le plumage d'un oiseau fabuleux. « Les fleurs frémissent parmi les feuilles vert d'eau comme des papillons bleu et or. » Bien qu'il dût passer le reste de sa vie à explorer les hautes terres d'Asie et que la botanique himalayenne ait gardé toute son importance, la découverte de Kingdon-Ward a gardé un statut unique. Le coquelicot bleu est l'emblème idéal d'un Himalaya paradisiaque, hors d'atteinte, et l'intensité de cette vision reste inégalée.

---

11 Mouvement initié par William Morris au milieu du XIXe siècle qui prônait, en tous domaines, un retour à la simplicité et à la vérité de l'artisanat et du travail manuel contre l'industrialisation galopante. (NdT)

15

Les premiers alpinistes

Par un soir d'été de 1895, un jeune Gallois trapu, aux petits yeux porcins, était assis sur un muret dans l'enclos reculé d'un berger, à l'ouest du Nanga Parbat, le neuvième plus haut sommet du monde, à regarder l'exécution d'un mouton. Charles Granville Bruce, fils de lord et jeune officier Gurkha, avait un appétit gargantuesque. Au surplus, il n'avait rien mangé depuis plus de trente heures et était affamé. Il avait passé la nuit précédente à 5 800 mètres du côté sud de la montagne, dans un froid âpre sans trouver le sommeil. Il avait voyagé en hâte, ses chauds habits d'alpinisme étaient encore dans sa malle au Cachemire. Il n'était pas encore vraiment remis d'une attaque d'oreillons et avait grelotté toute la nuit en pull-over et chemise de flanelle, la taille enveloppée dans une bande molletière, les jambes enfoncées dans un sac à dos. Mais en voyant le foie de mouton grésiller, il se sentait revivre. « Rien ne me requinque davantage que la perspective d'un bon plat, écrit-il à ce sujet, surtout dans de telles conditions. »

Quarante ans plus tard, général à la retraite, Bruce était célèbre pour avoir été le chef des premières tentatives d'ascension de l'Everest. Pour les jeunes alpinistes des années 1930, c'était une légende. Le spécialiste de l'Everest, Raymond Greene, frère aîné du romancier Graham, fut son médecin à la fin de sa vie ; il avait servi dans le premier régiment de Bruce, les « Ox and Bucks ». On racontait encore des histoires sur le vieux général quatre décennies après son départ. Le père du général, Lord Aberdare,

ministre de l'Intérieur dans le gouvernement de William Gladstone, avait fait voter des lois interdisant l'ivresse publique. Son fils cadet releva le défi de manière spectaculaire : il paria qu'il pourrait courir de Londres à Brighton en un jour, en s'arrêtant à chaque pub qui se trouverait sur son chemin. Il pouvait jurer sans se répéter durant plusieurs minutes, aptitude qui laissait son camarade grimpeur Tom Longstaff « saisi de jalousie ». Son goût de l'activité physique dans les Alpes lui valut le surnom de « Maniaque de la montagne ».

On a fait de Bruce une caricature d'impérialiste de l'Everest, un personnage de bande dessinée, un fêtard d'altitude. Il était plus malin que ça. Sa carrière himalayenne a couvert la période, riche mais assez méconnue, allant des années 1890 à celles ayant immédiatement suivi la Grande Guerre. Dans l'imagination populaire, l'Everest était un saut dans l'inconnu, mais l'alpinisme himalayen n'a pas commencé avec lui. En 1922, lorsqu'il conduisit la première tentative complète sur le sommet, Charlie Bruce avait trente ans d'expérience des plus hautes montagnes du monde et de leurs défis spécifiques, leur taille et leur altitude extrême. Réflexions et débats s'étaient succédé sur quantité de problèmes durant des décennies : l'hypoxie, le régime, l'équipement, le recours à des guides des Alpes ou à des autochtones, qu'aurait préférés Bruce. En tant que soldat cantonné dans l'Himalaya et membre de l'Alpine Club, Bruce tombait à point nommé. De ce fait, il en vint à connaître la quasi-totalité des personnages inhabituels peuplant la scène de l'Everest.

Il avait commencé à grimper jeune officier au milieu des années 1880, quand la discipline entreprenait de se doter de son cadre éthique moderne. Il s'agissait en deux mots de répondre à la question : quel était le but de l'alpinisme ? Avait-il un but plus ample, moral ou scientifique, ou était-il une fin en soi ? L'activité était née à la fin du XVIIIe siècle sur une vague de romantisme, de recherche scientifique, comme un prolongement aventureux du Grand Tour. Hommes et femmes pouvaient se faire un nom en se hissant sur une cime – c'était la culture victorienne du « selfie » si l'on ose dire. Pareil égotisme accablait un John Ruskin, pour qui les galipettes des touristes portaient atteinte à l'esthétique sublime des montagnes. Quand l'Alpine Club fut créé en 1857 en affirmant son souci de la science, Charles Dickens s'en gaussa :

> « L’ascension de cimes comme le Schreckhorn, l’Eiger et le Cervin contribueront autant à l’avancée du savoir qu’un club de gentlemen qui entreprendraient d’enfourcher toutes les girouettes de toutes les flèches de cathédrales du Royaume-Uni ! »

Le savant John Tyndall, dont le travail sur le rayonnement constitue l’un des fondements de notre compréhension de la science climatique, fut aussi un grand montagnard. En 1861, il fit la première ascension du très difficile Weisshorn, dans les parages de Zermatt dans le Valais. Il avait été l’un des premiers membres de l’Alpine Club mais, un an après son ascension du Weisshorn, alors qu’il était vice-président, il en démissionna, scandalisé par un article primesautier du jeune Leslie Stephen, père des futures Virginia Woolf et Vanessa Bell, qui avançait que la science n’était qu’un épiphénomène du très sérieux alpinisme. Après le désastre du Cervin de 1865, quand quatre hommes, dont le fils du marquis de Queensberry, furent précipités dans la mort en descendant, une tempête de réprobation succéda à l’atmosphère de désapprobation. Ce n’était pas qu’un accident, mais « L’accident » selon le rédacteur de l’*Alpine Journal*. Après quoi les alpinistes eurent tendance à raser les murs, sous le mépris à peine caché du monde des voyageurs ordinaires.

L’impact ressenti par le chef de cette ascension du Cervin, Edward Whymper, ne fut pas moins profond. La discipline l’avait tiré, presque par hasard, de ses humbles origines sociales, comme la science l’avait fait pour John Tyndall. Après le Cervin, sa passion et son énergie se refroidirent : il ne vit aucune valeur aux innovations et progrès de l’alpinisme après ses heures de gloire. Ses aventures dès lors furent grevées d’ambitions sérieuses, comme ses expéditions scientifiques au Groenland puis en Équateur, où il gravit le Chimborazo. Cette montagne, on l’a vu, reste associée à Alexander von Humboldt, modèle de presque tous les grands explorateurs scientifiques au XIXe siècle, y compris Charles Darwin. Si l’alpinisme avait un but, il s’inscrivait évidemment, pour Whymper, dans le cadre savant, socialement prestigieux, défini par Humboldt. Pour qui avait travaillé toute sa vie dans l’édition, il y aurait en prime la satisfaction de publier un fort et indispensable volume à la fin.

Après l’exploration de l’Arctique, l’Himalaya aurait constitué une étape logique pour Whymper, notamment à cause des forts liens familiaux qu’il y entretenait. Son frère Henry avait suivi une formation de brasseur, puis était

parti en Inde travailler aux nouvelles brasseries Murree dans les montagnes de Pir Panjal au nord de Rawalpindi, sur la route du Cachemire. Edward était actionnaire de l'entreprise et Henry trouva des emplois dans sa brasserie à leurs frères Joseph et Samuel. Un autre frère, Frank, travaillait pour la poste. Il finit sa carrière comme receveur général à Mumbai. Joseph déménagea plus tard à Mussoorie, station d'altitude où George Everest avait édifié sa maison, à une trentaine de kilomètres au nord de Dehra Dun, et quartier général du cadastre indien. Il y fonda la brasserie de la Couronne où Samuel travailla un peu avant de passer à un autre poste similaire à Nani Tal, à portée de vue de certains des plus imposants sommets du Garhwal : le Kamet, le Trisul et la Nanda Devi. Ces trois cimes, rendues accessibles par l'extension de la Compagnie vers le nord, avaient été des objectifs pour les premiers grimpeurs de l'Himalaya. Whymper n'en fait pas partie. Son neveu Robert devait dire plus tard que Whymper avait envisagé l'Everest, dont l'éminence eût satisfait son ambition, mais il avait renoncé au projet « car beaucoup trop onéreux ». Whymper tenait peu du romantique : une expédition sur le Chimborazo avait plus de sens économique. Bien qu'il ait construit une importante collection de références sur l'Inde, bien que ses sœurs y aient rendu visite à leurs frères, bien qu'il fût le plus célèbre alpiniste de son temps, Whymper ne devait même jamais voir l'Himalaya.

Pour Humboldt lui-même, l'ouverture de la chaîne était venue trop tard, malgré son souhait ardent d'y voyager et peut-être de reproduire sa tentative du Chimborazo. « Rien dans ma vie ne m'a pénétré d'un regret plus intense » écrit-il à la fin de sa vie, survenue en 1859. Il reporta ses ambitions sur la petite armée de jeunes explorateurs qu'il encourageait, tel une araignée vieillissante au centre d'une toile de correspondants lui adressant leurs données, tandis qu'il s'efforçait d'achever *Cosmos*, son *magnum opus* sur le monde naturel. Dans les années 1840, il avait aidé son ami Joseph Dalton Hooker, mobilisant ses connaissances londoniennes pour financer les voyages de Hooker dans l'Est de l'Himalaya. Au milieu des années 1850, le Cachemire et les piémonts méridionaux du Nanga Parbat étaient également passés sous le contrôle de la Compagnie. Il incomberait à d'autres protégés de Humboldt de faire la première tentative sur cet important pic himalayen pour la beauté du geste, au cours d'une expédition de trois ans, aussi remarquable que finalement tragique.

Humboldt les surnommait le trèfle, trois frères bavarois (entre cinq), Hermann, Adolf et Robert Schlagintweit, fils d'un ophtalmologue de

Munich, Joseph Schlagintweit. Hermann, né en 1826, était le plus âgé mais n'avait encore que la vingtaine quand ils appareillèrent pour l'Inde en 1854. Tous trois avaient publié des ouvrages sur la géographie et la géologie des Alpes. Au cours de leurs voyages, ils avaient failli gravir le Mont Rose, second plus haut sommet d'Europe. C'était des montagnards de l'âge d'or de l'alpinisme, les seuls de cette époque à avoir atteint l'Himalaya. Ils y parvinrent avec l'aide de leur grand compatriote et celle de ses connaissances à la Compagnie. Leur ordre de mission était de dresser le relevé magnétique de l'Inde, le champ magnétique terrestre étant un sujet qui passionnait Humboldt. Ils allaient rapporter chez eux un trésor de spécimens géologiques, zoologiques et botaniques, des théories sur la glaciologie, de compétentes aquarelles des montagnes ainsi que quantité de matériaux ethnographiques, assez pour que leur benjamin, Emil Schlagintweit, entame une carrière de spécialiste du Tibet. Charles Darwin leur écrivit plus tard et s'enquit de la reproduction du yak après une conférence des frères à l'assemblée annuelle de la British Association for the Advancement of Science, à Dublin en septembre 1857.

Les frères parcoururent l'Himalaya en tous sens, souvent chacun de son côté. Au printemps 1855, Hermann quitta seul Calcutta en direction de Darjeeling, en espérant suivre la crête de Singalila vers le Kangchenjunga, montagne fermement installée par Hooker dans l'imaginaire occidental, comme la vogue des rhododendrons. Adolf et Robert, entre-temps, se rendirent au Kumaon. Tandis que Robert attendait dans la vallée de Johar, Adolf traversait le glacier de Pindari. Bien qu'ils fussent des voyageurs compétents et hardis, les frères suivaient souvent les traces d'un pionnier. Pour rejoindre son frère, Adolf effectua la deuxième traversée du défilé de Traill reliant le glacier au village de Milam. Il n'était pas le premier, mais pas moins brave pour autant. À Milam, ils louèrent les services des futurs *pandits* Nain et Mani Singh avant de franchir la frontière pour passer au Tibet (déguisés en pèlerins bouddhistes afin d'échapper à l'arrestation) et atteindre Gartok, le caravansérail des rives de l'Indus, premiers Européens à le faire depuis William Moorcroft en 1812. Des naturalistes britanniques avaient traversé la région plus récemment en profitant des accès ouverts par la victoire sur les Sikhs. Richard Strachey, par exemple, frère de Henry et John, après avoir collectionné des spécimens au Kumaon, passa au Tibet pour visiter le lac Manasarovar.

Ce qu’Adolf et Robert Schlagintweit eurent de vraiment novateur fut leur tentative donquichottesque d’ascension à leur retour du Tibet par le sud. Les autorités de Gartok les avaient percés à jour puis expulsés. Au-dessus de la vallée de la Sutlej, la vue septentrionale du Garhwal est dominée par la masse triangulaire du Kamet, haut de 7 756 mètres, massif alors appelé Ibi Garmin, que Strachey identifia et mesura grossièrement en 1848. Adolf et Robert décidèrent d’explorer ce groupe de sommets en revenant en Inde. Ils passèrent plus de deux semaines dans un campement situé à plus de 5 200 mètres à l’ombre de la montagne. Puis ils firent une tentative d’ascension depuis un camp à 6000 mètres et parvinrent 800 mètres plus haut. Comme l’a montré l’alpiniste Charles Meade au XXe siècle, lors de sa propre ascension du Kamet, les deux frères avaient en fait grimpé sur la mauvaise montagne, la voisine du Kamet, qui se dresse de l’autre côté de ce qu’on appelle le col de Meade. Quiconque attaque le Kamet depuis le nord, sans carte – qui n’existait pas en 1855 – risque de faire la même erreur. Ce deuxième pic, appelé aujourd’hui Abi Garmin, s’aplatit contre son voisin du sud, le Kamet plus élevé, au point de se confondre avec lui à midi. Les frères avaient fait un calcul barométrique de leur altitude et trouvé 6 778 mètres, altitude qui fut tenue comme un beau record pendant des années. La découverte en 1999 d’étranges momies bien préservées d’enfants sacrifiés par les Incas, cinq siècles plus tôt, au sommet du Llullaillaco, à la frontière du Chili et de l’Argentine à plus de 6 700 mètres, nous incite à reconsidérer un tel record. Nous n’avons pas de preuve indubitable que les humains aient atteint le plus haut sommet des Andes, l’Aconcagua à 6 961 mètres, mais c’est une possibilité. Si l’on songe que les bergers tibétains emmènent fréquemment leurs yaks à plus de 6 000 mètres, il est logique que les populations andines aient atteint des altitudes similaires.

L’ampleur du travail des Schlagintweit dans l’Himalaya, sur le modèle de Humboldt, leur valut beaucoup d’admiration à leur retour. Le destin d’Adolf, disparu après avoir choisi de rentrer au pays par voie de terre en se séparant de ses frères, ne fit que rehausser leur réputation. Les autorités indiennes, dont le frère de Richard Strachey, Henry, se donnèrent beaucoup de peine pour découvrir son destin : il avait été décapité sans procès à Kashgar, accusé d’être un espion chinois. Un soldat érudit kazakh, Shoqan Walikhanov, finit par retrouver sa tête en 1859. Il est à la base de l’histoire de Rudyard Kipling, *L’ homme qui voulut être roi*. Si les travaux des frères

parurent dans d'importantes revues anglaises, la relation de leurs voyages en plusieurs volumes ne fut jamais traduite et les Schlagintweit, dont l'exploit d'alpinisme fut une aventure inopinée au sein d'une forêt de trouvailles scientifiques, ont disparu de la mémoire anglophone.

Dans les années suivantes, le *Relevé cartographique de l'Inde* s'élargit à l'Himalaya et au Karakoram, comme on l'a vu, en englobant plusieurs sommets, mais il s'agissait là, comme dans les Alpes ou le Caucase où les arpenteurs militaires gravissaient de hauts points d'observation, de s'informer, pas de faire du sport. La première expédition himalayenne dédiée au seul alpinisme devrait attendre encore vingt-cinq ans. Les alpinistes de l'époque l'expliquaient notamment par la révolte indienne de 1857 ; ajoutons que les Alpes offraient toujours de nombreux défis dans les années 1860. À mesure que le réseau ferroviaire atténuait leur sauvagerie, les alpinistes s'intéressèrent à des chaînes plus lointaines, comme le Caucase, utile base d'entraînement pour l'Himalaya. Plus la mainmise britannique sur l'Inde s'approfondissait dans les montagnes, plus facile se faisait l'accès à l'Himalaya.

En février 1883, un jeune avocat novice du nom de William Woodman Graham arrivait à Mumbai avec le guide suisse Josef Imboden. Il n'est pas indifférent que l'inspirateur de l'alpinisme himalayen soit aussi énigmatique et tienne à la fois de l'aventurier, du franc-tireur et de l'imposteur. La connaissance qu'avait Graham du monde alpin était profonde, malgré son jeune âge, et pourtant l'Alpine Club l'avait blackboulé en décembre précédent. Une telle mésaventure n'était pas rare à l'époque, et souvent liée à des antipathies personnelles, mais le rejet avait été massif en ce qui le concernait. On ne peut qu'avancer des hypothèses, en l'espèce celle-ci : Graham avait réussi l'été précédent la première ascension d'une aiguille de granit impressionnante, au-dessus de Chamonix, la Dent du Géant. Pour ce faire, il avait profité des honteux pitons et cordes fixes installés par une équipe italienne. Graham n'avait donc pas vraiment raflé la mise : il s'était installé sur les épaules des vrais conquérants.

D'autres auraient pu s'en offusquer, mais Graham n'hésita pas à offrir à l'*Alpine Journal* une relation détaillée de son expédition himalayenne, lue en public à la Royal Geographical Society. L'histoire qu'il raconta était impressionnante, campagne longue de plusieurs mois qui l'avait vu partir de la région du Kangchenjunga, au nord de Darjeeling, passer au Garhwal pour l'été, puis regagner le Sikkim à l'automne. Son guide Imboden était rentré

après la première étape, fiévreux et nostalgique, jugeant les montagnes trop ventées pour de l'alpinisme. Il fut remplacé par Emil Boss, propriétaire de l'hôtel de l'Ours dans le village suisse de Grindelwald, célèbre pour sa proximité avec l'Eiger, en compagnie du guide Ulrich Kaufmann. Tous deux avaient déjà fait l'ascension du mont Cook en Nouvelle-Zélande l'année précédente. C'était une équipe impressionnante. Au Garhwal, voyageant pendant la mousson, ils furent accablés de sangsues qui firent fuir d'horreur un membre français de l'Alpine Club, M. Dècle, qu'ils avaient accueilli en route. Leur projet était de grimper sur la Nanda Devi, le plus haut sommet entièrement indien, mais après un bel effort sur la formidable gorge de Rishiganga, Graham dut se contenter du Dunagiri, où il arriva presque à 7 000 mètres, à 150 mètres de la cime, avant que la météo ne l'oblige à redescendre avec Boss. Il revendiqua aussi une montagne appelée A21 (futur Changabang) par les cartographes. L'idée que Graham ait pu vaincre ce pic notoirement difficile fut tournée en dérision ; il ne fut vaincu qu'en 1974, grâce aux équipements et techniques modernes. Il faut plutôt y voir un quiproquo, car la carte imparfaite dont il disposait ne correspondait guère à ce qu'il repérait sur le terrain.

De retour à Darjeeling, il retrouva son *sirdar*, son « patron », un solide, honnête Tibétain du nom de Gaga qui avait organisé ses porteurs au printemps puis début octobre à partir d'un camp situé vers 5 600 mètres. Graham déclara qu'il était arrivé entre 10 et 12 mètres en deçà de la cime du Kabru, l'un des voisins les plus altiers du Kangchenjunga. Kaufmann, qui n'avait pas son pareil pour tailler des marches, n'avait réussi à gravir la dernière face abrupte et glacée que parce qu'elle était recouverte d'une épaisseur de neige solide. Le sommet lui-même « n'était guère davantage qu'une colonne de glace », mais trop dur et raide pour être vaincu. Ils regagnèrent tard leur camp ce soir-là, ayant manqué de peu l'ascension complète d'un sommet de 7 412 mètres, presque certainement le record pour tout être humain à l'époque.

La conférence de Graham à la Royal Geographical Society sur ses expériences fut pleine de rebondissements, mais laconique. Joseph Hooker, qui avait la soixantaine bien comptée et se trouvait dans l'auditoire, ne goûtait guère ce jeune parvenu. Il contesta l'affirmation de Graham qui prétendait ne s'être pas soucié de l'altitude. Hooker était dubitatif : n'avait-il pas été incapable d'évoluer à de telles altitudes, lui-même, sans « un anneau de fer » autour du cœur ? Graham fit aussi quelques observations

acerbes sur la qualité des cartes réalisées par le *Relevé cartographique*. Il en était désolé, compte tenu de l'hospitalité qui lui avait été prodiguée, « mais que dire quand on trouvait toute une chaîne omise, des glaciers représentés là où poussaient des arbres larges de 4 pieds… » Il avait croisé un autre voyageur, près de la Nanda Devi, qui avait qualifié la carte dont ils se servaient de « joliment inexacte ». Son camarade Emil Boss n'était pas qu'hôtelier ; c'était un capitaine de l'armée suisse, laquelle réalisait des cartes de Suisse sans égales. Le jour suivant la conférence de Graham, Boss s'exprima devant l'Alpine Club. Si la dernière carte du Sikkim par le *Relevé* était admirable, selon lui, celle du Garhwal était le fruit de l'imagination. Depuis longtemps, montagnards et autorités militaires suisses collaboraient pour préparer des cartes exactes. Les officiers du *Relevé* indien étaient bienvenus en Suisse s'ils voulaient recevoir une formation alpestre. Douglas Freshfield, membre important de l'Alpine Club et l'un de ceux qui propageaient l'évangile de l'alpinisme en dehors de l'Europe, s'exprima ensuite en faveur de William Henry Johnson, arpenteur d'origine modeste dont le projet de Himalayan Club sur le modèle de l'Alpine Club avait été écarté par des autorités anglo-indiennes trop sûres d'elles.

Si la critique se voulait constructive, le *Relevé de l'Inde* la prit fort mal. Un correspondant anonyme, se présentant comme « un vagabond hantant l'Himalaya depuis près de trente ans », écrivit une dénégation cinglante de l'affirmation de Graham selon laquelle il aurait presque gravi le Kabru, article qui parut dans le journal d'Allahabad *Pioneer*, auquel Rudyard Kipling allait bientôt collaborer. Si les experts tibétains et sherpas de Darjeeling disaient que c'était impossible, ce devait être le cas. Graham, affirmaient-ils, avait probablement vu le Kabru dans le Kabur, un piémont sur la voie d'approche, hypothèse évidemment insultante. Des lettres au journal suivirent rapidement, émanant de « l'école indienne d'alpinisme » et prenant la défense du *Relevé* tout en déversant leur mépris sur Graham. Freshfield démonta un à un les arguments du *Pioneer*, répéta que ses offres d'assistance étaient sincères et, allusion au Grand Jeu, établit des comparaisons défavorables entre l'attitude pincée de gouvernante des autorités anglo-indiennes et la joyeuse liberté d'allure des Russes. Graham lui-même resta muet et disparut bientôt aux regards. La rumeur circula qu'après un désastre financier, il était parti en Amérique et s'était fait cowboy. En 1910, il reparut comme vice-consul dans la ville mexicaine de Durango, visage flou saisi dans quelques coupures de presse mexicaines, tel

un personnage de Graham Greene dont la situation dissimulait à peine, sous son vernis, ce qui dut être une histoire fantastique, mais une histoire que nous ne saurons sans doute jamais.

On prétend parfois que l'élite montagnarde tourna le dos à Graham, mais c'est loin d'être le cas. Douglas Freshfield lui conserva son soutien, ainsi que presque tous les alpinistes qui se rendirent au Sikkim dans les années précédant la Grande Guerre. Ceux qui contestaient ses victoires étaient rarement objectifs, tel William Hunter Workman, marié à l'indomptable héritière et exploratrice de Nouvelle-Angleterre, Fanny Bullock Workman. La validité chancelante de son propre record du monde d'altitude, établi à l'en croire en 1903 dans le Karakoram, dépendait de l'annulation de celui de Graham. L'un des rares membres de l'Alpine Club à avoir publiquement douté de l'ascension de Graham fut l'illustre Sir Martin Conway. Historien d'art, auteur et inlassable promoteur de sa personne, comme les Workman, il pouvait lui-même afficher un record car il avait atteint 6 904 mètres sur le Baltoro Kangri lors de son expédition de 1891 vers le Karakoram. Il balaya le record de Graham tout en promouvant le sien dans un article rédigé sur l'alpinisme pour l'*Encyclopédie du Sport* anglaise de 1908. Douglas Freshfield, baroudeur incontesté de l'exploration himalayenne, croisa le fer avec Conway dans les pages de l'*Alpine Journal* et l'obligea à se rétracter dans l'édition de 1911.

Peut-être le plus efficace détracteur de Graham fut-il Kenneth Mason, soldat décoré et géographe admiré, lié au *Relevé de l'Inde* jusqu'au bout des ongles et plus tard professeur de géographie à Oxford. Son histoire de l'exploration et de l'alpinisme himalayens, publiée pour la première fois en 1955, quelque soixante-dix ans après l'expédition de Graham, fut un Everest en son genre et conserve encore toute sa place. Le bannissement de William Woodman Graham du livre des records s'y opère avec toute l'indulgente patience d'un père de famille ôtant un objet précieux d'entre les doigts poisseux d'un mioche. Enfant, Mason avait été marqué par les voyages exploratoires de Francis Younghusband, « l'ultime aventurier impérial » qui avait formé le projet d'une tentative sur l'Everest en 1893 avec Charlie Bruce, sur un terrain de polo de Chitral. C'était du moins la légende. Younghusband en avait tout oublié quand Bruce la lui rappela des décennies plus tard. (Cela ne les empêcha pas de resservir l'histoire dans un article du *Daily Telegraph* sur l'Everest : « Si ça ne rapporte que vingt livres supplémentaires aux finances de l'Expédition, ça sera toujours ça de

pris. ») Pour Mason, et la longue suite d'arpenteurs l'ayant précédé, l'alpinisme devait être bien organisé, fécond et utile. Il devait faire progresser le savoir et remplir les bibliothèques de cartes et de catalogues. L'alpinisme n'était pas un jeu à jouer pour le plaisir ; les vides des cartes devaient être complétés, pas exploités.

Cette perspective obéissait à une philosophie différente de celle des montagnards et reflétait une fracture, née dans les années 1880, dont les conséquences influeraient sur les tentatives d'ascension de l'Everest, jusqu'à la réussite de 1953. Ce schisme put aller jusqu'à une opposition radicale. D'un côté, le résultat importait avant la méthode, de l'autre, la *manière* dont on grimpait primait sur l'arrivée au sommet. L'alpinisme qui était sa propre récompense instilla une production plutôt littéraire et fantaisiste. D'aucuns considéraient que risquer sa vie imposait un but plus noble, notamment patriotique. Ils préféraient de grandes expéditions, amplement financées, auréolées du prestige des institutions, ayant des buts scientifiques et géographiques. Ils s'enchantaient de salles de conférences bondées et de lourds ouvrages. Leurs expéditions profitaient à leur carrière.

Tel était le cas de Martin Conway. C'était un solide alpiniste, qui avait jadis escaladé le Cervin depuis Zermatt et réussi à revenir à temps pour le thé de l'après-midi, mais, comme presque tout, les ascensions finirent par l'ennuyer. Il modela son expédition de 1892 vers le Karakoram sur l'aventure équatorienne de Whymper, après que le vice-roi des Indes, Lord Lansdowne, lui eut conseillé de biffer l'expression « expédition d'alpinisme » dans sa demande d'autorisation pour la remplacer par « expédition d'exploration ». Le vice-roi ajouta : « l'alpinisme est un divertissement et ne saurait être officiellement considéré, du moins pas par moi ». Il emmena Matthias Zurbriggen, grand guide suisse du village de Saas Fee, plus tard engagé par William et Fanny Workman, ainsi que le jeune Charlie Bruce comme officier d'intendance et l'impétueux socialiste Oscar Eckenstein, exceptionnel alpiniste qui lui fit découvrir les crampons, qu'on avait alors tendance à déprécier. Ensemble, Conway, Bruce et Eckenstein explorèrent les glaciers de Hispar et Biafo, qui composent ensemble le plus long passage de glacier, sur 120 kilomètres, en dehors des pôles. Puis Eckenstein quitta le groupe, à la suite d'une discussion politique de trop, à l'origine d'une brouille durable. Conway passa au glacier de Baltoro où il tenta une cime qu'il baptisa le « Trône d'or », aujourd'hui appelée Baltoro Kangri. Fait chevalier en 1895, théoriquement pour ses

efforts de cartographie du Karakoram, il fut ensuite nommé professeur des beaux-arts à Cambridge, puis élu député de coalition lors de l'élection législative de 1918. Quand il fut élevé à la pairie, *Punch* publia un dessin du grimpeur et l'intéressé sertit un piolet dans ses armoiries, mais il ne retourna jamais en Himalaya.

Trois grands panoramas de l'Himalaya sont familiers aux résidents anglais en Inde, a écrit Bruce. « Le Kangchenjunga depuis Darjeeling, la Nanda Devi et le Trisul depuis Nanini Tal et le Nanga Parbat depuis les collines de Murree. » Le contraste entre l'expédition de Conway dans le Karakoram et la tentative de Fred Mummery sur le Nanga Parbat à l'été 1895 n'aurait pu être plus net. C'était la première fois qu'on tentait une montagne d'une telle taille et altitude, et cela se passait presque au début de l'escalade himalayenne, comme si, *mutatis mutandis*, les frères Wright avaient entamé la traversée de l'Atlantique une semaine après leurs premiers vols à Kitty Hawk en 1903.

Depuis le plateau de Deosai, au sud-est de la montagne, l'impression est encore plus nette : la paroi sud, dressée sur la vallée de Rupal, est une vaste muraille blanche et scintillante. L'un des premiers Européens à voir le Nanga Parbat fut le voyageur Godfrey Thomas Vigne, accueilli à la fin des années 1830 par le rajah du Baltistan, Ahmed Shah : c'était le premier Anglais qu'il voyait. Le livre de Vigne, premier exposé occidental complet de la région, aussitôt salué comme un classique, décrivait le sommet vu de ce côté comme « le spectacle le plus impressionnant et magnifique de tout l'Himalaya ». Les Schlagintweit longèrent le Nanga Parbat au cours de leurs voyages au milieu des années 1850, en traduisant son nom sanskrit par « la montagne nue », et en saisissant dans une aquarelle comment sa masse puissante toise le Cachemire. Nombre de pics himalayens sont dissimulés au regard par les chaînes intermédiaires ; pas le Nanga Parbat. Depuis les rives de l'Indus qui coule non loin jusqu'au sommet, le dénivelé est de 7 kilomètres.

Appeler cette ascension une expédition est excessif. Elle réunissait une collection d'amis venus des Alpes. Avec Charlie Bruce qui regardait sacrifier son mouton, il y avait Geoffrey Hastings, originaire du Yorkshire, fort, à la détermination sereine, le type même du lieutenant fiable. Il gérait une entreprise de laine peignée à Bradford. Dans les Alpes, il était célèbre pour tirer de son sac à dos des friandises bienvenues, tels du bacon ou du champagne, aux moments les plus choisis. Blessé au pied quelques jours

plus tôt, il passa une grande partie de l'expédition à écumer le pays infesté de bandits pour tenter d'acheter de la nourriture. Les derniers à débarquer au camp furent Norman Collie et Fred Mummery. Le premier était grand et distingué. C'était un chimiste du University College de Londres qui travaillait avec son patron, le futur prix Nobel William Ramsay, à découvrir les gaz nobles. Quelques alpinistes contemporains le jugèrent austère, mais il était chéri de ses étudiants, notamment pour son esprit paisible et sarcastique comme pour ses excellents tuyaux au tiercé. Il cultivait des goûts très variés, appréciait le bordeaux, était expert en sculpture japonaise, pouvait siffler ses verres sans ôter sa pipe de la bouche. En Norvège, où il avait mené beaucoup d'escalades préparatoires, sa pipe et sa casquette à oreillettes l'avaient souvent fait prendre pour Sherlock Holmes.

Mais la vedette de ce groupe d'alpinistes était assurément Albert Frederick Mummery. Approchant les quarante ans, Mummery venait de Douvres dont son père, tanneur, était maire. Bien que sa réputation soit venue jusqu'à nous, nous sommes peu informés de sa prime enfance : les papiers familiaux ont été détruits par un bombardement allemand. Nous savons tout de même qu'il souffrait d'une faiblesse périnatale de l'épine dorsale et qu'il était très myope. Tenu pour un enfant maladif, il avait été instruit à la maison au lieu d'être envoyé au collège comme la plupart de ses contemporains. Bruce avait fréquenté Harrow où il détenait le record de bastonnades, Collie était allé à Charterhouse. Mummery ne noua jamais les rapports qu'ils établirent et ne laissa pas un cordeau de documents écrits. En général indifférent à la postérité, il n'aimait pas son aspect et détestait être photographié. Collie a pourtant réussi à obtenir un cliché de Mummery sur le Nanga Parbat, assis à côté de Bruce. Ce dernier, assis jambes écartées, bras posés sur les genoux a le cou gonflé par les oreillons et fait penser à un bouledogue en casque colonial (« Je crois m'être enfui de chacune des tribus de la frontière à un moment ou un autre » a-t-il écrit un jour.) L'astucieux Mummery porte deux chapeaux souples en ayant inséré de la neige entre eux pour parer à la chaleur écrasante d'une journée d'été dans l'Himalaya. Il serre ses membres minces contre le corps, ses verres épais sont juchés sur un nez busqué, son menton pointe en galoche.

Âgé de seize ans, en vacances avec sa famille en Suisse, il avait vu le Cervin « étinceler dans toute la majesté calme d'une lune de septembre » et s'en était aussitôt épris. Il avait patiemment appris l'artisanat de l'alpinisme comme à s'accommoder de ses limites physiques. Huit ans plus tard,

grimpant avec son guide et grand ami Alexander Burgener, il fit la première ascension de l'arête de Zmutt du Cervin, la première des nombreuses voies nouvelles des Alpes qui suscitèrent de l'admiration mais aussi de la jalousie. Sa candidature initiale à l'Alpine Club, soutenue par Douglas Freshfield, fut rejetée anonymement à l'instigation sournoise d'un fonctionnaire des Affaires étrangères, un certain William Edward Davidson. Du coup, Mummery s'abîma dans le doute et faillit cesser de grimper pour de bon.

Dans les années 1880, au cours de cet épisode montagnard, il donna un tour original à sa vie intellectuelle. Ses amis, qui étaient des universitaires très estimés comme Collie, voyaient en lui un penseur affûté. À croire Martin Conway, il avait « la même liberté d'allure, sur le plan intellectuel, que celle avec laquelle il abordait une montagne ». Sa grande passion, les montagnes mises à part, était l'économie. Beaucoup d'historiens de l'alpinisme n'y ont vu qu'un à-côté, or les idées de Mummery en la matière furent plus qu'intéressantes, elles furent décisives. Avec John Atkinson Hobson, il rédigea un traité sur l'impact délétère de la sous-consommation, *The Physiology of Industry*, lequel marquerait John Maynard Keynes. Ajoutons que c'est Mummery, et non le contraire, qui fut à l'origine de la théorie et qui persuada Hobson des dangers de l'austérité. (Il n'apparaît pas que Mummery ait partagé l'antisémitisme de son collègue).

La fascination de Mummery pour l'analyse des comportements humains complexes concernait aussi l'alpinisme. Quand il revenait aux montagnes, il s'attachait à démêler la séduction multiple de ce sport. Nul avant lui n'a expliqué aussi finement que dans son livre, *Mes ascensions dans les Alpes et au Caucase*, la meilleure manière de pratiquer les principes de base du sport. Bien qu'équipements et connaissances aient connu une croissance exponentielle depuis son époque, les principaux grimpeurs actuels continuent de s'inspirer de ses idéaux. Reinhold Messner, le premier à avoir escaladé seul l'Everest et sans bouteille d'oxygène, fort de son étroite relation avec le Nanga Parbat où périt son frère Gunther et qui fut sa plus dure ascension, n'a-t-il pas dit de Fred Mummery qu'il fut peut-être le plus important grimpeur de tous les temps ?

L'idée novatrice de Mummery était l'importance de l'autonomie, la « grande vérité » des alpinistes « se fiant exclusivement à leur adresse et savoir propres ». Il cessa de grimper avec des guides et refusa les aides qui allégeaient le défi. Il renversa l'ordre établi, emprunta des voies difficiles

avec des femmes, au vif déplaisir d'éléments plus conservateurs de l'Alpine Club. Les théodolites l'ennuyaient. Les grandes expéditions ne l'intéressaient pas non plus ; il refusa la proposition de Martin Conway de l'accompagner dans le Karakoram. L'ascension devait être amusante, « un plaisir sans mélange », telle est sa formule. L'un de ses amis écrivit : « Il était toujours heureux sur une montagne et c'est ce qui en faisait un compagnon si délicieux. » Rien d'étonnant à ce qu'un professionnel endurci comme Edward Whymper, pour qui grimper était un métier, l'ait méprisé. Davidson, l'ennemi de Mummery au Foreign Office, était tout aussi cinglant, dans une lettre à Whymper :

> « Je n'imagine pas non plus que Mummery puisse distraire le temps ou l'argent nécessaires au succès dans un domaine d'exploration aussi délicat et lointain et ne prévois donc pas qu'il en résulte quoi que ce soit d'important. »

Mummery avait choisi le Nanga Parbat pour sa taille et son accessibilité : ses amis et lui n'avaient ni le temps ni les fonds nécessaires à une plus longue campagne. Il écrivit à Bruce, qui était déjà un expert en voyages himalayens, pour lui réclamer deux Gurkhas, deux solides gaillards qui aideraient les efforts des grimpeurs, parleraient l'anglais et la langue indigène. Puis, à sa manière généreuse et spontanée, il invita Bruce à les rejoindre quand ils se rencontrèrent au Cachemire. Les institutions savantes proposant des aides ou des partenariats commerciaux n'existaient pas. Ils avaient tout simplement pris des vacances. Les lettres que Mummery envoyait à sa femme – « je pense que nous ne pouvons que décrocher le sommet car il ne s'agit que de s'entraîner sérieusement pour acquérir la bonne respiration » – sont pleines d'un optimisme léger où les historiens n'ont vu que naïveté. Mais tel était bien le projet de Mummery : découvrir l'inconnu, tester des limites pas encore atteintes. Il n'y avait aucune raison de se décourager.

Cependant l'équipe était assurément défaillante. Hastings était blessé. Collie était malade. Bruce s'était remis des oreillons, mais son congé avait pris fin et il devait retrouver son régiment. Intrépide, Mummery fit une dernière tentative avec l'un des Gurkhas de Bruce, Raghubir Thapa. Ils enchaînèrent une série de piliers délicats au milieu de la paroi colossale du Diamir. Ils atteignirent 6000 mètres où Raghubir interrompit l'ascension.

En 1939, quand une équipe autrichienne incluant l'un des vainqueurs de la célèbre face nord de l'Eiger, Heinrich Harrer, essaya la même voie, elle trouva un fragment de feu de bois au sommet de la première arête rocheuse escaladée par l'Anglais. Les Autrichiens qualifièrent l'ascension de constamment difficile. Si Mummery n'avait pas établi un record d'altitude sur le Nanga Parbat, Raghubir et lui avaient accompli l'ascension la plus exigeante de l'Himalaya pour bien des décennies à venir.

Quelques jours plus tard, tandis que Collie et Hastings empruntaient la longue voie de contournement avec le gros de l'équipement, Mummery entreprit de trouver un raccourci vers la vallée de Rakhiot, sous la face nord du Nanga Parbat, la seule qu'ils n'eussent pas encore vue. L'accompagnaient les deux Gurkhas Raghubir et Goman Singh. On ne les revit jamais. Sans doute furent-ils ensevelis par une avalanche. Mummery avait assuré Collie qu'il ne risquerait pas tout pour un col, mais c'était bien ce qu'il avait fait et il avait perdu. Ce furent les premières morts d'alpinistes dans l'Himalaya ; il y avait quelque chose de lugubre et de prophétique à ce qu'y figurent les premiers Asiatiques impliqués dans l'aventure. Douglas Freshfield déclara à l'Alpine Club que la mort prématurée de Mummery était une perte douloureuse pour lui. Edward Whymper souligna ces mots dans son exemplaire de l'*Alpine Journal* pour marquer : « je ne suis pas d'accord. » Les autorités anglo-indiennes firent des difficultés après l'expédition et Geoffrey Hastings se sentit obligé de démissionner du club. Norman Collie ne retourna jamais en Himalaya. En 1929, un officier anglais franchissant le col de Mazeno, comme l'avait fait Mummery, rencontra un vieil homme du village voisin de Chilas qui se rappelait les exploits impressionnants du « lat » (ou lord) anglais, écho lointain d'une entreprise très en avance sur son temps. Quoi qu'en pensât Whymper, ce serait le legs de Mummery qui inspirerait l'avenir, et pas le sien.

*

On considère généralement que la catastrophe du Nanga Parbat braqua les alpinistes contre un style amateur dans les expéditions himalayennes, et ce jusque dans les années 1930. C'est tout à fait inexact. Les tentatives d'amateurs se poursuivirent constamment, en même temps que les expéditions « nationales », plus importantes et onéreuses, avec autant sinon davantage de succès. Les historiens, tels des papillons, ont été détournés de

ces tentatives moins officielles par l’éclat plus vif des expéditions himalayennes après celle de Mummery, dont celle d’Aleister Crowley, qui s’appelait « l’homme le plus pervers du monde ». Lié à Oskar Eckenstein, il grimpait avec lui dans les Alpes. À l’instigation de Norman Collie qui aimait les farces de Martin Conway, dont le parrainage étonne, on proposa même le nom de Crowley à l’Alpine Club. Sa candidature fut retirée avant même la tenue d’un vote et Crowley se moquerait plus tard du club, de sa bien-pensance et de son traditionalisme en comparaison d’un Eckenstein. Celui-ci et Crowley préparèrent une tentative sur le K2 en 1902, laquelle incluait le talentueux Autrichien Heinrich Pfannl. Bien qu’ils eussent mené une exploration utile, l’expédition partait sous une mauvaise étoile. Eckenstein fut brièvement arrêté pour espionnage, peut-être à l’instigation de Conway, et Crowley menaça un autre membre de l’expédition de son pistolet, en l’obligeant à l’abandonner. Une deuxième expédition, sur le Kangchenjunga en 1905, détruisit la réputation de Crowley comme montagnard. Une dispute survint à 6 400 mètres, à la fin du jour, pour savoir s’il fallait camper ou redescendre. Parmi ceux qui optèrent stupidement pour cette deuxième solution, trois autochtones périrent dans une avalanche. Pendant ce temps, Crowley savourait son thé sous sa tente, en ayant eu raison, certes, mais en manifestant une odieuse indifférence au sort de ses compagnons. En 1923, quand Raoul Loveday, ami oxonien de Raymond Greene, mourut dans « l’anti-monastère » occulte de Crowley en Sicile, Greene vint trouver ce dernier pour exiger une explication ; il trouva un homme corpulent et acariâtre qu’il jugea assez stupide. Il s’attendait à des histoires excitantes de drogues et de sexe ; Crowley ne voulait parler que d’escalade.

Il était impossible de trouver plus grand contraste qu’entre l’expédition de Crowley et Eckenstein et celle du prince Louis-Amédée de Savoie, duc des Abruzzes. Ce dernier, petit-fils du premier roi d’Italie, était immensément riche, ce qui lui avait permis de financer des expéditions somptueuses vers le mont St-Elias, à la frontière de l’Alaska et du Yukon, en Arctique et sur le Ruwenzori. La caractéristique de ces expéditions était leur ampleur. La tentative princière sur le K2 en 1909 ne fit pas exception ; elle naquit d’une fascination durable en Italie pour le K2, qui atteignit son apogée avec la première ascension de 1954. Le duc était escorté de sept guides italiens ayant tous l’expérience de l’Himalaya et assisté de six tonnes d’équipement nécessitant cinq cents porteurs du cru, ce qui permit à son

équipe de mener une campagne de plusieurs mois. « Ce qu'avaient esquissé Whymper et Conway, écrit l'historien de l'alpinisme Walt Unsworth, le duc l'a porté à sa perfection. » L'équipe princière fit un effort vigoureux sur ce qui deviendrait la voie de la première ascension, l'arête sud-est communément baptisée « arête des Abruzzes », haute de 6 710 mètres. Les grands moyens du prince permirent de garder un beau souvenir de l'expédition. Le médecin et chercheur Filippo de Filippi – qui travailla à Londres pendant la Grande Guerre – écrivit la relation officielle, en traitant rapidement de la précédente tentative d'Eckenstein, mais en pointant bien la taille quasi incompréhensible du Karakoram, « si vaste qu'on ne peut jamais en avoir une impression d'ensemble, l'œil ne peut en saisir que des détails ». Heureusement pour le prince, il était accompagné d'un œil exceptionnel, celui de Vittorio Sella, qui avait approché le Kangchenjunga avec Douglas Freshfield en plus d'avoir fait partie des autres campagnes princières. Sella demeure l'un des tout premiers photographes montagnards de l'histoire. Ses images enregistrent la structure architecturale des montagnes et au-delà l'ineffable, quelque chose de leur puissance spirituelle. Ses photos allaient informer et inspirer des générations de futurs montagnards. Ce ne fut d'ailleurs pas le seul Italien à photographier l'Himalaya ; l'alpiniste piémontais Mario Piacenza fit la première ascension du pic Kun (7 000 mètres) au Cachemire en 1913, et le tour du Sikkim la même année avec son appareil photo. Mais Sella reste le maître.

Tandis que les Italiens se trouvaient sur le K2 avec leur onéreuse caravane, une entreprise très différente se déroulait à 80 kilomètres au sud-est. Trois explorateurs anglais traversaient le col de Saltoro pour la première fois et baissaient les yeux vers ce qu'on allait appeler le glacier de Siachen, Siachen signifiant « abondance de roses », lesquelles ont valu sa célébrité à la région de Saltoro. Si l'on songe au conflit permanent et sanglant qui sévit à cette haute altitude entre Inde et Pakistan pour la maîtrise de ce glacier, le nom s'est teinté de tristesse ; il fut probablement forgé par un de ces Anglais, par exemple Tom Longstaff, dont la barbe rouge de pirate serait fréquemment aperçue dans l'Himalaya dans les années précédant la Grande Guerre. Il était le fils de Llewellyn Longstaff, riche homme d'affaires qui arma le *Discovery*, le bateau sur lequel Robert Falcon Scott et son équipage appareillèrent vers l'Antarctique. N'ayant nul besoin de travailler, inspiré par William Graham, Longstaff se voua à l'exploration de la montagne, en jugeant que son diplôme médical n'était qu'une manière de se rendre plus

utile en expédition. Botaniste passionné, il acquit une connaissance rudimentaire des langues nécessaires et voyageait souvent dans la seule compagnie des autochtones.

Son approche était à l'opposé de celle du prince de Savoie. Sa première expédition en Himalaya dura six mois, en commençant par des explorations et ascensions au Garhwal, une tentative sur la Nanda Devi et la Nanda Kot avec les frères Alexis et Henri Brocherel, guides originaires de Courmayeur, du côté italien du Mont-Blanc. Puis il profita d'une invitation de Charles Sherring, haut fonctionnaire à Almora, à le rejoindre pour un voyage au Tibet, près de l'angle nord-ouest du Népal. On ferait une tentative audacieuse sur le Gurla Mandhata, la montagne dominant le rivage sud du lac Manasarovar.

> « Nous étions comme Cortès qui vit le Pacifique pour la première fois ; car nul n'avait jamais vu ces cimes de si haut et s'étalant dans leur continuité. »

Les Brocherel et lui atteignirent 7300 mètres avant de rebrousser. Il accomplit tout cela sur un budget inférieur à 100 livres. Les fameux défenseurs de l'alpinisme léger des années trente, Eric Shipton et H. W. Tilman, feraient de Longstaff leur modèle.

Sa grande année, dans l'Himalaya, fut 1907, cinquantenaire de la fondation de l'Alpine Club. Il aurait voulu s'associer à une reconnaissance de l'Everest avec Charlie Bruce et l'éditeur Arnold Mumm, qui jouissait du patronage de Lord Curzon, comme Younghusband auparavant. Malheureusement, le secrétaire d'État à l'Inde, Lord Morley, n'aimait pas Curzon en général ni l'invasion du Tibet par Younghusband en particulier : il mit son veto à l'expédition. Les trois hommes se contentèrent d'engager les deux frères Brocherel, Alexis et Henri, pour voyager au Garhwal, où tout comme Graham avant eux, ils échouèrent à trouver une voie à travers la gorge de Rishiganga jusqu'à la Nanda Devi. Toutefois, Longstaff et les Brocherel, escortés du Gurkha Karbir Budhathoki, gravirent le Trisul qui demeura, pour quelques années au moins, la plus haute montagne gravie, à 7 120 mètres. Le jour où il atteignit la cime, Longstaff parvint à gravir les 1800 mètres depuis son camp d'altitude, preuve d'énergie prodigieuse.

Cette même année, au Sikkim, deux étudiants norvégiens âgés de vingt ans, Carl-Wilhelm Rubenson et Ingvald Monrad-Ass, arrivèrent tout près du

sommet du Kabru, dont on se souvient que c'est Graham qui prétendait l'avoir vaincu en 1883. Rubenson avait un peu d'expérience de l'alpinisme, son partenaire Monrad-Aas aucune. L'énergie de la jeunesse leur suffisait, mais de forts vents d'automne les obligèrent à redescendre non loin du sommet. Quand ils décrivirent leur expérience à l'Alpine Club de Londres, ils exprimèrent leur admiration pour leurs *coolies* sherpa, en utilisant le mot alors en usage, qui les avaient si bien aidés. Un homme prenait des notes attentives ; il était mince, « voûté, à la poitrine creuse », selon le grimpeur de l'Everest George Mallory, et avait l'air un peu grotesque « du fait de lunettes grosses comme des lanternes de fiacre et de longues moustaches effilées ». Il s'agissait d'Alexander Kellas, qui contribua, plus que quiconque avant la Grande Guerre, à notre compréhension de la physiologie humaine en altitude.

Que Kellas reste méconnu n'a rien d'étonnant. Comme Mummery, il ne se souciait pas à l'excès de la postérité, du moins pas en ce qui le concernait. À la différence de Mummery, il était timide, vraiment solitaire et publia peu sur lui-même. Il a pu dire que « l'alpinisme, au sens le plus large, est le sport le plus philosophique du monde », mais ne presque rien laisser sur son alpinisme. Il était né à Aberdeen en 1868. Des indices pointent, durant son enfance, vers une maladie psychologique sous-jacente qui l'affecterait beaucoup durant ses dernières années, en induisant des hallucinations auditives et paranoïaques. Il n'est peut-être pas étonnant qu'il ait vécu seul. Il avait reçu une formation de chimiste et travaillé dans le même laboratoire que Norman Collie, mais ce ne fut jamais un grand grimpeur comme Collie, ni a fortiori Mummery. On le jugeait fiable plus qu'inspiré dans son travail. Se jugeant brimé, il se mit à donner des cours à des étudiants en médecine au Middlesex Hospital. Son expérience de la montagne grandissait lentement et s'enflamma soudain quand il se rendit au Sikkim en 1907, la même année que Rubenson et Monrad-Aas. Il emmena deux guides suisses, mais lors des expéditions ultérieures – et il y en eut plusieurs – il emmena plutôt des Sherpas, appartenant au groupe ethnique tibétain ayant migré depuis les hautes montagnes de l'Est du Népal, dont la région de Khumbu (l'Everest), des siècles auparavant. Grimpant souvent sans partenaire européen, Kellas acquit une profonde affection pour ses amis sherpas ; il les équipait bien et se fascinait pour leur physiologie comme pour leur culture. S'il n'était pas le premier à les admirer, il devint leur plus important promoteur. Le biologiste J. B. S. Haldane connaissait

Hellas, qui était un ami de son père, J. S. Haldane, comme Kellas un grand expérimentateur autonome. Haldane fils devait déclarer à un symposium sur la haute altitude à Darjeeling en 1962 :

> « Certaines personnes entendent des voix à haute altitude. Le Dr Kellas les entendait aussi au niveau de la mer… Il a dit que, dans les montagnes, quand aucun Européen n'était là, il répondait à ces voix et que ses Sherpas éprouvaient une grande confiance pour un homme ayant de longues conversations nocturnes avec les esprits. »

Il resta toujours ouvert aux sensibilités locales, en soutenant publiquement que l'Everest devait être appelé sous son nom autochtone, Chomolungma.

La plus grande réussite d'alpinisme d'Alexander Kellas fut son ascension du Pauhunri au Sikkim en 1911. À ce stade, il connaissait cette partie de l'Himalaya aussi bien que les collines de son Écosse natale, en l'ayant arpentée à plusieurs reprises à la manière des autochtones, sans trace de la pompe ou du luxe affichés par de plus grandes expéditions. Par suite d'une erreur du *Relevé de l'Inde*, il ignora toujours que la véritable altitude du Pauhunri était de 7 128 mètres, plus haut de quelques mètres que le Trisul, ce qui signifie que c'est lui, et non Longstaff, qui détint pour un temps le record d'altitude. Mais c'est presque sans importance : c'est par ses idées que Kellas fut un véritable pionnier. Il enregistra et mesura de son mieux, forma des autochtones et les envoya sur l'Everest. Le recours aux guides, soutenait-il, était immoral. Il définit une théorie du rythme d'ascension. Il estimait qu'un être humain dépourvu d'oxygène supplémentaire ne pouvait grimper que 90 mètres à l'heure dans les parages du sommet de l'Everest, valeur largement confirmée par Reinhold Messner quand il réussit cet exploit en 1978. Arthur Hinks, secrétaire sec et souvent acariâtre du Mount Everest Committee, écrivit à Kellas : « Personne au monde, peut-être, n'associe votre expertise d'alpiniste à votre connaissance de la physiologie. »

Avec l'approfondissement de ses recherches, il devint de plus en plus obsessionnel et instable, comme s'il savait que le temps lui était compté. Il quitta son emploi pour se concentrer sur l'Everest. Il passa ses derniers hiver et printemps dans une frénésie d'activités, si bien qu'il était déjà épuisé quand il s'associa, à l'été 1921, à une expédition de reconnaissance précédant la première tentative sur l'Everest. Les réserves de nourriture

avaient été mal préparées de sorte que nombreux furent les problèmes gastriques parmi les alpinistes lors de la descente. Ils furent fatals à Kellas qui mourut sur le haut plateau du Tibet, sans la présence d'aucun membre de l'équipe. Le chef de l'expédition, Charles Howard-Bury, austère et désagréable, commenta : « Il ne sert à rien d'envoyer des hommes d'âge mûr dans ce pays. » John Noël, qui filma l'expédition de 1924, celle qui vit disparaître George Mallory, avait partagé avec Kellas le rêve d'atteindre l'Everest. Les Anglais auraient eu une chance, écrit-il, en associant « le savoir de Kellas sur l'Himalaya et l'audace de Mallory ». C'est l'intrépidité du second qui lui vaudrait l'immortalité ; l'intelligence féconde et l'ouverture d'esprit d'Alexander Kellas disparurent des mémoires.

16

La diplomatie de l’Everest

« Je vois parfois cette expédition, a écrit George Mallory à l’ombre de l’Everest à l’été 1921, comme une imposture du début à la fin, inventée par l’enthousiasme débridé d’un seul homme, Younghusband ; gonflée par la prétendue sagesse de certains *pandits* de l’Alpine Club ; imposée enfin, à l’ardeur juvénile de votre humble serviteur. »

Si grimper sur l’Everest était une imposture, alors c’en est une que Mallory paya de sa vie. Trois ans plus tard, début juin 1924, il disparut en tentant d’atteindre le sommet voilé de brume, en laissant derrière lui l’une des légendes durables de l’exploration et aussi un mystère : atteignit-il le sommet avant de périr ? Il est vraisemblable qu’on ne répondra jamais à cette question. Même la découverte de son corps en 1999 n’en a pas apporté de preuve. Que la plupart des experts pensent qu’il n’atteignit pas le sommet ne fait que rehausser l’icône, aussi vive aujourd’hui qu’hier, d’un être humain s’efforçant d’atteindre, envers et contre tout, un rêve apparemment inaccessible. Peu après sa disparition, son ami et mentor Geoffrey Winthrop Young, dans une lettre à sa veuve Ruth, salua « ces magnifiques courage et endurance, ce triomphe joyeux et suprême de l’esprit humain sur toutes les contingences, toute la résistance mortelle ». Semblables phrases, aux yeux de l’intéressé, n’étaient que propagande. Dans sa lettre de 1921, il écrit avec un cynisme las :

> « La perspective de grimper dans n’importe quelle direction est presque nulle et notre tâche actuelle est de nous frotter le nez contre l’impossible de manière à persuader l’humanité que quelque noble héroïsme a échoué à nouveau. »

Le début des années 1920 compta trois expéditions vers l’Everest : ce fut un drame en trois actes dont Mallory fut la vedette. Né dans le Cheshire, fils d’ecclésiastique, ayant une mère elle-même fille d’un ecclésiastique, il fut, selon la formule de Patrick French, « un professeur d’école privée et un admirateur mineur de Bloomsbury ». Un ardent solipsisme contrebalançait en lui la respectabilité bourgeoise. Étudiant à Cambridge, Lytton Strachey en était fou. (« Mon Dieu ! George Mallory ! Une fois qu’on l’a écrit, est-il besoin de parler ? ») Mais mis à part quelques attouchements décevants avec le frère de Strachey, James, Mallory suivit en général sa voie. À l’orée de la décennie des garçonnes et du modernisme, c’était un professeur marié, trentenaire, ayant trois jeunes enfants, pas tout à fait aussi éblouissant que ses plus fameux amis de Cambridge. « L’estampille de l’Everest », comme l’appela Geoffrey Winthrop Young pour le convaincre de s’y rendre, serait l’occasion de ranimer les braises de ses promesses d’antan.

Quarante ans plus tôt, Sir Francis Younghusband, impérialiste, mystique et président de la Royal Geographic Society, avait enthousiasmé le public britannique par son audacieux passage du col du Mustagh. Gravir l’Everest lui permettrait de rallumer ce feu de jeunesse, fût-ce indirectement. Il avait besoin d’une flèche à pointer sur la montagne ; Mallory était la meilleure disponible dans un carquois à moitié vidé par la Grande Guerre. (…) Younghusband jugeait Mallory « beau garçon, à l’expression intelligente et cultivée ». Par la suite, après sa disparition, il fut plus critique, en regrettant qu’il n’ait jamais compris l’ampleur de sa vision et n’y ait vu que du « sensationnel ». En effet, Mallory inclinait à prendre la pose dans ses lettres à ses amis et leur écrivait combien Younghusband « l’amusait et l’enchantait ». La reconnaissance de l’Everest prévue pour 1924 était « devenue une sorte de pèlerinage religieux à ses yeux. Je suppose que je finirai par m’asseoir à ses pieds pour écouter des récits sur Lhassa et Chitral. » Cette veine quasi mystique demeure un élément clé du mythe durable de Mallory. Younghusband le fit délibérément monter en neige : il avait l’instinct de la publicité et fut aidé en cela par le romancier John

Buchan et Geoffrey Winthrop Young, qui surnommait son ami le Galaad de l’Everest.

On a vu dans les expéditions sur l’Everest des années 1920 – la reconnaissance exploratoire de 1921 puis deux tentatives complètes en 1922 et 1924 – une conclusion aux horreurs de la Grande Guerre. Beaucoup des hommes impliqués s’étaient battus, dont Mallory. Pourtant, ils étaient mus, non par la tristesse de la guerre et sa séquelle moderniste, mais bien plutôt par une tentative de retrouver l’assurance de l’âge édouardien. Évidemment, l’âge moyen des inspirateurs du projet était plus élevé – c’était le cas de Younghusband – mais l’âge moyen de ceux qui participèrent à la reconnaissance de 1921 était de quarante ans et celui des alpinistes spécialisés était même plus élevé. S’ils s’étaient battus pendant la guerre, ce n’est pas elle qui les avait formés.

Cette ambiance d’impérialisme tardif se mêlait, dans l’esprit de Younghusband, à une aspiration spirituelle mal définie qui l’habita tout au long des années 1920, années que le vieux soldat passa à rédiger des traités mystiques de plus en plus personnels. Ces contradictions étaient sa marque de fabrique. En 1904, juste avant d’envahir le Tibet, à la tête d’une puissante force militaire face à une armée tibétaine symbolique, dépourvue du moindre canon, il avait lu *Cosmic Consciousness*, d’Annie Besant, théosophe et militante politique qu’il avait récemment rencontrée. « L’ouvrage, écrivit-il à sa femme Helen, propose une idée intensément belle et paisible de l’Univers. » Entretenir deux mythes contradictoires sur le Tibet, un havre spirituel perdu et la toile vierge de l’aventurier impérial, n’était-ce typique de Younghusband ? De fait, on peut voir dans l’ensemble des expéditions sur l’Everest à la fois des exploits mystiques d’alpinisme tragi-héroïque et les jalons d’une campagne d’interventions britanniques, militaires et diplomatiques, courant sur des décennies.

Younghusband ne fut pas le seul aventurier victorien à s’intéresser au Tibet. Son prédécesseur à la tête de la Royal Geographic Society avait été un cartographe plus prosaïque, Sir Thomas Holdich, qui publia *Le mystérieux Tibet* en 1906, l’un des nombreux livres suscités par l’invasion. En réalité, le Tibet de Holdich n’avait rien de mystérieux.

> « À présent que notre mission au Tibet a regagné la frontière indienne, écrivait-il, nous savons combien peu Lhassa et ce qu’elle

> contient justifient cette fascination mystique… Le voile s’est déchiré et la ville nue s’est révélée dans toute son étrange barbarie. »

Pourtant, c’est sous le mandat de Holdich que ressuscitèrent les rêves d’avant-guerre d’une tentative sur l’Everest. Avant lui, au cours du conflit, le président avait été l’explorateur himalayen Douglas Freshfield, dont l’aïeul avait fait fortune grâce à l’EIC. Avant Freshfield, le président était le titan Lord Curzon, qui, alors qu’il était vice-roi des Indes, avait envoyé Younghusband au Tibet ; il avait tout de suite appuyé, avec énergie, l’aventure de l’Everest.

« J’ai toujours considéré, écrivait Curzon à Freshfield en 1905, alors que la deuxième plus haute montagne du monde [le Kangchenjunga] se trouve pour ainsi dire en territoire britannique et que la plus haute se situe dans un État voisin et allié, qu’un reproche nous était adressé, à nous qui sommes les alpinistes et les pionniers *par excellence** de l’univers, de ne faire aucun effort constant et scientifique pour atteindre l’un ou l’autre sommet. »

Quand les Britanniques finirent par mener leur première incursion sur l’Everest en 1921, l’entreprise fut non seulement lancée au sein d’une représentation impériale du monde qu’ils partageaient tous, mais elle suivit une route physique rendue possible par la politique agressive de Curzon et l’invasion de 1904. La permission de mener les expéditions exigeait un effort diplomatique considérable et faisait intervenir des fonctionnaires de haut rang. Si les alpinistes faisaient la une des journaux, ils n’avaient pu accéder aux sommets que par le truchement de ces diplomates aux positions singulières. Après la mort de Mallory, il n’y aurait plus de tentative dans les années 1920. En apparence, c’était parce que le gouvernement tibétain était offensé. La vraie raison de cette brouille était beaucoup plus profonde et révélait une ligne de faille structurelle dans la stratégie de l’Empire britannique sur sa frontière himalayenne, une stratégie jadis sortie des décombres incandescents de la révolte de 1857.

*

Le 1er novembre 1858, la proclamation de la reine Victoria, faisant de Lord Canning son premier vice-roi en Inde, fut publiée à Allahabad, pour sanctionner la transmission du pouvoir de l’EIC à la couronne britannique. Victoria promettait la tolérance raciale et religieuse et se déclarait liée par

« les obligations du Devoir » à ses nouveaux sujets indiens, nouveau contrat fondé sur la justice, tentative de tourner la page des horreurs de la guerre civile. Un autre engagement concernait l'élite indienne :

> « Nous ne désirons pas accroître Nos possessions territoriales actuelles et si Nous n'acceptons aucune agression sur Nos domaines ou Nos droits, Nous n'autoriserons aucune atteinte aux droits d'autrui. »

Ce serment rassura les princes indiens qui s'inquiétaient de leur futur statut. Il indiquait aussi un changement de perspective. La lutte violente de la Compagnie pour le contrôle de l'Inde avait pris fin ; commençait une période de consolidation sous l'égide d'un monarque juste et protecteur. Cela n'empêcha pas la mort misérable de millions d'Indiens dans une succession de famines, notamment à la fin des années 1870, quand l'économie du *laisser-faire** dévasta le Sud de l'Inde. Le vice-roi d'alors, Lord Lytton, s'inquiétait davantage des menaces extérieures, à commencer par celles posées par l'empire russe. Il s'agissait du Grand Jeu, bien que le terme ne dût sa vraie vogue qu'au *Kim* de Kipling en 1901. L'essentiel de la confrontation se déroulait en Asie centrale, au nord-ouest de l'Inde, mais avec le temps et l'implication politique britannique, l'Himalaya y fut mêlé. La promesse de Victoria d'éviter l'acquisition de nouveaux territoires n'empêcherait pas le Raj britannique de consolider son influence dans les confettis d'États situés aux marches de l'Himalaya, qu'ils le veuillent ou pas.

Vue de Lhassa, l'arrivée britannique dans l'Himalaya au début du XIXe siècle devait ressembler à un incendie de brousse incontrôlé. Le Dalaï-lama, dont les Qing avaient fait un chef d'État temporel en 1750, était pris en étau entre les *ambans* chinois installés à Lhassa, les exigences d'une aristocratie antique et souvent rebelle, et l'immense pouvoir d'énormes institutions monastiques qui contrôlaient l'essentiel de l'économie. Par instinct, ce pays bouddhiste n'avait nulle envie de se confronter à la puissance belligérante occupant la terre sacrée où le Bouddha avait prêché. Dans la mesure où l'EIC avait veillé à ne pas braquer l'empereur de Chine, les rapports britanniques avec le Tibet avaient été presque inexistants dans la première moitié du siècle. À partir de 1850, il en alla autrement. La guerre contre le Népal avait donné à l'EIC la mainmise sur le Kumaon et le

Garhwal. Le régime brutal et militariste de Katmandou aurait pu pousser la Compagnie dans d'autres guerres délétères et onéreuses. Au lieu de quoi, la géographie, des rivalités internes et la diplomatie firent du Népal un État tampon modèle, à l'opposé de l'Afghanistan, du moins du point de vue britannique.

Depuis le Tibet, le regard était différent. Loin d'être apaisé, le chef charismatique du Népal, Jang Bahadur, entendait recouvrer ailleurs le prestige perdu. Au début des années 1850, alors que l'empire Qing était accaparé par une guerre civile destructrice contre le Royaume céleste millénariste chrétien des Taiping, alors que le Tibet était absorbé par la mort du onzième Dalaï-lama, Jang l'envahit et occupa rapidement les routes commerciales bien connues traversant les vallées de Kyirong et Bhote Kosi. Des milliers de soldats tibétains se replièrent vers la plaine désolée de Tingri, si familière aux premiers grimpeurs de l'Everest, pour protéger les approches de Lhassa. Quoique confronté à plus de résistance que prévu, Jang obligea les Tibétains à signer le traité de Thapathali, à rétablir une bonne partie des vieux privilèges commerciaux du Népal et à accepter un ambassadeur du Népal à Lhassa, présence diplomatique qui s'avérerait très profitable aux Britanniques.

Les craintes touchant la réaction de Jang à la révolte de 1857 furent levées après son intervention au côté des Anglais au siège de Lucknow ; par la suite, les luttes dynastiques de ses successeurs donneraient un moyen de pression commode aux Anglais. En 1885, le frère cadet et successeur de Jang, Ranodip, fut assassiné. Il s'agissait, comme si souvent, d'une querelle familiale. Quatre des dix-sept fils du benjamin de Jang, Dhir, étaient entrés au palais sous le prétexte de remettre un message du gouverneur général de Calcutta. L'aîné resta à l'étage des appartements royaux tandis que les autres montaient. Selon la formule du journaliste militant William Digby, il « avait remercié son oncle de sa confiance en l'assassinant vilement ». La première balle avait effleuré le front de Ranodip, la deuxième le toucha de plein fouet. Digby avait écrit un exposé véhément de l'impéritie britannique pendant les famines de la fin des années 1870 ; critique déclaré du Raj, il travailla un temps pour l'Indian National Congress. Il écrivit aussi sur les relations anglo-népalaises et reprocha à Calcutta de n'avoir pas aidé la dynastie de Ranodip malgré son soutien pendant la révolte de 1857 :

> « Il n’est pas de ministère, dans aucun pays, administré par un despote ou une constitution, qui ait jamais eu mémoire si courte ni qui soit plus oublieux de l’histoire et des impératifs de la justice que le Foreign Office de Calcutta. »

Pour ce dernier, il n’était question que d’utilité. Durant des générations, les Britanniques avaient souhaité recruter des troupes de Gurkhas à l’intérieur du Népal, ce que Jang Bahadur et son frère Ranodip avaient toujours refusé. Le coup d’État sanglant de Bir leur donnait de quoi l’obtenir.

S’agissant du Tibet, l’avenir était confus. La Compagnie disposait de brillants érudits, mais aucun d’eux ne parlait tibétain. Elle ne s’était guère intéressée au vaste pays du Nord. Des années auparavant, elle avait octroyé quelques fonds au philologue hongrois Sándor Csoma de Kőrös qui avait rencontré William Moorcroft au Cachemire en juillet 1822. Tous deux, voyageurs enragés, s’étaient liés : l’Anglais autoritaire, d’une curiosité inlassable, et le calme Hongrois, érudit-né, timide mais passionné. Moorcroft lui avait suggéré de se rendre avec lui au Ladakh pour étudier et traduire des manuscrits dans les monastères bouddhistes. Grâce aux introductions de Moorcroft, l’érudit fut le premier Européen à visiter le Zanskar, région d’une beauté sauvage au sud de la capitale Leh. Il y étudia avec le lama Sangey Phuntsog au palais de Zangla sur la berge du Zanskar. Ce lama n’était pas moine mais médecin et astrologue. Les deux hommes se tenaient sur une peau de mouton, pelotonnés contre le froid dans la minuscule cellule du Hongrois, à débroussailler les grandes encyclopédies du bouddhisme tibétain.

Csoma de Kőrös visita également le monastère de Zongkhul où il s’instruisit davantage sur la pratique du bouddhisme auprès de l’abbé Kunga Choeleg. L’abbé écrivit un livre d’après les questions qu’il lui posait, *Questions d’un Skandar européen*, Sándor étant la version hongroise d’Alexandre. Après des années d’études et d’intense labeur, en dernier lieu à Kinnaur sur les rives de la Sutlej au centre bouddhique de Kanam, Csoma de Kőrös se rendit à Calcutta où il publia en 1834 la première grammaire tibétaine en anglais. L’Asiatic Society du Bengale lui ouvrit ses portes ; il y travailla plusieurs années comme bibliothécaire. Après quoi, à l’âge de cinquante-huit ans, il partit pour Lhassa. En traversant les *terai* sur la route de la chaîne, il contracta la malaria et mourut à Darjeeling où il repose.

On pourrait penser que des travaux comme ceux de l'érudit hongrois étaient négligeables pour gouverner, mais ce dont manquait Calcutta dans ses rapports avec le Tibet, à la fin du XIXe siècle, c'est précisément de cette culture. Traiter avec les États princiers et les puissances étrangères était l'apanage de l'Indian Political Department de Calcutta, réformé en 1843 par Lord Ellenborough. Ses fonctionnaires, les « politiques », devaient gérer les relations avec les princes des États alliés aux Anglais comme avec les pays de la région – Tibet, Bhoutan et Népal. Des hommes comme Traill au Kumaon et Hodgson à Katmandou avaient brillé dans ce rôle. Il reste que construire les réseaux personnels requis pour conclure des ententes et analyser les complexités de chaque crise politique, comme ils l'avaient fait, nécessitait des années de service dévoué. Au Tibet, George Bogle l'avait bien compris, qui avait noué une bonne relation de travail avec le Panchen-lama. Eussent-ils vécu, les relations anglo-tibétaines auraient pu suivre une direction plus constructive. Une poignée de diplomates plus perspicaces avait consulté la relation qu'avait écrite Bogle de son voyage, tant à l'état de manuscrit qu'après sa publication, en 1876. Mais il fallut attendre les premières années du XXe siècle pour que l'administration britannique en comprenne la teneur. À ce stade, un siècle avait passé et beaucoup de dégâts avaient été commis.

Mieux comprendre le Tibet, au surplus, aurait pu permettre d'éclaircir l'une des questions qui continuait de troubler Calcutta : la relation sino-tibétaine. Jusque dans les années 1890, rares étaient les Européens correctement informés du Tibet et l'on s'interrogeait sur le statut des Chinois dans le pays. La plupart des observateurs étaient des missionnaires chrétiens qui voyaient d'un mauvais œil le bouddhisme tibétain, pratique spirituelle qu'ils cherchaient à éradiquer. Adolescent au milieu des années 1860, le diplomate américain William Woodville Rockhill avait lu la relation du père Huc sur son expédition de 1846 à Lhassa ; elle l'incita à apprendre le tibétain. C'était le premier Américain à se lancer dans ce projet. Il mit à profit sa fortune personnelle pour explorer l'Ouest de la Chine et l'Est du Tibet, tout en travaillant à la légation de Beijing. Il s'exprime ainsi dans son compte rendu :

> « Sitôt que la Chine ressentira le besoin de le faire, elle pourra établir sa suprématie au Tibet car il est absurde de prétendre que la Chine n'y exerce pas la souveraineté et que les fonctionnaires chinois ne sont là

> que pour s’occuper de leurs propres nationaux et qu’ils ne sont que tolérés, en quelque sorte, dans le pays. »

Tout le monde n’était pas de cet avis. Le général Sir Hamilton Bower avait effectué, jeune officier de cavalerie, un certain nombre de missions de renseignements en Asie centrale à la fin des années 1880 et début 1890. Il traquait l’assassin d’un négociant écossais, Andrew Dalgleish, tué sur la route de Leh à Yarkand ; il avait acheté l’antique texte sanskrit, écrit sur de l’écorce de bouleau, qui avait éveillé un intérêt passionné pour la culture bouddhiste perdue des Routes de la Soie dans l’est du Turkestan. Après quoi Bower traversa le Tibet d’ouest en est, sans tenter de visiter Lhassa.

> « Mon impression personnelle, dit-il, est que la souveraineté chinoise est très théorique même si les Tibétains seuls s’abritent volontiers derrière les Chinois lors de leurs négociations avec les puissances étrangères. Si la Chine détient vraiment le pouvoir au Tibet, si celui-ci fait partie de la Chine, alors, d’après le traité de Tien-tsin, les Anglais peuvent s’y rendre avec un passeport, mais chacun sait que les Chinois ne sont pas en position de produire un passeport que les Tibétains jugeraient valides. »

À l’horizon 1858 et à la fin de la révolte indienne, les Tibétains avaient maintes raisons de se méfier des Anglais comme de les détester. Leurs puissantes institutions monastiques dominaient le commerce, notamment l’importation du thé chinois : elles ne souhaitaient aucune immixtion étrangère risquant de nuire à leurs revenus. Elles ne souhaitaient pas davantage ouvrir l’accès aux missionnaires européens agglutinés à la frontière. Les prêtres lazaristes français, aux marches orientales, allaient se montrer très habiles à utiliser l’opinion internationale pour provoquer l’ouverture du pays. Surtout, les Britanniques étaient tenus pour les alliés du régime gorkha de Katmandou qui n’avait jamais cessé d’être hostile à Lhassa. Le Tibet redoutait son agressivité militaire et s’offensait du traité de Thapathali qu’il avait dû signer après l’invasion de 1854 par Jang Bahadur, lequel imposa, outre le rétablissement d’un résident népalais à Lhassa, le paiement d’un tribut. Certes, le Népal avait été un ennemi de l’Inde britannique au début du XIXe siècle, mais la relation s’était totalement

inversée. Les souverains du Tibet n’oubliaient pas son soutien à l’EIC lors de la révolte de 1857.

Dans ce contexte, quand les Anglais commencèrent à construire des routes en Inde près de la frontière tibétaine, particulièrement au Sikkim, le Tibet vit dans ces activités une menace sécuritaire. Le Tibet redoutait aussi tout renforcement de la relation sino-népalaise. Jang Bahadur avait relancé les missions de tributs à Beijing en 1866 bien qu’il songeât plus au commerce qu’à faire obéissance. En retour, Beijing dépêcha des ambassadeurs à Katmandou, mais ce rapprochement apparent suscita des émeutes anti-népalaises à Lhassa. Les *ambans* chinois s’empressèrent de rassurer le gouvernement du Dalaï-lama et, en signe de soutien, donnèrent ordre à leurs troupes de se servir de la résidence du Népal pour s’entraîner au mousquet. Les relations entre Beijing et Katmandou s’aigrirent davantage quand la Chine aida le Tibet à fortifier sa frontière contre le Népal ; vers 1873, la guerre entre les deux petits voisins semblait presque inévitable. On doit imputer à la faiblesse relative des parties prenantes qu’elle ne soit pas survenue. Le Népal craignait une répétition de 1792 lorsque les troupes chinoises avaient approché Katmandou. La Chine savait bien ne plus pouvoir rééditer cette hardiesse, même si elle gardait quelques milliers de soldats au Tibet. Quant à ce dernier, il était quasi paralysé : ses chefs étaient plongés dans un système théocratique qui semblait incapable d’affronter les immenses changements politiques et culturels induits par l’industrialisation et la mondialisation des échanges.

L’Angleterre était à la pointe de ceux-ci et considérait avec attention la manière d’exploiter le conflit. L’officier et administrateur anglo-indien Owen Tudor Burne écrivait en 1874 que la tension existant entre les voisins himalayens de l’Inde « ne pouvait qu’entraîner pour nous des avantages, car quel que soit le problème, il améliorera forcément nos relations avec le Népal et le Tibet dont les portes sont aujourd’hui fermées, ce qu’elles seront tant que nous nous reposerons sur M. Wade et Jang Bahadur ».

M. Wade était Thomas Francis Wade, « Envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire et surintendant du commerce britannique en Chine ». En tant que tel, il ne souhaitait pas promouvoir la question quasi négligeable du commerce transhimalayen aux dépens de ses bonnes relations avec les Qing. Pour lui, le Tibet était pittoresque mais sans intérêt dans les deux sens du terme. Libre aux fonctionnaires britanniques de Darjeeling de faire des suppositions savantes sur la situation politique

derrière la frontière, au vu des fréquentes interruptions des échanges entre Inde et Tibet.

Les pressions visant à les améliorer demeuraient fortes, malgré tout, à l'instigation du « pionnier du commerce » autoproclamé Thomas Thornville Cooper. Huitième fils d'un armateur du comté de Durham, Cooper était un adolescent maladif qui avait fui l'Angleterre pour le soleil d'Australie sur conseil médical. À dix-neuf ans, il travailla pour la banque Arbuthnot de Madras, puis parcourut toute l'Inde avant d'embarquer pour Shanghaï où il fut impliqué dans la terrible révolte des Taiping. Quand celle-ci eut pris fin, il entreprit de regagner l'Inde par le Tibet, soutenu par les négociants européens de la ville. Il aurait voulu s'associer à la mission népalaise du tribut à son retour à Katmandou, mais on lui refusa la permission d'entrer au Tibet avant même qu'il quitte Shanghaï. De sorte qu'il partit tout seul début 1868. Il atteignit Batang, dans la province du Sichuan, sur la principale voie commerciale entre Chengdu et Lhassa, et fit la connaissance des missionnaires lazaristes qui, flairant une occasion, proposèrent leur aide. Ils persuadèrent le gouverneur du Sichuan de donner un passeport au voyageur anglais en espérant qu'il serait arrêté par les Tibétains, ce qui obligerait les Anglais à agir. Du coup, le Tibet serait ouvert aux missionnaires, à commencer par eux. Cooper joua le jeu, mais lorsqu'il atteignit la frontière, son passeport fut simplement refusé : le « pionnier du commerce » fut obligé de retourner vers le sud et d'approcher l'Inde via les monts Hengduan, derechef en vain ; il regagna Shanghaï. Il tenta plus tard le même voyage, mais à l'envers : atteindre la Chine depuis l'État indien de l'Assam. Là aussi, il fut refoulé.

Malgré ces revers, Cooper devint le champion du commerce entre l'Inde et l'Ouest de la Chine. Il fit une longue communication à ce sujet à la Chambre de commerce de Calcutta, au retour de sa deuxième tentative, en décrivant l'état du commerce entre Chengdu et Lhassa via la ville frontalière de Kangding (que l'histoire appelle Tachienlu). Le thé constituait le cœur de ces échanges. Cooper estimait que le Tibet en consommait chaque année plus de 2000 tonnes, en provenance du Sichuan pour l'essentiel. Pourquoi ce thé ne viendrait-il pas plutôt des jardins de Darjeeling ? Cooper savait que les monastères du Tibet détenaient un quasi-monopole sur ce commerce en prélevant une partie des taxes qui le frappaient. Ils ne renonceraient pas à ce revenu sans réagir. Pour Cooper, rien ne changerait « tant qu'un ministre britannique ne résiderait pas à

Lhassa et que les lamas n'auraient pas compris leur totale impuissance au contact d'une force britannique ». En 1873, alors que le Tibet et le Népal étaient prêts à s'affronter, il participa à la création d'un puissant groupe de pression de vieux experts de l'Himalaya comprenant Brian Houghton Hodgson et Joseph Hooker. Leurs propositions d'améliorer les routes, d'instaurer foires commerciales et représentation britannique à l'intérieur du Tibet allaient faire partie du programme du gouvernement anglo-indien. Les chambres de commerce des villes industrielles du Nord de l'Angleterre exerçaient aussi une pression : avant même l'entrée en scène de Cooper, elles avaient adressé une pétition à l'India Office pour obtenir l'ouverture des marchés de l'Ouest de la Chine. Le polygraphe Demetrius Charles Boulger, impérialiste fervent des années 1880, aspirait à voir le jour où « la population du Sichuan porterait des habits de Manchester et se servirait d'ustensiles faits à Sheffield ».

Le vecteur de ces échanges vers le Tibet allait être la vallée de Chumbi au Sikkim. Younghusband y voyait « le seul point stratégique valable sur la toute la frontière du Nord-Ouest, du Cachemire à la Birmanie ». En mars 1860, Archie Campbell, qui se ressentait toujours de son emprisonnement humiliant dix ans plus tôt, emmena une compagnie de soldats indigènes au Sikkim pour protester contre les atteintes à la juridiction britannique ; il fut lui-même attaqué et obligé de se replier si vite qu'il fallut abandonner les bagages de la petite force. Obligée une fois encore de réparer les dégâts de Campbell pour maintenir son prestige, Calcutta riposta par une expédition bien plus importante, sous la conduite de John Cox Gawler. L'accompagnait le « politique » Ashley Eden qui, au terme d'une rapide campagne, signa le traité de Tumlong avec le *chogyal* (le souverain du Sikkim). Les obstacles au commerce furent levés et les Anglais eurent le droit de construire des routes à l'intérieur du pays.

Certains des ennemis des Anglais au Sikkim s'enfuirent au Bhoutan, catalyse d'une tension qui couvait depuis des décennies. On envoya Eden pour obtenir une manière de pacte, mais il fut traité peu ou prou comme Campbell l'avait été au Sikkim. Cette fois, Calcutta n'hésita pas à envoyer des troupes. Le Bhoutan était déstabilisé par la guerre civile et son armée équipée d'antiques mousquets, d'arcs et de flèches. Certains de ses soldats portaient encore des cottes de mailles. Mais ils opposèrent une solide résistance et les forces anglo-indiennes subirent d'humiliants revers. Quand elles finirent par l'emporter, en 1865, le Bhoutan céda les *duars*, les plaines

situées au pied des montagnes, contre loyer des Anglais. Ceux-ci en déduisirent qu’acheter la coopération du Bhoutan serait plus simple que de l’imposer. Les violents troubles sociaux accablant le pays durant les deux décennies suivantes laissaient peu d’espoir aux étrangers de s’en servir comme d’un accès au Tibet. L’Ouest de ce pays étant fermé, le Népal inaccessible et le chemin de fer envisagé vers la Chine via l’Assam n’étant qu’un rêve éloigné, la libéralisation du commerce à travers l’Himalaya ne pouvait concerner que le Sikkim.

Tout au long de la période, on supposa que l’énigme tibétaine pourrait se résoudre à Beijing. On put parfois croire qu’on avançait. En 1875, le traducteur britannique Augustus Raymond Margary fut assassiné alors qu’il traversait le Yunnan pour regagner Shanghaï, au retour d’une mission d’exploration des routes commerciales entre Chine et Birmanie. (La mort violente était un risque qui pesait sur les fonctionnaires coloniaux dans les endroits reculés : trois ans plus tard, l’apôtre du commerce Thomas Cooper, faisant alors office de « politique » en Birmanie, fut également assassiné.) Thomas Wade, qui avait succédé à Elgin à Beijing, exploita la mort de Margary pour arracher plus de concessions quant à la liberté de mouvement, hors de la surveillance chinoise, lors de la Convention de Chefoo de 1876 ; il veilla à ce que le Tibet soit aussi concerné. Cela n’eut aucun effet. Le commerce à travers la frontière du Sikkim n’en fut pas facilité et le Tibet demeura interdit, quels que soient les passeports produits par Beijing.

En 1883, les Bhoutanais, dynamisés par les aides britanniques, irrités par la mainmise de Lhassa, pillèrent la ville tibétaine frontalière de Phari, près de la frontière du Sikkim. Du coup, le commerce s’interrompit dans le Jelep La, le défilé séparant les deux pays, puis le bazar de Darjeeling s’en ressentit. Colman Macaulay, secrétaire financier du gouvernement de Calcutta, fut envoyé au Tibet pour enquêter. Originaire d’Ulster, de père protestant et de mère catholique, Macaulay flairait une occasion. À Khamba Dzong, centre administratif sur la route de Shigatse, un fonctionnaire local l’informa qu’il existait une demande insatisfaite, au Tibet, pour les marchandises européennes. « Sitôt qu’une personne recevait un article d’origine anglaise, cent autres venaient l’examiner. » C’était le conservatisme des grands monastères de Lhassa qui constituait l’obstacle : une bonne partie des laïcs se seraient réjouis d’un approfondissement des relations. Selon lui, le Panchen-lama de Shigatse pouvait ouvrir une porte. Macaulay, en effet, avait lu George Bogle et adoptait sa stratégie : le

gouvernement de Calcutta devrait offrir au Panchen-lama un terrain à Calcutta, comme l’avait fait Bogle. On pouvait acheter les monastères de Lhassa, qu’il qualifiait de « parti national en constante opposition aux Chinois ». Pour sa part, le Panchen-lama semblait ravi de cette perspective : il expédia à Calcutta une longue liste de courses incluant des dictionnaires anglais-tibétain et de l’équipement photographique. La possibilité d’exporter au Tibet et à l’ouest de la Chine du thé indien et des objets anglais manufacturés était à portée de main.

Tout le monde ne partageait pas cet optimisme. Le chargé d’affaires à Beijing était un autre Irlandais, Nicholas O’Connor, du comté de Roscommon. Il avertit Londres que les Qing continuaient de voir dans le Tibet une partie intégrante de leur empire sans pouvoir imposer leurs vœux au Dalaï-lama, du moins à son gouvernement, le lama étant un garçonnet de neuf ans. Toute mission britannique courait le risque d’un accueil violent, surtout si elle était armée. Mais Macaulay insistait ; en congé en Angleterre, il obtint l’approbation de Randolph Churchill qui était à ce moment-là secrétaire d’État aux Affaires indiennes. Ce dernier l’envoya à Beijing se procurer les passeports tibétains nécessaires. L’accompagnait Sarat Chandra Das, au nombre des *pandits* pour ses voyages secrets à l’intérieur du Tibet. À Beijing, il descendit au Temple Jaune où résidait l’ambassadeur du Tibet, Tseten Nomonhan, et d’où les Tibétains scrutaient les négociations de Macaulay. Das comprenait bien que l’élite tibétaine était résolue à bloquer l’Anglais. Le Panchen-lama n’avait fait que rechercher un moyen de pression contre Lhassa, et les Chinois étaient soucieux d’éviter une réédition du scandale Margary. Si un malheur arrivait à Macaulay, se disaient-ils, les Britanniques auraient un prétexte pour annexer le Tibet tout comme ils le faisaient de la Birmanie. Il n’y avait du reste guère d’enthousiasme pour le projet de Macaulay à Calcutta. Le vice-roi, Lord Dufferin, avait bien conscience que l’opinion publique, au pays, était hostile à la campagne birmane et qu’elle se satisferait pleinement de l’annulation de la mission de Macaulay contre une reconnaissance par la Chine de la position anglaise en Birmanie. Dufferin, diplomate plus fin que Macaulay ou Churchill, n’avait nul besoin d’un conflit honni ou onéreux aux marches de l’empire.

La décision du vice-roi arrivait un peu trop tard. Si certains membres du gouvernement tibétain hésitaient à braquer les Britanniques, l’ordre monastique appuyant le Dalaï-lama en jugeait autrement. Le Nechung,

l'oracle d'État, prônait l'action militaire : à l'été 1886, des troupes tibétaines passèrent au Sikkim par le Jelep La où elles se retranchèrent. Il ne s'agissait pas d'une gesticulation isolée. Des années durant et tout le long de sa frontière himalayenne, le Tibet s'était affirmé, autant pour montrer son indépendance de la Chine que pour défier l'Inde britannique. Deux années plus tard, la patience de Calcutta étant épuisée, un détachement anglais finit par évincer les Tibétains du Sikkim. Une série de négociations prolongées commença. En 1890, un nouveau traité fut signé avec les Qing qui resserrait la mainmise britannique sur le Sikkim. John Claude White devint le premier « politique » britannique dans la capitale du Sikkim, Gangtok. Un agent commercial fut cantonné à Yatung, près de la frontière tibétaine. Les discussions commerciales se poursuivirent et l'on convint d'autres règles en 1893. Un an plus tard, l'érudit Herbert Hope Risley, auteur de la *Sikkim Gazeeter*, écrivait : « Le Tibet se trouve derrière un haut mur que nous autres, maîtres de l'Inde, n'avons nulle intention d'escalader. » Toute tentative de ce genre, concluait Risley, aurait été « une invraisemblable folie ».

Malgré cette mise en garde, moins d'une décennie plus tard, le gouvernement anglo-indien allait envoyer Francis Younghusband derrière cette muraille, à la tête d'une expédition militaire, pour occuper Lhassa.

*

Durant un demi-siècle, les Anglais avaient tenté de réguler leur frontière avec le Tibet via la Chine, mais l'invasion du Tibet et sa brève occupation du Sikkim faisaient clairement apparaître que la Chine ne pouvait plus garantir les termes d'aucun traité passé avec le Tibet. En 1895, les Qing furent vaincus par le Japon. À l'évidence, l'équilibre du pouvoir dans l'Est asiatique passait au Japon, en échappant aux puissances occidentales, processus accéléré par la révolte des Boxers, soulèvement anti-impérialiste et antichrétien commencé en 1899. Dans le monde minuscule du Sikkim, qui n'était qu'un iota dans l'empire, John Claude White découvrait que les Tibétains n'adhéraient guère à l'accord signé en 1890 ; le commerce demeurait chancelant, les querelles frontalières perduraient. Deux hommes charismatiques et ambitieux, Lord Curzon et le treizième Dalaï-lama, émergèrent pour résoudre le dilemme. De ces adversaires qui ne se rencontrèrent jamais, on peut dire qu'ils échouèrent tous deux, mais un seul

échec, celui des tentatives du lama pour moderniser son pays, s’avéra tragique.

Lord Curzon of Keddleston, ultime vice-roi de la reine Victoria nommé en janvier 1899, à l’apogée du Raj britannique, satisfaisait l’ambition constante de sa vie adulte. Doué, industrieux, souvent détesté, son nom est presque synonyme de l’arrogance écrasante des classes supérieures britanniques. À Balliol College, à Oxford, on n’avait pas oublié les vers de mirliton qui le brocardaient :

« Je m’appelle George Nathaniel Curzon,
Tous devant moi tombent en pâmoison.
J’ai joues roses et cheveu de soie
Et dîne à Blenheim huit fois par mois. »

Sa deuxième épouse se rappelait comment, chez les Curzon, les valets étaient choisis pour la beauté de leurs poignets en présentant une assiette. Il était encore jeune homme que ses amis prédisaient qu’il serait secrétaire aux Affaires étrangères. Avant de faire de la politique, il était passionné par les voyages d’exploration, malgré un dos toujours douloureux, passion qui serait ranimée par son enthousiasme pour l’aventure de l’Everest. Qu’il ait accompli la prédiction de ses amis en 1919 et soit devenu le secrétaire d’État contribua grandement à faciliter une expédition sur l’Everest.

Nous avons une photo de 1901 qui saisit Curzon dans l’éclat de sa vanité, avec son entourage. Il se dresse en culotte de golf, casque colonial dans la main droite, parmi un groupe de fonctionnaires et dignitaires britanniques, colonels népalais et porteurs enturbannés, baissant des yeux fiers sur le cadavre du gigantesque tigre qu’il vient d’abattre. La chasse (le *shirkar*) était l’équivalent impérial d’une partie de golf pour un homme d’affaires, apprécié des aristocrates anglais comme des potentats indiens. C’était l’occasion de conclure des affaires et Curzon avait un programme.

Le vice-roi n’était pas tout à fait bienvenu au Népal. Bir Shamsher Rana, neveu de Jang Bahadur et toujours maharajah après l’assassinat de son oncle Ranodip en 1885, avait été indisposé lorsque Curzon sollicita une invitation pour lui rendre visite : il n’eut d’abord guère envie de l’accorder. Puis, l’invitation envoyée, Bir Shamsher mourut avant l’arrivée du vice-roi en mars 1901. Son frère cadet Dev le remplaça. Parmi les dix-sept frères,

c’était le plus proche des fils marginalisés de Jang Bahadur : en conséquence, on s’en méfiait. Pis, il avait des envies de réformes. Dev voulait généraliser l’instruction primaire des enfants népalais et s’investir plus largement en politique. Aussi la visite de Curzon, une quinzaine après la mort de Bir Shamsher, tombait-elle mal. Le benjamin de Dev, Chandra, chef de l’armée, proposa d’emmener Curzon chasser : à en juger par la suite des événements, il paraît peu probable qu’ils n’aient parlé que tigres. Trois mois plus tard, en juin 1901, Chandra déposait Dev et Calcutta reconnaissait son gouvernement à la vitesse de l’éclair, en le félicitant que l’opération se soit passée sans les effusions de sang habituelles. La reine Victoria avait peut-être promis que les Britanniques n’acquerraient pas d’autres territoires dans le sous-continent, mais elle n’avait pas dit qu’ils n’imposeraient pas des changements de régime…

En échange, Curzon obtint l’appui de Chandra pour sa politique tibétaine. D’après les termes du traité de 1856 liant Népal et Tibet, le premier devait secourir le second en cas d’attaque par une puissance étrangère. Curzon devait donc s’attacher les bonnes grâces du Népal avant toute initiative. Il était décidé à en finir avec le problème de la frontière tibétaine, avec ces accords signés de bonne foi mais ignorés, ces lettres adressées au Dalaï-lama qui lui revenaient toujours cachetées. Surtout, il était décidé à mettre un terme à ce qu’il voyait comme la menace de la Russie, prête à absorber le Tibet dans son empire au moment où la puissance chinoise s’étiolait. Certes, la Russie avait profité de l’effondrement de l’empire Qing pour s’étendre en Mandchourie. Et les Anglais savaient depuis un siècle que l’influence russe pouvait se faire sentir dans l’Himalaya : George Bogle comme William Moorcroft l’avaient constaté. Ce que redoutait Curzon était bien différent. Il estimait que l’autre grand personnage du drame, le treizième Dalaï-lama, tombait sous le contrôle politique de Moscou. Or, s’il existait un intérêt réciproque entre Russie et Tibet, il n’y avait absolument rien qui justifiât une intervention militaire. Comme d’autres plus tard en 2003, qui verraient des armes de destruction massive en Irak, des politiciens sérieux étaient persuadés de l’existence d’une menace russe, laquelle était fictive.

Durant l’essentiel du siècle, les Dalaï-lamas n’avaient guère été que des pions politiques, des enfants que les dirigeants religieux, de plus en plus conservateurs, pouvaient contrôler. Ils mouraient peu avant leur majorité ou juste après, pas toujours de cause naturelle. Trinley Gyatso, douzième

Dalaï-lama, avait été couronné en 1873 à l'âge de seize ans, mais il mourut d'une « mystérieuse maladie » deux ans plus tard. Cette succession de dirigeants mineurs de l'État signifiait que le Panchen-lama de Tashilhunpo et les supérieurs des grandes lamaseries de Lhassa gardaient une étroite maîtrise, parfois discordante, du gouvernail politique sous les yeux attentifs des *ambans* chinois. Le treizième Dalaï-lama, Thubten Gyatso, était différent. Pour commencer, le Panchen-lama de l'époque était lui aussi un enfant. Ensuite, devant l'affaiblissement chinois, Thubten Gyatso avait été présenté aux Qing comme étant le seul candidat à la succession : Lhassa, plus assurée, entendait se passer de l'Urne dorée. Enfant, il survécut à une épidémie de petite vérole qui le laissa légèrement grêlé. Il grandit dans une atmosphère d'isolement spirituel, à l'écart des tensions croissantes avec l'Inde britannique. Alors que la plupart des Dalaï-lamas prenaient le pouvoir à l'âge de dix-huit ans, celui-ci demanda à poursuivre ses études durant deux ans encore. Même alors, il redoutait son manque d'expérience pour affronter la crise l'attendant au-delà des montagnes ; il fallut consulter l'oracle pour qu'il accepte de prendre les rênes du pouvoir. Des menaces le visaient aussi de l'intérieur : il avait survécu à une tentative d'assassinat de la part de son ancien régent.

La vieille amitié unissant le lama avec un moine mongol bouriate, Agvan Dorzhiev, préoccupait Curzon. Plus âgé de vingt ans, Dorzhiev était un professeur et le partenaire de controverses du jeune Thubten Gyatso. Il lui parlait de son pays natal et de l'influence croissante de la Russie. Pendant ce temps, la Chine, de plus en plus incapable de garantir ses frontières, signait avec les Anglais des traités dont le Tibet ne voulait pas. Le Dalaï-lama se servit de Dorzhiev comme truchement avec la capitale impériale de Saint-Pétersbourg. Il requit explicitement le soutien de la Russie comme contrepoids diplomatique à la pression britannique grandissante. Si la démarche choqua l'Angleterre, elle se comprenait aisément. À mesure que l'empire russe s'établissait en Sibérie, les tsars traitaient assez bien leurs sujets bouddhistes, alors que l'Angleterre semblait hostile au bouddhisme et favorable aux missionnaires chrétiens. L'idée que la Russie puisse envoyer une armée au Tibet était fantaisiste, mais Curzon se servit de la mission du moine bouriate pour étayer toute rumeur vague d'une influence russe qui émergeait des bazars de Shimla et Darjeeling. Son ami le maharajah du Népal Chandra Shamsher ajoutait de l'eau au moulin en transmettant à Calcutta tous les ragots hostiles aux Russes arrivant par le représentant de

Katmandou à Lhassa : galvauder la nouvelle d'expéditions d'armes russes dans la capitale tibétaine incita les Anglais à équiper l'armée népalaise. Chandra promit à Curzon, lors de leur rencontre au couronnement, à Delhi en 1903 – la « curzonation » – que le Népal oublierait toutes ses obligations vis-à-vis du Tibet, pourvu qu'il ait des compensations.

L'homme de la situation, pour la politique tibétaine de Curzon, était son fidèle ami Francis Younghusband. Ils s'étaient connus lors du congé du second en Angleterre en 1892 et revus à Chitral, au Pakistan d'aujourd'hui, deux ans plus tard. Ayant un peu trempé dans l'exploration, Curzon avait un faible pour les explorateurs ; les frontières l'obsédaient. Les défauts du vice-roi n'échappaient pas à Younghusband, mais il se rendait bien compte qu'il était promis à la grandeur – il admirait son assurance et son énergie. Il n'aurait pas de meilleur ami, du moins au plan professionnel. Cependant, à l'arrivée du nouveau vice-roi, ses espérances scintillantes avaient pâli : il n'était qu'administrateur colonial au Rajasthan, confronté à une épouvantable famine. Il avait vu des Indiens désespérés manger des racines et des feuilles, voire « s'emparer de restes calcinés sur les bûchers funèbres pour les ronger ». Curzon l'invita à Shimla et lui attribua un poste plus prestigieux, assurant Younghusband qu'il restait son « vieil ami et compagnon voyageur ». Quand il décida de tordre le bras au Tibet, il l'avait déjà choisi comme le candidat idéal pour cette mission.

En juillet 1903, Younghusband traversait la frontière tibétaine à la tête d'une mission diplomatique pour bien faire comprendre aux intéressés que Curzon était décidé à trancher. L'accompagnait le « politique » Claude White, « un petit dieu » au Sikkim, d'après Younghusband, mais « tout à fait inutile pour traiter avec les dignitaires d'une nation indépendante ». Le chef de la mission n'obtint du reste presque aucun résultat. Les Tibétains conservaient une indifférence absolue devant les exigences britanniques. Campant en vain devant le fort de Khamba Dzong, désespéré, Younghusband pria Annie Taylor, la missionnaire de Yatung, de transmettre à Calcutta des rumeurs selon lesquelles vingt mille Russes marchaient sur Lhassa. « Il nous faut seulement crever la baudruche du pouvoir monastique, écrit-il à Curzon, et le peuple passera de notre côté ; et nous serons en mesure de bannir cette influence russe qui a fait tant de mal. » Il était difficile de faire pire, en matière d'erreur d'interprétation.

Fin décembre, alors que l'hiver féroce enserrait le haut plateau tibétain, Younghusband repartit pour le Tibet, cette fois à la tête d'une colonne de

mille soldats, pour l’essentiel des Gurkhas et des Sikhs, avec un vaste train constitué de milliers de yaks, mules, bœufs et poneys qui périraient presque tous dans les dures conditions d’une campagne tibétaine. La force militaire était sous les ordres du major général James Macdonald, ingénieur expérimenté quoique terne, ayant longtemps servi en Afrique. Il venait de superviser la construction de routes au Sikkim. C’était le plus haut gradé sur place susceptible de commander l’intervention, mais il s’inquiétait des lignes de communication et n’avait qu’un mot d’ordre, « prudence ». Exaspéré, Younghusband se tourna vers les jeunes officiers qui l’entouraient, en particulier le capitaine Frank O’Connor, né dans le comté irlandais de Longford, jeune artilleur arrivé à Darjeeling qui s’était épris du haut pays inconnu situé au nord. C’était le premier, et alors le seul, officier de l’armée britannique capable de converser en tibétain ; on en avait donc fait l’interprète de Younghusband. Si sa présence est à peine mentionnée dans la diplomatie himalayenne de l’Angleterre, il semble bien qu’elle fut constante au cours des vingt années suivantes. Autre jeune officier important, Frederick Marshman Bailey, le découvreur du coquelicot bleu. Surnommé Éric, ayant à peine vingt ans, Bailey était né à Lahore. Son père était lieutenant-colonel dans l’armée indienne. Il se lia avec O’Connor et apprit, comme lui, le tibétain. Il avait attiré l’attention du chef de la mission : n’était-ce pas le genre d’hommes dont l’empire avait besoin sur la frontière ?

L’hiver tibétain ne fut pas moins brutal pour les envahisseurs qu’il l’avait été pour l’armée de Zorowar Singh soixante ans plus tôt. Dans le camp de Tuna, relégué à 5 000 mètres d’altitude sur le plateau battu des vents, les troupes se pelotonnaient autour des feux de bouse de yaks ; une douzaine de sapeurs sikhs moururent de pneumonie. Le lieutenant Arthur Hadow du Norfolk Regiment qui servait la paire de mitrailleuses Maxim de la colonne, dut utiliser du rhum et du kérosène pour empêcher que leur système de refroidissement ne gèle à des températures descendant jusqu’à − 30 °C. (Ces mitrailleuses Maxim auto-alimentées ne laissaient pas de doute sur la volonté britannique d’intimider le Tibet.)

Près des sources chaudes de Chumi Shengo, le dernier jour de mars 1904, alors que la colonne britannique reprenait sa marche vers la ville importante de Gyantse, sa route fut bloquée par 2000 soldats autochtones, dont beaucoup de *dob-dob*, les moines chargés de faire régner l’ordre dans les monastères parfois turbulents. Il y eut une brève rencontre entre le

général tibétain Lading et les chefs britanniques ; puis les assaillants débordèrent les Tibétains pour les contraindre à la reddition. Pas un coup de feu n'avait été tiré. Tandis que les sapeurs sikhs commençaient à désarmer l'adversaire, les officiers britanniques eurent le temps de photographier leurs ennemis, si exotiques d'allure avec leurs mousquets et leurs épées. Puis il y eut un quiproquo et la fusillade commença. Un Sikh fut frappé à la mâchoire et les mitrailleuses Maxim se déclenchèrent. Macdonald signala le lendemain matin à Curzon que ses hommes avaient utilisé 1400 cartouches de mitrailleuse et plus de 14000 cartouches de fusil, ainsi que 50 mortiers d'artillerie. Les Britanniques comptaient une douzaine de blessés, pour la plupart à coups d'épée ou de fronde tandis que Campbell dénombra 628 morts du côté tibétain. Beaucoup avaient été visés dans le dos alors qu'ils se retiraient. Le journaliste du *Daily Mail* qui assista au massacre, s'enquérait : « Pourquoi, au nom de tous leurs Bodhisats et Munis (*sic*) n'ont-ils pas couru ? » Quant aux armes russes modernes : presque rien, une poignée d'armes antiques se chargeant par la culasse et, par la suite, quelques fusils de chasse sans doute acquis des décennies plus tôt.

Younghusband lui-même fut consterné par ce qu'il qualifie dans une lettre à son père de « pure boucherie ». Il rejeta toutefois la responsabilité sur autrui, accusant le général tibétain Lhading de « stupidité crasse et de puérilité », les troupes tibétaines elles-mêmes « d'incapacité, alors même que nos troupes les entouraient complètement, à apprécier la gravité de la situation ». Il blâma également le Dalaï-lama qui, en dernière analyse, était « à l'origine de tous les problèmes et qui méritait qu'on lui botte le train ». Semblables prétextes nous dévoilent tout le grotesque du délire de Younghusband. Il n'avait aucune idée des luttes agitant le système politique dépassé du Tibet, de la marée montante de son nationalisme ni du refus du compromis qui hantait ses dirigeants. Tout ce qu'il voulait, c'était « écraser ces lamas égoïstes, sales et libidineux ». Un préjugé aussi éhonté s'enracinait dans une veine particulière d'évangélisme anticatholique anglais qui repérait à Lhassa des échos de Rome. L'argument de Younghusband, partagé par Curzon, était que les Tibétains, opprimés par la religion, aspiraient à la liberté. Il s'agissait d'une pure invention, utilisée pour justifier le recours aux armes modernes contre des soldats croyant sincèrement que leurs amulettes dévieraient magiquement les balles. Même après le massacre de Chumi Sengo, le courage et le sacrifice naïfs des Tibétains perdurèrent, en impressionnant les renforts britanniques très

nécessaires qui en étaient témoins. Cela ne les empêcha pas de piller tout au long de la route de Lhassa et de renvoyer quatre cents mules chargées d'œuvres d'art et de souvenirs, dont certains ornent toujours les musées britanniques ou des collections privées. Ce qu'on avait présenté comme une démonstration d'autorité s'était mué en exercice ignoble de destruction et de rapacité.

Tandis que Younghusband approchait de Lhassa en triomphe (« le plus grand succès de ma vie »), Curzon était à Londres pour défendre la mission devant un cabinet de plus en plus hostile. La veille de la chute de la ville, le Dalaï-lama, incarnation physique et spirituelle de l'identité tibétaine, s'enfuit avec Dorzhiev vers la capitale mongole d'Oulan-Bator, alors appelée Urga. Son choix avait un sens politique : en évitant la Chine, il affirmait son indépendance ; la ville abritait aussi un consulat de Russie qu'il pourrait consulter. (La présence du Dalaï-lama ne fut pas sans irriter le chef spirituel de Mongolie, le huitième Jebtsundamba Khutuktu, lui-même tibétain, fils d'un chambellan de la suite du Dalaï-lama ; c'était le plus important moine geluk du pays. C'est un personnage équivoque : la vaillante voyageuse britannique Beatrix Bulstrode l'a qualifié en 1919 d'« homme entre deux âges, déjà décrépit, d'aspect bouffi, dissipé, peu ragoûtant ». Au contraire, le voyageur polonais Ferdynand Ossendowski le jugeait « malin, subtil, énergique ». La cécité du moine dans son vieil âge a été attribuée à la syphilis et à l'alcoolisme). En septembre 1904, Younghusband signa un traité à Lhassa en l'absence du Dalaï-lama. Il serait désavoué un an plus tard par le nouveau gouvernement libéral, réticent à toute immixtion impérialiste. (Désaveu moins dû au souci des droits de l'homme qu'au fait que toute immixtion à l'étranger était onéreuse.) À cette date, Curzon avait démissionné de son poste de vice-roi. La missionnaire Annie Taylor, quoique méprisée et moquée par les officiers britanniques, avait assez bien jugé du résultat : « Loin d'être renforcé, le prestige de l'Angleterre a été affaibli tout au long de la frontière indo-tibétaine ; la seule à y avoir gagné est la Chine. »

La Russie et l'Angleterre mirent un terme à leur querelle au Tibet par la Convention anglo-russe de 1907, en convenant de ne traiter avec le Tibet que via la Chine. Dès lors, le Dalaï-lama était quasi obligé de se rapprocher de la Chine. Il retourna momentanément en Amdo, puis décida de se rendre à Beijing, tout en redoutant d'y être détenu. En chemin, il s'arrêta au monastère de Wutaishan où il invita des diplomates étrangers à lui rendre

visite, y compris les Anglais. Cela s'inscrivait dans un effort délibéré pour substituer, à l'isolement volontaire du pays, une implication internationale. Il informa le diplomate William Woodville Rockhill de ses conflits avec les Chinois et déclara que le Tibet « n'avait pas d'amis à l'étranger ». Rockhill lui répondit qu'il se trompait, que le Tibet comptait bien des sympathisants autour du monde, qui voulaient le voir prospérer. Et d'écrire à son ami Theodore Roosevelt, qui accomplissait alors son deuxième mandat présidentiel, que la rencontre avait été « l'expérience la plus unique de sa vie ». Le Dalaï-lama était un homme « à l'intelligence rapide, plein de force de caractère ».

Le lendemain, le lama rencontra le futur président de la Finlande, alors officier de l'armée impériale de Russie, Gustaf Mannerheim : pendant ce temps, l'entourage du lama veillait à ce que les Chinois surveillant le Finlandais fussent refoulés hors de la pièce. Mannerheim, qui était en théorie un voyageur, mais en fait un espion, tenait un journal en suédois de ses voyages en Asie centrale pour ses maîtres pétersbourgeois. Le lama avait demandé au Finlandais s'il avait un message pour lui de la part du tsar. Mannerheim répondit par la négative, mais il lui remit son pistolet pour sa protection. Il s'agissait d'un Browning, pas d'une arme russe ; il lui montra comment le charger. Il nota aussi l'intelligence alerte du Dalaï-lama exilé dans les affaires extérieures. « Il ne ressemble pas à un homme résigné à jouer le rôle que lui attribuera la Chine ; il ressemble plutôt à qui n'attend que l'occasion de confondre son adversaire. »

Quand le Dalaï-lama arriva enfin à Beijing en septembre 1908, il refusa de faire le *kow-tow* devant l'empereur Guangxu et l'impératrice douairière Cixi, lesquels lui dirent clairement qu'il devait regagner Lhassa et y obéir aux *ambans*.

Tant l'empereur que Cixi moururent quelques jours plus tard, le premier empoisonné à l'âge de trente-sept ans. Le lama fut obligé de s'attarder pour le deuil imposé, présence pékinoise qui le rendit visible des diplomates européens pour la première fois. Par hasard, Frank O'Connor se trouvait là aussi, qui accompagnait le jeune prince du Sikkim dans son tour du monde. Ce fut donc le premier représentant du gouvernement britannique à rencontrer le dirigeant du Tibet, ainsi que son conseiller bouriate Agvan Dorzhiev. La rencontre fut cordiale, même amicale ; que les Britanniques se soient alors presque complètement retirés du pays facilitait les choses. Le Dalaï-lama, assisté en coulisses par l'ambassadeur des États-Unis, réussit

aussi à rencontrer l’ambassadeur du Japon, malgré les objections chinoises. La fascination japonaise pour le Tibet avait été nourrie par la parution d’un ouvrage du voyageur Ekai Kawaguchi, *Trois ans au Tibet*. Il y racontait ses expériences et sa rencontre du Dalaï-lama à Lhassa où il avait prétendu être un moine chinois. Quand le lama regagna sa capitale, des conseillers militaires japonais le rejoignirent pour l’aider à moderniser l’armée tibétaine. Cette aide, hélas, arrivait beaucoup trop tard.

*

Peu avant son départ, Curzon avait impulsé le projet d’une expédition sur l’Everest en écrivant à Douglas Freshfield. Lors de l’invasion de Younghusband, les deux capitaines Cecil Rawling et Charles Ryder, futur arpenteur général de l’Inde, avaient eu des aperçus limpides sur le sommet, à une centaine de kilomètres, d’où le vif intérêt du viceroi. Il existe deux approches vers la montagne, depuis le nord et le Tibet, ou par le sud et le Népal. Étrangement, Curzon dans sa lettre suggérait explicitement de prendre langue avec le maharajah du Népal Chandra Shamsher pour solliciter l’accès méridional ; il ne mentionnait pas le Tibet. Il peut avoir estimé qu’en dépit de l’intervention militaire anglaise, l’accès depuis cette direction était peu probable et qu’il valait mieux solliciter son ami Chandra.

L’Alpine Club, enchanté d’un soutien si puissant, entreprit de monter une expédition pour 1907 et son jubilé d’or, en fondant sur la voie tibétaine puisqu’elle paraissait plus commode et mieux connue. Le riche éditeur et membre du club Arnold Mumm proposa de tout financer, pourvu qu’il puisse être inclus dans l’expédition avec son guide suisse. Viendraient avec lui les vétérans de l’Himalaya Tom Longstaff et Charlie « Bruiser » Bruce, avec deux guides alpins, plus neuf des Gurkhas de Bruce. Hélas, les alpinistes avaient accroché leur wagon à une faction politique qui dérailla presque aussitôt. Le nouveau secrétaire d’État à l’Inde était John Morley, sec et livresque, pas homme à comprendre une aventure romantique. Son propre Premier ministre Henry Campbell-Bannerman le qualifia un jour de « vieille fille pétulante ». Des négociations étaient en cours avec les Russes et Morley entendait bien qu’une expédition d’alpinisme ne vienne pas compliquer les choses. Sir George Goldie, le Cecil Rhodes du Nigeria, et alors président de la Royal Geographic Society, écrivit une lettre caustique

au *Times* de Londres, mais en vain : il était impossible de faire bouger Morley. Du reste, un éditorial du *Times* paraissait se ranger de son côté.

Il fit de même obstacle à la suggestion de la voie népalaise. En 1908, alors que le Dalaï-lama se rendait à Beijing, Chandra Shamsher débarquait en Angleterre où il reçut un diplôme honoraire à Oxford, qui lui fut décerné par le vice-chancelier de l'Université, Lord Curzon, lequel entamait sa traversée du désert. Chandra reçut en outre une récompense honorifique de la Royal Geographical Society, mais lorsqu'il rencontra Morley en tête-à-tête, celui-ci l'informa « qu'une très importante société, ladite RGS, » lui avait réclamé le permis d'explorer l'Everest et qu'il l'avait refusé : avait-il eu tort ? Chandra se rangea à son avis. L'isolement du Népal maintenait la bonne réputation des Britanniques parmi les simples sujets népalais, qui se pressaient pour s'agréger à son armée. Si l'on permettait à des alpinistes d'entrer, d'autres les suivraient. « Et l'on ne peut s'attendre à ce que tous les Anglais, Votre Seigneurie, soient des gentlemen. » Avec l'autorisation de Chandra, toutefois, le Bureau de l'Inde (India Office) fit une exception, un lot de consolation pour Curzon. En 1907, Nathu Singh, du *Relevé de l'Inde*, fut le premier étranger à explorer le flanc sud du massif de l'Everest au Népal, dont la Dudh Kosi, la « rivière de lait » qui sourd de ses glaciers. Mumm, Bruce et Longstaff ne se rendirent pas à l'Everest, mais au Garhwal où ils firent leur première vraie ascension du Trisul.

Compte tenu de la désapprobation officielle, approcher l'Everest devint clandestin. Alexander Kellas, le chimiste écossais qui périrait lors de la reconnaissance de 1921, avait un plan secret pour une tentative depuis le nord. En 1913, le capitaine John Noël du Machine Gun Corps fit un voyage secret, par-delà la frontière du Sikkim : il alla un peu plus loin que Rawlings avant lui. Quant à Younghusband (qui allait bientôt succéder à Holdich à la tête de la RGS), ce fut une conférence de mars 1919 consacrée à cette audacieuse aventure qui lui servit de tremplin pour les tentatives des années 1920. En octobre, Curzon fut nommé secrétaire aux Affaires étrangères : c'était l'allié idéal au gouvernement pour mettre les choses en branle. Mais, ironiquement, il faudrait une autre invasion du Tibet pour trouver la clé des portes de l'Everest et pour que la politique britannique prenne une direction neuve et vraiment constructive sous la conduite experte d'un homme, Charles Bell. C'est grâce à sa présence à Lhassa que Younghusband obtint les permissions nécessaires pour aller de l'avant.

*

Peu après le départ des Anglais de Lhassa, fin 1904, un magistrat des Qing, Zhao Erfeng, était arrivé dans l'Ouest du Kham où les empereurs chinois tentaient d'installer des colonies agricoles chinoises parmi les autochtones tibétains. L'initiative avait causé des émeutes et l'assassinat du fonctionnaire responsable de la mise en œuvre de cette politique. Zhao initia une violente campagne pour affirmer le contrôle chinois, d'où de nouvelles révoltes. Un groupe de moines rebelles se réfugia à l'abri des puissantes forteresses du monastère de Chagrenk. Zhao, à force de duperie, les poussa à ouvrir les portes en leur faisant croire que des renforts étaient arrivés. Il fit exécuter les survivants. Sa pacification de Kham lui valut une promotion. En 1909, il réédita cette tactique au royaume naguère indépendant de Derge, « la terre de miséricorde », État majeur de la région de Kham ; il détruisit ce faisant l'important monastère de Drakyap. Les atrocités de ses troupes lui valurent le surnom de « Zhao le boucher ». Cette destruction de la culture tibétaine préfigurait l'ombre bien plus sinistre de la Révolution culturelle. En février 1910, quelques semaines à peine après le retour du Dalaï-lama, Zhao entrait à Lhassa avec 2 000 hommes. Il s'agissait en principe d'inspecter les marchés mis en place par les Britanniques selon un nouveau traité de 1908, mais les Tibétains y virent une démonstration menaçante. Le spectacle de la comète de Halley dans le ciel avait valeur de mauvais présage. Derechef, le Dalaï-lama, à présent trentenaire, fut obligé de s'enfuir, cette fois au Sikkim, hors d'atteinte de la Chine.

Le représentant commercial britannique de Yatung, à la frontière du Tibet et du Sikkim, s'appelait David Macdonald. C'était un civil qui avait pris part à la mission tibétaine de 1904. Il avait remplacé Frank O'Connor comme interprète quand ce dernier tomba malade. Le père de Macdonald était un planteur de thé écossais qui avait abandonné mère (une Lepcha) et fils dans sa petite enfance. Macdonald fut averti par télégraphe de l'arrivée du Dalaï-lama ; il avait ordre de l'aider, tout en conservant une apparente neutralité. Les fonctionnaires chinois, dans l'attente des soldats de Zhao, exigèrent que le lama leur fût livré. Cette même nuit, en pleine tempête de neige, le lama s'échappa par le Jelep La au Sikkim. De là, il se rendit à Darjeeling où l'aimable et compréhensif « politique », Charles Bell, l'accueillit. Bell accompagna son nouvel hôte à Calcutta, où le vice-roi

Lord Minto accueillit le Dalaï-lama avec un profond respect. Il écouta attentivement son appel au secours. Mais le secrétaire d'État à Londres, John Morley, n'y accordait pas la moindre importance. Imitant Younghusband, il ne voyait dans le Dalaï-lama qu'un « animal nuisible » qu'il fallait « laisser mijoter dans son jus ». Pour Morley, l'invasion de la Chine n'était que l'affirmation naturelle de sa souveraineté. Il n'était pas question de fournir une aide, notamment parce qu'elle contrevenait à la Convention anglo-russe de 1907. Il enjoignit au vice-roi de conserver la neutralité la plus stricte. Après l'accueil étonnamment chaleureux qu'on lui avait fait, cette destruction soudaine de ses espérances fut, pour le réfugié, un coup amer. Bell se rappelait que la nouvelle avait « tant surpris et affecté le Dalaï-lama qu'il en perdit la parole durant une bonne minute ou deux ».

Puisque sa capitale était occupée par l'armée brutale des Qing, puisque l'Angleterre restait apparemment indifférente, le Dalaï-lama se tourna vers la Russie. Mais l'humeur politique avait changé ; il fut poliment éconduit. Il songea à gagner Beijing depuis la Chine pour solliciter directement l'empereur. Or, la situation chinoise se détériorait si vite qu'il n'avait guère d'autre choix que de demeurer sous protection anglaise, se rendre en pèlerinage à Kapilavastu, cadre de l'enfance du Bouddha, et Bodhgaya où il atteignit l'illumination, avant de s'installer à Kalimpong, à l'est et tout près de Darjeeling.

L'un de ceux qui avaient rejoint le Dalaï-lama en exil était le diplomate et militaire Dasang Damdul, qui avait contenu les soldats chinois devant le gué de la rivière Chaksam pendant que le lama s'enfuyait à travers le Tibet. Il avait tué quelque 70 Chinois. Alors âgé d'une vingtaine d'années, le modeste Dasand Damdul allait prendre femme dans la puissante famille Tsarong. Il adopterait le nom et les titres afférents, notamment celui de Shap-pe. Bien vite, ce fut le personnage politique le plus important en ce début de XXe siècle tibétain. Le Dalaï-lama l'appelait « Chensel », c'est-à-dire « visible », parce qu'il était toujours là. Plus que quiconque, Tsarong Shap-pe (comme on l'appelait) partageait la vision de son maître d'une nation moderne plus apte à se jouer des menaces étrangères. Il deviendrait le meilleur ami de l'Angleterre au Tibet, « le seul qui fût vraiment bien réveillé à Lhassa », selon le professeur Frank Ludlow basé à Gyantse. À l'automne 1911, il fut dépêché à Shigatse pour orchestrer une révolte contre les Chinois au moment où leur capitale s'effondrait, ce qui ouvrit la voie au retour du Dalaï-lama.

Lors de son exil à Kalimpong, le Dalaï-lama s'était profondément attaché à Charles Bell. Ce dernier, au contraire de nombre de ses compatriotes, était très intéressé par la culture tibétaine. Il comprenait aussi bien que les Chinois que le Dalaï-lama, en tant qu'incarnation de Chenrezig, était la divinité protectrice de son pays, le personnage décisif de sa politique, quoi qu'en pensât son patron Lord Morley. Né à Calcutta en 1870, Bell avait été élevé à Winchester puis à New College, à Oxford, avant de suivre les traces de son père Henry dans la haute fonction publique indienne. Il appartenait donc à la minorité des « politiques » civils, traités de bureaucrates (« *babu* ») par leurs collègues militaires ; ce n'était pas le genre de gaillard audacieux exigé par un poste frontalier. Il avait auparavant été posté au Bihar et en Orissa, mais le moment excitant de sa carrière fut cette affectation à Darjeeling où le monde tibétain le captiva totalement. Bell ne faisait pas que parler couramment le tibétain, il écrivit un *Manuel de tibétain parlé*. Quand, selon les termes du traité signé par Younghusband, la vallée de Chumbi était passée sous contrôle britannique, Bell en avait reçu la charge avant de devenir « politique » pour le Sikkim, le Bhoutan et le Tibet à la suite de Claude White, lequel était plus préoccupé de sa retraite que du destin politique de l'Himalaya. L'exil du Dalaï-lama en 1910 fut un moment de bonne fortune pour toutes les parties prenantes. Bell allait devenir l'inspirateur compréhensif d'une nouvelle politique britannique au Tibet.

En septembre 1913, il arriva à Shimla pour conseiller le nouveau secrétaire aux Affaires indiennes, Sir Henry McMahon, chargé de superviser la dernière tentative de tracer la frontière entre l'Inde et le Tibet. Les négociations furent complexes et la Chine finit par refuser de signer, au contraire du Tibet, car l'accord portait la marque des idées de Bell. Les agences commerciales arrachées par les Britanniques étaient conservées. Bell persuada aussi le principal négociateur tibétain, Longchen Shatra, diplomate chevronné ayant une longue pratique, parfois douloureuse, des Anglais, de céder la ville stratégique de Tawang, naguère considérée comme partie intégrante du Tibet, au gouvernement anglo-indien. Bien que le Tibet obtînt des fusils et des munitions en compensation, les dignitaires de Lhassa furent scandalisés. Les Tibétains continuèrent de gérer la ville, mais son statut, aujourd'hui dans l'État indien d'Arunachal Pradesh, n'a cessé d'être une pomme de discorde depuis et fut l'une des causes du conflit entre la Chine et l'Inde devenue indépendante en 1962. Il est clair par

ailleurs que Bell, tout « tibétanisé » qu'il fût, n'oubliait pas qu'il servait le Raj. Après quoi il continua à soutenir l'effort du Dalaï-lama pour moderniser le Tibet et son armée, bien que la Grande Guerre limitât l'accroissement du soutien militaire britannique. Une armée plus efficace, soutenue par l'étranger, menaçait la puissance monastique : c'était le fourrier du monde moderne et la base d'un pouvoir de substitution.

Ce que Bell souhaitait vraiment, c'était visiter Lhassa, ce qu'aucun officier britannique n'avait fait depuis la mission de Younghusband. Lorsqu'il prit sa retraite en 1918 pour se concentrer sur ses études tibétaines, on put croire qu'il avait manqué l'occasion. Le Dalaï-lama faisait une interminable retraite et la convention de Shimla de 1914 semblait avoir épuisé l'intérêt britannique pour la région. C'est alors que les implications de la révolution russe apparurent au grand jour. Les Bolcheviques déchirèrent les traités tsaristes, en ouvrant à nouveau la porte à une visite britannique. Le remplaçant « politique » de Bell démissionna à l'improviste et l'on réaffecta Bell qui était resté dans les parages. Surtout, dans l'intérêt de l'expédition vers l'Everest, Curzon fut nommé secrétaire d'État en octobre 1919 et Bell put faire entendre ses arguments, réfléchis et patients, pour une mission à Lhassa. Puis, alors qu'il attendait de savoir, dans les bois environnant Yatung, si son souhait était exaucé, un émissaire de l'expédition de reconnaissance de l'Everest, prévue pour 1921, survint pour défendre la cause des alpinistes.

Charles Howard-Bury était un riche propriétaire terrien irlandais doublé d'un haut gradé de l'armée britannique ; il avait en conséquence l'argent et le prestige nécessaires pour réussir une campagne d'influence. Après avoir servi sur la Somme, avoir été capturé lors de l'offensive allemande du printemps 1918, il était libre depuis à peine trois mois quand il écrivit à Arthur Hinks, secrétaire du Comité pour l'Everest, pour proposer ses services – à ses frais. Un an plus tard, alors que Younghusband poussait à la roue, on avait sollicité Howard-Bury pour tenter de changer le point de vue des autorités anglo-indiennes. Les choses commençaient mal : à son arrivée à Shimla en juillet 1920, il sentit qu'une grande décision (elle concernait l'armement du Tibet) était imminente mais que l'Everest y était plus qu'accessoire. Il était aussi clair que Charles Bell, soucieux de sa propre mission à Lhassa, détenait la clé pour le Tibet mais qu'il n'était pas favorable. « Plus j'entends parler de Bell, moins je redoute qu'il nous aide », écrit Howard-Bury à Younghusband. « Tout le monde dit que c'est

un interlocuteur très ennuyeux parce qu'il est très lent, très prudent et ne fait aucune erreur. » Fin juillet, le Bureau de l'Inde à Londres avait officiellement refusé sa permission, mais Younghusband n'en demanda pas moins à Howard-Bury de rendre visite à Bell à Yatung. Quand Howard-Bury le retrouva à déjeuner, Bell « déclara qu'il pouvait interroger le gouvernement tibétain le jour même et qu'il était bien certain qu'il permettrait l'expédition, mais il ne pensait pas qu'elle fût opportune ».

Il est tout à fait possible qu'il se servît de Howard-Bury pour envoyer un message à Curzon via Younghusband : si le gouvernement de Sa Majesté voulait voir des alpinistes britanniques au Tibet – et Curzon avait publiquement soutenu ce projet – alors il devait envoyer Bell à Lhassa. À la mi-octobre, Bell obtint sa permission et le 17 novembre 1920, jour soigneusement choisi car favorable pour l'astrologie tibétaine, il arrivait dans la ville sainte, en concrétisant une ambition à laquelle il avait travaillé pendant plus d'une décennie.

Moins d'un mois plus tard, les alpinistes avaient leur permission pour l'Everest. Le chef de la reconnaissance de 1921 fut Howard-Bury, en récompense de ses efforts. C'était une manière de reconnaître que l'exploration pouvait avoir un sens diplomatique. L'alpiniste Bruce n'était pas diplomate. Mallory entra alors en scène et donna un statut légendaire à ces premières expéditions sur l'Everest. « Accomplir un tel exploit, avait déclaré Younghusband lors de son premier discours à la RGS, élèvera l'esprit humain. Il donnera à l'humanité le sentiment que nous dominons la Terre, que nous acquérons une vraie maîtrise de notre environnement. »

Venant après le plus sanglant conflit de l'histoire, face à la marée montante du modernisme et de l'aliénation urbaine, son message semblait être l'écho d'un autre monde.

*

Charles Bell resta un an à Lhassa, bien après que la question de l'expédition eut été réglée et contrairement aux vœux de ses supérieurs. Dans l'intervalle, il rebâtit les relations anglo-tibétaines en cimentant son amitié avec le Dalaï-lama. Bell affirma toujours qu'il s'était installé au Tibet pour avancer ses plans. Il citait un dignitaire monastique qui déclarait : « Quand un Européen est chez nous, je sens qu'il est européen et que nous sommes

tibétains ; quand Lönchen Bell est chez nous, je sens que nous sommes tous ensemble tibétains. »

Ce qui ne signifie pas que Bell ne fût pas contesté. Les conservateurs du pays l'associaient à l'influence modernisatrice de Tsarong Shap-pe, le chef de l'armée. Au grand festival de prière de Monlam Chenmo, pour la nouvelle année tibétaine début 1921, Bell vit des affiches exigeant son assassinat. Son acquisition sournoise de Tawang pour l'Inde britannique, lors de l'accord de Shimla, avait en outre contrarié les moines du puissant monastère de Drepung qui avaient perdu un avant-poste lucratif. À mesure que l'Angleterre développait une relation plus étroite avec le Tibet, elle trouva le moyen de distraire de l'argent vers les monastères et d'acheter, dans une certaine mesure, leur consentement. Pourtant, c'était les institutions mêmes dont Bell pensait qu'elles pouvaient seules garantir l'indépendance du Tibet face à la Chine.

L'éducation était une autre cause de friction. Le gouvernement anglo-indien, à la requête du Dalaï-lama, tentait de promouvoir les valeurs des écoles privées britanniques au Tibet. En 1913, quatre garçons tibétains, issus de familles puissantes, furent envoyés à Rugby en Angleterre. Chacun acquit un savoir-faire qui serait utile pour le processus de modernisation de son pays. L'un, Khyenrab Kunzang Mondo, étudia l'ingénierie minière dans un village minier du South Yorkshire, mais il serait plus tard célèbre pour son exploitation de la population locale, une fois gouverneur au Tibet occidental. Rigzin Dorje Ringang fut celui qui séjourna le plus longtemps en Angleterre, pour étudier l'ingénierie électrique. Il rentra chez lui assez armé pour construire une petite usine hydroélectrique qui permit d'électrifier le palais d'été du Dalaï-lama, le Norbulingka. Dix ans plus tard, à la suite de la visite de Bell, on adopta une autre approche, cette fois au Tibet même. Un professeur, Frank Ludlow, du service éducatif de l'Inde, se présenta à l'agence commerciale de Gyantse pour ouvrir une petite école anglaise.

Ludlow était un homme sensible et capable, un naturaliste averti ayant étudié à Cambridge avec le père du chasseur de plantes Frank Kingdon-Ward. Il allait passer sa vie à la frontière en associant diplomatie, histoire naturelle et exploration. Il arriva à Gyantse en août 1923, plein d'optimisme, mais il fallut employer des trésors de patiente persuasion pour attirer des élèves dans un cadre aussi neuf qu'étranger ; l'école finit par ouvrir en décembre avec treize enfants, chiffre qui doublerait plus tard. Une

nouveauté qui réussit fut celle du football. Ludlow avait apporté quelques ballons, mais il dut bientôt les remplacer. Il donna aussi à ses élèves un maillot de football aux couleurs monastiques, jaune et bordeaux, car le grand manteau tibétain (*chuba*) n'était guère pratique pour courir. Quant à lui, il se contentait du rôle d'arbitre, car il se rendait compte qu'à cette haute altitude il ne pouvait courir plus de vingt mètres sans perdre tout à fait son souffle.

Las, son école allait être victime de la dégradation de la relation entre l'Inde britannique et le Tibet qui figerait les progrès de Charles Bell et qui interromprait l'accès à l'Everest durant des années. On le verra, c'est à l'expédition de 1924 qu'on imputa la rupture des relations, mais la vraie cause était bien plus profonde. Si les disparitions de George Mallory et de son camarade de cordée Andrew Irvine captivèrent l'attention du public, 1924 fut une année exceptionnellement dramatique à d'autres égards. Au début de l'année, le Panchen-lama, qui avait si souvent menacé l'autorité du Dalaï-lama, s'enfuit du monastère de Tashilhunpo de Shigatse pour s'exiler en Chine. Puis un conflit éclata à Lhassa entre la faction modernisatrice, associée aux Anglais, et les dignitaires monastiques, de plus en plus hostiles à l'essor des aptitudes militaires voulues par l'Angleterre de manière à faire du Tibet un État tampon efficace. Au cœur de cette âpre lutte pour le contrôle, on trouvait le nouveau « politique » au Sikkim, expert en renseignements et manipulation politique, Frederick Marshman Bailey.

Eric Bailey ne versait pas dans la méthode de « tibétanisation » de Charles Bell pour promouvoir les intérêts de leur pays. Bien qu'il parlât posément, c'était un militaire qui conservait sa dignité en toutes circonstances, l'un des jeunes officiers de Younghusband pendant la campagne de 1904 et un explorateur aussi, qui fit un célèbre voyage vers les sources du Brahmapoutre ou Yarlung Tsangpo. Pendant la Première Guerre, il avait été gravement blessé sur le front ouest, avait servi avec les Gurkhas à Gallipoli, puis fut envoyé en mission secrète à Tachkent pour évaluer les intentions du nouveau gouvernement bolchevique de Moscou en Asie centrale. Lorsqu'il eut besoin de rentrer, il se grima en bureaucrate de l'armée albanaise et persuada la Tcheka, le service secret bolchevique, de l'aider à repérer des espions britanniques à Boukhara. En route, il reçut un télégramme de son officier traitant lui demandant d'identifier un fameux agent britannique du nom de Bailey…

Bell avait écarté l'hypothèse d'une influence soviétique au Tibet, mais Bailey et son ancien patron et camarade Frank O'Connor étaient persuadés que la nouvelle Union soviétique chercherait à saper les intérêts britanniques dans la région : les Russes avaient sans doute leurs espions à Lhassa. Tous deux recommandaient une politique « volontaire » plus agressive, comme leur vieux chef Younghusband. Bell redoutait peut-être l'impact qu'elle aurait sur ses efforts prolongés pour établir des relations plus étroites. Quand Bailey, désireux de se rendre au Tibet, arriva au Sikkim en 1921, Bell, qui se trouvait encore à Lhassa, le tint à distance. Cette rebuffade suscita une violente haine de Bailey, qu'il garda secrète en général, mais qui transparaît dans une lettre à sa mère. « C'est, écrit-il, un complet imposteur qui a réussi en se haussant du col. Il a tout fait pour me compliquer la tâche ici – car il rechignait à partir au bout de quinze ans. Je voulais me rendre à Lhassa en 1921 et qu'il me présente au Dalaï-lama et à d'autres à Lhassa, mais il a refusé que je vienne… Après sa retraite, il a tenté de poursuivre sa correspondance avec le Dalaï-lama ; ce qui me complique les choses ici car ils ne comprennent pas vraiment qu'un homme est fini quand il a pris sa retraite. »

Bailey écrivait en novembre 1924, peu après être revenu de Lhassa, à l'orée d'un soudain refroidissement des relations diplomatiques entre le Tibet et le gouvernement de l'Inde britannique, processus qui anéantit le bon travail accompli par Bell qu'on méprisait. Ce revers allait interrompre les tentatives d'ascension de l'Everest ; il résultait des efforts de Bailey d'orienter l'élite tibétaine vers les intérêts impériaux britanniques pour les détourner de la menace communiste. Le dispositif sécuritaire du Tibet était au cœur de ces efforts : Bailey aspirait à l'évaluer et à le modeler. À la différence de Bell, il ne disposait pas de la permission nécessaire de ses supérieurs pour visiter le Tibet par lui-même. Influencer la politique du pays à distance était difficile et Bailey devait faire preuve d'imagination, comme il l'avait fait à Tachkent.

En octobre 1922, George Pereira, ancien général de l'armée britannique, arrivait à Lhassa, après avoir traversé la Chine et le plateau tibétain. Ancien attaché militaire à Beijing avant-guerre, il parlait couramment le chinois. Le vieux soldat s'était engoué du Tibet sur le chemin de la capitale. « J'ai vu les enfants courir partout, jouer, ai entendu les rires des anciens : la paysannerie tibétaine sembler respirer une insouciance très différente de la vie des villages chinois. » Qualifié de « voyageur privé », Pereira était en

fait un vieil ami de Bailey qui avait personnellement préparé son voyage, sans en informer ses supérieurs à Calcutta. Le général faisait son vieux travail d'attaché militaire et tenait Bailey informé de l'état de l'armée locale : il rencontra son chef, Tsarong Shap-pe. Au lendemain de son départ de Lhassa, lors d'un voyage de retour fatal, le gouvernement tibétain sollicita le concours des Anglais de l'Inde pour créer une force de police moderne, projet lancé par Bell mais qui n'avait pas abouti. Au contraire, la politique de Bailey semblait avancer.

Quelques semaines plus tard, cependant, un autre Blanc se présentait à Lhassa, sans avoir été invité. Sa présence allait pointer l'évanescence de l'influence britannique à Lhassa. William McGovern était un jeune conférencier américain, enseignant à la School of Oriental Studies de Londres. Il avait fait partie d'un groupe officiel de chercheurs arrivé à Gyantse, qui s'était ensuite vu refuser l'accès vers Lhassa, surtout par suite de l'intervention d'Eric Bailey. Le Bureau de l'Inde à Londres avait câblé à Bailey pour l'avertir – bien que le groupe comprenne des diplômés de l'Université d'Oxford, ils « avaient le pied fourchu » – en d'autres termes, c'étaient des sympathisants communistes. Bailey ne le tolérerait pas et ils furent dûment rappelés en Inde. McGovern refusa d'obtempérer : il retraversa plus tard la frontière, sans permission et déguisé, pour atteindre la capitale en février 1923. Quand les moines apprirent sa présence en ville, ils lapidèrent son logement et l'intrus fut bientôt raccompagné en Inde. Bailey, comme d'autres « politiques », dont Bell, furent très mécontents de voir l'Américain publier un compte rendu de son voyage, compte rendu qui révélait l'existence d'une faction prochinoise à Lhassa. En représailles, Bailey demanda au secrétaire du Comité pour l'Everest, Arthur Hinks, en échange du soutien qu'il lui avait apporté, de salir la réputation de McGovern dans le journal de la RGS.

La personne chargée par le gouvernement indien d'aider les Tibétains à créer une force de police moderne était un autre vétéran de la mission de Younghusband de 1904. Sonam Wangfel Laden La, désormais âgé de quarante-six ans, avait grandi dans le monde du renseignement britannique dans l'Himalaya. Neveu d'un célèbre *pandit*, son premier emploi à dix-huit ans avait consisté à en servir un autre, Sarat Chandra Das qui compilait son dictionnaire tibétain. Après quoi Laden La entra dans la police de Darjeeling où il accomplit plusieurs missions délicates, comme tenir à l'œil le Panchenlama en pèlerinage en Inde, à l'époque où les Anglais songeaient

à créer de toutes pièces un État à partir du siège du Panchen-lama à Shigatse. Par la suite, Laden La fut chargé de la sécurité du Dalaïlama pendant son exil et l'un des quatre gardes choisis pour escorter les quatre jeunes Tibétains au collège de Rugby. Lorsqu'il entra à Lhassa en août 1923, les rivalités de factions constatées par McGovern devenaient critiques : Bailey devait espérer que la présence du policier dans la ville renforcerait la position britannique.

Laden La eut vite édifié un embryon de police en se liant avec le chef de l'armée, Tsarong Shap-pe. Quelle était la nature de leur plan ? La réponse reste controversée, mais quelques documents indiquent que, soit au début de l'été 1924, alors que Mallory était sur l'Everest, ou quelques semaines plus tard, tous deux convinrent d'abattre le gouvernement religieux établi pour lui substituer un régime plus progressiste et laïc, tandis que le Dalaï-lama resterait l'emblème national gérant les monastères. Bien qu'il ait prétendu l'ignorer, il paraît probable qu'Eric Bailey, officier de renseignement aussi expérimenté qu'informé de la région, ait eu connaissance du plan. Il arriva lui-même à Lhassa plus tard dans l'été et tint des réunions avec Tsarong et Laden La. Savait-il à l'avance ce que les deux hommes mijotaient ? C'est une autre affaire. Bien plus tard, quand une version des événements fuita dans la presse britannique, Bailey défendit Laden La devant ses supérieurs, chose qu'il n'eût peut-être pas faite si le policier avait agi seul.

Au départ de Bailey, Tsarong l'imita. Mais à son retour à Lhassa, à l'automne, Tsarong découvrit qu'il n'était plus chef de l'armée et que ses adjoints préférés avaient été dispersés dans des endroits reculés du pays. L'avait remplacé un aristocrate doté d'un grand sens politique, Lungshar, qui était déjà grand ministre du Trésor, un *tsipon*. Laden La et lui n'étaient pas en bons termes ; Lungshar s'était rendu en Europe avec les élèves de Rugby et il avait rencontré, sans l'aval de Lhassa, l'ambassadeur de Chine, ce que Laden La avait rapporté à ses supérieurs. Conscient de la fragilité de sa situation, Laden La se replia en Inde où il est réputé avoir subi une dépression nerveuse. À mesure que se poursuivait la purge de l'armée tibétaine, un moine bhoutanais, Pema Chandra, qui avait travaillé pour Laden La à Lhassa, prit aussi la décision de s'enfuir. Des soldats tibétains le rattrapèrent avant la frontière. On rapporta sa tête à Lhassa où on l'exposa avec une pancarte l'accusant de détournement et d'avoir diffamé le Dalaï-lama. Frank Ludlow, qui enseignait toujours à Gyantse, commença

d'entendre dire qu'on allait fermer son école. L'épée de Damoclès s'abattit finalement en 1926, notamment à cause de « la bêtise de Laden La, Tsarong et d'autres à Lhassa en 1924 » comme le dit Ludlow. Que le projet de coup d'État de Tsarong et Laden La eût été sérieux ou pas, il avait suffi à aliéner les dignitaires du pays contre l'Angleterre et son soutien aux modernisateurs. Les efforts de Bailey avaient avorté et il se retrouvait seul.

L'aventure de l'Everest, bien malgré elle, fut victime du gel de l'atmosphère diplomatique. En novembre 1924, Bailey reçut une lettre d'Arthur Hinks sollicitant son aide pour obtenir des Tibétains la permission d'une autre tentative en 1926. Après avoir aidé Bailey et dénigré l'universitaire McGovern, il aurait pu espérer une réaction plus positive. Mais Bailey câbla en retour qu'une permission sur l'Everest était improbable. Il affirma que Lhassa s'était offusqué du film de John Noel sur l'expédition, *The Epic of Everest*, notamment d'une séquence où l'on voyait un vieux Tibétain manger les poux sur la tête d'un enfant. Il fit suivre ce mot d'une lettre expliquant que le gouvernement tibétain n'avait pas apprécié que Noel ait loué les services d'un groupe de lamas du monastère de Gyantse. Il les avait ramenés en Angleterre pour danser, afin d'ajouter une dimension de spectacle vivant et exotique aux projections d'un film d'apparence sévère et austère. On ne voyait pas en quoi des lamas jouant des trompettes taillées dans des fémurs, dans les cinémas provinciaux, pouvaient tenir du cauchemar diplomatique – ils effectuaient régulièrement ces tournées en Inde – mais Bailey était catégorique : « l'affaire des lamas danseurs » avait tout rendu impossible. Quand il se rendit compte qu'on n'avait pas remis les passeports adéquats aux lamas, malgré la demande de Noel, il saisit sa chance. Il obtint du Bureau de l'Inde à Londres qu'il s'abatte sur le Comité pour l'Everest avec une fureur glacée. Il n'y aurait plus d'expéditions sur l'Everest à court ou moyen terme.

John Noel savait parfaitement que la demande d'expédition avait été bloquée par Bailey et non les Tibétains. Il ne s'expliquait pas pourquoi. Bailey avait été le protégé de Younghusband dont l'Everest était le rêve. L'ami de Bailey, Henry Morshead, avec qui il avait partagé l'aventure de la gorge du Tsangpo, avait fait partie de la reconnaissance de 1921 sur l'Everest. Quoi qu'il pensât de ses pairs explorateurs, Bailey leur était d'ordinaire très secourable. À l'été 1924, il avait assisté Frank Kingdon-Ward et Lord Crawdor comme ils se préparaient à suivre ses traces et résoudre l'énigme de la source du Tsangpo. Il avait accueilli la voyageuse

mystique Alexandra David-Néel à la résidence de Gangtok après son voyage clandestin à Lhassa. Nul ne comprenait que l’affaire des lamas danseurs était la meilleure excuse pour justifier la réalité. La politique de Bailey avait échoué et ses relations avec le Tibet étaient quasi inexistantes.

Il faudrait encore deux ans avant que la nouvelle de la tentative de coup d’État estival atteigne le monde extérieur : Bailey serait alors à la fin de sa mission. En 1928, son successeur arriva à Gangtok. Leslie Weir avait été agent commercial à Gyantse pendant l’exil du Dalaïlama. Il connaissait le Tibet. C’était aussi un admirateur de Charles Bell, « son gourou ». En prenant ses fonctions, il découvrit que le prestige de l’Angleterre avait tristement reflué depuis sa dernière visite. Eric Bailey, entre-temps, s’était transporté, avec ses nombreux secrets, au poste confortable du Cachemire puis finalement, à Katmandou, pour être le représentant de la Grande-Bretagne.

17

Les utopies

Le 16 août 1936, l'alpiniste allemand Günter Dyhrenfurth pénétrait dans le stade olympique de Berlin, construit par Albert Speer, pour recevoir le prix d'alpinisme du Comité olympique international, une médaille d'or. Le fondateur et président des Jeux modernes, le baron de Coubertin, entendait honorer la meilleure ascension des années précédant chaque Jeux (tout comme la chasse et l'aviation). D'autres membres du Comité étaient plus réservés : la médaille avait été décernée pour la première fois aux premiers Jeux d'hiver de 1924, à Chamonix, vingt-huit ans après la résurrection des Jeux d'été. Cette année-là, Edward Lisle Strutt, chef de l'expédition de 1922 à l'Everest, reçut les médailles au nom des Anglais et des Sherpas, dont sept étaient morts sous une avalanche. Après quoi, la médaille d'alpinisme chancela plus ou moins. Dyhrenfurth et sa femme Hettie furent choisis en 1936 pour une expédition réussie au Karakoram deux ans plus tôt. Hettie était au nombre des alpinistes qui firent la première ascension du Sia Kangri, et pulvérisa le record d'altitude féminin détenu par Fanny Bullock Workman depuis 1905.

Dyhrenfurth faillit bien ne pas participer à la cérémonie de clôture, qui comportait une parade de porte-drapeaux abaissant leurs drapeaux nationaux sous le regard attentif d'Adolf Hitler, bras levé pour le salut nazi. (Il était si semblable au salut olympique que ce dernier n'y survécut pas). Bien qu'il fût averti de ce prix à l'avance, l'invitation officielle, envoyée par télégramme, n'arriva à la nouvelle adresse de l'alpiniste, en Suisse, que

la veille. Ce n'était pas par négligence. Dyhrenfurth était un *Mischling*, « mi-aryen mi-juif », qui avait quitté son poste de professeur de géologie à l'Université de Breslau (l'actuelle Wroclaw) dès 1933, en signe de protestation après l'élection de Hitler. Hettie elle-même était issue d'une importante famille juive d'industriels silésiens. C'était une championne de tennis, pleine de courage en montagne malgré son petit gabarit. Elle détestait les conventions. En 1930, alors qu'elle rejoignait l'Inde en bateau pour s'agréger à l'expédition de son mari sur le Kangchenjunga, elle avait été réprimandée par l'alpiniste britannique Frank Smythe : comment osait-elle danser avec des Indiens, « chose impossible pour une dame » ? Elle lui sourit poliment et continua à danser.

Elle décida de ne pas accompagner son mari à Berlin, en partie par haine de l'antisémitisme nazi. Son fils Norman, encore adolescent, avait été harcelé plus tôt dans l'année, alors qu'il était assistant du film tourné sur les Jeux d'hiver de Garmisch-Partenkirchen (les Jeux d'été et d'hiver se sont déroulés la même année jusqu'en 1994). Mais c'était aussi à cause du cameraman du film, Hans Ertl, qu'elle s'attardait en Suisse. Ce dernier, jeune alpiniste ambitieux devenu cinéaste, avait également participé à l'expédition du Karakoram. Il avait pour mission de filmer en haute altitude pour le producteur finançant l'entreprise.

Leur itinéraire leur avait fait traverser le Cachemire et longer l'impressionnant monastère bouddhiste de Lamayuru au Ladakh, mais malgré ce site et d'autres semblables, le film, *Der Dämon des Himalaya*, fut congrûment éreinté. Cela n'empêcha pas un autre cinéaste, Andrew Marton, de le refaire à Hollywood après-guerre, sous le titre *Storm over Tibet*, en utilisant l'épreuve originale.

Au cours de l'expédition, Hettie et Ertl étaient devenus amants. Ce dernier, honteux d'avoir trahi l'esprit d'équipe, décida d'avouer sa faute au mari trompé, lequel, bien plus grand que le fautif, le saisit par les épaules et le rassura : « Ce sont des choses qui arrivent, mon jeune ami. » Günther Dyhrenfurth aimait que tout soit ouvert : les mariages, les montagnes ou les frontières. Mais telle n'était plus la mode, en Europe. Ertl se trouvait alors à Berlin où il assistait Leni Riefenstahl, autre ancienne passion, pour son hymne au fascisme *Les Dieux du stade*, à la technique éblouissante. Hettie n'avait aucune envie de revoir l'un ou l'autre. L'année suivante, à présent séparée de son mari, elle partait pour les États-Unis, bientôt rejointe par son fils Norman.

Pendant que l’essor du nationalisme d’extrême droite imprégnait chaque aspect de la vie européenne, y compris l’alpinisme, un autre genre d’orage politique grossissait en Inde. Le mouvement de désobéissance civile de Gandhi, avec d’autres mouvements indépendantistes, commençait d’étouffer un Empire britannique faiblissant, certains foyers étant déjà intenses dans l’Himalaya, comme Darjeeling. Le changement arriva plus lentement dans les montagnes. Au Népal, la poigne de fer de la dynastie Rana commençait à s’effriter après la disparition de l’allié de Curzon, Chandra Shamsher, mais l’absence d’une grande classe moyenne éduquée signifiait que la contestation du *statu quo* était aussi délicate que dangereuse.

Au Tibet, la classe politique était entièrement occupée à trouver un nouveau Dalaï-lama après la mort, fin 1933, de l’énergique Thubten Gyatso. Le Tibet se ressentait encore d’une désastreuse guerre frontalière avec l’armée du parti nationaliste chinois, le Kuomintang, commandée par un seigneur de guerre musulman, Ma Bufang. Depuis l’effondrement de la dynastie Qing en 1911 et la proclamation d’une république l’année suivante, la Chine était la proie de la guerre civile et des seigneurs de guerre. Le Kuomintang, dirigé par Chiang Kaishek, s’était employé à réunifier le pays dans les années 1920 ; il tentait à présent de retrouver de l’influence dans ses colonies périphériques comme le Tibet. D’autres guerres frontalières s’ensuivirent et la détérioration des relations tibéto-chinoises suscita l’amélioration des rapports entre Inde et Tibet, dont l’octroi du premier permis d’ascension sur l’Everest en neuf ans.

Les conservatismes n’en demeuraient pas moins puissants. Outre les changements politiques qui suivirent la Grande Guerre en Europe, la fin des empires et l’essor des nationalismes, les progrès technologiques rendaient le monde plus rapide, plus petit et plus matérialiste. Quand George Mallory fit sa première expédition sur l’Everest, les avions étaient en toile et voyager onéreux. Les stations de radio étaient quasi inconnues et rares. Les films, tel *The Epic of Everest* de John Noël, étaient muets. Une décennie plus tard tout avait changé. Si le Jeudi noir de Wall Street avait plongé dans la misère bien des ouvriers, la modernité se mit à créer des avenirs qui semblaient aliénants, presque inhumains. Pendant un moment, en Occident, l’Himalaya parut un lieu suspendu dans le temps, un monde lumineux perdu au-dessus des nuages noirs menaçant de guerre. Les années 1930 furent l’âge d’or de l’alpinisme himalayen : un ultime regard sur le vieux monde avant que

l’orage crève et qu’il disparaisse à jamais. Pour les populations du cru, ce furent aussi les dernières années de régimes dépassés qui n’avaient que trop longtemps retardé les peuples himalayens.

*

Quelques semaines après la remise de la médaille de Günter Dyhrenfurth à Berlin, Tom Longstaff reçut un télégramme laconique sur l’île de Shetland : « Deux ont atteint le sommet 29 août ». L’alpiniste vétéran, dont la carrière remontait presque au début des ascensions himalayennes, était désormais sexagénaire, sa célèbre barbe rousse grisonnait, mais il restait aussi intéressé et enthousiaste que jamais et savait exactement ce que signifiait ce message. On avait gravi la Nanda Devi. Aucune montagne ne lui importait davantage. Des années avant qu’il atteigne l’Himalaya, il y avait aspiré. Après une vie de voyage en montagne, une expédition sur l’Everest en 1922, il considérait toujours que le Garhwal, où se situait la Nanda Devi, était « le plus beau pays » de toute la haute Asie, « un ensemble de délices insurpassable ailleurs ». L’idée que ce sommet ait été gravi l’emplissait d’effroi, c’était « un sacrilège trop affreux à imaginer ». En même temps, la concision du télégramme le rassurait. Il n’était fait mention d’aucun nom, d’aucun héros conquérant : « C’était un signe d’humilité, pas d’orgueil ».

À certains égards, Longstaff était typique de son temps et de son milieu, en homme formé à Eton et à Christ Church. En route pour l’Everest en 1922, par exemple, il fut enchanté de l’arrestation de Gandhi pour sédition, « une excellente nouvelle pour tout le monde ». Mais quand il s’agissait d’alpinisme, nul n’était aussi réfléchi et progressiste. Une expédition mastodonte à l’Everest était beaucoup moins séduisante qu’un petit groupe d’amis évoluant aussi légèrement que possible sur les montagnes. C’était presque un article de foi. En 1905, il avait grimpé à partir de la vallée de Johar à l’est de la Nanda Devi pour atteindre une corniche, d’où dominer une vallée sublime et cachée, un sanctuaire aussi ravissant qu’inaccessible. Longstaff y retourna en 1907 pour une autre tentative. Il gravit le pic voisin du Trisul, tenu pendant vingt et un ans pour le record d’altitude, mais le sanctuaire de la Nanda Devi restait inviolé. Il y eut d’autres tentatives dans les années 1920, mais ce n’est qu’en 1934 qu’un groupe parvint à crapahuter par la difficile gorge de Rishi pour atteindre le pied de la montagne : deux alpinistes anglais, Eric Shipton et Bill Tilman, et trois

porteurs, des « copains » comme les appelait Tilman : Ang Tharkay, Psang Bhotia et un cousin du premier, Kusang.

Shipton et Tilman : un montagnard associe aussi facilement ces noms qu'un autre Lennon et McCartney, qui renvoient à une méthode d'aventure légère mais ambitieuse, à l'union paradoxale de l'expansif et du discret. La Nanda Devi était le projet de Shipton. En 1933, il avait abordé l'Everest, dans la première expédition suivant le dégel des relations avec le Tibet. La conduisait un ancien fonctionnaire de l'administration indienne, le modeste Hugh Ruttledge qui, alors posté à Almora, avait monté deux expéditions personnelles à la Nanda Devi. Inspiré par ce dernier, Shipton rechercha vainement un compagnon qui l'accompagnât. Il s'était résigné à partir seul Européen avec Ang Tharkay et les autres Sherpas quand une lettre arriva, d'une vieille connaissance d'alpinisme du temps où il était planteur de café au Kenya. Bill Tillman était de dix ans plus âgé et venait de rentrer au pays après avoir traversé l'Afrique d'est en ouest à bicyclette. Il lui proposait de passer une quinzaine dans le Lake District, au nord de l'Angleterre. Shipton lui fit une contre-proposition : une expédition de sept mois au Garhwal. Une photographie des deux hommes s'embarquant à Liverpool nous les montre bien habillés, à la mode des années trente : larges cravates, cols hauts et grands revers. Shipton, le plus grand, porte un pardessus et sa chevelure ondulante contraste avec ses pommettes saillantes. Tilman arbore une moustache nette et militaire, des cheveux gominés et bien lisses, mais les fossettes des joues laissent transparaître de l'humour, sous son aspect strict. Il avait combattu dans la Grande Guerre et fêté ses dix-huit ans pendant la bataille de la Somme. Contrairement à la génération d'alpinistes qui l'avait précédé, la guerre avait été son expérience formatrice : un fardeau qu'il porta dans un quasi-silence tout le reste de sa vie.

Shipton était beaucoup plus affable, mais à sa façon encore plus énigmatique. Son père était planteur de thé à Ceylan, mort alors qu'Eric avait trois ans. Fuyant son chagrin, sa mère distante avait voyagé avant de s'établir dans la fraîcheur apaisante des collines de Nilgiri, au Kerala, mode de vie exaltant pour un garçon aventureux. Cette liberté s'acheva quand sa mère se remaria et regagna Londres et un appartement à Kensington Gardens. Eric fut envoyé dans une école primaire détestée où ses difficultés à lire le rendirent encore plus étranger. Bien qu'il se présentât comme rêveur et plutôt solitaire, il avait le don de l'amitié et, à la différence de Tilman, souvent qualifié de misogyne, il charma le sexe faible toute sa vie.

Beatrice Weir, fille du « politique » ayant remplacé Eric Bailey et qui avait obtenu l’autorisation d’aller à l’Everest en 1933, fit la connaissance de Shipton en 1938 lors d’une garden-party au Cachemire – elle avait dix-sept ans. « Il avait des yeux bleus étincelants dont tout le monde parlait ; il se contentait de rester assis et de regarder. C’était inexprimable. Je fondis comme un glaçon. » Ils se promenèrent ensemble dans les jardins de Shalimar, mais sa mère, qui savait à quoi s’en tenir, mit le holà : « Cet homme est un rêveur qui vit sur un glacier. »

Shipton avait assurément trouvé un mode de vie indifférent à toute recherche de situation ou de carrière, philosophie qui lui coûterait la conduite de l’expédition sur l’Everest qui marqua l’histoire en 1953. À peu près au moment de cette première expédition de 1933, il comprit qu’il n’avait aucune raison d’en rabattre sur ce qui le rendait heureux : la liberté, la montagne, l’exploration. « Pourquoi ne pas passer le restant de mes jours à m’y consacrer ? » La réponse évidente, c’était l’argent, mais le voyage himalayen, s’il n’était pas vraiment bon marché, devenait plus abordable, en particulier dans sa version spartiate, celle que pratiquaient Shipton et Tilman. Leur expédition de sept mois, en 1934, leur coûta moins de 300 livres sterling, y compris le voyage depuis l’Angleterre : environ 9 000 livres de 2021. Le futur héros de guerre Freddy Spencer Chapman et son équipe de cinq – deux Européens et trois Sherpas – réussirent à faire l’ascension du splendide pic du Jomolhari pour 39 livres et 5 shillings, un peu plus de 2 600 livres actuelles. (Il s’agit de la cime repérée depuis les plaines par Sir William Jones en 1784 ; on l’a rarement gravie depuis l’époque de Chapman.) Le plus économe de tous fut l’Autrichien Herbert Tichy, qui serait plus tard, malgré lui, un propagandiste nazi et qui se rendit en Inde en 1935 sur une moto Puch. Déguisé en pèlerin, il traversa le col de Lipulekh, à la frontière occidentale du Népal, pour passer au Tibet où il fit le tour du Kailash sacré avant de tenter la première ascension du Gurla Mandhata. Comme l’écrivit Shipton pendant la guerre, s’agissant de la richesse, « il y a peu de trésors plus durables que l’expérience d’un mode de vie qui soit par lui-même entièrement satisfaisant. Tels, après tout, sont les seuls biens dont ni le destin ni une catastrophe cosmique ne peuvent nous priver ; rien ne peut altérer ce fait que pour un moment d’éternité nous avons pleinement vécu. »

Tilman partageait à peu près cet avis, mais son ironie caustique le dissuadait d’exprimer clairement de telles idées : fixant presque toujours

l'horizon, il comprenait mieux la météo que les émotions. Les jugements humains sont rares, sous sa plume, et souvent très obliques. Il louait Shipton d'être « l'un des premiers à douter qu'en alpinisme, grandeur et compétence allassent forcément de pair » – grandeur signifiant ici renommée. Tous deux méprisaient l'autopromotion chez les grimpeurs. Ils éliminaient de leurs rucksacks tout ce qui diluait la richesse de l'expérience, dont la publicité ou la réputation. Tout le superflu était rejeté (« on prend et on jette » disait Tilman). Tous deux préféraient les lentilles et le pain azyme aux paniers de pique-nique de Fortnum's. L'amitié même était rationnée. Tilman était « une compagnie astringente », déclara un jour Shipton.

Résoudre le problème de la gorge de Rishi, accéder au saint des saints de la Nanda Devi, ce qu'ils réussirent à l'été 1934, fut au nombre des heures les plus douces de la vie d'Eric Shipton. L'appel d'une vallée secrète ou cachée comme cette gorge est une figure bien connue : le *beyul*, comme disent les Tibétains, s'inscrit dans leur concept du paysage sacré depuis des siècles. Shipton y trouvait une sorte de soulagement psychologique.

> « Mon rêve le plus parfait, dans l'enfance, était de me retrouver dans une telle vallée, libre d'errer à ma guise et de découvrir pour moi seul quelque splendeur de la Nature, jusqu'ici inconnue. Voici que la réalité n'était pas moins merveilleuse que ce rêve à moitié oublié ; de combien de rêveries enfantines peut-on le dire, en cet âge des désillusions ? »

L'accès à la vallée étant fermé aux bergers du cru, Shipton avait trébuché dans un monde de richesses botaniques. « Les falaises géantes de la Nanda Devi se dressaient, brutales et formidables, dans le plus pur style himalayen ; mais longeant le glacier à main droite, au-delà d'une moraine latérale bien définie, une étendue d'herbages ondulants s'étirait sur des kilomètres avec un beau contraste… Ces pâtures sont un havre pour des milliers d'animaux sauvages auxquels nul ne porte atteinte. Puisse-t-il le rester longtemps ! »

Il ne le resta guère. À la suite du conflit frontalier entre l'Inde et la Chine, en 1962, des alpinistes indiens et états-uniens, assistés de Sherpas, épaulés par la CIA, tentèrent en secret d'installer un système atomique de détection près de la cime de la Nanda Devi ; ils durent l'abandonner dans les intempéries. L'appareil fut ensuite emporté par une avalanche, au vif

embarras des deux gouvernements quand l'affaire, sinon les substances radioactives, fuita au milieu des années 1970. Alpinistes et randonneurs eurent un impact plus évident en abandonnant tant d'ordures que le gouvernement indien en interdit totalement l'accès en 1982. On peut désormais y ajouter l'effet du changement climatique.

C'est peut-être à semblable dégradation que songeait Tilman quand il atteignit le sommet de la Nanda Devi – pas avec Shipton mais avec le géologue Noël Odell – à l'été 1939. On était à la fin du jour et la nuée de l'après-midi cachait plusieurs des cimes environnantes, mais au nord le plateau brun du Tibet, irradié de soleil, s'étendait à l'horizon.

> « Après la première joie de la victoire, écrit-il, un sentiment de tristesse m'envahit à l'idée que la montagne avait succombé et que la fière tête de la déesse s'était inclinée. »

C'est l'aperçu le plus net que Tilman devait ouvrir sur son monde intérieur. On devine derrière une lassitude immense née dans l'ombre de la guerre. L'expédition elle-même avait été un grand succès, un mixte énergique de jeunes Américains enthousiastes et d'alpinistes britanniques experts, réunis pour ainsi dire par hasard. Charlie Houston, alors étudiant en médecine à Harvard, se serait dressé sur le sommet au lieu de Tilman s'il n'avait mangé une conserve de viande avariée au camp d'altitude. « Les Angliches ne savaient comment nous prendre, se rappelait-il, et ils avaient un peu de mal à comprendre notre appréhension d'une langue que nous étions censés partager. »

Pourtant, malgré leurs différences, leur philosophie de l'alpinisme était similaire et c'est là un lien bien plus puissant, en montagne, que le même passeport. La Nanda Devi, le trentième plus haut sommet de l'Himalaya, fut le plus haut atteint avant la Seconde Guerre mondiale.

Shipton s'en voulut de n'avoir pas accompagné Tilman plutôt que de perdre son temps « pour cette grotesque affaire de l'Everest ». Cet été-là, on avait tenté de le vaincre pour la quatrième fois. Mais quelle que fût sa jalousie personnelle, Shipton salua publiquement cette réussite : on avait « conquis le premier des géants vraiment difficiles de l'Himalaya ». Quant à cette dernière expédition sur l'Everest, ç'avait été une entreprise colossale coûtant un demi-million de livres actuelles, forte de pléthore d'équipements et de préparations expertes. Pourtant, elle n'était même pas allée aussi loin

que ses trois devancières. Le mauvais temps et de lourdes et fréquentes chutes de neige avaient maintenu les alpinistes en bas avant même que l'expédition pût commencer. Fin mai, Shipton et Frank Smythe avaient piloté quarante et un porteurs, chiffre presque délirant, vers le col Nord lorsque la plus terrible tempête de neige qu'eût vue Smythe dans l'Himalaya s'était levée. « Deux pieds de neige s'abattirent. Le camp était à moitié englouti. Il n'y eut rien d'autre à faire que de rester étendu deux jours pleins dans nos sacs de couchage, le poêle Primus entre nous, à réchauffer des boissons chaudes pour rester au chaud. »

L'équipe disposait de la radio la plus moderne ; Smythe fut à même de parler au camp de base pour le consulter. Il décida de redescendre malgré le risque d'avalanche. « C'était une grosse responsabilité – la vie de quarante et un hommes – l'une de celles que j'espère n'avoir plus à affronter. »

Les inconforts du camp de base, planté dans un désert de pierraille surplombant le monastère de Rongbuk, accablaient Smythe. « L'air est d'une telle sécheresse que nous avons tous la gorge en feu. Sinon, ça va et je peux fumer ma pipe toute la journée. » Sous le soleil de l'altitude extrême, son nez était « rouge marbré, gercé, à vif et couvert de caillots ». Il retrouvait des forces en songeant à la campagne anglaise et à sa maison neuve dans le Surrey.

> « Je me la représente très bien – les arbres fruitiers en fleur, le bois de Tenningshook d'un vert vif, un tapis de jacinthes des bois sous les arbres. Quel contraste avec cette désolation absolue ! Rien ne vaut la campagne anglaise. »

Smythe n'était pas exempt de chauvinisme. Scandalisé de voir l'Allemande Hettie Dyhrenfurth danser avec un Indien ou jugeant de haut les cultures de l'Himalaya, il passait à grandes enjambées sans bien comprendre. Il fallait surtout y voir un manque d'assurance. Raymond Greene le connaissait depuis l'école de Berkhamsted que dirigeait son père et où Tilman avait d'ailleurs été élève dix ans plus tôt. C'est à Berkhamsted que Smythe avait commencé à grimper, « un garçon blond, plutôt frêle, réputé avoir un problème cardiaque et auquel le football était interdit à cause d'un souffle au cœur ». Lorsqu'ils partirent ensemble à l'Everest en 1933, Greene, à présent médecin, l'entendait encore avec son stéthoscope. S'il avait l'air frêle, Smythe peut être considéré comme le meilleur alpiniste d'Angleterre

entre les deux guerres. « À haute altitude, une force neuve semblait s'emparer de Frank » écrit Greene dans ses mémoires.

> « Son esprit, lui aussi, prenait une autre couleur. Au niveau de la mer, le sentiment d'infériorité erroné si injustement implanté par d'anciennes expériences le rendait parfois irritable, manquant un peu de tact, facilement vexé. »

Et malgré ses rêves himalayens de jardins anglais, Smythe ne put jamais vraiment se détendre au pays. Il se sentait piégé par la vie domestique et fut un père distant.

Il trouva une autre sorte de sanctuaire dans la haute vallée de Bhyundar au Garhwal, endroit d'une telle richesse botanique qu'il l'appela la Vallée des Fleurs, nom repris par les autorités indiennes quand elles firent de la région un parc national. Il en avait découvert les beautés avec Eric Shipton alors qu'ils gravissaient le Kamet en 1931 ; c'est une cime proche de la Nanda Devi et l'une des ascensions classiques de l'alpinisme himalayen. Frustré par l'échec accablant de 1936 sur l'Everest, Smythe décida de passer l'été suivant dans ce qu'il appelait son Shangri-La, seul avec une petite équipe de Sherpas.

> « Pour la première fois de ma vie, j'ai pu penser. Je ne veux pas dire penser objectivement ou analytiquement, mais plutôt abaisser mes pensées devant ce qui m'entourait. C'est une aptitude dont nous sommes peu informés en Occident, mais qui constitue l'une des bases de la pensée abstraite en Orient. C'est permettre à l'esprit de recevoir des impressions plutôt que les chercher ; elle s'acquiert en rejetant les pensées étrangères… Quand cela se produit, l'esprit humain échappe aux liens de ses propres imaginations débiles et se confond avec son Créateur. »

Smythe fut un auteur prolifique, bien que, comme l'observe Raymond Greene, il « s'efforçât toujours d'être 'littéraire' sans que cela prenne vraiment parce qu'il se donnait trop de mal. » (Edward Strutt, vieux spécialiste de l'Everest, devenu l'éditeur bilieux de l'*Alpine Journal* et membre du Comité pour le Mont Everest, y voyait un « dégobillé psychologique »). Les écrits de Smythe, au contraire de ceux de Tilman, ont

peu d’admirateurs de nos jours, mais, malgré leur recherche de l’effet, on se représente avec émotion cet homme solitaire et rugueux, temporairement apaisé dans l’une des plus belles vallées de ce monde.

Tilman lui-même aurait pu se trouver sur l’Everest avec Smythe et Shipton en 1936 s’il ne s’était mal acclimaté l’année précédente au cours d’une reconnaissance improvisée à la dernière minute, une fois l’autorisation tibétaine arrivée à l’improviste. Cette expédition de 1935 n’avait rien appris de neuf, bien que le temps restât beau et stable jusqu’en juillet, plus d’un mois après le début normal de la mousson. (Les conditions de 1936 eussent-elles été aussi bonnes, il est bien possible que l’Everest aurait été vaincu avant la guerre). Au lieu de quoi, un grand nombre de cimes inférieures furent gravies durant cette reconnaissance de 1935, soit vingt-six dépassant 20000 pieds (6096 mètres) : « une véritable orgie » selon le mot de Shipton. Michael Spender, frère du poète Stephen, effectua beaucoup de relevés et l’expédition engagea un jeune porteur tibétain de haute altitude du nom de Tenzing Bhotia, connu du grand public après 1953 comme Tenzing Norgay ou Sherpa Tenzing. Ce fut son premier emploi de porteur : il le dut à son sourire chaleureux qui avait décidé Eric Shipton au dernier moment. Au moins l’expédition de 1935 avait-elle été bon marché.

Alors que l’équipe était sur l’Everest, une sinistre découverte jeta une lumière crue sur la motivation douteuse de leur expédition. Charles Warren, médecin de l’expédition et futur pédiatre estimé, eut le choc de découvrir le corps de l’aventurier Maurice Wilson, vétéran de la Grande Guerre. Celui-ci avait reçu la Military Cross après la quatrième bataille d’Ypres, mais fut ensuite blessé à la poitrine par un tir de mitrailleuse, laquelle lui laissa une blessure définitive au bras gauche. Trop ébranlé mentalement pour reprendre sa vie d’avant, il quitta sa Bradford natale, et se rendit d’abord aux États-Unis puis en Nouvelle-Zélande, en quête de quelque but ou résolution. Ce n’était en aucune manière un personnage triste ou pitoyable : grand, en bonne santé à part ses blessures chroniques, il se rétablit assez bien, sans pouvoir s’installer longtemps nulle part. Sur le bateau qui le ramenait en Angleterre en 1932, il lia connaissance avec quelques yogi indiens et commença de s’informer de leur jeûne et de leur pratique spirituelle. Lorsqu’il tomba malade une fois rentré et que la médecine occidentale s’avéra impuissante, il utilisa ce savoir pour guérir, étroitement associé à sa solide foi chrétienne. Galvanisé par l’expérience, soucieux d’illustrer ce puissant nouvel outil fourni par la foi et le jeûne, il prit la

décision de monter sur l'Everest : « La foi – rien que la foi : ce qui déplace les montagnes, vous savez. »

Wilson eut l'idée de gagner en avion le piémont de la chaîne ; il s'enrôla donc à l'aéro-club de Londres. Malgré ses handicaps, il obtint son brevet de pilote et acquit un Gypsy Moth d'occasion qu'il baptisa *Ever Wrest*[12]. Quand la presse apprit son projet, il devint une sorte de phénomène, en s'attirant la désapprobation des autorités britanniques depuis Whitehall[13] jusqu'à Delhi et tous les points intermédiaires. Il n'en persévéra pas moins et finit par arriver en Inde où on lui refusa l'autorisation de survoler le Népal. Stoïque, il vendit son avion et, à l'été 1934, déguisé en moine, crapahuta à travers le Sikkim et le Tibet en compagnie de trois Bhotias expérimentés jusqu'au camp de base. Les moines de Rongbuk furent un peu surpris de voir un alpiniste anglais solitaire, mais il leur dit qu'il avait fait partie de l'équipe de 1933 et revenait sur les montagnes. Les moines lui remirent de la nourriture entreposée par Ruttledge en vue d'une future tentative. Malheureusement, sa préparation d'alpiniste n'avait pas été aussi scrupuleuse que sa formation d'aviateur : il mourut sous sa tente après plusieurs tentatives d'atteindre le col Nord. Warren supposa que l'effet combiné de la faim, de l'exposition aux intempéries et de l'épuisement avait eu raison de lui. L'ultime entrée de son journal porte : « Pars à nouveau. Journée splendide. »

Sa fin malheureuse ne suscita aucune critique chez ceux qui découvrirent son cadavre battu des vents. Charles Warren nota qu'après l'avoir inhumé dans une crevasse, « nous nous sommes tous découverts… et je pense que tout le monde était plutôt bouleversé. Je croyais être insensibilisé au spectacle des morts ; mais d'une façon ou d'une autre, en la circonstance, et parce qu'il faisait après tout la même chose que nous, sa tragédie a paru nous concerner d'un peu trop près. »

Tandis que de gros flocons tombaient devant la tente, Edwin Kempson, brillant mathématicien et professeur surnommé « G », lisait des extraits du journal de Wilson à Shipton et Warren. Shipton déclara : « On eût dit que lui-même nous parlait et nous révélait ses pensées secrètes. » Il ne doutait pas de la sincérité de Wilson même s'il « était clair qu'il avait peu de goût pour les montagnes et qu'il ne revendiquait certainement aucune élévation spirituelle en leur présence. » Bien des gens en Angleterre voyaient dans l'ascension de l'Everest une sorte de lutte métaphysique ou une question de

prestige national. Les grimpeurs se trouvant vraiment sur l'Everest dans les années trente étaient plus sceptiques, à commencer par Raymond Greene :

> « Je crois qu'on a beaucoup trop parlé dans le passé de la signification spirituelle et mystique de l'ascension de l'Everest comme de ses retombées possibles sur le prestige britannique… Nous allons sur l'Everest pas du tout pour ces raisons, mais simplement parce que c'est amusant ou afin de satisfaire quelque besoin psychologique purement personnel et égoïste. »

*

Wilson devait notamment son plan audacieux d'utiliser un avion pour atteindre l'Everest à la tentative éblouissante et finalement réussie de survol du sommet l'année précédente. Des ballons s'étaient élevés plus haut que l'Everest dès avant la Grande Guerre, et en 1919 un as français, le pilote Jean Casale, avait fait voler un avion à plus de 9000 mètres. Utiliser un avion pour repérer les approches de la montagne semblait cohérent : le savant Alexander Kellas avait écrit un article sur le sujet. En 1920, avant de diriger la reconnaissance sur l'Everest de l'année suivante, Charles Howard-Bury, en mission en Inde pour obtenir son permis pour l'Everest, avait pris langue avec la Royal Air Force du Raj. D'abord indifférente, l'armée lui avait finalement proposé un avion, son pilote et l'équipement photographique nécessaire. On n'alla pas plus loin, ce qui fut aussi bien car l'avion proposé, l'Airco DH9a, avait un plafond d'à peine plus de 3000 mètres. Au milieu des années vingt, le pilote américain Roscoe Turner contacta le Comité pour l'Everest. Surnommé « l'orateur », Turner se singularisa plus tard en achetant un lionceau, nourri en captivité pour Hollywood. Il le surnomma Gilmore, d'après son mécène, et l'emmena en avion autour de la côte Ouest dans son Sikorsky S29A, du moins jusqu'à ce qu'il soit trop gros pour son harnais de parachute. Des extravagances de ce type étaient bien au-dessous de la dignité du Comité pour l'Everest.

Malheureusement pour le Comité, l'aviation était beaucoup plus à la mode que l'alpinisme. On était à l'ère des pionniers universellement connus comme Charles Lindbergh, Amelia Earhart et Amy Johnson. En 1931, cinq Westland Wapitis britanniques avaient longé le Nanga Parbat et ramené des épreuves filmées spectaculaires. Pourquoi ne pourrait-on en faire de même

avec l’Everest, si le gouvernement népalais accordait sa permission ? Stewart Blacker était un fabricant d’armes et pilote de la Grande Guerre qui avait survécu à trois crashes de son avion. Il descendait aussi de Valentine Blacker, ex-arpenteur général de l’Inde avant George Everest. En mars 1932, il installa des bureaux à la faculté d’ingénierie aéronautique (College of Aeronautical Engineering) pour mener à bien sa mission. Presque aussitôt, il reçut le soutien de la Royal Geographical Society et de pléthore d’aristocrates, en Inde ou en Angleterre, outre celui du romancier et politicien John Buchan. Sachant précisément quel type de héros lui était nécessaire, il sollicita l’éblouissant jeune pilote Douglas Douglas-Hamilton, marquis de Douglas et Clydesdale, fils aîné du duc de Hamilton. Âgé de vingt-neuf ans, Clydesdale était le plus jeune commandant de la Royal Air Force et le député de la circonscription écossaise d’East Renfrewshire. Après la crise économique de l’été et le retrait de plusieurs mécènes, il se tourna vers son amie Lucy, Lady Houston, surnommée « Poppy », ex-fille de revue à taille de guêpe et à présent veuve richissime d’un armateur, Sir Robert Houston, son troisième mari. Elle était dubitative : l’entreprise lui paraissait dangereuse – elle ne voulait pas qu’un accident arrive à ce séduisant garçon. « Je lui ai dit que je ne souhaitais pas l’aider à se suicider. » Clydesdale l’assura que survoler l’Everest était plus sûr que faire une promenade autour de Hampstead Heath par un soir de brouillard. Lady Houston lui fit un chèque de 10000 livres sterling, en promettant davantage si nécessaire.

Le charme aristocratique du marquis n’était pas le seul à l’avoir persuadée. L’année précédente, elle avait donné dix fois plus à l’avionneur Supermarine Aviation, dont l’ingénieur Reginald Mitchell mettait au point le futur Spitfire, après que le gouvernement d’union nationale de Ramsay MacDonald eut cessé de financer le projet. Ces fonds permirent à la firme de prendre part au Trophée Schneider qui visait à dynamiser l’innovation aérienne. Ils s’inscrivaient aussi dans une campagne déterminée contre le Premier ministre : Lady Houston le tenait pour un traître car il laissait le ciel de Londres sans défense. Jadis suffragette dans ses années de vache maigre, Poppy s’était repliée vers la droite et soutenait le fasciste Oswald Mosley. Survoler l’Everest serait une occasion de plus de proclamer le prestige britannique et de rappeler aux Indiens colonisés ce que pouvait encore accomplir la métropole. On l’imagine, l’Indian National Congress fut scandalisé par le projet. Outre le soutien de Lady Houston, il profita de

la gestion très efficace du général d’aviation Peregrine Fellowes dont la planification militaire experte permit le respect du calendrier. Clydesdale survola le sommet le 3 avril 1933 dans son prototype Westland Wallace à moteur Bristol Pegasus suralimenté ; Blacker était son navigateur qui se tordait le cou pour repérer quelque signe de Mallory et Irvine. David McIntyre, un Écossais incroyablement beau qui fonda plus tard l’aéroport de Glasgow-Prestwick, pilotait un deuxième avion avec un cameraman de la Gaumont British Films à son bord, qui filma des images superbes des montagnes avant de s’évanouir quand sa bouteille d’oxygène se brisa dans le froid. Un mouchoir la répara. Le *Times* de Londres célébra cette réussite ébouriffante en une, en illustrant l’histoire par une photo prise depuis le cockpit, celle du Makalu, la mauvaise montagne.

Qu’un tel exploit ait pu être réalisé si rapidement ridiculisait quelque peu le Comité pour l’Everest. Peregrine Fellowes avait le génie de la planification : il réussit en quelques mois ce qui avait pris une décennie au Comité. Pour ce qui est du film de cette aventure, ce fut une autre affaire. *Wings over Everest* fut co-réalisé par Ivor Montagu, communiste juif, atout du renseignement russe et champion de ping-pong. (Son frère Ewen travailla pour le MI6 anglais pendant la guerre, et mit sur pied l’opération « Mincemeat » en préparation de l’invasion de la Sicile en 1943.) Certains plans, comme ceux de garçons de ferme indiens miséreux, levant les yeux depuis les rizières vers les étincelantes machines britanniques en route vers une nouvelle aventure aussi douteuse qu’impérialiste, ne font pas mystère de ses sympathies politiques. Assurément, du remplissage était nécessaire car il ne disposait que de quelques minutes de film sur les montagnes proprement dites. L’acariâtre Strutt écrivit un compte rendu acide pour l’*Alpine Journal*, en cachant à peine son irritation qu’on se soit tant investi dans un exercice de relations publiques : il ne comprenait pas que le public avait soif de manchettes sensationnelles et qu’il était indifférent aux détails. Selon Strutt, « les films donnaient l’impression d’avoir été tournés par un trou de serrure obstrué de grillage. Il semble que la responsabilité en incombe à la déplorable construction de machines par ailleurs excellentes. À de rares exceptions, les vues réussies sont gâchées par l’interposition des ailes et des haubans. »

Ces reproches ne troublèrent pas l’Académie des Oscars qui décerna au film un Oscar en mars 1936. L’été suivant, Lord Clydesdale, aux commandes de son propre avion, retrouvait à Berlin un groupe de

parlementaires invités par le Troisième Reich pour assister aux Jeux olympiques.

*

Moins d'un siècle avant ces Jeux olympiques, Joseph Hooker avait esquissé la première représentation européenne de l'Everest. Pour lui, l'imagination européenne concevait les montagnes soit dans le contexte romantique du sublime, soit comme un terrain de mise en pratique des valeurs scientifiques des Lumières, comme l'avait fait Humboldt. Avec l'arrivée de la photo, en particulier l'invention, avant et après la Grande Guerre, d'appareils plus légers et maniables, tel le « Vest Pocket Kodak » emporté par les Britanniques sur l'Everest dans les années 1920, le grand public pouvait saisir, comme jamais, l'aspect excitant des paysages montagneux extrêmes. Cette imagerie d'une radicalité inédite déplaça les perspectives, comme le feraient les photos de l'alunissage un demi-siècle plus tard. Le cinématographe ne fit que renforcer cette impression. Les artistes et penseurs créatifs exploitèrent cette nouvelle palette pour cultiver des buts philosophiques très différents de ceux de l'époque de Hooker.

Dans son documentaire *Les Dieux du stade*, Leni Riefenstahl et son cameraman Hans Ertl ont appliqué les leçons apprises en faisant leurs « films de montagne » (*Bergfilme*) qui sont les versions allemandes du western. Cette vision de l'alpinisme constituait une précieuse métaphore pour la propagande nazie. Quoi de plus enivrant que fixer des images de puissants jeunes Aryens relevant les plus durs défis de la nature ? L'alpinisme devint l'otage de cette philosophie, et nulle part davantage que dans les tentatives germano-autrichiennes d'escalade du Nanga Parbat, le neuvième sommet de la planète, où Fred Mummery avait péri en 1895. Pendant que les Britanniques se colletaient à l'Everest, les Allemands montèrent cinq expéditions au Nanga Parbat pendant les années trente, campagne obstinée qui causa les morts de vingt-six alpinistes et Sherpas, par suite d'un mélange d'arrogance personnelle et d'idéologie politique. Celle-ci scinda en outre l'importante communauté montagnarde allemande, quand les Nazis s'efforcèrent de mettre la main sur le puissant groupe de pression des sportifs, dans le cadre de la stratégie hitlérienne de « coordination » (*Gleichschaltung*) c'est-à-dire la nazification de tous les

aspects de la vie allemande. Cette lutte allait placer l’éthique même de l’alpinisme sous un microscope.

Le Club alpin allemand et autrichien (Deutscher und Österreichischer Alpenverein), était né dans les années 1860 avec la création de la première section autrichienne, à l’imitation du club de Londres. À la différence de ce dernier, limité aux alpinistes passionnés et socialement sélectif, la version allemande et autrichienne était ouverte à tous, sans souci de l’aptitude sportive ou du milieu social. De ce fait, l’Alpenverein comptait 240000 membres début 1930, à comparer aux quelques centaines de l’Alpine Club. Les divisions en son sein existaient avant l’élection de Hitler, bien qu’elles l’annoncent. Un certain nombre de sections autrichiennes interdisaient les juifs dès les années 1920, à la vive indignation de tel journal munichois, le *Neue Deutsche Alpenzeitung* : « Vous cherchez le patrimoine et la forme du crâne et négligez le battement du cœur et le chant de l’âme. À quoi bon et comment cela finira-t-il ? »

Tous les alpinistes n’étaient pas de cet avis, dont l’avocat Paul Bauer qui dirigea le processus de « coordination » dans l’alpinisme allemand, puis étendit ces lignes de fracture jusqu’en Himalaya, avec des conséquences funestes. Bauer s’était engagé dans l’armée allemande au début de la Grande Guerre pour être capturé par les Britanniques en 1917. Après-guerre, écœuré par ce qui lui semblait être une trahison des simples combattants, il s’agrégea aux Freikorps dans l’idée que l’alpinisme pourrait ranimer la fierté allemande. « Quand on nous retira le fusil, nos mains esseulées se tendirent vers le piolet » dit-il un jour. Semblable rhétorique eut d’inévitables conséquences : le taux de mortalité des *Bergkamaraden* autoproclamés s’envolait dans des défis comme la face nord de l’Eiger. Bauer n’avait que mépris pour l’internationalisme vaporeux d’un Günter Dyhrenfurth invitant des étrangers, dont Frank Smythe, dans son expédition au Kangchenjunga en 1930. S’il était lui aussi obsédé par ce sommet, ses équipes ne seraient qu’allemandes. Pour lui, l’équipe, *Mannschaft*, était tout. Pour lui, le club d’alpinisme estudiantin de Munich, l’Akademischer Alpenverein München, avait été un havre d’équilibre dans le chaos et la confusion du Munich d’après-guerre, quand on ridiculisa ce qui lui tenait le plus à cœur. Grimper était une manière de retrouver la camaraderie de la guerre et « d’éprouver ces qualités devenues superflues dans la vie quotidienne, mais qui restaient pour nous les plus hautes qualités du monde : un courage inébranlable, la camaraderie et le sacrifice de soi. »

Quoique nationaliste, Bauer était aussi anglophile – il était entré à l'Alpine Club. « L'un des effets de la situation géographique de l'Himalaya, écrit-il dans l'*Himalayan Journal*, est qu'elle nous met en contact avec les alpinistes anglais et d'autres personnes originaires d'Angleterre et de l'Empire britannique ; et nous venons ainsi à profiter sans cesse de leur concours et de leur hospitalité. »

En 1931, Bauer se chamailla avec l'étoile montante de l'alpinisme allemand Willo Welzenbach au sujet de leur rivalité dans l'Himalaya. Le premier voulait que les Anglais lui donnent la permission d'aborder le Kangchenjunga qui se trouvait à l'intérieur de leur périmètre impérial. Le second considérait que le projet de Bauer sur la troisième cime de la planète était chimérique et il décida de conduire sa propre expédition au Nanga Parbat dont il jugeait le succès plus plausible, à la vive fureur de son compatriote. Mais Bauer savait négocier avec les Britanniques et ce fut lui, grâce à ses précieux contacts en Inde, qui décrocha l'autorisation cette année-là. En 1932, le Comité international olympique attribua une médaille à la relation publiée par Bauer de son escalade du sommet. Une fois Hitler au pouvoir, sa position se renforça encore au sein de l'élite de l'alpinisme allemand. Le ministre nazi des Sports, Hans von Tschammer und Osten, voulait que l'Alpenverein expulse les juifs : il créa une organisation rivale, confiée à Bauer. Les sportifs allemands désireux de se rendre sur l'Himalaya devaient désormais s'inscrire dans le climat politique ambiant. Dyhrenfurth partit pour la Suisse avec sa femme Hettie car, comme le dit l'alpiniste autrichien libéral Erwin Schneider, « l'accident de sa naissance signifie qu'il ne pourra plus gagner ne fût-ce qu'un pot de fleurs dans le Troisième Reich ».

Il y eut de rares exceptions. En 1934, on prépara une nouvelle expédition au Nanga Parbat et une équipe scientifique, soucieuse d'étudier la géologie de la montagne, accompagna les grimpeurs. En faisait partie Hans Peter Misch, découvreur capital de la genèse granitique. Né à Berlin, c'était le petit-fils de l'important philosophe William Dilthey. Il venait de décrocher son doctorat après avoir étudié la pétrologie des Pyrénées centrales. Pourtant, son père était né juif, ce qui disqualifiait Misch d'après la loi antisémite pour la restauration de la fonction publique. Le chef de l'équipe scientifique, Richard Finsterwalder, contesta l'exclusion de Misch en remontant jusqu'à Rudolf Hess, l'adjoint de Hitler : « Une loi par ailleurs salutaire avait été appliquée contre un homme innocent. » Misch reçut la

permission de partir. Finsterwalder et son équipe firent un travail utile, effectuèrent un tour impressionnant de la montagne et produisirent à la fin une carte topographique très précise et détaillée. L'ascension elle-même fut un désastre. La voie choisie vers le sommet n'empruntait pas les versants du Rupal ou du Diamir explorés par Mummery, mais les pentes septentrionales, vastes et informes, de la montagne, la face de Rakhiot. L'ascension n'était pas difficile, mais les risques étaient grands. Début juin, l'alpiniste Alfred Drexler mourut brutalement, sans doute d'un œdème pulmonaire dû à la haute altitude. Le chef de l'expédition, Willy Merkl, prit des photos et des images filmées du cadavre de Drexler, enveloppé dans une gigantesque croix gammée, descendu de la montagne, photos reprises par les journaux du pays. Ce symbole nazi enragea Erwin Schneider, autre membre de l'équipe, mais devant ses objections, Merkl menaça de lui interdire l'ascension. Willo Welzenbach a noté les craintes que lui inspirait la direction de Merkl. « Il se comporte de plus en plus comme un dictateur qui interdit toute critique. Il semble vraiment croire qu'une attitude sévère et inflexible concourt à affirmer son autorité. »

Était-ce la meilleure atmosphère pour entreprendre semblable mission ?

Début juillet, un groupe peu maniable de seize alpinistes et Sherpas de l'expédition fut surpris par une sauvage tempête dans un camp exposé, le huitième depuis la base et situé juste au-dessous du sommet. Il fallait voir dans une si nombreuse présence à si haute altitude l'un des credo de Merkl : le groupe était sacré. Neuf des seize hommes périrent dans le maelstrom en tentant de descendre : ce fut la pire tragédie qu'ait connue l'Himalaya jusqu'ici. On retrouva quatre ans plus tard les corps gelés de Merkl et du Sherpa Galay, loyalement resté avec lui. Le ministre Von Tschammer und Osten avait lancé à Merkl, à son départ : « La gloire de l'Allemagne attend la conquête de ce sommet. » Mais compte tenu du chiffre élevé des pertes et de la dépense, et de ce piètre résultat incapable d'enthousiasmer l'Allemand ordinaire, l'expédition était devenue embarrassante, surtout lorsque Dyhrenfurth le traître se vit décerner une médaille d'or aux Jeux de Berlin. Bauer prit ses distances en accusant Schneider et son compatriote autrichien Peter Aschenbrenner d'avoir abandonné des Sherpas. Ils firent l'objet d'une fausse enquête. Il alla jusqu'à critiquer Willo Welzenbach, l'un des « tombés », en ce qu'il ne s'intéressait qu'à la gloire personnelle, contrairement à lui Bauer qui était un « vétéran », terme cher aux premiers nazis. Bauer déclara à Von Tschammer und Osten : « Pour nous, Adolf

Hitler était déjà, en 1923, un homme que nous refusions de contester. » Et les fonctionnaires nazis ordonnèrent à Peter Misch, de race suspecte, de remettre tous ses résultats de recherche, bien qu'il ait agi avec bravoure dans les tentatives désespérées de secours. Misch refusa et quitta le pays. Il enseigna d'abord en Chine avant que la guerre contre le Japon ne l'oblige à émigrer derechef. Il s'installa finalement à Seattle, à l'Université de Washington où il connut une carrière longue et distinguée. Quant à Erwin Schneider, il ne revint en Himalaya qu'après la guerre, où ce brillant cartographe dessina les premières cartes des montagnes népalaises, dont l'Everest.

En 1936, on fonda une nouvelle organisation d'exploration de l'Himalaya, d'obédience nazie, dirigée par Bauer. Cette année-là, il dirigea une expédition au Sikkim où son équipe fit la première ascension du Siniolchu. Son fidèle lieutenant Karl Wien était l'un des deux alpinistes à l'avoir menée à bien : il reçut la mission de lancer une nouvelle expédition au Nanga Parbat l'année suivante. Mais le 15 juin 1937, une corniche céda au-dessus du camp de Wien, déclenchant une énorme avalanche qui précipita trois mètres de neige sur leurs tentes. Sept alpinistes et neuf Sherpas y perdirent la vie. Bauer accourut depuis l'Allemagne ; bien qu'il ait contracté la malaria, il arrivait sur le site de la tragédie à peine un mois plus tard. Quand on exhuma les cadavres, on vit que les montres des alpinistes s'étaient arrêtées à minuit dix.

Après-guerre, une fois sa dénazification accomplie, Bauer demanda à réintégrer l'Alpine Club dont il avait été exclu après la déclaration de guerre. Le club était face à un dilemme. Dans l'après-guerre chaotique, les Alliés avaient nommé Bauer pour gérer Munich sans qu'on le juge criminel de guerre. Le Comité décida de consulter ses membres. Charles Houston était scandalisé : « les lettres qu'il m'a adressées pendant et après l'invasion allemande de la Pologne m'ont à ce point écœuré et témoignaient d'un tel mépris pour les droits humains que je dois protester avec vigueur. » Bill Tilman, qui avait passé la guerre à combattre avec des résistants derrière les lignes ennemies, d'abord en Albanie puis en Italie, n'était pas de cet avis. C'est son point de vue qui l'emporta. Bauer mourut en 1990, à l'âge de 94 ans.

*

De même que l’alpinisme en Himalaya se trouva inféodé à de sinistres objectifs politiques, la mythologie himalayenne proposait une métaphore d’outre-monde à opposer à la dislocation spirituelle de la vie moderne. À l’été 1936, de l’autre côté du monde, l’Himalaya était recréé à Hollywood dans l’adaptation du roman de James Hilton, *Lost Horizon* (*Les Horizons perdus*). Le metteur en scène était le rentable Frank Capra dont le film *Mr Deeds goes to town* (« L’extravagant Mr Deeds ») venait de sortir et lui vaudrait un deuxième Oscar : ce film était porté par le raz-de-marée émotionnel qui provoqua la réélection triomphale de Franklin D. Roosevelt. *Lost Horizon*, au contraire, serait un échec dispendieux qui faillit ruiner la Columbia Pictures. Par la suite, Capra prétendit avoir revu le projet de fond en comble et jeté à la poubelle les deux premières bobines quand un auditoire de test trouva que le film tirait en longueur. En réalité, c’est le patron des studios Harry Cohn qui raccourcit, non sans mal, la logorrhée de Capra pour obtenir quelque chose qui puisse avoir du succès. Malgré tout, ce film fut un ratage comparé au travail précédent de Capra, pour des raisons bien pointées par Graham Greene dans sa recension pour le *Spectator* : « Rien ne révèle mieux les caractères des gens que leurs utopies. Celle-ci ressemble fort au luxueux domaine d’une vedette de cinéma à Beverly Hills ; des flirts à travers des charmilles, des plongeons et des éclaboussures dans des piscines fleuries sous d’improbables cascades, de riches et gargantuesques repas. » En résumé, Greene pensait que « c’était un très long film (…) et très ennuyeux dès la fin des scènes d’ouverture. »

Greene avait mis le doigt sur un défaut également propre au roman : Shangri-La, le monde himalayen perdu qui y est peint, est un aperçu idéalisé de l’Occident. Le décorateur de la Columbia Pictures, Stephen Goosson, recréa pour Capra un monastère tibétain Art déco finissant, qui lui valut un Oscar, mais qui tenait d’un fantasme immobilier stylisé à la Hollywood bien plus que de tout l’immense patrimoine architectural de l’Himalaya. Shangri-La n’était que consumérisme assumé. Capra avait pourtant engagé un consultant sur tout l’aspect tibétain, le journaliste du *National Geographic* Harrison Forman qui avait interviewé Thubten Choekyi Nyima, le neuvième Panchen-lama, en 1932 lorsque ce dernier était exilé au monastère de Labrand au nord-ouest du Tibet. On en voit peu de signes dans le film. Au-delà de son vague mysticisme orientaliste, Shangri-La est une fantaisie colonialiste peuplée de simples paysans

« tibétains » régis par une élite européenne cultivée et chic qui les guide comme des enfants.

La philosophie spirituelle sous-tendant *Lost Horizon* s'enracine davantage dans la théosophie qu'au Tibet. Les divagations égotistes de Mme Blavatsky n'avaient presque aucun rapport avec le bouddhisme tibétain tel qu'il est pratiqué dans l'Himalaya, mais début 1890, après la publication de la *Secret Doctrine* de la théosophe, avant que Freud n'exerce un attrait plus puissant, la théosophie était une nourriture spirituelle à la mode en Europe et en Amérique du Nord. Elizabeth Burke-Plunkett, comtesse de Fingall et hôtesse littéraire, a rapporté son excitation lors de sa rencontre de Jiddu Krishnamurti, le « professeur du monde » de la Theosophist Society. Quant à son ami W. B. Yeats, il qualifia Mme Blavatsky de « personne la plus vivante qui soit au monde ». Il nuança plus tard son avis : « [les théosophes] n'étaient pas érudits, parlaient et écrivaient mal, mais ils discutaient ardemment des grandes questions, simplement et sans conventions, comme on les abordait peut-être dans les universités médiévales. »

La théosophie joua toutefois un rôle utile de catalyseur. Quand Yeats visita l'Université de Stanford en 1904, il incita un jeune étudiant et théosophe, Walter Evans-Wentz, à venir étudier la mythologie celte à Oxford. Evans-Wentz y fit la connaissance de T. E. Lawrence qui lui recommanda de partir en Orient. En Inde, Evans-Wentz connut les principales figures de la discipline, dont Annie Besant et Krishnamurti ; il y travailla à sa fameuse traduction de ce qu'on appelle *Le Livre des Morts tibétain*. Tout le monde, de Jung à Herman Hesse en passant par Jawaharlal Nehru, s'intéressait à la théosophie. Ce qu'elle disait de la géométrie cosmique, de l'univers s'élargissant par vagues depuis un point unique jusqu'à une complexité infinie inspira aussi des générations d'artistes abstraits, dont Piet Mondrian, qui recherchait l'utopique et l'universel dans son travail, ainsi que le Russe Wassily Kandinsky.

Un autre artiste russe immergé dans la théosophie allait s'enraciner solidement dans le véritable Himalaya. Nicolas Roerich était né à Saint-Pétersbourg en 1874. Touche-à-tout, il étudia l'art à l'université et s'agrégea au groupe gravitant autour de l'imprésario Serge de Diaghilev. Les premières œuvres de Roerich se concentraient non sur des formes géométriques abstraites, mais sur le passé russe mythique ; ses décors pour les Ballets russes le rendirent célèbre, dont ceux du *Sacre du Printemps* de

Stravinsky. En 1901, il épousa Elena Ivanovna Shaposhnikova qui lui fit connaître les mystiques et auteurs hindous comme Rabindranath Tagore. Elle traduisit également la *Doctrine secrète* de Mme Blavatsky en russe.

Après la révolution russe, les Roerich, politiquement modérés, quittèrent la Russie pour l'Europe. Ils débarquèrent à Londres en 1919 où ils s'agrégèrent à la société de théosophie locale. Ils se lièrent avec le jeune avocat Christopher Humphreys, formidable procureur, qui fonda plus tard la Buddhism Society et écrivit beaucoup sur le sujet tout au long d'une vie parfois mouvementée. La guerre civile de Russie avait une dimension millénariste pour les Roerich, tout comme leur goût pour la mythologie tibétaine ; tous deux croyaient que le roi de Shambhala finirait par revenir détruire les méchants et ranimer l'esprit créateur de l'humanité. Nicolas continuait à travailler comme décorateur à Londres pour le chef d'orchestre et impresario Sir Thomas Beecham, et plus tard aux États-Unis, mais ce que sa femme et lui voulaient vraiment c'était voyager dans l'Himalaya et trouver Shambhala. Tels des ambassadeurs du bouddhisme occidental, ils voulaient revenir à la racine des enseignements mystiques qui les enrichissaient. Il proposa même d'espionner un peu au profit de l'Union soviétique si les Bolcheviks finançaient une partie de ce qui s'annonçait comme une expédition onéreuse. L'éradication cruelle du bouddhisme dans les provinces orientales de la Russie n'avait pas encore commencé, mais les Soviétiques se méfiaient de la mission utopique de Roerich. Cependant, ils lui fournirent un appui logistique quand il entra dans leur sphère d'influence.

Le voyage, avec sa femme et leur fils adulte Georges, tibétologue renommé qui avait étudié à la Sorbonne sous Paul Pelliot (le traducteur des manuscrits de Dunhuang) et l'indianiste Sylvain Lévi, commença au Sikkim où Eric Bailey était toujours « politique ». (Il les appelait « mes amis artistes russes », mais avoue ne pas aimer beaucoup les peintures de Nicolas). À cause du refroidissement des relations entre le Tibet et l'Inde britannique, les nouvelles de l'épopée des Roerich étaient souvent parcellaires. À l'été 1927, le contact se rompit et ce durant près d'un an : on les crut morts. En fait, ils étaient emprisonnés, détenus par les autorités tibétaines malgré leurs passeports et leur passion du bouddhisme. Libérés en mars 1928, ils se hâtèrent de gagner l'Inde où ils fondèrent l'Institut himalayen de recherche, l'*Urusvati*, la « lumière de l'étoile du matin »,

d'abord à Darjeeling puis de façon définitive dans la vallée de Kullu, au nord-ouest reculé de l'Inde.

Après la Seconde Guerre mondiale, les idées plus occultistes de Mme Blavatsky connurent une nouvelle vogue dans une floraison de livres consacrés à l'intérêt ésotérique du national-socialisme pour le Tibet. L'auteur français Louis Pauwels affirma que des communautés de moines geluk tibétains s'étaient installées en Allemagne à partir des années 1920, invitées par Karl Haushofer, soldat et professeur de géopolitique, qui avait eu Rudolf Hess pour élève et était demeuré en bons termes avec lui. Haushofer était aussi le fondateur supposé de la Vril Society et un ami du mystique George Gurdjieff. Comment faire la part de la vérité dans ces histoires ? Quelques-unes des personnes situées au cœur du projet nazi s'intéressaient aux mythes occultistes et aux théories raciales impliquant le Tibet. D'autres y étaient clairement hostiles. Alfred Rosenberg, par exemple, était un idéologue raciste proche de Hitler, le rival de Heinrich Himmler, exécuté pour crimes contre l'humanité. Pour Rosenberg, le bouddhisme tibétain avait exercé une influence délétère, comme le catholicisme. Sans la Réforme protestante, selon lui, « l'Europe d'aujourd'hui connaîtrait l'état des saints hommes de l'Inde et du Tibet, encroûtée de saleté dans un état d'abêtissement absolu ».

L'adoption de la croix gammée comme emblème nazi ne doit rien à son ubiquité dans l'Himalaya. Elle y a là-bas davantage un statut de porte-bonheur que de symbole sacré ; elle fut utilisée en Europe avant la Grande Guerre. Ainsi Kipling la mettait-il sur la couverture de ses livres. (De fait, ce fut la découverte de la croix gammée à Troie par l'archéologue allemand Heinrich Schliemann qui intrigua les théoriciens racistes nazis ; si la croix gammée a un lien avec le passé, c'est celui-là.)

Mis à part la valeur de propagande qu'avait l'alpinisme allemand, l'intérêt nazi pour l'Himalaya était limité au groupe de « recherche » du *Reichsführer-SS* Heinrich Himmler, l'*Ahnenerbe*, c'est-à-dire « le patrimoine ancestral ». Lui-même se penchait sur la philosophie indienne et lisait, dit-on, la *Bhagavad-Gita*. Son goût pour le Tibet fut vraisemblablement éveillé par son acolyte Karl Maria Wiligut, dont la passion pour le paganisme ésotérique n'avait d'égal que l'instabilité mentale. Wiligut perdit la faveur de Himmler quand ce dernier découvrit que sa propre femme l'avait fait enfermer chez les fous. Entre autres chimères, Wiligut nourrissait celle d'un voyage qu'il aurait fait dans un

monastère bouddhiste tibétain et celle d'un réseau complexe de faisceaux d'énergie reliant des sites antiques à travers l'Eurasie, dont le Tibet, représentation du monde qui correspondait à celle de Himmler. Quoique douteux du point de vue scientifique, le but de l'*Ahnenerbe*, fondé en 1935, était d'habiller les politiques les plus sinistres, y compris les exterminations ultérieures, sous une forme de respectabilité universitaire. En 1938, ce groupe finança pour partie une expédition scientifique au Tibet qui avait obtenu l'autorisation tibétaine grâce aux Anglais, après la demande personnelle de Himmler au Foreign Office, outre l'intervention de l'amiral britannique prohitlérien Sir Barry Domvile.

Le chef de l'expédition était le naturaliste Ernst Schäfer, fasciné depuis l'enfance par le Tibet et son héros Sven Hedin. Quand il entra chez les SS en 1936, il venait de rentrer de sa deuxième expédition dans l'Est du Tibet avec l'universitaire américain Brooke Dolan. (En 1942, ce dernier se rendrait à Lhassa sur ordre des renseignements des États-Unis en compagnie d'Ilya Tolstoï, petit-fils de Léon.) Une grande partie du travail de Schäfer était indubitablement scientifique et concernait l'histoire naturelle, la géophysique et la météorologie. Himmler s'intéressait particulièrement à celle-ci, étant donné l'importance cruciale, dans une guerre, de prévisions météo fiables ; pour la même raison, il s'intéressait à la reproduction des chevaux, comme le voyageur du XIXe siècle William Moorcroft. Bruno Beger, l'un des membres de l'équipe, au contraire, pratiquait une anthropologie douteuse et peu scientifique. Ancien élève de l'eugéniste Hans Friedrich Günther, professant les théories raciales nazies à l'Université de Berlin, il estimait que l'idéal du type nordique, la race des seigneurs, se trouvait plus facilement parmi l'élite sociale. C'est pourquoi Beger prodigua son attention aux aristocrates de Lhassa : n'étaient-ils pas les plus susceptibles de conserver des traces d'un ancêtre aryen commun ? Malheureusement pour lui, ces derniers refusèrent tous de le laisser prendre les mesures de leurs crânes comme il avait pu le faire avec des centaines de Tibétains « ordinaires ». (Pendant la guerre, Beger travailla avec l'anatomiste SS August Hirt à choisir divers groupes ethniques à Auschwitz. Après quoi on les gazait et on désossait les cadavres pour rejoindre une collection de squelettes juifs[14], dans le but sinistre d'illustrer la dégénérescence raciale. Beger fut condamné pour crimes de guerre en 1971 à trois ans de prison, réduits à du sursis en appel. Il mourut en 2009, âgé de 98 ans.)

*

Vues depuis le Lhassa d’avant-guerre, les meurtrières théories raciales du Troisième Reich avaient une portée équivalente à la version hollywoodienne de Shangri-La ou aux chimères des théosophes. Il ne s’agissait que de fantasmes orientalistes projetés sur l’Himalaya. L’essor de l’État-nation, autre genre d’utopie, était une question brûlante. C’est le nationalisme qui déclencha l’orage à venir et qui eut un impact durable sur la population de l’Himalaya.

Le treizième Dalaï-lama et son fidèle Bouriate Agvan Dorzhiev avaient jadis caressé l’idée d’une forteresse bouddhiste tibétaine sur toute l’Asie centrale. À présent, les purges staliniennes étaient lancées et le bouddhisme éradiqué en Mongolie. Dorzhiev lui-même mourut sous les coups de ses bourreaux soviétiques. Le Dalaï-lama, prématurément vieilli, vit le même destin engloutir son propre pays.

> « À l’avenir, ce système sera certainement imposé de l’intérieur ou de l’extérieur sur ce pays qui chérit un système mixte, spirituel et temporel. Si, dans une telle éventualité, nous ne le défendons pas, les saints lamas, dont leur père et fils triomphants (le Dalaï et le Panchen-lama) seront éliminés sans laisser de traces. Mon peuple, soumis à la peur et à la misère, sera incapable de supporter son existence, de jour comme de nuit. »

À la mort du Dalaï-lama, en 1933, la Chine flaira l’occasion et son gouvernement nationaliste envoya une mission de condoléances à Lhassa sous le commandement du général Huang Mu-sung, membre du Conseil militaire national de Chiang Kai-shek. Il fut accueilli avec beaucoup plus d’égards que l’avait jamais été un dignitaire britannique et le gouvernement du Tibet permit aux Chinois d’installer un poste de TSF, de sorte que la Chine n’ait plus à utiliser les fils télégraphiques britanniques, facilement interceptés. Huang était patient mais son but était clair : obtenir des Tibétains qu’ils fassent de leur pays une république et se déclarent comme faisant partie d’une des « cinq races » et donc de la Chine. Il arrivait avec des fonds importants pour corrompre d’importants dignitaires, mais la direction tibétaine lui déclara poliment que le pays avait été dirigé par une succession de treize Dalaï-lamas et que cela ne changerait pas. Le Tibet

était indépendant et le resterait. Les lamas demandèrent aussi le retour du Panchen-lama, exilé depuis l'époque du mandat d'Eric Bailey, mais sans l'escorte massive de soldats chinois que le Kuomintang voulait lui imposer. Cette démonstration unitaire de volonté décontenança Huang Mu-sung qui rentra au pays sans avoir atteint son but. Cependant, le sens du mouvement était sans équivoque : depuis leur expulsion de 1912, les Chinois s'efforçaient de réaffirmer leur autorité à Lhassa, non plus comme empire des Qing, mais comme république de Chine. Tôt ou tard, ils recommenceraient.

La présence permanente de responsables chinois à Lhassa inquiétait l'Inde anglaise. Charles Bell avait considéré que l'Angleterre n'avait pas besoin de légation à Lhassa à moins que la Chine ne revienne : or elle était de retour. La mission de Huang Mu-sung, relayée par un agent depuis longtemps actif au nom des Affaires étrangères anglo-indiennes, Norbu Dhondup, suscita donc l'envoi d'une délégation britannique. Comme la chinoise, elle allait devenir permanente sans jamais avoir reconnu que telle était son intention. Basil Gould arriva à Lhassa le 24 août 1936, une semaine après la fin des Jeux de Berlin, une semaine avant que Bill Tilman escalade la Nanda Devi. Il était « politique » au Sikkim depuis le début de l'année et de la même étoffe que Charles Bell, sous lequel il avait servi durant vingt ans. Bell, présent à la frontière depuis le milieu des années trente, ne cessait d'avertir le gouvernement tibétain que « l'Angleterre cédait petit à petit son pouvoir à l'Inde, laquelle ne montrerait sans doute pas la même amitié et n'aurait pas le même pouvoir d'aider le Tibet. »

Gould avait désormais l'occasion de réchauffer les relations avec le Tibet et de le rassurer face à la pression croissante de la Chine. L'accompagnaient deux opérateurs de télégraphes, un médecin et l'alpiniste Freddy Spencer Chapman, que Gould avait rencontré par hasard et choisi comme secrétaire personnel. Chapman disposait d'une réserve des films Dufaycolor les plus récents ; il prit des vues extraordinaires de Lhassa, en la fixant telle qu'elle était, dix ans à peine avant que l'invasion chinoise de 1950 la transforme à jamais. Le dernier membre de la délégation s'appelait Hugh Richardson, nouveau délégué commercial basé à Gyantse, à mi-chemin entre Lhassa et Gangtok. C'était un grand Écossais de St-Andrews qui s'était passionné pour le Tibet à Oxford. Il allait passer huit des quatorze années suivantes à Lhassa, d'abord pour le gouvernement anglais puis l'indien, devenir un précieux expert sur le Tibet et un défenseur ardent de son indépendance

dans l’ouragan à venir. C’est lui qui surveilla les activités de l’expédition Schäfer deux ans plus tard, soulagé de voir l’opinion tibétaine s’en prendre aux Allemands, à leurs brutales intrusions avec leurs caméras et leurs chasses de la faune pour leurs collections zoologiques. Heureusement pour lui, le projet de Himmler – créer un corps d’agents provocateurs en haute altitude, conduit par Schäfer pour déstabiliser les Anglais en Asie centrale – n’aboutit pas.

Pour construire des ponts, Gould organisait des matches de football entre les Anglais (la « Mission Marmots »), et quiconque voulait participer. Ils affrontèrent une équipe de l’ambassade du Népal, une autre de la communauté musulmane de Lhassa, présente de longue date, et une équipe de soldats tibétains qui constituèrent les plus solides adversaires, victorieux dans deux matches. « Les Tibétains jouent un jeu dur, net et sportif » jugea Gould. L’influence du professeur Frank Ludlow avait évidemment perduré. La saison ne s’acheva qu’en novembre quand on se servit des buts comme bois de chauffage. Jampal Yeshe Gyaltsen, le *tulku* ou lama réincarné du monastère de Reting qui, à vingt-trois ans, venait d’être nommé régent du Tibet, demanda à Chapman la permission d’emprunter le ballon, ce qui lui parut un très bon indice du succès de la mission. (La reprise du jeu s’avéra très populaire au Tibet au point que plus de douze équipes s’affrontaient régulièrement à Lhassa, jusqu’à ce que la hiérarchie conservatrice des moines y mette un point final en 1944 et l’interdise. Le frère cadet du quatorzième Dalaï-lama se rappelait amèrement qu’il avait été battu à l’école, avec le reste de son équipe, pour avoir joué en cachette.)

La mission survenait à un moment très sensible, en pleine recherche du nouveau Dalaï-lama. La période suivant la mort du treizième Dalaï-lama, en 1933, avait été pénible, comme on pouvait s’y attendre. Le plus puissant ministre du moment s’appelait Thubten Kunphel, dit Kunphela, homme énergique entré comme domestique au service du lama, qui s’était élevé par la force de sa personnalité pour diriger l’unité militaire la plus performante du Tibet. On le jugeait assez proche du Kuomintang. Ses ennemis, notamment Lungshar, l’un des quatre ministres d’État du Trésor (les *tsipon*) et rival de Tsarong dans les années vingt, profitèrent de la mort soudaine du lama pour bâtir une coalition contre lui. Le pouvoir de Kunphela s’effrita et on le jeta en prison. Sa chute provoqua une révolte dans la province orientale de Kham, conduite par ses alliés, la puissante et riche famille de Pandatsang. Ces rebelles, en petit nombre, combattirent aussi les

communistes chinois, aux prises avec les horreurs écrasantes de la Longue Marche, qui fuyaient devant les forces du Kuomintang jusque dans les profondeurs du pays et les marches orientales du Tibet. Kunphela et les Pandatsang allaient créer un mouvement d'opposition en exil : le Parti du progrès du Tibet. Mais Lungshar ne profita guère de son éminence. Comme Kunphela, il voulait moderniser. C'est lui qui avait accompagné les quatre jeunes aristocrates au collège de Rugby ; il comprenait que le Tibet devait évoluer. Mais ses tentatives d'augmenter les revenus de l'État aux dépens de l'aristocratie et des monastères l'exposèrent à l'accusation de communisme, comme le lui avait prédit Laden La au retour du voyage en Europe. Le chef ultra-conservateur du cabinet Trimon Shap-pe circonvint Lungshar, le fit arrêter et subir la torture archaïque de l'énucléation. Nul n'avait jamais accompli ce châtiment, qui fut bâclé. Peu après, Trimon Shap-pe quitta lui-même la fonction publique et renonça à chercher le nouveau Dalaï-lama. Le processus, comme toujours, était une entreprise risquée, où les divinations étaient exposées aux influences politiques. Alors que le défunt gisait en grande pompe, on vit sa tête se tourner vers le nord-ouest. Le régent, Reting Rinpoché, eut une vision sur un lac sacré : deux lettres, A et K, suggérant le monastère de Kumbum, en Amdo, loin au nord-ouest de Lhassa dans l'actuelle région de Qinghai, alors contrôlée par le seigneur de guerre du Kuomintang, Ma Bufang. Hugh Richardson rapporte les soupçons qui avaient cours à Lhassa : ces visions n'étaient-elles pas bienvenues pour le régent, personnage très contesté à cette période cruciale de l'histoire du pays ? L'élite monastique restait exposée aux conflits sectaires entre les institutions dominantes du Geluk et celles de l'école Nyingma. Reting, quoique Geluk, était jugé trop proche des Nyingma qui avaient trouvé protection auprès du pouvoir chinois. Peut-être Reting indiquait-il qu'un Dalaï-lama de la périphérie était nécessaire pour contester les grandes institutions centrales.

En théorie, le Panchen-lama aurait dû prendre part, lui aussi, à la quête du garçonnet, mais les négociations touchant son retour d'exil s'étaient interrompues : il demeurait sous le contrôle de la Chine dans l'Est du Kham, à la lisière du monde culturel tibétain. Kewtsang Rinpoché, le lama du monastère de Sera qui dirigeait la recherche, se rendit au monastère de Jyekundu où vivait le Panchen-lama, pour prendre son avis. Celui-ci lui donna trois noms, dont celui d'un garçon « intrépide » du village de Taktser, non loin de Kumbum. Un an plus tard, en décembre 1937, le Panchen-lama

mourut brusquement. Les Chinois tentèrent d'abord d'utiliser le retour du cadavre du lama comme ils l'avaient fait du lama vivant, en guise de moyen de pression. Puis la situation évolua. Selon Hugh Richardson, « l'intérêt chinois pour un lama mort céda bientôt le pas à la perspective plus prometteuse d'un Dalaï-lama vivant ». Cette même année, Kewtsang se persuada que le garçon intrépide de Taktser, du nom de Lhamo Thondup, était bien le prochain Dalaï-lama.

Pendant un certain temps, Kewtsang fut obligé de se taire. Taktser et le monastère proche de Kumbum restaient contrôlés par le seigneur de guerre musulman Ma Bufang. C'est lui qui avait écrasé l'armée tibétaine au début de la décennie, juste avant la mort du treizième Dalaï-lama, et annexé des portions de l'Amdo jusqu'à Qinghai, dont Kumbum. Ma Bufang était à l'ascendant et, comme son père Ma Qi avant lui, sa réputation de férocité était établie, en particulier chez les Tibétains. Il avait mené une campagne quasi génocidaire contre les Ngolok, tribu tibétaine qui lui résistait, non sans piller et ravager les monastères en chemin. Quoique musulman pratiquant, Ma Bufang, à présent gouverneur de la province chinoise de Qinghai, était un nationaliste chinois convaincu, violemment anticommuniste. Si l'on annonçait l'identité du garçon alors qu'il était sous le contrôle de Ma Bufang, il risquait fort d'arriver à Lhassa sous une grande escorte militaire chinoise.

Le seigneur de guerre savait que Kewtsang avait sondé plusieurs candidats dans sa province ; si le futur Dalaï-lama était déclaré sous sa juridiction, son influence à Beijing en serait rehaussée, tout comme son pouvoir local. Il garda le petit Lhamo Thondup de trois ans et sa famille à proximité. Lhassa temporisait, en prétendant n'avoir pas décidé, tout en négociant avec Beijing les conditions de l'arrivée du nouveau lama à Lhassa. Heureusement, le Kuomintang était à présent en guerre contre le Japon, situation bien plus préoccupante que toute question tibétaine. Quand les Tibétains envoyèrent leur délégation prestigieuse chercher le garçonnet à Qinghai, il fallut transiger. Le Tibet dut verser 400000 dollars d'argent chinois de compensation à Ma Bufang, somme à laquelle l'Inde anglaise avait contribué.

En juillet 1939, deux ans après sa découverte – il avait à présent quatre ans – Llhamo Thondup et sa suite, avec une petite escorte fournie par Ma Bufang, quittaient le monastère de Kumbum pour le Sud du Tibet. Une fois passée la frontière du territoire de Ma Bufang, on dépouilla toute incertitude

sur l'identité du Dalaï-lama : les dignitaires annoncèrent que Llhamo Thondup était et avait toujours été le seul vrai candidat. À Lhassa, Reting Rinpoché fit du garçon un moine en lui décernant le nouveau nom de Tenzin Gyatso, quatorzième Dalaï-lama, incarnation de Chenrezig, *bodhisattva* de la compassion, connu des Tibétains sous le vocable de Kundun, « présence ». À ce stade, le monde était en guerre. Les Tibétains et tous les peuples de l'Himalaya étaient à la veille d'un changement profond, parfois violent, qui menacerait leur identité tout en précipitant l'irruption du monde moderne.

---

12 Qu'on pourrait traduire par « Toujours libre ». (NdT)

13 Siège du gouvernement, à Londres. (NdT)

14 Constituée par le « professeur » Hirt au sinistre camp d'extermination du Struthof en Alsace. (NdT)

18

La fièvre des sommets

Lever de soleil sur le glacier de Kalindi, haut dans les montagnes du Garhwal : six hommes se préparent à lever le camp, chargeant leurs sacs à dos tandis que les cimes blanches se font lumineuses au-dessus de vallées encore plongées dans l'ombre bleue. Hier ils ont préparé un chemin de marches, enfoncées dans la neige fraîche. Après le gel de la nuit, celles-ci sont aussi rigides qu'un escalier, encroûtées de glace dont les cristaux étincellent dans la réfraction à mesure qu'ils avancent pesamment vers le nord-est. Au-dessus s'ouvre le Kalindi *khal*, col neigeux situé à près de 6 000 mètres au-dessus du niveau de la mer, reliant la région sacrée de Gangotri, derrière eux, à la vallée de l'Arwa, menant à l'est au village de Ghastoli, un jour de marche au nord de la ville de pèlerinage de Badrinath. Au sommet du col, le groupe marque une pause. Il découvre devant lui un nouvel horizon de montagnes spectaculaires, dont, au nord-est, la cime sentinelle du Kamet, qui regarde de haut le monde oublié du royaume de Gugé et l'étendue osseuse du Tibet occidental. On est le 15 août 1947.

Peut-on avoir salué le jour de l'Indépendance de l'Inde en plus bel endroit que dans cette salle du trône des déesses montagneuses, du moins avant que surviennent les nuages de la mousson dans la vallée et que débutent les chutes de neige ? La veille, alors que l'aiguille s'approchait de minuit et que les hommes du groupe s'abritaient du froid sous la tente, Jawaharlal Nehru, premier Premier ministre de l'Inde, a prononcé son discours du rendez-vous avec le destin dans la grande salle du parlement :

> « Quelle heure solennelle pour nous, en Inde, pour toute l’Asie et pour le monde ! Une nouvelle étoile se lève, une étoile de liberté à l’orient, une nouvelle espérance naît, une vision longtemps chérie se matérialise ! »

Cette vision renfermait d’immenses implications pour la population de l’Himalaya.

L’un des six qui se tenaient sur le col du Kalindi, en ce matin d’Indépendance, rencontrerait Nehru six ans plus tard lors de son propre rendez-vous avec le destin. Tenzing Norgay avait à présent trente-trois ans. Il venait de perdre sa femme mais avait deux petites filles, Pem Pem et Nina, qui vivaient à Darjeeling. Il portait leurs photos encadrées sur lui. Il avait rongé son frein durant la guerre, en tant qu’ordonnance pour l’armée indienne de Chitral, loin au nord-ouest. À présent, il revenait prendre part à une expédition d’alpinisme comme sherpa (à cette date – les années 1940 – l’identité ethnique des Sherpas était confondue avec leur tâche de porteur en haute altitude). Ce voyage joua un rôle décisif dans son long parcours vers le sommet de l’Everest avec Edmund Hillary six ans plus tard.

Le chef de l’expédition, qui ne se trouvait pas sur le col ce jour-là, était le guide suisse de haute montagne André Roch. Au nombre des grimpeurs les plus performants sur l’Himalaya avant guerre, il avait grimpé dans le Karakoram avec Günther et Hettie Dyhrenfurth. Voici qu’il était de retour sur la chaîne pour recommencer à l’âge de quarante ans. Glaciologue, il mettait à profit ses après-midi de repos pour peindre des paysages. Dans son équipe se trouvait aussi René Dittert, un Genevois aimable et modeste, membre du club de l’Androsace qui comptait la plupart des meilleurs alpinistes suisses. Tous deux feraient partie de la première tentative suisse sur l’Everest cinq ans plus tard, quand Tenzing et Raymond Lambert approchèrent du sommet. André Roch venait de nommer Tenzing *sirdar*, chef de la petite équipe de sherpas de l’expédition, après la blessure de celui qu’il avait d’abord choisi. Si les autres semblaient indifférents à la proximité des sommets, ce n’était pas le cas de Tenzing. Selon la formule d’un des alpinistes, on voyait « une lueur de détermination dans ses yeux ». André Roch voyait en lui « notre meilleur homme ». C’était lui qui avait ouvert la voie lors de la première ascension d’un pic de 7 000 mètres, le Kedarnath, suivi par des guides suisses en excellente forme et hautement entraînés.

Tenzing trouvait plus chaleureux de travailler pour les Suisses que pour les Anglais lors de leurs expéditions d'avant-guerre sur l'Everest. Après l'ascension du Kedarnath, il y eut une fête. L'un des membres de l'équipe a raconté que ce soir-là, « quand nous sommes tous redescendus au camp de base et que nous nous sommes tous assis, il s'est assis avec nous et a bu un verre de vin. C'était quelque chose d'inouï. Shipton et Tilman ne l'auraient pas trouvé bizarre, mais je pense que beaucoup d'alpinistes anglais s'en seraient offusqués. » L'auteur de ces lignes était Trevor Braham, Anglais né à Calcutta en 1922. C'est lui que Tenzing et une équipe de cinq sherpas accompagnaient au col de Kalindi en ce matin de l'Indépendance, lorsque trois d'entre eux retournèrent au camp en laissant Braham et deux des sherpas descendre vers Badrinath.

Braham avait accepté une invitation suisse adressée à l'Himalayan Club : l'un de ses membres, en signe d'hospitalité, était invité à s'associer à l'expédition de Gangotri. Dans les décennies 1920 et 1930, ce club avait été le premier point d'attache pour tout alpiniste. À présent décimé par la guerre, il n'était que l'ombre de lui-même. Le chaos et l'austérité en Europe avaient ralenti le flot des grimpeurs, qui n'était plus qu'un ruisselet. Braham, éduqué à St-Joseph, à Darjeeling, où ses parents se repliaient durant la chaleur de l'été à Calcutta, n'avait que peu grimpé et seulement au Sikkim. Son voyage de neuf semaines au Garhwal en compagnie de grands alpinistes européens fut un test aussi bien qu'une éducation.

Ce jour-là, le 15 août 1947, Braham rentrait au camp en devançant le groupe principal, car il voulait visiter la vallée de Bhyundar, la Vallée des Fleurs de Frank Smythe. Soixante ans plus tard il se rappelait encore le parfum des pins récemment abattus qui saturait l'air tandis qu'il descendait le sentier vers Badrinath : de nouveaux chalets s'élevaient à mesure que les hommes rentraient de l'armée. À son arrivée au temple, à deux jours de marche depuis le col de Kalindi, tout était encore pavoisé pour l'Indépendance et l'atmosphère était joyeuse. Pourtant, dans le train pour Delhi, l'horreur de la Partition était évidente. Il partagea un compartiment avec un Sikh. « Un homme si calme ! Nous avons beaucoup conversé. Puis nous nous sommes arrêtés à une gare. Il est sorti et s'est transformé en une sorte de guerrier sauvage. Il criait : 'Tuez-les ! J'ai vu ce qu'ils ont fait aux nôtres !' »

À Delhi, des cadavres étaient allongés sur le quai et la police tenta de confisquer le piolet de Braham.

*

Si l’essentiel de la violence se concentra sur le Pendjab, elle déborda sur l’Himalaya. À leur retour dans la petite ville de Joshimath, on fit monter les Suisses sur un camion de l’armée pour les ramener en sécurité à Delhi. On laissa les sherpas se débrouiller. Après une quinzaine dans le coin, Tenzing et son équipe trouvèrent un transport vers Dehra Dun où l’ordre public se délitait. Un jeune Sikh se rappelait que le quartier musulman de la ville avait été incendié et qu’on avait chargé le lendemain les corps de quinze jeunes musulmanes sur un camion. Tenzing avait un bon ami à Dehra Dun, Jack Gibson, directeur de la Doon School, qui l’avait engagé pour des vacances d’alpinisme juste après la guerre. Gibson avait ouvert un petit camp de réfugiés dans l’enceinte de l’école où les musulmans pouvaient échapper au chaos. Les sherpas y résidèrent jusqu’à ce que Gibson puisse leur trouver un transport vers chez eux.

Tous les étrangers n’eurent pas la chance des Suisses. Theos Bernard était un voyageur états-unien, une célébrité du yoga qui avait grandi en Arizona, dans une famille obsédée par les religions orientales. Son oncle était Pierre Bernard, « Oom le magnifique », l’un des premiers à avoir promu le yoga aux États-Unis ; il vendait aussi de prétendus remèdes spirituels. Comme Oom, Theos faisait sans cesse son auto-promotion. Avant-guerre, voyageant au Tibet, il avait dérangé les moines par ses photos indiscrètes. Rentré au pays, on le vit sur la couverture du magazine *Family Circle*, affublé d’une robe de moine faite sur mesure à côté d’une starlette hollywoodienne. Il rapporta ses expériences dans un récit de voyage intitulé *La Terrasse des Dieux*. Il avait passé la guerre à faire des recherches pour un doctorat sur le hatha-yoga. Après-guerre, il se rendit au Spiti, à la recherche de manuscrits perdus. Surpris avec des porteurs musulmans en route vers le monastère de Kye, au plus fort de la Partition, lui et sa troisième femme Helen furent assassinés et leurs cadavres vraisemblablement jetés dans la Spiti.

L’impact de l’Indépendance fut ressenti dans toutes les nations de l’Himalaya, pas seulement l’Inde. Le 15 août, alors que Trevor Braham saluait Tenzing Norgay sur le col de Kalindi, un chef politique népalais, parmi les plus admirés, était libéré d’une geôle de Katmandou ; on tentait ainsi d’apaiser le mécontentement populaire grandissant contre la dynastie des Rana. Bishweshwar Prasad Koirala, abrégé en B. P., était né à Bénarès

en 1914. Son père était un *bahun*, un brahmane des collines du nom de Krishna Prasad, qui avait quitté son foyer, à l'est de Katmandou, pour Biratnagar, alors petit village proche de la frontière indienne. Il prospéra, d'abord comme homme d'affaires puis percepteur d'impôts. Il avait deux épouses qui lui donnèrent au total cinq fils et quatre filles, les instruments d'une dynastie politique. Trois de ses fils seraient Premiers ministres du Népal. Krishna Prasad Koirala avait vu la pauvreté autour de lui. Il décida d'agir et ouvrit une école financée sur ses deniers, mais même ces simples tentatives de réforme sociale lui valurent le déplaisir du régime des Rana et il dut s'enfuit à Bénarès. La famille royale confisqua ses biens : sa large famille et tous ses dépendants furent plongés dans la misère. Krishna Prasad rejoignit l'Indian National Congress, sachant que rien ne changerait au Népal tant que la famille régnante aurait la protection du Raj britannique. L'un des plus vieux souvenirs de B. P. était d'avoir vu son père recevoir des guirlandes, au début des années vingt, de ses partisans politiques népalais à Bénarès. Quand Gandhi appela à une campagne de désobéissance civile en 1929, B. P. réagit en se levant de son pupitre d'école et en déclarant « Je quitte mon école ! » Trois ans plus tard, on l'arrêta sous prétexte qu'il aidait des « terroristes » à conspirer contre l'autorité britannique et on l'emprisonna pour la première fois. Ce ne serait pas la dernière.

Krishna Prasad s'était exilé pendant la Première Guerre mondiale alors que Chandra Shamsher, proche allié de Curzon, était le Premier ministre du Népal. Il était tout le contraire de la famille dissolue des Rana : austère, ne buvant pas d'alcool, monogame et souriant rarement. (On disait que ses sourires n'annonçaient rien de bon à ceux auxquels ils s'adressaient.) Il contribua largement à l'effort de guerre britannique en fournissant 55000 recrues aux régiments de Gurkhas de l'armée anglo-indienne et en envoyant 18 000 soldats de l'armée népalaise effectuer des tâches de garnison en Inde. Si l'on tient compte des sujets népalais affectés à d'autres missions militaires ou policières en Inde, la contribution du pays se montait à une centaine de milliers d'hommes, dont dix mille périrent, sur une population nationale de cinq millions.

En juin 1915, lors de la désastreuse invasion de l'empire ottoman par les troupes alliées à Gallipoli, l'explorateur himalayen Charlie Bruce retrouva son vieux bataillon des Gurkhas et un copain de sa période d'alpinisme, le Subardar Major Harkabir Thapa. (À l'été 1899, Harkabir avait stupéfié les habitants de l'île de Skye par sa vélocité en montagne : il avait couru pieds

nus jusqu’au sommet du Glamaig puis recommencé quand ils avaient douté de son temps.) La mission de Bruce consistait à montrer à ses vieux camarades leur route pour une attaque prévue sur les hauteurs d’Achi Baba, en surplomb de la péninsule de Gallipoli. Bruce avait bien conscience que cela consistait à demander « l’impossible avec des moyens tout à fait inadéquats ». Il était certain qu’il disait adieu à ses meilleurs amis. Sept officiers et 129 hommes perdirent la vie le jour de l’attaque. Harkabir Thapa fut blessé, mais il survécut.

Un tel niveau de sacrifice ne pouvait que galvaniser la société népalaise. Avant-guerre, environ un millier d’hommes s’enrôlaient dans les régiments de Gurkhas chaque année. Après, les dizaines de milliers de soldats népalais ayant vu du pays revinrent chez eux ou préférèrent s’agréger aux communautés népalaises vivant en Inde, où le travail se trouvait plus facilement, où le débat politique s’effaçait devant l’action directe. Le nouveau roi Tibhuvan ne se satisfaisait pas d’être l’homme de paille des Rana. Monté sur le trône en 1911 à l’âge de huit ans, il commença à chercher le moyen de reprendre le pouvoir dans les années vingt. Certains jeunes membres de la famille Rana eux-mêmes voyaient la nécessité d’évoluer ; ce groupe s’engagea bien davantage lorsque le rajah Chandra tenta de limiter le coût immense de sa famille tentaculaire en définissant trois courants : A, B et C. Les membres de la branche C cessèrent d’émarger au budget de l’État. Plusieurs avaient étudié en Inde et comprenaient que leur pays était de plus en plus distancé.

La loyauté de Chandra à l’égard du Raj britannique lui valut de vraies récompenses. Avant-guerre, les Britanniques avaient commencé de voir dans le Népal un État princier plus qu’une nation vraiment indépendante. En 1923, ils reconnurent officiellement son indépendance. Ils doublèrent en outre la gratification de Chandra, somme que ce dernier consacra à la reprise du programme de développement, symbolique, du Népal : il fit construire des ponts suspendus, entamer une route et un chemin de cordes reliant Birgunj à la frontière indienne jusqu’à la vallée de Katmandou à 130 kilomètres au nord. Il proscrivit la pratique du *sati*, l’immolation des veuves sur le bûcher funèbre de leurs maris, et s’efforça de régler le fléau bien plus répandu de l’esclavage : plus de 60 000 esclaves furent affranchis à son initiative. Mais il ne s’agissait là que d’expédients face aux pressions venues de l’extérieur. La principale préoccupation du rajah et Premier ministre consistait à maintenir sa famille au pouvoir, fût-ce aux dépens du

commun : il aurait déclaré à Georges V que les Anglais étaient en difficulté en Inde parce qu'ils avaient fait l'erreur d'éduquer la masse du peuple indien.

La plus importante réforme dont Chandra était convenu avec les Anglais fut le droit d'importer des biens de pays tiers sans payer de droits de douane au Raj. Jusqu'alors l'économie népalaise dégageait un excédent par la vente de riz à l'Inde. Grâce à ce nouvel accord, les importations bon marché affluèrent, en particulier depuis le Japon dont l'industrialisation rapide renchérissait les marchandises britanniques. (Après-guerre, ce privilège de détaxe suscita une contrebande massive vers l'Inde, sans que les politiciens s'en émeuvent – ils y participaient parfois.) Le boom consumériste qui s'ensuivit eut vite englouti les économies des vétérans. La production textile intérieure s'effondra. Bien entendu, le rajah taxait personnellement cet afflux d'importations, en enrichissant encore sa dynastie qui connut une période d'excès flamboyant. Pashupati Rana, né en 1941 et arrière-petit-fils de Chandra, se rappelait les toilettes extravagantes affichées par la génération de sa mère. « Du Dhaka imprimé à la main rehaussé de fine mousseline, du velours rebrodé de lourds fils d'or jonchés de perles, des saris exquisément ouvragés aux belles bordures, des tiares constellées de diamants et de joyaux. »

C'était une existence de luxe étourdissant. Pashupati se rappelait que la maison de son père comptait des centaines de domestiques. « Enfant, j'avais quatre femmes de chambre et une nourrice à l'intérieur et quatre valets pour s'occuper de moi à l'extérieur. »

En tant que percepteur, fonction que les Rana attribuaient au plus cher enchérisseur, Krishna Prasad Koirala avait bien conscience de son infériorité dans une société aussi cruellement inégale. L'histoire de son exil forcé est célèbre, rapportée par son fils et héritier politique B. P. Koirala :

> « C'était l'hiver et un grand nombre de ses hommes, très pauvres et en haillons, migraient vers l'Inde en quête d'emploi. Il demanda à l'un d'eux ses habits et tira lui-même les haillons du sac du bonhomme. Il les fit envoyer au rajah avec une lettre d'accompagnement ainsi libellée : Tels sont les habits que vos sujets portent habituellement en hiver – comparez-les avec ce que vous portez. J'espère qu'on ne verra nul irrespect de ma part dans l'envoi de ces oripeaux à Votre Altesse. »

Chandra se méfiait déjà de Krishna Prasad ; amener des Bengalais rebelles en sécurité au Népal pour qu'ils enseignent dans une école destinée au commun, cela frôlait déjà la sédition. Ce ballot de haillons fut la goutte de trop. Le clan des Koirala fuit l'arrestation pour embrasser le mouvement indépendantiste indien, en plantant des graines qui germeraient après la guerre.

À la mort de Chandra en 1929, son frère Bhim Shamsher la remplaça. Il survécut juste assez pour exiger des Anglais qu'ils agissent contre les bandes croissantes de Népalais opposés aux Rana exilés en Inde. Lui succéda Juddha Shamsher, dernier des dix-sept fils de Dhir, le frère le plus jeune de Jang Bahadur, pour régner en tant que maharajah. Juddha était beaucoup plus autocratique, c'était un militaire compétent et énergique qui fut à la hauteur du terrible séisme qui laissa Katmandou presque entièrement dévastée en 1934. Mais la politique le désarçonnait. Les journaux indiens comme les ragots des bazars de Katmandou distillaient sans cesse des histoires hostiles aux Rana, annonçant le retour imminent du roi Tribhuvan. L'armée elle-même était mécontente. En 1936, un militant appelé Shukra Raj Shastri organisa des réunions publiques qui le conduisirent vite en prison. Il s'inscrivait dans une renaissance de la culture newar, le premier réveil d'une conscience politique des minorités népalaises. Un parti d'opposition se forma, le Praja Parishad ou Conseil populaire ; lorsqu'il appela au soulèvement, le régime des Rana arrêta les militants par vingtaines et en exécuta quatre, dont Shastri, qui se trouvait encore incarcéré. Le mouvement pour la liberté avait ses premiers martyrs.

Le monde était alors à nouveau ravagé par la guerre. Juddha montra le même engagement au service des Anglais que Chandra, mais une grande partie de sa famille fut épouvantée de voir la progression des forces allemandes en Europe occidentale. La façade anglaise en Inde, jadis si impressionnante, s'effondrait aussi. En août 1942, des militants du Congrès national indien coupèrent les fils du télégraphe reliant le Népal au monde extérieur, firent sauter des voies de chemin de fer, brûlèrent des commissariats et des bureaux de poste, isolèrent en bref Katmandou de ses alliés anglais. Il fallut des semaines aux autorités indiennes pour rétablir le contact, ce qui ouvrit temporairement les yeux du gouvernement de Juddha. La lenteur de la réaction montrait au Népal son peu d'importance aux yeux de l'Angleterre, malgré l'ampleur de sa loyauté et de ses sacrifices. (Des 282 Victoria Crosses décernées pendant la Seconde Guerre mondiale, treize

allèrent aux régiments de Gurkhas). Le rajah, qui attendait davantage de cette relation, pria les Anglais de l'aider à construire des usines qui pussent rivaliser favorablement avec celles de l'Inde. L'Angleterre préférait financer des usines hydroélectriques qui élèveraient le niveau de vie népalais.

Ni l'un ni l'autre ne pouvait guère protéger le Népal de l'inflation indienne. La chute de la roupie pendant la guerre amputa la valeur des pensions des Gurkhas d'un tiers, lesquelles contribuaient de manière importante à l'économie népalaise. Dans les villégiatures d'altitude comme Darjeeling, le coût exponentiel de la vie dévorait les économies des plus fragiles, comme Tenzing Norgay qui se rappelait avoir dépendu de sa deuxième épouse, Ang Lhamu, devenue nounou, pour ne pas sombrer : « il semblait qu'il n'y eût que des bas, pas de hauts. » Il acheta deux chevaux pour emmener les touristes – pour la plupart des soldats états-uniens en promenade – sur Tiger Hill pour la vue spectaculaire sur le Kangchenjunga. Le retour des soldats népalais avec des millions de roupies indiennes provoqua une crise de liquidités : le Népal n'avait pas assez d'espèces en circulation pour échanger tous ces billets indiens. Le gouvernement de Delhi n'entendait pas vendre l'argent à des conditions acceptables, de sorte qu'un diplomate du Népal à Londres dut faire le tour des changeurs d'argent pour leur acheter quelque trois cents tonnes sur le marché, de quoi stabiliser la monnaie de son pays.

Les Népalais ordinaires étaient pleins de ressort et de ressources mais ils aspiraient de plus en plus au progrès : leurs enfants n'avaient pas d'écoles et leurs parents vieillissants pas de système de santé. L'État, c'est-à-dire la famille Rana, n'avait ni la capacité technique ni une volonté suffisante pour développer le pays. Juddha Shamsher, père de vingt garçons et vingt filles, craignant sa mort imminente, se retira en 1945 pour partir en pèlerinage. Il fut remplacé par Padma Shamsher Rana, fils du frère aîné de Juddha, Bhir. Pragmatique et discret, le nouveau Premier ministre se heurta aux fils de Juddha et Chandra, en particulier l'aîné de ce dernier, Mohan. Cette vulnérabilité politique nuisit à son programme éclairé de réformes : plus d'écoles, plus d'électricité et plus de routes, dont le lancement d'une grand-route d'est en ouest. Or le développement devait se matérialiser rapidement pour sauver la dynastie ; les vents de l'histoire lui étaient déjà contraires. De lourds équipements étaient nécessaires pour construire des routes, mais l'Angleterre, épuisée, quasi ruinée par la guerre, tardait à les fournir. Padma montra une vraie sagacité en sollicitant d'autres interlocuteurs. Si les

Anglais étaient ruinés et quittaient l’Inde, la dynastie devait se faire de nouveaux amis, de préférence riches. Le Japon avait donné au Népal un avant-goût du consumérisme avant-guerre, mais n’était-il désormais pulvérisé ? Les États-Unis, à l’évidence, étaient la nouvelle puissance. Padma donna donc ordre à ses dignitaires présents à la parade de victoire des Alliés, en juin 1946 à Londres, de poursuivre le voyage jusqu’à Washington pour s’entretenir avec Harry Truman. Le Népal, visant l’aide américaine au développement, invitait les États-Unis à établir des relations diplomatiques.

Le jour même où arriva la mission états-unienne au printemps 1947, une *satyagraha* gandhienne – une manifestation pacifique – commençait dans tout le pays, organisée par un nouveau parti politique, le Congrès national népalais. Celui-ci était l’émanation des communautés népalaises établies dans les villes indiennes de Bénarès et Calcutta, avec l’approbation tacite du roi Tribhuvan. Ce dernier, cardiaque, avait prétexté un souci de santé pour se rendre à Calcutta où il s’entretint avec les chefs de l’opposition. Quand arrivèrent les Américains, B. P. Koirala était déjà arrêté pour avoir participé à l’organisation d’une grève dans une usine de broyage de jute à Biratnagar pour obtenir des augmentations ; on le fit rentrer à marche forcée à Katmandou. Il y fut emprisonné non sans s’attirer le soutien et la compassion des plus célèbres leaders du mouvement indépendantiste indien, à commencer par Gandhi, qui écrivit à Padma pour exiger sa libération.

Padma, ici encore, se montra adroit. Soucieux de ne pas encourager un mouvement analogue au Népal, il promit une nouvelle constitution et invita des constitutionnalistes indiens à apporter leur concours. Il annonça une justice indépendance, l’éducation pour les filles et des élections municipales. Quoiqu’ils fussent des autocrates, les Rana pouvaient se présenter comme les champions hindous conservateurs des *pahadis*, la caste des brahmanes chhetris dominante sur les collines intermédiaires. Tout cela suffit à persuader Nehru qu’un changement de régime n’était pas nécessaire pour amener le changement au Népal, du moins tant que Padma resterait aux affaires. Le jour de l’Indépendance de l’Inde, Padma ordonna la libération de B. P., qui retourna aussitôt en Inde et à l’exil.

Ceux qu’il importait surtout de convaincre de la nécessité des réformes, c’était la propre immense famille de Padma. Pour son cousin Mohan, la réforme constitutionnelle signifiait la fin du pouvoir des Rana. Ce serait à

qui céderait le premier : ce fut Padma qui s'en alla début 1948, peu après la promulgation de la nouvelle constitution. Mohan, une fois au pouvoir, ne l'annula pas mais la rendit inopérante. Puis il restreignit la liberté d'expression et de réunion, interdit le Congrès national népalais et s'attira la haine du Népalais ordinaire qui avait pris goût à la liberté. Interdire ce parti s'avéra de même un désastre tactique dans ses rapports avec Nehru, qui joua de la peur inspirée par l'Inde pour arracher des concessions au gouvernement népalais, s'agissant du commerce comme de l'emploi des soldats népalais qui servaient dans l'armée indienne. Cela fait, Nehru appuya un coup d'État adroitement préparé pour évincer les Rana.

Entre-temps, la position du roi Tribhuvan s'était compliquée. Espoir de l'opposition, le roi restait le jouet de son Premier ministre. De bon matin, un jour de novembre 1950, il quitta le palais avec la plupart des siens pour une expédition de chasse ; ses fils pilotaient le convoi. Passant devant l'ambassade de l'Inde, ils entrèrent à l'intérieur par les grilles ouvertes ensuite refermées derrière eux. Le jeune petit-fils du roi, Gyanendra, était resté au palais pour assurer les Rana que rien ne se mijotait. Mohan le fit déclarer roi et permit au roi de s'exiler en Inde. L'Angleterre était prête à soutenir Mohan, notamment à cause de l'hostilité du Congrès népalais au recrutement de Gurkhas par l'ancienne puissance coloniale, mais c'était Nehru et non celle-ci qui décidait, à présent. Il était en mesure de mobiliser les insurgés népalais armés à sa guise et se servit de la menace de l'insurrection pour faire pression sur Mohan qui finit par capituler dès 1951. Tribhuvan revint à la tête d'un nouveau gouvernement soigneusement calibré par Nehru : il comprenait quelques représentants de l'ancien régime en même temps que ses alliés au Congrès népalais. Un siècle après que Jang Bahadur s'était frayé un chemin sur le trône par l'assassinat, la nation semblait sur le point d'embrasser la démocratie.

*

Si Mohan avait tenté en vain d'arrêter la marée des réformes, il n'avait pas replongé le Népal dans son ancien isolement. Mis à part les diplomates britanniques, peu d'Européens avaient visité le Népal dans la première moitié du XXe siècle, encore moins que le Tibet réputé exclusif. Les Népalais résidant à l'étranger rapportaient les nouvelles des prémices du mouvement indépendantiste indien, mais pour le reste on continuait de

vivre comme par le passé. On avait permis l'entrée de quelques journalistes. Penelope Chetwode écrivit un article intitulé *Le Royaume séquestré* pour le *National Geographic* en 1935. N'ayant encore que vingt-cinq ans, récemment mariée au poète John Betjeman, c'était la fille unique du maréchal Lord Chetwode ; elle n'était guère susceptible de remettre en cause l'ordre inhabituellement établi du pays. De même, Edward Alexander Powell, journaliste américain spécialisé dans l'aventure et le voyage, avait sollicité un visa sur un coup de tête en 1927 alors qu'il passait à Calcutta ; il eut de la chance. Son livre s'intitulait *La Dernière demeure du mystère : Aventures au Népal*. Comme Chetwode, il qualifia les Rana de « clairement progressistes », en omettant de dire que toutes les tentatives de modernisation se faisaient dans l'intérêt des maîtres du Népal, pas celui de la population.

L'Européen le plus à même de creuser sous la surface du Népal, à l'époque, était l'érudit italien Giuseppe Tucci, qui passa quatre mois dans la vallée de Katmandou à l'été 1929, premier Italien à le faire depuis les missionnaires du XVIIIe siècle. Ce fut le plus grand connaisseur européen de l'Himalaya avant-guerre. Peu d'aventuriers avaient autant voyagé, mais cet opportuniste brillant, cynique et ambitieux n'hésitait jamais à user d'expédients s'ils les rapprochaient de ses buts : le passé était son domaine, pas le présent ; les Rana n'avaient rien à craindre de lui. Né en 1894, il était le fils d'un percepteur de Macerata, dans la province écartée du même nom, dont le fils le plus célèbre fut le missionnaire jésuite Matteo Ricci. Tucci avait publié son premier article à l'âge de dix-sept ans, sur des inscriptions latines trouvées dans la campagne environnante et ce dans une prestigieuse revue archéologique allemande. Il n'avait presque plus cessé d'écrire depuis. Étudiant à Rome, il était tombé sous l'influence de Giovanni Gentile et du même coup celle du patron de Gentile, Mussolini. Il s'était pris de passion pour la philosophie chinoise, en particulier pour le taoïsme et son maître semi-mythique Lao-Tseu. Son intérêt pour le bouddhisme, dit-il un jour à un journaliste indien, datait d'une vie précédente. Le mot esquivait joliment un paradoxe : aucun érudit européen, avant lui, n'avait été aussi susceptible de démêler les mille complexités du bouddhisme tibétain, mais Tucci ne se souciait que de sa philosophie centrale : se servir du détachement comme d'une protection, une bulle transparente contre le médiocre ou l'ennuyeux. Pendant un certain temps, le fascisme exerça le même attrait. Il se lia au début des années vingt avec l'intellectuel fasciste

Julius Evola, auteur de *Révolte contre le monde moderne* : ils avaient fait connaissance dans la section italienne de la Société de théosophie. Bien après la guerre, au début des années soixante, Tucci pouvait encore écrire : « Au Tibet, l'homme ne s'était pas encore désintégré : il plongeait encore pleinement ses racines dans le subconscient collectif, qui ignore la différence entre le passé et le présent. » Comme tant d'Occidentaux en Himalaya, c'était un « chercheur ».

Fin 1925, Tucci et son professeur de sanskrit Carlo Formichi arrivèrent en Inde, invités par Rabindranath Tagore, le premier lauréat indien du prix Nobel de littérature – et à ce jour le seul – qui avait fait le tour du monde en quête de fonds pour son collège expérimental Visva-Bharati dans la ville bengalie endormie de Shantiniketan, collège voué à la classe en extérieur et au nationalisme indien. Formichi avait servi d'interprète à Tagore lors de son voyage en Italie plus tôt dans l'année ; il avait écrit à Mussolini, sollicitant une aide financière pour qu'un professeur d'italien raccompagne Tagore chez lui et lui rende la politesse. Si le Duce n'avait guère pensé politiquement à l'Inde jusqu'ici, il trouva un intérêt à la proposition alors qu'il cherchait à contrer la mauvaise publicité qu'on faisait à l'Italie fasciste en Europe. Il ordonna qu'on envoie une bibliothèque pléthorique de littérature italienne au collège Visva-Bharati et qu'on finance le voyage d'un professeur, Giuseppe Tucci. Quand Tagore revint en Italie l'année suivante, il tomba sous le charme brut de Mussolini. « Il y a une telle vigueur dans cette tête qu'elle évoque le ciseau de Michel-Ange » dit-il à Formichi. Flatté par la chaleur de l'accueil, il déclara à un journal italien : « Permettez-moi de rêver que l'âme immortelle de l'Italie sortira du bain de feu vêtue d'une lumière inextinguible. » Les amis européens plus libéraux de Tagore étaient choqués. Une fois sorti d'Italie, le poète revint vite sur ses propos. Il ne recevrait plus de cadeaux généreux de Mussolini bien que le dictateur dût accueillir plus tard à Rome un Gandhi quasi admiratif.

Les mois séparant les visites de Tagore en Italie furent un délicieux interlude pour Tucci, qui lisait ou étudiait dans le chaleureux isolement de Shantiniketan ou se promenait avec Formichi dans les jardins du collège. Formichi était plein d'admiration pour son cadet. « Outre le sanskrit et les dialectes littéraires de l'Inde, il sait le chinois, le tibétain et s'est plongé dans l'étude du persan et des langues d'Asie centrale. »

Il s'agissait selon lui du « futur prince de l'érudition orientaliste » et il le considérait comme son fils. Or ce dernier, une fois célèbre, maintiendrait

une froide distance avec Formichi ; il se qualifiait d’autodidacte qui, jeune étudiant, s’était senti étouffer dans l’atmosphère accablante de l’université italienne. Témoigner de la reconnaissance ne lui fut jamais aisé. Piètre photographe, il s’en remettait à ses compagnons pour garder des traces visuelles, dont sa deuxième femme Giulia Nuvolini qu’il emmena en Inde en 1925, mais il la remercie rarement de ses photos. Cette ingratitude était typique du personnage d’après son étudiant Pio Filippani-Ronconi, lui-même fasciste de l’école Gentile. Il le jugeait tour à tour charmant et cruel, très apte à évaluer rapidement le profit à tirer des tiers.

Ce charme n’opéra jamais mieux que dans ses rapports avec les fonctionnaires coloniaux britanniques en Himalaya. Sa première randonnée avec Tagore l’avait emmené dans les collines derrière Darjeeling, mais il concentra vite son intérêt sur l’Ouest du Tibet et la seconde diffusion du bouddhisme qui s’y était produite entre les Xe et XIe siècles. Il gagnait de quoi vivre en enseignant à Dacca, Calcutta et Bénarès. Il fit des voyages de recherche au Ladakh et au Zanskar et se familiarisa avec le système de permissions qui lui seraient nécessaires pour de plus importantes explorations. Après avoir regagné l’Italie en 1931 comme professeur de chinois à l’Institut oriental de Naples, il organisa deux longues expéditions vers l’Ouest du Tibet – très ambitieuses, elles l’emmenèrent aux endroits qu’il jugeait cruciaux dans son étude de la seconde diffusion : les monastères de Tabo, dans la vallée de la Spiti, et celui voisin de Nako, construit dans un style similaire, ainsi que Tholing, de l’autre côté de la frontière actuelle dans la région occidentale de Ngari, et la citadelle proche de Tsaparang. Au Tibet occidental, il considérait qu’une immense entreprise spirituelle s’était effondrée pour ne laisser que poussière et saleté : il n’eut aucun scrupule à piller ce qu’il put dans les monuments ruinés, dont toute une fresque murale.

Ces agissements ne passèrent pas inaperçus. L’alpiniste bouddhiste anglo-grec Marco Pallis était un autre voyageur exceptionnel, dont la passion pour l’Himalaya ne se limitait pas au passé. Ses compagnons et lui avaient consacré des mois à voyager au Ladakh en portant la *chuba*, le long manteau en peau de mouton cher aux nomades tibétains ; ils refusaient délibérément l’attitude de la plupart des Anglais pour lesquels le costume occidental maintenait une distance salutaire avec les indigènes. Pallis avait grimpé près de Nako : apprenant ce que faisait Tucci, il le signala aux autorités. L’Italien, non sans hypocrisie, suggéra aux pouvoirs publics de

construire un musée pour ces antiquités. En attendant, il garderait sa collection en sécurité. Ce ne fut pas le seul universitaire à piller les trésors de l'Himalaya.

Tucci fit encore deux voyages avant la guerre, cette fois dans le centre du Tibet ; le second, en 1939, fut le plus fécond, qui l'emmena au monastère de Sakya où il fit un relevé détaillé de tout ce qui serait détruit par la Révolution culturelle. Lors de sa première visite, en 1937, il emmena le photographe, anthropologue, auteur et alpiniste Fosco Maraini, dont le chaleureux caractère éclaire les récits de voyage en Himalaya et au Japon. Il aimait le mode de vie des Tibétains et songeait à écrire un nouveau livre, *Tibet secret*.[15] « Le secret, ce sera, non les choses étranges qu'il révélera mais ce qui s'y trouve de normal – des êtres réels, de chair et de sang, l'amour, le désir, le repentir, la fierté et la lâcheté. »

Les images rapportées par Maraini de sa première expédition au Tibet sont au nombre des meilleures qu'on ait de l'entre-deux-guerres ; elles constituent un document historique captivant. Maraini était né à Florence en 1912, d'une mère à demi-anglaise, Cornelia 'Yoi' Crosse, dont la mauvaise cuisine avait été, selon son fils, une excellente préparation à la vie d'expédition. Il avait pour père le sculpteur Antonio Maraini, dont la carrière s'était envolée sous Mussolini. Quand il eut enrôlé toute la famille dans le fascisme, Fosco déchira sa carte devant son père. Tucci, en revanche, se rendit au Japon comme représentant de Mussolini en 1937. Maraini allait passer deux ans dans un camp de concentration pendant la guerre, avec sa femme, la belle Sicilienne Topazia Alliata et leurs trois filles, après avoir refusé d'approuver la République de Salò, l'État fasciste croupion de Mussolini.

Quant à Tucci, malgré son soutien au dictateur qui lui coûta sa chaire à l'Université de Rome après-guerre, il tenta de retourner au Tibet sans perdre de temps. Dès 1946, il écrivait au représentant du gouvernement anglo-indien à Lhassa, Hugh Richardson, pour solliciter une permission. Tucci pouvait changer d'allégeance comme un serpent de peau. « À la vanité, l'incohérence et la duplicité des politiques, j'ai opposé les saints et les héros, les poètes et les savants » écrit-il. Son charme devait être grand pour qu'il ait fait partie des très rares Européens accueillis par l'Angleterre au Tibet. En droit, Angleterre et Italie étaient encore en guerre, mais Richardson lui proposa un prudent soutien. Les Chinois venaient de financer une bibliothèque à Lhassa ; les Anglais en firent autant.

Richardson lui suggéra d'envoyer des exemplaires d'hommage de son dernier livre aux importants personnages de la ville, pour préparer le terrain.

Le voyage de Tucci prit place en 1948 alors qu'un traité de paix avait été signé et que les violences de la Partition avaient cessé, mais les visas de ses compagnons, dont Fosco Maraini, furent retardés. Tucci partit seul, emmenant Tenzing Norgay comme factotum. Il admirait son efficacité. Grâce à sa maîtrise de la langue, il parlait de tout avec lui, depuis d'obscurs saints tibétains jusqu'à son ami, le nouveau Premier ministre de l'Inde, Jawaharlal Nehru. Il lui promit de le présenter. À Lhassa, ils rencontrèrent les Autrichiens Heinrich Harrer et Peter Aufschnaiter qui avaient été emprisonnés en 1939 après une autre tentative allemande sur le Nanga Parbat. Après s'être enfuis de leur camp de prisonniers à Dehra Dun vers la fin du conflit, ils étaient passés au Tibet et, pour éviter d'être repérés, se rendirent à Lhassa en traversant le Changtang dans un terrible froid hivernal. Harrer, dont la première épouse Hanna Charlotte était la fille du géologue Alfred Wegener, fut stupéfait d'entendre Tucci admettre, avec leurs hôtes tibétains, que le monde était plat. Mais Tucci aurait soutenu tout et son contraire afin d'obtenir ce qu'il voulait. Il visita les trois grands monastères de la capitale – Drepung, Sera et Ganden – et conversa avec le vieil ami d'Eric Bailey, ce vieux briscard de Tsarong Shap-pe. Il en sonda la bibliothèque personnelle. Il eut de longs entretiens avec le quatorzième Dalaï-lama dont l'adolescence s'ouvrait au vaste monde. La guerre civile chinoise et l'essor de Mao Zedong inquiétaient la direction politique tibétaine, prudente et conservatrice. Elle commençait de comprendre, trop lentement et trop tard, que ce que le monde savait et pensait du Tibet aurait une incidence sur la survie du pays comme entité indépendante. Le catalogage de ses trésors par Tucci eut lieu alors qu'ils étaient proches de la destruction.

*

Durant des décennies, les auteurs occidentaux – missionnaires, explorateurs ou mystiques – avaient dit à peu près ce qu'ils voulaient de la vie au Tibet, parfois sans même s'y rendre. À la fin des années quarante, tandis que les communistes de Mao se battaient pour fonder la République populaire de Chine le 1er octobre 1949, il était urgent d'intéresser le public au Tibet contemporain, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, pour aider à la défense de

son intégrité, face aux probables ambitions de Mao. À la suggestion de son mentor Charles Bell, le « politique » du Sikkim Basil Gould diffusa la notion d'un Tibet indépendant en finançant le seul journal qui fût publié en tibétain, le *Melong*, ou « Miroir », imprimé au Sikkim par un chrétien tibétophone, Gergan « Khunu » Tharchin. (On le surnomma « Khunu » d'après son lieu de naissance au Spiti. Converti par des missionnaires moraves, il avait été professeur au début de sa carrière et noué des relations qui irriguaient l'Himalaya.) L'envoi de correspondants étrangers était plus difficile, notamment parce que les communistes chinois voulaient faire entendre leur son de cloche. Le résident de Grande-Bretagne à Lhassa Hugh Richardson avait été dépêché à Chongqing pendant la guerre comme officier de liaison avec le gouvernement nationaliste de Chiang Kai-shek. Les communistes y avaient aussi un officier de liaison, Zhou Enlai. Richardson ne pouvait ignorer l'aptitude de Zhou à charmer les reporters étrangers pour qu'ils répètent le point de vue du parti. L'un d'eux était le journaliste anglais Stuart Gelder, gauchiste ayant vécu à la marge du groupe de Bloomsbury et dont le communisme lui vaudrait d'accéder au Tibet en 1962, alors que le processus de collectivisation était à son comble. À Chongqing, Richardson enrôla un entreprenant journaliste d'origine canadienne, Archibald Trojan Steele, au service de la cause tibétaine. Steele avait médusé le monde par son reportage exclusif sur le massacre de Nankin de 1938. Richardson obtint qu'il se rende à Lhassa en 1944 pour interviewer le jeune Dalaï-lama pour le *Chicago Daily News*, mission qu'il tiendrait toujours pour la plus excitante de sa longue carrière. Malgré tout, quand il demanda à un dignitaire pourquoi on ne trouvait pas de journaux à Lhassa, il s'entendit répondre : « Rien n'arrive jamais dans ce pays. » À la fin de la décennie, cette attitude avait cédé le pas à une urgence quasi désespérée à mesure que les intentions maoïstes sur le Tibet se précisaient.

La perspective d'une inévitable invasion poignait les quelques Européens vivant dans le pays. Peter Aufschnaiter écrivit à son vieil ami, l'alpiniste munichois Paul Bauer : « Mon sort est suspendu une fois de plus, juste après que je m'étais rallié à l'idée de rester ici à jamais car j'y préfère la vie à n'importe où. Un travail fixe en Europe ou ailleurs ne m'intéresse plus du tout. Ce pays à demi-sauvage est juste parfait et, comme je te l'ai déjà écrit, aucun Européen ne le quitte volontiers. Tu peux te représenter la gravité de la situation car les Tibétains ignorent la famine et vivent mieux que leurs voisins. »

Bien qu'il fût arrivé avec Heinrich Harrer, c'étaient deux hommes très différents. Il avait maîtrisé le tibétain avant de quitter le camp de prisonniers de Dehra Dun, savoir dont avait beaucoup dépendu Harrer pendant leur voyage vers Lhassa. Plus tard, Harrer écrivit son livre à succès *Sept ans au Tibet* et connut une gloire certaine. Aufschnaiter préféra vivre simplement et poursuivre son travail dans l'Himalaya. En tant qu'agronome, il était très bien placé : il travailla sur les collections de semences et le premier projet d'irrigation du pays, sans jamais sous-estimer le savoir et le ressort des gens pour lesquels il travaillait. Il était extraordinairement polyvalent : il réalisa un plan urbanistique de la ville de Lhassa et travailla sur le projet d'électrification qu'envisageait General Electric. Observateur sagace de la culture tibétaine, il jaugea les différences entre le bouddhisme de Lhassa et sa version plus souple qui avait cours dans la montagne. Giuseppe Tucci, à tout le moins, fut impressionné par les découvertes du premier art bouddhique faites par Aufschnaiter. Son inspirateur était le maître et poète du XIe siècle, Milarepa, autre amoureux de la nature et de la solitude.

En octobre 1950, à peine plus d'un an après avoir fondé la République populaire de Chine, Mao envoya des troupes au Tibet. Aufschnaiter se cramponna aussi longtemps qu'il put. Il passa l'année suivante dans le Sud du pays à cartographier la région de Kyirong, près de l'immense pic du Shisha Pangma, et à crapahuter sur le glacier est de Rongbuk jusqu'aux pentes de l'Everest. La proximité des Chinois finit par devenir trop dangereuse. Les dignitaires communistes lui firent savoir qu'il pouvait rester poursuivre son aide au développement mais, devinant ce qui se préparait, Aufschnaiter préféra partir : il voulait mener la vie d'un propriétaire terrien tibétain, pas celle d'un apparatchik récupéré. En janvier 1952, il s'associa à un ami et propriétaire terrien du Kyirong qui faisait un pèlerinage vers Bodhgaya en Inde et descendit la vallée de Trisuli vers Katmandou.

À ce moment précis, l'un des plus célèbres agitateurs népalais se dirigeait en sens inverse et s'enfuyait dans la vallée vers le Tibet. Autant qu'on sache les deux hommes ne se croisèrent pas. Kunwar Inderjit « K. I. » Singh était un médecin et militant du Congrès népalais qui s'était fait une réputation de « Robin des Bois de l'Himalaya » en distribuant des terres qu'il avait confisquées dans le *terai* de l'ouest. En février 1951, alors que Tribhuvan rentrait de son exil indien pour diriger le premier gouvernement

après l’ère Rana, Singh refusa de déposer les armes et le nouveau cabinet ordonna à l’armée indienne de le capturer. Ce n’était guère de bon augure pour le règne du roi et plusieurs Népalais ordinaires se demandaient où était au juste le changement, interrogation redoublée quand il s’agit de remplacer Mohan Shamsher en novembre de cette année. Tribhuvan écarta le choix général – B. P. Koirala – et lui préféra son demi-frère plus âgé, Matrika Prasad « M. P. » Koirala, personnage conservateur auquel les Indiens se fiaient davantage. Début 1952, alors qu’Aufschnaiter se préparait à quitter le Tibet, une milice radicale du Congrès népalais, la Raksha Dal, exaspérée par la direction prise par le pays, organisa une révolte à Katmandou. Des militants échauffés firent le tour de la capitale en annonçant la dictature du prolétariat ; ils tirèrent K. I. Singh de prison et l’invitèrent à diriger la tentative de coup d’État, ce qu’il refusa promptement, prenant plutôt le chemin de la République populaire de Chine, désormais juste derrière la frontière, non sans détruire le pont de Shabru afin d’échapper aux poursuivants indiens.

Dans ce monde qui changeait si vite, l’avenir semblait appartenir au plus offrant. Au bazar de Trisuli, Aufschnaiter entendit des Népalais du cru aspirer au rétablissement de leur ancien royaume en revenant au temps des rois Malla. Les minorités du pays comprenaient déjà que les Brahmanes des collines, les *pahadis*, se réappropriaient le pouvoir. Durant deux siècles, les Shah puis les Rana s’étaient servis du *terai* comme d’une colonie ; il semblait bien que le nouveau gouvernement en ferait autant. Quand Aufschnaiter arriva à Katmandou, il séjourna quelques jours dans un bungalow poisseux du quartier d’Asan Tol, au beau milieu de la ville, un endroit où s’arrêtaient les gens du Kyirong de passage. Presque aussitôt il fut interrogé par des soldats indiens, qui le mirent sur le gril, exigeant des informations sur le déploiement des troupes chinoises.

Après avoir opéré le changement de régime l’année précédente, l’Inde exerçait une immense influence au Népal. L’ambassadeur d’Angleterre du moment nota la fréquence des déplacements du roi du Népal en Inde, ce qui nuisait à sa popularité. Il signala aussi que l’ambassadeur de l’Inde au Népal avait une ligne directe avec le roi comme avec B. P. Koirala.

La grande préoccupation de l’Inde concernait la sécurité. Fin 1950, Nehru prononça un discours devant le parlement indien. L’Inde n’avait-elle pas eu, depuis des temps immémoriaux une « magnifique frontière », c’est-à-dire l’Himalaya ? Cette frontière se situait à présent dans des États

théoriquement indépendants. Le gouvernement de Nehru avait déjà signé un traité avec le Bhoutan, reprenant à son compte le contrôle de la politique étrangère de ce pays, naguère exercé par l'Inde coloniale selon les termes du traité de Punakha signé en 1910. À présent, prévenait Nehru, « quel que fût leur souci de l'indépendance du Népal, les Indiens ne pouvaient mettre en péril leur sécurité par une perturbation népalaise permettant, soit de franchir cette barrière, soit d'affaiblir autrement leur frontière. »

Au cœur de l'inquiétude du Premier ministre, il y avait l'incertitude sur ce que ferait la Chine. En ce qui concernait l'Inde, la frontière himalayenne avait été établie à l'ère coloniale, dont la Ligne McMahon séparant le Nord-Est de l'Inde du Tibet, ratifiée par la Convention de Shimla en 1914. La Chine avait refusé de reconnaître cette démarcation : que ferait Mao quand l'armée populaire y arriverait ? L'armée indienne envoya donc de petits détachements équipés de radios vers des points reculés à l'intérieur du Népal pour surveiller la frontière. (C'est d'un de ces postes de radio, situé au bazar de Namche dans la région de l'Everest, que se servirait le jeune journaliste James Morris – future Jan Morris – pour signaler l'ascension réussie de Tenzing Norgay et Edmund Hillary.) L'inquiétude au sujet de la Chine pourrait aussi expliquer pourquoi l'Inde répugnait tant à laisser Peter Aufschnaiter au Népal, malgré la protection de son ami Kaiser Shamsher Rana et le fait qu'il fût sollicité par l'Organisation des Nations unies pour l'Alimentation et l'Agriculture, qui ouvrait une agence à Katmandou. L'intéressé échoua à Delhi où il dessina ses cartes du Tibet. Le Népal n'avait guère son mot à dire et ses politiciens s'irritaient de plus en plus que Delhi les tînt pour quantité négligeable.

Le maharajah Krishna Ragotra, plus tard haut-commissaire de l'Inde à Londres, commença sa carrière diplomatique au Népal à cette époque, en s'investissant dans des projets de développement dans le *terai*. Il nota le cynisme avec lequel les militants du parti de M. P. Koirala utilisaient l'aide indienne pour leurs propres fins politiques, en disant aux populations du cru soit que l'aide était américaine soit qu'elle s'inscrivait dans un complot indien pour enlever le *terai* au Népal : « Des gens simples et crédules qui ne ressentaient que de la bienveillance pour l'Inde étaient égarés par un gouvernement que Nehru avait aidé au maximum. » À l'été 1954, une délégation de politiciens indiens en mission de bons offices fut accueillie sur l'aérodrome de Katmandou par une manifestation hostile et des jets de pierres. Nehru, furieux, écrivit à M. P. Koirala : « Nous nous décarcassons

pour aider le gouvernement du Népal, financièrement et autrement, et pourtant nos compatriotes y sont soumis à des insultes tandis que se poursuivent les intrigues contre nous. »

Koirala, qui avait alors quitté le Congrès népalais pour créer son propre parti, rejeta l'origine des troubles sur la famille Rana. Les diplomates indiens n'étaient pas dupes. Nehru avait été fort déçu par M. P. Koirala ; c'était quelqu'un qui sollicitait les conseils pour ne pas les suivre tout en encourageant ses militants à propager l'hostilité anti-indienne.

Pour leur part, les politiciens népalais étaient confrontés à un dilemme. L'isolement du Népal avait pris fin, le monde moderne y entrait avec fracas. Les Rana l'avaient administré comme leur fief sans aucune des institutions nécessaires à la démocratie. Les dirigeants devaient combler ce manque tout en préservant le sentiment d'identité nationale, quel qu'il fût, instillé par la dynastie des Rana. Sans cesse, ils devaient promettre des choses qu'ils ne savaient pas produire. Ils luttaient les uns contre les autres pour prendre l'ascendant tandis que leurs partis se divisaient. Nécessitant une aide technique pour tout, depuis la santé jusqu'aux écoles et à la police, il leur fallait aussi un contrepoids à leur énorme voisin du Sud, avant qu'il les submerge.

Une fois de plus, le candidat qui s'imposait n'était-il pas l'Amérique ? Harry Truman se servait de l'aide de son pays pour détourner les nations pauvres du communisme et le Département d'État voyait un intérêt stratégique à l'Himalaya. Le chargé d'affaires à l'ambassade de Delhi, George Merrell, avait soutenu dès 1947 que le Tibet aurait fait une rampe de lancement commode pour des fusées contre les Soviétiques. Tribhuvan avait signé un accord d'assistance technique avec les États-Unis alors qu'il était encore exilé à Delhi, mais il mourut brutalement en 1955, n'ayant que quarante-huit ans, alors qu'il recevait un traitement médical en Suisse pour une faiblesse cardiaque congénitale. Ce fut son autocrate de fils, Mahendra, qui comprit pleinement le potentiel de cette aide. Beaucoup moins ouvert aux expériences démocratiques, Mahendra devinait l'utilité de mettre en concurrence les budgets d'aides des puissances rivales. Son meilleur coup fut d'arracher à la Chine un don inconditionnel de 126 millions de dollars à l'époque où Mao prouvait le miracle communisme en dilapidant la richesse populaire. Avec l'argent affluant des États-Unis, le Népal avait plus de fonds qu'il n'en pouvait dépenser. En 1959, le roi élimina le premier gouvernement démocratiquement élu lorsqu'il voulut instaurer un système

de taxation frappant les premières familles du pays : « Pourquoi devrions-nous payer des impôts si nous pouvons toujours obtenir plus d'argent des Américains ? »

*

Tout au long de ces hauts et bas, tortueux et interminables, de la politique intérieure, les factions rivales avaient sollicité le soutien de l'étranger. L'obtention de visas restait difficile, mais pour les personnages dignes d'intérêt – d'abord les diplomates et les savants, puis les alpinistes et les touristes plus ordinaires – l'accès au « royaume séquestré », si longtemps refusé, devenait soudain possible. Sur le conseil de George Merrell, l'ornithologue Sidney Dillon Ripley, qui fut plus tard un excellent directeur du Smithsonian, obtint le permis de mener des expéditions de recensement des oiseaux avant la mousson de 1947, puis après la mousson de 1948. Ripley avait travaillé pour l'ancêtre de la CIA, l'Office of Strategic Services, pendant la Seconde Guerre et s'était lié, en poste en Asie, avec le dernier vice-roi des Indes, Lord Mountbatten. On plaisantait Ripley en disant qu'au contraire des espions qui se servent de la recherche scientifique comme couverture, il se servait du travail de renseignement pour observer les oiseaux. Même si sa mission était innocente, l'Himalaya ne manquait pas d'espions. Le Smithsonian – musée et archives nationales des États-Unis – reconnut plus tard qu'un de ses chercheurs avait travaillé discrètement pour la CIA en interrogeant des réfugiés tibétains. L'alpiniste gallois Sydney Wignall, qui préparait une expédition vers l'extrême-ouest du Népal en 1955, racontait des décennies plus tard qu'un membre des renseignements indiens l'avait contacté (« Appelez-moi Singh ») pour espionner le déploiement des troupes chinoises dans l'antique ville frontalière stratégique de Taklakot. Il avait survécu à un voyage de retour hivernal et inconfortable à travers l'Himalaya après qu'ils eurent été arrêtés et emprisonnés.

Au début, les alpinistes n'étaient pas bienvenus dans le pays : on ne les acceptait qu'en compagnie de savants. C'est de cette façon que Bill Tilman passa près de quatre mois à l'été 1949 à explorer le massif de Langtang au nord de Katmandou, la traversée de la frontière de Rasuwagadhi – par où l'armée Qing avait jadis envahi le pays – les cimes escarpées du Ganesh et enfin le massif du Jugal à l'est. L'accompagnaient l'alpiniste Peter Lloyd

qui avait partagé l'aventure de la Nanda Devi, et deux hommes de science, Hamish Scott, géologue en herbe et ancien international de rugby, et le botaniste Oleg Polunin, frère de l'écologue Nicholas Polunin, qui ajouta un addendum de collectionneur de plantes au livre de Tilman, *Nepal Himalaya*, en 1952. Tilman avait requis les services de son vieil ami Tenzing Norgay et tout appris de ses aventures avec Tucci l'année précédente. « Il me dit qu'ils avaient transporté quarante *maunds* (environ une tonne) de livres. Tenzing, qui s'entend avec tout le monde et traite bien les gens du cru, a un sourire charmant, une grande fiabilité en montagne et un excellent tour de main pour les omelettes qu'il fait à la fois baveuses et fermes. »

Tilman se mit au diapason de ses compagnons et décida de collectionner les scarabées – n'importe lesquels mais heureusement l'un d'eux s'avéra inconnu. Cependant, il ne goûtait pas la complexité de buts parfois contradictoires. « Tuer deux oiseaux d'un coup, même si c'est souhaitable, ne s'obtient guère volontairement et jamais en les visant tous les deux ensemble. »

L'amélioration des liens diplomatiques avec les pays occidentaux était plus qu'excitante pour les alpinistes du monde entier. L'Himalaya et le Karakoram comptent quatorze montagnes de plus de 8 000 mètres, dont huit se trouvent au Népal en tout ou partie. Si un certain nombre de grimpeurs avaient dépassé cette altitude, aucun des pics n'avait été atteint avant 1950 et toutes les cimes népalaises restaient hors d'atteinte. En 1960, ce n'était plus le cas que d'une seule. En 1956, sept des huit népalaises étaient vaincues. Ce fut une véritable orgie d'alpinisme. Plusieurs, tant avant qu'après guerre, avaient souhaité que des grimpeurs de pays divers puissent s'associer pour escalader ces géants. Cela ne se produisit pas. Une seule équipe internationale s'était attaquée à l'une des cimes de 8 000 mètres, le Dhaulagiri, septième sommet du monde. Les personnes privées ne pouvaient se permettre ces escalades qui nécessitaient l'intervention d'associations sportives nationales, seules capables de réunir les financements et de triompher des difficultés diplomatiques pour les permis officiels. Les nations européennes avaient trop besoin de rebâtir leur prestige national pour négliger ces occasions.

Les Français furent les premiers à s'engouffrer dans l'ouverture. À son retour à Katmandou en 1949, Tilman accosta le maharajah Mohan Shamsher, indiqua le massif de l'Annapurna sur une carte de l'ouest du Népal et lui demanda la permission de s'y rendre. Mais lorsque le permis

fut octroyé, une expédition française occupait déjà le terrain. Elle éclipsa tout ce qu'eût pu faire celle de Tilman : une éblouissante ascension de l'Annapurna, le premier sommet de 8 000 mètres et le seul à avoir été gravi du premier coup. Deux raisons évidentes l'expliquaient : l'alpinisme français, on pouvait le soutenir, disposait alors du plus solide cadre de jeunes alpinistes de son histoire avec des Louis Lachenal, Lionel Terray et Gaston Rébuffat ; toutes les grandes organisations d'alpinisme français, à commencer par le Club alpin français, étaient gérées par le même homme, un autocrate imposant, Lucien Devies, qui mena le projet avec une infatigable énergie.

Le troisième avantage de la France, qu'on a eu tendance à oublier depuis, était diplomatique. À l'ambassade de France de Delhi se trouvait un jeune alpiniste et héros de la résistance, Francis de Noyelle. Sachant qu'on venait d'envoyer Daniel Levi comme premier ambassadeur à Katmandou, Noyelle lui demanda d'intriguer auprès du gouvernement de Mohan Shamsher pour que la première tentative sur un pic de 8000 mètres népalais fût française. Pour le récompenser, on fit de Noyelle l'officier de liaison de l'expédition ; il finirait sa carrière comme ambassadeur de France au Népal. On octroya le permis pour deux montagnes, le Dhaulagiri et l'Annapurna, qui se dressent sur 5 kilomètres ou plus de part et d'autre de la gorge de Kali Gandaki. Le Dhaulagiri, selon Lionel Terray, s'avéra « diaboliquement difficile », aussi les Français se concentrèrent-ils sur l'Annapurna, jusqu'alors invisible. En avoir un aperçu s'avéra étonnamment rare. À la mimai, alors que la mousson approchait, l'équipe avait peu progressé. Maurice Herzog, chef à l'ambition intense, convoqua un conseil de guerre au camp de base dans le village de Tukche. À une vitesse extraordinaire, les grimpeurs tentèrent d'abord l'éperon nord-ouest avant d'atteindre une impasse. Puis, avec méthode et célérité, ils ouvrirent une voie et une série de camps sur la face nord. Ang Tharkay, le vieil ami d'Eric Shipton, avait dirigé les sherpas : on lui offrit démocratiquement une place dans l'équipe du sommet, ce qu'il déclina poliment. Terray et Herzog s'étaient avérés les plus résistants et les mieux acclimatés, mais quand la chaîne d'approvisionnement s'interrompit, Terray renonça à sa place pour le sommet afin d'apporter des vivres à un camp d'altitude. Son camarade Louis Lachenal le remplaça au camp supérieur pour le dernier effort.

Lachenal et Herzog portaient des bottines de cuir insuffisamment isolées. Lachenal, qui vivait de son activité de guide de montagne, s'inquiétait pour

ses pieds. Que ferait Herzog s'il tournait bride ? lui demanda-t-il. « Je continuerais seul » répondit son chef. « Alors, je vais te suivre. » Ils atteignirent le sommet à 2 heures de l'après-midi le 3 juin. (On s'interroge depuis quelques années pour savoir s'ils étaient sur le vrai sommet de l'Annapurna.) La descente fut un véritable cauchemar, car Herzog perdit ses gants et souffrit d'épouvantables engelures. Il lui faudrait six semaines pour rentrer au pays : ses mains le faisaient souffrir le martyre et à ce stade ses pieds nécrosés étaient infestés de vers. Mais sa photo sur le sommet tenant le drapeau tricolore fit vendre plus d'exemplaires à *Paris Match* que tout autre de son histoire : on l'appelait « notre héros numéro 1 ». Le président Vincent Auriol assista à la première du film de l'expédition. À la fin, en guise de salut pour les applaudissements, Herzog brandit ses mains détruites. Son livre se vendit à 11 millions d'exemplaires, record absolu pour un livre d'alpinisme. À la fin de la décennie, il était entré au gouvernement et avait épousé la fille du duc de Brissac. Lachenal avait beaucoup souffert des engelures, lui aussi, mais sa vie d'après fut moins heureuse. Il mourut à l'âge de trente-quatre ans en tombant dans une crevasse alors qu'il skiait dans la Vallée blanche au-dessus de Chamonix.

Le succès français redoubla les efforts des autres nations d'alpinistes. Les Suisses eux aussi avaient un cadre de montagnards expérimentés, tels ceux qui avaient emmené Tenzing Norgay au Garhwal, André Roch et René Dittert, qui connaissaient mieux l'Himalaya que les Français. Ils disposaient également d'une arme diplomatique secrète, l'auteure de voyages Ella Maillart, qui se trouvait à Katmandou et put plaider la cause de ses compatriotes afin qu'ils obtiennent leur permis avant les Anglais pour une première tentative sur l'Everest. Ils disposaient en outre d'un organisme, la Fondation suisse pour l'exploration alpine, capable de financer non pas une mais deux tentatives sur l'Everest en 1952, avant et après la mousson. Lors de leur première tentative, les Suisses résolurent ce qu'on tenait pour la difficulté critique pour atteindre les pentes supérieures de l'Everest depuis le côté sud, la cascade de glace. Cet amas d'énormes séracs est dû au débordement du glacier du Khumbu sur un dénivelé abrupt : il s'y fracture et présente aux grimpeurs un labyrinthe mortel. Plusieurs alpinistes avaient pensé qu'il n'y avait pas de voie et qu'en tout cas, elle ne valait pas la prise de risque. Une fois au-dessus de cette barrière, les grimpeurs atteignirent la Western Cwm (combe Ouest), vaste « vallée du silence » suspendue, observée par George Mallory lors de sa reconnaissance par la face nord en

1921. Les Suisses avaient escaladé la pente raide la dominant pour atteindre le col Sud, qui ouvrait sur les derniers 800 mètres. Au cours de la tentative de printemps, Raymond Lambert et Tenzing Norgay tentèrent d'atteindre le sommet depuis un camp situé sur l'arête sud-est, au-dessus du col Sud, mais leur équipement d'oxygène ne valait pas son poids et au bout de cinq heures ils n'avaient parcouru que 200 mètres. Ils étaient à 300 mètres du sommet, à peu près l'altitude atteinte par Edward Norton lors de l'expédition de 1924, soit le dernier record connu.

Le Himalayan Committee, qui avait remplacé le Comité pour l'Everest, avait été scandalisé que le gouvernement de M. P. Koirala préfère les Suisses. On ne pouvait mieux illustrer la perte d'influence anglaise après le départ des Rana. Au surplus, il faut dire que les Anglais n'étaient pas tout à fait prêts. Tandis que les Suisses se trouvaient sur l'Everest, Eric Shipton mena une expédition sur le pic voisin du Cho Oyu, le sixième plus haut. Bien qu'elle échoue, l'équipe avait conduit d'importantes recherches sous le regard d'un physiologiste franc-tireur, Griffith Pugh. Le Comité avait du même coup opté pour un pragmatisme brutal, limogé Eric Shipton à la tête de la tentative prévue en 1953 pour lui substituer John Hunt, surnommé « John le Pousseur » pour son ambition et son dynamisme. Politiquement, Hunt était bien plus à gauche que ses prédécesseurs, plus social-démocrate qu'aventurier impérialiste, accordé à l'ère du Commonwealth. Le choix de l'équipe optimale pour le sommet, le Néo-Zélandais Ed Hillary et Tenzing Norgay en autochtone, reflétait cette nouvelle optique.

Une fois que le gouvernement de M. P. Koirala eut donné sa permission, une petite armée de porteurs – des centaines – quitta Katmandou par étapes avec de l'équipement pour la douzaine de grimpeurs étrangers et les vingt-huit sherpas que Hunt prévoyait d'engager. Hillary et Norgay n'avaient jamais grimpé ensemble avant que l'expédition arrive à la Western Cwm. C'est Hillary qui avait ouvert l'itinéraire à travers la cascade de glace. Tous deux songeaient au sommet ; Hillary supputa que Hunt n'avait peut-être pas envie que les deux Néo-Zélandais, lui et George Lowe, soient associés pour le sommet. Hillary s'intéressait à Tenzing qui avait alors plus d'expérience de la montagne que tout autre. « Bien qu'il ne fût peut-être pas remarquable, du point de vue technique, dans la maîtrise de la glace, il était très fort, déterminé et parfaitement adapté. Surtout, en ce qui me concernait, il était prêt à aller vite et dur. »

Il eut vite motif de remercier Tenzing. Descendant en courant vers le camp de base depuis la Western Cwm, d’abord pour relever un pari avec George Lowe, il dégringola dans une crevasse. Tandis que le Néo-Zélandais tentait de se maintenir entre ses parois, Tenzing surlia la corde autour de son piolet, derrière ses bottines, et maintint son partenaire de manière exemplaire. Sans cesse, les deux hommes faisaient assaut de force en altitude. Hunt tenait évidemment le duo comme son meilleur atout pour battre la main formidable de l’Everest. Quand l’avance vers le col Sud fut stoppée et que l’expédition parut compromise, Hunt les envoya pour remonter le moral et débloquer les choses. Ce qui fit la différence avec les Suisses, c’est que l’équipe anglaise était en mesure de transporter beaucoup plus de réserves d’oxygène, de combustible, d’équipements et de vivres jusqu’au col Sud.

La paire britannique formée par Charles Evans et Tom Bourdillon fit une première tentative le 26 mai en utilisant un appareil d’oxygène « fermé », qui était plus efficace et productif que le système « ouvert » mais susceptible de se détériorer. Bien qu’ils avancent rapidement, quand ils s’arrêtèrent pour changer de bouteilles, l’appareil d’Evans se détraqua et il était déjà 13 heures quand ils atteignirent le sommet sud de la montagne, le point le plus haut que quiconque eût jamais atteint sur l’Everest. Poursuivre aurait été déraisonnable : ils tournèrent bride et redescendirent en toute sécurité. Grâce à l’effort d’approvisionnement considérable au col Sud, une seconde tentative vers le sommet put commencer avec Hillary et Tenzing, qui se servirent du système d’oxygène « ouvert », plus fiable. Une équipe de grimpeurs de soutien aida le duo à établir un camp intermédiaire entre le col Sud et le sommet, ce qui augmentait les chances de succès. Ils quittèrent ce camp à 6 heures 30 le 29 mai et, malgré une neige qui tracassait Hillary, ils atteignirent le sommet en bon ordre cinq heures plus tard. « Mon premier sentiment fut de soulagement, écrivit Hillary, soulagement que la longue épreuve fût achevée. » Celui-ci fit vite place au contentement. « Je me retournai et regardai Tenzing. Même sous son masque à oxygène et les glaçons pendus à ses cheveux, je voyais son sourire communicatif de pur ravissement. » Hillary tendit la main, mais cela ne suffisait pas à Tenzing qui l’étreignit : tous deux s’administrèrent des claques sur le dos pour se féliciter.

Grâce à la direction de Hunt, à l’expertise de Pugh, à une excellente logistique, à deux grimpeurs très ambitieux, l’Everest était enfin gravi,

nouvelle qui arriva juste à temps pour le couronnement d'Elisabeth II. Comme en France, la nature et l'échelle de ce succès correspondaient à une nouvelle atmosphère d'espérance après l'austérité de l'immédiat après-guerre. Dans l'Himalaya, que Tenzing Norgay ait été l'un des vainqueurs eut d'immenses conséquences politiques, immensément compliquées. Un Asiatique d'origine modeste se trouvait mondialement célèbre du jour au lendemain. Certains journalistes indiens demandèrent que la montagne portât son nom.

À Darjeeling, quand la radio diffusée dans toute l'Inde annonça la nouvelle de son succès, son ami Rabindrinath Mitra fit placarder sa photo par toute la ville. Mitra était du Bengale, né à Calcutta, mais d'une famille locale ayant repris une plantation de thé en déshérence. Il avait lancé un journal de langue népalaise intitulé *Sathi*, c'est-à-dire « ami ». Il avait publié une série d'articles sur la communauté des Sherpas, car il estimait trop négligée leur contribution à l'alpinisme. Il les encouragea aussi à s'organiser seuls en cessant de s'en remettre à l'Himalayan Club et ses relents coloniaux. C'est Mitra qui avait donné un drapeau indien à Tenzing pour le sommet. On commença à dire dans la presse indienne, de « sources proches de l'expédition », que Tenzing avait atteint le sommet en premier et hissé Hillary derrière lui. L'idée n'émanait pas du tout de l'intéressé, qui était encore en train de redescendre de la montagne, mais elle trouvait un écho dans l'Inde postcoloniale. Inder Malhotra, alors tout jeune journaliste mais futur rédacteur en chef du *Times of India*, déclara : « L'idée que c'est l'homme blanc qui dirige, oh non, foutaises ! Cette fois nous avons réussi, les nôtres ont réussi, Tenzing a réussi et pourquoi faudrait-il que cette fierté soit confisquée par d'autres ? » Tel était le sentiment général.

Le problème, c'était de savoir qui étaient « les nôtres » : Tenzing était né au Tibet, avait vécu au Khumbu puis à Darjeeling durant les vingt dernières années. Durant ce laps de temps, un empire s'était effondré et de nouvelles nations étaient nées. Le Népal, hypersensible aux interférences indiennes, n'était pas moins enclin à revendiquer Tenzing comme l'un des siens. Le journal népalais *Gorkhapatra* reprit l'histoire indienne selon laquelle Tenzing était le premier arrivé au sommet. Dharma Raj Patra, poète qui travaillait comme producteur de radio au Népal, se trouvait avec Mitra à Darjeeeling quand ils apprirent la nouvelle. Il composa aussitôt une ballade commençant par *Hamro Tenzing Sherpa le,* « notre Sherpa Tenzing ». Il se rendit ensuite à Calcutta pour l'enregistrer avec musique. La chanson fut un

immense succès, qui exprimait le même message : Tenzing avait guidé Hillary, mais cette fois elle exprimait le nationalisme népalais, pas indien. L'éditeur Kamal Mani Dixit, alors étudiant en 1953, se rappelait : « Où que fussent les Népalais, ils chantaient cette chanson. Les chansons népalaises sur 78 tours étaient nouvelles. L'idée d'une nationalité népalaise était nouvelle. » Plus encore, Tenzing était né pauvre et pourtant voici qu'il était universellement connu. Dans un endroit aussi hiérarchique que Katmandou, où caste et classe vous définissaient, c'était vraiment révolutionnaire. « Pour les pauvres, disait Dixit, le succès de Tenzing était un formidable moteur. À un moment, il fut plus populaire que le roi Tribuvan. » Au retour de l'expédition dans la capitale, l'atmosphère était un « mixte de cirque et de meeting électoral » comme le rapporte James Morris. Tenzing quitta la ville dans l'avion privé du roi pour être embrassé par le *pandit* Jawaharlal Nehru.

> « Dès le tout début, Panditji fut comme un père pour moi. Il fut chaleureux et gentil, et, à la différence de tant d'autres, il ne pensait pas à la manière dont il pourrait m'utiliser. »

Si la remarque de Tenzing paraît naïve, il est vrai que Nehru s'intéressait vraiment au Sherpa dont le succès proclamait ce qu'il espérait pour son pays : les personnes ordinaires pouvaient s'épanouir. L'éclat de son attention procurerait à Tenzing un passeport indien et le sens d'une mission. « Si Nehru m'avait dit que j'étais indien, remarqua Ed Hillary, je l'aurais cru. » Mais lors de son voyage suivant à Katmandou, Tenzing fut plus froidement reçu.

*

L'immense écho mondial de l'expédition sur l'Everest de 1953, l'avalanche d'articles, de livres et de films qui s'ensuivit entérina dans l'esprit public que la stratégie d'ascension de cette montagne devait être suivie pour toutes les montagnes : avec des camps fixes et d'énormes équipes. Or le jour où Sir John Hunt, récemment anobli, débarquait à Londres avec son équipe, l'alpiniste autrichien Hermann Buhl atteignait le sommet du Nanga Parbat. Buhl avait bu au succès anglais avec une canette de bière munichoise quand il l'apprit près de trois semaines plus tard, campant à 6 000 mètres sur la

face de Rakhiot du Nanga Parbat. Son chef d'expédition était Karl Herrligkoffer, demi-frère de Willy Merkl, dont l'expédition de 1934 avait fini en désastre. Herrligkoffer, de l'étoffe de Paul Bauer, méprisait le « zèle individuel » et préférait une « expédition collective qui n'atteignait pas le sommet ». D'un autre côté, ce n'était pas un très bon alpiniste alors qu'Hermann Buhl était l'un des meilleurs au monde. Quand Herrligkoffer lui ordonna de redescendre suite à un mauvais bulletin météo, Buhl l'ignora et se rua avec panache vers le sommet à partir du camp supérieur – à quelque 1 200 mètres en dessous, deux fois plus que la distance qu'avaient dû parcourir Tenzing et Hillary – dopé au *Panzerschokolade*, le chocolat aux amphétamines utilisé par l'armée allemande pendant la Deuxième Guerre mondiale. (Buhl était loin d'être le seul alpiniste à s'en remettre à la drogue pour conserver son énergie sur une ascension difficile. Elle figurait sur la liste anglaise d'équipements en 1953.) Après un aller-retour de 41 heures, il regagna son camp supérieur, épuisé, gelé, mais triomphant. Herrligkoffer ne le lui pardonna jamais et tous deux s'embourbèrent dans des années de procès. En 1957 Buhl ferait une autre ascension inaugurale d'un sommet de 8 000 mètres à la vitesse de l'éclair, celle du Broad Peak dans le Karakoram, mais il mourut peu après, en traversant la corniche d'un sommet voisin, lors d'une autre ascension de style alpin.

Cet âge d'or dota l'Himalaya du lustre d'une destination touristique à la mode et exotique. Celui qui lança cette mode plus que tout autre était un émigré russe du nom de Boris Lissanevitch. Jadis danseur dans la troupe des Ballets Russes de Serge de Diaghilev, Lissanevitch avait rencontré sa première femme, Kira Stcherbatcheva à Monte-Carlo. Tous deux gagnaient leur vie à danser le tango dans des hôtels et des clubs chics de Shanghaï à Bombay. Quand son mariage se défit, Boris devint l'inspiration, le directeur et le présentateur du *300 Club* de Calcutta, un lieu exclusif « mixte » où Européens et Indiens pouvaient boire ensemble à toute heure du jour ou de la nuit, pourvu qu'ils en aient les moyens. Le club était très apprécié du roi Tribhuvan : quand des lois restrictives y mirent fin en 1951, Boris accepta l'invitation du roi népalais à se transporter à Katmandou. Avec sa nouvelle femme, une Danoise, Inger Pheiffer, et l'appui du fils cadet alcoolique du roi, Basundhara, il ouvrit le premier hôtel de style européen au Népal, dans une aile du palais royal : l'Hôtel Royal. L'endroit était considéré comme le seul possible en ville pour les diplomates, les espions, les employés d'ONG humanitaires, les alpinistes, les chasseurs de yéti et célébrités, depuis les

vedettes de cinéma Ingrid Bergman et Cary Grant jusqu'à l'économiste et diplomate Kenneth Galbraith – outre le filet de riches touristes que Boris parvenait à attirer via ses contacts à l'agence Thomas Cook. L'hôtel lui-même était, selon la formule d'un visiteur, « la salle d'exposition d'un musée victorien » : le hall était rempli de crocodiles empaillés, de chandeliers, de tableaux de princes Rana encadrés d'or, une sorte de fantasme de Raj, de chasses au tigre et de coups d'éclat. La mère d'Inger, qui vivait au Royal, avait un panda rouge apprivoisé, « Pandaji », offert par un habitué, Ed Hillary. La propreté était souvent discutable. Les hôtes apercevaient d'énormes rats dans leurs chambres et un cochon vivait à demeure en cuisine. Les séjours étaient toujours mémorables.

Les Népalais envisageaient le tourisme avec scepticisme et inquiétude. La pollution rituelle par suite du contact avec les étrangers compliqua d'abord les relations avec les membres des hautes castes. Au reste, une grande partie de l'élite népalaise ne voyait pas pourquoi des étrangers pouvaient vouloir venir. Qu'avaient donc de particulier leurs quelques vieux temples ? Tandis que son mécène le roi Tribhuvan était soigné en Suisse, Boris demanda au prince héritier Mahendra la permission d'amener autant de riches Américains qu'il pourrait en faire entrer dans un Dakota pour les installer dans son nouvel hôtel. Mahendra lui donna satisfaction, mais ne comprit l'intérêt du projet que lorsqu'il vit les Américains aspirer jusqu'au dernier bibelot de la boutique de cadeaux de l'hôtel. Quand Tribhuvan mourut en mars 1955, Boris fut chargé par le nouveau roi d'organiser son couronnement l'année suivante. L'occasion devint une vitrine pour le Népal, tant comme destination touristique que comme projet d'aide au développement. Des centaines de dignitaires étrangers furent invités et des vingtaines de reporters occidentaux. Le journaliste Lowell Thomas en fit partie, arrivant dans un convoi de jeeps sur la première route reliant Katmandou au monde extérieur. Ses énormes caméras furent installées devant l'estrade royale et on put l'entendre crier des instructions à Mahendra (« Ne bougez plus, majesté ! ») pendant la cérémonie.

Les reporters étrangers comptaient aussi la romancière eurasienne Han Suyin, née Rosalie Matilde Kuangchu Chou dans la province du Henan. Son roman *Multiple splendeur* avait été adapté à Hollywood l'année précédente dans un film à grand spectacle, *La Colline de l'adieu*. Han Suyin a saisi des bribes de la fête de lancement de Katmandou et du monde imbibé de Boris Lissanevitch dans une histoire à peine romancée, *La*

Montagne est jeune. Elle y mentionne l’ivresse des sommets, cette étrange joie qui vous y saisit, voisine de l’extase ou de la folie. C’est à Katmandou qu’elle rencontra son troisième mari, un colonel de l’armée indienne, Vincent Ratnaswamy, qui donne au roman son histoire d’amour. Han Suyin avait étudié à Bruxelles avant-guerre et s’était liée avec l’auteur belge de bande dessinée Hergé. En 1956, il réfléchissait à un nouveau lieu où camper l’aventure suivante de son reporter Tintin. Cette amitié pourrait l’avoir décidé à opter pour l’Himalaya, bien qu’Hergé eût choisi le Tibet comme cadre pour Tintin dès les années 1940. Le nouvel album fut intitulé *Tintin au Tibet*, titre approuvé par les représentants, mais il se déroule autant au Népal qu’au Tibet et comporte des dessins de temples de Katmandou aussi charmants que fidèles. L’histoire parle aussi d’un yéti, l’abominable homme des neiges mythique, alors à l’apogée de sa gloire. Bernard Heuvelmans, autoproclamé cryptozoologue, conseilla Hergé sur cette créature ; il s’entretint aussi avec l’alpiniste Maurice Herzog qui prétendait en avoir vu les empreintes.

Mais l’inspiration la plus profonde, Hergé la trouva dans le tourment psychologique qu’il traversait en écrivant l’histoire, déchiré entre deux femmes, à la recherche d’un monde rêvé, exotique, d’innocence et d’espérance. Ce fut l’aspect de l’Himalaya que le nouveau roi Mahendra propagea lorsqu’il écarta brutalement Boris Lissanevitch pour s’investir personnellement dans le tourisme, tout en écrasant la première tentative démocratique du Népal.

---

15 Traduit en français par Juliette Bertrand, préfacé par Bernard Berenson, Paris, 1957. (NdT)

19

Chansons d’une cellule obscure

Quelques semaines après que le régime de Saddam Hussein fut tombé sous les forces de la coalition états-unienne, je m’entretins avec une prisonnière de conscience tibétaine du nom de Ngawang Sangdrol. À l’époque, elle n’avait encore que vingt-cinq ans, mais elle avait passé près de la moitié de sa vie derrière les barreaux. C’était la plus connue d’un groupe de moniales emprisonnées pour avoir protesté contre l’occupation continue du Tibet par la Chine – j’étais un peu informé des coups et tortures qu’elle avait subis de ses gardiens. C’est à sa taille que je ne m’attendais pas. Sangdrol faisait à peine 1,65 m et elle était menue – trop menue. Je devinais les os de ses épaules sous son mince cardigan. Ce que pouvait lui infliger un homme armé d’une barre de fer n’était pas difficile à imaginer. Tout en répondant à mes questions d’une voix douce, elle se massait inconsciemment la tête : ses migraines étaient une conséquence durable des violences constantes endurées, outre des reins endommagés et un transit digestif perturbé. Il semblait miraculeux qu’elle ait survécu. C’est seulement quand je lui demandai comment elle s’expliquait qu’elle ait été choisie pour ce traitement particulièrement brutal que j’eus un aperçu de sa détermination. Ses yeux se durcirent et elle eut un amer demi-sourire : « Peut-être qu’ils ne m’aimaient pas. »

L’Himalaya déborde d’histoires de courage et de résilience, mais peu sont du niveau de celle de Ngawang Sangdrol. Elle naquit à Lhassa en 1977 sous le prénom laïc de Rigchog, prénom repris par ses geôliers pour la

dépouiller de son identité spirituelle. Sa famille était pauvre mais unie, vouée à la cause de la liberté et au bouddhisme tibétain comme expression de sa culture. Son père, Namgyal Tashi, avait pris part au soulèvement de Lhassa de mars 1959 lorsque les Tibétains s'étaient révoltés contre l'occupation chinoise, inquiets du sort de leur quatorzième Dalaï-lama exilé. Tout au long des années 1960 et 1970, les années de collectivisation et le désastre de la Révolution culturelle, il n'était guère sorti de prison et de camps de détention. Il avait décrit leur pays à Sangdrol, à ses fils et ses autres filles avant que le communisme n'y perturbe tout. Sa mère, Jampa Choezom, racontait comment il était ramené à la maison inconscient après les sessions de « lutte » politique de la Révolution culturelle (dites *thamzing* au Tibet), au cours desquelles les cadres du Parti humiliaient et battaient publiquement ceux qu'ils jugeaient peu fiables politiquement. Ces persécutions redoublèrent quand il refusa de signer une lettre exprimant son soutien à la politique chinoise au Tibet. Sangdrol admirait ces histoires de résistance et vivait son identité de Tibétaine aussi intensément que ses parents.

Âgée de douze ans, elle entra au couvent de Garu au nord de Lhassa. Son mythe de fondation raconte que Guru Rinpoché, fondateur de la tradition Nyingma, avait jugé le site propice sans pouvoir décider si ce serait un monastère ou un couvent. Il eut alors la vision de trois esprits féminins, *khandroma* en tibétain, *dakini* en sanskrit, qui dansaient devant lui. Il opta pour le couvent. Guru Rinpoché, Padmasambhava en sanskrit, avait deux *dakini* comme divinités parèdres, Mandarava et Yeshe Tsogyel, deux maîtres en leur nom propre, toutes deux adeptes du bouddhisme tantrique. Yeshe Tsogyel en particulier demeure une figure appréciée de la mythologie tibétaine et de nombreux sites à travers l'Himalaya sont associés à son nom. Elle est exceptionnelle par les biographies qui lui sont dédiées, car le bouddhisme tibétain est aussi capable de misogynie que les autres religions ; les femmes sont ordinairement décrites comme inaptes à pleinement comprendre le *dharma*. Le constructeur de ponts Tangtong Gyalpo, dont la partenaire dans la vie comme dans la pratique du *dharma* était une femme, fait exception. Celle-ci s'appelait Choekyi Dronma : elle fut reconnue par Tangtong comme une *tulku* féminine ou lama réincarné, l'un des rares lignages féminins de réincarnations et le plus important : le Samding Dorje Phagmo. (L'employé de l'EIC George Bogle avait rencontré la réincarnation de Choekyi Dronma trois siècles après sa mort.) Yeshe

Tsogyel n'avait rien du sous-fifre. Retournant le schéma habituel, c'est elle qui choisissait ses divinités parèdres, exception féconde qui explique sa vogue actuelle parmi les bouddhistes féministes progressistes. Une histoire raconte que Yeshe Tsogyel et ses suivantes trouvent Guru Rinpoché en train de méditer dans les grottes de Taktsang dans la haute vallée du Paro, au Bhoutan. (Elle l'y a transporté auparavant sous forme de tigresse.) Elle se prosterne et il l'appelle *keruka*, c'est-à-dire une adepte ayant pleinement compris la vraie nature de l'existence. Guru Rinpoché lui déclare :

> « Ô yogini qui a accompli le mantra secret, le corps humain est la base pour atteindre l'illumination. Masculin ou féminin, corps inférieur – cela n'a pas d'importance. S'il est doté de l'aspiration à l'illumination, un corps féminin est en réalité supérieur. »

En tibétain, *khandro*, « esprit féminin », a le sens d'un danseur spatial : le terme a une teneur joueuse ou joyeuse, renvoyant à un esprit pleinement réalisé ayant l'espace psychologique où s'exprimer. L'expérience de Sangdrol ne se situait guère sur ce plan. À Garu, elle découvrit que les souffrances de son père n'étaient pas exceptionnelles ; maintes femmes plus âgées pouvaient raconter des histoires similaires. En août 1990, elle n'avait encore que treize ans, elle participa à sa première manifestation avec douze autres nonnes, pour crier des slogans – « Longue vie au Dalaï-lama ! » – à la fête de Sho Dun qui se déroule chaque été au parc de Norbulingka, à la lisière de Lhassa, et marque la fin d'une période traditionnelle de retraite pour les moines geluk. Les forces de sécurité étaient omniprésentes. Le Tibet restait tendu après une suite de grandes manifestations contre le pouvoir chinois à la fin des années 1980, qui s'étaient souvent achevées dans la violence par la mort de dizaines de protestataires. La loi martiale venait d'être levée trois mois plus tôt. Presque aussitôt, la police, en tenue ou en civil, arrêta les moniales pour les charger dans un camion. On les emmena au bureau de la sécurité publique du centre de détention de Gutsa, à l'est de la ville, pour les interroger et les battre. Pas plus l'âge de Sangdrol que sa petite taille ne firent la moindre différence. Elle se rappelait avoir été jetée autour de la pièce comme une poupée. Les autorités voulaient les confessions et les noms des autres manifestantes, mais les moniales refusèrent, ce qui leur valut d'autres injures. La nourriture était toujours insuffisante. Il était fréquent à Gutsa que les prisonniers doivent donner leur

sang pour payer leur ration. Sangdrol me raconta que lorsqu'il pleuvait elle tendait sa tasse par la fenêtre du cachot pour collecter de l'eau, mais elle était si petite qu'elle l'atteignait à peine.

Sa mère Jampa Choezom découvrit où on la retenait : on lui permit une visite. Sangdrol s'obligea à ne pas pleurer ; sa mère était trop bouleversée pour parler et ne voulait pas le faire devant les gardiens. Quand Sangdrol fut relâchée au bout de neuf mois, elle apprit que son père et l'un de ses frères, Tenzin Sherab, avaient été emprisonnés après une manifestation au monastère de Samye ; et que sa mère était morte d'une crise cardiaque à cinquante-deux ans. En tant qu'ancienne détenue politique, Sangdrol se vit interdire de regagner le couvent et dut vivre avec ses frères et sœurs, sous la surveillance de la police, loin de ses amis pour empêcher qu'ils ne soient incriminés à leur tour par association. Elle priait pour sa mère, sans cesser de penser à tous ceux qui étaient encore en prison, sans cesser de vouloir reprendre l'action politique. En juin 1992, moins de deux ans après sa première manifestation et son emprisonnement, elle s'associa à d'autres moniales et moines Garu du monastère de Ganden pour une manifestation pacifique de soutien au Dalaï-lama et à la liberté tibétaine dans le Barkhor, l'artère circulaire et la route de pèlerinage entourant le Jokhang, le temple qui se dresse au cœur de Lhassa, qu'il représente et, par extension, le Tibet. La manifestation avait à peine commencé que Sangdrol et les autres étaient entraînés à l'extérieur. Elle fut condamnée à trois ans de prison « pour incitation à des activités subversives et séparatistes ». N'ayant encore que quinze ans, Sangdrol était l'un des plus jeunes prisonniers politiques du monde.

Cette fois, on l'incarcéra à Drapchi, le complexe pénitentiaire empruntant son nom à un régiment de l'armée tibétaine qui y était autrefois caserné. L'armée de Chine populaire l'avait confisqué pour enfermer les prisonniers après le soulèvement de Lhassa de 1959. En guise de quarantaine politique, deux nouveaux quartiers (ou *rukhags*) furent ouverts pour les dissidents incarcérés après cette nouvelle vague d'agitation. Les hommes, souvent des moines, occupaient le quartier 5 ; son père se trouvait là. Les femmes se trouvaient au quartier 3. Bien que les hommes fussent toujours plus nombreux que les femmes, les autorités durent élargir le quartier 3 à cause de l'afflux des moniales protestant en nombre. L'existence y était dure et brutale. Sangdrol fut assignée à l'usine de tapis de la prison avec un quota quotidien. Si elle ne l'observait pas, elle était

battue ou privée de nourriture. Malgré tout, les protestations continuèrent. L'une des prisonnières fit passer un magnétophone en cachette et quatorze moniales écrivirent et enregistrèrent des chansons sur leur vie en prison et leur résistance à l'occupant. Chacune donnait son nom et dédiait une chanson ou un poème à des amis ou partisans ne les ayant pas oubliées en racontant les coups reçus et leur engagement pour l'indépendance du Tibet. Les enregistrements furent sortis discrètement de Drapchi et parurent à l'extérieur en album. En octobre 1993, à peine plus d'un an après sa première condamnation à trois ans, Sangdrol fut condamnée à six ans de plus, pour son rôle « dans la diffusion de propagande contre-révolutionnaire ».

La directrice du quartier 3 était une Tibétaine quadragénaire du nom de Pema Butri, qui se rendait après le travail dans une chapelle voisine pour dire ses prières. Elle traitait les moniales de *dumo* – « diablesses » – et leur faisait payer tout manque de respect. Elle fit de Ngawang Sangdrol sa tête de Turc à cause de ses petites provocations. En mars 1996, Sangdrol était assise devant son quartier. Il neigeait. Pema Butri arriva avec un petit groupe de gardiens et, apercevant la petite prisonnière, lui dit de se lever, ce qu'elle refusa de faire. Un gardien la fit se lever de force et les autres se mirent à la frapper. Sangdrol échappa à leurs coups et entonna des slogans politiques. Puis un certain chaos régna jusqu'à l'arrivée de la police armée, qui voulut savoir qui était à l'origine des troubles. Pema Butri désigna Sangdrol, mais un policier proche crut qu'il s'agissait d'une autre femme, Pema Phuntsog, à laquelle il administra un coup au ventre. « Pas elle, reprit la gardienne, celle-ci ! » Bien que Phuntsog n'eût rien fait de mal, toutes deux furent traînées à l'isolement, ce que les prisonniers tibétains appelaient une « cellule obscure », un cachot sans fenêtre ni lumière. On laissa un cachot vide entre elles.

Une grille métallique se trouvait dans le plafond de la cellule de Sangdrol à travers laquelle un prisonnier condamné pour crime pouvait l'observer. Un peu de la lumière de sa cellule à lui filtrait dans son cachot. Les bras écartés, elle pouvait en toucher les deux murs. Son matelas, une fois déroulé, recouvrait presque tout le sol. Dans un coin se trouvait un trou où déféquer. La puanteur était telle que les gardiens préféraient rester à l'extérieur. Parfois, alors qu'elle dormait, un rat sortait du trou ; une nuit d'hiver, il s'insinua dans la manche de son uniforme de prison pour s'abriter dans la chaleur de son aisselle. Il n'y avait pas de chauffage, fût-ce au plus

fort de l’hiver tibétain. La nuit, l’eau gelait dans son robinet. Elle souffrait en permanence du dos à force de dormir sur un matelas mince sur le sol glacé ; il arrivait que les gardiens lui hurlent dessus en pleine nuit pour vérifier qu’elle vivait encore.

Sangdrol passait ses jours à prier, en regardant par un interstice du guichet de la porte une ombre dans le couloir. Si le bord sombre de cette ombre papillotait, elle savait qu’un gardien approchait. Car elle était battue s’il la surprenait à prier. Sous l’uniforme de la prison, elle portait un mince pull-over rouge dont elle avait décousu un fil pour se fabriquer un *mala*, un rosaire. Elle pouvait ainsi compter ses prières pour le Dalaï-lama, pour des saints comme Tsongkhapa, inspiration de la tradition geluk, pour être libérée de la souffrance psychologique qui lui était infligée. Elle regrettait d’avoir été chassée si jeune du couvent : elle n’avait pas eu le temps d’apprendre correctement le bouddhisme. Les moniales plus âgées lui semblaient plus fortes, moins irritées. Chaque soir, pourvu que les gardiens soient absents, Pema et elle se hélaient pour se redonner du courage. Pour finir, les autres femmes du quartier 3 entamèrent une grève de la faim contre leur châtiment et toutes deux furent tirées du cachot au bout de six mois. Quand enfin elles purent se parler librement, Sangdrol demanda à sa camarade pourquoi elle avait reconnu avoir crié des slogans alors qu’elle ne l’avait pas fait. Phuntsog sourit : « Pour te soutenir. » Sangdrol fut à nouveau jugée et condamnée à huit ans supplémentaires, en plus des neuf qu’elle accomplissait. Elle venait d’avoir dix-neuf ans.

La raclée qui faillit la tuer lui fut administrée au printemps 1998. Le 1er mai, Jour du Travail en Chine, les responsables de la prison avaient préparé une grande parade pour hisser le drapeau national. Deux condamnés pour crime se mirent à crier, appelant à l’indépendance du Tibet, bientôt rejoints par les prisonniers politiques. Le chahut était à son comble. La police en armes s’empara des prisonniers et les traîna plus loin. Quand l’ordre revint enfin, les autorités annoncèrent une autre parade du Jour du Travail pour le 4 mai, à laquelle les détenus politiques de longue durée comme Sangdrol ne pourraient assister. Malgré tout, les prisonniers continuaient à crier leur soutien au Dalaï-lama. Sangdrol et les autres moniales regardaient depuis les fenêtres du quartier et cassèrent les vitres pour se faire entendre. Les moines interdits de parade se précipitèrent sur le portail de la cour de la prison ; la police ouvrit le feu et tua l’un d’eux. Au bout d’une demi-heure, Pema Butri se présenta dans le quartier des

moniales avec d’autres policiers qui traînèrent Sangdrol à l’extérieur et lui administrèrent une telle bastonnade qu’elle perdit vite conscience. Une nonne qui vit l’épisode a raconté comment le sang s’écoulait de sa tête comme de l’eau. Pema Butri s’avança alors et la frappa avec la boucle de sa ceinture, pratique habituelle aux gardes rouges pendant la Révolution culturelle, comme si elle s’inspirait d’un scénario bien connu. Sangdrol s’éveilla à ce coup et l’autre lui hurla : « Je pensais que tu étais morte, mais tu n’es toujours pas morte. » Sangdrol ne mourut pas, mais dans la suite violente de cette manifestation cinq autres nonnes moururent. Les autorités de la prison prétendirent qu’elles s’étaient suicidées, alors que des témoins ayant vu les corps affirmèrent qu’elles avaient été tellement frappées qu’elles en étaient méconnaissables. Sangdrol vit sa condamnation encore prolongée à cause de son rôle dans la manifestation de 1998, mais la recrudescence d’attention des ONG des droits humains obligèrent les autorités à réduire sa peine. Elle fut relâchée en octobre 2002, juste à temps pour retrouver son père avant sa mort. Elle est aujourd’hui citoyenne états-unienne et milite pour les droits de l’homme.

Bien que l’histoire de Ngawang Sangdrol soit plus connue que celle de beaucoup de prisonniers de conscience tibétains, son histoire n’est pas exceptionnelle parmi les dissidents de l’époque et certainement pas dans le contexte du précédent demi-siècle d’occupation chinoise. Les moniales ont parfois joué un rôle majeur dans la résistance à l’oppression chinoise. Cette résistance, contrairement à celle de Sangdrol, ne fut pas toujours pacifique. À la fin des années soixante, quand les autorités d’occupation voulurent restaurer un certain contrôle après le chaos de la Révolution culturelle, une jeune nonne, Thrinley Choedron, conduisit une rébellion aussi violente que féroce depuis son comté de Nyemo, à l’ouest de Lhassa. Au cours de cette campagne, Choedron et ses complices firent irruption dans le quartier général du comté, armées d’épées et de lances, et massacrèrent les cadres du Parti qui y travaillaient. Certaines des victimes chinoises furent aspergées d’essence et brûlées ; on trancha les mains des collaborateurs tibétains. Le massacre déclencha un soulèvement populaire qui se propagea vite à d’autres comtés. Thrinley Choedron, en Tibétaine typique, affirma qu’elle était une émanation de Labja Gongmo, oiseau sacré de l’épopée Gesar, et doté de pouvoirs magiques. Aucune balle ne pouvait l’atteindre. Mais quand les Chinois finirent par déployer l’Armée populaire pour

écraser la révolte, ils la dénichèrent avec quinze de ses complices cachées dans les montagnes, les ramenèrent à Lhassa et les exécutèrent.

La portée de ce qu'on appelle par euphémisme « l'incident de Nyemo » est contestée, comme on peut s'y attendre dans cette confrontation prolongée et déséquilibrée. Au début, les autorités de Lhassa virent dans le groupe de Thrinley Choedron une autre expression des antagonismes brutaux libérés par la Révolution culturelle, si favorisés par Mao, et que Beijing s'efforçait à présent de maîtriser. Le Tibet rural suivait en général la ligne de la nomenklatura communiste de Lhassa. Nyemo, en revanche, était connu pour être un foyer de radicaux. Réflexion faite, les autorités conclurent que Choedron n'était pas une garde rouge dévoyée, mais une combattante sacrée visant les « ennemis de la foi ». Quand on l'attrapa, on vit simplement en elle une « sécessionniste » de la clique du Dalaï-lama et on l'exécuta pour réaffirmer le contrôle omniprésent du Parti. Cette exécution était un réflexe instinctif, le spasme d'un nerf frappé ; on enquêta sans rechercher ce qui avait pu motiver une femme ordinaire à agir ainsi. Et si la tactique du Parti s'est raffinée dans le demi-siècle écoulé, les dirigeants chinois conservent une idée vague et peu d'intérêt pour la représentation tibétaine du monde, comme on peut s'y attendre de la part d'une puissance coloniale. On le voit à la manière dont les autorités communistes promeuvent le tourisme au Tibet, en affichant sans ironie une culture qu'elles ont jadis tenté d'éradiquer, mais comme une marque et non un point de vue philosophique.

L'historien tibétain Tsering Shakya a qualifié la révolte de Nyemo de « mouvement millénariste », ce qui traduit bien le désespoir aveugle du Tibet des années soixante et la rage ressentie par nombre de Tibétains en voyant menacer chaque aspect de leur vie. L'occupation de la Chine n'était pas que spatiale, une acquisition stratégique de territoire, même si cela avait son importance : le Tibet étant considéré comme l'arrière-porte de la Chine, il fallait la fermer avant que l'Inde ou l'Union soviétique puissent l'emprunter. L'occupation était aussi psychologique. L'invasion s'adressait aux esprits, c'était une agression systématique de chaque aspect de l'identité tibétaine, de toutes les vieilles institutions et traditions qui avaient créé ces esprits. Cela allait plus loin : pendant la Révolution culturelle, les Tibétains eux-mêmes furent obligés de participer à cette destruction. Le processus créa une sorte de dissonance mentale. Les gens ayant vécu au Tibet pendant la Révolution culturelle la comparaient au moment où le ciel

tomba sur la terre. Innombrables sont les histoires d’habitants ayant perdu l’esprit devant cette attaque violente de leur être propre. Il y a vingt ans, dans un village voisin de l’Everest, on me raconta comment, pendant la Révolution culturelle, les cadres du Parti avaient donné ordre aux gens du cru de détruire les trésors de leur monastère, processus qui se déroulait à travers tout le plateau. L’un des villageois emporta les trésors pour les enterrer en secret à flanc de montagne de l’autre côté de la vallée. Lui seul connaissait l’endroit. On l’emmena ensuite dans un camp de rééducation où on le frappa si sauvagement qu’il perdit l’esprit. Les villageois avaient passé des années à creuser les cachettes possibles, sans succès. Les trésors restent cachés où il les a laissés.

Pour le maoïsme, la nature humaine est une ardoise vierge. Les esprits du Tibet pouvaient être vidés et les injonctions du Parti s’y substituer. Les choses ne se passent pas ainsi. Au défi de Ngawang Sangdrol, plus de deux décennies après celui de Thrinley Choedron, ont succédé deux décennies supplémentaires de protestations. Elles ont culminé dans la dernière décennie par une atroce campagne d’immolations par le feu, surtout dans des zones périphériques, des régions historiquement tibétaines aujourd’hui absorbées par les provinces chinoises. Un grand nombre des suicidés étaient des moines ou d’anciens moines et moniales. L’une d’elles s’appelait Palden Choetso, la onzième des quelque cent cinquante Tibétains qui se sont à ce jour sacrifiés de la sorte et la deuxième femme à le faire. Elle avait trente-cinq ans, était au couvent depuis l’âge de vingt ans. Son couvent s’appelait Geden Choeling, près de Tawu au Sichuan. Un certain nombre de ses moniales ont été impliquées dans les vastes manifestations qui ont éclaté en mars 2008, pendant les préparatifs des Jeux olympiques de Beijing. Le 3 novembre 2011, Choetso se rendit au centre de la ville, se versa de l’essence sur la tête et s’enflamma. À la différence de la première immolation féminine, celle de Tenzin Wangmo, vingt ans, on a filmé la mort de Palden Choetso. Les témoins ont rapporté l’avoir entendue crier des slogans en faveur du Dalaï-lama, mais ce sont les cris des badauds qui saturent le film. Choetso se tient absolument droite pendant plus de vingt secondes, entièrement dévorée par les flammes. Tandis qu’elle s’effondre enfin par terre, une femme s’avance avec une *kada*, une écharpe de cérémonie en soie blanche qu’elle jette dans sa direction.

En 1975, Han Suyin, la romancière née en Chine qui avait inséré le couronnement de Mahendra dans *La Montagne est jeune*, reçut la

permission de faire le tour du Tibet. Féministe et admiratrice du Parti communiste chinois, elle se concentre sur l'action du communisme sur les Tibétaines :

> « La femme tibétaine me semble plus 'révolutionnaire', prête à se révolter, car son exploitation a été si grande. Dans la mesure où elle était écartée des rituels religieux mais pas affranchie de l'extorsion religieuse, une fois qu'elle a compris que son travail était sa force, sa répudiation du système a été d'autant plus énergique. »

Que nous apprend donc cette longue séquence de femmes prêtes à endurer des souffrances inimaginables ? La Chine soutient que ces protestations sont orchestrées de l'extérieur, que les coupables sont ceux qui veulent diviser la mère patrie, à commencer par le Dalaïlama, et nuire à la Chine. Pourtant, la constance d'une opposition aussi viscérale et extrême, au bout de 70 ans, tend à pointer une grave erreur d'appréciation de la part de Beijing.

Le Chinois ordinaire, même lorsqu'il est informé des immolations, réussit à dissocier la souffrance des Tibétains de l'attrait de carte postale exercé par le Tibet. Le poète et essayiste Tsering Woeser, d'origine tibétaine, raconte avoir discuté du problème avec des touristes chinois à bord du train pour Lhassa, mais ils s'en désintéressèrent vite.

> « Je voulais leur en dire davantage, leur rapporter les derniers mots prononcés par ceux qui s'immolent. Mais à ce stade la plupart des gens ne veulent plus vous écouter. Se rendre en vacances au Tibet est un rêve pour beaucoup de Chinois et mes compagnons de voyage, ce jour-là, voulaient juste continuer leur voyage et profiter au maximum de vacances bien méritées. »

À Lhassa, tandis que les touristes chinois déferlaient de la gare, tout excités, Woeser et la poignée d'autres passagers tibétains furent retenus pour inspection de leurs cartes d'identité et un interrogatoire plus poussé.

Ces dernières années, la Chine a fait des investissements colossaux dans la région tibétaine. En 2011, quelques mois avant que Palden Choetso ne s'immole par le feu, Beijing annonça un ensemble de 226 projets d'infrastructures – aéroports, routes, voies ferrées et centrales hydrauliques

– pour une valeur de 21 milliards de dollars. L'élévation du niveau de vie qui en résulte pour les Tibétains est évidente. Et pourtant, la population tibétaine continue d'exprimer son mécontentement, à la stupéfaction et à la colère des Chinois Han, qui sont conditionnés à voir dans toute critique de la politique chinoise au Tibet une immixtion étrangère. Malgré une surveillance étatique qui est la plus intrusive et sophistiquée du monde, malgré des myriades d'informateurs et de subventions, les Tibétains continuent à trouver suffisamment d'espace pour préserver leur identité : ils restent des danseurs spatiaux. Le gouffre séparant la rhétorique chinoise de la réalité fait penser que l'occupation chinoise, en quelque manière profonde, a échoué. La question évidente, c'est pourquoi ?

*

Le Tibet ne s'est pas entièrement ni tout de suite opposé à l'intervention de son voisin en 1950. Les Chinois se sont comportés avec beaucoup de retenue après une brève campagne militaire, en laissant en place, dans l'immédiat, les structures aristocratiques et monastiques. Quatre ans plus tard, deux routes avaient été construites pour relier le Tibet à la Chine, éblouissante réussite qui mobilisa 30 000 Tibétains reconnaissants. La fermeture de la frontière avec l'Inde, du fait de l'occupation chinoise, nuisait gravement au commerce de laine, aussi la Chine acheta-t-elle toute la laine, au plus grand plaisir des riches familles commerçantes. La qualité des soins s'améliora et les possibilités d'éducation en Chine étaient bienvenues. Quand le Dalaï-lama se rendit à Beijing pour rencontrer Mao en 1954, il écrivit un poème qui qualifiait l'intervention chinoise de « pluie opportune ». Le souverain tibétain lui-même déclara à Patrick French qu'il était enthousiaste « à l'idée que le Tibet puisse se transformer sous la conduite communiste. Le président Mao a fait beaucoup de promesses (…) Si j'ai quitté le Tibet, ce n'est pas parce que je m'opposais aux réformes par principe. »

De fait, la nécessité des réformes, au Tibet, avait été évidente tout au long de la première moitié du XXe siècle. Si le treizième Dalaï-lama avait modestement voulu pousser son pays vers le monde moderne, la résistance au changement y était profondément ancrée. Le Tibet était une théocratie et les monastères contrôlaient l'essentiel de son activité économique ; ils s'en remettaient aux propriétés foncières et au commerce pour l'entretien de

quantités considérables de moines, comme une grande partie de l'Europe du XIVe siècle. Qu'on tire sur un fil et toute la tapisserie se déferait. Gouverner n'était pas l'apanage du Tibétain ordinaire. La conscience politique se résumait à une confiance aveugle dans le Dalaï-lama. L'administration du pays était décidée par les grands lamas et les familles aristocratiques qui étaient souvent en concurrence lors des minorités du souverain. Le Tibétain de la campagne n'était presque pas informé de la conduite moderne d'un État, au contraire des individus les plus prospères qui avaient été éduqués en Inde. C'est surtout cette classe qui réclamait le changement.

Une grande partie de cette agitation avait lieu à l'extérieur du Tibet. La ville indienne de Kalimpong au Sikkim, au-dessus de la vallée de la Tista à l'est de Darjeeeling, était le centre du commerce de laine avec l'est du Tibet, et par conséquent un centre d'intrigue ; c'était là, en fait, que Gergan Tharchin dirigeait le *Miroir*, seul journal de langue tibétaine, avec financement britannique. C'est aussi là, en 1939, qu'un certain nombre de dissidents fondèrent le Parti du progrès du Tibet, parti d'opposition dont les activités demeurèrent parcellaires et clandestines. Les figures les plus influentes du nouveau parti étaient Thubten Kunphela, le bras droit du treizième Dalaï-lama au début des années trente, mais banni après sa mort, et Pandatsang Rapga, membre du clan richissime des Pandatsang au Kham, lequel contrôlait peu ou prou le commerce de la laine du Kham, dont l'essentiel était exporté de Kalimpong. Ragpa était un fervent admirateur du nationaliste Sun Yat-sen et de ses « trois principes » : nationalisme, démocratie, bien-être populaire. Le neuvième Panchen-lama, en exil sur les marches occidentales de la Chine nationaliste, était un autre partisan de cette philosophie politique. Ragpa caressait le projet d'un Tibet devenu république autonome au sein de la Chine. Il sollicita le soutien de Chiang Kai-shek et du Kuomintang pour financer une milice du Kham qui vaincrait l'armée tibétaine, renverserait le gouvernement du *kashag* (cabinet) de Lhassa et libérerait le peuple du joug de l'élite monastique.

Pris dans ce mouvement proto-révolutionnaire, on trouvait l'auteur tibétain influent Gendun Chopel, homme dont la vie compliquée nous en apprend beaucoup plus sur le Tibet d'avant l'invasion que Kunphela ou Ragpa. Comme souvent dans sa vie, il est difficile de savoir dans quelle mesure il s'engagea pour ces exilés politiques tibétains. Moine défroqué dissident, Chopel est la vedette intellectuelle du Tibet du début du siècle dernier, expulsé de son monastère dans l'Amdo pour avoir posé toutes les

bonnes mauvaises questions. En 1927, âgé de vingt-quatre ans, il se rendit à Lhassa pour étudier au monastère de Drepung et débattre avec son meilleur jeune érudit, Sherab Gyatso, qu'il exaspéra tellement que celui-ci ne voulut plus prononcer son nom et qu'il le désignait seulement sous le vocable de « fou ». En 1934, Sherab Gyatso présenta Chopel à l'érudit indien spécialiste de sanskrit Rahul Sankrityayan, un militant indépendantiste bouddhiste, naguère emprisonné par les Anglais. (Ce dernier se ferait plus tard athée et marxiste et enseignerait le bouddhisme à Leningrad.) À l'époque de leur rencontre, Sankrityayan effectuait son deuxième voyage au Tibet, en quête de versions sanskrites originales des antiques écritures bouddhistes que le *lotsawa* (Marpa Lotsawa « le Traducteur ») avait traduites en tibétain au début du millénaire. Il avait repéré deux monastères, Ngor et Shalu, près de Shigatse, susceptibles de les abriter, mais il lui fallait un traducteur expert pour l'aider dans ses recherches. Connaissant Sherab Gyatso de réputation, il le requit ; celui-ci se défaussa en faveur de son étudiant le plus quérulent, Gendun Chopel. Sankrityaya et lui trouvèrent ce qu'ils cherchaient, écrit à l'encre pâlie sur des feuilles de palmier qui s'effritaient, puis ils continuèrent vers le sud et Katmandou pour étudier leurs trouvailles durant cinq mois. Ils semblent s'être bien entendus : Sankrityayan présenta Chopel à la société Maha Bodhi, la plus importante des organisations bouddhistes en Inde, qui dirige les campagnes de restauration des sites les plus sacrés de la foi. Sankrityayan ayant fini ce qu'il avait à faire à Katmandou, il partit au Japon et abandonna Chopel à son sort, d'abord à Darjeeling puis à Kalimpong, où il se lia avec l'éditeur de presse Gergan Tharchin.

Chopel fut en mesure d'aider Tharchin pour une question de traduction, laquelle aurait un impact politique majeur. Tharchin, en effet, avait en sa possession quelques documents des grottes de Dunhuang que lui avait laissés le savant français Jacques Bacot. Les traduire du tibétain archaïque en tibétain moderne s'était jusqu'ici avéré trop difficile. À mesure qu'il avançait dans son étude, Chopel commença de voir apparaître une nouvelle perspective sur son pays. Il avait lu des traductions des annales des Tang qui proposaient un point de vue sur l'histoire reculée du Tibet à partir de la fin du premier millénaire, mais c'était celui d'une dynastie chinoise impériale. Pour la première fois, un historien tibétain avait accès aux sources tibétaines illustrant l'envergure du vieil empire tibétain. Portées par la vague grandissante du nationalisme indien, elle-même gonflée par la

perspective de l'indépendance, ces nouvelles perspectives lui inspirèrent d'écrire une nouvelle histoire du Tibet, intitulée *Les Annales blanches*, « pour évaluer l'empire et le pouvoir du premier royaume tibétain ». Il y travaillait encore à sa mort, plus d'une décennie plus tard.

Au total, Chopel passa douze ans en Inde à la fin des années trente et quarante, à vivre la vie d'un clochard du *dharma*, à dériver avec un esprit coupant comme un rasoir, gagnant de quoi vivre avec ses traductions. Il consacra des années à travailler pour le riche tibétologue russe Georges Roerich sur une traduction de l'histoire tibétaine du XVᵉ siècle, les *Annales bleues*. (Il a écrit qu'en adoptant une telle tâche, le lion était asservi au chien ; il s'exaspérait de n'être pas jugé à sa juste valeur.) Il buvait abondamment, fumait de l'opium et s'inspira de ses visites des bordels de Calcutta pour écrire un livre d'*erotica*, entièrement versifié, *Le Traité sur la passion*. (Il recommande à qui veut retarder l'éjaculation de réciter des tables de multiplication et souhaite assez généreusement à ses anciennes amours de « Continuer sur la voie, de félicité en félicité/ Pour arriver à la grande félicité, le lieu du *dharamakaya*. ») Il a noté sur un ton acide que, jeune moine, il avait observé le vœu de chasteté alors que tant de moines s'en abstenaient autour de lui – et pourtant c'était lui qu'on avait expulsé. Les trois grands monastères de Lhassa dénombraient chacun 5000 moines, ce qui devait les rendre intimidants pour les jeunes *getsul* ou moines novices. L'historien tibétain Tashi Tsering, racolé en 1942 alors qu'il était adolescent dans la troupe des danseurs du Dalaï-lama, a décrit les risques d'être pris par des moines importants en quête d'un giton. Chopel en a ri dans sa poésie, plus accessible et bien plus drôle que sa philosophie : espiègle mais chaleureuse. « Tout le monde prétend ne pas aimer le sexe/Mais dans l'esprit le sexe est la seule chose que tout le monde aime. » Au cours de cette période, il écrivit aussi *Grains d'or*, un exposé encyclopédique du monde moderne et de ses structures, avec un aperçu habile des maux du colonialisme, ainsi que des articles de journaux où il se gausse des dirigeants tibétains passéistes.

En 1937, apprenant que son vieil adversaire de joutes Sherab Gyatso quittait Lhassa pour gagner la Chine par mer, il se rendit à Calcutta pour le saluer. Ils eurent une dispute sauvage dans une chambre d'hôtel sur la question de savoir si la terre était plate. Sherab Gyatso tapa sur la table en disant « Je veux qu'elle soit plate ! » Chopel, qui avait un peu étudié l'astronomie occidentale en Inde, avertit son ami qu'on ne le prendrait pas

au sérieux en Chine s'il continuait sur cette voie. L'autre lui administra des gifles autour du crâne, non sans méduser ceux qui s'étaient réunis dans la pièce pour assister à la conversation de ces grands érudits bouddhistes. Chopel résuma la dispute pour le *Miroir* de Gergan Tharchin l'année suivante.

Alors qu'ils attendaient le bateau, un ami commun de Lhassa les présenta à Francis Younghusband, désormais septuagénaire, qui était arrivé en Inde quelques jours auparavant pour rencontrer Charles Lindbergh. Le célèbre aviateur avait écrit inopinément à Younghusband avec l'ambition d'explorer les mystères de l'univers et de « s'accroupir avec un yogi ». Ils dînèrent ensemble, avec la femme de Lindbergh, Anne, ainsi que David Macdonald, l'agent « politique » et commercial si expérimenté, l'Américain Theos Bernard, le « lama blanc » autoproclamé qui revenait tout juste du Tibet où Tharchin l'avait piloté. Bernard s'engoua de Chopel qu'il aurait emmené en Amérique si on ne lui avait refusé son visa. Le lendemain, Younghusband prononça un bref discours sur le quai de Calcutta tandis que Sherab Gyatso embarquait pour la Chine. Il allait travailler pour les Chinois et devenir président adjoint du nouveau gouvernement communiste de la province de Qinghai avant même que la Chine ne s'empare du centre du Tibet.

Nous n'avons pas de trace de la réponse de Gendun Chopel à l'ironie d'un aventurier impérialiste comme Younghusband souhaitant « bon voyage » à un érudit tibétain. Nous savons très bien qu'influencé par son ami Sankrityayan, Chopel était cinglant sur le sujet de l'impérialisme anglais et sur les Anglais eux-mêmes. « Méfiez-vous de la race des singes au poil d'or » écrit-il dans un poème qui condamne chez les Anglais « le manque d'huile de la compassion qui profite aux autres ». Chopel passa ses dernières années en Inde à intriguer politiquement à Kalimpong. Si l'on s'interroge sur son implication dans le Parti du progrès du Tibet, c'est lui en tout cas qui en conçut le sigle, avec son nom en tibétain et en chinois. (Le nom chinois était plus catégorique : Parti révolutionnaire du Tibet.) Pandatsang Rapga demanda à Gendun Chopel de regagner Lhassa par un détour et de réaliser des cartes et prendre des notes en chemin sur la frontière avec l'Inde britannique, renseignements qu'on transmettrait au Kuomintang. C'est peut-être ce qui plongea Chopel dans le pétrin.

Hugh Richardon savait lui aussi ce qui se passait : un informateur lui avait appris que Ragpa avait commandé l'impression de cartes de membres

du parti. Les Tibétains exigèrent l’extradition de Ragpa, mais Chiang Kai-shek lui avait donné un passeport chinois et il s’enfuit à Shanghaï. Entre-temps, les autorités tibétaines accusèrent bien invraisemblablement Gendrun Chopel de faire commerce de fausse monnaie : on l’interrogea, on le fouetta, on le condamna à trois ans de prison et on le jeta dans le sinistre cachot de Shol au pied du Potala. Nonobstant, les lamas avaient toujours besoin de son savoir : on lui remit de quoi écrire pour qu’il continue à travailler. C’est à Lhassa qu’il écrivit son ouvrage le plus célèbre, *L’Embellissement de la pensée de Nagarjuna*, un traité sur la philosophie de la « voie médiane » (*madhyamaka*), dont seuls les connaisseurs de l’école geluk du bouddhisme peuvent apprécier l’éclat. Mais son sens de l’humour ne le quitta jamais, pas plus que son goût des vers. Il a laissé un poème espiègle sur le mur de sa cellule :

> « Puisse le sage tenir comme objet de compassion
> Le petit enfant sincère laissé seul
> Au désert où résonne l’effrayant rugissement
> Du tigre entêté, ivre du sang de l’envie. »

À l’arrivée de l’Armée populaire de libération, il conseilla à la jeunesse du Tibet de se rendre en Chine pour obtenir une éducation correcte puis de moderniser leur pays. Il mourut d’alcoolisme en 1951.

*

Si le Parti du progrès du Tibet se colorait du ressentiment de l’aristocrate exilé, les communistes du Tibet se montraient beaucoup plus directs. Leur figure centrale s’appelait Baba Phuntsok Wangyal, souvent abrégé en Phunwang, né en 1922 à Batang, ville du Kham oriental, ville échappant à l’emprise politique du gouvernement de Lhassa, mais tout à fait inscrite dans le monde tibétain. C’était un homme bourru, de haute taille, très intelligent et cultivé, éduqué dans une académie spéciale de Nanjing, dirigée par la Commission des Affaires mongoles et tibétaines du Kuomintang. En 1934, quand la guerre eut commencé entre Chine et Japon, l’école s’installa dans la capitale temporaire du Kuomintang, Chongqing, où le jeune Phunwang découvrit le communisme. Chiang Kai-shek l’expulsa personnellement quand on découvrit son affiliation. Âgé de dix-huit ans,

mobilisant déjà des communistes tibétains, il rencontra Zhou Enlai, le futur Premier ministre du Grand Timonier. L'ambition du jeune homme était grande. Si Gendun Chopel avait été saisi par l'ampleur de la puissance du Tibet d'autrefois, Phunwang envisageait de la recréer – de rassembler les différentes parties du monde tibétain, dont le Ladakh, et de transformer son système féodal anachronique en État socialiste moderne.

Pendant la plus grande partie des années quarante, il vécut à Lhassa où son toit abritait les discussions des intellectuels de gauche et de ceux des aristocrates soucieux de modernisation. Simultanément, il menait une guérilla contre le seigneur de guerre du Sichuan Liu Wenhui, épine dans le flanc des Tibétains au Kham depuis qu'il s'était allié avec Ma Bufang dans les années 1930 pour vaincre l'armée du Tibet. (En réalité, l'alignement de Liu Wenhui sur le Kuomintang était théorique : il avait ménagé les communistes pendant leur Longue Marche lorsqu'ils s'étaient retirés vers l'intérieur depuis leurs bases dans la province du Jiangxi. Il serait tout prêt à changer de camp quand ils prendraient le pouvoir.) L'ennui, c'est que personne ne prenait Phunwang très au sérieux. Quand il se rendit à Kalimpong pour susciter un soutien britannique à l'armée tibétaine contre Liu Wenhui, il trouva peu d'écho. Les Anglais étaient trop occupés à préparer leur stratégie de sortie pour lui accorder de l'attention. Quand ses activités communistes finirent par le faire expulser de Lhassa en 1949, l'année de la prise du pouvoir par les communistes en Chine, il écrivit au rédacteur du *Miroir* Gergan Tharchin, avec lequel il s'était lié à Kalimpong : « Si le gouvernement tibétain n'écoute pas, j'amènerai l'armée chinoise [communiste] au Tibet. Alors je vous écrirai. » Cet octobre-là, les communistes dans l'Est du Kham tinrent une réunion publique dans la ville natale de Phunwang, Batang, pour célébrer la fondation de la République populaire de Chine. Mao avait gagné la guerre civile et son adversaire Chiang Kai-shek était sur le point de se réfugier à Taïwan. Phunwang prononça un discours qui fut filmé. Il y adjoignait son petit groupe de partisans à la puissance du Parti communiste de Chine.

Début 1950, quelques semaines après son discours, il reçut un télégramme de Zhu De, commandant en chef de l'Armée populaire de libération, qui l'invitait à Chongqing pour discuter des « questions pratiques de la libération pacifique du Tibet ». Plus tard dans l'année il fit la connaissance de Deng Xiao Ping, alors Secrétaire général du Parti et futur successeur de Mao à la tête de la République populaire à partir de 1978. Ce

dernier l’a qualifié « d’homme très capable, ayant des rapports avec les Tibétains des classes supérieures, qui a réuni un groupe de jeunes de premier plan. Communiste déclaré de la région du Kham-Tibet, parlant couramment le chinois, pouvant lire des livres anglais. Possède les rudiments du marxisme-léninisme et de grandes facultés de compréhension. Cadre rare parmi les nationalités tibétaines (…) Avons décidé de lui ordonner d’accompagner l’Armée populaire de libération à son entrée au Tibet. »

Dans la nuit du 6 au 7 octobre, l’Armée populaire de libération traversa la Jinsha, le haut Yangzi, et fila à toute vitesse pour isoler le corps principal de l’armée tibétaine, mal retranché autour de la ville frontalière de Chamdo. Le commandant tibétain, Ngabo Nagawang Jigme, personnage très douteux pour nombre de ses compatriotes, ne pensait pas que ses troupes eussent la moindre chance contre les Chinois. Certaines unités se battirent bravement, mais cet engagement limité et la perte de quelques centaines de soldats, loin de la capitale, constitua l’étendue de la résistance militaire du pays. Ngabo se rendit le 19 octobre et les négociations commencèrent pour une reddition globale. Quand les Chinois pénétrèrent à Lhassa, Phunwang envoya le télégramme promis à Tharchin : « Bien arrivé à Lhassa Phuntsok Wangyal. »

On l’imagine, bien des Tibétains en vinrent à le tenir pour un traître, mais son rôle et son destin ultime prouveraient son patriotisme, qu’il paierait chèrement. En 1957, lors de la brève campagne maoïste des Cent Fleurs – joli piège visant à éliminer les ennemis en les invitant à exprimer doléances et suggestions – Phunwang avait proposé des changements administratifs au Kham afin d’éradiquer le ressentiment alimentant la guérilla tibétaine dressée contre le pouvoir communiste. Il importait d’empêcher les discriminations frappant ceux qui n’étaient pas des Chinois Han, racisme contre lequel Mao prétendait vouloir lutter. L’été suivant, Phunwang reçut un appel de son patron le convoquant à Beijing. On l’y accusa. Le racisme han avait apparemment été remplacé par un nouveau mal, le nationalisme local. Phunwang avait été un haut cadre loyal ayant l’oreille du Dalaï-lama. Il lui avait servi d’interprète à Beijing et avait travaillé, avant cela, sur l’Accord en dix-sept points d’après l’invasion de 1950. Mais, comme toute bureaucratie, le Parti communiste était une carrière plus ouverte à qui se fondait dans le décor. En 1960, cet homme expérimenté et capable fut placé à l’isolement dans la prison de Qincheng,

de sinistre réputation, à Beijing (celle-là même qui accueillerait les chefs de la place Tiananmen des décennies plus tard) durant dix-huit ans. Quand il fut finalement libéré, plusieurs années après la mort de Mao, sa fille se rappelait qu'il bavait d'un côté de la bouche. Octogénaire, il écrivit une série d'essais énergiques, dont des lettres ouvertes au président Hu Jintao, pour énumérer les politiques erronées de la Chine au Tibet ; il appela au retour du Dalaï-lama au Tibet.

Phuntsok Wangyal et Gendun Chopel furent tous deux punis pour s'être opposés au gouvernement du cabinet, au Tibet. Chopel fut emprisonné et Phunwang banni. Le régime théocratique s'estimait synonyme de l'État. La réforme était déjà assez difficile avant-guerre, quand la Chine était faible ; on ne pouvait songer à des changements structurels dans une période de crise existentielle. En 1949, alors que le Kuomintang s'approchait de la défaite, le cabinet prit soin de se tenir à distance de toute forme d'hégémonie chinoise. On dressa une liste de sympathisants communistes, Phunwang parmi eux, qui furent expulsés. En même temps, les représentants du Kuomintang arrivés en 1934 en prétextant la mort du treizième Dalaï-lama, se virent priés de plier bagage. On s'inquiétait à juste titre que des éléments de ce groupe puissent changer de camp après la victoire communiste, ce qui donnerait à Mao une présence effective à Lhassa.

Un éditorial du *Quotidien du peuple* répudia l'initiative, « complot entrepris par les autorités tibétaines locales à l'instigation des impérialistes britanniques et celle de leur laquais, le gouvernement Nehru de l'Inde ». Selon l'éditorial, déraciner le Kuomintang « appartenait au peuple chinois et à lui seul dans sa lutte révolutionnaire sous la direction du Parti communiste chinois ». Ce n'était pas l'affaire des pays étrangers. Les accusations d'immixtion étrangère sont restées une constante dans le discours de la Chine sur le Tibet, tel un spectre des Guerres de l'Opium et de l'humiliation coloniale du pays, toujours utile pour susciter un même sentiment d'outrage national. Il est exact qu'un Hugh Richardson, en poste à Lhassa, était l'employé du gouvernement anglo-indien et qu'il eut comme tel une certaine influence sur l'activité du cabinet. Et il est indéniable que le Tibet, comme la dynastie des Rana au Népal, s'est tourné avec un désespoir croissant vers la communauté internationale pour répondre aux nouvelles réalités de l'Asie postcoloniale. Mais il le fit contraint et forcé par les circonstances, dont l'essor d'un parti communiste antireligieux en Chine ne

fut pas la moindre, et non parce qu'il aurait été obligé à se nuire par un marionnettiste occidental impérial.

*

En 1949, le « politique » indien au Sikkim s'appelait Harishwar Dayal, talent diplomatique trentenaire ayant épousé l'ancienne vedette de tennis indienne Leela Row. (Il serait plus tard l'ambassadeur de l'Inde au Népal, mais il y mourut en pleine excursion dans les parages de l'Everest.) Dayal était jugé proche des Tibétains. Comme l'avait écrit son prédécesseur, le dernier « politique » anglais au Sikkim, Arthur Hopkinson, à Eric Bailey, qui passait sa retraite à Stiffkey au Norfolk, à observer les oiseaux et rédiger les aventures de sa vie : « On a d'abord pu croire que le Congrès national indien allait se laver les mains des Tibétains, mais nous n'avons cessé de nous élever là-contre. » Dayal promit de compléter les livraisons d'armes et de munitions déjà faites par le gouvernement de l'Inde au Tibet, en insistant sur l'importance de l'entraînement. La situation avait peu évolué depuis la mission de Basil Gould en 1936 quand le général Philip Neame, le seul à avoir jamais gagné la Victoria Cross *et* une médaille d'or olympique, exprima un jugement dévastateur sur l'aptitude militaire du Tibet :

> « Le gouvernement tibétain n'a absolument aucune idée de l'organisation, de l'administration ou de l'entraînement militaires. Même si elles en étaient informées, les autorités militaires sont incapables de les mettre en œuvre. Les troupes ne sont pas entraînées, pas fiables et peu appréciées dans le pays… On peut affirmer à bon droit que, mis à part l'acquisition de quelques armes modernes, que peu d'entre eux savent utiliser, l'armée n'a que peu évolué depuis son état de 1904. »

Quand Neame assista à une parade préparée pour lui à Lhassa, il découvrit qu'aucun des soldats défilant n'avait utilisé son fusil durant six ans. Il rédigea une liste de propositions pour moderniser l'armée. À l'été 1949, rapporte Heinrich Harrer, les « pâturages plats entourant Lhassa avaient été transformés en terrain de manœuvres », mais il était bien trop tard : la tempête était imminente.

Si le pays était mal préparé à affronter une Armée populaire de libération parfaitement aguerrie, le meilleur espoir d'un Tibet indépendant se trouvait dans la diplomatie et la prise à témoin du vaste monde. En 1948, une mission commerciale fut envoyée en Grande-Bretagne et aux États-Unis. (Elle remit à ses délégués des visas étrangers dans des passeports tibétains, brandis comme une preuve naïve du statut indépendant du pays.) On l'a vu, ce soudain élan vers un monde tenu si longtemps à distance, était surprenant – et pas seulement pour les alpinistes du reste du monde. Le gouvernement demanda à Heinrich Harrer de veiller à ce que les radios étrangères fassent référence au Tibet. En janvier 1950, Radio Lhassa émit pour la première fois, un journal d'une demi-heure en tibétain, chinois et anglais, ce dernier lu par Reginald Fox, l'un des deux ingénieurs radio qui travaillaient pour le gouvernement tibétain sur des équipements offerts par les États-Unis. L'autre ingénieur, né à Burton-on-Trent, s'appelait Robert Ford et avait servi dans l'aviation. À l'été 1949, il quitta Lhassa pour établir un lien radio avec la province orientale du Kham, puis aider l'armée tibétaine à s'entraîner contre l'invasion imminente. Il était encore là quand l'armée chinoise déferla : il passa les cinq années suivantes dans une geôle chinoise à craindre pour sa vie, illustration saillante du fait que l'ancienne influence de l'Angleterre dans la région s'était réduite à néant.

À l'automne 1949, un ingénieur de General Electric appelé J. E. Reid séjourna plusieurs semaines à Lhassa pour évaluer la possibilité d'un nouveau projet hydroélectrique. Il rapporta que le gouvernement tibétain « avait soudain pris conscience de la réalité des dangers qui le menaçaient, qu'il regrettait sa politique passée et de s'être tenu en retrait ». Lhassa voulait à présent « une publicité mondiale complète » et avait reçu dans ce but le journaliste Lowell Thomas qui se rendrait sept ans plus tard à Katmandou pour le couronnement de Mahendra. Il arriva porteur de cadeaux inappropriés pour le Dalaïlama : un fume-cigarette d'ivoire et un pied d'éléphant transformé en corbeille à papier. À son départ, Thomas fut prié de transmettre au président Harry Truman une lettre très amicale et soucieuse d'établir des relations.

Le Tibet avait conscience de l'influence croissante des États-Unis : le treizième Dalaï-lama avait rencontré leur ambassadeur William Rockhill alors qu'il était exilé après l'invasion britannique de 1904. La guerre contre le Japon avait dopé cette relation. La perte de la route birmane, reliant le Myanmar actuel au Sud-Ouest de la Chine, signifiait que les Alliés devaient

réapprovisionner leurs forces en Chine par air depuis l’Inde, en volant vers Kumming au Yunnan par-dessus l’Est de l’Himalaya, que les pilotes baptisaient « la Bosse ». L’opération était dangereuse et chère en matériels. Le Bureau de la Stratégie émit le projet d’une route carrossable transtibétaine. Malgré les réticences du Département d’État, il obtint la permission d’envoyer deux officiers de renseignements depuis l’Inde pour repérer une route possible vers Lhassa. Ils se rendraient ensuite, via Jyekundu au Kham, jusqu’au quartier général du général Stilwell à Chongqing.

En décembre 1942, les deux officiers de la Stratégie atteignirent Lhassa : il s’agissait du capitaine Ilya Tolstoï, petit-fils du romancier, et du lieutenant Brooke Dolan, qui avait visité le Tibet en naturaliste avant-guerre, avec l’ornithologue et futur officier SS Ernst Schäfer. Ils emportaient une lettre de Franklin D. Roosevelt datée du 3 juillet, qui expliquait comment « les Nations unies travaillent aujourd’hui pour défendre et conserver la liberté ». (La Déclaration des Nations unies avait été signée le 1er janvier 1942 par les « quatre gendarmes », les États-Unis, la Grande-Bretagne, l’Union soviétique et la Chine nationaliste.) Tolstoï fit bonne impression sur la direction tibétaine. Quand il découvrit qu’il lui fallait du matériel de communication, il veilla à ce qu’il soit livré ; il s’agit des transmetteurs qui commencèrent à diffuser Radio Lhassa début 1950. Il déclara aussi que le Tibet pourrait souhaiter participer à la conférence de paix prévue à la fin de la guerre. Le chef de la mission britannique à Lhassa fin 1942, l’ancien instituteur de Gyantse et naturaliste Frank Ludlow, s’était avec le temps profondément épris du Tibet. Au nom du gouvernement anglo-indien, il promit aux Tibétains de « faire tout ce qu’il pourrait pour aider ». Ni l’un ni l’autre n’était en mesure de faire ces promesses et Tolstoï comprit qu’il était allé trop loin. Roosevelt n’avait écrit sa lettre qu’à la condition expresse qu’elle ne reconnaîtrait pas l’indépendance tibétaine. La guerre n’étant pas du tout gagnée, les États-Unis ne voulaient pas contrarier leur allié chinois.

Quelque vagues que fussent ces promesses, le Bureau des affaires étrangères du Tibet s’enchanta de la perspective d’une conférence de paix après-guerre. Le ministre était un aristocrate du nom de Surkhang Wangchen Gelek, qui déclara à ses visiteurs que « le Tibet devait son indépendance actuelle entièrement à la Grande-Bretagne et le gouvernement tibétain avait toujours accordé une confiance implicite à la bonne foi anglaise sans avoir jamais eu à s’en plaindre ».

C’était insincère. Si nombre d’aristocrates tibétains étaient anglophiles, ils n’étaient pas stupides. Ils ne purent qu’être découragés de voir avec quelle célérité l’administration de Delhi désavoua Ludlow. On lui ordonna de dire aux Tibétains qu’il s’était exprimé en son nom propre et non en celui du gouvernement de l’Inde. Après quoi on le remplaça. Un fonctionnaire notait à Londres : « J’espère que la confiance enfantine des Tibétains dans l’Angleterre ne s’avérera pas déplacée – mais je ne suis pas très confiant. »

Certes, le gouvernement anglais s’était bien interrogé sur un soutien manifeste à l’indépendance tibétaine. Réfléchissant à un monde postcolonial, un rapport du Foreign Office du printemps 1943 décrivait sans fard une future occupation du Tibet par la Chine :

> « Les Chinois sont le moins sentimental et altruiste des peuples ; ce sont d’habiles manipulateurs qui ont su présenter leurs aspirations comme un désir altruiste d’accorder à leurs voisins la même libération du joug impérialiste que celle à laquelle ils aspirent. »

Le rapport suggérait de transmettre au futur gouvernement indépendant de l’Inde une sorte d’invitation à garantir la frontière tibétaine contre la Chine. Pour finir, on jugea prudent de ne pas s’aliéner la Chine, alliée contre le Japon. On supposait que la Chine ne pourrait qu’absorber le Tibet à la fin de la guerre sinon avant. Une fois acquise l’indépendance indienne, que pourrait faire l’Angleterre pour le Tibet ? « Ce serait rendre un mauvais service aux Tibétains que de les encourager à se dresser maintenant contre les Chinois. » Quand les communistes annoncèrent leur intention d’envahir, le gouvernement de Clement Attlee resta les bras croisés. Plus de quarante ans plus tard, en 1987, Robert Barnett, qui serait un militant pro-tibétain et un universitaire remarqué, fut témoin des manifestations antichinoises qui agitèrent Lhassa cette année-là, les premières observées par des Occidentaux. On l’emmena voir un moine important auquel il demanda s’il y avait un message qu’il pût transmettre à son gouvernement.

– De quel gouvernement s’agit-il ?

– Du britannique, expliquai-je.

Il ne pleurait plus et semblait maître de lui. Il réfléchit un peu puis, presque imperceptiblement, secoua la tête.

– Les Anglais nous ont trahis dans le passé et nous trahiront dans l'avenir.

Ils l'avaient fait et le referaient. En 2008, à l'approche des Jeux olympiques, le Tibet explosa derechef, quatre jours après le 10 mars, soit l'anniversaire du soulèvement de 1959. Le décompte des morts est controversé, mais il s'élève à plusieurs douzaines, Hans comme Tibétains. (Les médias chinois, voulant mettre en exergue les victimes chinoises innocentes, les appelèrent les émeutes du 3/14, pour faire écho au 9/11). Des milliers de Tibétains furent arrêtés, un millier étant toujours détenus en juin suivant selon Amnesty International, sans qu'on sût où. Quatre Tibétains finirent exécutés pour leur rôle dans les émeutes. Ce mois de novembre, alors que s'achevaient des entretiens entre les émissaires du Dalaï-lama et Beijing pour calmer la situation, le Secrétaire anglais aux Affaires étrangères David Milliband annonça que l'Angleterre révisait sa politique au sujet du Tibet. Elle ne considérait plus que la Chine détînt la suzeraineté sur le Tibet – d'après l'accord antique de Shimla de 1914 – mais reconnaissait que le Tibet faisait partie de la Chine. Si le mot « souveraineté » n'était pas utilisé, il était implicite. Le seul argument valable que conservât le coffre de guerre colonial britannique venait d'être abandonné sans contrepartie.

*

En 1947, quand Nehru devint le premier Premier ministre de l'Inde indépendante, il ne savait trop comment traiter le Tibet. Il éprouvait de l'antipathie pour le régime de Lhassa, considéré comme dépassé et socialement injuste. Le concept d'État-tampon avait appartenu au référentiel déclinant de l'impérialisme britannique. Zhou Enlai déclara au nouvel ambassadeur de l'Inde, Madhava Panikkar, que la « libération » du Tibet était un « devoir sacré » pour la Chine, comme si le Tibet était un petit frère asiatique nécessitant une main secourable. En comparaison de la détermination pékinoise, Delhi semblait distrait. Bien que Harishwar Dayal eût été compréhensif lorsqu'il était représentant politique au Sikkim en 1949, il ne pensait pas que l'Inde ferait quoi que ce soit de déterminant pour empêcher la Chine d'absorber le Tibet. Et quand en effet la Chine envahit l'année suivante, il envoya un memorandum désespéré pour recommander

que l'Inde occupe la vallée de Chumbi au nord du Sikkim, bonne idée qui fut entièrement ignorée.

Dans la mesure où l'alliée de la Chine, l'Union Soviétique, était membre du Conseil de sécurité, l'ambition de Lhassa de rejoindre les Nations unies ne pouvait pas prospérer. Krishna Menon, ambassadeur de l'Inde auprès des Nations unies et haut-commissaire du Royaume-Uni, informa les Anglais que Panikkar (l'ambassadeur en Chine) avait conseillé à son pays « de se laver complètement les mains du Tibet ». Cependant Lhassa continuait de regarder les États-Unis avec confiance car la crainte du communisme était désormais l'axe de leur politique. Mais ceux-ci, s'ils montraient une certaine sympathie, étaient guidés par l'Inde et l'Angleterre et attendaient des Tibétains qu'ils se proclament anticommunistes. C'était une déclaration que le cabinet hésitait à faire avec une armée communiste de quelque 40 000 hommes rassemblés à la frontière orientale du pays. Ce n'est que plus tard, avec l'essor du mouvement d'opposition à l'occupation à partir du milieu de la décennie, que l'Amérique finança discrètement le groupe rebelle Chushi Gandruk, c'est-à-dire « Quatre rivières, six chaînes », nom historique de sa région d'origine, le Kham.

La Chine, qui observait ces tentatives pour trouver une légitimité internationale, exploita habilement les dissensions internes du pays. En janvier 1950, l'Agence Xinhua publia un télégramme adressé à Mao au nom du Panchen-lama, lequel se trouvait au monastère de Kumbum au Qinghai, qui appelait les troupes chinoises « à libérer le Tibet, balayer les réactionnaires, expulser les impérialistes ». Le dixième Panchen-lama n'avait pas encore douze ans. Sa « déclaration » reflétait une mésentente durable entre ses partisans à Shigatse et le gouvernement de Lhassa. L'érudit Sherab Gyatso, qui se trouvait aussi au Qinghai, prévint les Tibétains, lors d'une émission de juin, de ne pas se fier « aux calomnies britanniques et américaines visant à semer la discorde entre les nations ». La Chine des Qing avait parfois servi de moyen de pression utile dans la politique tibétaine. Pourquoi Mao n'aurait-il pas joué ce rôle ?

Quand le Dalaï-lama se fut réfugié en Inde en 1959, le Panchenlama se retrouva du coup le plus important chef religieux encore au Tibet ; c'était un allié de poids pour la Chine. Mais en 1962, après avoir fait le tour du pays et constaté comment la collectivisation détruisait le système monastique et la pratique du bouddhisme lui-même, le Panchen-lama publia une accusation cinglante des politiques du Parti au Tibet, la *Pétition des*

soixante-dix mille caractères. Il prévint que la pauvreté s'était aggravée, que la population déclinait et que la réforme communiste échouait. Le Premier ministre Zhou Enlai comprenait son point de vue, mais avec la détérioration de la situation en Chine même, les cadres du Parti se durcirent. Mao qualifia la pétition du Panchen-lama de « flèche empoisonnée » : on le dénonça et on l'emprisonna à Qincheng, avec le communiste Phuntsok Wangyal. Au moins le Panchen était-il caché aux regards dans la relative sécurité d'une cellule au début de la Révolution culturelle. En 1968, les Gardes rouges de Mao écrasèrent si cruellement la jambe de Sherab Gyatso qu'il en mourut.

En septembre 1950, Hugh Richardson quitta Lhassa pour la dernière fois. « C'était la saison des fêtes annuelles, tout le monde prenait du bon temps et ne songeait qu'aux négociations qui venaient de commencer entre les représentants tibétains et le nouvel ambassadeur de Chine. En tout cas, nul ne s'attendait – et pas même l'ambassadeur de Chine en Inde, apparemment – à l'invasion du Tibet par les troupes chinoises vers le 7 octobre 1950. »

Six jours plus tard, Mao envoyait 200 000 soldats en Corée et l'infortune du Tibet se perdit dans les ombres de cette confrontation titanesque.

*

Soixante-six ans après l'invasion chinoise, je me tenais sur une terrasse du Jokhang, le temple le plus sacré du Tibet, et regardais les pèlerins se prosterner sur les dalles de l'entrée, rendues miroitantes par les innombrables générations les ayant précédés. La Révolution culturelle, naguère, avait converti la cour en contrebas en porcherie et plus tard en hôtellerie, avant qu'on la restaure de manière hasardeuse à la mort du Grand Timonier. Mais c'est l'un des rares endroits de Lhassa que Hugh Richardson reconnaîtrait encore. Lorsqu'il y vivait, la ville dénombrait quelque trente mille habitants. Aujourd'hui, elle en accueille peut-être dix fois plus. Le Lhassa que connut Richardson, du moins le plan de ses rues, en forme le noyau central : il s'agit de la vieille ville, à majorité tibétaine. Le reste ressemble à n'importe quelle grande ville han. Je suppose qu'il serait heureux de voir que les jardiniers de la ville cultivent autant de géraniums, fleur qu'il avait introduite. Et de voir tant d'arbres ombrager de nouveaux et larges boulevards là où s'étendaient les pâturages de son

temps, même si ces plantations ne sauraient compenser le pillage désordonné des forêts méridionales du Tibet pour l'industrie chinoise du bâtiment.

À ma première visite, il y a plus de vingt ans, on était en train de raser les vieilles maisons tibétaines autour du Barkhor, la voie qui encercle le Jokhang. C'était horrible à voir. Han Suyin s'était félicitée en 1975 que de « belles et vieilles maisons appartenant à la noblesse tibétaine soient conservées, nettoyées et réparées ». Le contraire était vrai. On laissa les maisons pourrir et devenir périlleuses, ce qui facilitait leur destruction en faveur du béton. Le Tibet n'avait presque pas d'industrie lors de ma première visite, à l'exception du ciment. Dans ces années 1990, Lhassa restait dominée par de grandes cimenteries qui empoisonnaient leurs ouvriers. Les gens, censément surtout les enfants, déféquaient encore dans la rue. Aujourd'hui, c'est une ville beaucoup plus propre, moderne et beaucoup plus prospère qu'elle l'était sous Mao. Il y a un chemin de fer ultramoderne d'altitude qui convoie des millions de touristes chinois. Le Barkhor n'est plus un chantier de démolition mais une galerie commerciale élégante, qui surprend souvent les touristes occidentaux, dont certains peuvent se demander si elle est appropriée à *Lha ssa*, « le domaine des dieux ». En réalité, le commerce a toujours fait partie de l'expérience du pèlerin. C'est ainsi que les moines gagnaient leur vie.

En parcourant le circuit à la brune, l'odeur du genévrier flottant dans l'air, on est entouré de Tibétains qui marmonnent leurs prières et font tourner les moulins à prières. C'est une expérience assez singulière que partager cet esprit intense de communion, même s'il est toujours téméraire de faire des hypothèses dans cette ville disputée. Selon la formule du militant et universitaire Robert Barnett :

> « Un étranger a toujours un accès limité aux associations qui flottent autour des rues et bâtiments d'un autre peuple, mais au Tibet, même les visiteurs parlant couramment la langue ne peuvent que deviner si les autochtones partagent leurs conceptions plus politiques. »

Les Tibétains ordinaires aux entrées du Barkhor semblaient plutôt résignés à être fouillés pour d'éventuels briquets, conséquence de la campagne d'immolations, ou à voir leurs sacs radiographiés. J'ignorais leurs sentiments intimes et n'allais pas les interroger. Au nombre des

changements les plus importants survenus entre ma première visite au Tibet en 1995 et la dernière en 2016, il y a l'ampleur de la surveillance étatique qui a été mise en place. Le véhicule dans lequel je voyageais avait dû transmettre ses données satellitaires à la police. Loin de Lhassa, j'avais vu installer de nouvelles caméras de sécurité sur des portiques au-dessus de l'autoroute. Je retournai dans des villages écartés où il n'y avait guère de trace de l'État il y a vingt ans. À présent, on y trouvait un petit commissariat. Les tentacules de l'État s'insinuaient toujours plus loin et plus profond. Des caisses à reconnaissance faciale ont été installées et l'on prévoit d'en faire autant dans les taxis de Lhassa. À l'avenir, la Chine surveillera la manière de marcher des Tibétains en se servant de logiciels d'analyse de la démarche, système encore plus intrusif que la reconnaissance faciale.

Semblables technologies pourraient peut-être proposer des avantages aux citoyens dont les droits sont protégés par un pouvoir judiciaire indépendant. En Chine, elles tiennent de la paranoïa : ce sont les outils d'un système politique colossal qui s'inquiète des limites de son contrôle. La question du Tibet est devenue précieuse pour les nationalistes chinois. Aucun appel gouvernemental à l'unité nationale contre les intrigues séparatistes du Dalaï-lama ne reste sans réponse, comme en attestent les citoyens ordinaires sur les réseaux sociaux. La population est invitée à s'indigner quand d'anciennes puissances coloniales donnent des leçons à la Chine sur les questions intérieures. Aucun cadre du Parti communiste ne saurait prospérer en défendant un point de vue plus mesuré. En Occident, le Tibet est presque synonyme de bouddhisme, une voie pétrie de philosophie et opposée au consumérisme écologiquement destructeur adopté par la Chine pour transformer son économie. En Chine, le Dalaï-lama et son gouvernement en exil rappellent de manière insupportable l'humiliation de la Chine par de cupides impérialistes.

Quelque six millions de Tibétains vivent dans la Région autonome du Tibet et les diverses préfectures autonomes ayant une population tibétaine. Cela représente 0, 4 % de la population de la Chine, sur un quart de son territoire. Dans les dernières 70 années, la Chine a affamé, assassiné, torturé, emprisonné, corrompu et marginalisé les Tibétains. Cette hostilité concertée ne les a pas empêchés de vouloir rester Tibétains, tout comme les Chinois ne se sentent pas moins Chinois d'avoir eux aussi enduré les horreurs de la famine de Mao et celles de la Révolution culturelle.

L’identité, finalement, n’est pas un robinet, comme le pensait Mao ; on ne peut entrer dans l’esprit d’autrui et la couper. Au terme de ses lettres écrites à l’ancien président chinois Hu Jintao, dans lesquelles il développait un argument socialiste puissant en faveur d’une véritable autonomie du Tibet dans une Chine souveraine, ainsi qu’en faveur du retour du Dalaï-lama, Baba Phuntsok Wangyal lui adressait une mise en garde : « Camarade Jintao, une seule allumette suffit à l’incendiaire, alors qu’éteindre l’incendie demande un grand effort. » Baba Phuntsok est mort à l’âge de 92 ans, fin mars 2014. Ce mois-là, trois jeunes Tibétains de plus s’étaient immolés par le feu.

20

Revendiquer Chomolungma

Il faisait sombre dans l'appartement de Liz Hawley à Katmandou, mais c'était agréable, un refuge somnolent, loin du soleil chaud d'avant-mousson et du chaos extérieur du Dilli Bazar. Tout était bien en ordre, les papiers sur son bureau et les coussins sur des chaises qui semblaient sévères mais s'avéraient étonnamment confortables. On était en 2015 et Liz avait 91 ans. Lors de notre première rencontre, on l'aurait prise pour l'un des moineaux de la ville, à voleter affairée entre les hôtels pour rencontrer le chef de chaque expédition d'alpinistes de passage en ville, noter ce qu'ils envisageaient et ensuite ce qu'ils avaient fait ou pas fait, avant de sauter dans sa Volkswagen bleu ciel pour aller voir les suivants. Et comme les moineaux de la ville, refoulés de nos jours par les constructions et la pollution, Liz approchait de sa fin. Elle était frêle, et s'en irritait, mais elle repoussait cette évolution désagréable d'une grimace. Quand elle s'affalait sur un petit sofa en face de moi, son visage se perdait dans les ombres, mais sa voix restait ferme, comme toujours. Je fermais les yeux pour écouter.

Liz évoquait B. P. Koirala, le Premier ministre népalais arrêté et emprisonné par le roi Mahendra en décembre 1960, peu après qu'elle se fut installée à Katmandou, quand elle commençait à travailler pour les médias états-uniens. Elle avait prévu de faire un trekking avec B. P. ce mois-là pour lui consacrer un portrait dans le magazine *Life* : le visionnaire démocratique du Népal dans les montagnes de sa terre natale. Son portrait dut attendre plus de vingt ans. En juillet 1982, elle se trouvait à l'aéroport de Bangkok

pour prendre l’avion de Katmandou. Elle rentrait chez elle après avoir fait sa visite annuelle à sa mère, quand elle reconnut Girja, le frère de B. P., au comptoir de la compagnie. Elle apprit que B. P. avait été informé que son cancer de la gorge était incurable : son frère le ramenait au Népal pour y mourir. On l’étendit sur le sol dans la classe affaires et Liz passa le vol à prendre des notes pour un article, en veillant à vérifier les faits avec l’un et l’autre. B. P. mourut ce soir-là, avant même qu’elle ait fini son texte, qu’elle expédia à Reuters. À l’âge de cinquante-huit ans, elle était en une du *New York Times*.

Bien qu’elle eût passé un demi-siècle au Népal, on percevait encore des intonations de la Nouvelle-Angleterre dans sa voix, un accent que sa mère avait veillé à lui inculquer après ses années d’adolescence dans le Midwest. Elle avait des façons directes, assez impérieuses, versant parfois dans l’impolitesse. Je me la représentais dans le Manhattan des années 1950, en chemin entre son appartement du centre et le Rockefeller Center sur la Cinquième Avenue où elle travailla onze ans comme documentaliste pour le magazine *Fortune*. Une formation extraordinaire au service des faits, mais aussi le plafond de verre pour une femme à l’époque. L’ayant compris, un peu lasse, elle choisit une fois trentenaire de voyager et faire des reportages. Le Népal ne fut d’abord qu’un arrêt parmi d’autres sur un long itinéraire ayant commencé par une étude du communisme en Europe de l’Est et en Union soviétique ; suivit Beyrouth où elle rencontra l’agent double Kim Philby et son père John qui avait connu son héroïne, la grande exploratrice du Moyen-Orient Gertrude Bell. Au Caire, elle grimpa sur la Grande Pyramide au clair de lune. Karachi n’était qu’une autre ville laide d’Asie du Sud ayant grandi trop vite, mais Katmandou, à son arrivée en février 1959, représenta un paisible contraste, vert et beau, « une sorte de mirage de conte de fées » selon la formule de Liz, un mythe « d’Asie éternelle ».

À Delhi, elle avait accepté une mission du bureau de *Time* magazine : rendre compte des premières élections législatives, joliment gagnées par B. P. Koirala. Mahendra n’avait accepté ces élections qu’à contrecœur et seulement parce qu’il était certain qu’elles produiraient un parlement divisé qu’il dominerait facilement. Liz évoluait parmi l’élite politique du Népal, avec Cyril Dunn de l’*Observer* et Elie Abel, ami du *New York Times*, qui allait rendre compte, en tant que correspondant à Delhi, du soulèvement de Lhassa au printemps. Cela semblait tellement plus excitant que se renseigner sur les articles d’autrui dans les archives de *Fortune* ! À son

retour à New York, elle déambula autour d'Union Square en mangeant une glace au chocolat et en regardant les gens. « C'est sympathique, se dit-elle, mais ce n'est pas le monde réel. » Elle s'imaginait plutôt au Népal, « un lieu où l'on peut voir ce que le monde est en train de devenir ». Un lieu aussi où vivre à bon marché et avoir tout de même du personnel. Elle pourrait prendre un peu ses aises. Dix-huit mois après sa première visite, deux contrats de pigiste en poche, elle était de retour à Katmandou, cette fois pour de bon.

Elle avait choisi un moment favorable pour devenir journaliste et chercheuse dans l'Himalaya. Pendant son absence, avec la répression impitoyable après le soulèvement de Lhassa de mars 1959, les tensions n'avaient cessé de croître. Nehru avait offert le gîte au Dalaï-lama, mais guère plus – un soutien politique assurément négligeable – dans l'idée qu'il surmonterait les contrariétés chinoises sans nuire à ses intérêts stratégiques. Il se trompait. Beijing fut furieux que le Dalaïlama puisse donner une conférence de presse depuis son exil indien. En dépit de sa jeunesse, il se montrait un dirigeant politique capable et commença d'attirer favorablement l'attention médiatique mondiale. Mao, lui, se débattait au printemps 1959 avec les conséquences négatives du « Grand Bond en avant ». Nehru avait appuyé sur une blessure ouverte, douleur visible dans les articles agressifs et hostiles dans *Le Quotidien du Peuple*, relus par Mao personnellement. « La grande bourgeoisie indienne conserve d'innombrables liens avec l'impérialisme » avertissait le journal. Toute la bienveillance née en 1954 de l'acceptation par l'Inde du pouvoir chinois sur le Tibet s'était évaporée. Nehru réagit comme un professeur déçu :

> « J'ai été fort choqué par le ton des commentaires et accusations brandis contre l'Inde par des personnes sensées en Chine. Elles ont employé le langage de la guerre froide au mépris de la vérité et de la correction. »

Semblable hauteur de vue vexait la Chine ; Zhou Enlai déclara en 1973 à Henry Kissinger que la Chine voulait « lui rabaisser son caquet » (à Nehru). En Inde, une plaisanterie avait cours sur le slogan optimiste *Hindi-Chini bhai bhai* (« Les Indiens et les Chinois sont frères ») : on l'avait remplacé par *Hindi-Chini bye-bye*.

Si le Tibet était à la source de cette tension, comme le dit plus tard Mao à des diplomates népalais, la frontière himalayenne entre Inde et Chine fut la gâchette du conflit. Après l'avènement des communistes en 1950, les cartes chinoises attribuèrent de grandes parties de l'Himalaya, dont les frontières étaient fixées depuis des générations, à la République populaire. Dans le Sud-Ouest du Xinjiang, les cadres rencontrant des habitants du Ladakh, jusqu'alors région indienne, leur déclaraient que leur région faisait maintenant partie de la Chine. En 1953, pour relier la province occidentale reculée du Xinjiang au Tibet, la Chine commença d'ouvrir une route à travers l'Aksai Chin, campagne désolée au nord-est du Ladakh, que l'Inde jugeait partie intégrante du Jammu-et-Cachemire. L'année suivante, l'Inde et la Chine signèrent un traité légitimant la position chinoise au Tibet, dont le préambule est célèbre en ce qu'il énumère les « cinq vertus » de Nehru, base d'une coexistence paisible de l'Inde avec les puissances étrangères. Mao y vit de la complaisance, qualité que la Chine pouvait exploiter, et les communistes poursuivirent leurs travaux : la route fut achevée en 1957. En réalité les renseignements états-uniens, et probablement indiens, en avaient été informés d'emblée, grâce aux réseaux d'espions de Kashgar, mais Nehru, soucieux de ses déclarations antérieures sur le socialisme et l'essor de l'Asie, cacha l'existence de cette route au peuple indien. Jusqu'en avril 1959, même après le soulèvement de Lhassa, il niait encore que la route d'Aksai Chin puisse traverser le territoire indien.

Si Gartok, dans l'Ouest du Tibet, comptait des troupes chinoises après 1950, bien des régions de l'Himalaya tibétain, dont le Dingri au nord de l'Everest, ne virent guère de communistes dans les années suivantes. Tout changea après le soulèvement de Lhassa, à mesure que des unités de l'Armée populaire de libération affluaient pour restaurer l'ordre. Leur faisaient face en Inde des troupes frontalières légèrement armées. Les véritables intentions chinoises en Himalaya apparaissaient de plus en plus vite. Le 26 août 1959, les troupes adverses échangèrent des coups de feu à Longju sur la Ligne McMahon dans l'Est de l'Himalaya : un soldat indien fut capturé. Les troupes chinoises avaient déjà fait des incursions en territoire indien, mais cette fois la population fut informée, ce qui fit monter la température. Puis une lettre de Zhou Enlai arriva à Delhi pour revendiquer 130 000 km^2 de territoire indien dans l'Himalaya. (« Je dois vous dire franchement que votre lettre du 8 septembre nous a profondément choqués » répondit Nehru). On ordonna des patrouilles indiennes le long de

la frontière du Ladakh, bien que Nehru les eût interdites avant, et un groupe d’officiers de police de réserve fut posté en embuscade près du Kongka La, à peu près à 160 kilomètres à l’est de Leh. Il y eut une brève confrontation, dramatique, quand l’officier indien Karam Singh se baissa pour ramasser une poignée de poussière qu’il laissa filer entre ses doigts, pour signifier que c’était une terre indienne. Il fut imité par l’officier chinois. (L’ironie, c’est que ce territoire avait jadis appartenu au grand Tibet et restait culturellement tibétain.) Sur quoi de lourdes mitrailleuses chinoises entrèrent en action depuis la colline opposée : les Indiens furent pris dans un tir croisé mortel. Onze policiers moururent, dont l’un pour n’avoir pas été soigné. D’autres furent capturés, dont Karam Singh, qui fut torturé pour signer une confession selon laquelle lui et ses hommes s’étaient trouvés en territoire chinois et étaient donc responsables de la violence.

L’impact de ces meurtres sur l’opinion publique indienne fut considérable. Des foules de manifestants exigèrent la démission du ministre de la Défense, Krishna Menon, tenu pour sinophile. Nehru donna ordre à l’armée de prendre la responsabilité de la frontière, en autorisant des avant-postes au nord de la Ligne McMahon, et donc en affirmant avec force sa position, mais sans engager les forces nécessaires pour décourager une attaque. Les Chinois allaient habilement transformer cette politique autoritaire, avec ses relents de Curzon et des Britanniques, en acte d’hostilité. Ils soutinrent que les frontières coloniales au Ladakh à l’ouest et au Tawang à l’est, avaient confisqué ce qui appartenait à la Chine : la Chine voulait seulement récupérer ce qui lui appartenait.

Tout au long de l’été 1962, des escarmouches et des affrontements firent monter la température, mais jusqu’au dernier moment les stratèges indiens refusèrent de croire à un conflit ouvert. Malgré tout, le 20 octobre 1962, alors que les négociations étaient interrompues et profitant de la crise des missiles cubains, l’Armée populaire attaqua sur deux fronts, à l’est et à l’ouest : les positions indiennes au nord de la ville contestée de Tawang furent conquises et les habitants évacués. L’armée indienne se retrancha autour du col de Se La. De l’autre côté de la chaîne, les Chinois repoussèrent les Indiens se trouvant encore dans l’Aksai Chin et déferlèrent à l’est du Ladakh, en encerclant des postes insuffisamment pourvus en hommes et en approvisionnement. Au bout de quatre jours, la Chine avait atteint ses objectifs dans ce que les observateurs britanniques qualifièrent d’escarmouche frontalière limitée. Il n’y eut pas de déclaration de guerre et

les négociations pour un règlement commencèrent bientôt, quand Zhou Enlai écrivit à Nehru pour proposer des conditions.

Le président Kennedy avait bien conscience des dangers de l'invasion chinoise : il se demandait ouvertement quelle crise, de la cubaine ou de l'indienne, serait la plus lourde de conséquences avec le temps. Dans l'immédiat, c'était les fusées qui posaient une menace existentielle aux États-Unis. Gérer leur attitude face à la guerre sino-indienne revint à leur ambassadeur Kenneth Galbraith ainsi qu'au membre du Conseil de sécurité nationale Robert Komer. Quand les combats reprirent, le jour de l'anniversaire de Nehru, par une attaque indienne sur les positions chinoises de Walong à l'est de l'Arunachal Pradesh, les Chinois répliquèrent par un assaut sur les Indiens au col de Se La et à Chushul au Ladakh, où leur énorme supériorité numérique causa de lourdes pertes chez l'adversaire. Galbraith fut stupéfait le lendemain quand la nouvelle de ces revers atteignit une Delhi paniquée, « c'était la première fois que j'assistais à la désintégration du moral public ». Nehru demanda aux États-Unis une douzaine d'escadrons de chasseurs pour repousser ce qui avait l'air, du moins pour l'instant, d'une véritable invasion chinoise, laquelle menaçait, « non seulement la survie de l'Inde, mais celle des gouvernements libres et indépendants dans l'ensemble du sous-continent ». Malgré la panique de Nehru, les Chinois s'arrêtèrent vite, heureux d'avoir consolidé leur position dans l'Aksai Chin et donc garanti leur nouvelle route. Le ministre de la Défense indien fut remplacé et l'armée indienne commença une période de modernisation rapide. Les États-Unis tentèrent de se servir de l'aide qu'ils fournissaient à l'Inde comme d'un moyen de pression pour l'obliger à régler son conflit avec le Pakistan sur la question du Cachemire. Delhi s'en offusqua, mais la Chine signa peu après un accord avec le Pakistan pour reconnaître leur frontière mutuelle, ce qui sapa la stratégie des États-Unis. Ce bref conflit, qui coûta quelques milliers de vies, surtout par suite des conditions climatiques, endommagea les relations sino-indiennes pour les décennies à venir.

L'ambassadeur Galbraith, qui ignorait l'ampleur de la famine sévissant alors en Chine, était un admirateur des réformes économiques de Mao. Il ne voyait aussi dans le mouvement de résistance tibétaine, Chushi Gandruk, que « des hommes de tribus dissidents et profondément ignorants de l'hygiène ». Que l'Amérique les soutienne était pour lui « une initiative particulièrement insensée », point de vue partagé par le chef de la station de

la CIA en Inde, Harry Rositzke. Nehru fut très irrité de découvrir l'implication des États-Unis et leurs relations avec l'Inde en pâtirent. Elle contraria assurément Mao comme Zhou Enlai, pour lesquels Nehru ne pouvait ignorer que la CIA formait les Indiens à se battre contre les Chinois. En fait, ses fournitures d'armes étaient insuffisantes et bien inférieures aux attentes. (Le frère du Dalaï-lama, Gyalo Thondup, qui faisait le truchement entre les résistants tibétains et la CIA, écrirait plus tard : « Mao n'était pas le seul à duper les Tibétains. La CIA en fit autant. » C'est exact, mais cela n'exonère pas Gyalo Thondup de ses responsabilités.) Quand la Chine envahit l'Inde, Galbraith put admettre le soutien de la CIA aux résistants tibétains et endosser la stratégie de la Maison-Blanche et de Langley.

Dès le début de 1960, deux ans avant l'attaque chinoise, la résistance tibétaine armée à l'occupation chinoise était désorganisée. Après la fuite en Inde du Dalaï-lama, les Chinois la réprimèrent avec une intensité extrême. La base de Chushi Gandruk à Lokha fut submergée. Les combattants, dont ceux formés par la CIA, avaient été tués ou mis en fuite, beaucoup se réfugiant à Kalimpong et Darjeeling, en grossissant encore la réputation de la région comme carrefour d'agitateurs et d'espions. Beaucoup de ces hommes furent mis au travail à construire des routes au Sikkim. À Darjeeling, le chef de Chushi Gangdruk, Gonbo Tashi, riche négociant de l'importante ville historique de Litang au Kham, aujourd'hui à l'ouest du Sichuan, convoqua une réunion de ses principales cohortes pour envisager la création d'une nouvelle base. On ne sait qui en choisit le site, le Mustang, une région du Nord du Népal. Certains tiennent que ce fut une idée de la CIA ; on pouvait s'en remettre au roi Mahendra pour détourner le regard. Dans la mesure où les États-Unis s'intéressaient davantage aux renseignements sur la Chine qu'à la libération du Tibet, le Mustang avait la préférence de la CIA. La région permettait de frapper la route construite par la Chine à travers le Sud du Tibet, désormais appelée G219. Quoi qu'il en soit, le choix s'avéra habile ; l'année suivante, les combattants de Gushi Gangdruk s'emparèrent d'informations hautement sensibles après un raid sur la route depuis leur base. Elles révélaient les plans de nouveaux déploiements de troupes au Tibet comme une dégradation des relations sino-soviétiques. Si le Mustang était à une distance malcommode de Lhassa, il avait aussi ses avantages pour les combattants tibétains. Les Mustangis, qui étaient au fond tibétains, les soutenaient. Lhamo Tsering,

adjoint du frère du Dalaï-lama Gyalo Thondup, et formé à l'étranger par la CIA, reçut la mission d'y organiser une base. Pendant ce temps Gonbo Tashi s'occupa du recrutement et Delhi comprit vite pourquoi des centaines de manœuvres tibétains au Sikkim quittaient brusquement leur emploi. Mais avant l'arrivée de cette nouvelle force tibétaine, le minuscule Mustang serait la cause d'un incident international préjudiciable à la nouvelle démocratie népalaise.

*

Les menaces pesant sur le nouveau Premier ministre du Népal, B. P. Koirala, et son gouvernement élu étaient surtout intérieures : principalement la faction du roi et les adversaires communistes. Mais la Chine l'inquiétait aussi. Bien qu'il s'abstînt lors du vote aux Nations unies qui condamna Beijing pour son action au Tibet à l'automne 1959, Koirala, instinctivement, était favorable à l'Inde. L'avenir du Népal lui paraissait davantage lié à son voisin méridional. Selon lui, l'Inde devait soutenir l'expérience démocratique népalaise de peur de se réveiller un jour avec la Chine dans son arrière-cour. Beijing s'en remettait déjà à Koirala pour avoir la permission d'étendre le réseau routier du Tibet au-delà de la frontière vers Katmandou. De même, les cartes alarmant Delhi par leurs larges empiétements sur l'Himalaya alarmèrent également le gouvernement du Népal. En faisaient partie tout le massif de l'Everest et le district de Khumbu où se situe la portion népalaise de l'Everest. Cet affront à la dignité nationale suscita des manifestations à Katmandou où beaucoup considéraient que tout le pic, non pas seulement son flanc sud, appartenait au Népal. Une montagne dont nul n'avait entendu parler dans la capitale un siècle plus tôt était désormais une pièce importante de l'échiquier stratégique en Asie.

Vers 1960, la Chine comprenait fort bien la valeur politique de l'Everest, grâce surtout aux alpinistes d'Union soviétique. Grimper avait été un passe-temps de l'élite dans la Russie tsariste. Après la Révolution, les montagnards durent faire de gros efforts pour créer un cadre prolétarien assez puissant pour convaincre les autorités soviétiques. Au cours des années vingt, l'alpinisme se mua en une sorte d'idéal socialiste, celui d'une équipe sans individualités, prête à relever tous les défis. Après la Seconde Guerre, à mesure que le sport se transformait en vitrine culturelle de la

Guerre froide, l’alpinisme fut plus traditionnellement compétitif et jouit non seulement de l’autorisation de l’État, mais aussi de ses fonds. Malgré tout, on ne faisait pas assez confiance aux grimpeurs pour les laisser sortir des frontières soviétiques et ils restaient isolés sur leurs montagnes.

Cela changea en 1953 après la mort de Staline et l’ascension de l’Everest. Au début, les Soviétiques ignorèrent le succès d’Ed Hillary et Tenzing Norgay, mais les citoyens ordinaires s’y intéressaient et les journalistes durent trouver une ligne acceptable pour rendre compte de ce succès impérialiste. En 1954, le journaliste sportif Evgeny Simonov résolut le problème en déversant ses louanges sur les Sherpas. « Innocents et honnêtes, endurants et accomplissant leurs exploits jusqu’au bout ! Tels sont ces fils des montagnes. » Tenzing avait montré « les nouveaux pouvoirs qui mûrissaient parmi les peuples de l’Asie en plein essor ». Le rôle de Tenzing permit au journaliste d’insister sur un message politique opportun et sur la manière dont l’Union soviétique aidait l’Asie à se défaire des chaînes du colonialisme. Bien que le nom « Everest » fût employé depuis les années trente, les auteurs russes commencèrent d’employer le « Chomolungma » autochtone, nom préféré par la Chine sous sa forme sinisée, « Qomolangma ». Krouchtchev avait autorisé une aide colossale à la Chine, pour renforcer ses capacités industrielles et militaires, et le sport s’inscrivait dans cette relation.

En 1955, des alpinistes russes firent découvrir l’alpinisme soviétique aux Chinois, d’abord dans le Caucase, puis à haute altitude dans le Pamir d’Asie centrale. L’année suivante, les deux pays organisèrent une expédition dans la province chinoise du Xinjiang et gravirent le Muztagh Ata et le Kongur Tiube, qui dépassaient tous deux 7 500 mètres. La rencontre de ces deux groupes est instructive. S’ils partageaient théoriquement la même idéologie politique, pour les Russes ils se trouvaient manifestement à une étape différente du voyage. « Quand je les examinai de près, se rappelait l’un des grimpeurs soviétiques, près de quarante ans plus tard, je compris que nos ‘frères’ non seulement n’étaient pas montagnards, mais pas du tout sportifs. C’est le parti qui les avait envoyés sur ce front où la force et l’expérience de la montagne avaient été remplacées par l’orthodoxie et l’expertise par la dévotion au Parti. »

En mai 1958, le Comité pan-chinois de la culture physique et du sport adressa une invitation officielle aux alpinistes soviétiques à les rejoindre dans une tentative à l’arête nord de l’Everest, sur la voie empruntée par

George Mallory et tous les grimpeurs britanniques avant-guerre. Lors d'une réunion à Beijing, on convint de se retrouver avant la mousson l'année suivante. Les Russes, prudents, suggéraient une reconnaissance dès l'automne suivant. Les Chinois promirent d'y songer et les préparatifs commencèrent. Étant donné l'enjeu, les deux gouvernements consacrèrent de très grosses ressources au projet. Les ingénieurs russes mirent au point un équipement d'oxygène tandis que l'Armée populaire ouvrait une route pour que des camions puissent ravitailler le camp de base. Début octobre, Beijing informa Moscou qu'on pouvait mener la reconnaissance.

Le 23 octobre, Evgeny Beletsky, fameux depuis ses ascensions au Pamir avant guerre, et deux de ses camarades, Lev Filimonov et Anatoly Kovyrkov, arrivèrent à Lhassa, où l'atmosphère était de plus en plus instable. Les Russes signalèrent avoir rencontré le président adjoint du Comité préparatoire de la Région autonome du Tibet, Zhang Guohua, qui leur dit : « Les gens ici ne nous comprennent pas. » On les prévint de heurts entre Chinois et Tibétains et on leur recommanda de ne dire à personne ce qu'ils venaient faire. Les porteurs tibétains de l'expédition eux-mêmes furent choisis avec soin dans la Ligue des jeunes communistes. Il était clair qu'on redoutait quelque incident pour les hôtes russes. Une équipe très secrète pour l'Everest – trois Russes, dix alpinistes chinois, trois météorologues, quatre topographes, quatre opérateurs radio et les dix porteurs – s'ébranla pour Shigatse, nantie d'une importante escorte militaire, armée de mortiers et de grenades. Les Chinois informèrent les Russes que les Tibétains redoutaient particulièrement les mortiers, car une âme quittant un corps réduit en pièces ne trouvait pas la paix.

À Shigatse, il fallut substituer des bêtes de somme aux camions car la route promise n'était pas achevée. Exaspéré par la lenteur du rythme alors que l'hiver approchait, Beletsky devança la colonne principale et atteignit le monastère de Rongbuk au pied de la montagne, où 70 moines résidaient toujours, à la veille de l'éradication brutale du monachisme par les Chinois. En douze jours à peine, la petite équipe de Beletsky fut capable d'explorer les deux approches du col Nord. Après avoir lui-même photographié les sections-clés du col, Beletsky commença sa descente et découvrit presque aussitôt le cadavre d'un des sept Sherpas et porteurs tibétains morts en 1922. Comme la plupart des Russes, il n'envisageait pas d'un bon œil le recours à de nombreux porteurs dans les montagnes et ne goûtait pas la grande expédition envisagée par les Chinois. Malgré tout, à leur départ de

Ronguk, ils étaient très optimistes pour la véritable expédition du printemps suivant.

Après un camp d'entraînement hivernal, l'équipe russe se réunit en mars pour la fête de départ à Moscou où son chef Kirill Kuzmin arriva tête basse et en larmes. Les Chinois avaient annulé. Aucune explication n'avait été donnée ; le reste de l'expédition n'apprit que plus tard le soulèvement de Lhassa et le chaos régnant au Tibet. La Chine allait adresser une nouvelle invitation aux alpinistes russes pour le printemps 1960 mais, à ce stade, les relations s'étaient gâtées entre Mao et Krouchtchev. Pour aggraver les choses, les Chinois annoncèrent ce même printemps avoir gravi l'Everest par eux-mêmes.

Selon leur récit, ils luttèrent des heures durant pour triompher de la falaise verticale du deuxième ressaut – Qu Yinhua avait même retiré ses bottes et ses chaussettes – en vain.

« Que devait-on faire ? S'en retourner comme l'avaient fait les grimpeurs britanniques ? Non ! Certainement pas ! Tout le peuple chinois et le parti nous regardaient. Dès que nous pensâmes au grand adieu qu'on nous avait fait au camp de base, les gongs, les tambours, les grandes acclamations, au serment solennel que nous avions juré avant de partir, au drapeau national et au buste de plâtre du Grand Timonier que nous transportions, nous nous sentîmes tout-puissants. »

Qu, toujours pieds nus, se dressa sur les épaules de Liu Lianman, enfonça un piton et se hissa, tirant ses trois compagnons après lui. Liu, épuisé, resta là tandis que Qu continuait avec Wang Fuzhou et un Tibétain, Gonbu, qui ouvrait la voie dans l'obscurité tombante. Il leur faudrait encore onze heures pour atteindre le sommet, à 4 heures 20 le 25 mai. Il n'y eut pas de photos – il faisait encore nuit – et la rhétorique maoïste, louant « la supériorité incomparable du système socialiste de notre pays » (par opposition à celui de l'Union soviétique) sapait la véracité des comptes rendus officiels ; leurs anciens partenaires russes refusèrent de les croire. Le gel, lui, était indubitable : Qu perdit tous ses orteils et six de ses doigts. Il fut accueilli en héros à Beijing. Trente ans plus tard, quand l'ancien alpiniste soviétique Evgeny Gippenreiter rencontra Gonbu, qui était alors administrateur sportif dans la Région autonome du Tibet, le scepticisme n'était plus de mise.

En mars 1960, tandis que Chinois et Tibétains entamaient leur ascension de l’Everest, B. P. Koirala se rendait à Beijing pour parler de la frontière et des revendications chinoises sur un territoire que le Népal considérait comme le sien. Les Chinois se montrèrent raisonnables et compréhensifs. Les deux parties convinrent de ne pas déplacer leurs troupes à moins de vingt kilomètres de la frontière et un accord frontalier fut signé et mutuellement accepté. Mao n’avait guère montré d’intérêt pour le tracé de la frontière à l’exception de l’Everest. Il le voulait partagé, « un sommet de l’amitié », mais Koirala s’y opposait, revendiquant toute la montagne. Mao remarqua que le Népal n’avait même pas de nom pour l’Everest. En réalité, il existe : « Sagamartha », « celui dont le sourcil touche le ciel ». Ce nom avait été proposé par l’historien Baburam Acharya en 1939, dans un article du journal népalais *Sharada* ; il prétendait avoir consulté divers autochtones et porteurs. Il s’agissait d’un prétexte ; Sagamartha est tout à fait sanskrit et fut inventé pour contrarier les Rana car anti-britannique. Koirala, faute de se rappeler ce nom, fit remarquer que les Chinois n’avaient pas de nom non plus puisque « Chomolungma » était du tibétain. À quoi Mao répliqua : « Le Tibet, c’est la Chine. »

Pour finir, Mao et Koirala acceptèrent de couper la montagne en deux, bien que le Népalais gardât la nouvelle pour lui à son retour à Katmandou, sachant bien qu’elle scandaliserait. L’accord de division ne fut rendu public que lorsque Zhou Enlai retourna la visite quelques semaines plus tard. Peu après, on apprit que les grimpeurs chinois avaient atteint le sommet, ce qui irrita le Premier ministre du Népal : à l’évidence, la Chine n’en avait fait qu’à sa tête avant même la fin des négociations. Lors d’une conférence de presse, Koirala tenta de revenir sur sa position et de revendiquer toute la montagne, mais il était trop tard. La nouvelle réalité était incontestable : la Chine pouvait faire ce qu’elle voulait et n’hésiterait pas à le faire. On pouvait redouter son hégémonie.

C’est alors, quelques semaines plus tard, fin juin, que le poste de radio militaire indien du Mustang, l’un des jalons du réseau qu’avait exigé Nehru du Népal après l’indépendance, transmit un message du rajah local : des troupes chinoises se rassemblaient en masse de l’autre côté de la frontière. L’ambassadeur de Chine à Delhi informa l’armée népalaise qu’elles étaient à la recherche de rebelles tibétains. L’officier népalais affecté au poste de radio indien envoya une patrouille désarmée, en civil, pour évaluer la

situation : l'un des hommes fut abattu par les Chinois et Katmandou s'enflamma d'une colère nationaliste.

*

Ces deux événements, l'expédition sur l'Everest et le coup de feu mortel au Mustang, séparés par quelques semaines à peine, finirent par être reliés dans l'esprit de maints historiens. S'agissait-il d'une simple coïncidence ou s'inscrivaient-ils dans un schéma illustrant la capacité de la Chine à contrôler les frontières du Népal comme il lui plaisait ? (« Vous criez au loup même quand nous ne faisons rien, avait dit Mao à Koirala, et nul ne croit nos protestations. Tout le monde vous préfère, vous autres petits États. ») Koirala réagit à la crise avec calme, en impressionnant l'ambassadeur d'Angleterre par son autorité, tout en tirant de l'épisode tous les avantages politiques qu'il lui donnait sur ses adversaires, le parti nationaliste Gorkha Parishad et les communistes, qui tendaient à se ranger derrière la Chine. On l'avait souvent accusé de faiblesse dans les relations étrangères : la fermeté de son attitude était donc bienvenue. En évaluant la situation du Népal cette même année, le Foreign Office notait : « On ne saurait douter que ce gouvernement représente le meilleur espoir du Népal pour l'avenir. »

L'administration de Koirala n'ignorait certes pas les problèmes – une indéniable corruption, les divisions du parti et les menaces à l'ordre public – mais le Premier ministre avait montré « une détermination bienvenue à régler les problèmes difficiles auxquels il était confronté ». Malheureusement, ce gouvernement s'avéra éphémère. Koirala rencontrait régulièrement le roi, aussi fasciné par la popularité de son Premier ministre qu'il redoutait son programme.

« Un jour, écrit Koirala, le roi me demanda d'expliquer mes intentions. Je lui dis qu'il s'agissait d'instaurer un niveau de vie de classe moyenne, comme celui des miens, pour tout le pays. 'Combien de temps cela prendra-t-il ? ' demanda-t-il. Je répondis que cela me demanderait de gagner les élections à trois reprises et que je m'y efforcerais. »

Mahendra ne lui en laissa pas le temps. En décembre 1960, quelques mois à peine après la fusillade du Mustang, il fit arrêter Koirala et son

cabinet, en arrachant la démocratie du Népal avant qu'elle ait déployé son feuillage.

De retour en prison, Koirala ne pouvait pas se plaindre de ne pas avoir été prévenu. Au début des années cinquante, Mahendra, ne sachant qui épouser après la mort de sa première femme Indra, s'était brouillé avec son père Tribhuvan. (Cela tenait plus d'une dispute entre frères qu'entre père et fils car les deux parents de Mahendra n'avaient que treize ans à sa naissance.) Indra était une petite-fille de Judda Shamsher, l'autocratique maharajah qui avait fait de son mieux pour écraser l'opposition politique et humilier Tribhuvan du même coup. Au lieu de choisir pour nouvelle femme une princesse royale d'un des anciens États princiers de l'Inde de jadis, par exemple, Mahendra choisit la sœur d'Indra, Ratna. C'était s'inféoder à nouveau à la puissante dynastie Rana à laquelle Tribhuvan avait arraché le contrôle du pays bien qu'elle dominât toujours l'armée. Tribhuvan savait ce que cela présageait : il refusa d'assister au mariage. Mahendra lui dépêcha son Premier ministre pour le faire revenir sur sa décision. Inflexible, Tribhuvan déclara à Koirala que la famille royale devait couper tout lien avec les Rana. Par la suite, après le départ du Premier ministre, Tribhuvan mit en garde son entourage : « Écoutez-moi bien : ce prince héritier vous fera tous sangloter ; il vous fera pleurer. Je le connais et il vous fera pleurer. »

Dans les semaines précédant le limogeage de Koirala, Mahendra s'était rendu en Angleterre. La reine Ratna et lui résidèrent à Buckingham Palace pour une somptueuse visite d'État de quatre jours, puis visitèrent le pays dans le train royal. Birendra, le prince héritier de quinze ans, qui étudiait alors à Eton, reçut permission de les accompagner. Il y eut des visites d'usines d'avions et de centres agricoles, mais le grand moment fut la visite d'Oxford. Mahendra aspirait à un diplôme honoraire comme celui qu'avait reçu Chandra Shamsher un demi-siècle plus tôt. Mais Oxford n'était plus aussi malléable et Lord Curzon n'était plus vice-chancelier pour pouvoir arrondir les angles. Pis, l'université invita Mahendra à inspecter la collection de manuscrits sanskrits offerte à la Bibliothèque bodléienne par Chandra, puis à prendre le thé avec l'arrière-petit-fils de Chandra, Pashupati Shamsher. Le Foreign Office n'y avait pas vu malice, mais il existait une aigre rivalité entre les descendants des deux frères Chandra et Juddha. (Cette rivalité prendrait un tour horrible en juin 2001 quand le prince héritier Dipendra massacra dix membres de sa famille, dont son père

Birendra et sa mère Aishwarya. Tous les Népalais connaissaient le contexte : celle-ci était une arrière-petite-fille de Juddha tandis que la petite amie de Dipendra, Devyani qu'il voulait épouser, était une fille de Pashupati et descendait donc de Chandra.)

Juste avant son départ de Londres, début novembre 1960, Mahendra fut l'hôte à déjeuner du Premier ministre Harold Macmillan, au 10 Downing Street, à la demande expresse de la reine Élisabeth. Si le roi du Népal lui dévoila ses intentions à son retour, nous n'en avons pas d'indices. Les politiques népalais auxquels il se confia le prévinrent : il pourrait s'exposer à des mesures de rétorsion à l'étranger et devait au moins retarder sa prise du pouvoir, de peur de compromettre la visite de la reine d'Angleterre, prévue fin février. De fait, il n'y eut presque personne, à l'intérieur ou à l'extérieur, pour s'offusquer. L'auteur népalais C. K. Lala a noté : « Pas un chien n'aboya à Katmandou quand le Premier ministre B. P. Koirala, fort d'une majorité des deux tiers au Parlement, fut enlevé par les militaires, en plein centre-ville, alors qu'il présidait un programme public pour les jeunes de son parti. »

Les Anglais restèrent indifférents. Harold Macmillan balaya avec hauteur les inquiétudes touchant la visite de Sa Majesté chez un roi qui venait d'incarcérer un gouvernement démocratique compétent.

La visite de la reine Élisabeth fut l'un des premiers grands événements dont Liz Hawley rendit compte. Voulant donner une épaisseur humaine et locale à son récit, elle évoqua une Sherpa dans les tout derniers temps de sa grossesse qui avait fait la route à pied, de Khumbu à Katmandou, pour voir la reine ; elle s'était arrêtée en chemin quelques heures pour accoucher. (C'était un garçon, nommé Philip d'après le duc d'Édimbourg). Après son excellent ordonnancement du couronnement de Mahendra, Boris Lissanevitch se vit confier les préparatifs : les voitures à chevaux, les déjeuners sur l'herbe et les parades, enfin la chasse au tigre. Cette dernière impliqua plus de trois cents éléphants – « personne ne voyait aussi grand que Boris » – qui levèrent leur trompe l'un après l'autre au départ de la reine. Le prince Philip, sur le point de co-fonder le Fonds mondial pour la Nature (WWF), déjoua les espoirs qu'on avait de lui voir tuer un tigre en feignant s'être blessé au doigt. (Cela n'empêcha pas son aide de camp, le vice-amiral Christopher Bonham-Carter d'en abattre un après que le secrétaire d'État Alec Douglas-Home eut manqué deux fois son coup.) Les actualités filmées montrèrent Mahendra accueillant la jeune reine avec ses

lunettes teintées caractéristiques, tel un Roy Orbison despotique. Les commentateurs s’enchantaient des clichés exotiques sur Katmandou – « carrefour de l’Asie », « terre de contrastes » – en occultant tout à fait que tout un peuple eût été si récemment privé de gouvernement. Les actualités montraient la reine évoluant dans une limousine landaulet dans les rues fraîches et propres de Katmandou, et saluant des milliers d’électeurs récemment privés de vote.

La population népalaise n’avait pas oublié son bref aperçu de la démocratie. Si l’opposition au coup d’État avait été muette, elle commença de s’organiser. Comme le soulignait l’ambassadeur des États-Unis Henry Stebbins, en se débarrassant du Premier ministre et du Congrès népalais, Mahendra avait créé « une nouvelle série de problèmes » sans du tout savoir comment les régler. En octobre 1961, il se rendit en Chine pour signer l’accord frontalier naguère négocié par Koirala. Il avait la réputation de mettre en concurrence ses deux immenses voisins, politique qu’il qualifiait de « neutralité positive », mais il fit de son mieux pour éviter de dire quoi que ce soit qui pût vexer davantage les Indiens. Cependant, juste à la fin de sa visite, il se vit acculé à accepter une demande chinoise : la réalisation d’une route carrossable entre Katmandou et le Tibet. Sans route, il n’y aurait pas d’accord frontalier. S’il s’agissait là de « neutralité positive », elle ne fut pas du goût de Delhi. Ce même mois, un mouvement armé de résistance au régime de Mahendra fut lancé depuis l’Inde, constitué des partis d’opposition népalais qui s’étaient unis pour restaurer la démocratie. Mahendra songeait déjà à un compromis quand l’Inde commença un blocus économique officieux fin septembre. Il informa ses conseillers qu’il était prêt à relâcher B. P. Koirala ; ils lui dirent d’attendre quelques semaines.

Il eut de la chance. Le 20 octobre 1962, la Chine lançait son offensive militaire d’ampleur sur les frontières de l’Inde. Après son humiliation, Nehru avait besoin d’un Népal malléable. Il mit fin au mouvement de révolte comme au blocus. Mahendra était libre de promulguer sa nouvelle constitution fondée sur l’antique système Panchayat d’Asie du Sud, « l’assemblée des cinq », système qui lui laissait un contrôle total. L’aide indienne continua d’affluer et B. P. fut abandonné dans sa geôle.

Pour amadouer les États-Unis, il mit en relief son anticommunisme et permit aux résistants tibétains de garder leur base au Mustang ; il s’y rendit même en hélicoptère pour rencontrer leur chef Baba Yeshi. Kennedy le remercia en faisant du Népal l’un des premiers pays à recevoir des

travailleurs du Peace Corps. Mais si la Chushi Gandruk réussit une poignée d'incursions à l'intérieur du Tibet, elles ne furent jamais assez nombreuses pour menacer les relations du Népal avec la Chine. Début 1964, le *New York Times* signalait que 12000 « ouvriers agricoles népalais » travaillaient dur pour tailler le tronçon népalais de la route vers Lhassa, appuyés par les fonds et le savoir-faire chinois. Il existait deux routes commerciales traditionnelles traversant l'Himalaya à partir de Katmandou, l'une qui remontait la vallée de la Trisuli et le Kyirong, l'autre, vers l'est, remontant le Bhote Kosi vers le village de Kodari. Quand la Chine demanda au roi quel était le tracé à choisir, il indiqua le second, sachant que le terrain était plus difficile et donc que le chantier serait plus long. Mais les ingénieurs chinois opérèrent à la vitesse de l'éclair et achevèrent leur tronçon dès 1963. Des véhicules purent utiliser la route plus tard dans l'année, et l'ensemble fut pleinement opérationnel au printemps 1967.

Jusqu'à sa mort prématurée d'une crise cardiaque en 1972, Mahendra fut en mesure d'exploiter à son profit la tension résiduelle créée par l'initiative chinoise contre l'Inde. En 1968, il était assez sûr de lui pour relâcher B. P. Koirala et son allié Ganesh Man Singh. Le premier s'exila bientôt quand il comprit que son activité politique le mettait en danger. Le fils de Mahendra, Birendra, était un roi plus doux. Son Népal était « une zone de paix », avatar plus aimable de la « neutralité positive ». Cela n'isola pas son royaume du mouvement des plaques tectoniques de la politique. En 1972, le président Nixon se rendit en Chine pour rencontrer Mao et rétablir les relations entre leurs deux pays et le soutien des États-Unis au Tibet s'interrompit comme un robinet coupé. L'année suivante, la Première ministre Indira Gandhi envoya des troupes au Sikkim, à la demande de son Premier ministre d'origine népalaise, pour y réprimer une révolte : le royaume semi-indépendant fut entièrement avalé. Le régime du *chogyal* vieux de trois siècles, cette monarchie tibétaine du Sikkim qui avait jadis exaspéré le Raj britannique en capturant Joseph Hooker, avait pris fin. Les dynasties voisines du Bhoutan et du Népal en prirent bonne note. Peu après, en juin 1975, l'Inde elle-même fut plongée dans sa propre obscurité autocratique quand Indira Gandhi instaura l'état d'urgence, qui lui permettait de gouverner par décret et de multiplier les atteintes aux droits de l'homme. Les dissidents comme B. P. Koirala n'étaient plus bienvenus : il fut obligé de regagner son pays et d'y risquer l'arrestation.

Malgré ces revers, le Népal suivit le chemin d'un retour régulier, quoique ralenti, vers la démocratie. Une croissance démographique rapide remplissait le pays de jeunes gens désireux de changement. Les convulsions de 1989, qui virent l'Europe de l'Est rejeter des décennies d'oppression soviétique, galvanisèrent l'opposition népalaise au régime de Panchayat imposé par Mahendra. Confronté au blocus économique de l'Inde comme à un soulèvement populaire irrésistible (le *jana andolan*, le « mouvement du peuple »), Birendra accepta de rétablir la démocratie multipartite. B. P. Koirala était mort depuis huit ans.

Liz Hawley l'avait profondément admiré. « L'un des rares hommes remarquables que nous eussions au Népal et un politicien fidèle à ses convictions. » Pour elle, l'occasion perdue de son gouvernement de 1959 jeta une grande ombre sur les gouvernements démocratiques des années 1990, qui virent le Congrès népalais et diverses factions communistes s'embourber dans les luttes intestines et la corruption ; les frustrations des plus pauvres grandirent. En 1996, un petit groupe sécessionniste de dirigeants populaires lança une « guerre du peuple » en prenant pour manuel le livre de Mao *Sur la guérilla*. Les dirigeants népalais, civils comme militaires, mijotaient à petit feu dans la cuvette de la vallée tandis que les maoïstes diffusaient leur message dans le pays. Le massacre de sa famille par le prince héritier en 2001 a semblé le symptôme d'une nation éviscérée. Le nouveau roi, Gyanendra, frère de Birendra tenait bien davantage de Mahendra. En 2005, il réitéra la décision hardie de son père de retirer tout pouvoir aux élus de la démocratie ; il fut confronté aux mêmes rétorsions sans qu'une crise internationale vînt le sauver. Quand Gyanendra rendit le pouvoir aux politiques, dont le frère cadet de B. P., Girija Prasad « G. P. » Koirala, ils eurent le soutien du peuple pour se débarrasser de la monarchie une fois pour toutes. Mahendra avait pu trahir la démocratie, mais sa dynastie n'y résista pas.

*

Tout en écrivant pour *Time* puis Reuters, Liz avait fait bouillir la marmite en travaillant dans l'embryon d'industrie touristique du Népal, dans le bureau d'un ancien gurkha, Jimmy Roberts, qu'on a parfois appelé le père de l'industrie du trekking avec sa société Mountain Travel. Tous deux avaient la réputation d'être à la fois timides et assez cinglants, mais elle apprit

beaucoup de lui sur l'histoire récente de l'alpinisme. Elle fit le même travail pour John Coapman, le corpulent fondateur – charismatique, peu fiable et généralement détesté – du bungalow du Tiger Tops dans l'Ouest du Népal, modelé sur les camps de safari en Afrique ou leurs équivalents indiens créés après la Grande Guerre par le chasseur au gros devenu naturaliste Jim Corbett. Coapman s'était lié avec Mahendra à cause d'une passion partagée pour la chasse ; il se trouvait avec lui lors de sa crise cardiaque fatale. Impossible, en effet, aux étrangers de prospérer dans le tourisme sans une certaine protection royale. C'est en 1960 que l'industrie touristique du pays avait vraiment décollé ; Liz en avait été le témoin averti. Elle vit atterrir le premier jet en 1967, vit les hippies aller et venir ; le psychologue de Harvard Richard Alpert dans ses trips de mescaline, qui apprenait à « être ici maintenant », selon le titre de son livre ; Cat Stevens fumant du haschich au Cabin Restaurant et qui en tira de quoi produire trois albums. Elle assista au boom du voyage d'aventure qui suivit et fut confronté à la croissance brutale de la ville qui ensevelit les bijoux qu'étaient les places de ses temples dans le béton et les fils téléphoniques.

Bien qu'elle eût essayé d'apprendre le népalais à son arrivée, elle comprit que tous ceux auxquels il lui fallait parler savaient déjà l'anglais. Elle était assurément proche de l'élite, de la famille royale comme des Rana rencontrés au Royal, où elle devint vite un élément du décor comme Boris Lissanevitch. Son introduction au monde de l'alpinisme eut lieu lors de sa première veille de Nouvel An à Katmandou, lorsqu'elle fit la connaissance d'Ed Hillary. Deux ans auparavant, presque jour pour jour, Hillary avait atteint le pôle Sud sur un tracteur Massey Ferguson transformé, le troisième à l'atteindre après Amundsen et Scott, en ignorant les exigences furieuses du chef de l'expédition Vivian Fuchs qui arrivait de l'autre côté et lui ordonnait de ralentir. Le comportement du Néo-Zélandais, poliment ignoré en Angleterre, lui avait valu ailleurs une réputation d'arrogance. Le journaliste de *Paris Match* Raymond Cartier estimait que rares étaient ceux l'ayant rencontré qui n'aient pas eu des raisons de se plaindre de son égoïsme.

Un peu cabossé, Hillary se retira en Nouvelle-Zélande et reprit son ancienne activité d'apiculteur jusqu'à ce que l'ambition et l'agitation le chassent une fois de plus de chez lui. Quand Liz le rencontra, il était en pleine expédition médicale pionnière, dans la région du Khumbu au Népal, sur les pentes de l'Ama Dablan. Le directeur scientifique en était le

physiologiste Griffith Pugh, déjà présent dans l'expédition de 1953 sur l'Everest, mais Hillary avait trouvé des financements cruciaux auprès d'une société d'encyclopédies de Chicago qui souhaitait qu'il trouve le yéti. Arpentant les hautes vallées du Khumbu à la recherche de bêtes mythiques, il avait visité le camp de réfugiés pitoyable, sous le village de Thami, qui abritait des milliers de Tibétains ayant fui la répression chinoise après le soulèvement de Lhassa. De retour à Katmandou, il aida un pilote suisse à livrer des secours d'urgence aux réfugiés ; en retour, le pilote lui avait promis d'acheminer des matériaux pour une école dans le village de Khumjung. En effet, il avait eu l'idée d'aider les Sherpas alors qu'il était assis autour du feu avec son *sirdar* ou chef porteur, Urkein. Hillary se demandait à voix haute quel serait l'avenir des populations de l'Everest. À quoi Urkein avait répondu qu'elles souffraient de l'absence d'éducation. « Nos enfants ont des yeux, mais ils ne peuvent voir. » L'école fut le premier projet de ce qui deviendrait pour lui la mission de sa vie : développer le Khumbu grâce à l'organisation caritative qu'il avait fondée, l'Himalayan Trust. Liz fut l'une des nombreuses amies qu'il y associa en créant avec le temps un lien solide. Quand Louise, la première femme d'Hillary, et leur fille Belinda se tuèrent dans un accident d'avion en mai 1975, ce fut Liz qui vint le trouver dans les montagnes où il travaillait pour lui apprendre la nouvelle.

C'est aussi grâce à cette amitié qu'elle se prit d'intérêt pour l'alpinisme. La politique avait constitué pour ainsi dire le seul intérêt de la presse étrangère, s'agissant de l'Himalaya d'après-guerre, de l'occupation chinoise du Tibet à l'optimisme postcolonial suscité par l'indépendance indienne. Cet intérêt s'atténuait à l'orée des années soixante : l'aventure était beaucoup plus attirante pour les rédacteurs qu'une politique locale toujours embrouillée, surtout quand les États-Uniens tentèrent l'ascension de l'Everest en 1963. Mais il n'y eut pas grand-chose à dire après leur succès, notamment parce qu'en mars 1965, quelques jours avant une visite officielle du ministre chinois des Affaires étrangères, Chen Yi, le Népal annonça que toute escalade serait interdite durant quatre ans.

On ne s'explique pas très bien cette décision. Un ingénieur chinois travaillant sur la « Grand-route de l'Amitié » vers Lhassa avait récemment fait défection à Taïwan en révélant que les ponts népalais de la route étaient conçus pour supporter des tanks chinois. Les tensions étaient également vives au Cachemire, où l'Inde et le Pakistan dérivaient vers la guerre. Peut-

être une raison plus plausible était-elle un documentaire télévisé tourné en 1964 sans autorisation qui se focalisait sur un groupe de combattants tibétains à Tsum au Népal, non loin de leur force principale de 4000 hommes au Mustang. Son auteur était un missionnaire écossais, George Patterson, qui se vouait depuis longtemps à la cause du Tibet et avait enquêté sur le soulèvement de Lhassa pour le *Daily Telegraph*. Au milieu de la décennie, c'était un journaliste estimé, basé à Hong Kong. En 1964, il se rendit au Népal avec une équipe de tournage pour y rencontrer les rebelles tibétains. Il persuada un petit groupe de résistants basés dans la vallée de Tsum de préparer un raid sur les forces chinoises de telle sorte qu'il puisse le filmer. Une fois les films sortis du pays, Patterson avoua tout à l'ambassadeur d'Angleterre, Antony Duff, ancien commandant de sous-marin et futur chef des services de renseignements, le MI5. Ce dernier, à son tour, informa le roi Mahendra. Jusqu'alors, le gouvernement népalais avait choisi de nier toute présence de combattants tibétains sur son sol et la Chine avait choisi de le croire. Mahendra prévint l'ambassadeur que ce reportage leur causerait « un gros mal de tête, à nous comme à vous ». Si le documentaire ne fut diffusé qu'en 1966, Patterson avait publié un article peu avant la visite prévue du ministre chinois à Katmandou : il décrivait ce qui s'était passé, histoire aussitôt reprise par les journalistes indiens. On peut supposer que Mahendra imposa l'interdiction d'alpinisme pour amadouer la Chine et empêcher la réédition d'un tel épisode.

Avec la reprise des ascensions en 1969, c'est une nouvelle génération de grimpeurs qui arriva, pleine d'idées neuves et d'immenses aspirations : Reinhold Messner, Chris Bonington et le charismatique polonais Andrzej Zawada, à la tête de la première expédition hivernale. C'était le genre de montagnards qu'admirait Liz, de fortes personnalités qui pouvaient dominer une conférence de presse. Dès lors, ses récits d'ascensions prirent de l'ampleur et devinrent une encyclopédie des réussites, souffrances et pertes humaines, sans comparaison dans l'histoire de l'aventure. Peu après l'avoir rencontrée pour la première fois au milieu des années 1990, je songeai qu'elle devait se sentir échouée dans notre époque plus populaire, moins séduisante, elle qui avait connu en 1960 les derniers feux de l'époque chic et fastueuse du tourisme népalais. Elle semblait un peu lasse de tout cela. Les expéditions commerciales, avec des clients payants sur des itinéraires frayés, étaient de plus en plus fréquentes et il n'y avait plus grand-chose à dire. Son humour désabusé et l'intégrité de ses notes lui donnaient la force

de continuer. Étant donné la nature souvent narcissique mais fragile des montagnards d'élite, je vis un avantage dans son manque d'intérêt pour moi. Elle pouvait se monter impérieuse et incisive, et vous fixer impatiemment par-dessus ses lunettes. Je ne m'étonnai pas de découvrir que son grand-père comptable avait fait partie du combat contre le crime organisé à Chicago dans les années 1930.

Liz riait quand le téléphone sonna. Nous étions en train de parler de la tentative de trois Européens l'année précédente au camp 2 de l'Everest, dont le Suisse Ueli Steck, qui était alors une vedette mondiale de l'alpinisme. Quand une équipe de Sherpas en train de fixer des cordes les avait aspergés de glace, le compagnon italien de Steck, Simone Moro, les avait traités de « fils de pute » en népalais. La photo de Sherpas frappant un Européen avait fait le tour du monde ! Liz riait à gorge déployée et s'efforça de se remettre sur pied pour atteindre le téléphone. J'écoutai distraitement ce qu'elle disait, puis plus attentivement. « Onze morts » disait-elle. Puis « Au moins onze. » En fait il s'agissait de seize, seize alpinistes, pour la plupart des Sherpas de haute altitude, ensevelis sous une avalanche de glace alors qu'ils transportaient des charges au camp 2 dans la Western Cwm. De toute sa longue carrière, il s'agissait du pire désastre dont Liz ait eu connaissance. Une heure plus tard, une fois qu'elle m'eut généreusement rapporté tout ce qu'elle savait, je partis organiser un vol vers Lukla, l'aéroport le plus proche de l'Everest, pour le lendemain matin. C'est la dernière fois que je l'ai vue.

*

Cinq jours plus tard, j'étais sur l'Everest, bien trop vite pour un journaliste non-acclimaté, mais j'avais un article à écrire. Accablé de migraines, je notai le village toujours plus grand de tentes plantées sur la glace instable du glacier de Khumbu. À chacun de mes retours au Khumbu, j'étais sidéré par les changements induits par le tourisme. En 1964, le psychologue Jim Lester, qui avait fait des recherches lors de l'expédition états-unienne sur l'Everest de 1963, aperçut la première publicité faite par Jimmy Roberts pour sa nouvelle agence d'expéditions en montagne. Il la mentionna dans une lettre à l'auteur et alpiniste James Ramsey Ullman, qui avait relaté l'ascension pour *National Geographic*. « Toutes les blagues que nous faisions sur une concession de limonade à Namche etc. pourraient bien

s’avérer prophétiques. » Et comment ! Namche Bazar, la plus grande ville du Khumbu, possède aujourd’hui un pub irlandais et une boulangerie allemande qui servent les quelque 60000 trekkeurs qui y défilent chaque année. La qualité des réseaux cellulaires au camp de base est meilleure que dans nombre de villages isolés en Grande-Bretagne ou aux États-Unis. Des rotations inouïes d’hélicoptères ramenaient les alpinistes à Katmandou en survolant des vallées dont la traversée prenait jadis des semaines. D’énormes convois de mules piétinent les sentiers pour apporter des ravitaillements aux lodges des touristes, ajoutant un nouveau problème de déchets à la pression environnementale.

Lorsqu’on avait raconté la bagarre de l’année précédente sur l’Everest, on l’expliquait soit par les injures d’arrogants Occidentaux aux Sherpas soit parce que ceux-ci, corrompus par l’argent facile, avaient perdu leur naïve gaieté. (L’homme d’affaires Tashi Sherpa, qui possède une marque de vêtements célèbre – Sherpa – employant 1 400 Népalais du cru, pour la plupart des femmes, commente avec mépris cette dernière explication : « Veut-on que les Sherpas restent de braves gens simples sans éducation ? Non. Nous voulons que nos enfants soient instruits et qu’ils sillonnent le monde. ») Cette fois, l’explication était plus simple : l’égoïsme d’alpinistes étrangers dorlotés, « des crétins béats » selon un journaliste britannique, avait coûté la vie à seize pères et fils. Le même auteur affirmait que l’Everest devenait plus dangereux pour les Sherpas. Ce n’était pas tout à fait exact. Les statistiques de Liz Hawley, établies avec Richard Salisbury, montrent que le taux de mortalité des porteurs d’altitude dans la périlleuse Cascade de glace a diminué de plus de moitié depuis 1950. Toutefois, il est tout à fait vrai que le personnel local, des Sherpas en majorité, est confronté à bien plus de risques que les clients étrangers qui parcourent peu ce terrain dangereux. Il semblait scandaleux que des hommes, et parfois des femmes, dussent risquer ainsi leurs vies pour satisfaire les ambitions excessives d’étrangers qui n’auraient rien pu accomplir sans eux, pour la plupart.

La pagaille prévisible régnait au camp de base, après une tragédie de cette ampleur. J’avais vu les images d’un corps étendu dégagé de la Cascade de glace, oscillant sous un hélicoptère comme une variation sinistre de la scène d’ouverture de *La Dolce Vita*. Des groupes de Sherpas rôdaient, l’air en colère ou endeuillé. Beaucoup d’alpinistes étrangers étaient profondément touchés ; quelques-uns se demandaient s’il leur restait une chance de grimper. La plupart avaient dépensé des dizaines de milliers

de dollars dans ce but. Il y avait eu des manifestations et même quelques menaces de violence contre les Sherpas qui continueraient à grimper ; ces tensions étaient amplifiées par les médias, mais circulaient au camp de base via ceux qui s'informaient sur la Toile. Certains alpinistes s'en offusquaient, encore pétris de la peinture romanesque de la culture sherpa trouvée dans les livres de leurs héros.

Le changement avait été rapide au Khumbu. L'aïeul de Tashi Sherpa, Gyalzen, se rappelait à la fin de sa vie l'extrême pauvreté de la plupart d'entre eux avant le début des expéditions. « Rares étaient les maisons. La plupart des Sherpas travaillaient comme *coolies* portant les fardeaux des quelques riches négociants qui vivaient ici. Les expéditions changèrent tout cela. » Les écoles d'Ed Hillary, le boom touristique et l'augmentation des prix immobiliers au Khumbu donnèrent aux Sherpas du cru des opportunités qu'ils saisirent à bras-le-corps.

L'anthropologue autrichien Christoph von Fürer-Haimendorf fut le premier spécialiste à visiter le Khumbu en 1953 ; il finit par bien connaître l'important village de Khumjung. Il y revint dans les années 1980 pour effectuer une deuxième étude intitulée *Les Sherpas transformés*. À ce stade la fermeture de la frontière tibétaine avait totalement perturbé les antiques schémas commerciaux et l'économie était déterminée par le tourisme. Retournant dans chaque maison, il constata l'omniprésence du travail d'expédition et d'ascension. Le rythme du changement s'accéléra encore par la suite et la région connut un boom immobilier. Les Sherpas consacraient l'argent des ascensions à la construction de lodges ou de restaurants. La génération suivante fréquenta les écoles privées de Katmandou et les universités d'Australie ou des États-Unis. Elle décidait de vivre une partie de l'année à Katmandou, sinon elle s'installait à l'étranger. New York compte aujourd'hui autant de Sherpas que le Khumbu.

À croire les médias, les Sherpas ne feraient que de l'alpinisme alors que, pour la plupart, l'Everest n'a été qu'un tremplin pour que leurs enfants aient une activité moins dangereuse, deviennent hommes d'affaires, pilotes ou médecins. Ils n'ont plus à cultiver leurs terres : ils ont recours aux migrants pour cela et en tirent des produits frais pour leurs hôtels. À la fin des années 2000, après la guerre civile où les maoïstes s'affairèrent à abattre les statues de l'ancienne dynastie royale des Shah, le tourisme s'est rétabli et n'a cessé de s'épanouir. Les Sherpas ne constituent qu'un demi pour cent de la population népalaise, mais leur impact économique est sans comparaison.

Namche Bazar est l'un des endroits les plus prospères de tout le pays, quoique dépourvu de route. Cependant, il faut rapprocher chaque pilote ou médecin d'une centaine de Sherpas qui ne sont pas nés sur la route des expéditions vers l'Everest et qui aspirent désespérément à poser le pied sur le premier échelon du tourisme, même si leur échelle enjambe une crevasse.

Dans le tohu-bohu du camp de base, deux thèmes émergeaient dont je compris vite qu'ils s'appliquent à presque toute la chaîne de l'Himalaya, pas seulement au petit groupe vivant à l'ombre de l'Everest, et pas seulement de nos jours mais tout au long de l'histoire. Les médias occidentaux ont tendance à se focaliser sur les riches qui financent l'industrie de l'Everest, mais ils s'intéressent peu à ce qui est en fait un accident industriel. Or on aurait pu faire bien plus pour la sécurité. Certains rescapés retrouvés dans la Cascade de glace portaient des charges dépassant de loin la limite légale. D'autres n'étaient pas bien formés à leur tâche. Il n'est pas difficile d'imaginer quelle panique vous étreint, à peiner sous un poids monstrueux, en entendant le craquement de la glace puis un grondement au-dessus, la poussée d'adrénaline, et tout ça pour vingt dollars par jour. Mais ceux qui demandaient aux travailleurs d'altitude de porter plus qu'ils ne devaient ou d'accepter plus de danger que nécessaire étaient des Népalais, pas des étrangers. Le système réglementaire du Népal est faible et entaché de corruption – c'est aussi vrai des ouvriers du bâtiment ou des routiers que de ceux travaillant sur l'Everest. Une semaine après l'accident de la Cascade de glace, seize autres hommes furent ensevelis, cette fois par un glissement de terrain sur le site d'une station hydroélectrique en construction, au nord-est de la ville touristique de Pokhara. Mais le dénouement fut plus heureux : on retrouva treize survivants, dont trois ingénieurs chinois. Cependant la police dut isoler le site quand les familles des morts et des blessés manifestèrent pour réclamer des indemnisations. Les syndicats demandèrent au gouvernement de condamner les sociétés de construction qui n'avaient pas respecté la loi : le même reproche aurait pu être fait pour l'accident de l'Everest. Il était d'une ironie cruelle que Dorje Khatri, l'un des syndicalistes les plus intègres et efficaces de l'industrie du trekking et de l'alpinisme, ait péri ce jour-là sur l'Everest.

Des siècles durant, le manque de possibilités a poussé les Népalais à l'émigration, à la recherche d'emplois de soldat, porteur, ouvrier agricole. La croissance rapide de Darjeeling peut être attribuée à leur travail. La

situation n'a guère évolué au XXIe siècle. La croissance démographique et la stagnation du secteur industriel induisent une abondance de main-d'œuvre. Dans la décennie précédant 2018, le gouvernement népalais a octroyé trois millions et demi de permis de travail à ses citoyens désireux de travailler à l'étranger. Cela représente 10 % de la population et les sommes expédiées chez eux par ces travailleurs constituent un tiers de l'économie du pays. La moitié de la population en dépend. Les étrangers supposent souvent que le tourisme est l'industrie la plus importante du pays, mais elle ne représente que 4,3 % de son économie, bien moins que la moyenne mondiale de 5, 2 %, et elle est négligeable comparée au travail émigré. De fait, l'un des rares secteurs en expansion rapide au Népal est la banque, par suite de tout l'argent affluant au pays. Mais le travail des émigrés souffre de corruption car les Népalais ordinaires sont souvent prêts à tout pour obtenir les papiers nécessaires. Et les politiciens n'ont pas toujours défendu les intérêts de leurs citoyens émigrés alors que l'économie de la nation est en jeu. Les décès des émigrés népalais construisant les stades de football pour la coupe du monde au Qatar en 2022 ont fait les gros titres, mais les Népalais émigrés sont partout exposés car on les sait moins puissants que d'autres. Comme me l'a dit un ami népalais à mon retour à Katmandou : « Oublie l'Everest, il y a trois sacs mortuaires rapatriés chaque jour à l'aéroport. Les gens devraient écrire là-dessus. » Sans doute m'incluait-il dans « ces gens ».

Autre chose m'a frappé dans les manifestations de l'Everest ce printemps-là, quelque chose de plus difficile à analyser ou définir, mais qui venait d'un mélange d'identité et de souveraineté. En deux mots, j'étais hanté par la question « qui possède l'Everest ? » En 1960, B. P. Koirala et Mao Zedong avaient abordé la question, le premier revendiquant toute la montagne, le second soulignant avec hauteur que le Népal ne savait même pas quel nom lui donner. Or ceux qui vivent de part et d'autre de la montagne et qui partagent peu ou prou une même langue et une même culture, n'ont pas eu voix au chapitre. À présent, plus d'un demi-siècle plus tard, les Sherpas laissaient libre cours à leur colère : alors que le gouvernement du Népal percevait des millions de dollars de taxes, c'était les Sherpas qui prenaient tous les risques. On fit venir un ministre par la voie des airs, nanti d'une bouteille d'oxygène pour garder son tonus tandis qu'il assurait nerveusement les protestataires qu'on répondrait à leurs

griefs ; les Sherpas le regardaient d'un air dubitatif. Ils connaissaient la rengaine.

Un quart de siècle plus tôt, peu avant la révolte maoïste de 1996, l'un des principaux journalistes népalais m'avait dit combien il était heureux que son pays n'ait pas subi de fractures ethniques. Or, c'est précisément aux différences ethniques que les maoïstes s'en prirent au moment où ils sollicitaient les soutiens à leur insurrection, en espérant profiter des griefs des minorités, les groupes dits de *janjati*, comme les Tamangs et les Rais ou les Tharus et Madhesis sur les plaines, des gens marginalisés par la majorité des brahmanes chhetris des collines intermédiaires qui continuent de dominer le gouvernement. Pendant la guerre civile, les attentes de ces minorités ont été décuplées puis déçues par les maoïstes incapables de remplir leurs promesses. Leurs dirigeants se sont montrés tout aussi corrompus que les autres. Après avoir eu le plus grand nombre d'élus en 2008, lors des premières élections tenues par la jeune république, ils ont rétrogradé à la troisième place en 2013. Mais les préoccupations des minorités n'ont pas disparu : la notion d'identité, comme dans tant d'autres parties du monde, était devenue un facteur majeur dans le discours politique national. Il n'était pas sans ironie que l'un de ceux qui profitèrent politiquement de la tragédie du camp de base de l'Everest au printemps 2014 fût Prakash Dahal, fils du chef de la guérilla maoïste et ancien Premier ministre Pushpa Kamal Dahal. Quelques manchettes populistes purent rappeler aux électeurs que les maoïstes se souciaient des droits des minorités.

Nombre d'Occidentaux ont trouvé navrant que l'Everest, symbole commun à toute l'humanité, défi physique à la frontière de notre esprit, puisse être embourbé de la sorte, enseveli sous un monceau d'excréments humains, au sens propre et figuré. La vie sur le toit du monde avait paru dominer, jadis, toute cette confusion et cette pagaille, être l'endroit idéal où se retrouver soi-même. Aux sourires de bienvenue habituels avaient succédé les grimaces furieuses des gens du cru. Pourtant, les manifestations des Sherpas en ce printemps pouvaient s'interpréter autrement : elles rappelaient au monde que, bien que les empires et les populations éloignées eussent souvent traité sa population avec indifférence ou hostilité, l'Himalaya était un lieu véritable, doté de sa propre histoire et de ses cultures. Regardez d'où nous venons, semblaient dire les Sherpas depuis leurs montagnes : comprenez ce qui nous a faits.

Note sur les Sources

Pendant que mûrissait ce livre, j'ai dîné un jour à côté d'un ancien ministre conservateur. Il a bien voulu s'intéresser à ce que j'ai pu lui apprendre sur l'Himalaya et parfois même s'en amuser. Puis, pour conclure la conversation, il déclara : « Bien sûr, ça n'a aucun intérêt stratégique. » La remarque m'a paru très révélatrice. Non qu'elle soit vraie, elle ne l'est pas : interrogez les analystes politiques de Delhi, Beijing ou Katmandou. C'est plutôt qu'elle ouvrait un aperçu sur ce que le projet impérial britannique (d'où cet homme politique était ironiquement issu) avait pensé de la frontière septentrionale de l'Inde. Au fond, l'Empire britannique tenait l'Himalaya pour périphérique, un endroit exotique réservé aux aspirations ou à l'aventure, pas un lieu riche de ressources ou de politiques ; c'était un endroit où recruter des troupes, pas les envoyer. Au surplus, il n'avait aucune idée de la manière dont le souci britannique de la relation entre Chine et Tibet contribue à l'enflammer.

En résulte notamment la rareté des portraits de l'Himalaya dus aux étrangers. Ce n'est pas qu'il soit un blanc intellectuel sur la carte ; on dispose d'abondance de connaissances sur chaque aspect de la vie là-bas. C'est plutôt que les mythes et les légendes sur l'Himalaya continuent de primer dans la culture populaire et qu'ils empêchent l'Occident d'acquérir une meilleure compréhension de la région. À son humble façon, ce livre voudrait contribuer à combler ce manque. Cet essai, fondé sur mon très ancien intérêt et mes nombreuses lectures sur la question, vise les non-spécialistes désireux d'en savoir davantage. C'est pourquoi j'ai délibérément écarté les notes qui auraient rendu ce thème considérable trop indigeste. La plupart des connaisseurs sauront d'où viennent la plupart de

mes citations. La bibliographie qui suit liste les sources et propose un point de départ à qui voudra approfondir tel ou tel point. J’attire en particulier l’attention sur les bibliographies de John Whelpton sur l’histoire népalaise comme sur l’ouvrage magistral de Julie Marshall sur le Tibet.

La liste ne recense pas les innombrables médias exploités au long des années – *Nepali Times, Kathmandu Post, Himal* et son successeur *Himal South Asian, The Record, Phayul, Tibet Sun* et *Tibet Post* et enfin le magazine littéraire népalais *La. Lit*. Il existe nombre de blogs sur l’Himalaya aujourd’hui, mais je goûte particulièrement *Shadow Tibet* de Jamyang Norbu et *Waymarks* de Tim Chamberlain. *Flight of the Kyung* de John Vincent Belleza est cité dans la bibliographie. Le travail du militant et auteur tibétain Woeser se trouve sur le site *High Peaks Pure Earth*. Parmi les sites qui m’ont paru précieux, citons *Treasury of Lives* qui est un guide utile dans l’univers complexe du bouddhisme tibétain et *Himalayan Art Resources* car l’art n’est-il pas l’une des manières les plus accessibles d’apprécier l’étendue et la profondeur de la culture himalayenne ? J’ai omis dans la liste la fiction qui a pourtant contribué à ma connaissance de la région. Manquent ainsi les romans de Manjushree Thapa – si ses livres savants sont présents – dont *The Tutor of History* et *Each of Us in Our Own Lives*. Elle et son collègue, l’extraordinaire nouvelliste Prawin Adhikari, ont traduit des ouvrages du grand auteur de Darjeeling Indra Bahadur Rai, dont les livres obsédants sont donc désormais accessibles aux lecteurs ignorant le népalais. Rai a une voix si spécifique : ses livres peignent un monde que la non-fiction ne saurait éclairer, surtout quand on est étranger. La Népalaise Shradha Gale, de même, enjambe la fiction et la non-fiction : son roman *The Wayward Daughter* offre un aperçu élégant sur les épreuves traversées par une jeune femme dans le Népal d’aujourd’hui comme sur les changements de la capitale à l’âge des identités. Je pourrais en citer beaucoup d’autres : Rabi Thapa, Pranaya S. J. B. Rana, Samrat Upadhyay ou l’architecte et auteur du Sikkim Chetan Raj Shrestha. Les écrivains himalayens méritent beaucoup plus d’attention qu’ils n’en reçoivent, à l’ombre de leur puissant voisin, l’Inde. J’ai aussi profité du travail des cinéastes, d’abord Kesang Tseten, mais aussi Ngawang Choephel, Khyenstse Norbu, Deepak Rauniyar et Lu Chuan, pour ne citer qu’eux.

Parmi les livres recensés *infra*, je n’en soulignerais qu’une poignée que le lecteur non-spécialiste pourra apprécier. Outre les auteurs himalayens déjà mentionnés, le livre de Kate Teltscher sur George Bogle, *The High*

Road to China, est un délice. C’est aussi le cas, pour d’autres raisons, du portrait spirituel du botaniste collectionneur, l’égocentrique Reginald Farrer, dressé par Nicola Schulman, *A Rage for Rock Gardening*. Le livre riche et subtil de Thomas Bell, *Kathmandu*, saisit, outre les complexités de cette vieille ville, celles de la politique népalaise moderne. Robbie Barnett en fait autant pour la capitale du Tibet dans son *Lhasa : Streets with Memories*, qui nous permet d’imaginer la ville antique avant sa transformation. Les *Essays on Nepal* de Sam Cowan ont toute la perspicacité attendue d’un ancien colonel commandant la brigade des Gurkhas, mais ils sont accessibles et pleins d’énergie. Je voudrais aussi souligner les recueils d’essais universitaires figurant dans la bibliographie, leurs voix diverses et leurs sujets précis.

Parmi les quelques rares recherches inédites menées pour ce livre, il y a ma lecture du fonds F. M. Bailey à la British Library qui m’a appris son hostilité à l’égard de Charles Bell ; celles des archives de l’Alpine Club d’où j’ai extrait une ou deux pépites, dont je veux remercier l’archiviste du club, Glyn Hughes, et son bibliothécaire Nigel Buckley.

Remerciements

Étant donné que la gestation de ce livre s’étend sur vingt-cinq ans, on ne s’étonnera pas que je sois redevable à un grand nombre d’individus et d’organismes dans toute la région, depuis les bergers de yaks et les fermiers jusqu’aux ministres et aux lamas réincarnés. Il paraît inutile de les citer, sinon odieux, car je risquerais d’oublier une personne importante tout en nommant quelqu’un qui préférerait ne pas l’être. Au nombre de ceux que je remercie le plus chaleureusement figurent des gens dont je n’ai jamais su le nom, dont ceux qui m’ont offert le gîte et le couvert quand j’en avais besoin alors même qu’ils possédaient peu de choses. Cette générosité spontanée des plus pauvres est l’un des aspects les plus impressionnants d’un voyage himalayen. Mais je tiens à remercier mon agent David Godwin pour son lumineux soutien, Will Hammond, éditeur chez Bodley Head, qui voulut bien accepter le projet, ainsi que Henry Howard, si attentif et si savant. J’ai aussi beaucoup de gratitude à ma famille qui a supporté mes longues absences et qui m’a parfois accompagné.

Bibliographie

ARTICLES ET PÉRIODIQUES

Akasoy, Anna, et Yoeli-Tlalim, Ronit, ‘Along the Musk Routes : Exchanges between Tibet and the Islamic World’, *Asian Medicine* 3, 2007.

Amatya, Shaphalya, ‘British Diplomacy and its Various Missions in Nepal from 1767-1799’, *Ancient Nepal* 6, 1969.

‘The Failure of Captain Knox’s Mission in Nepal’, *Ancient Nepal* 46-48, 1978.

Anon., ‘Obituary : Colonel Edmund Smyth’, *The Geographical Journal* 39, 1912.

‘Dr McGovern’s Visit to Lhasa’, *The Geographical Journal* 63, 1924.

‘Obituary : Professor Augusto Gansser’, *Daily Telegraph*, 9 août 2017.

Bajracharya, Manik, and Michaels, Axel, ‘On the Historiography of Nepal : The ‘Wright’ Chronicle Reconsidered’, *European Bulletin of Himalayan Research* 40, 2012

Batten, J H, ‘Notes and Recollections on Tea Cultivation in Kumaon and Garhwál’, *Journal of the Royal Asiatic Society* 10, 1878.

Beall, C M, et al., ‘Natural selection on EPAS1 (HIF2a) Associated with Low Hemoglobin Concentration in Tibetan Highlanders’, *Proceedings of the National Academy of Sciences* 107, 2010.

Beckwith, Christopher I, ‘Tibetan Sciences at the Court of the Great Khans’, *Journal of the Tibet Society* 7, 1987.

Bell, Tom, ‘What Happened to Kinloch’s Expedition to Kathmandu’, *European Bulletin of Himalayan Research* 51, 2018.

Bellezza, John Vincent, ‘Review : “Earliest Tea as Evidence for One Branch of the Silk Road across the Tibetan Plateau”‘, Flight of the Khyung (tibetarchaeology.com), avril 2016.

A Mirror of Cultural History on the Roof of the World : The Swastika in the Rock Art of Upper Tibet’, Flight of the Khyung (tibetarchaeology.com), mai et juin 2016.

Bharati, A, ‘Fictitious Tibet : The Origin and Persistence of Rampaism’, *Tibet Society Bulletin* 7, 1974.

Bidari, Keshav, ‘Halji Monastery : A Hidden Heritage in North-West Nepal’, *Ancient Nepal* 155, 2004.

Bilham, Roger, ‘Location and Magnitude of the 1833 Nepal Earthquake and its Relation to the Rupture Zones of Contiguous Great Himalayan Earthquakes’, *Current Science* 69, 1995.

Black, C E, ‘The Trade and Resouces of Tibet’, *Asian Review* 26, 1908.

Blakeney, T S, ‘Whymper and Mummery’, *Alpine Journal* 57, 1957.

Blaser, Willy, and Hughes, Glyn, ‘Kabru 1883 : A Reassessment’, *Alpine Journal* 114, 2009.

Bonapace, Caterina, and Sestini, Valerio, ‘Traditional Materials and Construction Technologies Used in the Kathmandu Valley’, UNESCO (unesdoc.unesco.org), 2003.

Boulnois, L, ‘Chinese Maps and Prints on the Tibet-Gorkha War of 1788-92’, *Kailash* 15, 1989.

Bray, John, ‘A History of the Moravian Church’, *The Himalayan Mission*, 1985.

‘The Lapchak Mission from Ladakh to Lhasa in British Foreign Policy’, *Tibet Journal* 15, 1990.

‘Ladakhi History and Indian Nationhood’, *South Asia Research* 11, 1991.

‘Christian Missionaries and the Politics of Tibet 1850-1950’, in Wagner, Wilfried (ed.), *Kolonien und Missonen*, Bremen, 1993.

‘French Catholic Missions and the Politics of China and Tibet 1846-1865’, in Krasser, H., et al., Tibetan Studies : *Proceedings of the 7th Seminar of the International Association for Tibetan Studies*, *Graz, 1995*, Vienna, 1995.

‘Captain Barré Latter and British Engagement with Sikkim during the 1814-1816 Nepal War’, in McKay, Alex, and Balikci-Denjongpa, Anna (eds), *Buddhist Himalaya : Studies in Religion, History and Culture.* Volume II, Gangtok, 2012. ‘Stumbling on the Threshold : Annie Taylor’s Tibetan Pioneer Mission, 1893-1907’, Bulletin of Tibetology 91, 2014.

et Gonkatsang, Tsering D, ‘Three 19th Century Documents from Tibet and the Lo Phyag Mission from Leh to Lhasa’, *Supplement 2 to Rivista Studi Orientali 80* (n.s.), 2009.

Brown, C W, ‘“What we Call ‘Bhotias’ are in Reality not Bhotiyas” : Perspective of British Colonial Conceptions’, *Himalaya Past and Present 2*, 1991-2.

‘Salt, Barley, Pashmina and Tincal : Contexts of being Bhotiya in Traill’s Kumaon’, *Himalayan Past and Present 3*, 1992-3.

Burke, Jason, ‘First Englishman in Lhasa : Intimate Letters Reveal Story of Unsung Explorer’, *The Guardian*, 13 octobre 2015.

Cammann, Schuyler, ‘New Light on Huc and Gabet : Their Expulsion from Lhasa in 1846’, *Far Eastern Quarterly* 1, 1942.

Chakrabarti, Chinmoy, ‘Bhotias of the Bhotia Mahal’, *Himalayan Journal* 62, 2006.

Chamberlain, Tim, ‘Edge of Empires’, *British Museum Magazine*, 2010.

Chatterjee, Bishwa B, ‘The Bhotias of Uttarakhand’, *India International Centre Quarterly* 3, 1976.

Chinn, B, ‘Rulers, Reconstructions and Reponses : Kumaon under British Rule’, *Himalaya Past and Present* 4, 1993-4.

Choegyal, Lisa, ‘Hiking with Jimmy [Roberts]’, *Nepali Times*, 8 juin 2018.

Christie, Clive, ‘Great Britain, China and the Status of Tibet 1914-21, *Modern Asian Studies* 10, 1976.

Church, Mimi, et Wiebenga, Mariette, ‘A Four-fold Variocana in the Rinchen Zangpo Tradition at Halji in Nepal’, *Asian Art*, 21 octobre 2008.

Cohn, Bernard S, ‘The Role of Gosains in the Economy of Eighteenth and Nineteenth Century Upper India’, *Indian Economic and Social History Review* 1, 1963-4.

Corbett, Geoffrey, ‘The Word Himalaya’, *Himalayan Journal* 1, 1929.

Dabaral, S P, ‘Gorkhali Rule in Garhwal’, *Regmi Research Series* 20, 1987.

Datta, C L, ‘The Simla Hill States under British Rule 1816-1856 ; and Construction of Roads and the Begar’, *Proceedings Punjab History Conference* 10, 1976.

Davis, Richard, ‘Davis on Burnouf, Introduction to the History of Indian Buddhism’, H-Asia (networks.h-net.org/h-asia), 2011.

Devereux, David R, ‘The Sino-Indian War of 1962 in Anglo-American Relations’, *Journal of Contemporary History* 44, 2009.

Douglas, Ed, ‘I was Ready to Die in Tibet’, *The Observer*, 29 juin 2003.

‘Out of Thin Air : Discovering how Climbers and People who Live at Altitude Cope with Limited Oxygen Could Bring Big Advances in Medicine’, *New Scientist*, 15 juin 2013.

Dyhrenfurth, Günther O, ‘The International Himalayan Expedition, 1930’, *Himalayan Journal* 3, 1931.

Engelhardt, Isrun, ‘Between Tolerance and Dogmatism : Tibetan Reactions to the Capuchin Missionairies in Lhasa, 1707-1745’, *Zentralasiatische Studien* 34, 2005.

En-Lai, Chou, et al., ‘59. Memorandum of Conversation : Beijing, 13 novembre 1973’, Foreign Relations of the United States, 1969-1976, XVIII : China, 1973-76.

Fleetwood, Lachlan, ‘“No Former Travellers Having Attained Such a Height on the Earth’s Surface” : Instruments, Inscriptions, and Bodies in the Himalaya, 1800-1830’, *History of Science* 56, 2018.

Free Tibet, ‘Eleventh Tibetan – Second Nun – Dies After Setting Fire to Herself ‘, 3 novembre 2011.

French, Patrick, ‘Mad, Bad and Dangerous’, *Telegraph Magazine*, 2001.

Gardner, Kyle J, ‘The Ready Materials for Another World : Frontier, Security, and the Hindustan-Tibet Road in the 19th Century Northwestern Himalaya’, *Himalaya* 33, 2013.

Gellner, David N, ‘Hodgson’s Blind Alley ? On the So-Called Four Schools of Nepalese Buddhism’, *Journal of International Association of Buddhist Studies*, 12, 1989.

‘The Emergence of Conversion in a Hindu-Buddhist Polytropy : The Kathmandu Valley, Nepal c.1600-1995’, *Comparative Studies in Society and History* 47, Oct 2005.

‘The Idea of Nepal’, Mahesh Chandra Regmi Lecture, 2016.

et LeVine, Sarah, ‘All in the Family : Money, Kinship and Theravada Monasticism in Nepal’, *Occasional Papers in Sociology and Anthropology* 10, 2007.

Gettelman, Nancy M, ‘Letter of First Westerner to Visit Bhutan, Tibet, Nepal (Joao Cabral, 1599-1669), *Kailash* 9, 1982.

Gippenreiter, Yevgeniy B, ‘Mount Everest and the Russians 1952 and 1958’, *Alpine Journal* 99, 1994.

Giri, Anil, ‘Kathmandu-Kerung Railway Project ‘Complicated And Arduous’, Report Says’, Kathmandu Post, 16 août 2018.

Gittings, John, ‘Han Suyin Obituary’, *The Guardian*, 4 novembre 2012.

Gommans, Jos, ‘The Horse Trade in Eighteenth-Century South Asia’, *Journal of the Economic and Social History of the Orient* 37, 1994.

Goodwin, Stephen, ‘Everest Revealed ? ‘, *Alpine Journal* 115, 2011.

Graafen, Rainer, et Seeber, Christian, ‘Important Trade Routes in Nepal and their Importance in the Settlement Process’, *Ancient Nepal* 130-33, 1992-3.

Grey-Wilson, Christopher, ‘Bailey’s Blue Poppy Restored’, *The Alpine Gardener*, Jun 2009.

Griffith, William, ‘Journal of the Mission which visited Bootan in 1837-38, under Captain R Boileau Pemberton’, *Journal of the Asiatic Society* VIII, 1839.

Gurdon, E M, ‘Obituary : Brigadier-General the Hon Charles Granville Bruce MVO CB’, *The Geographical Journal* 96, octobre 1940.

Hansen, Peter H, ‘The Dancing Lamas of Everest : Cinema, Orientalism, and Anglo-Tibetan Relations in the 1920s’, *American Historical Review* 101, 1996.

Hay, W C, ‘Report on the Valley of Spiti ; and Facts Collected with a View to a Future Revenue Settlement’, *Journal of the Asiatic Society* 19, Calcutta, 1850.

Heller, Amy, ‘The Silver Jug of the Lhasa Jokhang : Some Observations on Silver Objects and Costumes from the Tibetan Empire’, *Asian Art*, 2002.

Heller, Amy, ‘Tibetan Inscriptions on Ancient Silver and Gold Vessels and Artefacts’, *Journal of the International Association for Bon Research* 1, 2013.

Hilton, Isabel, ‘Royal Blood’, *New Yorker*, 2001.

Hodgson, Brian Houghton, ‘Notices of the Languages, Literature and Religion of the Bauddhas of Nepal and Bhot’, *Asiatick Resarches*, XVI, 1828, mis à jour en 1841 et 1874.

‘On Three New Species of Musk (Moschus) Inhabiting the Himalayan Districts’, *Journal of the Asiatic Society* 8, 1839.

Hodgson, J A, ‘Journal of a Survey to the Heads of the Rivers Ganges and Jumna’, *Asiatic Researches* 14, 1822.

Höfer, András, ‘On Re-Reading Le Népal : What We Social Scientists Owe Sylvain Lévi’, *Kailash* 7, 1979.

Howard, Neil F, ‘Military Aspects of the Dogra Conquest of Ladakh 1834-1839’, *Proceedings of the Fourth and Fifth International Colloquia on Ladakh*, Delhi, 1995.

Howgego, Raymond J, ‘Edmund Smyth : English Explorer (1823-1911)’, International League of Antiquarian Booksellers (ilab.org), 30 mai 2011.

Huerta-Sánchez, Emilia, et al., Altitude Adaptation in Tibetans Caused by Introgression of Denisovan-like DNA’, *Nature* 512, 2014.

Huntingdon, John, et Bangdel, Dina, ‘A Case Study in Religious Continuity : The Nepal-Bengal Connection’, *Orientations* 32, 2001.

Jing, Anning, ‘The Portraits of Khubilai Khan and Chabi by Anige (1245-1306), a Nepali Artist in the Yuan Court’, *Artibus Asiae* 54, 1994.

Jinpan, Nawang, ‘Why Did Tibet and Ladakh Clash in the 17th Century ? Rethinking the Background to the “Mongol War” in Ngari (1679-1684)’, *Tibet Journal*, 2015.

Joshi, Maheshwar P, et Brown, C W, ‘Some Dynamics of Indo-Tibetan Trade through Uttarakhanda’, *Journal of the Economic and Social History of the Orient* 30, 1987.

Kak, Manju, ‘Indo-Tibet Trade Routes as Public Sphere’, in Muthukumaraswamy, M D, et Kashaul, Molly (éds), *Folklore, Public Sphere and Civil Society*, New Delhi et Chennai, 2004.

Kalmus, Marek, ‘Remarks on Selected Bridges of Thangtong Gyalpo’, *Journal of Comparative Cultural Studies in Architecture*, 2015.

Kathayat, Gayatri, et al., ‘The Indian Monsoon Variability and Civilization Changes in the Indian Subcontinent’, *Science Advances* 3, 2017.

Kellas, Alexander M, ‘A Fourth Visit to the Sikkim Himalaya, with Ascent of Kangchenjhau’, *Alpine Journal* 27, 1913.

‘A Consideration of Possibility of Ascending the Loftier Himalaya’, *Geographical Journal* 49, 1917.

‘The Possibility of Aerial Reconnaissance in the Himalaya’, *Geographical Journal* 51, 1918.

‘The Nomenclature of Himalaya Peaks’, *Geographical Journal* 52, 1918.

‘A Consideration of the Possibility of Ascending Mount Everest’ [1920], *High Altitude Medicine and Biology* 2, 2001.

Khachikian, Levon, ‘The Ledger of the Merchant Hovhannes of Joughayetsi’, *Journal of the Asiatic Society* 8, 1966.

Khan, D S, ‘Nepal’s Relations with British India’, *Regional Studies* 5, 1987.

Kingdon-Ward, Frank, ‘Blue Poppies’, *Blackwood’s Magazine*, 1946.

Kobayashi, Ryosuke, ‘Tibet in the Era of 1911 Revolution’, *Journal of Contemporary East Asia Studies* 3, 2014.

Kuleshov, Nikolai, ‘Agvan Dorjiev, the Dalai Lama’s Ambassador’, *Asian Affairs*, 1992.

Kunwar, Mayura Jang, ‘China and War in the Himalayas 1792-1793’, *English Historical Review* 77, 1962.

Lama, Tsewang, ‘“It’s Difficult to Govern a Place if You Don’t Understand its Ecology”, Tsewang Lama Discusses Life and Governance in Humla’, *The Record*, 4 novembre 2018.

Lange, Diana, ‘Decoding Mid-19th Century Maps of the Border Area between Western Tibet, Ladakh, and Spiti, ‘ *Revue d’Etudes Tibétaines*, 2017.

Le Calloc’h, Bernard, ‘Historical Background of Csoma de Körös’ Sojourn in Ladakh (Zanskar) between 1822 and 1826’, *Proceedings of the Fourth and Fifth International Colloquia on Ladakh*, Delhi, 1995.

Lecomte-Tilouine, Marie, ‘On Francis Buchanan Hamilton’s Account of the Kingdom of Nepal’, *European Bulletin of Himalayan Research* 14, 1994.

Lee, Peter, ‘The British Forgery at the Heart of India and China’s Border Dispute’, *South China Morning Post*, 1er novembre 2016.

Leland, John, ‘Sherpas of Elmhurst’, *New York Times*, 14 juillet 2017.

Lohani, S C, ‘The Birth of Rana Feudalism in Nepal’, *Ancient Nepal* 8, 1969.

Losty, J P, ‘Clarence Comyn Taylor (1830-79) : The First Photographer in Udaipur and Nepal’, *History of Photography* 16, 1992.

Lu, Houyuan, et al., ‘Earliest Tea as Evidence for One Branch of the Silk Road across the Tibetan Plateau’, *Scientific Reports* 6, 2016.

Luczanits, Christian, ‘From Kashmir to Western Tibet : The Many Faces of a Regional Style’, in Linrothe, Rob (éd.), *Collecting Paradise. Buddhist Art of Kashmir and Its Legacies*, New York, 2014.

Malla, Kamal P, ‘Epigraphy and Society in Ancient Nepal : A Critique of Regmi’, *Contributions to Nepalese Studies* 13, 1985.

Manandhar, Tri Ratna, ‘Crisis with Tibet (1883-84)’, *Voice of History* 3, 1977.

‘“Note on our Position with Regard to Nepal” : A Report by H Wylie Dated 19 March 1894’, *Voice of History* 4-6, 1978-80.

‘A New Light on the Kot Massacre’, *Rolamba* 4, 1984.

‘Some Documents on Nepal-Tibet War (1855-56), *Rolamba*, 1985.

‘British Residents in the Court of Nepal during the 19th Century’, *Voice of History*, 20, 2005.

Marpeau, Benoît, ‘Gustave Le Bon et les universitaires. Fragments de correspondance’, *Mil neuf cent 16*, 1998.

Martin, Dan, ‘On the Cultural Ecology of Sky Burial on the Himalayan Plateau’, *East and West* 46, 1996.

Mason, Kenneth, ‘Frederick Williamson 1891-1935’, *Himalayan Journal* 8, 1936. ‘Great Figures of Nineteenth Century Himalayan Exploration’, *Journal of Royal Central Asian Society* 43, 1956.

Maurer, Eva, ‘Cold War, “Thaw” and “Everlasting Friendship” : Soviet Mountaineers and Mount Everest, 1953-1960’, *International Journal of Sport* 26, 2009.

McGranahan, Carole, ‘The CIA and the Chushi Gangdruk Resistance, 1956-1974’, *Journal of Cold War Studies* 8, 2006.

‘From Simla to Rongbatsa : The British and the “Modern” Boundaries of Tibet’, *The Tibet Journal* 28, 2003.

McKay, Alex, ‘The Establishment of the British Trade Agencies in Tibet : A Survey’, *Journal of the Royal Asiatic Society* 3, 1992.

‘David Macdonald : The Early Years’, *Tibet Society Newsletter* 4, 1992.

‘Tibet 1924 : A Very British Coup Attempt’, *Journal of the Royal Asiatic Society* 7, 1997.

‘Hitler and the Himalayas : The SS Mission to Tibet 1938-39’, *Tricycle* 10, 2001.

‘19th Century British Expansion on the Indo-Tibetan Frontier : A Forward Perspective’, *Tibet Journal* 28, 2003.

‘“A Difficult Country, A Hostile Chief, and a Still More Hostile Minister” : The Anglo-Sikkim War of 1861’, *Bulletin of Tibetology* 45, 2010.

Mirsky, Jonathan, ‘Destroying the Dharma’, *New York Review of Books*, 2 décembre 2004.

Mojumdar, Kanchanmoy, ‘Nepal-Tibet War 1855-56’, *Journal of the United Service Institution of India* 94, 1964.

‘Nepal and the Indian Mutiny 1857-58’, *Bengal Past and Present* 85, 1966.

Molenaar, Dee, ‘Hans Peter Misch 1909-1987’, *American Alpine Journal*, 1988.

Monika, Chansoria, ‘Reaching Tibet in July 1900 via British India and Nepal : Journey of the First Japanese, Ekai Kawaguchi’, Policy Brief, Japan Institute of International Affairs (www.jiia-jic.jp/en), 2019.

Moorcroft, William, A Journey to Lake Mánasaróvara in Ún-dés, a Province of Little Tibet’, *Asiatick Researches* 12, 1816.

Moore, L G, et al., ‘Maternal Adaptation to High-Altitude Pregnancy : An Experiment of Nature – A Review’, *Placenta* 25, 2004.

Mulmi, Amish Raj, ‘The Making of the Gorkha Empire’, *The Record* (recordnepal. com), août 2017.

‘Using Shikhar Diplomacy in 19th-Century Nepal’, *The Wire* (thewire.in), 19 août 2017.

‘Momo : The One Dumpling that Rules them All’, *LiveMint* (livemint.com), 22 septembre 2017.

Nalesini, Oscar, ‘A Short History of the Tibet Explorations of Giuseppe Tucci’, in Seccaroni, C, et al. (éds), *Visibilia Invisibilium*, Rome, 2011.

Neame, Philip, ‘Tibet and the 1936 Lhasa Mission’, *Journal of the Royal Central Asian Society* 26, 1939.

Norbu, Dawa, ‘The Europeanization of Sino-Tibetan Relations, 1775-1907’, *Tibet Journal* 15, 1990.

Norbu, Jamyang, ‘The Incredible Weariness of Hope : Review of *Tibet*, *Tibet* by Patrick French’, *Phayul* (phayul.com), 2003.

‘Untangling a Mess of Petrified Noodles : Reflections on Gyalo Thondup and Modern Tibetan History’, *Shadow Tibet* (www.jamyangnorbu.com/blog), 29 juin 2016.

Pathak, Sunitikumar, ‘British Activities in India during the Gorkha-Tibet War II (1854-56)’, *Proceedings of the Indian History Congress* 23, 1960.

Pearse, Hugh, ‘Moorcroft and Hearsey’s Visit to Lake Mansarowar in 1812’, *The Geographical Journal* 26, 1905.

Peng, Y, et al., ‘Genetic Variations in Tibetan Populations and High-Altitude Adaptation at the Himalayas’, *Molecular Biology Evolution* 28, 2011.

Pereira, George, ‘Peking to Lhasa (from the Diaries of the Late Brigadier-General George Pereira)’, *Geographical Journal* 64, 1924.

Pradhan, Kamal, ‘The Myth of Chinese Suzerainty’, *Voice of Tibet* 1, 1967.

Qiu, Jane, ‘Tibetan Plateau Gets Wired up for Monsoon Prediction’, *Nature* 524, 2014.

‘Listening for Landslides : A Year after a Devastating Earthquake Triggered Killer Avalanches and Rock Falls in Nepal, Scientists are Wiring up Mountainsides to Forecast Hazards’, *Nature* 532, 2016.

'Tibetan Plateau Discovery Shows Humans May Be Tougher Than We Thought', *Scientific American*, décembre 2016.

'The Surprisingly Early Settlement of the Tibetan Plateau', *Scientific American*, mars 2017.

Rana, R, 'B H Hodgson as a Factor in the Fall of Bhimsen Thapa', *Ancient Nepal* 105, 1988.

Raper, F V, 'Narrative of a Survey for the Purpose of Discovering the Sources of the Ganges', *Asiatick Researches* 11, 1810.

Rawlinson, H G, 'A Forgotten Hero ; Some Notes on the Life and Work of Csoma de Körös', *Journal of Indian History* 8, 1929.

Regmi Research (Private) Ltd, 'The Salt Trade during the Nepal-Tibet War', *Regmi Research Series* 16, 1984.

Richardson, Hugh, 'George Bogle and his Children', *Scottish Genealogist* 29, 1982.

Riccardi, Theodore (trans.), 'Sylvain Lévi : The History of Nepal. Part I', *Kailash* 3, 1975.

Romolo, Gandolfo, 'Bhutan and Tibet in European Cartography (1597-1800)', in *The Spider and the Piglet : Proceedings of the First Seminar on Bhutan Studies*, Centre for Bhutan Studies, Thimphu, 2004.

Rovato, Giuseppe de, 'An Account of the Kingdom of Nepal', trans. John Shore, *Asiatick Researches* 2, 1790.

Rubenson, Carl W, 'An Ascent of Kabru', *Alpine Journal* 24, 1908.

Sakya, Tsering, 'Tibet and the League of Nations with Reference to Letters Found in the India Office Library, under Sir Charles Bell's Collections', *Tibet Journal* 10, 1985.

'Making of the Great Game Players : Tibetan Students in Britain between 1913 and 1917', *Tibetan Review* 21, 1986.

'Interview : Beyond Development and Diversity', *Himal Southasian* (himalmag. com), 25 juin 2018.

Sankararaman, Sriram, et al., 'The Combined Landscape of Denisovan and Neanderthal Ancestry in Present-Day Humans', *Current Biology* 26, 2016.

Santoli, Ali, et Getachew, Mahlet, '"The Tibetan People Seek Dignity, Freedom and Respect" : An Interview with Former Tibetan Political Prisoner, Ms Ngawang Sangdrol', 2003.

Sarkar, Swatahsiddha, 'Obituary : Kumar Pradhan (1937-2013)', Himalaya 34, 2014.

Schaik, Sam van, 'Review : The Gathering of Intentions : A History of Tibetan Buddhist Tantra, by Jacob P Dalton', *Buddhist Studies Review* 35, 2018.

Selin, Eva, 'Carl Rubenson, Kabru and the Birth of the Norwegian AC', *Alpine Journal* 113, 2008.

Sen, Jahar, 'India's Trade with Central Asia via Nepal', *Bulletin of Tibetology* 8, 1971. 'Arms Deal between India and Nepal : Genesis of Gurkha Recruitment in the British Army', *Calcutta History Journal* 4, 1980.

Shakya, Min Bahadur, 'Nepalese Buddhist Artist Arniko and his Contribution to Buddhist Heritage of China', Nagarjuna Institute, n. d.

Sharma, Prayag Raj, 'Kirkpatrick's An Account of the Kingdom of Nepal', *Contributions to Nepalese Studies* 1, 1973.

Shivram, Balkrishan, 'Reflections on 1857 Revolt : A Study of Himachal Pradesh', *The Punjab Past and Present* 37, 2006.

Shrestha, Bal Gopal, 'Ritual and Identity in the Diaspora : The Newars of Sikkim', *Bulletin of Tibetology* 25, 2011.

Shuttleworth, H Lee, 'A Wool Mart of the Indo-Tibetan Borderland', *Geographical Review* 13, 1923.

Slusser, Mary S, 'The Lhasa gTsug lag khang : Further Observations on the Ancient Wood Carvings', *Asian Art* (asianart.com), 7 février 2006.

Smyth, Edmund, 'Obituary : The Pundit Nain Singh', *Proceedings of the Royal Geographical Society* 4, 1882.

Snelling, John, 'Agvan Dorjiev : Eminence Grise of Cental Asian Politics', *Asian Affairs* 21, 1990.

Spear, Percival, 'Morley and India, 1906-1910 by Stanley A Wolpert', *Modern Asian Studies* 3, 1969.

Toffin, Gérard, 'Royal Images and Ceremonies of Power in Nepal (17th-21st Centuries), *Rivista di Studi Sudasiatici*, 2008.

Traill, G W, 'Statistical Report on the Bhotia Mehals of Kamaon', *Asiatic Researches* 17, 1832.

Truschke, Audrey, 'The Power of the Islamic Sword in Narrating the Death of Indian Buddhism', *History of Religions* 57, 2018.

Wade, Nicholas, 'Scientists Cite Fastest Case of Human Evolution', *New York Times*, 1er juillet 2010.

Wang, B, et al., 'On the Origin of Tibetans and their Genetic Basis in Adapting High-Altitude Environments', *PLoS ONE* 6, 2011.

Wang, Y, et al., 'The Effect of Low Density over the "Roof of the World" Tibetan Plateau on the Triggering of Convection', *Atmospheric Chemistry and Physics*, juillet 2019.

Ward, Michael, 'The Survey of India and the Pundits', *Alpine Journal* 103, 1998.

West, John B, 'A M Kellas : Pioneer Himalayan Physiologist Mountaineer', *Alpine Journal* 94, 1989.

'Alexander M Kellas and the Physiological Challenge of Mount Everest', *Journal of Applied Physiology* 63, 1987.

Whelpton, John, 'A Reading Guide to Nepalese History', *Himalaya* 25, 2005.

Witzel, Michael, 'The Coronation Rituals of Nepal : With Special Reference to the Coronation of King Birendra (1975)', in Gutschow, Niels, et Michaels, Alex (éds), *Heritage of the Kathmandu Valley. Proceedings of an International Conference in Lübeck, June 1985*, Sankt Augustin, 1987.

Wong, Edward, 'Printing the Ancient Way Keeps Buddhist Texts Alive in Tibet', *New York Times*, 21 mars 2017.

Xu, S, et al., 'A Genome-Wide Search for Signals of High-Altitude Adaptation in Tibetans', *Molecular Biology Evolution* 28, 2011.

Yamamoto, Carl, 'Review of Crazy for Wisdom : The Making of a Mad Yogin in Fifteenth Century Tibet by Stefan Larsson', *Himalaya* 32, 2013.

Yi, X, et al., 'Sequencing of 50 Human Exomes Reveals Adaptation to High Altitude' *Science* 329, 2010.

Yongdan Lobsang, 'Tibet Charts the World : The Btsan po No mon han's Detailed Description of the World, an Early Major Scientific Work in Tibet', in Tuttle, Gray (éd.), *Mapping the Modern in Tibet*, [Andiast,] 2011.

'The Translation of European Astronomical Works into Tibetan in the Early Eighteenth Century', *Inner Asia* 17, 2015.

'The Introduction of Edward Jenner's Smallpox Vaccination to Tibet in the Early 19th Century', *Archiv Orientální* 84, 2016.

'A Scholarly Imprint : How Tibetan Astronomers Brought Jesuit Astronomy to Tibet', *East Asian Science, Technology, and Medicine* 45, 2017.

Zhao, Yang, et al., 'Effects of the Tibetan Plateau and its Second Staircase Terrain on Rainstorms over North China : From the Perspective of Water Vapour Transport', *International Journal of Climatology* 39, 2019.

LIVRES ET IMPRIMÉS

Acharya, Baburam, *The Blood Stained Throne : Struggles for Power in Nepal 1775-1914*, traduction.

Acharya, Madhav, New Delhi, 2013.

Adhikari, Aditya, *The Bullet and the Ballot Box : The Story of Nepal's Maoist Revolution*, Londres, 2014.

Adhikari, Krishna Kant, *Nepal under Jang Bahadur 1847-1877*, 2 vols, Katmandou, 1984.

Aitken, Bill, *Touching upon the Himalaya*, New Delhi, 2004.

Akbar, M J, *Nehru : The Making of India*, Londres, 1988.

Alder, Garry J, *Beyond Bokhara : The Life of William Moorcroft*, Londres, 1985.

Allen, Charles, *The Search for Shangri-La : A Journey into Tibetan History*, Londres, 1999.

The Buddha and the Sahibs, Londres, 2002.

A Mountain in Tibet : The Search for Mount Kailas and the Sources of the Great Rivers of India, Londres, [1982,] 2003.

Duel in the Snows : The True Story of the Younghusband Mission to Lhasa, Londres, 2004.

The Prisoner of Kathmandu : Brian Houghton Hodgson in Nepal 1820-43, Londres, 2015.

Anderson, J R L, *High Mountains and Cold Seas : A Biography of H W Tilman*, Londres, 1980.

Anderson, James A, et Whitmore, John K (éds), *China's Encounters on the South and Southwest : Reforging the Fiery Frontier Over Two Millennia*, Leyde, 2014.

Andreyev, Alexandre, et al., *The Quest for Forbidden Lands : Nikolai Przhevalskii and his Followers on Inner Asian Tracks*, Leyde, 2018.

Archer, Mildred, et Falk, Toby, *India Revealed : The Art and Adventures of James and William Fraser 1801-35*, Londres, 1989.

Aris, Michael, *Bhutan : The Early History of a Himalayan Kingdom*, Warminster, 1979.

Views of Mediaeval Bhutan : The Diary and Drawings of Samuel Davis, 1783, Londres, 1982.

et Aung San Suu Kyi, *Tibetan Studies in Honour of Hugh Richardson*, Warminster, 1979.

Astill, Tony, *Mount Everest : The Reconnaissance 1935*, [Ashurst,] 2005.

Atkinson, Edwin Thomas, *Gazetteer of the Himalayan Districts of the North-Western Provinces of India*, 3 vols, Allahabad, 1884.

Aufschnaiter, Peter, et Brauen, Martin (éds), *Peter Aufschnaiter's Eight Years in Tibet*, Bangkok, 2002.

Avedon, John F, *In Exile from the Land of Snows*, Londres, 1984.

Aziz, Barbara Nimri, *Tibetan Frontier Families*, Delhi, 1978.

Baker, Ian A, *The Dalai Lama's Secret Temple*, Londres, 2000.

Bailey, Frederick Marshman, *China, Tibet, Assam : A Journey*, Londres, 1911.

Mission to Tashkent, Londres, 1946.

No Passport to Tibet, 1957.

Bajpai, S C, *Kinnaur in the Himalayas*, Delhi, 1981.

Bajwa, Fauja Singh, *Military System of the Sikhs During the Period 1799-1849*, Delhi, 1964.

Bamzai, P N K, *A History of Kashmir ; Political, Social, Cultural, from the Earliest Times to the Present Day*, Delhi, 1962.

Banskota, Purushottam, *The Gurkha Connection : A History of the Gurkha Recruitment in the British Indian Army*, Jaipur, 1994.

Barnett, Robert, *Cutting Off the Serpent's Head : Tightening Control in Tibet, 1994-1995*, New York, 1996.

Lhasa : Streets with Memories, New York, 2006.

et Akiner S (éds), *Resistance and Reform in Tibet*, Londres, 1994.

Bates, C E, *A Gazetteer of Kashmir, and the Adjacent Districts of Kishtwár, Badrawár, Jamú, Naoshera, Púnch, and the Valley of Kishen Ganga*, Calcutta, 1873.

Bauer, Paul, *Himalayan Quest*, Londres, 1938.

Baumgartner, Ruedi, *Farewell to Yak and Yeti ? The Sherpas of Rolwaling Facing a Globalised World*, Katmandou, 2015.

Bell, Charles, *Tibet Past and Present*, Oxford, 1924.

The People of Tibet, Oxford, 1928.

The Religion of Tibet, Oxford, 1931.

Portrait of a Dalai Lama, Londres, 1946.

Bellezza, John Vincent, *The Dawn of Tibet : The Ancient Civilization on the Roof of the World*, Lanham, 2014.

Bernard, Theos Casimir, *Penthouse of the Gods : A Pilgrimage into the Heart of Tibet and the Sacred City of Lhasa*, New York, 1939.

Bernstein, Jeremy, *In the Himalayas : Journeys through Nepal, Tibet, and Bhutan*, New York, 1996.

Berry, Scott, *Monks, Spies, and a Soldier of Fortune : The Japanese in Tibet*, Londres, 1995.

Bishop, Peter, *The Myth of Shangri-La : Tibet, Travel Writing and the Western Creation of Sacred Landscape*, Londres, 1991.

Bista, Dor Bahadur, *People of Nepal*, Katmandou, 1967.

Fatalism and Development : Nepal's Struggle for Modernisation, Katmandou, 1991.

Boileau, Digby W, et al., 'The Chronicles of the Family of Boileau', inédit, n.d.

Braham, Trevor, *Himalayan Playground : Adventures of the Roof of the World 1942-72*, Glasgow, 2008.

Brauen, Martin, *Dreamworld Tibet : Western Illusions*, Bangkok, 2004.

Bruce, Charles G, *Kulu and Lahoul*, Londres, 1914.

The Assault on Mount Everest 1922, Londres, 1922.

Himalayan Wanderer, Londres, 1934.

Buckley, Michael, *Meltdown in Tibet : China's Reckless Destruction of Ecosystems from the Highlands of Tibet to the Deltas of Asia*, New York, 2014.

Buhl, Hermann, *Nanga Parbat Pilgrimage*, Londres, 1956.

Bulwer-Lytton, Edward, *Vril, the Power of the Coming Race*, Londres, 1871.

Byron, Robert, *First Russia, Then Tibet*, Londres, 1933.

Cams, Mario, *Companions in Geography : East-West Collaboration in the Mapping of Qing China (c.1685-1735)*, Leyde, 2017.

Chan, Victor, *Tibet Handbook*, Chico, 1994.

Chapman, Frederick Spencer, *Lhasa : The Holy City*, Londres, 1938.

From Helvellyn to Himalaya, Londres, 1940.

Chapple, John, *The Lineages and Composition of Gurkha Regiments in British Service*, 2nd ed., Winchester, 2013.

Chopel, Gendun, *In the Forest of Faded Wisdom : 104 Poems*, éd. et trad. Lopez, Donald S, Chicago, 2009.

Grains of Gold : Tales of a Cosmopolitan Traveler, trad. Jinpa, Thupten, et Lopez, Donald S, Chicago, 2014.

Clinch, Elizabeth, et Nicholas, *Through a Land of Extremes : The Littledales of Central Asia*, Stroud, 2008.

Cocker, Mark, et Inskipp, Carol, *A Himalayan Ornithologist : Life and Work of Brian Houghton Hodgson*, Oxford, 1988.

Coleman, A P, *A Special Corps : The Beginning of Gorkha Service with the British*, Edimbourg, 1999.

Collie, Norman, *Climbing on the Himalaya and Other Mountain Ranges*, Edimbourg, 1902.

Collister, Peter, *Bhutan and the British*, Londres, 1987.

Conefrey, Mick, *Everest 1953 : The Epic Story of the First Ascent*, Londres, 2013 ; *Everest 1953*, trad. française par Eric Vola, Nevicata, Bruxelles, 2013.

Conner, Victoria, et Barnett, Robert, *Leaders in Tibet : A Directory*, Londres, 1997.

Cooper, Thomas Thornville, *Journal of an Overland Journey from China towards India*, Calcutta, 1869.

Cowan, Sam, *Essays on Nepal : Past and Present*, Katmandou, 2018.

Craig, Mary, *Tears of Blood : A Cry for Tibet*, Londres, 1992.

Kundun : A Biography of the Family of the Dalai Lama, Londres 1997.

Cranston, Sylvia, *H P B : The Extraordinary Life of Madame Helena Petrovna Blavatsky, Founder of the Modern Theosophical Movement*, New York, 1994.

Cunningham, Alexander, *Ladak, Physical, Statistical, and Historical ; With Notices of the Surrounding Countries*, Londres, 1854.

Dahal, Pushpa Kamal, *Problems and Prospects of Revolution in Nepal*, Katmandou, 2004.

Dalrymple, William, *City of Djinns : A Year in Delhi*, Londres, 1993 ; trad. fr., Nathalie Trouveroy, Paris, 2006.

White Mughals : Love and Betrayal in Eighteenth-Century India, Londres, 2002 ; trad. fr., F. Camus-Pichon, Paris, 2005

The Last Mughal : The Fall of a Dynasty : Delhi, 1857, Londres, 2006 ; trad. fr., F. Camus-Pichon, Paris, 2008.

Danielli, Giotto, et Spranger, *Storia della Spedizione Scientifica Italiana nel Himàlaia, Caracorùm e Turchestàn Cinese (1913-1914)*, Bologna, 1924.

Dasgupta, Atis K, *The Fakir and the Sannyasi Uprisings*, Calcutta, 1992.

Datta, C L, *Ladakh and Western Himalayan Politics : 1819-1848*, New Delhi, 1973.

Dattaray, Sunanda K, *Smash and Grab : Annexation of Sikkim*, éd. revue., Chennai, 2013.

David-Néel, Alexandra, *Voyage d'une Parisienne à Lhassa*, Paris, 1927.

Davis, Wade, *Into the Silence : The Great War, Mallory and the Conquest of Everest*, Londres, 2011.

Desideri, Ippolito, *An Account of Tibet : The Travels of Ippolito Desideri of Pistoia*, Londres, 1932.

Dhondup, Kelsang, *The Water-Horse and Other Years : A History of 17th and 18th Century Tibet*, Dharamsala, 1984.

The Water-Bird and Other Years : A History of the 13th Dalai Lama and After, New Delhi, 1986.

Diemberger, Hildegard, *When a Woman Becomes a Religious Dynasty : The Samding Dorje Phagmo of Tibet*, New York, 2007.

Digby, William, *A Friend in Need, 1857, Friendship Forgotten, 1887 : An Episode in Indian Foreign Office Administration*, Londres, 1890.

Dikötter, Frank, *The Tragedy of Liberation : A History of the Chinese Revolution 1945-1957*, New York, 2013.

DiValerio, David M, *The Holy Madmen of Tibet*, Oxford, 2015.

Dixit, Kanak Mani, *Peace Politics of Nepal : An Opinion From Within*, Katmandou, 2011. & Ramachandaran, Shastri (éds), *State of Nepal*, Lalitpur, 2002.

Dodin, Thierry, et Räther, Heinz (éds), *Imagining Tibet : Perceptions, Projections, And Fantasies*, Somerville, 2001.

Douglas, Ed, *Chomolungma Sings the Blues*, Constable, 1997.

Tenzing : Hero of Everest, National Geographic, 2003.

Duff, Andrew, *Sikkim : Requiem for a Himalayan Kingdom*, Edimbourg, 2015.

Duka, Theodore, *Life and Works of Alexander Csoma de Körös*, Londres, 1885.

Dunham, Mikel, *Buddha's Warriors*, New York, 2004.

Evans, Charles, *Kangchenjunga : The Untrodden Peak*, Londres, 1956.

Evans-Wentz, Walter Y, *The Tibetan Book of the Dead*, Londres, 1927.

Farrer, Reginald, *On the Eaves of the World*, 2 vols, Londres, 1917.

Farwell, Byron, *The Gurkhas : A History of the Finest Infantrymen in the World*, Londres, 1984.

Feigon, Lee, *Demystifying Tibet : Unlocking the Secrets of the Land of the Snows*, Londres, 1999.

Fisher, James F (éd.), *Himalayan Anthropology : The Indo-Tibetan Interface*, La Haye, 1978.

Sherpas : Reflections on Change in Himalayan Nepal, Berkeley, 1990.

Fisher, Margaret W, Rose, Leo E, et Huttenback, Robert A, *Himalayan Battleground : Sino-Indian Rivalry in Ladakh*, Londres, 1963.

Fleming, Peter, *Bayonets to Lhasa*, Londres, 1961.

Ford, Robert, *Captured in Tibet*, Londres, 1957.

Foster, Barbara et Michael W, *The Secret Lives of Alexandra David-Néel*, New York, 2002.

Francke, August Hermann, *A History of Western Tibet, One of the Unknown Empires*, Londres, 1907.

Antiquities of Indian Tibet, 2 vols, Calcutta, 1914-26.

Fraser, James, *Journal of a Tour through Part of the Snowy Range of the Himala Mountains and to the Sources of the Rivers Jumna and Ganges*, Londres, 1820.

French, Patrick, *Younghusband : The Last Great Imperial Adventurer*, Londres, 1994.

Tibet, Tibet : A Personal History of a Lost Land, Londres, 2003.

Fürer-Haimendorf, Christoph von, *The Sherpas of Nepal*, Berkeley, 1964.

Himalayan Traders, Londres, 1975.

(éd.), *Asian Highland Societies : In Anthropological Perspective*, Michigan, 1981.

The Sherpas Transformed : Social Change in a Buddhist Society of Nepal, Delhi, 1984.

Gamble, Ruth, *Reincarnation in Tibetan Buddhism : The Third Karmapa and the Invention of a Tradition*, Oxford, 2018.

Garzilli, Enrica, *Il Duce's Explorer : The Adventures of Giuseppe Tucci and Italian Policy in the Orient from Mussolini to Andreotti*, Milan, 2015.

Gellner, David N, *Monk, Householder and Tantric Priest : Newar Buddhism and its Hierarchy of Ritual*, Cambridge, 1992.

Pfaff-Czarnecka, Joanna, et Whelpton, John (éds), *Nationalism and Ethnicity in a Hindu Kingdom : The Politics of Culture in Contemporary Nepal*, Abingdon, 1997.

Ghosh, Durba, *Sex and the Family in Colonial India*, Cambridge, 2006.

Ghosh, Jamin Mohan, *Sannyasi and Fakir Raiders in Bengal*, Calcutta, 1930.

Gibson, J T M, *As I Saw It*, Delhi, 1976.

Gillman, Peter et Leni, *The Wildest Dream : Mallory, His Life and Conflicting Passions*, Londres, 2000.

Gilmour, David, *Curzon*, Londres, 1994.

The Long Recessional : The Imperial Life of Rudyard Kipling, Londres, 2002.

The British in India, Londres, 2018.

Goldstein, Melvyn, *A History of Modern Tibet, Volume 1 : The Demise of the Lamaist State, 1913-1951*, Londres, 1989.

The Snow Lion and the Dragon : China, Tibet and the Dalai Lama, Berkeley, 1994.

A History of Modern Tibet, Volume 2 : The Calm Before the Storm, 1951-1955, Berkeley, 2007.

A History of Modern Tibet, Volume 3 : The Storm Clouds Descend, 1955-1957, Berkeley, 2013.

Sherap, Dawei, et Siebenschuh, William R, *A Tibetan Revolutionary : The Political Life and Times of Bapa Phüntso Wangye*, Berkeley, 2004.

Jiao, Ben, et Lhundrup, Tanzen, *On the Cultural Revolution in Tibet : The Nyemo Incident of 1969*, Berkeley, 2009.

Greene, Raymond, *Moments of Being*, Londres, 1974.

Gregson, Jonathan, *Blood Against the Snows : The Tragic Story of Nepal's Royal Dynasty*, Londres, 2002.

Gurung, Harka, *Maps of Nepal : Inventory and Evaluation*, Bangkok, 1983.

Gutschow, Niels, *Architecture of the Newars : A History of Building Typologies and Details in Nepal*, 3 vols, Chicago, 2011.

Gyatso, Palden, *Fire Under the Snow : Testimony of a Tibetan Prisoner*, Londres 1997.

Gyatso, Tenzin, *HH The Dalai Lama, Freedom in Exile*, Londres, 1990.

Awakening the Mind, Lightening the Heart, New York, 1995.

Tibet and the Tibetan People's Struggle : 10 March Statements (1961-2005), Dharamsala, 2005.

The Essential Dalai Lama, Londres, 2005.

Gyawali, Surya Bikram, *Amar Singh Thapa 1748-1816*, Darjeeling, 1943.

Hackett, Paul G, *Theos Bernard, the White Lama : Tibet, Yoga, and American Religious Life*, New York, 2012

Hagen, Toni, *Nepal*, Berne, 1960.

Hamilton, Francis Buchanan, *An Account of the Kingdom of Nepaul, and of the Territories Annexed to this Dominion by the House of Gurkha*, Edimbourg, 1819.

Harcourt, Alfred Frederick Pollock, *The Himalayan Districts of Kooloo, Lahoul and Spiti*, Londres, 1871.

Harrer, Heinrich, *Sept ans d'aventures au Tibet*, trad. Henri Daussy, Paris, 1953.

Harris, Clare E, *The Museum on the Roof of the World : Art, Politics, and the Representation of Tibet*, Chicago, 2012.

Harris, Clare E, *Photography and Tibet*, Londres, 2016.

Harris, Georgina Maria, *A Lady's Diary of the Siege of Lucknow*, Londres, 1858.

Harvey, Andrew, *A Journey in Ladakh*, Londres, 1983.

Hasrat, Bikrama Jit, *History of Nepal, as Told by its Own and Contemporary Chroniclers*, Hoshiarpur, 1971.

Hedin, Sven, *Transhimalaya*, Londres, 4 vols, 1909.

Heruka, Tsangnyön, *The Life of Milarepa*, trad. Quintman, Andrew, Londres, 2010 ; trad. fr. par Marie-José Lamothe, sous le titre *Milarépa, la vie*, Paris, 2001.

Hibbert, Christopher, *The Great Mutiny : India 1857*, Londres, 1978.

Hillary, Edmund, *High Adventure*, Londres, 1955.

View from the Summit, Londres, 1999.

Hilton, James, *Lost Horizon*, London, 1933 ; trad. fr. par Hélène Godard, *Les Horizons perdus*, Paris, 1956.

Ham, Peter van, *Gugé : Ages of Gold : The West Tibetan Masterpieces*, Munich, 2016.

Alchi : Treasure of the Himalayas, Munich, 2019.

Herzog, Maurice, *Annapurna, premier 8000*, Paris, 1951.

Hilton, Isabel, *The Search for the Panchen Lama*, Londres, 1999.

Hobson, John Atkinson, et Mummery, Albert Frederick, *The Physiology of Industry : Being an Exposure of Certain Fallacies in Existing Theories of Economics*, Londres, 1889.

Hodgson, Brian Houghton, *Essays on the Languages, Literature, and Religion of Nepál and Tibet ; Together with Further Papers on the Geography, Ethnology and Commerce of those Countries'*, Londres, 1874.

Hoerlin, Bettina, *Steps of Courage : My Parents' Journey from Nazi Germany to America*, Bloomington, 2011.

Höfer, András, *The Caste Hierarchy and the State in Nepal : A Study of the Muluki Ain of 1854*, Katmandou, 2004.

Hoftun, Martin, Raeper, William, et Whelpton, John, *People, Politics and Ideology : Democracy and Social Change in Nepal*, Katmandou, 1999.

Holdich, Thomas Hungerford, *Tibet the Mysterious*, Londres, 1904.

Hooker, Joseph Dalton, *The Rhododendrons of Sikkim-Himalaya*, Londres, 1849.

Himalayan Journals : Or, Notes of a Naturalist in Bengal, the Sikkim and Nepal

Himalayas, the Khasia Mountains, etc, Londres, 1854.

Hopkirk, Peter, *Trespassers on the Roof of the World : The Race for Lhasa*, Londres, 1982 ;

Sur le toit du monde : aventuriers et hors-la-loi au Tibet, trad. fr. Christine Corniot, Paris, 1999.

The Great Game : On Secret Service in High Asia, Londres, 1990 ; *Le Grand Jeu, officiers et espions en Asie centrale*, trad. fr. par Gerald de Hemptinne, Nevicata, Bruxelles, 2011.

Hopkirk, Peter, *Quest for Kim : In Search of Kipling's Great Game*, Londres, 1996.

Howard-Bury, Charles, Leigh-Mallory, George H, et Wollaston, A F R, *Mount Everest : The Reconnaissance, 1921*, Londres, 1922.

Huc, Evariste-Régis, *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine pendant les années 1844, 1845 et 1846*, Paris 1850, trad. anglaise William Hazlitt, 2 vols, Londres, 1852.

Hunt, John, *The Ascent of Everest*, Londres, 1953.

Hunter, William Wilson, *Life of Brian Houghton Hodgson*, Londres, 1896.

Hussain, Asad, *British India's Relations with the Kingdom of Nepal 1857-1947*, Londres, 1970.

Hutt, Michael, *Nepal in the Nineties*, Delhi, 1994.

Modern Literary Nepali : An Introductory Reader, Oxford, 1997.

—— (éd.), *Himalayan People's War : Nepal's Maoist Rebellion*, Londres, 2003.

The Life of Bhupi Sherchan : Poetry and Politics in Post-Rana Nepal, Delhi, 2010.

—— et al., *Nepal : A Guide to the Art and Architecture of the Kathmandu Valley*, Singapore, 1994.

Huxley, Leonard (éd.), *Life and Letters of Sir Joseph Dalton Hooker*, 2 vols, Londres, 1918.

Isserman, Maurice, et Weaver, Stewart, *Fallen Giants : A History of Himalayan Mountaineering*, New Haven, 2008.

Ives, Jack D, et Messerli, Bruno, *The Himalayan Dilemma : Reconciling Development and Conservation*, Londres, 1989.

Jha, Pranab Kumar, *History of Sikkim (1817-1904) : Analysis of British Policy and Activities*, Calcutta, 1985.

Jha, Prashant, *Battles of the New Republic : A Contemporary History of Nepal*, Londres, 2014.

Kapadia, Harish, *Exploring the Hidden Himalaya*, Londres, 1990.

Kawaguchi, Ekai, *Three Years in Tibet*, Adyar, 1909.

Keay, John, *Explorers of the Western Himalayas*, Londres, 1977.

The Honourable Company : A History of the English East India Company, Londres, 1991.

The Great Arc : The Dramatic Tale of How India Was Mapped and Everest Was Named, Londres, 2000.

Khan, Sulmaan Wasif, *Muslim, Trader, Nomad, Spy : China's Cold War and the People of the Tibetan Borderlands*, Chapel Hill, 2015.

Kimura, Hisao, et Berry, Scott, *Japanese Agent in Tibet : My Ten Years of Travel in Disguise*, Londres, 1990.

Kingdon-Ward, Frank, *The Land of the Blue Poppy*, Cambridge, 1913.

The Mystery Rivers of Tibet, Londres, 1923.

The Riddle of the Tsango Gorges, Londres, 1926.

A Plant-Hunter in Tibet, Londres, 1941.

Kinloch, George, 'Journal of Capt George Kinloch on the Expedition to Nepal', 1767. Unpublished MS, British Library.

Kircher, Athanasius, *China Illustrata*, Amsterdam, 1667.

Kirkpatrick, William, *An Account of the Kingdom of Nepaul, being the Substance of Observations made during a Mission to that Country in the Year 1793*, Londres, 1811.

Klimburg-Salter, Deborah E, *Tabo : A Lamp for the Kingdom*, Londres, 1998.

Knaus, John Kenneth, *Orphans of the Cold War : America and the Tibetan Struggle for Survival*, New York, 1999.

Koehler, Jeff, *Darjeeling : A History of the World's Greatest Tea*, Londres, 2015.

Kohli, M S, et Conboy, Kenneth, *Spies in the Himalayas : Secret Missions and Perilous Climbs*, Lawrence, 2002.

Koirala, B P, *Atmabrittanta : Late Life Reminiscences*, trad. Kanak Mani Dixit, Katmandou, 2001.

Korn, Wolfgang, *Traditional Architecture of the Kathmandu Valley*, Katmandou, 1976.

Lach, Donald F, et Van Kley, Edwin J, *Asia in the Making of Europe*, Volume III, Chicago, 1998.

Lall, John, *Aksaichin and Sino-Indian Conflict*, Ahmedabad, 1989.

Lamb, Alastair, *British India and Tibet, 1766-1910*, Londres, [1960,] 1986.

The China-India Border : The Origins of the Disputed Boundaries, Londres, 1964.

The McMahon Line : A Study in the Relations Between, India, China and Tibet, 1904 to 1914, 2 vols, Abingdon, 1966.

Tibet, China and India 1914-1950, Hertingfordbury, 1989.

Landon, Perceval, *Lhasa*, 2 vols, Londres, 1905.

Nepal, 2 vols, Londres, 1928.

Larsson, Stefan, *Crazy for Wisdom : The Making of a Mad Yogin In Fifteenth Century Tibet*, Leyde, 2012.

Lawrence, John, *Lawrence of Lucknow : A Biography*, Londres, 1990.

Le Bon, Gustave, E*xploration archéologique de l'Inde et du Népal*, Paris, 1887.

Legassie, Shayne Aaron, *The Medieval Invention of Travel*, Chicago, 2017.

Lévi, Sylvain, *Le Népal, étude historique d'un royaume hindou*, 3 vols, Paris, 1905-8. Lhamo, Rinchen, *We Tibetans*, Londres, 1926.

Liechty, Mark, *Far Out : Countercultural Seekers and the Tourist Encounter in Nepal*, Chicago, 2017.

Lopez, Donald S, *Prisoners of Shangri-La : Buddhism and the West*, Chicago, 1998.

The Madman's Middle Way : Reflections on Reality of the Tibetan Monk Gendun Chopel, Chicago, 2006.

The Tibetan Book of the Dead : A Biography, Princeton, 2011.

From Stone to Flesh : A Short History of the Buddha, Chicago, 2013.

Gendun Chopel : Tibet's Modern Visionary, Boulder, 2013.

et Jinpa, Thubten, *Dispelling the Darkness : A Jesuit's Quest for the Soul of Tibet*, Harvard, 2017.

et Bloom, Rebecca, *Assembly of the Exalted : The Tibetan Shrine Room from the Alice S. Kandell Collection*, Milan, 2018.

Lyte, Charles, *The Plant Hunters*, Londres, 1983.

Frank Kingdon-Ward : The Last of the Great Plant Hunters, Londres, 1989.

Macaulay, Colman, 'Report of a Mission to Sikkim and the Tibetan Frontier with a Memorandum on our Relations with Tibet', Calcutta, 1885.

Macdonald, David, *Twenty Years in Tibet*, Delhi, 2008.

Mailänder, Nicholas, *Er ging voraus nach Lhasa : Peter Aufschnaiter, Die Biographie*, Innsbruck, 2019.

Malla, Kamal P, *The Road to Nowhere : A Selection of Writings 1966-1977*, Lalitpur, [1979,] 2015.

Manandhar, Tri Ratna, *Some Aspects of Rana Rule in Nepal*, Katmandou, 1983.

Manandhar, V K, *Cultural and Political Aspects of Nepal-China Relations*, Delhi, 1999.

Maraini, Fosco, *Secret Tibet*, Londres, 1952.

Markham, Clements R, *Narratives of the Mission of George Bogle to Tibet, and of the Journey of Thomas Manning to Lhasa*, Londres, 1876.

Major James Rennell and the Rise of Modern English Geography, Londres, 1895.

Markus-Gansser, Ursula, et Eichenberger, Ursula, *Augusto Gansser : From the Life of a World Explorer*, Zürich, 2012.

Marshall, Julie G, *Britain and Tibet 1765-1947 : A Selected Annotated Bibliography of British Relations with Tibet and the Himalayan States Including Nepal, Sikkim and Bhutan*, Abingdon, 2005.

Marshall, Steven D, *Hostile Elements : A Study of Political Imprisonment in Tibet, 1987-1998*, Londres, 1999.

Rukhag 3 : The Nuns of Drapchi Prison, Londres, 2000.

Suppressing Dissent : Hostile Elements II, Political Imprisonment in Tibet, 1987-2000, Londres, 2001

Mason, Kenneth, *Abode of Snow*, Londres, 1955.

Maxwell, Neville, *India's China War*, New York, 1970.

McDonald, Bernadette, *I'll Call You in Kathmandu : The Elizabeth Hawley Story*, Seattle, 2005.

McKay, Alex, *Tibet and the British Raj : The Frontier Cadre 1904-1947*, Londres, 1997.

(éd.), *Tibet and Her Neighbours : A History*, Londres, 2003.

Kailas Histories : Renunciate Traditions and the Construction of Himalayan Sacred Geography, Leyde, 2015.

Mill, Christine, *Norman Collie : A Life in Two Worlds*, Aberdeen, 1987.

Mishra, Kiran, *B P Koirala : Life and Times*, New Delhi, 1994.

Mitchell, Ian R, et Rodway, George W, *Prelude to Everest*, Edimbourg, 2011.

Mojumdar, K, *Political Relations between India and Nepal 1877-1923*, New Delhi, 1973.

Montgomerie, Thomas George, *Routes in the Western-Himalayas, Kashmir etc with Additions from Major C E Bates's Gazetteer and other Sources*, 3rd ed., Dehra Dun, 1909.

Moorcroft, William, et Trebeck, George, *Travels in the Himalayan Provinces of Hindustan and the Panjab in Ladakh and Kashmir ; in Peshawar, Kabul, Kunduz and Bokhara, ed. Wilson, Horace Hayman*, 2 vols, Londres, 1841.

Morris, Jan, *Coronation Everest*, Londres, 1958, trad. française *Les messagers de la Couronne*, Ed. du Mont Blanc, Chamonix, 2016.

Mullik, B N, *The Chinese Betrayal : My Years with Nehru*, Delhi, 1971.

Mummery, Albert Frederick, *My Climbs in the Alps and Caucasus*, Londres, 1895.

Muthukumaraswamy, M D & Kaushal, Molly (éds), *Folklore*, *Public Sphere and Civil Society*, Chennai, 2004.

Noel, John B L, *Through Tibet to Everest*, Londres, 1927.

Norbu, Jamyang, *Warriors of Tibet : The Story of Aten and the Khampas' Fight for the Freedom of Their Country*, Londres, 1987.

The Mandala of Sherlock Holmes, New York, 2003.

Norbu, Thubten Jigme, *Tibet is my Country*, Londres, 1960.

Northey, William Brook, et Morris, Charles John, *The Gurkhas : Their Manners, Customs and Country*, Londres, 1928.

Norton, Edward F, *The Fight for Everest : 1924*, Londres, 1925.

Nugent, Maria, *A Journal from the Year 1811 to the Year 1815, Including a Journey to and Residence in India*, 2 vols, Londres, 1839.

Ogura, Kiyoko, *Kathmandu Spring : The People's Movement of 1990*, Lalitpur, 2001.

Oidtmann, Max, *Forging the Golden Urn : The Qing Empire and the Politics of Reincarnation in Tibet*, New York, 2018.

Oldfield, Henry Ambrose, *Sketches from Nipal*, 2 vols, Londres, 1880.

Oliphant, Laurence, *A Journey to Katmandu (The Capital of Nepaul), with the Camp of Jung Bahadur ; Including a Sketch of the Nepaulese Ambassador at Home*, Londres, 1852.

O'Malley, L S S, *Bengal District Gazetteers : Darjeeling*, Calcutta, 1907.

Ortner, Sherry, *Sherpas through their Rituals*, New York, 1978.

High Religion : A Cultural and Political History of Sherpa Religion, Princeton, 1989.

Life and Death on Mount Everest : Sherpas and Himalayan Mountaineering, Princeton, 2011.

Osmaston, Henry, et Denwood, Philip (éds), *Proceedings of the Fourth and Fifth International Colloquia on Ladakh*, Londres, 1995.

Pal, Pratapaditya, et al., *Himalayas : An Aesthetic Adventure*, Chicago, 2003.

Pallis, Marco, *Peaks and Lamas*, Londres, 1939.

The Way and the Mountain, Londres, 1960.

Patt, David, *A Strange Liberation : Tibetan Lives in Chinese Hands*, New York, 1992.

Pearse, Hugh, *The Hearseys : Five Generations of an Anglo-Indian Family*, Edimbourg, 1905.

Peissel, Michel, *Tiger for Breakfast : The Story of Boris of Katmandu*, New York, 1966.

Mustang : A Lost Tibetan Kingdom, New York, 1967.

Pemble, John, *The Invasion of Nepal : John Company at War*, Oxford, 1871.

Perrin, Jim, *Shipton and Tilman*, Londres, 2013.

Petech, Luciano, *Mediaeval History of Nepal c, 750-1482*, Rome, 1958.

The Kingdom of Ladakh : c.950-1842, Rome, 1977.

China and Tibet in the Early 18th Century, Leyde, 1978.

Pomplun, Trent, *Jesuit on the Roof of the World : Ippolito Desideri's Mission to Tibet*, New York, 2010.

Pradhan, K L, *Brian Hodgson at the Kathmandu Residency 1825-1843*, Guwahati, 2001.

Pradhan, Kamal, *A History of Nepali Literature*, Delhi, 1984.

Gorkha Conquest : The Process and Consequences of the Unification of Nepal, with Particular Reference to Eastern Nepal, Calcutta, 1991, réimpression Lalitpur, 2009.

Pranavananda, Swami, *Kailas-Mansarovar*, Calcutta, 1949.

Praval, K C, *Valour Triumphs : A History of the Kumaon Regiment*, Faridabad, 1976.

Prinsep, Henry Thoby, *History of the Political and Military Transactions in India during the Administration of the Marquess of Hastings 1813-1823*, 2 vols, Londres, 1825.

Pye-Smith, Charlie, *Travels in Nepal : The Sequestered Kingdom*, Londres, 1988.

Raeper, William, et Hoftun, Martin, *Spring Awakening : An Account of the 1990 Revolution in Nepal*, New Delhi, 1992.

Ramble, Charles, *The Navel of the Demoness : Tibetan Buddhism and Civil Religion in Highland Nepal*, Oxford, 2008.

Raj, Prakash A, *'Kay Gardeko ? ' : The Royal Massacre in Nepal*, Delhi, 2001.

Rana, Prabakhar S J B, Pashupati S J B, et Gautam S J B, *The Ranas of Nepal*, Genève, 2002.

Rasgotra, Maharajakrishna, *A Life in Diplomacy*, Delhi, 2016.

Rathaur, Kamal Raj Singh, *The British and the Brave : A History of the Gurkha Recruitment in the British Army*, Jaipur, 1987.

Rawling, Cecil G, *The Great Plateau*, Londres, 1905.

Ray, Desmond, *Sir Joseph Dalton Hooker : Traveller and Plant Collector*, Londres, 1999.

Regmi, Dilli Rahman, *A Century of Family Autocracy in Nepal*, Katmandou, 1958.

Modern Nepal : Rise and Growth in the Eighteenth Century, Calcutta, 1961.

Medieval Nepal, Calcutta, 1965.

Inscriptions of Ancient Nepal, 3 vols, New Delhi, 1983.

Regmi, Mahesh Chandra, *A Study in Nepali Economic History 1768-1846*, New Delhi, 1972.

Land Ownership in Nepal, Berkeley, 1976.

Thatched Huts and Stucco Palaces : Peasants and Landlords in Nineteenth Century Nepal, New Delhi, 1978.

An Economic History of Nepal 1846-1901, Varanasi, 1988.

Imperial Gorkha : An Account of Gorkhali Rule in Kumaun (1791-1815), New Delhi, 1999.

Richardson, Hugh E, *Tibet and its History*, Londres, 1962.

High Peaks, Pure Earth : Collected Writings on Tibetan History and Culture, Londres, 1998.

Rijnhart, Susie Carson, *With the Tibetans in Tent and Temple*, Edimbourg, 1901.

Risley, Herbert Hope, (éd.), *The Gazetteer of Sikkim*, Calcutta, 1894.

Roberts, David, *True Summit : What Really Happened on Maurice Herzog's First Legendary Ascent of Annapurna*, New York, 2000.

Roch, André, *Garwhal Himalaya : Expédition suisse*, Neuchâtel, 1947.

Rocher, Rosane, et Ludo, *The Making of Western Indology : Henry Thomas Colebrooke and the East India Company,* Abingdon, 2012.

Roerich, George, *The Blue Annals*, 2 vols, 1949-1953. Rose, Leo E, *Nepal : Strategy for Survival*, Berkeley, 1971.

et Fisher, Margaret W, *The Politics of Nepal : Persistence and Change in an Asian Monarchy*, Cornell, 1970.

Rose, Sarah, *For All the Tea in China : Espionage, Empire and the Secret Formula for the World's Favourite Drink*, Londres, 2010.

Russell, W H, *My Diary in India*, Londres, 1859.

Ruttledge, Hugh, *Everest 1933*, Londres, 1834.

Sandberg, Graham, *The Exploration of Tibet : Its History and Particulars from 1623 to 1904*, Calcutta, 1904.

Sangharakshita, *Facing Mount Kangchenjunga : An English Buddhist in the Eastern Himalayas*, Glasgow, 1991.

Sawerthal, Anna, 'A Newspaper for Tibet : Babu Tharchin and the "Tibet Mirror" (Yul phyogs so so'i gsar 'gyur me long, 1925-1963) from Kalimpong', doctoral dissertation, Heidelburg University, 2018.

Schaeffer, Kurtis R, Kapstein, Matthew T, et Tuttle, Gray (éds), *Sources of Tibetan Tradition*, New York, 2013.

Schaik, Sam van, *Tibet : A History*, Londres, 2011.

Schlagintweit, Hermann et Robert, *Official Reports on the Last Journeys and the Death of Adolphe Schlagintweit in Turkistán*, Berlin, 1859.

Schlagintweit, Hermann, Adolphe et Robert, *Results of a Scientific Mission to India and High Asia*, 4 vols, Leipzig, 1861-6.

Schneider, Hermann G, *Working and Waiting for Tibet : A Sketch of the Moravia Mission in the Western Himalayas*, Londres, 1891.

Schwieger, Peter, *The Dalai Lama and the Emperor of China : A Political History of the Tibetan Institution of Reincarnation*, New York, 2015.

Searle, Mike, *Colliding Continents : A Geological Exploration of the Himalaya, Karakoram, and Tibet*, Oxford, 2013.

Sen, Jahar, *Essays in Indo-Nepal Trade : A Nineteenth Century Study*, Calcutta, 1991.

Sever, Adrian, *Nepal under the Ranas*, New Delhi, 1972.

Shaha, Rishikesh, *Jung Bahadur : The Strongman of Nepal*, Katmandou, 1978.

Modern Nepal : A Political History 1769-1955, 2 vols, New Delhi, 1990.

Shakabpa, W D, *Tibet : A Political History*, New York, 1984.

Sharma, Prayag Raj, *Preliminary Account of the Art and Architecture of the Karnali Region*, Paris, 1972.

Sharma, Shivaprasad, Vaidya, Tulsiram, et Manandhar, Triratna (éds), *Military History of Nepal*, Katmandou, 1992.

Sherring, Charles A, *Western Tibet and the British Borderland*, Londres, 1906.

Shipp, John, *Memoirs of the Extraordinary Military Career of John Shipp, Late a Lieutenant in His Majesty's 87th Regiment*, Londres, 1829.

Shipton, Eric, *Nanda Devi*, Londres, 1936.

That Untravelled World, Londres, 1969.

Shokdung, *The Division of Heaven and Earth : On Tibet's Peaceful Revolution*, trad. Akester, Matthew, Londres, 2016.

Shulman, Nicola, *A Rage for Rock Gardening : The Story of Reginald Farrer, Gardener, Writer and Plant Collector*, Londres, 2002.

Shaha, Rishikesh, *Modern Nepal : A Political History, 1769-1955*, New Delhi, 2001. *Politics in Nepal 1980-1991*, New Delhi, 1992.

Shakya, Tsering, *The Dragon in the Land of Snows : A History of Modern Tibet Since 1947*, Londres, 1999.

Shrestha, Bal Gopal, *The Sacred Town of Sankhu : The Anthropology of Newar Ritual, Religion and Society in Nepal*, Newcastle upon Tyne, 2012.

Singh, Amar Kaur Jasmir, *Himalayan Triangle : Historical Survey of British India's Relations with Tibet, Sikkim and Bhutan, 1765-1950*, Londres, 1988.

Slusser, Mary S, *Nepal Mandala*, Princeton, 1982.

Smythe, Frank S, *Kangchenjunga Adventure*, Londres, 1932.

Kamet Conquered, Londres, 1932.

The Valley of Flowers, Londres, 1938.

Snellgrove, David L, *Himalayan Pilgrimage : A Study of Tibetan Religion by a Traveller through Western Nepal*, Oxford, 1961.

—— et Richardson, Hugh, *A Cultural History of Tibet*, Londres, 1968.

Snelling, John, *The Sacred Mountain : Travellers and Pilgrims at Mount Kailas in Western Tibet, and the Great Universal System of the Sacred Mountain*, Londres, 1983.

Buddhism in Russia : The Story of Agvan Dorzhiev, Shaftesbury, 1993.

Sperling, Elliott, *Tibet Since 1950 : Silence, Prison, or Exile*, New York, 2000.

Steele, Peter, *Eric Shipton : Everest and Beyond*, Londres, 1998.

Stein, Rolf A, *La Civilisation tibétaine*, Paris, 1962.

Stevens, Stanley F, *Claiming the High Ground : Sherpas, Subsistence and Environmental Change in the Highest Himalaya*, Berkeley, 1993.

Stiller, Ludwig F, *Prithvinarayan Shah in the Light of Dibya Upadesh*, Katmandou, 1968.

The Rise of the House of Gorkha : A Study in the Unification of Nepal, 1768-1816, Katmandou, 1973.

The Silent Cry, the People of Nepal 1816-39, Katmandou, 1973.

Letters From Kathmandu : The Kot Massacre, Katmandou, 1981.

Nepal : Growth of a Nation, Katmandou, 1993.

Suyin, Han, The Mountain is Young, Londres, 1958 ; trad. fr. Renée Vilotteau, Paris, 1959.

Lhasa : The Open City, Londres, 1977.

Swinson, Arthur, *Beyond the Frontiers : The Biography of Colonel F M Bailey, Explorer and Secret Agent*, Londres, 1971.

Tapovanam, Swami, *Wanderings in the Himalayas*, Mumbai, 1960.

Taylor, Annie R, *Pioneering in Tibet*, Londres, 1898.

Teltscher, Kate, *The High Road to China : George Bogle, the Panchen Lama and the First British Expedition to Tibet*, Londres, 2006.

Tenzing, Judy et Tashi, *Tenzing and the Sherpas of Everest*, Sydney, 2001.

Thapa, Deepak, *A Kingdom Under Siege : Nepal's Maoist Insurgency 1996-2004*, Katmandou, 2004.

Thapa, Manjushree, *Forget Kathmandu : An Elegy for Democracy*, Delhi, 2005.

The Lives We Have Lost : Essays and Opinions on Nepal, New Delhi, 2011.

Thapa, Rabi, *Thamel : Dark Star of Kathmandu*, New Delhi, 2016.

Tharkay, Ang, *Mémoires d'un Sherpa*, Paris, 1956.

Thomas, Lowell, *Out of this World : Across the Himalayas to Tibet*, New York, 1950.

Thondup, Gyalo, *The Noodle Maker of Kalimpong : My Untold Story of the Struggle of Tibet*, Londres, 2015.

Thubron, Colin, *To a Mountain in Tibet*, Londres, 2010 ; trad. fr. Katia Holmes, Paris 2013.

Tibet Information Network, *A Poisoned Arrow : The Secret Report of the 10th Panchen Lama*, Londres, 1997.

Tilman, H W, *The Ascent of Nanda Devi*, Cambridge, 1937.

Everest, *1938*, Londres, 1948.

Nepal Himalaya, Londres, 1952.

Tladhar-Douglas, Will, *Remaking Buddhism for Medieval Nepal : The Fifteenth-Century Reformation of Newar Buddhism*, Abingdon, 2005.

Toffin, Gérard (éd.), *Man and his House in the Himalayas*, Delhi, 1991.

From Monarchy to Republic, 2013.

Troelstra, Anne S, *Bibliography of Natural History Travel Narratives*, Leyde, 2016. Tucci, Giuseppe, *To Lhasa and Beyond*, Rome, 1956.

Nepal : The Discovery of the Mallas, Londres, 1962.

Tibet : Land of Snows, Londres, 1967 ; trad. fr. Robert Latour, Paris, 1969.

Transhimalaya, Londres, 1973.

Tuckey, Harriet, *Everest : The First Ascent*, Londres, 2013.

Tuladhar, Kamal Ratna, *Caravan to Lhasa : A Merchant of Kathmandu in Traditional Tibet*, Katmandou, 2011.

Turner, Samuel, *An Account of an Embassy to the Court of the Teshoo Lama in Tibet*, Londres, 1800.

Tuttle, Gray, et Schaeffer, Kurtis R (éds), *The Tibetan History Reader*, New York, 2013.

Unsworth, Walt, *Tiger in the Snow : The Life and Adventures of A F Mummery*, Londres, 1967.

Everest : The Ultimate Book of the Ultimate Mountain, Oxford, 1989.

Upadhya, Sanjay, *Nepal and the Geo-Strategic Rivalry between China and India*, Abingdon, 2012.

Uprety, Prem R, *Nepal : A Small Nation in the Vortex of International Conflicts*, Katmandou, 1984.

Vitali, Roberto, *Records of Tho.ling : A Literary and Visual Reconstruction of the 'Mother' Monastery in Gugé*, Dharamsala, 1999.

A Short History of Mustang (10th-15th Century), Dharamsala, 2013.

Waddell, Laurence A, *The Buddhism of Tibet, or Lamaism, with its Mystic Cults, Symbolism and Mythology, and in its Relation to Indian Buddhism*, Londres, 1895.

Among the Himalayas, Londres, 1899.

Lhasa and its Mysteries, Londres, 1905.

Waller, Derek, *The Pundits : British Exploration of Tibet and Central Asia*, Lexington, 1990.

Wangyal, Phuntsok, *Witness to Tibet's History*, New Delhi, 2007.

Ward, Michael, *Everest : A Thousand Years of Exploration*, Glasgow, 2003.

Wasserstein, Bernard, *The Secret Lives of Trebitsch Lincoln*, Londres, 1988.

Waterhouse, David, *The Origins of Himalayan Studies : Brian Houghton Hodgson in Nepal and Darjeeling*, Londres, 2004.

Webber, Thomas W, *The Forests of Upper India and Their Inhabitants*, Londres, 1902.

West, John B, *High Life : A History of High Altitude Medicine and Exploration*, Oxford, 1998.

Wheeler, James Talboys, *Summary of Affairs of the Government of India in the Foreign Department from 1864 to 1869*, Calcutta, 1868.

Whelpton, John, *Jang Bahadur in Europe : The First Nepalese Mission to the West*, Katmandou, 1983.

Whelpton, John, *A History of Nepal*, Cambridge, 2005.

White, John Claud, *Sikhim and Bhutan : Twenty-One Years on the North-East Frontier 1887-1908*, Londres, 1909.

Wignall, Sydney, *Spy on the Roof of the World*, Edimbourg, 1996.

Williamson, Margaret D, *Memoirs of a Political Officer's Wife in Tibet, Sikkim and Bhutan*, Londres, 1987.

Woeser, Tsering, *Tibet on Fire : Self-Immolations Against Chinese Rule*, Londres, 2016.

Wolpert, Stanley, *Morley and India : 1906-1910*, Berkeley, 1967.

Wright, Daniel (éd.), *History of Nepal, Translated from the Parbatiya by Munshi Shew Shunker Singh and Pandit Shri Gurunand*, Cambridge, 1877.

Wulf, Andrea, *The Invention of Nature : The Adventures of Alexander von Humboldt, the Lost Hero of Science*, Londres, 2016.

Young, Keith, *Delhi 1857 : The Siege Assault, and Capture as Given in the Diary and Correspondence of the Late Colonel Keith Young*, Londres, 1902.

Younghusband, Francis, *The Epic of Mount Everest*, Londres 1926.

Zurick, David, et Pacheco, Julsun, *Illustrated Atlas of the Himalaya*, Lexington, 2006.



Un *thanka* bhoutanais représentant le célèbre poète et yogi tibétain Milarepa (1052–1135).



Le moine et grand érudit bouddhiste Atisa Dipamkara (982–1054).



Le *Sutra du Diamant*, datant de l’an 868, ouvrage imprimé le plus ancien au monde.



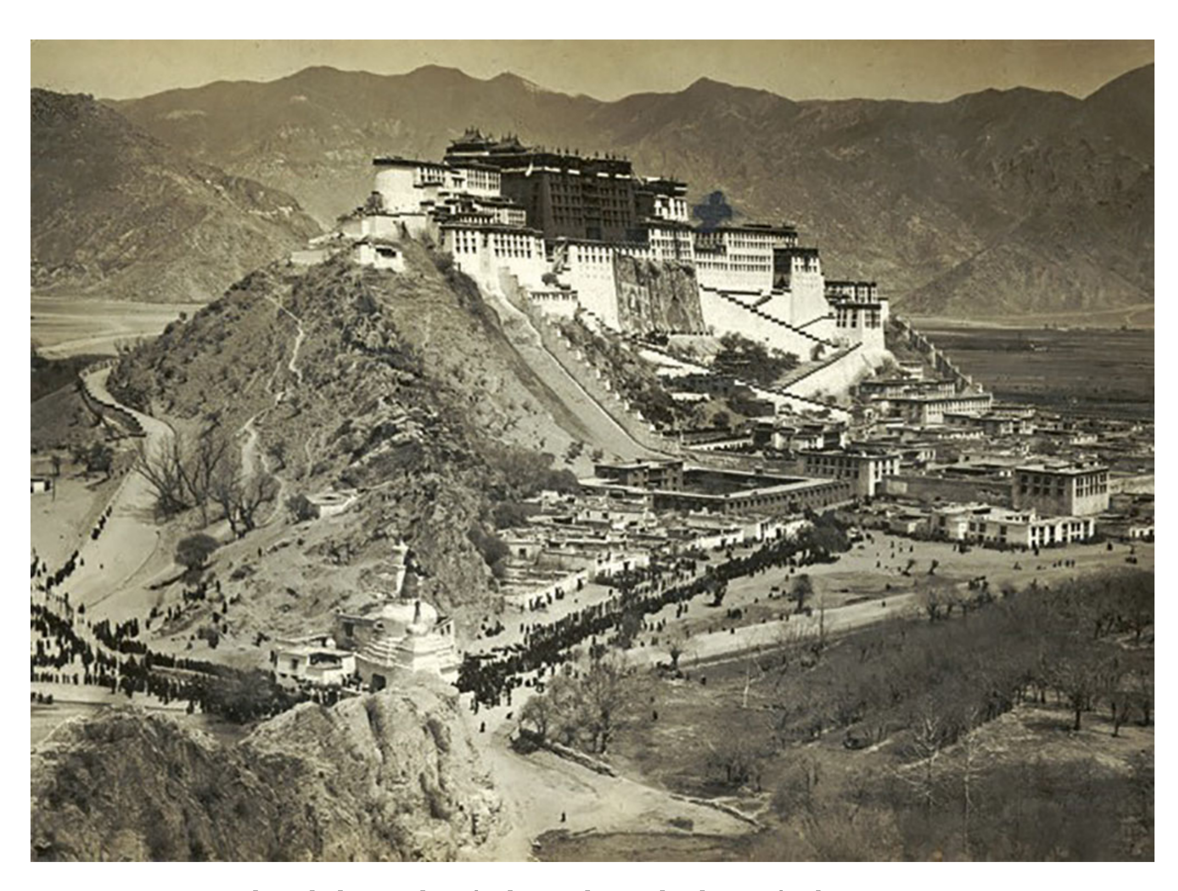
Le général britannique
Sir David Ochterlony vers 1816.



Lobsang Palden Yeshe, sixième Panchen-lama (1738–1780).



Le sommet sacré du Jomolhari, un repère familier visible depuis les plaines.



Le palais de la Potala, résidence des Dalaï-lamas à Lhassa, en 1924.



Une vue de la chaîne de l’Himalaya, gravure, école allemande du XIXe siècle.



Guru Rimpoché, ou Padmasambhava, grand maître du tantrisme, considéré comme le fondateur du bouddhisme tibétain.

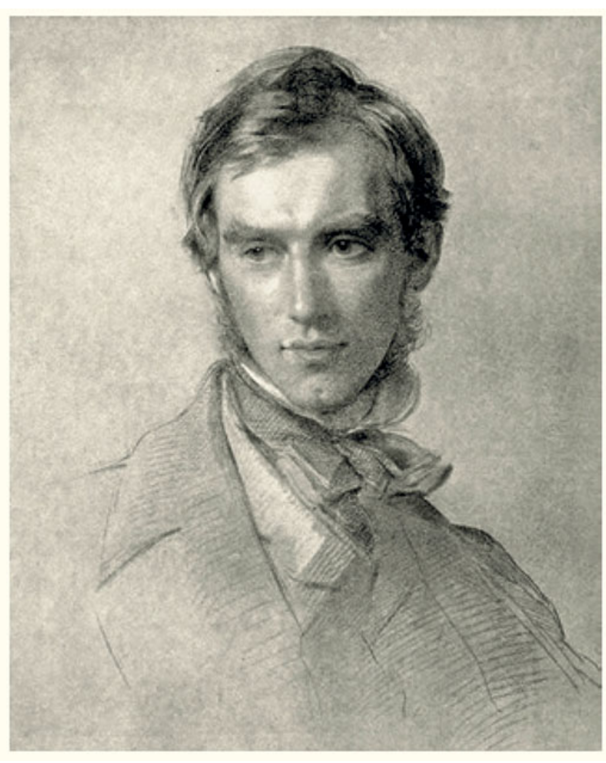


Léiothrix argentauris, ou mésia à joues argentées, une variété himalayenne de passereaux.



Le Yak de Tartarie, gravure anglaise du XIXe siècle, d’après un dessin de George Stubbs.





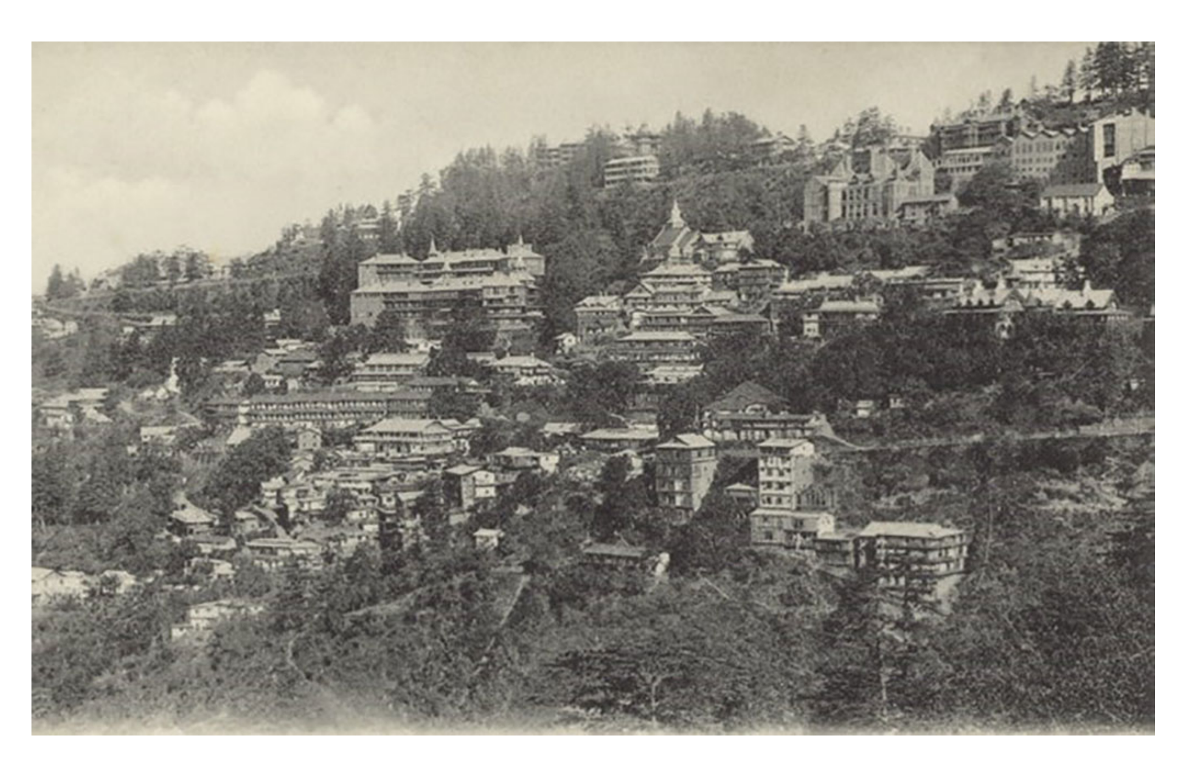
Le célèbre *Rohododendron edgeworthii*, découvert en 1849 au Sikkim par le botaniste et explorateur Sir Joseph Dalton Hooker.



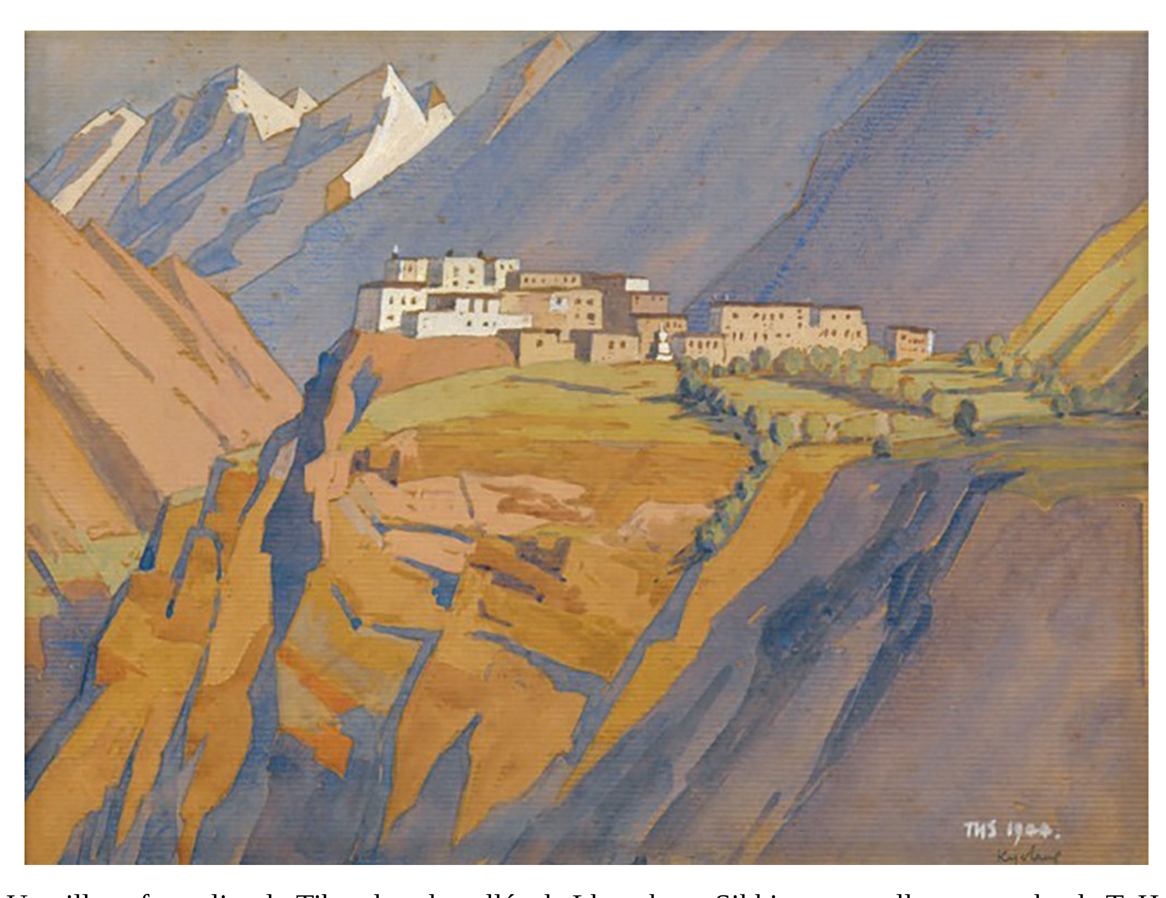
Bhimsen Thapa, Premier ministre du Népal de 1806 à 1837.



Chandra Shamsher Rana, qui gouverna le Népal de 1901 à 1929 sous le règne du roi Tribhuvan.



Une vue de Shimla, la capitale d’été du Raj britannique, vers 1900.



Un village frontalier du Tibet dans la vallée de Lhonak, au Sikkim, aquarelle et gouache de T. H. Somervell, 1944.



Un rassemblement de Gorkhas sur les contreforts de l’Himalaya, d’après une gravure de James Baillie Fraser (1820).



Un groupe de Népalais et de Bhothias à Darjeeling vers 1860.



Le *chogyal* Namgyal Tashi avec Sir Charles et Lady Bell vers 1915.



Le lieutenant-colonel Francis Younghusband, explorateur des confins de l’Asie centrale.



La danseuse et courtisane d’origine irlandaise Lola Montez.



George Nathaniel Curzon, vice-roi des Indes de 1899 à 1905.



Des Gurkhas lors de l’expédition britannique au Tibet de 1903–1904.



Un groupe de nonnes du monastère tibétain de Tatsang, vers 1903.



Des membres de la famille Rakashar, l’une des familles nobles de Lhassa, en 1921.



Un groupe d’aristocrates du Sikkim ou du Tibet, vers 1910.



L’oracle de Nechung dans son monastère de Lhassa, en 1945.



Le maharajah du Népal Jung Bahadur Rana et son épouse, vers 1870.



Le roi du Bhoutan photographié par John Claude White, 1905.



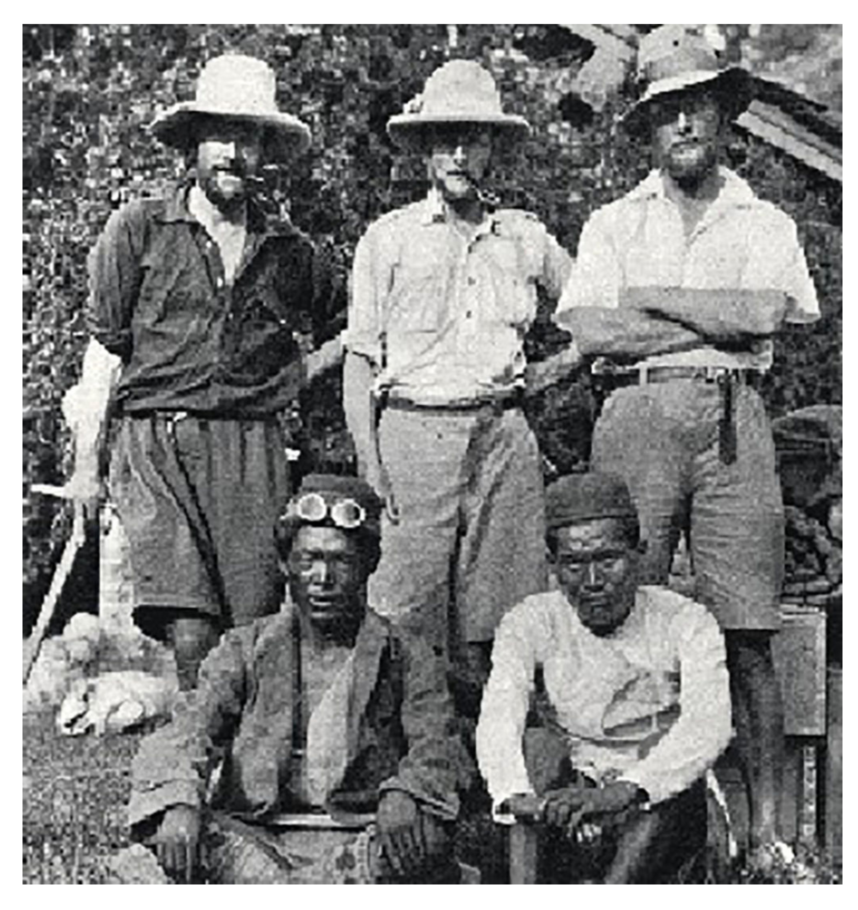
Le diplomate tibétain Tsarong Shappe en costume de cérémonie à Lhassa, en 1937.



Des soldats tibétains assurant la protection du Dalaï-lama (assis au centre en noir) lors de sa fuite du Tibet en 1959.



Les membres de l'expédition britannique à l'Everest de 1922. On reconnaît George Mallory au premier rang à gauche et Charles Bruce au centre.



Les alpinistes Frank Smythe (au centre) et Eric Shipton (à droite) lors de l’expédition au Kamet en 1931.



Les hauts glaciers du Sikkim, où la rivière Tista prend sa source, vers 1903.



Un groupe de moines bouddhistes tibétains, probablement photographiés par lors de la mission diplomatique britannique à Lhassa de 1920.



Le maharajah du Sikkim entouré de Charles Bell et du treizième Dalaï-lama, en 1910.



Les alpinistes autrichiens Heinrich Harrer et Peter Aufschnaiter à Lhassa, vers 1946.



Tenzin Gyatso, le quatorzième Dalaï-lama, enfant.



L’écrivain, occultiste et alpiniste anglais Aleister Crowley, en 1902.



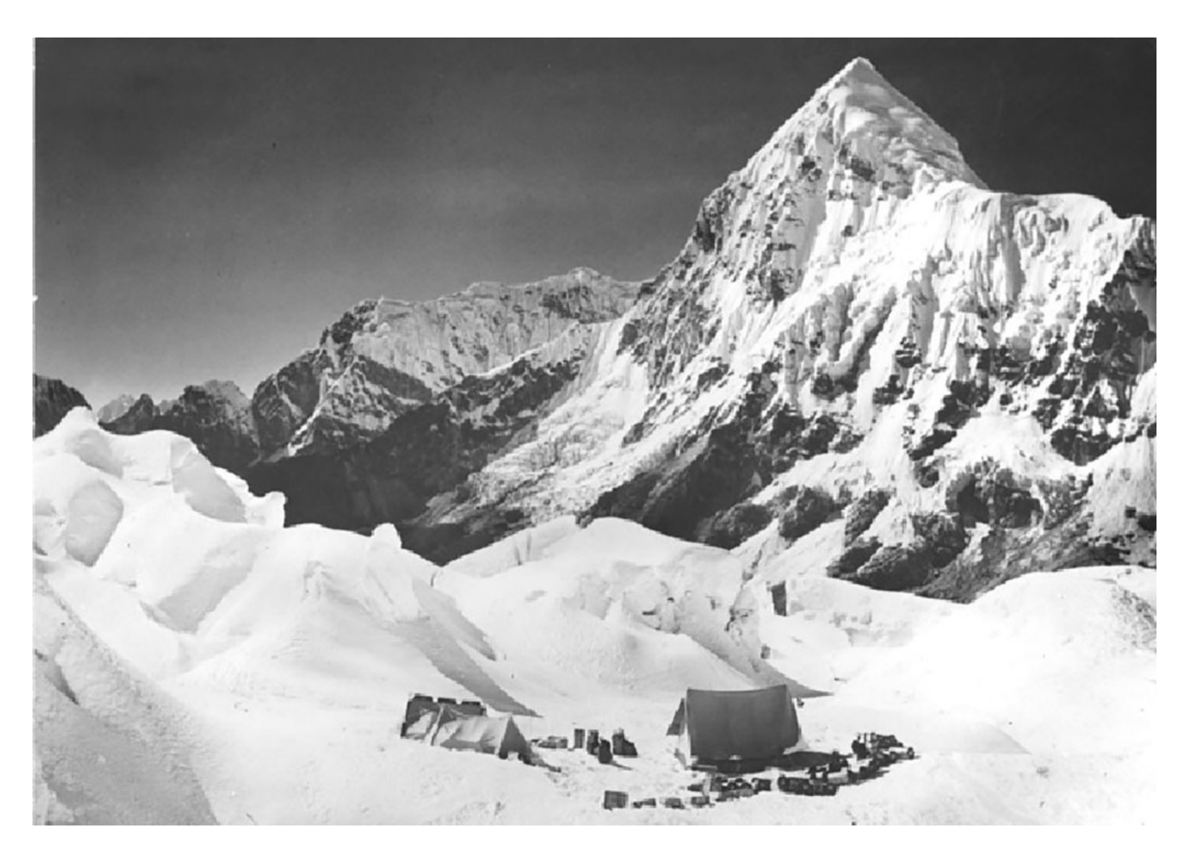
B. P. Koirala (1914-1982), ancien Premier ministre du Népal.



Le roi Mahendra et la reine Ratna du Népal reçus à Buckingham par la reine Élisabeth et le duc d'Édimbourg en 1960. Sur la gauche, le prince héritier Birendra.



Mao Zedong assis entre le Panchen-lama et le Dalaï-lama en 1955, entourés par le premier ministre chinois Zhou Enlai (à gauche) et le président Liu Shao Qi (à droite).



Le camp 2 de l’expédition suisse à l’Everest de 1952, à 5600 mètres d’altitude, face au Pumori.



Tenzing Norgay et Edmund Hillary dans la combe Ouest lors de l’expédition victorieuse à l’Everest de 1953.



Elizabeth Hawley, l’infatigable chroniqueuse de l’himalayisme, chez elle à Katmandou.

Votre avis nous intéresse !

Laissez un commentaire sur le site de votre libraire en ligne et partagez vos coups de cœur sur les réseaux sociaux !

Titre original : *HIMALAYA. A human history*

L’édition originale de ce livre est parue chez The Bodley Head, Londres, 2020.

Éditions Nevicata
13, avenue du Geai
B-1170 Bruxelles
info@editionsnevicata.be
www.editionsnevicata.be

e-ISBN : 9782512011583

Ce livre a été réalisé par Primento, le partenaire numérique des éditeurs